



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





**THE UNIVERSITY  
OF ILLINOIS**

**LIBRARY**

922

C69g

v. 19

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

FEB 27 1978  
MAR 14 1978

L161—O-1096





•



**GRANDE**  
**VIE DES SAINTS**

---

PARIS — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE

RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 43

---



# GRANDE VIE DES SAINTS.

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR  
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE  
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT  
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU  
LES PLUS RÉCENTS  
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

---

TOME DIX-NEUVIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

---

1874



922  
C69g  
v. 19

# GRANDE VIE DES SAINTS

## PREMIER JOUR D'OCTOBRE.

S. Remi, évêque de Reims, apôtre des Francs. — S<sup>te</sup> Germaine, vierge et martyre, patronne de Bar-sur-Aube. — S. Piat, apôtre de Tournai, martyr. — S. Wasnon, missionnaire. — S. Bavon, pénitent. — S. Benoit de Massérac et sa sœur S<sup>te</sup> Avenie. — S. Froilan, évêque de Léon. — Les bienheureux Gaspard Fisogiro et André Gioseinda, martyrs au Japon. — Mathatias. — Onias III. — Mémoire de la très-Sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT REMI,

ÉVÊQUE DE REIMS, APÔTRE DES FRANCS.

Saint Remi, l'apôtre de la nation française, illustra l'Église des Gaules par son savoir, son éloquence, sa sainteté et ses miracles. Un épiscopat de soixante-dix ans, et une suite non interrompue de grandes actions, ont rendu son nom célèbre dans les annales de la religion. Sa naissance tint du prodige, et sa vie fut un miracle continuel de la grâce. Emilius son père, et Cilinie sa mère, qui sortaient l'un et l'autre de familles distinguées parmi les Gaulois, possédaient de grandes richesses, et vivaient au château de Laon avec une splendeur conforme à leur rang; mais ce qui les rendait surtout re-

commandables, c'était leur zèle pour la pratique des vertus chrétiennes.

L'opinion la plus probable est que saint Remi vint au monde en 439<sup>1</sup>. Il eut deux frères plus âgés que lui, dont l'un se nommait Principe. Celui-ci fut évêque de Soissons, et est honoré dans l'Eglise d'un culte public. On dit qu'un saint ermite, nommé Montan, prédit la naissance de Remi. Ses parents le regardaient comme un enfant sur lequel Dieu avait de grands desseins ; aussi furent-ils très-attentifs au choix de ceux qu'ils chargèrent du soin de son éducation.

Remi eut pour nourrice Balsamie, que l'on compte parmi les Saints, et que l'on honorait à Reims dans l'église collégiale dédiée sous son invocation. Cette sainte femme avait un fils appelé Celsin, qui fut depuis disciple de Remi, et qui est connu à Laon sous le nom de saint Soussin.

Le jeune Remi, qui avait un esprit d'une excellente trempe, fit de rapides progrès dans les sciences, et il effaça par son éloquence les orateurs de son temps, selon saint Sidoine Apollinaire, qui connaissait parfaitement les premières années de sa vie ; mais il se rendit surtout recommandable dès sa jeunesse par son amour pour la religion et par la pureté de ses mœurs. On voyait encore, dans le ix<sup>e</sup> siècle, un appartement secret où il avait coutume de se renfermer à Laon pour vaquer plus librement à la prière, et on allait le visiter avec dévotion dans le temps que Hinemar écrivait. Remi, qui cherchait les moyens de tendre à la plus sublime perfection, quitta la maison de son père, et se retira dans un lieu écarté, où il n'avait que Dieu pour témoin des pratiques et des austérités que sa ferveur lui inspirait.

Le siège épiscopal de Reims étant devenu vacant par la mort de Bennagius, Remi qui n'avait encore que vingt-deux

<sup>1</sup> Les circonstances suivantes servent à fixer la chronologie de la vie de saint Remi. 1<sup>o</sup> Les historiens s'accordent à dire qu'il fut fait évêque à l'âge de 22 ans. 2<sup>o</sup> Le Saint dans une lettre qu'il écrivit en 512, dit qu'il était alors évêque depuis 53 ans. 3<sup>o</sup> Il le fut, selon saint Grégoire de Tours, plus de 70 ans. Il mourut conséquemment en 533, dans la 94<sup>e</sup> année de son âge ; il naquit en 439, et il avait 75 ans en 512.

ans, fut élu malgré lui pour le remplir. Son mérite extraordinaire parut aux évêques de la province une raison suffisante pour lui accorder la dispense de l'âge requis par les canons. Le nouvel évêque se livra avec une ardeur incroyable à toutes les fonctions de son ministère. Il priait et méditait les Écritures ; il instruisait le peuple confié à ses soins ; il travaillait sans cesse à la conversion des pécheurs, des hérétiques et des infidèles. Il annonçait les divins oracles avec tant de force et d'onction, que plusieurs l'appelaient un second saint Paul.

Saint Sidoine Apollinaire<sup>1</sup> ne pouvait trouver de termes aussi énergiques pour exprimer l'admiration que lui causaient l'ardente charité et la pureté de cœur avec lesquelles notre saint évêque offrait les divins Mystères. Le zèle avec lequel il annonçait la parole de Dieu n'était pas moins admirable. L'onction qui accompagnait ses paroles touchait les cœurs les plus endurcis, et portait les pécheurs les plus invétérés à réparer leurs désordres par la pénitence. Son éloquence et sa piété, dit le même auteur<sup>2</sup>, le rendaient une des plus brillantes lumières de l'Église. Je me suis procuré, ajoute-t-il, des copies de ses sermons, que je regarde comme un trésor inestimable. J'y admire la noblesse des pensées, le choix judicieux des épithètes, la beauté et le naturel des figures, la justesse, la solidité et la force du raisonnement que l'on peut comparer à l'impétuosité du tonnerre. Les mots coulent de source, et ne sentent point la gêne. Toutes les parties de son discours sont si bien liées, son style a tant de douceur et de facilité, qu'il résulte de l'ensemble une force à laquelle il n'est pas possible de résister. Le mérite des discours de saint Remi était encore relevé par la sublimité des maximes qu'ils contenaient, et par l'esprit de piété avec lequel ils étaient débités ; mais ils tiraient principalement leur efficacité de la sainteté du prédicateur, qui pratiquait le premier les vérités qu'il annonçait aux autres. Dieu confirmait aussi par le don des miracles

<sup>1</sup> Sid. Apol. l. VIII, ep. xiv. — <sup>2</sup> L. IX, ep. vii.

la doctrine que prêchait son serviteur. Ce fut ainsi que le ciel prépara saint Remi à devenir l'Apôtre d'une grande nation.

Les Gaules avaient été environ cinq cents ans sous la puissance des Romains qui les regardaient comme une des plus riches et des plus puissantes provinces de l'empire. Les Francs s'en emparèrent ensuite ; mais ces nouveaux maîtres, loin de chasser ou de faire périr les habitants du pays, devinrent un même peuple avec eux, et adoptèrent même leur langue et leurs mœurs.

Clovis n'avait que quinze ans lorsqu'il monta sur le trône. Il fut le plus célèbre conquérant de son siècle, et c'est à juste titre qu'on l'appelle le fondateur de la monarchie française. Dans le temps même où il faisait profession du paganisme, il traitait avec bonté les chrétiens, et surtout les évêques : il épargnait les églises, et témoignait de l'estime aux personnes recommandables par leurs vertus. Il honorait principalement saint Remi. Il fit rendre les vases de l'église de Reims qu'un soldat avait enlevés, et comme le soldat balançait à s'en dessaisir, il le punit en le tuant de sa propre main.

Clotilde, que Clovis épousa en 493, était fort zélée pour la religion chrétienne. Elle tâchait d'adoucir la féroce de son mari, et le disposait insensiblement à embrasser la foi. Étant devenue mère d'un fils qu'on nomma Ingomer, elle le fit baptiser. Le jeune prince mourut au bout de quelques jours lorsqu'il portait encore l'habit blanc qu'on donnait dans l'église à ceux qui avaient reçu le Baptême. Clovis fut vivement affligé de cette perte, et voulut en rendre Clotilde responsable. « Si l'on avait invoqué, lui dit-il, le nom de mes dieux sur mon fils, il vivrait encore ; mais parce qu'il a été baptisé au nom des vôtres, la mort me l'a enlevé. » La reine se contenta de lui répondre qu'elle s'estimait heureuse d'avoir au monde un enfant qui était entré en possession du royaume céleste. Quelque temps après, elle accoucha d'un second fils qui fut également baptisé, et qui reçut le nom de Clodomir. Ce prince étant tombé malade, le roi, transporté de colère,

à Clotilde : « Voilà l'effet de votre entêtement ; mon fils mourra comme son frère, pour avoir été baptisé au nom de votre Christ. » C'était ainsi que Dieu se plaisait à éprouver sa servante ; mais il se laissa toucher cette fois par ses prières, et le jeune prince recouvra la santé<sup>1</sup>.

Jusque-là Clotilde n'avait pu engager son mari à renoncer au culte des idoles ; mais Dieu par sa miséricorde ménagea une circonstance où le roi se déclara en faveur de la véritable religion et se montra supérieur à la crainte du monde qui l'avait si longtemps retenu dans l'erreur. Le prétexte tiré du mécontentement que feraient éclater ses sujets ne fit plus aucune impression sur son esprit.

Les Suèves et les Allemands ayant formé dans la Germanie une armée nombreuse que commandaient plusieurs rois, passèrent le Rhin, et vinrent attaquer les Francs pour leur enlever les riches dépouilles de l'empire romain dans les Gaules. Clovis marcha contre eux, les rencontra près des frontières de son royaume, et leur livra bataille à Tolbiac<sup>2</sup>. Il se mit à la tête de sa cavalerie, et donna à Sigebert son parent le commandement de son infanterie. Le choc de l'ennemi fut si terrible, que Sigebert fut blessé dangereusement, et emporté du camp : ainsi l'infanterie fut entièrement défaite et mise en déroute. Quoique l'ennemi se portât avec fureur sur la cavalerie, Clovis ne put être forcé : couvert de sang et de poussière, il encourageait ses soldats, et faisait avec eux des prodiges de valeur ; mais il eut bientôt la douleur de les voir lâcher pied, et se débander. Il voulut inutilement les rallier par ses prières et ses menaces ; ils ne l'écoutèrent point, et ne suivirent que les mouvements de la frayeur qui les agitait.

<sup>1</sup> S. Greg. Turon. *Hist.* l. II. c. xxvi, xxvii, xxviii, xxix, xxx.

<sup>2</sup> Quelques auteurs pensent que la situation des nations germaniques dont il est question, la rapidité avec laquelle Clovis les joignit, ainsi que la route qu'il prit, prouvent que la bataille se donna quelque part dans la Basse-Alsace. (Voyez M. d'Anville, *États formés après la chute de l'empire romain en Occident*, Paris, 1771, in-4°). Mais la plupart des historiens modernes prennent Tolbiac pour la ville de Zulpich, qui est dans le duché de Juliers à quatre lieues de Cologne, entre la Meuse et le Rhin. La vérité de ce sentiment a été démontrée par M. d'Anville, *loc. cit.*



Clotilde avait dit à Clovis en le quittant : « Seigneur, **vous** allez à la guerre ; mais si vous voulez remporter la victoire, invoquez le Dieu des chrétiens. Il est le seul maître de l'univers, et il s'appelle le Dieu des armées. Si vous vous adressez à lui avec confiance, rien ne pourra vous résister. Vous triompherez de vos ennemis, fussent-ils cent contre un. » Le roi s'étant rappelé ces paroles dans l'extrémité où il était, leva les yeux au ciel, et dit avec larmes : « O Christ que Clotilde invoque comme le Fils du Dieu vivant ! j'implore votre secours. Je me suis inutilement adressé à mes dieux ; j'ai éprouvé qu'ils n'ont aucun pouvoir. Je vous invoque donc ; je crois en vous. Délivrez-moi de mes ennemis, et je me ferai baptiser en votre nom. A peine eut-il achevé cette prière, que sa cavalerie dispersée se rallia autour de sa personne. On recommença le combat avec une nouvelle ardeur, et les ennemis furent repoussés. Leur principal chef ayant été tué, ils mirent bas les armes et demandèrent quartier. Clovis leur accorda la vie et la liberté, à condition que le pays possédé par les Suèves dans la Germanie, lui payerait un tribut annuel. Il paraît qu'il soumit aussi les Boioariens ou Bavares, et qu'il imposa le même joug<sup>1</sup>. Ce fut en 496 qu'il gagna cette célèbre victoire.

Depuis ce jour, Clovis pensa sérieusement à se disposer à la réception du Baptême. En revenant de son expédition, il passa par Toul, et prit avec lui saint Vaast, qui menait une vie retirée dans cette ville, afin qu'il l'instruisit sur la route des mystères de la foi. Il avait un tel désir d'accomplir son vœu, qu'il se fût reproché le moindre délai volontaire. Clotilde, informée de ce qui s'était passé, envoya chercher saint Remi, et partit avec lui pour aller au devant du roi. Dès que le prince l'aperçut, il lui cria : « Clovis a vaincu les Allemands, et vous avez triomphé de Clovis. Ce que vous aviez tant à cœur est fait ; mon baptême ne peut être longtemps différé. — C'est au Dieu des armées, répondit la reine, qu'est due la gloire de

<sup>1</sup> Les successeurs de Clovis donnèrent aux Bavares leurs premiers princes ou ducs. Voyez le P. Daniel.

ces deux triomphes. » Elle l'exhorta à persévérer dans les pieuses résolutions où il était, et, en même temps elle lui présenta saint Remi, l'un des plus respectables évêques de son royaume.

Remi continua d'instruire Clovis, et le disposa à recevoir la grâce du Baptême par le jeûne, la pénitence et la prière. Le roi lui dit qu'il craignait que ses sujets ne voulussent point renoncer à leurs idoles ; mais il ajouta qu'il leur parlerait de la manière qui serait jugée convenable. Il fit assembler les principaux de la nation dans ce dessein ; mais ils le prévirent en s'écriant : « Seigneur, nous renonçons à des dieux mortels, et nous sommes résolus d'adorer le Dieu immortel que prêche Remi. » Le saint évêque et saint Vaast les instruisirent aussi pour les préparer au sacrement de la génération. Plusieurs prélats se rendirent à Reims pour assister à la cérémonie, qui fut fixée au jour de Noël. Le roi se distinguait des autres catéchumènes par sa piété. Dépouillé de ses habits royaux, et couvert d'instruments de pénitence, il implorait nuit et jour la miséricorde divine.

Clotilde voulut que la cérémonie du Baptême du roi se fit avec une grande pompe extérieure : elle croyait avec raison qu'il fallait frapper les sens d'un peuple barbare, et que c'était là le moyen de leur inspirer du respect pour notre religion : elle fit donc orner de riches tapisseries les rues qui conduisaient du palais à la grande église ; elle ordonna encore de brûler des parfums dans l'église et dans le baptistère, et d'y allumer un grand nombre de cierges. Au jour marqué, les catéchumènes partirent en procession, portant des croix, et chantant des litanies. Saint Remi conduisait par la main le roi, qui était suivi de la reine et du peuple. Lorsqu'il le vit auprès des fonts-baptismaux, il lui dit : « Humiliez-vous, ô Sicambre ! adorez ce que vous avez brûlé jusqu'ici, et brûlez ce que vous avez adoré. » Il lui parlait de la sorte pour le faire entrer dans ces sentiments de douceur et d'humilité que le christianisme exige. Le baptême de Clovis fut suivi de celui d'Alboflède, sœur de ce prince. Trois mille Français reçurent aussi

ce sacrement. Alboflède étant morte peu de temps après, le roi en fut vivement affligé. Saint Remi le consola par une lettre, où il lui représentait qu'une telle mort était heureuse, et que sa sœur n'avait quitté cette vie que pour recevoir la couronne des vierges<sup>1</sup>. Lantilde, autre sœur du roi qui avait eu le malheur de tomber dans l'arianisme, se réconcilia à l'Eglise en recevant l'onction du Saint-Chrême<sup>2</sup>.

Clovis ayant donné plusieurs terres à Remi, le saint évêque les distribua à diverses églises ; il fit le même usage des donations que lui firent quelques seigneurs français. Il tint cette conduite pour empêcher qu'on ne s'imaginât qu'il travaillait à la conversion des âmes par des vues intéressées. L'église de Notre-Dame de Laon eut une part considérable à ses libéralités. Il aimait la ville de Laon où il avait été élevé, et il y établit un siège épiscopal, sur lequel il éleva Gènebaud. C'était un homme très-versé dans la connaissance des lettres divines et humaines. Il avait épousé une nièce de notre Saint ; mais depuis il se sépara d'elle pour se consacrer plus spécialement aux exercices de la piété chrétienne. Telle fut l'origine de l'évêché de Laon, qui auparavant faisait partie du diocèse de Reims. Remi plaça Théodoric ou Thierry sur le siège de Tournai en 487 ; il fit saint Vaast évêque d'Arras en 498, et de Cambrai en 510. Il envoya saint Antimond prêcher la foi aux Morins, et le chargea de la fondation de l'église de Théroutanne.

Clovis fonda des églises dans plusieurs endroits de son royaume, et les dota richement ; il publia aussi un édit pour inviter tous ses sujets à embrasser le christianisme. Saint Avit, évêque de Vienne lui écrivit pour le féliciter sur son baptême ; il exhortait en même temps à envoyer des ambassadeurs chez les peuples de la Germanie qui habitaient au-delà du Rhin, pour les porter à recevoir la lumière de la foi.

<sup>1</sup> In Append. Op. S. Gregor. Turon. p. 4326, et ap. Marlot, Hist. Eccl. Rhemens.

<sup>2</sup> Il s'agit de la confirmation, selon Fleury. D'autres pensent que cette onction n'était qu'un rite dont on faisait usage dans la réconciliation de certains hérétiques.

Lorsque le roi se préparait à marcher contre Alaric en 506, saint Remi lui adressa une lettre, dans laquelle il lui donnait des conseils sur la manière de bien gouverner son peuple, et d'attirer sur lui-même les bénédictions du ciel<sup>1</sup>. « Choisissez, lui » dit-il, des personnes sages pour votre conseil, et ce sera le » moyen de rendre votre règne glorieux. Respectez le clergé. » Soyez le père et le protecteur de votre peuple. Allégez, » tant qu'il vous sera possible, le fardeau des impôts que les » besoins de l'État rendent quelquefois nécessaires. Consolez » et soulagez les pauvres, nourrissez les orphelins, défendez les » veuves; ne souffrez point d'exactions. Que la porte de votre » palais soit toujours ouverte, afin que chacun de vos sujets » puisse aller réclamer votre justice. Employez vos revenus à » racheter les captifs, etc.<sup>2</sup>. »

Le succès des armes de Clovis contre les Visigoths fut très-heureux; il les défit, et s'empara de Toulouse, leur capitale dans les Gaules<sup>3</sup>. Il écrivit ensuite une lettre circulaire à tous

<sup>1</sup> Conc. t. IV, p. 1402.

<sup>2</sup> Nous avons deux autres lettres de saint Remi adressées à des évêques, ce qui fait quatre en tout, y comprises celles dont nous avons parlé; ainsi Baillet se trompe en lui en donnant cinq. D. Rivet rejette comme apocryphe même la copie de son testament où il ne paraît point d'interpolations; mais Mabillon, du Cange et Ceiller en soutiennent l'authenticité. Cet acte a été connu de Hincmar et de Flodoard. Les églises de Reims, de Laon, d'Arras, etc., jouissent encore des terres qui leur furent léguées par ce testament. Le saint donna à l'église de Reims un calice d'argent orné de plusieurs figures, et sur lequel il fit graver ces trois vers, qui expriment la doctrine catholique sur l'eucharistie.

*Hauriat hinc populus vitam de sanguine sacro,  
Injecto æternus quem fudit vulnere Christus.  
Remigius reddit Domino sua vota sacerdos.*

Hincmar. in Vit. Remig.

Ce calice fut vendu du temps de Hincmar, pour racheter les prisonniers faits par les Normands.

<sup>3</sup> Clovis vainquit et tua Alaric le goth, près de Poitiers en 507. Cette victoire est placée à la quinzième année de son règne dans la plupart des manuscrits et des imprimés de Grégoire de Tours, sans en excepter même l'édition de D. Ruinart; mais il est démontré par les monuments historiques, qu'on doit la rapporter à la vingt-cinquième année du règne de ce prince; et D. Bouquet a corrigé le passage de Grégoire de Tours d'après un ancien manuscrit qui est à Cambrai *Collect. Scrip. Franc. t. I, Pr. p. 5.*

les évêques de ses États, pour les autoriser à donner la liberté aux prisonniers qu'il avait faits ; mais il leur marquait qu'il désirait qu'ils n'usassent de ce privilège qu'en faveur de ceux qui seraient de leur connaissance.

Anastase, empereur d'Occident, instruit des victoires que Clovis avait remportées sur les Visigoths, rechercha son alliance contre les Goths qui avaient principalement contribué à la chute de l'empire d'Occident : il le déclara patrice, consul et auguste, et lui envoya les ornements de ces différentes dignités. Depuis ce temps-là, Clovis porta la pourpre, et prit le titre d'auguste. Il entra dans la Bourgogne pour forcer le roi Gondebaud à lui remettre la dot de sainte Clotilde, et pour venger la mort du père et de l'oncle de cette princesse ; mais le roi des Bourguignons conjura l'orage en promettant de payer un tribut annuel. Gondebaud ayant massacré depuis son troisième frère, Clovis l'attaqua de nouveau, et le vainquit. Il se laissa cependant fléchir par les prières de Clotilde ; il permit à Gondebaud de régner, pourvu qu'il fût fidèle au paiement du tribut convenu entr'eux ; et Sigismond son fils monta sur le trône après sa mort.

Saint Remi, soutenu de la protection de Clovis, étendit de tous côtés le royaume de Jésus-Christ, et convertit une grande partie de la nation française. Les miracles qu'il opérait donnaient une nouvelle force aux travaux de son zèle. C'est ce que nous apprenons de plusieurs monuments historiques dont on ne peut contester la certitude. Les évêques assemblés à Lyon pour la conférence qui se tint de son temps contre les ariens, déclarèrent que leur zèle pour la défense de la foi était excité par l'exemple de Remi, qui *avait détruit de toutes parts les autels des idoles par une multitude de signes et de miracles*<sup>1</sup>.

Cette conférence est trop célèbre, pour que nous ne rapportions pas ce qui s'y passa. Les principaux évêques qui y assistèrent furent Etienne de Lyon, Avit de Vienne, Apollinaire de

<sup>1</sup> Conc. tom. IV. pag. 4318. Spicileg. t. V. p. 440.

Valence et Eonius d'Arles. Ils se rendirent tous à Savigny où était Gondebaud, roi des Bourguignons, qui professait l'arianisme et le prièrent d'ordonner aux évêques ariens d'avoir avec eux une conférence publique. Voyant ce prince peu disposé à leur accorder ce qu'ils demandaient, ils se jetèrent à ses pieds, et versèrent des larmes abondantes. Gondebaud, attendri par ce spectacle, leur dit avec bonté de se relever, et leur promit de leur donner incessamment une réponse. Ils retournèrent à Lyon, et le roi étant venu le lendemain dans cette ville, il leur déclara qu'il consentait à la conférence. C'était la veille de la saint Just. Les évêques catholiques passèrent la nuit en prières dans l'église de ce Saint; le lendemain matin ils allèrent au palais à l'heure qui leur avait été indiquée. Saint Avit parla pour les orthodoxes, et Boniface pour les ariens, en présence du roi et de plusieurs sénateurs. Boniface ne répondit que par des clameurs et des injures, accusant les catholiques d'adorer trois dieux. Il y eut une seconde conférence quelques jours après, et elle eut la même issue que la première. Un grand nombre d'ariens se convertirent. Gondebaud lui-même avoua qu'il croyait que le Fils et le Saint-Esprit étaient égaux au Père, et il pria saint Avit de lui donner secrètement l'onction du Saint-Chrême, mais le Saint lui fit cette réponse : « Notre-Seigneur déclare qu'il *reconnaîtra devant son Père tous ceux qui l'auront reconnu devant les hommes*. Vous êtes roi, et vous n'avez point de persécution à craindre comme les Apôtres. Vous redoutez une sédition parmi le peuple; mais vous devez vous élever au-dessus d'une telle faiblesse. Dieu n'aime point celui qui, pour un royaume terrestre, n'ose le confesser devant le monde<sup>1</sup>. » Le roi ne sut que répondre; mais il ne changea pas pour cela, et il n'eut jamais le courage de se déclarer en faveur de la loi catholique.

Cependant saint Remi travaillait sans cesse à détruire l'idolâtrie et l'arianisme tant dans la Bourgogne que dans la France. Ayant tenu un synode dans un âge fort avancé, il y

<sup>1</sup> S. Greg. Turon. l. VIII. c. xxi.

convertit un évêque arien qui y était venu pour disputer contre lui. Il mourut le 13 janvier 533, selon D. Rivet, dans la quatre-vingt-quatorzième année de son âge. On l'enterra dans l'église de Saint-Christophe à Reims. Son corps était sans aucune marque de corruption en 852, lorsque Hincmar le leva de terre. Le Pape Léon IX, qui tenait un concile à Reims en 1049, le transféra dans l'abbaye des Bénédictins, dite aujourd'hui de Saint-Remi, et la cérémonie de cette translation se fit le 1<sup>er</sup> octobre. En 1646, on visita de nouveau le corps du saint évêque, et on le trouva encore entier dans toutes ses parties; seulement la peau était desséchée, et attachée au suaire comme du temps de Hincmar, qui en a donné la description.

Dans le diocèse de Reims on fait la fête de saint Remi le 13 janvier, elle y est de précepte; mais dans la plupart des autres églises on la célèbre le 1<sup>er</sup> octobre, jour où se fit la première translation des reliques du Saint avec saint Grégoire de Tours<sup>1</sup>.

Saint Remi supportait avec joie les travaux les plus pénibles lorsqu'il s'agissait de travailler au salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Sans cesse il se rappelait ce que le Sauveur avait souffert pour les pécheurs durant sa vie mortelle, ainsi que la tendresse avec laquelle il les invitait à la pénitence, et ce souvenir le rendait infatigable dans l'exercice des fonctions du ministère. A l'exemple du bon Pasteur, il était toujours dans la disposition de donner sa vie pour les âmes confiées à ses soins. Il les portait dans son cœur; il veillait sur elles, craignant toujours qu'il n'en pérît quelque-une par sa négligence. Sa vigilance était d'autant plus grande, qu'il connaissait la fureur du lion infernal qui rôde continuellement pour trouver l'occasion de les dévorer: mais comme tous les efforts humains sont inutiles sans le secours de la grâce, il la sollicitait par de ferventes prières. Il consacrait à l'oraison tout le temps que lui laissaient les travaux de l'épiscopat.

(GODESCARD).

<sup>1</sup> S. Greg. Turon. *Hist.*, l. II, c. xxxiv.

## SAINTE GERMAINE,

VIERGE ET MARTYRE, PATRONNE DE BAR-SUR-AUBE.

Sur une montagne qui domine la ville de Barrum (en langue celtique, *lieu fort par sa situation*), appelée ensuite Frumentia ou Segessera par les Romains, et ancienne capitale du Vallage au moyen-âge, vivait, au commencement du v<sup>e</sup> siècle, un paysan nommé Pétré.

Une fille lui naquit et reçut au Baptême le nom de Germaine. Élevée dans le pieux asile de ses parents, Germaine suça la piété avec le lait.

Bien que privée des leçons de sa mère, qu'elle perdit étant encore en bas âge, elle mena toujours une vie angélique. Elle accomplissait exactement les ordres de son père, et lui rendait avec tendresse les petits services réclamés par ses années et ses fatigues. Elle descendait chaque jour avant le lever du soleil au bas de la montagne, à une claire fontaine qui porte aujourd'hui son nom et qui sépare le finage de Bar de celui d'un petit village appelé Fontaines. Là elle adressait à Dieu sa prière du matin. Parfois, elle s'avancait, occupée par de saintes méditations, à travers la plaine par le sentier qui va de la fontaine à la rivière d'Aube, et chaque année les habitants de la contrée remarquaient que l'herbe et le blé contigus à ce sentier étaient beaucoup plus touffus et plus élevés que ceux des champs plus éloignés. Cette tradition s'est conservée jusqu'à nos jours ; et aujourd'hui encore les mères chrétiennes, montrant à leurs enfants la fontaine de Sainte-Germaine, leur font remarquer ce miracle perpétuel opéré par l'aimable Patronne.

Un jour, des maçons de la ville, voulant se jouer de la candeur de la jeune Germaine, lui dirent : « Il y a bien longtemps que tu te fatigues à descendre ces rochers pour aller chercher dans tes deux vases l'eau dont ton père a besoin. Dans tes courses, tu pourrais cependant alléger un si pénible devoir. Tiens, mon enfant, voici un crible ; la terre, aride et desséchée par de longues chaleurs, refuse l'eau nécessaire à



nos travaux ; nous nous consumons en vains efforts pour en découvrir près de nous : prends ce crible, puis va à ta source et rapporte-le nous rempli. » Germaine, pour leur montrer que rien n'est impossible à Dieu, obéit à cet ordre ridicule, et bientôt après revint, le crible à la main, sans avoir perdu une goutte d'eau.

La nouvelle de ce prodige se répandit aussitôt ; mais loin de s'enorgueillir, Germaine ne pensait qu'à louer le Seigneur à qui elle s'était donnée par le vœu de virginité. Cependant les Huns, après avoir traversé le Danube, s'étaient avancés jusque sur les bords du Rhin, de la Meuse, et de la Moselle, et avaient pénétré dans la Lorraine et la Champagne, dégarnies des troupes romaines que les Césars venaient de rappeler en Orient. Ces malheureuses contrées furent mises à feu et à sang. Attila fit defiler par le Vallage ses cinq cent mille combattants, et l'antique Barrum fournit de l'argent et des vivres à ce chef barbare pour se racheter du pillage et de l'incendie. Son armée était partagée en trois corps. Il commandait en personne au premier ; le second était aux ordres de Bourracan, son fils, et le troisième marchait sous la conduite de Caroc, son frère. Le cœur plein d'espérance, le Fléau de Dieu croyait déjà voir par avance la Seine rougie du sang des Francs et des Romains ; mais la justice de Dieu l'attendait dans les champs catalauniques, où Thierry, Mérovée, et Aétius, écrasèrent son corps d'armée et forcèrent le terrible conquérant à repasser le Rhin.

Plusieurs cités des Gaules eurent alors le bonheur de posséder de saints personnages qui détournèrent le Fléau par la puissance de leurs prières. Ici on se souvient de la bergère de Nanterre, de cette Geneviève que Paris proclame sa libératrice et sa patronne ; du grand saint Loup de Troyes, qui donna, aux portes de la métropole de la Champagne, le même spectacle offert un peu plus tard aux yeux de l'univers catholique par le saint Pape Léon-le-Grand. Bar-sur-Aube n'eut pas à envier un si beau sort ; sa part fut de donner au ciel un martyr, et la seule victime que réclama le barbare était la plus pure de ses vierges.

Les troupes de Caroc et de Bourracan occupaient encore les champs du Vallage et d'Horimont après le départ d'Attila. Germaine, après avoir offert à Dieu ses cantiques, se préparait à quitter les rives de l'Aube, lorsqu'elle se vit tout à coup entourée par une multitude de soldats. L'air majestueux de sa démarche, relevé par la pudeur virginale qui décorait son front, désarma leur fureur, et l'officier qui les commandait la salua avec respect. Mais la sainte jeune fille, voyant que ces hommes adoraient les faux dieux, leur dit avec toute l'énergie de sa foi : « Quittez votre erreur ; les dieux que vous adorez n'entendent ni vos prières ni vos cris, ils sont aveugles, sourds et impuissants. C'est le Dieu éternel, le Dieu des armées, qui vous a envoyés pour la punition des impies. Celui-là seul est le véritable, les vôtres ne sont rien. »

Cependant quelques-uns de ces barbares frémissaient de colère, voulant sur-le-champ faire justice de ce qu'ils appelaient l'insolence d'une fille infidèle. Les épées se levaient sur elle, quand tout à coup un nuage de poussière annonça l'approche de Bourracan. A peine fut-il en présence de la Vierge, qu'une passion honteuse entra dans son cœur. « Rassurez-vous, dit-il à la chaste Germaine ; votre vie et votre honneur sont ici en sûreté. » Mais celle-ci implorait l'assistance de Jésus, son divin Époux, afin de ne pas devenir la proie de ces infâmes.

Ceci se passait dans la plaine qui porte maintenant le nom de prairie de Mathaux. Bientôt Bourracan donna ordre à son armée de se diriger vers Orimont pour rejoindre Caroc, qui y avait placé son camp. L'oncle vint à la rencontre de son neveu. A la vue de Germaine, qu'on amenait avec les prisonnières de son sexe, son cœur se troubla, et admirant sa beauté, il lui fit dresser une tente magnifiquement ornée. Mais les trésors de l'univers sont méprisés par un cœur pur, et notre Sainte aimait mieux mourir innocente que vivre coupable. Cependant Caroc avait chargé son favori Erros d'essayer d'ébranler la vertu de sa prisonnière. Erros trouva la Vierge à genoux, il lui dit : « Cessez de répandre des larmes. Le prince mon maître m'en-

voie vous demander quel sont vos parents, s'ils sont libres ou esclaves, et quel est le lieu qui vous a vue naître. Il ne veut que vous sauver. Votre propre liberté et celle de vos concitoyens dépend de vous : il est disposé à vous l'accorder, si vous voulez seulement la lui demander. »

Germaine lui répondit avec courage :

— Vous faites ici l'office du démon ; vos peines sont inutiles. Je sers Dieu ; et si mon corps était enchaîné, mon âme est libre. J'appartiens à Jésus-Christ par des nœuds sacrés, et les plus grands tourments ne pourront me forcer à lui être infidèle. Je suis née sur le territoire de Bar, et mon nom est Germaine. Mes parents n'ont jamais été dans l'esclavage, et par droit de naissance, et surtout par droit de chrétiens ; car la religion sainte qu'ils ont embrassée a été instituée pour affranchir les hommes de toutes les tyrannies : je souffrirai mille morts plutôt que d'abandonner ces saintes lois.

Sitôt qu'Erros l'eut entendue parler de la sorte, il la quitta brusquement, et alla rendre compte à son maître de l'invincible fermeté de Germaine. Celui-ci essaie un dernier moyen ; une tente plus splendide encore que la première est dressée par ses ordres, et l'indigne favori y conduit la captive, espérant sans doute que l'éclat des magnificences de la terre éblouirait les yeux de cette jeune fille. Mais la religion apprécie à leur juste valeur les faux brillants de ce monde, et, pour un cœur qui veut posséder Dieu, tout le reste n'est digne que de mépris.

Caroc l'aborda d'un pas chancelant. Il lui promit, si elle voulait l'épouser, de quitter ses dieux pour adorer celui qu'elle servait.

« Prince, lui dit alors Germaine, cessez vos importunités : je ne consentirai jamais à vous donner ma foi ; mon cœur est lié irrévocablement ; il appartient à Jésus-Christ. »

L'infidèle, transporté de fureur, la menaça de la mort.

« La mort est pour moi un gain, répartit Germaine. Pour vous, qui vous croyez au-dessus de Dieu, craignez sa vengeance. »

Caroc, voyant ses efforts inutiles, dit à Erros : — Elle a assez insulté à ma puissance ; je la condamne à être décapitée.

Pendant qu'on lui lisait cette sentence, qui allait mettre un terme à ses combats, Germaine tressaillit de joie, et, levant les mains au ciel, s'écria :

« Ah ! Seigneur, que votre bonté est grande de me mettre aujourd'hui la palme du martyr à la main. Je vous recommande mon père, votre serviteur, courbé sous le poids d'un grand nombre d'années. Adoucissez, s'il vous plaît, les maux qu'il endure en ce moment pour moi. Soyez touché des cris que mes compatriotes poussent sans cesse vers vous ; soulagez-les dans leurs misères ; faites que l'eau puisée à ma fontaine guérisse leurs maladies corporelles, et que ce sang que je vais verser soit pour eux un titre à votre bienveillante protection. »

Sa prière finie, elle se met à genoux, et reçoit le coup fatal, en l'an de Jésus-Christ 451.

La tradition ajoute qu'après son martyre, elle apparut en songe à son père, tenant sa tête entre ses mains. Le vieillard, comprenant ce que signifiait cette vision, se dirigea vers le camp des Huns et demanda à Caroc les restes inanimés de sa fille. Le prince les accorda sur-le-champ.

Telles ont été la vie et la mort de l'humble Vierge que la ville de Bar-sur-Aube et les pays environnants invoquent avec confiance comme leur protectrice. La puissance de son intercession ne leur a jamais fait défaut dans les calamités publiques, lorsque la peste ou la guerre venait s'abattre sur ce peuple pour qui elle avait prié en mourant. Quand l'incendie éclate dans la cité, on apporte le bâton de la Vierge, et les flammes sont vaincues. Par son intercession, Bar fut préservé de ruine en 1814, et plus tard du choléra qui, en 1832, n'y fit aucune victime.

(BEAUSSIRE.)

## SAINT PIAT,

APOTRE DE TOURNAI, MARTYR.

Saint Piat ayant reçu le don de la foi et la connaissance de

la vérité dans sa conversion, ne crut pas pouvoir en marquer mieux sa reconnaissance à Dieu qu'en lui sacrifiant sa vie pour en obtenir de semblables grâces en faveur de ceux à qui il lui avait inspiré d'aller porter la lumière de l'Évangile, qui lui avait été si gratuitement communiquée. On dit qu'il quitta son pays dans cette vue, pour venir jusqu'aux extrémités des Gaules, et s'acquitter d'une obligation que sa charité seule lui imposait, et on le met ordinairement à la compagnie de saint Quentin et de quelques autres prédicateurs apostoliques, qui furent envoyés de Rome vers la fin du III<sup>e</sup> siècle.

Personne n'a contesté à la ville de Tournai la gloire d'avoir eu saint Piat pour apôtre ou premier catéchiste de la foi chrétienne. Ses travaux, après avoir procuré la conversion à un grand nombre d'infidèles, furent couronnés enfin par le martyre. On croit qu'il eut la tête coupée après quelques-uns des compagnons de sa mission, dans les premières années de l'empire de Maximien-Hercule associé à Dioclétien, lorsque Rictius-Varus préfet du prétoire des Gaules répandit le sang chrétien principalement dans la Belgique. Son corps fut trouvé dans le VII<sup>e</sup> siècle par saint Éloy, évêque de Noyon et de Tournai, dans un lieu appelé Séclin, qui est encore aujourd'hui un village considérable de Flandre, à deux lieues de Lille vers le midi et à quatre lieues de Tournai.

Saint Onen, dans la vie du saint Évêque qui est le monument le plus sûr et peut-être le plus ancien que nous puissions avoir pour l'histoire de saint Piat, dit que ce saint corps avait en divers endroits de grands clous, dont les persécuteurs l'avaient percé, comme ils en avaient usé aussi à l'égard de saint Quentin et de quelques autres Martyrs de la province. Saint Éloi les en tira pour les montrer au peuple en témoignage de son martyre. Il donna une nouvelle, mais honorable sépulture à saint Piat, dans ce lieu même que l'on croit avoir été aussi celui de son supplice; il dressa un mausolée sur son tombeau, et n'y épargna ni l'argent, ni l'or, ni les pierres, comme le même Saint le témoigne encore en un autre endroit.

Il paraît aussi qu'il y eut dans le même lieu une église dédiée sous le nom de saint Piat qui subsiste encore aujourd'hui. Mais il y a longtemps que le corps du saint Martyr en a été enlevé. On prétend qu'il fut transporté dans l'église cathédrale de Chartres, qui se croit en possession de ce trésor. Il n'y a guère moins de sept cents ans qu'elle en jouit, s'il est vrai que c'est ce qui a donné occasion au célèbre Fulbert, évêque de cette ville, de composer l'hymne que nous avons en l'honneur de saint Piat. Ceux de Tournai ne nient pas que ce saint corps n'ait été porté à Chartres : ils veulent même que ce transport soit arrivé beaucoup plus tôt, et le mettent au temps des guerres ou des irruptions des Normands vers le commencement du x<sup>e</sup> siècle, ou à la fin du précédent. Mais ils se contentent d'accorder qu'il y est resté une partie de ces reliques, et soutiennent que l'autre a été rapportée dans l'église collégiale de Séclin en Flandre, où ils la montrent dans une châsse d'argent doré que l'on a fait faire depuis ce retour.

Saint Piat y est honoré solennellement comme dans le reste du diocèse de Tournai, sous la qualité d'apôtre du pays. Sa principale fête s'y célèbre le premier jour d'octobre, qui passe pour le jour de son martyre. C'est celui auquel Usuard a fait mention de lui dans son Martyrologe, qui est le premier de ces sortes d'ouvrages où il en soit parlé, si l'on excepte un calendrier du temps de Louis-le-Debonnaire, où il est nommé *Piaton*, et dans quelques Martyrologes récents. Le Romain, suivant Usuard ne lui donne que la qualité de prêtre : celui qui porte le nom de France lui donne celle d'Évêque. L'Église de Tournai, contente de le réverer comme son Apôtre, s'en est toujours tenue aux honneurs du martyre qu'elle lui a décernés.

Outre la fête du premier jour d'octobre, on en célèbre encore une de saint Piat le 29 du même mois, instituée pour honorer la translation ou l'invention de son corps, qui arriva durant l'épiscopat de saint Eloi. On en trouve même une troisième marquée dans quelques Martyrologes au 22 de février, sans qu'on en sache la raison.

## SAINT WASNON,

MISSIONNAIRE.

Wasnon ou Wasnulle, (*Wasnulpheus*) né en Écosse, se consacra généreusement à Dieu et mena une vie très-sainte. Il fut ordonné prêtre, et quelques auteurs le disent évêque, régional sans doute, car il mena la vie des missionnaires portant partout la parole de Dieu. Il évangélisa quelques parties de l'Écosse; puis apprenant qu'il y avait beaucoup de païens dans le nord de la France, il y passa et suivit avec un grand zèle sa mission de planter la foi et de la soutenir dans les lieux où elle germait. Il fut protégé par saint Vincent de Soignies et fit beaucoup de conversions dans Condé et ses environs. C'est là qu'il termina sa vie en l'an 652, et la ville de Condé l'a pris pour son patron.

## SAINT BAVON,

PÉNITENT.

Alowin, qui n'est connu que sous son surnom de Bavon (*Bavo* en latin), vint au monde en l'an 589, de parents distingués par leur noblesse, dans cette partie du Brabant appelée La Hesbaie, comprise plus tard dans le territoire de Liège. Le peu de soin que l'on prit de son éducation le plongea de bonne heure dans la débauche; le mariage, qui met ordinairement un frein aux désordres des jeunes hommes égarés, n'arrêta pas les siens, quoiqu'il chérît sa femme. Mais il eut le chagrin de la perdre; et Dieu alors lui fit la grâce de le rappeler de ses égarements. Ayant entendu prêcher saint Amand, il fut touché, rentra en lui-même, effrayé des plaies de son cœur; il alla aussitôt trouver le zélé missionnaire, lui avoua les désordres de sa vie passée, et le pria de vouloir bien être son guide dans l'affaire si importante de son retour à Dieu. Saint Amand, voyant la sincérité de sa douleur, ne l'effraya point sur des crimes qu'il paraissait pleurer de tout son cœur; il ne pensa qu'à le porter à la reconnaissance envers

Dieu qui l'avait regardé dans sa miséricorde. Mais en même temps il lui montra les précautions qu'il devait prendre pour ne plus retomber dans ses fautes et pour mener une vie digne d'un Chrétien converti. — Pourquoi aimeriez-vous de nouveau ce que vous avez quitté? lui disait ce guide éclairé. La vie que nous menons sur la terre est très-courte et ressemble à une vapeur qui se dissipe aussitôt qu'elle paraît; les plaisirs qu'on goûte finissent souvent avant elle et n'enfantent que des amertumes bien longues. Travaillons donc, continuait-il, à obtenir la vie éternelle, à laquelle Dieu a bien voulu nous appeler; réjouissons-nous dans la confiance que nos noms sont écrits au ciel. Il faut se revêtir des armes de la justice et de la cuirasse de la foi, pour éviter, avec le secours de Dieu, les pièges du démon. Personne ne mérite mieux la qualité d'homme courageux que celui qui surmonte cet ennemi des hommes, et nul n'est si lâche que celui qui se laisse vaincre par les plaisirs de la chair.

D'autres fois il lui disait : — Voulez-vous repousser les attaques de l'ennemi et empêcher qu'il ne vous perce de ses flèches meurtrières? joignez à la prière et à la vigilance l'austérité des jeûnes et des veilles. Aimez votre prochain; soyez rempli de charité envers les pauvres et les étrangers. Ce qui abat et affaiblit la chair, fortifie l'âme et la rend féconde en fruits spirituels et en bonnes œuvres.

Bavon écoutait ces instructions avec joie et s'efforçait d'y conformer sa vie. Il avait renoncé aux vanités de son rang, à la guerre, à la chasse; il avait distribué ses biens aux pauvres. Il avançait chaque jour dans la piété et dans l'amour de la pénitence, et s'était retiré auprès de saint Amand, dans le monastère de Saint-Pierre de Gand. Il prit bientôt la résolution de mener une vie plus dure. Pour exécuter ce généreux dessein, il se retira dans une forêt voisine; et ayant trouvé un vieux hêtre où il y avait un creux d'environ six pieds, il s'y logea; mais comme sa retraite n'avait pas été cachée, il se vit bientôt exposé aux visites du peuple; ce qui l'obligea de quitter ce lieu pour se retirer durant la nuit dans le bois de



Malmedun, à une lieue de Gand. Il s'y fit une petite cellule, pour se mettre à l'abri des injures de l'air, et y vécut fort austèrement. Il se contentait des fruits que lui fournissait le bois où il demeurait, et de l'eau de la rivière qui était proche. Ce saint pénitent mourut vers l'an 633.

Saint Amand, saint Floribert accompagné de ses moines, et Domlin, prêtre de Turholt, assistèrent à sa mort. Soixante gentilshommes, touchés de son exemple, se consacrèrent aux austérités de la pénitence. Ils firent bâtir à Gand l'église de son nom, laquelle fut d'abord desservie par des Chanoines, puis par des Religieux de Saint-Benoit. Le Pape Paul III sécularisa le monastère en 1557, à la prière de l'empereur Charles-Quint. Ce prince ayant fait construire une citadelle en cet endroit, transféra le Chapitre, trois ans après, dans l'église de Saint-Jean, qui depuis ce temps-là possède les reliques et porte le nom de saint Bavon. Cette église devint cathédrale, lorsqu'en 1559, Paul IV érigea un évêché à Gand, sur la demande que lui en fit le roi d'Espagne Philippe II. Saint Bavon est patron de cette ville.

### SAINT BENOIT DE MASSÉRAC ET SA SOEUR SAINTE AVENIE.

En l'an 804, on vit débarquer au port de Nantes une troupe de chrétiens, dont le chef se nommait Benoît ; il venait de Patras en Achaïe, fuyant les troubles qui agitaient cette contrée. Il cherchait une solitude où il pût vivre en paix et servir Dieu, avec ses compagnons. C'étaient neuf vertueux personnages, parmi lesquels était la pieuse Avenie, sœur de Benoît.

Sachant que Notre-Seigneur Jésus-Christ prescrit à ses serviteurs de se soumettre à l'autorité spirituelle, et comprenant qu'ils ne pouvaient embrasser la vie érémitique sans l'approbation épiscopale, ils se présentèrent au Prélat de Nantes, c'était saint Odilard ; il les reçut avec bonté, donna le voile à la vierge Avenie et la plaça dans un monastère, que l'on croi

être l'abbaye de saint Clément, il recommanda les pieux refuges à Gondebaud, comte de Nantes, qui devait un peu plus tard embrasser aussi la vie religieuse.

Ce seigneur leur donna Massérac, au confluent de la Vilaine et du Dou ; ces Chrétiens y menèrent la vie religieuse, ils édifièrent leur voisinage par la pratique de toutes les vertus. L'obscurité dans laquelle Benoît se tint caché à Massérac, déroba à la terre tout ce qu'il fit pour conquérir le ciel.

Il mourut le 1<sup>er</sup> octobre de l'an 845, et une église a été bâtie sur le lieu où était son ermitage.

## SAINT FROILAND,

ÉVÊQUE DE LÉON.

Froilan, né à Lugo, en Espagne, quelques années avant le milieu du x<sup>e</sup> siècle, était le fils de sainte Froila, très-vénérée en Galice, où son corps repose dans la cathédrale de Lugo ; il voulut suivre les traces de sa mère ; et à dix-huit ans, il se retira dans un désert. Ses vertus lui attirèrent des disciples ; ce qui fit naître un monastère. Il en fut le premier Abbé ; et le plus vertueux de ses élèves, qui se nommait Attilan, devint le prieur de cette communauté. Aidé par le roi Ramire III, il fonda deux autres monastères, l'un à Monarela, l'autre à Tabare. Bermude II, alors roi de Léon, le nomma évêque de Léon, avec approbation du Saint-Siège. Il gouverna seize ans son diocèse et termina sa vie, dévouée à Dieu le 1<sup>er</sup> octobre de l'an 1006.

## LES BIENHEUREUX GASPARD FISOGIRO ET ANDRÉ GIOSCINDA,

MARTYRS AU JAPON.

Lorsqu'on arrêta les Pères Alphonse Navarrete et Ferdinand de Saint-Joseph, leurs hôtes Gaspard Fisogiro et André Gioscinda s'offrirent à partager leur sort. L'injuste loi de l'empereur

reur les condamnait aussi à la mort, mais les gardes, occupés tout entiers à la capture des Pères, les laissèrent de côté.

Le prince d'Omura se rendit après la mort des Pères de la cour du Xongun et c'est de là qu'il expédia au gouverneur de Nangasaki, Gonrocu, les ordres les plus pressants de faire mourir sans aucun délai les deux hôtes de nos Martyrs. On s'empara de leurs personnes et on confisqua leurs biens. Trois Pères Dominicains qui se trouvaient dans la maison de l'un d'eux, lorsque les gardes s'y présentèrent, eurent le temps de se réfugier ailleurs. Gonrocu voulait se défaire de suite de ses prisonniers, mais il fut retenu par la crainte des Chrétiens qui, ayant su l'arrestation des deux hôtes des Pères, s'étaient rassemblés autour de la prison au nombre d'environ six cents et s'offraient tous au martyre. Ayant laissé s'écouler quelques jours il se fit amener pendant la nuit les deux confesseurs de Jésus-Christ et les pressa avec force promesses et menaces d'abandonner la foi et de retourner au culte des idoles. Mais ces vrais Chrétiens, qui désiraient mourir pour leur divin Maître, n'écoutèrent aucune de ses paroles. Ils furent conduits huit milles plus loin, sur une plage déserte, le 1<sup>er</sup> octobre 1617, décapités et jetés dans la mer. Gaspard avait logé le Père Alphonse et André le Père Ferdinand, pendant trois années. Tous deux étaient d'une vie exemplaire; le second avait été élevé dans les séminaires de la Compagnie de Jésus.

(BOÉRO.)

### MATHATIAS.

Mathatias était fils de Jean, de la famille des Machabées; il était prêtre du Seigneur, descendant d'Aaron par Eléazar; il s'était rendu célèbre pendant la persécution d'Antiochus Epiphanes. Les abominations qui se commettaient à Jérusalem après la prise de cette ville l'obligèrent à se retirer avec ses fils à Modin, où il était né. Ses fils étaient Jean, Simon, Judas, Eléazar et Jonathas, il ne fut pas longtemps là sans y voir arriver les commissaires envoyés par Antiochus pour contraindre les habitants de cette ville à renier la loi de Dieu et à sa-

crifier aux idoles. Plusieurs cédèrent à la violence. Mais Mathathias déclara publiquement qu'il n'obéirait jamais aux ordres iniques d'Antiochus.

Comme il cessait de parler, il aperçut un israélite qui s'avavançait pour sacrifier aux idoles. Animé aussitôt d'un saint enthousiasme, il se jette sur cet homme et sur l'officier qui voulait le forcer à cette impiété, et il les tue tous les deux sur l'autel même où ils allaient sacrifier. Cette action ayant fait grand bruit, il s'enfuit sur les montagnes, avec son fils et un grand nombre d'Israélites. Alors, formant un corps d'armée, il parcourut tout le pays, détruisit les autels dédiés aux faux dieux et rétablit le culte du Seigneur.

Ce grand homme, sentant que sa fin approchait, ordonna à ses fils de choisir pour général de ses troupes Judas Machabée, il les bénit ensuite, et mourut après avoir gouverné Israël une année, vers la cent soixantième avant Jésus-Christ.

C'est par lui que commença la principauté des Asmonéens, qui dura jusqu'à Hérode. La grande sacrificature y fut toujours jointe, depuis son fils Judas Machabée.

### ONIAS III.

Onias III, fils de Simon, et petit-fils d'Onias II, fut établi dans la grande sacrificature après la mort de son père, vers l'an 200 avant Jésus-Christ. C'était un homme juste, dont on voit le plus bel éloge dans le livre de l'Ecclésiastique, chapitre xxx. Sa piété et sa fermeté faisaient observer les lois de Dieu dans Jérusalem, et inspiraient aux rois mêmes et aux princes idolâtres un grand respect pour le temple du Seigneur. C'est sous lui qu'arriva l'histoire d'Héliodore. Un juif, nommé Simon, outré de la résistance qu'Onias apportait à ses injustes entreprises, fit dire à Séleucus, roi de Syrie, qu'il y avait dans les trésors du temple des sommes immenses, qu'il pouvait facilement faire passer dans le sien. Le roi, sur cet avis, envoya à Jérusalem Héliodore. Le perfide Simon, toujours plus animé contre Onias, ne cessait de le faire passer pour l'auteur de tous

les troubles qu'il excitait lui-même. Onias, craignant les suites de ces accusations, se détermina à aller à Antioche pour se justifier auprès du roi Seleucus : ce prince mourut sur ces entrefaites. Antiochus Epiphane, son frère, lui ayant succédé, Jason, frère d'Onias, qui désirait avec ardeur d'être élevé à la souveraine sacrificature, l'acheta du roi à prix d'argent, et en dépouilla son frère, qui se retira dans l'asile du bois de Daphné. Ce saint homme n'y fut pas en sûreté, car Ménélaius, qui avait usurpé sur Jason la souveraine sacrificature, et pillé les vases d'or du temple, fatigué des reproches que lui en faisait Onias, le fit assassiner par Andronic, gouverneur du pays. Ce meurtre révolta tout le monde. Le roi lui-même, sensible à la mort d'un si grand homme, ne put retenir ses larmes, et la vengeance sur l'auteur, qu'il fit tuer au même lieu où il avait commis cette impiété. Onias laissa un fils qui, se voyant exclu de la dignité de son père, par l'ambition de Jason et de Ménélaius, ses oncles, et par l'injustice des rois de Syrie, se réfugia en Egypte auprès du roi Ptolémée Philométor. Ce prince lui accorda la permission de faire bâtir un temple au vrai Dieu dans la prefecture d'Héliopolis. Il appela ce temple Onion, et le construisit sur le modèle de celui de Jérusalem. Il y établit des prêtres et des lévites, qui faisaient le même service et pratiquaient les mêmes cérémonies que dans le vrai temple. Le roi lui assigna de grandes terres et de forts revenus, pour l'entretien des prêtres et pour les besoins du temple. Après la ruine de Jérusalem, Vespasien, craignant que les Juifs ne se retirassent en Egypte, et ne continuassent à faire les exercices de leur religion dans le temple d'Héliopolis, le fit dépouiller de tous ses ornements et en fit fermer les portes.

#### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1873, fut guérie, dans la grotte de Notre-Dame de Lourdes, une jeune fille nommée Irma Dubois, fille de M. Achille Dubois, ancien chef de bataillon, décoré de la croix de la Légion d'honneur, juge de paix à Grandieu, dans la Lozère, et nièce de M. Dubois-Guchan, ancien conseiller à la

**Cour d'appel de Lyon.** Cette jeune fille, par suite d'une croissance rapide, compliquée d'une fièvre typhoïde, était frappée d'une paralysie générale, qui s'étendait jusqu'à l'organe de la voix. Ayant pris part au pèlerinage que les fidèles de la Lozère faisaient à Notre-Dame de Lourdes, on la transporta dans la grotte, où à peine l'eut-on descendue dans l'eau miraculeuse, qu'elle fut guérie radicalement et instantanément. Elle se leva, s'habilla seule, et se rendit au pied de la statue de la Très-Sainte Vierge pour y déposer ses béquilles en actions de grâces, au milieu d'une foule immense, composée des pèlerins de la Lozère, de Nantes, de Lille et de la Belgique. Elle revint ensuite à son hôtel, où la foule l'escorta en chantant le *Te Deum* et le *Magnificat*. Lorsqu'elle arriva à Villefort, d'où elle était partie mourante contre l'avis des médecins et le vœu de sa famille, une dépêche ayant annoncé sa guérison, toute la population accourut pour la voir porter la bannière, marchant droite, bien portante, en tête de la procession des pèlerins.

### MARTYROLOGE ROMAIN <sup>1</sup>

A Reims, en France, saint Remi, évêque et confesseur, qui convertit à Jésus-Christ la nation des Francs en baptisant et initiant aux sacrements de la foi leur roi Clovis ; et après avoir

1

#### KALENDAS OCTOBRIS.

Rhemis in Gallia sancti Remigii Episcopi et Confessoris, qui gentem Francorum convertit ad Christum, Clodoveo ipsorum Rege sacro fonte baptismatis, et fidei sacramentis initiato : et cum annos plurimos in Episcopatu expleisset sanctitate et miraculorum virtute conspicuus decessit e vita Idibus Januarii : ejus tamen festivitas hac die recolitur, qua sacrum ipsius corpus postea fuit translatum. — Romæ beati Aretæ Martyris, et aliorum quingentorum quatuor. — Tomis in Ponto sanctorum Martyrum Prisci, Crescentis, et Evagrii. — Ulyssipone in Lusitania sanctorum Martyrum Verissimi, Maximæ et Juliæ sororum ejus, qui in persecutione Diocletiani passi sunt. — Tornaci sancti Piatonis Presbyteri et Martyris, qui cum beato Quinctino ejusque sociis ab urbe Roma in Galliam prædicationis causa perrexit, ac postea in persecutione Maximiani consummato martyrio migravit ad Dominum. — Thessaloniciæ sancti Domizi Martyris, sub eodem Maximiano. — In Portu Gandæ sancti Bavonis Confessoris. — Urbe Veteri sancti Severi Presbyteri et Confessoris.

passé plusieurs années dans l'épiscopat, il mourut illustre par sa sainteté et le don des miracles, aux ides (13) de janvier. Cependant on célèbre sa fête dans ce jour auquel on fit depuis la translation de son saint corps.

A Rome, saint Arétas, martyr, et cinq cent quatre autres.

A Tomes, dans le Pont, saint Prisque, saint Crescent et saint Evagre, martyrs.

A Lisbonne, en Portugal, saint Vérissime, sainte Maxime et sainte Julie, ses sœurs, martyrs, lesquels souffrirent dans la persécution de Dioclétien.

A Tournai, saint Piat, prêtre et martyr, qui vint de Rome dans la Gaule, avec saint Quentin et ses compagnons, pour y prêcher l'Évangile, et qui dans la suite s'envola vers le Seigneur, ayant consommé son martyre dans la persécution de Maximien.

A Thessalonique, saint Domnin, martyr, sous le même Maximien.

A Gand, saint Bavon, confesseur.

A Orvieto, saint Sévère, prêtre et confesseur.

#### **Additions des autres martyrologes.**

Sainte Honorée, vierge et martyre à Bar-sur-Aube, avec sainte Germaine.

Saint Qué ou Quay (*Quinocus*), dont on ne sait presque rien, sinon qu'il fut évêque en Irlande et que deux églises du diocèse de Saint Brieuc portent son nom et sont sous son patronage.

Saint Frenier, martyr à Bazas.

Saint Yanultje, évêque irlandais, honoré à Condé en Hainault.

Saint Ananie, qui reçut saint Paul, est honorée le 25 janvier, et aussi le 1<sup>er</sup> octobre.

Saint Lor ou Laur, abbé de saint Julien de Tours au vii<sup>e</sup> siècle.

Saint Vulgis, confesseur au viii<sup>e</sup> siècle, honoré près de La Ferté-Milon.

Saint Suliau, abbé près de Saint-Malo.

Saint Opile (*Opilius*), diacre qui brilla en sainteté à Plaisance, en Italie, à la fin du v<sup>e</sup> siècle.

Sainte Montaine (*Montana*), abbesse de Ferrières en Gatinais (département du Loiret). Elle florissait au viii<sup>e</sup> siècle.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Jacques Garnier, prêtre du diocèse de Langres, ayant refusé le serment schismatique, fut enlevé et déporté à La Guyane, où, après de grandes souffrances, il rendit son âme à Dieu, le 1<sup>er</sup> octobre 1788.

Thomas van Hecservych, prêtre Oratorien au diocèse de Gand, ayant refusé le serment schismatique, fut, comme le précédent, enlevé et déporté sur les plages sauvages, mort de la peste au désert de Konanama, le 1<sup>er</sup> octobre 1798, à l'âge de 49 ans.



## DEUXIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Les Saints Anges gardiens. — Saint Léger, évêque d'Autun, martyr. — Saint Eulthère et ses Compagnons. — Sainte Scatiberge. — S. Serein, prêtre. — Saint Berge ou Bergis, premier abbé de Saint Hubert. — Saint Théophile le Confesseur. — Saint Thomas, évêque de Hereford. — Le Bienheureux Louis-Giacobi et ses compagnons, Martyrs au Japon. — Le Vénérable Cardinal de Bérulle, fondateur de la Congrégation de l'Oratoire. — Simon Machabée. — Mémoire de la très-Sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions de autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### LES SAINTS ANGES GARDIENS.

Une des vérités les plus consolantes, et que nous apprenons de la bouche même de Notre-Seigneur, au chapitre dix-huit de saint Matthieu, c'est que Dieu s'intéresse si tendrement au salut des hommes, qu'il veut bien nous donner à chacun un Ange gardien, qui veille continuellement sur nous, qui dirige nos pas, et qui, notre appui sur la terre, est encore notre avocat dans le ciel. Si le pèlerin égaré dans une terre inconnue semée de dangers et de précipices, ne doit désirer rien tant que de trouver un guide fidèle qui le conduise au terme où il aspire, quel bonheur n'est-ce pas pour nous, exposés à mille chutes et à mille dangers, au milieu d'épaisses ténèbres et de redoutables ennemis, d'avoir, dans ces Intelligences célestes, des conducteurs, des soutiens, des défenseurs !

Dieu, dans le vingt-septième chapitre de l'Exode, promet un Ange aux Israélites pour les conduire dans la terre féconde qu'il leur destinait. Il leur marque la manière dont ils doivent révérencer ce fidèle conducteur ; il les assure que, s'ils sont dociles à sa voix, il les protégera contre leurs ennemis et répandra sur eux ses bénédictions. En faisant cette leçon au peuple d'Israël en général, Dieu apprend à chacun de nous en particulier quel amour et quel respect nous devons à notre Ange gardien.

dien. L'histoire de Tobie nous fait voir les fruits que l'on tire d'une docilité parfaite à sa conduite et à ses inspirations.

Les Pères de l'Eglise conviennent que c'est aux bons Anges que nous devons, après Dieu, toutes les bonnes pensées qui nous viennent. Quelle crainte ne devons-nous pas avoir de faire la moindre chose qui puisse déplaire à notre Ange, et quelle attention à suivre tout ce que nous savons lui être agréable? Il nous parle en mille manières. Tantôt ce sont de bons exemples qu'il nous met devant les yeux, de bonnes lectures qu'il nous fait faire, de bons conseils qu'il nous procure, de salutaires frayeurs du jugement de Dieu qu'il excite dans notre âme, de saints désirs de la vertu qu'il forme en nous; comprenons donc l'intérêt vif qu'il porte à notre salut; et s'il veille sans cesse à nous en fournir les moyens, ne les négligeons jamais un instant.

« Nous devons à notre Ange gardien, dit saint Bernard, un triple hommage, celui du respect, celui de la dévotion, celui de la confiance. Nous lui devons le respect pour sa présence, la dévotion pour sa charité, la confiance pour sa vigilance. Pénétrés de respect, marchez toujours avec circonspection, vous rappelant sans cesse que vous êtes en la présence des Anges chargés de vous conduire dans toutes vos voies. Dans quelque lieu que vous soyez, quelque secret qu'il puisse être, respectez votre Ange gardien. Oseriez-vous faire devant lui ce que vous ne voudriez pas faire en ma présence? Considérez, dit ailleurs le même Père, avec quel respect et quelle modestie nous devons nous comporter devant les Anges, afin de ne pas blesser la pureté de leurs regards et de ne pas nous rendre indignes de leur compagnie. Malheur à nous, si nous offensons par notre négligence ceux qui combattent notre ennemi, et si nous nous privons de leur visite! Nous devons fuir tout ce qui les attriste et pratiquer tout ce qui leur cause de la joie, être tempérants, chastes, amateurs de la pauvreté volontaire, prier avec ferveur et avec larmes.

« Sur toutes choses les Anges de paix attendent de nous l'union et la concorde. Quelle joie ne serait-ce pas pour eux de

nous voir retracer sur la terre la Cité sainte qu'ils habitent ! Au contraire, rien ne les afflige plus que les scandales et les dissensions qu'ils découvrent en nous. »

On doit compter parmi les plus précieux dons de la miséricorde de Dieu envers les hommes, la communion ou le commerce spirituel qu'il a établi entre nous et les saints Anges dont nous espérons partager un jour le bonheur et la gloire. De notre côté, nous honorons avec une vénération religieuse les saints Anges, que nous regardons comme des Esprits glorieux, fidèles dans l'accomplissement de la volonté divine, et nous les conjurons de nous accorder leur intercession auprès du Seigneur ; de leur côté, ils s'intéressent, ils prient pour nous, et nous font ressentir en bien des circonstances les effets de leur protection. C'est ainsi que Dieu, toujours infiniment sage, infiniment saint, infiniment miséricordieux, se plaît à employer les créatures supérieures pour l'exécution des desseins de sa providence, par rapport aux créatures qui sont d'un ordre inférieur.

Divers passages de l'Écriture prouvent que le nom d'*anges* est un nom d'office ; il signifie *envoyés* ou *messagers*, parce que les Esprits célestes en ont souvent fait la fonction dans les occasions où il s'agissait de défendre et de protéger les hommes, et ces occasions ont été fréquentes, comme nous l'avons montré ailleurs <sup>1</sup> : mais la bonté de Dieu pour nous éclate surtout dans le choix qu'il a fait de ses Anges pour être nos conducteurs et nos gardiens, et c'est là le fondement de cette charité et de cette joie mutuelle qui régnera éternellement dans le ciel entre les Anges et les Élus.

La foi nous enseigne que Dieu a destiné un Ange particulier à garder chacun de ses serviteurs, c'est-à-dire, des justes et de ceux qui sont en état de grâce. L'Église ne s'est pas expliquée d'une manière aussi positive sur les pécheurs et les im-

<sup>1</sup> Voyez ce que nous avons dit sur les deux fêtes de saint Michel au 8 mai et au 29 septembre. Voyez aussi l'excellente instruction pastorale sur les Anges que M. Jean-Joseph de Fogasse de la Bastie, évêque de Saint-Martin, donna en 1758.

fidèles ; mais les célèbres docteurs ont toujours cru qu'ils avaient chacun leur Ange gardien ; et ce sentiment, appuyé d'ailleurs sur l'autorité de l'Écriture, est si solide et si universel, qu'il ne paraît pas possible d'en contester la vérité, surtout par rapport à ceux qui sont dans la communion de l'Église. Dieu, dit le psalmiste <sup>1</sup>, *a commandé à ses Anges de vous garder dans toutes vos voies*. Et ailleurs : *L'Ange du Seigneur environnera ceux qui le craignent, et il les délivrera de leurs maux* <sup>2</sup>. Jacob pria son bon Ange de bénir ses petit-fils Ephraïm et Manassés. *Que l'Ange, dit-il, qui m'a délivré de tous maux, bénisse ces enfants* <sup>3</sup>. Son Ange, dit Judith, *m'a gardée, soit lorsque je suis sortie de cette ville, et tant que je suis demeurée là, ou lorsque je suis revenue ici* <sup>4</sup>. Jésus-Christ, pour détourner du scandale qu'on pourrait donner à quelqu'un de ses petits enfants nous avertit que les Anges voient continuellement la face de Dieu, et nous fait entendre par là qu'ils demanderont vengeance contre ceux qui auront causé la perte des âmes confiées à leurs soins <sup>5</sup>. « Il est bien dangereux, dit saint Hilaire <sup>6</sup>, de mépriser celui dont les cris et les prières sont portés par le ministère des Anges au pied du trône du Dieu éternel et invisible. »

Les premiers fidèles étaient si convaincus que chaque homme avait son Ange gardien, que quand saint Pierre, après sa délivrance miraculeuse de la prison, se présenta à ses disciples, ils ne purent croire d'abord que c'était lui, et dirent que *c'était son Ange* <sup>7</sup>. Les Juifs ne doutaient point que saint Michel ne fût le protecteur de leur nation, et ils donnaient aussi des Anges tutélaires à la plupart des autres pays <sup>8</sup>. Nous ferions un volume si nous voulions rapporter tous les passages qui prouvent que tous les Pères ont cru et soutenu l'existence des Anges gardiens comme un article qui appartient à la foi catholique.

Les démons, également remplis de malice et de haine contre

<sup>1</sup> Ps. xc. 11. — <sup>2</sup> Ps. xxiii, 8. — <sup>3</sup> Gen. xlviii, 6. — <sup>4</sup> Judit. xiii, 20. Voyez aussi l'Exode, xxiii, 20. — <sup>5</sup> Matt. xviii, 10. — <sup>6</sup> In Matt. xvii. — <sup>7</sup> Act. xi, 15. — <sup>8</sup> Dan. xi, 1 ; xii, 1, etc.

nous, s'occupent des moyens de nous perdre éternellement, et ils emploient, pour y réussir, les ruses et la force ouverte.

L'existence des malins esprits se prouve par l'expérience, par des raisonnements tirés de leurs opérations dans les démoniaques, par quelques exemples que fournissent les oracles du paganisme, et par différents autres effets. M. Seed, dans son discours *sur la nature et l'existence des malins esprits*, et d'autres célèbres théologiens protestants, insistent beaucoup sur la preuve qui se tire de ce que plusieurs personnes ont eu des songes et des tentations touchant des objets dont ils n'avaient jamais eu connaissance, que leur imagination n'avait pu se représenter par elle-même, et qui étaient d'une espèce si extraordinaire, qu'on devait nécessairement les attribuer à un principe extérieur, à quelque esprit méchant par sa nature. De fameux déistes ont reconnu la force de ce raisonnement, et s'en sont même servis avec avantage pour établir la créance des malins esprits : mais c'est dans la révélation que nous devons puiser des connaissances sûres touchant l'origine et les qualités de ces ennemis invisibles du genre humain. Elle nous apprend que les démons déchurent, par leur propre malice, de l'état de justice et de sainteté dans lequel il avaient été créés; que leur crime fut l'orgueil, enfanté par l'amour désordonné de leurs perfections, orgueil auquel ils consentirent par la pensée, et qui est appelé *le commencement de tout péché*. (Eccli. i, 15).

On donne quelquefois le nom de *Lucifer*, au prince des anges apostats. Quelques théologiens et quelques interprètes ont pensé qu'il était le chef de tous les chœurs angéliques, qu'il était désigné sous la figure de Behemoth, que les Septante et la Vulgate appellent *le commencement des voies de Dieu* (Job. xl, 14). Ébloui de sa propre excellence, il dit en lui-même : *Je serai semblable au Très-Haut*. (Isaïe. xiv, 12). *Son cœur fut enflé de sa beauté, et par là il perdit sa sagesse*. (Ezéch. xxviii, 17). Selon les plus célèbres Pères de l'Eglise, Isaïe compare la hauteur du roi de Babylone, et Ezéchiel celle du roi de Tyr à l'orgueil de Lucifer, qu'ils prennent de là occasion de décrire.

L'ange apostat fut suivi dans sa révolte ou son péché, par une grande partie des esprits célestes, qui dans l'instant furent précipités de leurs trônes, condamnés à l'enfer. (2. Petr. ii, 4; Jud. 6). Quelques-uns furent immédiatement renfermés dans cette horrible prison; mais d'autres eurent une espèce de liberté qu'ils conserveront jusqu'au jour du jugement, et en cela le tourment paraît moins rigoureux. (Matt. viii, 29, 31, etc.; Petau, *Tr. de Anges*). Ces mauvais esprits sont appelés princes des ténèbres, de l'air et du monde. (Ephes. ii, 2; vi, Matt. xii; Luc. ix, 1). Il y a parmi eux une espèce hiérarchie, et quelques-uns sont plus méchants que les autres. (Matt. xii, Ephes. vi, 12, etc.).

Leur prince est appelé *Belial*, c'est-à-dire, méchant ou plutôt rebelle, suivant l'interprétation de ce mot par saint Jérôme. (3 Reg. xxi, 15). On le nomme aussi *Satan* ou l'ennemi, et Bézébut, de la principale idole des Accaronites.

La rage, la malice, et l'envie des démons contre les hommes, sont incalculables, ainsi que leur haine pour tout bien. Leur subtilité et leur force extraordinaires, ce qui se prouve par la perfection de leur nature qui est purement spirituelle, et par les exemples de l'usage qu'ils ont fait de

mais Dieu leur oppose ses bons Anges, et les charge du soin de nous défendre. Pourrait-il, en permettant aux démons de nous attaquer et de nous tenter, ne pas confier aux bons Anges

pouvoir, avec la permission de Dieu, en certaines circonstances. Ils précipitèrent dans le lac un troupeau de pourceaux ; ils tuèrent les sept premiers maris de Sara ; ils firent périr des armées en une nuit ; ils ont quelquefois troublé la nature, et excité des tempêtes qui ont rempli les provinces de terreur, et porté le ravage dans l'univers entier.

Lorsque Satan attaque les hommes, il emploie quelquefois la ruse et l'artifice comme l'ancien serpent ; d'autres fois il se transforme en ange de lumière, et prend le masque de la piété ; semblable à un lion rugissant, il a recours aussi, dans quelques circonstances, à la force ouverte et à la violence. On sait de quelle manière il traita le saint homme Job : mais Dieu restreint son pouvoir ; il ne peut tenter les hommes, qu'avec la permission du ciel. (Job. c. 1 ; Luc. ~~xx~~<sup>xxii</sup>, 51, 52). Nous avons des exemples de cette vérité dans les tentations d'Ève, d'Achab, etc. Les démons, toujours avec la permission de Dieu, trompent quelquefois les faux prophètes, et les méchants. (3. Reg. ~~xiii~~<sup>xiii</sup>, 21). Ils accusent les hommes devant le trône de Dieu. (Zach. III, 1, 2, etc.). L'Écriture leur attribue souvent divers maux physiques qu'ils causent par l'intervention des causes secondes. Voyez la dissertation de Calmet sur les mauvais anges.

Le pouvoir des démons sur la terre était beaucoup plus grand qu'aujourd'hui avant que le Sauveur eût triomphé de Satan par sa croix, et que la lumière de l'Évangile eût éclairé le monde ; mais il n'en est pas moins certain que Dieu leur permet encore quelquefois de tourmenter les hommes par leur malice jusqu'à un certain point ; et c'est pour rendre leurs efforts inutiles que l'Église a institué les exorcismes et les bénédictions dont elle a toujours fait usage.

Dans le cas de magie et de possession, on doit employer la prière et les autres armes que fournit la religion contre les ennemis invisibles du salut : mais il faut se tenir sur ses gardes par rapport aux faits dont il s'agit ; on sait de quoi la superstition, la crédulité et l'imposture sont capables. On a pris plus d'une fois pour des enchantements et pour des possessions, ce qui ne devait être attribué qu'à la maladie ou à d'autres causes physiques. En un mot, pour assurer que le démon intervient dans tel cas, il faut être sûr que les circonstances qui accompagnent le fait sont hors du cours ordinaire de la nature : mais il y a bien de la différence entre tout croire et ne rien croire sur cette matière. On ne peut douter qu'il n'y ait eu des possessions et des obsessions plus ou moins fréquentes, selon la diversité des temps et des lieux. Ceci est prouvé par le témoignage et par l'expérience de tous les siècles et de tous les peuples, même des Indiens, comme l'observe le Clerc. *Bibl. unio.* t. XV, c. iv. Cette vérité se prouve encore par des passages formels de l'Ancien et du nouveau Testament. Voyez la vie de Jésus-Christ par Laurent Clarke, p. 474, et la dissertation sur les possessions et les obsessions des démons, laquelle se trouve dans le tome X de la bible dite de Vence, p. 589. Nous aurons occasion d'examiner ailleurs ce qui concerne les démoniaques.

le soin de sa gloire et de notre salut? A peine Lucifer et les complices de son crime eurent-ils levé l'étendard de la révolte contre Dieu, que Michel et tous les bons Anges entrèrent en guerre avec eux, et les chassèrent du ciel en exécution de la sentence portée contre eux.

L'homme a été créé pour remplir la place des Anges apostats ; mais Dieu a permis à Lucifer et à ses complices de nous tendre des pièges, et de tourner contre nous les efforts de leur malice. Au reste cette permission n'a pour objet que d'éprouver notre fidélité, et de nous fournir l'occasion de mériter par nos victoires le bonheur auquel nous sommes destinés. Les bons Anges de leur côté viennent à notre secours conformément à l'ordre établi par la divine Providence. Ils veillent à la garde de notre âme, et nous protègent contre les assauts de nos ennemis. O mon Dieu, doit s'écrier chacun de nous, qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez ainsi prendre soin de lui, et lui donner pour guides les ministres et les Princes de votre Cour céleste? Qui suis-je qu'un ver de terre, qu'un malheureux esclave de la corruption du péché? Faut-il pour me garder, un Ange qui est une créature si noble, si pure et si sainte? « O « condescendance admirable, dit saint Bernard ! O excès de « bonté et d'amour ! *Il a chargé ses Anges de veiller sur vous* » « Qui est celui qui a donné cette commission? A qui, et en « faveur de qui l'a-t-il donnée? Quel en est l'objet? Considé- « rons attentivement ce mystère, et tâchons d'en bien exami- « ner toutes les parties. Qui est celui qui a donné cette com- « mission? C'est le Seigneur souverain des Anges. Le Die- « suprême a commandé aux Anges, et à ses propres Anges, « ces sublimes, à ces bienheureux Esprits qui approchent « près de sa majesté divine ; c'est le soin de vous garder qui « est l'objet de ce commandement. Qui êtes-vous? L'homme « est-il autre chose que corruption? Ne doit-il pas être la p- « ture des vers? Mais quel peut être l'objet du commande- « que Dieu a fait par rapport à vous? Il a ordonné à ses Ang

<sup>1</sup> Serm. 12, in Ps. xc. p. 862. — <sup>2</sup> Ps. xc. 11.

« de vous garder et de vous diriger dans toutes vos voies. Ils ne  
 « s'en tiennent pas là : ils vous portent, pour ainsi dire, dans  
 « leurs mains, afin que votre pied ne heurte point contre la  
 « pierre. Pourrions-nous ne pas louer une telle bonté ? »

Nous devons aussi considérer le zèle avec lequel ces Esprits bienheureux se portent à nous secourir ; ils exécutent avec autant de promptitude que de fidélité tous les ordres de Dieu, et se conforment en toutes choses aux décrets de sa volonté par rapport à nous. Avec quelle application ne veillent-ils pas à la garde de notre âme, dont Dieu lui-même les a chargés spécialement ?

Un second motif qui nous assure la protection des bons Anges, c'est leur compassion, c'est leur charité pour nous. Ils considèrent que nous serons bientôt associés à leur bonheur ; que nous sommes présentement leurs frères par la grâce, et en vertu de l'adoption divine ; que nous avons le même Dieu qu'eux ; que ce grand Dieu nous aime, parce que nous avons été rachetés par le sang de Jésus-Christ son Fils. Ils voient d'un autre côté l'abîme de misères dans lequel nous sommes tombés, ces péchés qui nous souillent continuellement, les dangers innombrables dont nous sommes environnés, et ce poids accablant de maux sous lesquels nous gémissons. Leur compassion pour nous est d'autant plus tendre, leur charité est d'autant plus pure et plus parfaite, qu'ils sont plus près de la source même de la charité. A la vue des pièges que les démons nous tendent, ils se rappellent cette guerre dans laquelle ils se sont engagés pour la cause de Dieu, et ils font tous leurs efforts pour déconcerter les projets de nos ennemis, et pour nous défendre contre leur malice. « Ils aiment, dit un ancien auteur, ceux qu'ils regardent comme leurs concitoyens, et qu'ils savent destinés à réparer un jour leurs pertes <sup>2</sup>. C'est pour cela, ajoute Hugues de Saint-Victor, qu'ils prennent tant de soin de nous : qu'ils nous gardent dans tous les lieux et à toutes les heures ; qu'ils nous assistent ; qu'ils pourvoient

<sup>1</sup> Ps. xc. 11. — <sup>2</sup> Solil. c. xxvii, inter Op. S. Aug, t. VI, App. p. 86, ed. Ben.



« à nos besoins avec une sainte sollicitude ; qu'ils font, ô mon  
 « Dieu ! l'office de médiateurs entre vous et nous ; qu'ils vous  
 « portent nos soupirs et nos gémissements, et qu'ils attirent  
 « sur nous vos grâces et vos bénédictions. Ils nous accompa-  
 « gnent partout ; ils entrent, ils sortent avec nous : ils obser-  
 « vent attentivement de quelle manière nous nous conduisons  
 « au milieu d'une génération corrompue ; avec quelle ardeur  
 « nous cherchons, ô mon Dieu ! votre royaume et votre jus-  
 « tice, et si nous vous servons avec crainte et avec amour. Ils  
 « nous aident dans le travail, ils nous protègent dans le repos,  
 « ils nous encouragent dans le combat, ils nous couronnent  
 « dans la victoire ; ils se réjouissent en nous quand nous nous  
 « réjouissons en vous ; ils viennent tendrement à notre secours  
 « lorsqu'ils nous voient souffrir pour vous. Qui pourrait expri-  
 « mer le soin qu'ils prennent de nous, et les effets de leur  
 « charité à notre égard ? Ils aiment, ô mon Dieu ! celui que  
 « vous aimez ; ils protègent celui sur lequel vous jetez des re-  
 « gards de tendresse ; ils abandonnent ceux dont vous vous  
 « retirez vous-mêmes ; ils haïssent ceux qui commettent l'ini-  
 « quité, parce qu'ils sont vos ennemis. Lorsque nous faisons  
 « le mal, nous donnons de la joie aux démons ; mais lorsque  
 « nous faisons le bien, nous les attristons, et nous faisons  
 « triompher les Anges. Faites, ô Père céleste, que nous soyons  
 « toujours un sujet de joie pour ces bienheureux Esprits !...  
 « En me rappelant tous ces bienfaits, pourrais-je ne pas vous  
 « louer, ne pas vous bénir ? Vous nous avez donné tout ce qui  
 « est contenu dans la circonférence des cieux, et comme si  
 « c'était peu, vous y avez ajouté ce qui est au-dessus des cieux,  
 « en nous donnant vos Anges pour nous servir et pour as-  
 « surer notre salut. Puissent tous vos Anges, vous louer, toutes  
 « nos œuvres vous glorifier, et tous vos Saints vous bénir à  
 « jamais ! De quel honneur ne nous comblez-vous pas en nous  
 « élevant à un si haut degré de gloire, et en nous enrichissant  
 « avec tant de magnificence ! »

« Nous devons à notre Ange gardien, dit saint Bernard <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Serm. 12 in Ps. xc.

« un triple hommage, celui du respect, celui de la dévotion, celui de la confiance. Nous lui devons le respect pour sa présence, la dévotion pour sa charité, la confiance pour sa vigilance. Pénétrés de respect, marchez toujours avec circonspection, vous rappelant sans cesse que vous êtes en la présence des Anges chargés de vous conduire dans toutes vos voies. Dans quelque lieu que vous soyez, quelque secret qu'il puisse être, respectez votre Ange gardien. Oseriez-vous faire devant lui ce que vous ne voudriez pas faire en ma présence? Considérez, dit ailleurs le même Père <sup>1</sup>, avec quel respect et quelle modestie nous devons nous comporter devant les Anges, afin de ne pas blesser la pureté de leurs regards, et de ne pas nous rendre indignes de leur compagnie. Malheur à nous si nous offensoons par notre négligence ceux qui combattent notre ennemi, et si nous nous privons de leur visite! Nous devons fuir tout ce qui les attriste, et pratiquer tout ce qui leur cause de la joie; être tempérants, chastes, amateurs de la pauvreté volontaire, prier avec ferveur et avec larmes. Sur toutes choses, les Anges de paix attendent de nous l'union et la concorde. Quelle joie ne serait-ce pas pour eux de nous voir retracer sur la terre la Cité sainte qu'ils habitent? Au contraire, rien ne les afflige plus que les scandales et les dissensions qu'ils découvrent en nous. »

Saint Basile insiste sur le même sujet, pour engager les vierges à observer la plus exacte modestie dans tous les lieux. « Qu'une vierge, dit-il <sup>2</sup>, quand elle est seule, se craigne et se respecte elle-même, ainsi que sa propre conscience, et son Ange gardien qui est toujours avec elle : *Leurs anges voient toujours la face de mon Père* <sup>3</sup>. Si un homme ne doit point mépriser la face de l'Ange auquel le soin de son âme est confié, à plus forte raison une vierge dont il est le paronyme, et dont il garantit la fidélité à son Époux. Elle doit surtout respecter son Époux qui est toujours avec elle, et

<sup>1</sup> Serm. 1 in festo S. Michael. n. 5. — <sup>2</sup> L. de vera Virginit. n. 740. — <sup>3</sup> Matt. XVIII, 10.

« avec lequel sont le Père et le Saint-Esprit, sans parler d'une  
 « multitude innombrable d'Anges et d'âmes bienheureuses;  
 « car quoique ces Esprits célestes soient invisibles à nos yeux,  
 « nous n'échappons cependant point à leurs regards incorpo-  
 « rels. Si une vierge craint les yeux d'autrui, beaucoup plus  
 « doit-elle craindre la vue de ces Esprits qui sont si purs, si  
 « excellents, et si élevés au-dessus de tous les hommes. Elle  
 « redoute particulièrement les yeux de la multitude; or,  
 « comme il est impossible qu'elle puisse échapper aux regards  
 « d'une multitude si grande et si sainte, elle aura un soin ex-  
 « trême de ne rien faire qui soit indigne de son état. »

Non-seulement nous devons respecter, mais nous devons encore aimer et honorer notre Ange tutélaire; c'est un gardien fidèle, un véritable ami, un protecteur puissant. Malgré l'excellence de sa nature, sa charité le porte à se charger du soin de nous défendre et de nous protéger. Il veille à la conservation de nos corps, auxquels les démons ont quelquefois le pouvoir de nuire; mais que ne fait-il pas pour nos âmes? Il nous instruit, il nous encourage, il nous exhorte intérieurement, il nous avertit de nos devoirs par des reproches secrets. Il exerce à notre égard l'office qu'exerçait à l'égard des Juifs cet Ange qui les conduisait dans la terre promise; il fait pour nous ce que fit Raphaël pour le jeune Tobie; il nous sert de guide au milieu des dangers de cette vie. De quels sentiments de reconnaissance, de respect, de docilité et de confiance ne devons-nous pas être pénétrés pour notre Ange gardien? Pourrions-nous assez remercier la divine miséricorde du don inestimable qu'elle nous a fait? Tobie réfléchissant sur les faveurs signalées qu'il avait reçues de l'Ange Raphaël, dit à son père<sup>1</sup> : *Quelle récompense pourrions-nous lui donner, qui ait quelque proportion avec les biens dont il nous a comblés? Il m'a mené et ramené dans une parfaite santé; il a été lui-même recevoir l'argent de Gabélus; il m'a fait avoir la femme que j'ai épousée; il a éloigné d'elle le démon; il a rempli de joie son père et*

<sup>1</sup> Tob. xii, 2.

*sa mère; il m'a délivré du poisson qui m'allait dévorer; il vous a fait voir à vous-même la lumière du ciel, et c'est par lui que nous nous trouvons remplis de toutes sortes de biens. Que pouvons-nous donc lui donner qui égale tout ce qu'il a fait pour nous?* Tobie et ses parents, touchés de la plus vive reconnaissance, se prosternèrent, le visage contre terre, pendant trois heures, et bénirent Dieu <sup>1</sup>. Tâchons d'entrer dans les mêmes sentiments. « Aïmons, dit saint Bernard <sup>2</sup>, aimons tendrement « en Dieu les Anges, ces Esprits bienheureux qui seront un « jour nos compagnons et nos cohéritiers dans la gloire, et « qui sont présentement nos tuteurs et nos gardiens. Soyons « dévots et reconnaissants envers de semblables protecteurs, « aimons-les, honorons-les autant que nous en sommes capables, etc. »

Nous devons aussi avoir une tendre confiance en la protection de notre Ange gardien. « Quelque faible que nous soyons, « dit encore saint Bernard <sup>3</sup>, quelque misérable que soit notre « condition, quelque grands que soient les dangers qui nous « environnent, nous ne devons rien craindre sous la protection « de tels gardiens... Toutes les fois que quelque tribulation « ou quelque violente tentation viendra vous assaillir, implorez « le secours de celui qui vous garde, qui vous guide, qui vous « assiste dans toutes vos peines. » Mais pour mériter sa protection, nous devons avant toutes choses éviter le péché. Les fautes, même vénielles, l'affligent. « Comme la fumée, dit saint « Basile <sup>4</sup>, met en fuite les abeilles, et la mauvaise odeur les « colombes, de même l'infection du péché fait fuir l'Ange « chargé du soin de nous garder. » L'impureté surtout est un vice que les Esprits célestes ont souverainement en horreur; les Anges des petits que nous scandalisons, crient vengeance contre nous. *Je vais, dit le Seigneur <sup>5</sup>, envoyer mon Ange, afin qu'il marche devant vous, qu'il vous garde pendant le chemin, et qu'il vous fasse entrer dans la terre que je vous ai préparée. Respectez-le, écoutez sa voix, et gardez-vous bien de le mépriser,*

<sup>1</sup> Tob. xii, v. 22. — <sup>2</sup> In Ps. xc. — <sup>3</sup> Loc. cit. — <sup>4</sup> Hom. in Ps. xxxiii. —

<sup>5</sup> Exod. xxxiii. 20, etc.

*parce qu'il ne vous pardonnera point quand vous pécherez, et que mon nom est en lui; mais si vous entendez sa voix, et que vous fassiez tout ce que je vous dis par sa bouche, je serai l'ennemi de vos ennemis, et j'affligerai ceux qui vous affligent. Mon Ange marchera devant vous, et il vous introduira dans la terre que je vous ai préparée.* (GODESCARD.)

## SAINT LÉGER,

ÉVÊQUE D'AUTUN, MARTYR.

Vers la fin du viii<sup>e</sup> siècle, la nation des Francs entraînait dans une de ces crises que, dans le langage moderne, on appelle révolutions politiques. Son ancienne dynastie s'en allant mourante d'inertie et de mollesse, il lui fallait enfanter une dynastie nouvelle : enfantement long et pénible. Les descendants de Clovis, connus sous le nom de rois fainéants, s'annulaient de plus en plus. Or, quand le chef s'annule, il est naturel que le plus grand après lui se mette à sa place. C'était donc à qui serait le plus grand du palais, en latin *major palatii*. En 664, sous le roi nominal de Neustrie, Clotaire III, le maire du palais était Ébroïn; celui d'Austrasie, sous le roi nominal Childéric II, s'appelait Wulfoalde. Clotaire III était mort en 670, âgé tout au plus de dix-neuf ans, Ébroïn plaça aussitôt sur le trône le troisième fils de Clovis II, Théodoric ou Thierry III, tandis que le second, Childéric II, continuait à régner en Austrasie. Mais les grands de Neustrie et de Bourgogne, qui n'avaient pas été consultés par Ébroïn, se donnent à Childéric et mettent une armée en campagne. Théodoric III et Ébroïn sont réduits à chercher un asile dans les églises, puis à recevoir la tonsure monastique, pour être enfermés, le premier dans le monastère de Saint-Denis, le second dans celui de Luxeuil. En 673, Childéric II, qui s'était rendu odieux aux grands, est massacré avec sa femme et un de ses fils en bas âge. Son frère Théodoric III est élevé sur le trône par ceux-là mêmes qui l'avaient détrôné et enfermé au monastère de Saint-Denis. L'Austrasie rappelle d'Angleterre Dagobert II, fils de saint Sigisbert, auque

saint Wilfrid avait accordée une généreuse hospitalité. En 674, Ébroin, sorti du monastère de Luxeuil, proclame roi un prétendu fils de Clotaire III, qu'il nomma Clovis. A la fin de l'année, il a fait disparaître ce fantôme de roi, se réconcilie avec Théodoric, qu'il fait reconnaître dans la Neustrie et la Bourgogne, en réservant pour lui-même la souveraineté. En 679, Dagobert II est mis à mort par la faction d'Ébroin, qui lui-même est assassiné l'an 681 par un seigneur franc dont il avait résolu la perte. En 687, le duc Pépin d'Austrasie, petit-fils de saint Arnoulfe et père de Charles Martel, remporte une grande victoire sur l'armée de Neustrie, fait prisonnier Théodoric III, le reconnaît pour son souverain, prend pour lui-même le titre de maire du palais, avec la souveraineté réelle dont Théodoric était incapable.

Ces révolutions n'empêchaient point un grand nombre d'évêques de se sanctifier et de sanctifier les autres. Les principaux étaient saint Léger d'Autun, saint Préject d'Auvergne, saint Lambert de Maastricht. Léger ou Léodegaire était de la première noblesse ; et dès son enfance, ses parents le mirent à la cour de Clotaire II, qui, peu de temps après, l'envoya à Didon, évêque de Poitiers, son oncle, pour l'instruire dans les lettres. L'évêque lui donna pour maître un prêtre très-habile, et, quelques années après, il le retint auprès de sa personne, pour le conserver dans la pureté des mœurs, par son exemple et ses exhortations ; car il souhaitait l'avoir pour successeur. A l'âge de vingt ans, il l'ordonna diacre, et peu de temps après, il le fit archidiacre, lui donnant sous lui tout le gouvernement du diocèse. Léger était de belle taille, bien fait, prudent, éloquent, et s'attirait l'amitié de tout le monde. L'Abbé de Saint-Maixent étant mort, l'Évêque, son oncle, lui donna le gouvernement de cette abbaye, qu'il conduisit avec beaucoup de sagesse pendant six ans, et à laquelle il donna de grands biens.

Sa réputation étant venue à la cour du roi Clotaire III et de sainte Bathilde, sa mère, ils le demandèrent à l'Évêque de Poitiers, son oncle. En peu de temps il gagna les bonnes

grâces du roi, de la reine, des Évêques et des grands ; et tous le jugeaient digne de l'épiscopat. Saint Ferréol, Évêque d'Autun, étant mort, il eut des prétendants qui se disputèrent ce siège jusqu'à répandre le sang. L'un fut tué, l'autre banni comme auteur de ce crime ; et l'église d'Autun demeura vacante près de deux ans. Pour finir ce scandale, la reine Bathilde en fit ordonner Évêque saint Léger, vers l'an 569. Il apaisa le trouble par sa présence et réunit les esprits, en persuadant les uns et en intimidant les autres. Il prit grand soin de la nourriture des pauvres et de l'ornement des églises. Il y mit des vases précieux et des lambris dorés ; il orna magnifiquement le baptistère et transféra le corps de saint Symphorien ; il fit même réparer les murs de la ville. En même temps il instruisait soigneusement son clergé et prêchait assidûment son peuple. Pour rétablir la discipline cléricale et monastique, il assembla un synode à Autun, où il fit divers règlements.

A la révolution qui suivit la mort de Clotaire III, confina au monastère de Saint-Denis son second frère Théodoric, et soumit toute la France à son aîné, Childéric II, le maire du palais Ébroin, qui s'était rendu odieux par son avarice et sa cruauté, courut grand risque d'être mis à mort. Quelques Évêques intercédèrent pour lui, principalement saint Léger, quoique Ébroin se fût déclaré son ennemi, parce qu'il s'opposait à ses injustices. Le ministre déchu obtint donc de se retirer dans le monastère de Luxeuil. Dans ces commencements, Childéric II retint saint Léger à la cour et lui témoigna beaucoup de confiance ; mais cela ne dura guère.

D'après les conseils du Saint et le vœu général des Francs, Childéric ordonna que les juges garderaient les anciennes lois de chaque province ; que les gouverneurs de l'une n'entre-raient point dans l'autre, et qu'ils ne seraient point perpétuels, de peur que quelqu'un d'eux n'usurpât la tyrannie comme Ébroin. Tant que Childéric écouta saint Léger, son gouvernement fut béni des peuples ; mais la plupart des seigneurs, dont l'ambition ne s'accommodait pas de ces règles, travaillè-

rent à le rendre suspect à Wulfoalde, maire du palais, et au roi même, qui, étant jeune et emporté, croyait aisément ceux qui favorisaient ses plaisirs. Il souffrit que l'on donnât atteinte aux lois qu'il venait de faire, et lui-même épousa la fille de son oncle. Comme on croyait toujours Léger en faveur, on l'accusait de la mauvaise conduite du roi. Le saint Évêque avertissait souvent Childéric en secret; il fut enfin obligé de lui faire publiquement des reproches et de le menacer de la vengeance divine, s'il ne se corrigeait promptement. Le roi l'écouta favorablement d'abord; mais les courtisans, qui craignaient la droiture et la fermeté de Léger, aigrirent tellement le jeune prince contre lui, qu'il résolut de le perdre.

Il y avait trois ans qu'il régnait sur toute la France, quand saint Léger l'invita à venir passer chez lui, à Autun, les fêtes de Pâques. En même temps Hector, patrice de Marseille, ami de saint Léger, vint demander au roi la restitution des biens de Claudia, sa belle-mère. C'était une femme pieuse d'Auvergne, qui, s'étant consacrée à Dieu, avait donné une partie de ses biens à saint Préject, Évêque de Clermont, et aux pauvres de son église. Elle mourut et laissa une fille qu'Hector enleva et ensuite épousa, ce qui lui donna sujet de revendiquer ces biens donnés à l'église de Clermont, au préjudice de sa femme. Il obtint du roi de faire venir devant lui l'évêque Préject, qui fut obligé de donner caution de se trouver à Autun, quelque répugnance qu'il eût de passer la fête hors de son église. Hector logea chez saint Léger, qui s'était déclaré pour lui, et cette union donna prétexte aux ennemis du Saint de persuader au maire du palais Wulfoalde et au roi Childéric, qu'Hector et Léger conspiraient ensemble pour s'attribuer la souveraine puissance. Dès le Jeudi saint, un moine nommé Bercaire avertit saint Léger que le roi voulait le faire mourir; mais il ne laissa pas le lendemain d'aller au palais, voulant bien donner son sang le jour que le Sauveur a donné le sien, et dès lors le roi l'aurait tué de sa main, si quelques seigneurs ne l'en avaient détourné par le respect du jour <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Vitæ, S. Leod.



Saint Préject étant arrivé à Autun, entra avec Hector dans la salle d'Audience, où leur cause devait être examinée ; mais il remontra qu'il ne devait point être obligé à répondre ce jour-là, qui était le Samedi saint, parce que les canons et la loi du royaume défendaient de juger des affaires en ces saints jours. Toutefois, étant pressé de répondre, il dit que les affaires de son église étaient sous la protection de la reine Immichilde, veuve de saint Sigebert et mère de la reine Blichilde. On ne passa pas plus avant ; au contraire, le roi Childéric et la reine Blichilde, son épouse, firent publiquement des excuses à saint Préject, de la peine qu'on lui avait donnée de venir à Autun. Et comme le roi, irrité contre saint Léger, ne voulait point assister à son office, il pria saint Préject de le célébrer pour lui dans l'église de Saint-Symphorien. Car on était déjà après midi, et l'heure approchait où on devait commencer la solennité de la veille de Pâques. Tous les grands et les évêques qui étaient présents joignirent leurs instances à celle du roi, et saint Préject célébra devant lui l'office de la messe de cette sainte nuit <sup>1</sup>.

Saint Léger célébra de son côté dans la cathédrale. Comme il allait à l'Office, on l'avertit encore de prendre garde à lui, et que le roi avait résolu de le faire tuer après la Messe. Il ne laissa pas de passer outre. Il était encore dans le baptistère, quand le roi vint l'appeler à haute voix. L'office que saint Préject avait célébré était déjà fini, et le roi avait mangé et pris beaucoup de vin, tandis que les autres étaient encore à jeun. Il vint donc à l'église, appelant Léger par son nom. Et comme on lui dit qu'il était dans le baptistère, il y entra, et fut si étonné de la grande lumière qu'il y vit et de la bonne odeur du saint chrême que l'on y apportait pour les néophytes, qu'encore que saint Léger répondit : Me voici ! il passa sans le reconnaître et se retira à la maison de l'église où il logeait. Les autres évêques, qui avaient célébré la sainte nuit avec saint Léger, retournèrent à leurs logis. Pour lui, sans rien craindre,

<sup>1</sup> *Vit. S. Preject. Acta. SS.*, 25 jan.

il alla trouver le roi, et lui demanda doucement pourquoi il n'était pas venu avant l'office, et pourquoi il gardait sa colère dans une si sainte nuit ? Le roi, ne sachant que répondre, dit : J'ai quelque raison de me défier de vous.

Alors saint Léger, voyant le roi déterminé à le perdre avec le patrice Hector, résolut de se retirer secrètement. Il craignait moins pour lui-même que pour ce seigneur qui était venu sous sa protection, et il ne voulait pas que le jour de Pâques fût profané par sa mort et son église pillée. Hector s'enfuit dès la nuit même ; saint Léger le suivit de près. Mais le roi fit courir après. Hector fut rencontré et tué avec tous les siens après une vigoureuse résistance. Saint Léger fut aussi arrêté et ramené. Le roi, par le conseil des Evêques et des seigneurs, l'envoya au monastère de Luxeuil, jusqu'à ce qu'ils délibérasent tous ensemble de ce que l'on ferait de lui. Quelques Evêques, craignant que le roi ne poussât trop loin son indignation, conseillèrent à saint Léger qu'il demandât en grâce de demeurer pour toujours dans ce monastère : ce qui lui fut accordé. Ébroïn y était encore. Saint Léger lui demanda pardon de l'avoir offensé en quelque chose ; Ébroïn en fit autant de son côté. Ils se pardonnèrent l'un à l'autre, et vécurent ensemble comme s'ils n'avaient jamais rien eu à démêler, et qu'ils eussent dû passer le reste de leur vie dans ce monastère. Le roi, toutefois, poussé par de mauvais conseils, avait ordonné que saint Léger en fût tiré pour être déposé et mis à mort. Ermenaire l'en empêcha. Il était Abbé de Saint-Symphorien d'Autun, et le roi, à la prière du peuple, lui avait recommandé la ville après la retraite de saint Léger. Il se jeta aux pieds du roi et le pria tant, qu'il permit au saint Evêque de demeurer à Luxeuil. Ceux qui voyaient Ermenaire aller souvent chez le roi à cette occasion, le soupçonnaient de solliciter contre saint Léger pour avoir son évêché, qu'il obtint effectivement ensuite. Il était très-éloigné de ce dessein et tant que saint Léger vécut, il l'assista avec une grande affection.

Le roi Childéric continua de s'abandonner à ses passions, fit attacher à un poteau et battre de verges un seigneur nommé

Bodilon ; de quoi les autres furent tellement irrités, qu'ils conspirent contre lui. Bodilon le tua dans la forêt de Livry, avec la reine Blichilde, qui était enceinte, et leur fils Dagobert, encore enfant. Ils furent tous trois enterrés dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. Mais il resta un autre fils de Childéric, nommé Daniel. Ce roi mourut donc en 673, âgé de vingt-trois ans, après en avoir régné onze. A sa mort, la France fut agitée par de nouveaux troubles. Théodoric, son frère, fut tiré du monastère de Saint-Denis et reconnu roi de Neustrie et de Bourgogne : l'Austrasie reconnut Dagobert II, fils de saint Sigisbert, que l'on rappela d'Irlande <sup>1</sup>.

Pendant ce désordre, un nommé Agricius, regardant saint Préject comme auteur de la mort du patrice Hector, excita contre lui les seigneurs d'Auvergne, et ils s'armèrent pour le perdre. Le saint Evêque était parti d'Autun avec les ordres du roi Childéric, pour lui confirmer la possession des terres contestées, et il était en paix chez lui avec l'Abbé saint Amarin, qu'il avait autrefois amené du pays des Vosges. Agricius, sachant qu'il était à Volvic, y vint avec une troupe de gens armés. Au son de la trompette, saint Préject et saint Amarin se mirent en prière ; mais tous les officiers de l'Evêque s'enfuirent dans les bois. Les ennemis entrèrent au nombre de vingt. Ils égorgèrent d'abord le saint Abbé, qu'ils prirent pour l'Evêque. Ils se retiraient, lorsque saint Préject leur dit : Voici celui que vous cherchez. Aussitôt un d'eux le perça d'un coup de poignard, pendant qu'il priait pour ses persécuteurs. Un de ses serviteurs, nommé Elidius, fut aussi tué avec lui. Ces trois Saints sont honorés comme martyrs le 25 de janvier. Il se fit plusieurs miracles à leurs tombeaux, et saint Avite, qui succéda à saint Préject, fit bâtir un monastère à Volvic, dans le lieu de leur martyre.

Saint Préject, plus connu sous le nom de saint Prix, ou Priest, était originaire d'Auvergne. Saint Genès, évêque de cette province, lui donna le soin de la paroisse d'Yssoire, et

<sup>1</sup> *Cont. Fredeg.*, n. 95.

Félix, son successeur, le chargea du gouvernement d'un monastère. Après la mort de Félix, la plus saine partie du clergé et du peuple souhaitait Préject pour leur Évêque ; mais l'archidiacre Carivalde acheta l'épiscopat à prix d'argent, et mourut quarante jours après. Ensuite on voulut élire un sénateur nommé Genès ; mais celui-ci, se croyant indigne de l'épiscopat, fit réunir tous les suffrages en faveur de Préject, et le roi agréa ce choix.

Il n'y avait pas encore de monastère de filles dans la province d'Auvergne : saint Préject engagea Genès, qui n'avait point d'enfants, d'en fonder un près de la ville, pour lequel il fit une règle composée de celles de saint Benoît, de saint Césaire et de saint Colomban. Il fit bâtir, près de la même ville d'Auvergne, un second monastère et un hôpital, où il mit des médecins et assigna des revenus pour l'entretien des malades. Saint Préject avait composé l'histoire du martyre des saints Cassi, Victorien, Antholien, et des autres qui souffrirent en grand nombre avec eux dans l'Auvergne, sous Chrocus ; mais on n'a pas encore recouvré cet ouvrage.

Saint Théodard, successeur de saint Remacle dans le siège de Maestricht, eut une mort semblable à celle de saint Préject. Il venait trouver le roi Childéric, qui était encore en Austrasie, pour lui demander la restitution des biens de son église, que quelques particuliers avaient usurpés, quand ces mêmes usurpateurs le tuèrent dans une forêt près de Spire, et mirent son corps en pièces. Toutefois il fut recueilli et reporté à Tongres par saint Lambert, son successeur.

Saint Lambert ou Landebert était natif de Maestricht même, de parents nobles et riches, et d'une famille chrétienne depuis longtemps. Son père le fit instruire dès l'enfance dans les saintes lettres, puis le recommanda à saint Théodard pour le faire élever avec plus de soin ; et ce saint Évêque le prit tellement en affection qu'il l'aurait fait élire pour son successeur, si les canons l'eussent permis. Après sa mort il fut élu, suivant le désir du peuple, avec l'agrément du roi Childéric et de ceux qui gouvernaient à sa cour. Il y fut lui-même en grande con-

sidération. Aussi, après la mort de ce roi, fut-il chassé de son siège par la faction d'Ébroïn, qui mit à sa place un nommé Pharamond. Le saint Évêque se retira au monastère de Stavelo, où il vécut comme un simple religieux. Il ne se distinguait des autres que par sa ferveur et son humilité. Il avait coutume de se lever avant les moines pour aller prier dans l'église; mais de peur de les éveiller, il marchait nu-pieds dans le dortoir, portant ses sandales dans ses mains. En ayant un jour laissé tomber une, l'Abbé, qui entendit le bruit, ordonna à celui qui l'avait fait et qu'il croyait être un de ses moines, d'aller prier à la croix dans le préau du cloître. C'était une pénitence usitée dans les monastères. Ce saint Évêque y alla aussitôt, et, malgré le froid et la neige qui tombait, il y demeura jusqu'au matin. L'Abbé l'ayant reconnu, se jeta à ses pieds pour lui demander pardon. Lambert passa sept ans dans cette retraite, après quoi il fut rétabli dans son siège par le duc d'Austrasie, Pépin d'Héristal<sup>1</sup>.

Saint Léger, au contraire, rentra glorieusement dans le sien dès l'an 674. Le roi Childéric avait envoyé deux ducs pour l'amener de Luxeuil. Un de leurs domestiques résolut de le tuer sitôt qu'il serait hors du monastère; mais quand ce vint à l'exécution, il fut saisi de crainte, se jeta aux pieds du saint Évêque et lui demanda pardon. La nouvelle étant venue que Childéric avait été tué, les ducs qui conduisaient saint Léger devinrent ses gardes et lui attirèrent plusieurs personnes pour le défendre pendant les troubles du nouveau règne. Ils le ramenaient ainsi vers Autun avec une grande escorte, quand ils rencontrèrent Ébroïn, qui, étant sorti de Luxeuil sans quitter l'habit de moine, marchait de son côté, bien accompagné. Il fut tenté de prendre saint Léger, nonobstant l'amitié qu'il lui avait promise dans le monastère; mais il en fut empêché par saint Genès, archevêque de Lyon, qui survint avec une grosse troupe. Ébroïn, ne se trouvant pas le plus fort, dissimula son mauvais dessein et accompagna saint

<sup>1</sup> *Acta. SS.*, 17 sept.

Léger jusqu'à Autun. Le saint Évêque y fut reçu avec une extrême joie. On orna les rues, le clergé vint au-devant, portant des flambeaux et chantant des hymnes ; toute la ville était en fête pour le retour de son Pasteur. Le jour suivant, saint Léger et Ébroïn sortirent d'Autun pour aller rendre hommage au roi Théodoric. Mais Ébroïn, qui voulait vendre ses services et tâcher de recouvrer la charge de maire du palais, le quitta en route pour aller nouer de nouvelles intrigues avec les siens. Il ne fut pas longtemps sans apprendre que les Francs, par le conseil de saint Léger, avaient choisi pour maire du palais Leudésius, fils d'Erchinoald.

De ce moment, Ébroïn ne garda plus de mesure. Il quitta l'habit monastique, reprit sa femme, amassa des troupes et marcha contre le roi Théodoric. Il surprit Leudésius, sous prétexte d'une conférence, et le fit tuer ; puis il s'associa avec deux évêques déposés pour leurs crimes, Désiré, surnommé Didon, de Châlon-sur-Saône, et Abdon ou Bodon, de Valence. Ils firent paraître, de concert, un prétendu fils de Clotaire III, qu'ils nommèrent Clovis, publiant que Théodoric était mort. Et sous prétexte de faire reconnaître le nouveau roi, Ébroïn marcha en Neustrie et envoya en Bourgogne les deux Évêques déposés, avec Vaimer, duc de Champagne. Ils marchèrent sur Autun pour prendre saint Léger, qui y travaillait à réformer son peuple, après les désordres que son absence avait causés. Ses amis et son clergé lui conseillèrent de se retirer et d'emporter avec lui ses trésors, pour détourner les ennemis, en leur faisant perdre l'espérance d'en profiter. Mais il leur dit : A quoi bon traîner avec moi honteusement ce que je n'emporterai pas au ciel ? Il vaut mieux le donner aux pauvres. Il tira donc sa vaisselle d'argent, qui était nombreuse, et la fit mettre en pièces à coups de marteau, pour la distribuer par les mains des personnes fidèles, réservant seulement les vases qui pouvaient servir aux autels, qu'il envoya sur-le-champ à diverses églises. L'argent servit principalement au soulagement de plusieurs monastères d'hommes et de femmes. Ensuite il ordonna un jeûne de trois jours et une procession générale,

où l'on portait la croix et les reliques des Saints autour des murailles de la ville. A chaque porte, il se prosternait et demandait à Dieu avec larmes, que s'il l'appelait au martyre, il ne permit pas que son troupeau fût réduit en captivité. La crainte des ennemis avait fait accourir le peuple de toutes parts dans la ville où l'on avait tout mis en état de défense. Alors le saint Évêque convoqua tout le monde à l'église, et demanda pardon à ceux qu'il pouvait avoir offensés par des réprimandes trop vives.

Peu de temps après, les ennemis approchèrent. Ceux de la ville firent une vigoureuse défense, et l'on combattit jusqu'au soir. Mais saint Léger, voyant le péril où ils s'exposaient, leur dit : De grâce, ne combattez pas davantage. Si c'est pour moi qu'ils sont venus, je suis prêt à les satisfaire ; envoyons un de nos frères savoir ce qu'ils demandent. Un Abbé, nommé Méroalde, sortit et s'adressa à l'Évêque déposé, Didon, le conjurant de se souvenir de cette parole de l'Évangile : Si vous ne pardonnez pas aux autres, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus. Comme vous aurez jugé les autres, ainsi vous serez jugés. Il offrait en même temps telle rançon qu'il voudrait. Didon répondit qu'ils ne cesseraient d'attaquer la ville, si on ne leur livrait Léger, et si celui-ci ne promettait fidélité au roi Clovis, assurant tous avec serment que Théodoric était mort. Saint Léger, ayant appris cette réponse, déclara publiquement qu'il aimerait mieux mourir que de manquer à la foi qu'il avait promise devant le Seigneur à Théodoric. Et comme les ennemis pressaient la ville par le fer et par le feu, il dit adieu à tous les Frères, et, après avoir pris la sainte communion, il marcha hardiment vers la porte, la fit ouvrir et se livra aux ennemis. Ils lui firent arracher les yeux. Ce qu'il souffrit sans se laisser lier les mains et sans pousser aucun gémissement, mais en bénissant Dieu et en chantant des psaumes. Vaimer et Didon donnèrent à Bobon l'évêché d'Autun, pour le dédommager de Valence, dont il avait été chassé ; et le peuple le reçut, pour éviter la captivité. Ainsi on n'emmena personne ; mais on prit cinq mille sous d'or.

de l'argent de l'église, outre ce que donnèrent les citoyens.

Vaimer emmena saint Léger chez lui en Champagne. Didon et Bobon marchèrent avec Adalric, qu'ils voulaient établir patrice en Provence. Ils croyaient enlever en passant saint Genès, archevêque de Lyon ; mais le peuple, rassemblé de toutes parts, défendit si bien cette grande ville, qu'ils furent obligés à se retirer. L'archevêque mourut quelque temps après, le premier jour de novembre 677, et eut pour successeur saint Lambert, abbé de Fontenelle, après saint Vandrille. Avant que d'embrasser la vie monastique, il avait été en grande considération à la cour de Clotaire III. Saint Ansbert lui succéda à Fontenelle, et en fut le troisième Abbé, suivant la prophétie de saint Vandrille, qui avait marqué ses deux premiers successeurs.

Ébroïn avait ordonné au duc Vaimer de conduire saint Léger dans le fond d'une forêt, et après qu'il l'y aurait laissé mourir de faim, de faire courir le bruit qu'il s'était noyé. Vaimer le laissa donc bien des jours sans manger ; mais ensuite, considérant que ses souffrances étaient au-dessus de la nature humaine, il en eut compassion et le fit amener chez lui. Il fut même si frappé, lui et sa femme, des vertus et des discours de Léger, qu'il lui rendit la somme dont il avait rançonné la ville d'Autun, et le saint Évêque l'y renvoya pour être distribuée aux pauvres. Vaimer fut fait ensuite Évêque de Troyes par l'artifice d'Ébroïn qui craignait apparemment sa puissance ; et saint Léger fut mis dans un monastère où il demeura deux ans.

Ébroïn ayant trouvé moyen, en faisant disparaître son prétendu Clovis, de devenir maire du palais de Théodoric et maire absolu en Neustrie et en Bourgogne, feignit de vouloir venger la mort du roi Childéric, et en accusa saint Léger et son frère le comte Guérin. On les amena en la présence du roi et des seigneurs. Ébroïn les chargea de reproches ; mais saint Léger lui répondit : Tu veux te mettre en France au-dessus de tous ; mais tu perdras bientôt cette dignité que tu mérites si peu. Ébroïn fit séparer les deux frères. Comme on emmenait Gué-



rin, Léger lui cria : Courage, mon cher frère, il faut que nous souffrions tout ceci, parce que les maux de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire future. Nos péchés sont grands, il est vrai ; mais la miséricorde de Dieu, toujours prête à pardonner, est encore plus grande. Le temps de nos souffrances sera court, celui de notre récompense sera éternel. Guérin, sans autre forme de procès fut attaché à un poteau et lapidé. Pendant ce cruel supplice, il disait : Seigneur Jésus, qui n'êtes pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, recevez l'âme de votre serviteur ; et puisque vous daignez m'accorder une mort semblable à celle des Martyrs, ô Dieu de bonté, couronnez cette grâce par le pardon entier de mes péchés.

Léger désirait ardemment de mourir avec son frère, et il regardait une prompte mort comme un bienfait ; mais la cruauté de ses ennemis le réservait à de plus longs supplices. Ébroïn le fit d'abord marcher nu-pieds dans une pièce d'eau pleine de cailloux aigus, qui lui ensanglantèrent la plante des pieds. Ensuite il lui fit cruellement déchiqueter le visage, couper les lèvres et la langue, pour lui ôter la consolation de chanter les louanges de Dieu. Ensuite il le fit dépouiller honteusement et conduire ainsi par les rues, pour le couvrir de confusion. Après quoi il le donna en garde au comte Vaingue, qui le mit sur un méchant cheval pour le conduire en sa maison, éloignée de la cour de plusieurs journées.

A la première couchée, l'abbé Winobert, qui avait suivi le saint évêque pour l'assister, fut sensiblement affligé de le trouver étendu sur la paille et couvert de méchants haillons ; mais il fut également surpris et consolé de l'entendre parler, quoiqu'on lui eût coupé la langue. Il en versa des larmes de joie, et courut annoncer cette merveille à Ermenaire, abbé de Saint-Symphorien, et depuis évêque d'Autun. Ermenaire, obtint de Vaingue la permission de voir Léger ; et, s'étant convaincu du miracle, il lui rendit des honneurs comme à un martyr, s'estimant heureux de pouvoir lui procurer quelque soulagement dans l'état malheureux où il était réduit. Il pansa ses

plaies et lui fit donner des rafraîchissements et des habits, sans craindre de s'exposer au ressentiment d'Ébroïn. Léger, qui avait quelque mécontentement d'Ermenaire, qu'on accusait de briguer son siège, lui pardonna le passé et lui donna sa bénédiction.

Vaningle, qui avait une grande piété et qui voyait les miracles que Dieu opérait par son prisonnier, ne put se résoudre à exécuter les ordres qu'il avait de le maltraiter. Au contraire, il n'omit rien pour adoucir sa prison. Ce fut dans ce dessein qu'il le fit conduire au monastère qu'il avait fondé à Fécamp. Léger s'y attira la vénération des religieuses. Elles ne pouvaient se lasser de l'entendre parce qu'elles trouvaient toujours dans ses discours de quoi admirer et de quoi s'édifier. Quoique aveugle, il avait la consolation d'offrir tous les jours le Saint Sacrifice.

Sigrade, mère de saint Léger, vivait encore et elle avait part à ses souffrances. Ébroïn, qui persécutait cette famille, ayant confisqué les biens de cette dame, lui ordonna, pour mieux s'assurer d'elle, de se retirer au monastère qu'il avait fondé à Soissons. Sigrade y embrassa la vie religieuse avec une ferveur qui lui laissa moins sentir ses disgrâces que celles de ses enfants. Saint Léger lui écrivit une lettre de consolation, où surabonde cette foi vive que tous les siècles ont admirée dans les lettres de saint Ignace, martyr. En voici quelques traits :

A madame et très-sainte mère Sigrade, qui était mère autrefois selon la chair, mais qui l'est devenue bien plus véritablement selon l'esprit ; Léodegaire, serviteur des serviteurs de Jésus-Christ, notre Sauveur : la grâce et la paix de la part de Dieu, notre Père, et de notre Seigneur Jésus-Christ. Je rends grâce à mon Dieu, qui ne m'a point privé de sa miséricorde, mais qui m'a fait entendre la joie et l'allégresse pour la foi et la patience avec laquelle vous avez supporté toutes les tribulations, à l'exemple de Celui-là même qui doit nous juger. Nulle langue, madame, nul discours ne peut exprimer la joie que vous devez ressentir dans le Seigneur. Vous avez quitté ce

qu'il fallait abandonner, vous avez obtenu ce que désirait votre âme ; le Seigneur a exaucé vos prières, il a vu vos larmes. Il vous a retranché ce qui paraissait vous retarder dans la voie du salut, afin que, dégagée des liens qui vous attachaient au monde, vous viviez à Dieu et vous goûtiez combien le Seigneur est doux. O heureuse mort, qui donne la vie ! heureuse perte des biens, qui mérite des richesses éternelles ! heureuse tristesse, qui procure la joie des Anges ! Déjà vous avez éprouvé les miséricordes du Seigneur Jésus ; il vous a inspiré le mépris du monde, pour vous faire pratiquer les observances d'une sainte règle. Il a délivré vos enfants des misères du siècle, et leur a donné l'espérance d'une vie éternelle, au lieu que vous auriez dû les pleurer comme morts, si, en mourant, vous les eussiez laissés sur la terre. Suivant ainsi notre roi comme ses soldats, prenons garde qu'il ne trouve rien en nous du vieil homme ; si peu qu'il en restât, cela nous causerait un détriment considérable, surtout s'il y avait dans le cœur quelque haine contre les ennemis, de quoi Dieu préserve l'esprit des chrétiens fidèles ! Y a-t-il une vertu plus parfaite que d'aimer ses ennemis pour devenir enfant de Dieu ? et en pardonnant, d'obtenir le pardon de tous ses péchés ? Et si l'Auteur de la vie, qui a pris une chair sans tache, a prié pour ses ennemis, combien plus, nous qui sommes remplis de péchés, ne devons-nous pas aimer nos ennemis et prier pour eux ? Et s'il en est quelques-uns que leur perversité sépare de notre communion, nous ne devons pas les haïr pour cela, mais encore les aimer, suivant le précepte du Seigneur, et tant qu'ils sont ses créatures<sup>1</sup>.

Voilà comme un grand seigneur des Francs, à qui l'on a ravi ses biens et ses dignités, arraché les yeux et la langue, et qui s'attend à périr d'une mort cruelle, écrit à sa vieille mère, également dépouillée de ses biens et emprisonnée comme lui dans un monastère. Certes, il y a là un ordre d'idées et de sentiments dont les historiens du monde n'ont ni sentiment ni

<sup>1</sup> Labbe, *Biblioth. nov.*, t. I. p. 777.

idée, et qui cependant a changé le monde. Aussi leurs histoires ne sont-elles, la plupart, que des juxtapositions plus ou moins incomplètes de faits et d'événements dont l'ensemble n'a ni sens ni âme. Sigrade, mère de saint Léger, fut honorée comme sainte au monastère de Notre-Dame de Soissons, où l'on conserva ses reliques avec celle de saint Guérin, son fils.

Pendant les deux années que saint Léger passa dans le monastère de Fécamp, uniquement occupé de la prière, il apprit la punition de la plupart de ses persécuteurs, les uns ayant été mis à mort, les autres ayant été condamnés à l'exil pour n'avoir pas été fidèles. Bien loin de s'en réjouir, il pleura de ce qu'ils étaient morts sans pénitence. Le roi Théodoric et Ébroïn convoquèrent entre autres une assemblée générale où plusieurs évêques furent condamnés. Dans ces assemblées générales de la nation, les évêques traitaient à part les affaires de l'Église, et en commun avec les seigneurs les affaires du royaume. C'était à la fois un concile ecclésiastique et une assemblée nationale. Dans l'assemblée dont il s'agit, Didon, qui avait été évêque de Châlon, eut la tête rasée, ce qui était un signe de dégradation ; ensuite il fut banni et mis à mort. Vaimier, duc de Champagne et puis évêque de Troyes, étant tombé dans la disgrâce d'Ébroïn, fut déposé, frappé de verges et pendu.

Ébroïn restait seul des persécuteurs de saint Léger ; c'en était assez pour achever la couronne de son martyre. Il le fit amener au palais pour le faire dégrader dans le concile des évêques, afin qu'il n'eût plus la liberté d'offrir le Saint-Sacrifice. On le pressa de s'avouer complice de la mort du roi Childéric. Il répondit qu'il était pécheur comme tous les hommes, mais que, pour ce crime, il n'était nullement coupable, et que Dieu le savait encore mieux que les hommes. Alors on le fit venir à l'assemblée générale ; mais il n'y entra point, car le roi et Ébroïn le prirent à part et eurent avec lui une conférence dans laquelle il leur prédit beaucoup de choses qui arrivèrent dans la suite. Comme on l'eut pressé longtemps sans

pouvoir tirer de lui autre chose, on lui déchira sa tunique du haut en bas, ce qui était encore une cérémonie de dégradation, et Ébroïn le mit entre les mains de Robert, comte du palais, avec ordre de le faire mourir. Ainsi le saint évêque fut déposé, non dans l'assemblée générale de la nation, ni dans le concile régulier des évêques, mais dans la réunion particulière du roi et d'Ébroïn<sup>1</sup>. On peut remarquer ici combien le roi Théodoric était nul, puisque c'était pour lui demeurer fidèle que saint Léger s'était exposé volontairement au ressentiment d'Ébroïn, alors ennemi de Théodoric et ministre du prétendu Clovis.

Saint Léger et saint Guérin, son frère, ont trouvé, de nos jours, un ennemi plus cruel que le cruel Ébroïn ; c'est un protestant de Genève, qui, dans une *Histoire des Français*, recommandée officiellement à la jeunesse française, les représente l'un et l'autre comme deux régicides. Il nous faut entrer ici dans quelques détails, afin qu'on voie clairement, par un exemple sur mille, avec quelle légèreté ou quelle mauvaise foi, aujourd'hui encore, certains écrivains se permettent de fausser l'histoire, quand il est question de calomnier l'Église ou les saints de Dieu.

Le Genevois Simonde de Sismondi dit donc, à l'occasion des événements que nous venons de décrire :

« Childéric s'abandonnait toujours plus à ses passions impétueuses, et il s'attirait la haine et le mépris de tous ceux qui avaient auparavant contribué à son élévation. Un des seigneurs de Neustrie, nommé Bodilon, éprouva, par ordre du roi, un outrage que tous les Francs ressentirent comme lui. Pour une offense qui ne nous est pas connue, Childéric le fit attacher à un poteau et fustiger comme un esclave. Tous les grands frémissaient de l'indignité d'un traitement semblable. Leurs émissaires consultèrent le saint évêque d'Autun, Léger, qui, dans sa captivité, n'avait point perdu son influence sur son parti. Léger, ne pouvant marcher avec eux, leur donna du moins son frère Guérin pour partager les dangers de l'entre-

<sup>1</sup> *Acta, SS.*, 2 oct. *Leod.*, n. 45 et 46.

prise; les ducs Ingobert et Amalbert se chargèrent avec lui de venger l'outrage fait à tout leur corps dans la personne de Bodilon; ils surprirent Childebert II, tandis qu'il chassait dans la forêt de Livry, auprès de Chelles, à peu de distance de Paris, et ils le massacrèrent; ils tuèrent également sa femme Bilichilde, qui était enceinte, et l'un de ses fils en bas âge<sup>1</sup>. »

Ainsi, d'après le Genevois Simonde de Sismondi, c'est saint Léger qui conseille, et son frère qui exécute le meurtre d'un roi, de sa femme et de son enfant. L'accusation est grave. Les preuves doivent être aussi graves que l'accusation. Le Genevois Sismondi indique quatre témoignages : deux *Vies de saint Léger*, le continuateur de Frédegair et les *Gesta regum Francorum*. Mais aucun de ces monuments ne parle de saint Léger ni de son frère dans l'affaire du régicide. Les deux vies ne nomment que Bodilon; les autres pièces ne nomment que les ducs Ingobert et Amalbert. Seulement, après que Théodoric III eut été reconnu roi à la place de Childéric, le continuateur de Frédegair dit que les Francs élurent pour maire du palais Leudésius, fils d'Erchinold, par le conseil du bienheureux Léodegair et de ses amis<sup>2</sup>. De même les *Gesta regum Francorum*, après avoir relaté cette élection de Leudésius, ajoutent : Le bienheureux Léodegair, évêque d'Autun, et son frère Guérin, étaient consentants à ce conseil, du côté de la Bourgogne<sup>3</sup>. Lors donc que le Genevois Sismondi écrit que les émissaires des grands consultèrent le saint évêque d'Autun, et que celui-ci, ne pouvant y aller en personne, leur donna du moins son frère pour partager les dangers du régicide, tout cela nous paraît une addition du Genevois Sismondi.

<sup>1</sup> *Hist. des Français*, t. II, p. 68.

<sup>2</sup> Franci vero Leudesium filium Erchonvaldi nobilem in majoris domus dignitatem statuunt per consilium beati Leodegarii et sociorum ejus. Andr. Duchesne. *Hist. franc. Script.*, t. I. Fredeg, n. 95, p. 768.

<sup>3</sup> Franci autem Leudesium filium Erchinaldi nobilem in majorem domus palatii eligunt. Eratque ex Burgundia in hoc consilio beatus Leodegarius augustodunensis episcopus, et Geringus frater consentientes. *Ibid. Cesta reg. Franc.*, n. 45, p. 717.

Cet écrivain reproduit la même accusation quelques pages plus loin. Voici dans quelles circonstances.

Ebroïn, voyant qu'on lui avait préféré, Leudésius pour maire du palais, quitte son habit de moine, rassemble une armée, proclame roi un prétendu fils de Clotaire, qu'il nomme Clovis, répand le bruit que Théodoric est mort, fait assiéger Autun, jusqu'à ce qu'on lui livre l'Évêque, ou que celui-ci reconnaisse le prétendu Clovis III. Saint Léger répond qu'il aime mieux mourir que de manquer à la fidélité qu'il a promise à Théodoric, et pour épargner à sa ville de plus grands maux, il se livre volontairement aux ennemis, qui lui crèvent les yeux. Dans le même temps Ebroïn fait assassiner par trahison le maire du palais Leudésius. Aussitôt il fait disparaître le prétendu Clovis, se réconcilie avec Théodoric qu'il avait dit mort. et qui fut bien obligé de l'accepter pour son maire, ou plutôt pour son maître. C'est dans cet état de choses qu'arriva ce que le Genevois Sismondi raconte dans l'alinéa suivant.

« Ebroïn, pour avoir un prétexte de persécuter les grands, annonça l'intention de punir les meurtriers de Childéric II, quoique lui-même n'eût jamais été serviteur de ce prince. Saint Léger, évêque d'Autun, et son frère Guérin furent traduits en justice comme ayant conjuré contre ce roi. Guérin, convaincu de complicité, fut immédiatement lapidé ; saint Léger, exposé à des tourments cruels, fut cependant réservé en vie, et ses biographes assurent que toutes ses blessures se refermaient aussitôt miraculeusement, et qu'après qu'on lui eut coupé les lèvres et la langue, il n'en parlait qu'avec plus d'éloquence. Privé de ses yeux et mutilé de tous ses membres saint Léger était déjà vénéré par les peuples comme martyr. Ebroïn sentait sa colère s'accroître, lorsqu'il voyait tout le mal qu'il avait fait à son ennemi tourner à sa gloire. Il voulait faire dégrader saint Léger par les Évêques de France, qu'il assembla en concile en 678, et il somma le Saint de confesser, au milieu des Prélats, qu'il était complice du meurtre de Childéric II. Le bienheureux Léger ne voulut ni souiller la fin de sa vie par un parjure en niant sa participation au régicide, ni cependant

attirer de nouveaux malheurs sur lui-même en l'avouant. Il se contenta donc de répondre à toutes les questions qui lui furent faites, que Dieu seul, et non les hommes, pouvaient lire dans le secret de son cœur. Les Évêques n'en pouvant tirer d'autre réponse, regardèrent ces paroles comme un aveu; ils déchirèrent sa tunique du haut jusqu'en bas en signe de dégradation, et le livrèrent au comte du palais, qui lui fit trancher la tête. C'est un des Martyrs que vénère aujourd'hui l'Église<sup>1</sup>. »

D'après ces paroles du Genevois Sismondi, saint Léger et son frère Guérin sont incontestablement deux régicides, ni plus ni moins. L'un est *convaincu de complicité*, l'autre ne veut pas souiller la fin de sa vie par un parjure, en niant sa participation au régicide, ni cependant attirer de nouveaux malheurs sur lui-même en l'avouant. Et avec cela, l'Église honore non-seulement saint Léger, mais encore son frère. L'accusation est des plus graves, et contre les deux personnages et contre l'Église catholique. Pour soutenir cette accusation, il faut avoir des preuves bien péremptoires. Pour ces preuves, le Genevois Sismondi renvoie le lecteur aux deux vies de saint Léger, qui se trouvent, entre autres, dans le premier tome des *Historiens de France*, par André Duchesne. Or, ces deux vies ne disent pas ce que le Genevois Sismondi leur fait dire, et même elles disent le contraire.

D'abord, pour commencer par les circonstances moins importantes :

1° Les biographes de saint Léger assurent, dit le Genevois Sismondi, que toutes ses blessures se refermaient aussitôt miraculeusement. Ces biographes disent, au contraire, que telle et telle personne pénétra dans sa prison pour panser ses plaies<sup>2</sup>.

2° Le Genevois Sismondi fait dire à ses biographes que, quand on eut coupé les lèvres et la langue à saint Léger, il

<sup>1</sup> P. 75-77.

<sup>2</sup> Ipse (Hermenarius) vulnera ejus studuit diligenter curare. *Prima vit.*, S. Leod., apud Duchesne, t. I. p. 610, n. 13.



n'en parlait qu'avec plus d'éloquence. Ces biographes se bornent à dire qu'il parlait aussi bien qu'auparavant<sup>1</sup>.

3° Le Genevois Sismondi suppose que la cérémonie de la dégradation se fit dans le Concile. Les biographes disent formellement que ce ne fut pas dans le Concile, mais dans une conférence particulière avec le roi et Ebroïn<sup>2</sup>.

Mais venons au point capital, la conviction juridique du régicide. Le Genevois Sismondi cite donc en preuve les deux vies de saint Léger. Or, ces deux vies disent qu'Ebroïn, qui avait souhaité la mort de Childéric plus que personne, en accusa les deux frères ; que saint Léger lui ayant reproché son ambition, il les sépara l'un de l'autre ; que saint Léger cria aussitôt à son frère de souffrir la mort chrétiennement, et qu'à l'instant Guérin fut attaché à un poteau et lapidé<sup>3</sup>. Voilà tout ce que les deux vies disent de la procédure à l'égard du frère. Aucune ne dit qu'il fut *convaincu de complicité*. Ceci est encore une addition bienveillante du Genevois Sismondi.

Quant à Saint Léger, celle des deux vies qui rapporte les détails de son interrogatoire, dit bien qu'on le pressa de s'avouer complice du régicide ; mais ajoute-t-elle, *il protesta que sans nier qu'il eût fait des fautes comme tout homme, il n'était aucunement coupable de ce crime-là, et que Dieu le savait mieux que les hommes*<sup>4</sup>. Voilà ce que rapporte son biographe contemporain. Or, le Genevois Sismondi fait dire équivalent à ce biographe : *Le bienheureux Léger ne voulut ni souiller la fin de sa vie par un parjure, en niant sa participation au régicide, ni cependant attirer de nouveaux malheurs sur lui-même en l'avouant. Il se contenta donc de répondre à toutes les questions qui lui furent faites, que Dieu seul, et non les hommes, pouvait lire dans le secret de son cœur*. Que di-

<sup>1</sup> Nam inter sputamina sanguinum incisa lingua sine labiis solitum reddere cœpit eloquium. *Ibid.*, p. 699. — <sup>2</sup> Nec tamen infra concilium confirmatus fuisse, sed seorsum. *Ibid.*, p. 611, n. 14. — <sup>3</sup> *Ibid.*, n. 12, p. 609. — <sup>4</sup> ... Ut humano se non excusaret delicto, ita de hoc facinore nullatenus dixit fuisse se conscius, sed potius Deum quam homines hoc scire professus est. *Ibid.* n. 14, p. 610 et 611.

rait-on d'un témoin, d'un juré, d'un juge qui se permettrait de travestir ainsi le procès-verbal d'un interrogatoire, pour faire dire à un accusé qu'il est coupable, quand il proteste qu'il est innocent !

L'historien est à la fois témoin, juré et juge ; son devoir est d'être témoin fidèle, juré consciencieux, juge intègre. Nous demanderions volontiers au Genevois Simonde de Sismondi, si, la main sur la conscience, il croit pouvoir dire qu'il a rempli ce triple devoir à l'égard de saint Léger et de son frère, et s'il lui sied bien d'en triompher par ce sarcasme : *C'est un des Martyrs que vénère aujourd'hui l'Église !*

Finalement, en deux alinéas, voilà sept à huit altérations ou falsifications des faits et des paroles, et cela pour transformer en régicides deux Saints que l'Église honore. Le Genevois Sismondi l'a-t-il fait par ignorance ? C'est très-fâcheux. L'a-t-il fait sciemment ? C'est plus fâcheux encore.

Ce qui ne l'est pas moins, c'est que, dans son *Histoire de la civilisation française*, le protestant Guizot, alors professeur d'histoire, depuis grand-maître de l'université, ambassadeur de France en Angleterre, ministre du roi des Français, ait cru devoir recommander cet ouvrage à la jeunesse française, surtout à la jeunesse universitaire. Voici ses paroles : *De toutes les histoires de France que je pourrai vous indiquer, la meilleure est, sans contredit, celle de M. de Sismondi*<sup>1</sup>. Nous disons que cela est fâcheux ; car, après une recommandation pareille, comment veut-on que la jeunesse discerne la vérité dans une histoire qui travestit à ce point les paroles et les faits ? Ce que nous en avons cité n'est pas une exception. C'est le ton général de l'ouvrage. On trouve à peu près partout la même exactitude ou la même bonne foi. Sous ce rapport, le Genevois Sismondi, c'est Voltaire, moins son esprit et son style.

Mais revenons à saint Léger, remis par Ebroïn entre les mains de Robert, comte du palais, afin de le faire mourir.

Robert partit aussitôt avec son prisonnier pour le conduire

<sup>1</sup> *Cours d'Histoire moderne*, par Guizot, t. I. p. 40.

chez lui. Le voyant extrêmement fatigué pendant son voyage, il lui fit apporter à boire sur le cheemin. Pendant qu'on était allé en chercher, Dieu, qui prenait plaisir à glorifier son serviteur à proportion de ses outrages, fit paraître autour de sa tête un cercle éclatant de lumière. Ses gardes, qui le virent, furent saisis d'une frayeur respectueuse, et lui demandèrent ce que c'était. Le saint Evêque se prosterna aussitôt en prière, pour remercier Dieu de ce qu'il daignait le consoler et l'animer par ce miracle. Les assistants étaient hors d'eux-mêmes, et s'exhortant à mieux servir le Seigneur dans la suite, ils se disaient les uns aux autres : Cet homme est un véritable serviteur de Dieu. Il sembla que la bénédiction du ciel fût entrée avec Léger dans la maison de Robert, tant on y vit de changements pour les mœurs. Les serviteurs et les maîtres, touchés de la plus vive componction, demandaient avec empressement la pénitence, et confessaient humblement leurs péchés. La seule présence du saint Evêque inspirait l'amour de la vertu, qui paraissait d'autant plus respectable, qu'on la voyait en lui plus indignement outragée.

Bientôt arrivèrent des ordres du palais pour le faire mourir sans délai. Le cruel Ebroïn, prévoyant qu'il serait honoré comme Martyr, ordonna que l'on cherchât un puits au fond d'un bois, pour y jeter son corps et le couvrir de manière qu'on ne pût le retrouver. Le comte Robert avait déjà commencé à se convertir par les prédications du Saint. Ne pouvant donc se résoudre à le voir mourir, il commanda à quatre de ses domestiques d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu. La femme du comte en pleura amèrement ; mais saint Léger la consola et lui dit qu'il s'attirerait la bénédiction de Dieu, si elle prenait soin de sa sépulture.

Les exécuteurs menèrent donc le Saint dans une forêt, où ils avaient remarqué un puits ; mais ils ne purent le retrouver. Après qu'ils eurent marché longtemps par des routes écartées, saint Léger s'arrêta et leur dit : Mes enfants, qu'est-il nécessaire de vous fatiguer en allant plus loin ? Faites ici ce que vous avez ordre de faire. Des quatre bourreaux, trois se

jetèrent à ses pieds, les conjurant de leur donner sa bénédiction et de leur pardonner sa mort. Il leur accorda leur demande, et, s'étant mis à genoux, il dit : Seigneur Dieu, Père de Jésus-Christ, soyez béni de m'avoir conduit à ce dernier combat. Je vous conjure, ô mon Dieu, de me faire part de votre miséricorde, et de me rendre digne de participer aux mérites des Saints dans la vie éternelle. Mais, Seigneur, pardonnez à mes persécuteurs : car j'espère que vous me glorifierez par eux. Après cette prière, il se leva et tendit le cou. Le quatrième bourreau lui coupa aussitôt la tête. Ce malheureux périt misérablement peu de temps après. L'Église honore la mémoire de saint Léger et celle de son frère Guérin, le 2 octobre. La mort du saint évêque eut lieu, comme l'on croit, en 678.

La femme du comte Robert le fit enterrer secrètement dans l'oratoire de sa maison de campagne, nommée alors Sarcin, aujourd'hui Saint-Léger, ainsi que la forêt où il fut mis à mort. Le corps du Saint demeura trois ans et demi dans cet oratoire. Il s'y fit un si grand nombre de miracles, qu'on y affluait continuellement de toutes parts. Ébroïn en fut confondu et alarmé. Il dépêcha à son tombeau un de ses affidés, pour s'éclaircir sur les lieux de la vérité des prodiges qu'on publiait. Cet envoyé y vit un homme qui avait été aveugle et qui l'assura y avoir recouvré la vue. Il n'en voulut rien croire, et frappant du pied avec mépris la tombe du saint Martyr : Non, dit-il, ce mort ne saurait faire de miracles. Il fut bientôt puni de son insolence, il mourut malheureusement avant d'avoir pu raconter ce qu'il avait vu à celui qui l'avait envoyé. Cet événement ne servit qu'à endurcir le cœur d'Ébroïn. Il défendit, sous de rigoureuses peines, qu'on publiât les vertus et les miracles de saint Léger. Mais s'il put obscurcir pendant quelques temps la gloire du saint Évêque, il ne put arrêter le bras de la justice divine qui était levé pour venger tant de sang innocent. Un seigneur, nommé Hermenfroï, ayant su qu'il avait résolu sa perte, le prévint et l'assassina un dimanche, l'an 681, comme il sortait de sa maison pour aller à matines. Car Ébroïn n'était

pas un homme sans religion ; il avait même fondé un monastère à Soissons : il était réellement capable de gouverner un royaume. L'ambition le rendit cruel et tyran, tyran du royaume et du roi même.

Après la mort d'Ébroïn, saint Léger sembla revivre, et ceux que la crainte ou la complaisance avait retenus dans le silence, devinrent les plus éloquents à publier ses louanges. Le roi Théodoric reconnut lui-même son injustice et l'innocence du saint évêque, et, après avoir fait vérifier juridiquement les miracles qu'on publiait, il honora comme martyr celui que, sur l'accusation d'Ébroïn, il avait cru coupable. Un jour qu'il tenait dans son palais l'assemblée des Évêques et des seigneurs, le discours étant tombé sur les vertus et les miracles de saint Léger, Ansoald, évêque de Poitiers, pria le roi de lui permettre d'en transférer les reliques dans son diocèse, disant qu'il était juste de lui donner le corps d'un saint Évêque, qui était son parent, et qui avait été élevé dans l'église de Poitiers. Ermenaire d'Autun, soutint qu'il était plus conforme à la justice de le donner à l'église et au peuple dont il avait été le pasteur. Saint Vindicien, évêque d'Arras et de Cambrai, qui était présent, prétendit que le saint Martyr ayant souffert la mort dans son diocèse, on ne devait pas transférer ses reliques d'un lieu où le Seigneur le glorifiait par tant de prodiges.

Le roi et les autres Évêques, ne voulant pas décider ce différend, prirent le parti de consulter Dieu. On ordonna un jeûne et des prières. Ensuite on écrivit les noms des trois Évêques sur trois billets, qu'on mit sous la nappe qui couvrait l'autel et l'on convint que celui des prétendants dont on tirerait le billet le premier, aurait les reliques de saint Léger. Le lendemain, après une Messe célébrée à cette intention, les Évêques ordonnèrent à un des officiants de tirer un des billets de dessous la nappe de l'autel. Il tira celui de l'évêque de Poitiers.

Aussitôt ce Prélat envoya en Artois Audulje, abbé de Saint Maixent et ancien disciple de saint Léger, pour lever le sain

corps avec le respect convenable. Dès que le sujet de son arrivée à Sarcin fut connu, il s'y fit un concours prodigieux, aussi bien que pendant toute la marche. Le clergé et les moines venaient de toutes parts en procession pour faire honneur aux saintes reliques. Le nombre des miracles qui s'opérèrent à cette translation fut si grand, que l'abbé Audulfe dit que, s'il avait voulu les écrire tous, son ouvrage aurait surpassé en grosseur un psautier. Il se contenta d'en faire une relation abrégée qu'il envoya dans le Querci, à la prière de l'Abbesse Ermenane. Voici quelques-uns de ces miracles attestés par les deux auteurs contemporains de la vie de saint Léger.

Au territoire de Chartres, une fille, nommée Radingue, qui depuis sept ans était sourde, muette et paralytique, recouvra la santé en touchant le cercueil du Saint. On conduisait au supplice, par les rues de Tours, une femme accusée de la mort de son mari; comme les reliques y passaient, elle s'écria : Bienheureux Léger, secourez-moi, parce que je meurs innocentel Aussitôt la chaîne qui lui serrait le cou et les mains, se brisa, et elle la jeta sur le cercueil du saint évêque. On ne chercha point d'autres preuves de son innocence. Robert, évêque de Tours, accompagna par honneur les saintes reliques jusqu'à Ingrande, où un boiteux fut guéri. Ansoald de Poitiers, qui s'était rendu à son église, alla en procession avec son clergé au-devant jusqu'à Gilnac. Il les déposa d'abord dans l'église de Sainte-Radegonde, où un paralytique fut guéri, et ensuite dans celle de Saint-Hilaire, où une fille aveugle recouvra la vue.

Après que la dévotion du peuple de Poitiers eut été satisfaite, Ansoald porta ce saint dépôt sur ses épaules avec ses clercs jusque hors de la ville, et il le suivit ensuite jusqu'à un village voisin, où il le remit entre les mains des moines de Saint-Maixent, qui reçurent avec les plus grands honneurs et la plus vive reconnaissance, le corps de leur ancien Abbé. Une mère éplorée apporta en ce lieu son fils qui était à l'extrémité; on crut même qu'il était mort en chemin. Elle le mit devant le corps du Saint, en criant : Seigneur, rendez-moi mon

filz ! Trois heures après, l'enfant, s'éveillant comme d'un profond sommeil, s'écria : Ma mère, où êtes-vous ? et se trouva entièrement guéri. Comme les moines de Saint-Maixent emportaient les reliques à leur monastère, une pauvre femme aveugle, conduite par son mari, qui était borgne, alla sur le chemin invoquer saint Léger. La femme recouvra la vue ; mais le mari, qui fut incrédule, la perdit entièrement, et sa femme, qu'il conduisait en venant, lui servit de guide à son retour. Cette translation se fit au mois de mars de l'an 682.

Ansoald de Poitiers, qui était parent de saint Léger, n'épargna rien pour orner son tombeau. Il commença par bâtir à Saint-Maixent une fort belle église d'une structure toute différente des autres ; et quand elle fut achevée, il s'y rendit avec son clergé pour y placer le corps du saint Martyr dans le mausolée qu'il lui avait fait préparer. Le même Prélat et l'abbé Audulje chargèrent le moine Ursin d'écrire la vie de saint Léger. Ermenaire, évêque d'Autun, l'abbesse Ermenane la firent pareillement écrire par un autre moine, qui avait été témoin d'une partie de ce qu'il rapporte. Ainsi la vie de saint Léger, écrite par deux auteurs contemporains et dans un temps où les témoins vivaient encore, est aussi authentique qu'on puisse désirer.

(ROHRBACHER.)

## SAINT ÉLEUTHÈRE ET SES COMPAGNONS,

### MARTYRS.

L'Église d'Occident honore en ce jour la mémoire des saints Martyrs de la ville de Nicomédie, en Bithynie, qui souffrirent l'an 303, à l'occasion de l'embrasement du palais des empereurs dont les persécuteurs voulurent les rendre coupables. Dioclétien poussé par le César Galère Maximien avait commencé la grande persécution contre les Chrétiens le 23 février de cette année, en faisant abattre l'église de Nicomédie. Le lendemain, il avait publié un édit pour démolir les églises par toutes les provinces de l'empire, et pour brûler les Écritures

Saintes, sous lesquelles les païens comprenaient tous les livres de notre religion. Cet édit n'attaquait pas encore la vie des Chrétiens : aussi le César Galère qui ne respirait que leur sang n'en fut-il pas content. Il ne pouvait souffrir le flegme et la lenteur de Dioclétien, qui de lui-même semblait être assez indifférent pour les chrétiens, et qui en employait plusieurs, même dans son palais. Pour l'échauffer contre eux, et le porter à donner un édit de proscription et de mort, il inventa un nouveau crime dont il les fit charger, mais dont il fut lui-même l'auteur. Lactance qui enseignait alors à Nicomédie assure qu'il fit mettre secrètement le feu au palais. Constantin qui se trouvait dans le palais même, demeurant pour lors auprès de Dioclétien, dit que le feu était venu du ciel par un coup de tonnerre qui avait fait tomber la foudre. On en parla diversement : et Eusèbe qui vivait de ce temps-là témoigne n'avoir pas su la cause de cet accident. De quelque manière que la chose fût arrivée, Galère Maximilien fit accuser les Chrétiens d'avoir mis le feu au palais, et d'avoir voulu brûler l'empereur pour se venger de l'édit publié contre eux : et il paraît que pour rendre l'accusation probable, il fit entretenir ou empêcha qu'on éteignit l'embrasement causé par la foudre. Dioclétien à qui le tonnerre avait troublé le cerveau, et formé les commencements du délire où il tomba peu de temps après, se laissa aisément persuader. Dans le transport de la colère qu'il en eut, il fit donner une question cruelle à tous ses officiers en sa présence ayant à ses côtés Galère Maximilien qui ne le quittait pas de peur de laisser ralentir cette première ardeur. Les magistrats furent occupés aussi par la ville à informer, mais sans pouvoir rien découvrir, parce qu'on n'attaquait que les Chrétiens, et qu'on ne s'avisait pas de rechercher les gens de Galère qui étaient les coupables avec leur maître. Quinze jours après on vit un second embrasement qui n'eut pas beaucoup de suite, parce que ceux qui n'en savaient pas le mystère y apportèrent le remède nécessaire. Il eut néanmoins tout l'effet que demandait Galère qui en était encore l'auteur. Car Dioclétien effrayé de ce nouvel accident, et persuadé qu'il



venait aussi des Chrétiens, ne garda plus de mesure à leur égard. Galère pour l'animer encore davantage, quitta dès le même jour le palais et la ville de Nicomédie, déclarant qu'il s'enfuyait de peur d'être brûlé par les Chrétiens. Il sortit en effet d'une manière fort brusque comme un homme qui se sauverait d'un péril, quoique dès le milieu de l'hiver il eût fait préparer toutes choses pour le voyage qu'il devait faire en Syrie.

Dioclétien n'eut plus besoin de lui pour s'exciter contre les Chrétiens. L'emportement qu'il avait fait paraître d'abord contre ses domestiques passa bientôt sur tous les fidèles. Il ordonna que tous seraient contraints de sacrifier aux dieux, et commença par l'impératrice Prisque sa femme, et par sa fille Valérie femme du César Galère <sup>1</sup> qui avaient fait jusque-là profession de christianisme, sans qu'il parût y avoir trouvé à redire. Plusieurs des eunuques qui avaient eu les principaux offices de sa maison, souffrirent tout jusqu'à la mort plutôt que de manquer de fidélité à leur premier maître. Du palais la persécution s'étendit sur la ville de Nicomédie. On fit mourir l'Évêque Anthime par l'épée : puis on fit arrêter les prêtres et les ministres de son Église. Mais parce qu'on ne put avoir de preuves qu'ils eussent eu part à l'incendie du palais, on les condamna sur la confession qu'ils firent d'être chrétiens, et on les fit aller au supplice avec tous ceux de leurs gens qui se trouvèrent de la même religion, ou qui refusèrent de les charger. On attaqua ensuite toutes les personnes indifféremment. On en fit brûler de tout âge, de tout sexe, de tout éclat, et en si grande quantité, que l'on était obligé après avoir amassé ceux que l'on condamnait de les partager en différentes bandes que l'on renfermait ensuite séparément dans des bûchers où l'on mettait le feu. Les esclaves n'étaient pas même exempts du supplice : mais pour les distinguer de leurs maîtres, on se contentait de les jeter dans la mer avec une pierre au cou. On mit beaucoup d'autres Chrétiens sur des barques pour les aller

<sup>1</sup> Il s'adressa d'abord à Valérie sa fille pour contenter Galère son gendre, et fit sacrifier sa femme ensuite.

noyer. Plusieurs eurent la tête coupée ou furent égorgés par les bourreaux. Tous étant animés d'un même esprit confessaient Jésus-Christ avec une résolution égale. Cette considération leur faisait embrasser la mort avec joie de quelque manière qu'on la leur présentât. Entre ceux qui étaient condamnés au feu, l'on vit des hommes et des femmes même qui, par une ardeur incroyable d'aller à Dieu, se jetèrent eux-mêmes dans les flammes.

On met communément à la tête de tant d'illustres Martyrs Eleuthère, qui semble être le seul dont on ait conservé le nom, outre l'Évêque de la ville et les eunuques du palais, dont nous avons rapporté le martyre en d'autres jours. Les Martyrologes des Latins le marquent au 2 octobre avec la multitude des autres Martyrs qui souffrirent dans la même occasion. Le Martyrologe Romain le qualifie de soldat. Tous témoignent qu'il confirma son martyre par le feu après avoir été longtemps éprouvé par diverses sortes de tourments. Ceux du nom de saint Jérôme disent qu'on avait ses actes. On croit que c'est le même saint Éleuthère que les Grecs honorent le 4 août. Ils le font tantôt sénateur de Bysance, tantôt chambellan de Dioclétien, et disent qu'il eut la tête coupée, ou qu'il mourut par l'épée sous Galère Maximien sans parler du feu. Mais il paraît que l'église de son nom que l'on voyait à Constantinople dans le v<sup>e</sup> siècle, était dédiée en l'honneur d'un autre saint Éleuthère, dont la fête se faisait le 15 décembre, et dont on met le temps sous l'empereur Adrien.

### SAINTE SCARIBERGE.

On fête, le 18 juillet, saint Arnould d'Yveline, qui jeune encore s'était marié à la pieuse Scariberge. Il vivait saintement avec elle. Mais voyant un jour combien de pays n'étaient pas évangélisés, il proposa à Scariberge de se séparer, voulant embrasser la vie des missionnaires qui allaient, dans les contrées encore infidèles, prêcher le saint Évangile. Scariberge y consentit et promit à son mari de prier tous les jours pour

le succès de sa prédication. Il s'en alla donc dans la Beauce, il y fit de nombreuses conversions. Mais il y eut pour ennemis ceux qui fuyaient la lumière ; et quelques-uns de ces misérables l'assassinèrent dans la forêt d'Yveline. Ce fut sainte Scariberge qui découvrit ses restes ; elle les transporta en un lieu voisin, qui devint un village auquel on donna le nom de Martyr. C'était au x<sup>e</sup> siècle. Nous ignorons le jour de la mort de sainte Scariberge, mais elle est fêtée le 2 octobre.

### SAINT SEREIN,

PRÊTRE.

Saint Serein (*Serenus*) naquit à Metz, capitale du royaume d'Austrasie, au commencement du vii<sup>e</sup> siècle. Il eut pour père Adrien, et pour mère Sereine, tous deux de noble et ancienne famille, et remplis de piété. Ils prirent un soin particulier de donner à leur fils une éducation honnête et chrétienne. Dès sa plus tendre jeunesse, le jeune Serein montra les dispositions les plus heureuses et fit de grands progrès dans l'étude et dans la piété. Il découvrit bientôt la bonté de son cœur et son inclination à soulager les malheureux, à qui il faisait part de ses petites épargnes.

Étant parvenu à l'âge de pouvoir porter les armes, il entra au service ; mais dans une affaire sous le règne de Dagobert I<sup>er</sup> il fut fait prisonnier, malheur qui alors entraînait l'esclavage. Il fut ensuite rendu au comte Boson qui était, dit-on, gouverneur d'une partie du royaume d'Austrasie et avait des terres considérables aux environs de Villenauxe dans le voisinage de Nesles-la-Réposte. Ce seigneur ayant vu dans son esclave les marques d'une bonne éducation, un fond admirable de douceur, de piété et de religion, conçut pour lui beaucoup d'estime et fut ravi de le posséder.

Les parents de Serein ayant appris le sort de leur fils en furent affligés. Sa mère, accablée d'inquiétude résolut de le chercher, et après bien des perquisitions, elle apprit enfin qu'il était dans la maison du comte Boson. Elle vint l'y trouver

dans l'espérance de lui procurer bientôt la liberté. Elle salua le comte et lui offrit tout ce qu'il voudrait pour la rançon de son fils. Mais Boson avant appris la qualité de son esclave, laissa cette mère maîtresse du traité et lui remit son fils sur-le-champ, avec regret toutefois de perdre un si bon sujet. Le seul Serein s'opposa à l'exécution. Les disgrâces l'avaient détaché du monde ; son unique désir était de quitter tout pour Dieu et de passer sa vie dans la retraite et dans l'obscurité. Il exposa ses raisons à sa mère, qui surprise de ses dispositions, lui en fit quelques reproches et attribua cette dureté apparente à un égarement de jeunesse. Pénétrée de douleur du refus qu'il faisait de sa liberté, et néanmoins ne voulant pas le contraindre, elle lui laissa le loisir de la réflexion, espérant que le temps effacerait ses résolutions.

Elle resta encore un mois chez le comte, qu'elle pria de seconder ses intentions à l'égard de son fils. En effet, il engagea Serein à prendre des sentiments conformes à ceux de sa mère, mais intérieurement il admirait l'humilité et le détachement de ce jeune homme. Le mois étant passé, la mère qui n'avait pu rien gagner sur son fils, prit congé de Boson, le lui recommanda, embrassa ce cher fils, l'arrosa de ses larmes, lui donna sa bénédiction et partit.

Boson plein d'estime pour son hôte qu'il ne regardait plus comme son esclave, lui fit part du choix qu'il avait fait de sa personne pour lui donner l'inspection sur toute sa maison ; qu'il comptait sur ses talents pour l'éducation de son fils, pour veiller à la conduite de ses domestiques et à l'administration de ses biens. Mais le Saint refusa tous ces avantages, il remercia son maître et lui dit que les emplois les plus bas étaient de son goût. Il demanda avec instance d'être employé à conduire les bestiaux, et Boson voyant son humilité ne put lui refuser ce qu'il désirait. Serein prit les anciens patriarches pour ses modèles dans la vie champêtre. Quelquefois, se confiant en la Providence, il laissait ses bestiaux dans les bois et les bruyères pour accompagner le fils du comte à l'abbaye de Nesles, où ils allaient ensemble faire leurs études. Serein

devança bientôt ses compagnons et égala presque ses maîtres.

Cependant l'envie cherchait à le perdre dans l'esprit de son maître. Ses ennemis l'accusèrent de négligence et de dissipation. Le comte facile à se laisser prévenir, alla trouver le Saint à l'improviste afin de le surprendre ; il lui fit d'abord de fortes réprimandes, et il était sur le point de le maltraiter, mais il fut attaqué d'une soif si violente qu'il parut en avoir la fièvre, ce qui était un effet de la colère à laquelle il s'était laissé emporter. L'eau manquait pour le rafraîchir, et le soulagement était pressé. Le Saint, plein de confiance en Dieu, comme un autre Moïse, frappa de son fer au pied d'une hauteur et il sortit de l'eau en abondance, où Boson se désaltéra promptement. C'est encore aujourd'hui une fontaine auprès de l'église de Beton, dédiée à ce Saint.

A la vue de ce prodige, Boson laissant à Serein une entière liberté, lui donna l'usage dans ses bois et du terrain pour y construire une cellule, persuadé que par sa présence il édifierait tout le canton et y attirerait les bénédictions du Ciel. Quelques années après, Serein fit un voyage de dévotion à Rome, où il passa près de huit ans. Il y fut connu et admiré du Pape Jean IV en 644. Ce Pontife lui imposa les mains et lui donna la prêtrise, après quoi Serein revint trouver sa cellule, où il mourut plein de jours et de bonnes œuvres vers 650.

Depuis sa mort, on bâtit trois églises sous son invocation : celle du prieuré de la Celle-sous-Chantemerle, qui conserve son corps, celle de l'abbaye de Chantemerle, et l'église paroissiale de Fontaine-Breton. Sur la renommée des miracles qui s'opéraient au tombeau de ce Saint, Charles et Carloman, fils de Pépin-le-Bref, chef de la deuxième race de nos rois, accompagnés de Berthe leur mère, visitèrent par dévotion l'église de saint Serein en 770, y firent des oblations et implorèrent son intercession. On assure, d'après une tradition, que Charlemagne avant que de combattre ses ennemis dans une circonstance réclama l'assistance de saint Médard et de saint Serein, qu'ayant remporté la victoire, il reconnut le bienfait de ces Saints par plusieurs présents,

## SAINT BÉRÉGISE OU BERGIS,

PREMIER ABBÉ DE SAINT-HUBERT.

Bérégise, né avant le milieu du VII<sup>e</sup> siècle dans la portion de l'Austrasie qui comprenait la Lorraine, fut envoyé par ses parents au monastère de Saint-Trox où il fit ses études en se proposant d'embrasser la vie monastique. Lorsqu'il fut en âge, il prit l'habit religieux, et après qu'il eut passé le temps des épreuves, son mérite le fit élever au sacerdoce et lui attira l'attention des protecteurs de son monastère. Pépin de Herstal le prit pour son confesseur ; il lui donna les secours nécessaires pour bâtir un autre monastère qui s'éleva sous le patronage de Saint-Hubert, dans les Ardennes.

Bérégise qui l'avait fondé en fut le premier Abbé. Il mourut au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle en odeur de sainteté.

## SAINT THÉOPHILE LE CONFESSEUR.

Théophile était moine et menait à Constantinople une vie sainte. Lorsqu'il apprit que l'empereur Léon l'Isaurien faisait détruire et profaner les saintes Images, il quitta son cloître et alla reprocher à Léon son impiété. Il lui représenta qu'il abandonnait le Christ pour être un précurseur de l'antéchrist. Léon, furieux de recevoir une leçon si méritée, fit battre de verges Théophile, après quoi il l'envoya dans un cachot infect. Quelques jours après, il ordonna qu'on lui amenât Théophile, qu'il voulait séduire par des promesses. Mais le bon Religieux demeura ferme dans la vie de l'Eglise. Il fut de nouveau meurtri de coups, puis transporté dans une contrée sauvage, où il mourut au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle.

## SAINT THOMAS,

ÉVÊQUE D'HÉRÉFORT.

Il fut un temps où l'on vit en Angleterre la prière et la contemplation faire les délices des personnes de tout état, l'humilité chrétienne et la véritable pauvreté d'esprit s'asseoir sur le trône des rois, la chasteté fleurir dans les palais des souve-

rains, les princes n'avoient d'autre ambition que d'accroître le royaume de Dieu, et s'estimer heureux lorsque leurs filles, prenant Jésus-Christ pour époux, allaient se consacrer dans la solitude aux exercices laborieux de la pénitence : mais ce temps fortuné ne fut pas de longue durée, et les vertus qu'il avait produites furent remplacées par les vices contraires. Dieu se servit du fléau des calamités publiques pour châtier un peuple ingrat, et le ramener au devoir ; il lui suscitait cependant de saints pasteurs, et lui mettait sous les yeux des exemples frappants de vertu. On compta parmi ces grands hommes Thomas, qui de chancelier d'Angleterre devint Evêque d'Héréford.

Il sortait d'une famille très-distinguée. Guillaume de Chanteloup son père fut un des plus célèbres guerriers qu'ait jamais produits l'Angleterre. Ce fut lui qui, par la défaite des Barons et des Français, assura la couronne sur la tête de Henri III. Il fut élevé à la dignité de grand-maître du royaume, qui a été depuis supprimée à cause du pouvoir excessif qu'elle donnait et dont il ne reste plus que des traces dans quelques occasions particulières <sup>1</sup>. Les Chanteloup étaient originaires de Normandie : ils passèrent en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, qui les combla de biens et d'honneurs <sup>2</sup>. Le Saint eut pour mère Méliante, comtesse douairière d'Évreux et de Gloucester, fille de Hugues de Gournai, laquelle était alliée aux familles royales de France et d'Angleterre.

Il naquit dans le Lancashire, et il était l'aîné de ses frères et de ses sœurs, qui furent tous établis honorablement dans le monde. Son père, obligé par état de vivre à la cour, sentait bien les dangers que devaient y courir ses enfants qu'il voulait faire élever dans les principes du Christianisme ; il prit donc les plus grandes précautions pour éloigner d'eux tout ce qui aurait été capable de les corrompre. Lorsque Thomas s

<sup>1</sup> Lorsqu'il s'agit de la réception des pairs.

<sup>2</sup> Ils devinrent par leurs alliances héritiers des Strongbows, des Marsh, comtes de Pembroke, des Filtz-Valters, comtes d'Héréford, et des Breuse, seigneurs d'Abougavenny.

filz fut en âge d'apprendre les sciences, il le mit sous la conduite de Guillaume de Chanteloup, évêque d'Héréford, son proche parent, puis sous celle de Robert Kilwarby savant Dominicain, qui fut successivement archevêque de Cantorbéry, cardinal et évêque de Porto. Le jeune disciple se montrait fort docile aux leçons de ses maîtres ; il sanctifiait l'étude par une piété tendre, récitait l'Office de l'Eglise, et s'acquittait de tous les devoirs de la religion avec une ferveur extraordinaire. Il vint faire son cours de philosophie à Paris, où sa vertu prit de nouveaux accroissements. Résolu d'embrasser l'État ecclésiastique, il se rendit à Orléans pour y apprendre le droit civil, qui sert de fondement au droit canonique. Étant allé visiter quelques-uns de ses amis qui étaient au Concile général assemblé à Lyon, il fit connaissance avec plusieurs Evêques et plusieurs théologiens également célèbres par leurs vertus et leur savoir et les entretiens qu'il y eut avec eux lui furent très-utiles.

Mais il retourna peu de temps après en Angleterre pour y continuer ses études. Ayant passé docteur en droit à Oxford, il fut élu chancelier de la fameuse université de cette ville. Il s'acquit tant de réputation dans cette place, que le roi Henri le fit grand chancelier du royaume. Il justifia le choix du prince par sa prudence, son zèle, son activité, son amour pour la justice, sa fermeté contre toutes les surprises et toutes les sollicitations. Les plus grands seigneurs de l'état, et le roi lui-même, ne purent faire mollir son inflexibilité : il s'opposa de toutes ses forces aux différents abus, et fit bannir les juifs dont on n'avait pu empêcher les usures et les extorsions. Plusieurs fois il voulut quitter une place qui le retenait à la cour malgré lui ; mais le roi refusa toujours d'y consentir. S'il obtint sa liberté à l'avènement d'Édouard I<sup>er</sup> au trône, ce prince ne la lui accorda qu'à condition qu'il serait membre de son conseil privé, et il en exerça les fonctions jusqu'à la mort du roi. Il était alors dans la cinquante-quatrième année de son âge.

Rendu entièrement à lui-même, il se retira à Oxford pour ne s'y occuper que de la lecture et des exercices de la piété ; il y



prit le degré de docteur en théologie dans l'église des Dominicains chez lesquels il avait étudié, et Robert Kilwarby, alors archevêque de Cantorbéry, fit son éloge en cette occasion et ne balança point de dire publiquement qu'il avait conservé son innocence baptismale. Le Pape Grégoire X le fit venir, en 1274, au second Concile général qui se tint à Lyon pour la réunion des Grecs, et l'année suivante il fut élu canoniquement Evêque d'Héréford. La cérémonie de son sacre se fit dans l'église de Christ à Cantorbéry <sup>1</sup>.

Le saint Evêque redoubla de ferveur pour se perfectionner dans la pratique des vertus qui font les pasteurs selon le cœur de Dieu. Un souverain mépris pour le monde lui faisait trouver mille délices dans la retraite ; il y entretenait son union avec Dieu par la prière et la méditation. Il mortifiait sa chair par le jeûne, les veilles, et les autres austérités de la pénitence ; il porta le cilice jusqu'à sa mort, quoiqu'il fut d'un tempérament infirme, et sujet à de fréquentes coliques. A un grand zèle pour la gloire de l'Eglise, il joignait une charité qui embrassait les besoins temporels et spirituels du prochain ; il appelait les pauvres ses frères, et il leur faisait ressentir les effets de l'affection la plus tendre. Il était tellement maître de lui-même, qu'il ne lui échappait jamais aucun mouvement de colère ; il gagnait ses ennemis par sa patience et sa douceur. La moindre médisance lui causait de l'horreur ; mais il était ferme et inflexible lorsqu'il était question de défendre les droits de son église, et il en donna des preuves en diverses circonstances. Quelques contestations qu'il eut avec l'Archevêque de Cantorbéry, qui lui étaient communes avec les autres Evêques de la province, l'obligèrent de faire un voyage à Rome. Il y fut reçu avec la distinction que méritaient ses vertus. Sa présence n'y étant plus nécessaire, il prit la route d'Angleterre : il sentait d'ailleurs que ses infirmités augmentaient considérablement, et le menaçaient d'une mort prochaine ; mais il fut forcé de s'arrêter à Montefiascone en Toscane. Il y mourut le 23 août

<sup>1</sup> C'est à cause de saint Thomas que les Evêques d'Héréford ont toujours porté les armes de la maison de Chanteloup.

1282, après avoir reçu les sacrements de l'Église avec les plus vifs sentiments de piété. Il était dans la soixante-troisième année de son âge. On l'enterra six jours après dans l'église du monastère de Saint-Sévère. Quelque temps après, ses os, qui avaient été séparés des chairs, furent portés à Héréford, et déposés dans la cathédrale de cette ville. Un cardinal se chargea du soin de prononcer son éloge funèbre.

Edmond, comte de Cornouaille, fils de Richard, roi des Romains, qui avait été un des plus grands admirateurs du saint Evêque, fit enchâsser richement son chef, et le déposa dans un monastère qu'il fonda sous son invocation à Asbridge dans le Buckinghamshire. En 1287, on fit une translation solennelle de ses reliques qui étaient dans la cathédrale d'Héréford, en présence du roi Edouard III, et on les enferma sous un Mausolée de marbre dans la même église. Sa Sainteté a été confirmée par un grand nombre de miracles authentiques dont on trouve le récit dans les actes originaux de sa canonisation. Le B. Thomas d'Héréford fut canonisé par le Pape Jean XXII en 1310 : il paraît que ce fut le 2 octobre, jour auquel on célèbre sa principale fête. On voit encore son tombeau dans la cathédrale d'Héréford; mais l'inscription en est effacée.

## LE BIENHEUREUX LOUIS GIAKICI ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS AU JAPON.

Lorsque le Bienheureux Louis Flore était prisonnier à Firando sous la garde des hérétiques hollandais, les chrétiens de Nangasaki résolurent entre eux de l'arracher de leurs mains. Ils conviennent avec un bon chrétien, nommé Louis Giakici, de ce qu'il y avait à faire dans cette entreprise qui demandait de l'audace jointe à une grande rapidité d'exécution. Louis équipe une barque légère, s'en va tranquillement à Firando, pénètre au milieu du jour dans la prison placée sur le rivage de la mer, et que ne surveillaient pas les gardiens à cette heure; il en tire le Père Louis, et puis fait force

de rames vers le port de Nangasaki. Malheureusement ils se virent bientôt donner la chasse par une demi-fuste que le roi de Firando dépêchait à sa poursuite, et dont la marche l'emportait de beaucoup trop sur la leur.

Le Père Louis fut donc ramené à sa prison et ensuite brûlé vif le 19 août. On mit le pilote à la torture, pour le forcer à révéler ses complices, mais cet homme courageux, pour ne pas compromettre la moitié de Nangasaki, triompha de tous les assauts et souffrit avec une invincible constance d'incroyables tourments. Enfin il fut conduit au tribunal avec sa femme Lucie et ses deux fils André et François, le premier de huit ans, le second de quatre ans. On leur donna le choix de mourir ou de renier la foi de Jésus-Christ, ils demandèrent la mort sans hésiter. Louis fut condamné à mourir par le feu et les autres par le glaive.

Voici ce qu'un témoin oculaire a déposé sur ce martyr dans le procès-verbal de Manille : « Le témoin a remarqué, avec les autres assistants, la force et la constance que Dieu Notre-Seigneur a bien voulu donner à son serviteur Louis Giakici. Comme les persécuteurs le croyaient totalement épuisé de forces par la multitude des tourments qu'il venait de souffrir, ils avaient préparé une petite litière pour le porter au martyre, mais il leur dit avec le courage d'un vrai chrétien que comme il allait à la mort pour la cause de Jésus-Christ et de ses ministres, il espérait du même Seigneur la force d'y aller à pied, ce qu'il fit au grand étonnement des spectateurs. De plus le témoin l'entendit pendant tout le chemin prêcher, dire de saintes et bonnes paroles, exhorter ses compagnons et confesser publiquement que la loi qui nous sauve est la loi de l'Évangile, et que toute autre mène à l'enfer. Il vit, qu'arrivés au lieu du supplice, ils se disposèrent tous quatre saintement avec une intrépidité chrétienne et une grande allégresse à recevoir la mort ; que lorsque le serviteur de Dieu, Louis, eut été attaché à la colonne, on décapita sous ses yeux sa femme Lucie et ses deux fils qui invoquaient les saints noms de Jésus et de Marie ; que de suite après on alluma le bûcher et qu'on

brûla à petit feu le serviteur de Dieu, Louis, le 2 octobre 1622. Les assistants étaient grandement consolés et louaient Dieu du courage qu'il donna à ses serviteurs dans de telles circonstances. » (BOÉRO).

### LE VÉNÉRABLE PIERRE DE BÉRULLE.

Pierre Bérulle, né en 1595, au château de Serilly, près de Troyes en Champagne, se distingua dans la fameuse conférence de Fontainebleau, où du Perron combattit du Plessis-Mornay, qu'on nommait le Pape des Huguenots. Il fut envoyé par Henri IV, dont il était aumônier, en Espagne, pour amener quelques Carmélites à Paris. Ce fut par ses soins que cet Ordre fleurit en France. Quelque temps après il fonda la Congrégation de l'Oratoire de France, dont il fut le premier général. Cet institut, quoique semblable pour le fond à celui de saint Philippe de Néri, en est néanmoins distingué par des différences qui en font une Congrégation particulière. Elle fut approuvée par une Bulle de Paul V, en 1613, et produisit un grand nombre d'hommes illustres par la science et la vertu. Durant les disputes qu'un parti puissant suscita dans le monde chrétien, plusieurs de ses membres ne surent pas assez se défendre contre la nouveauté ; mais la généralité de la Congrégation resta toujours attachée à la doctrine de l'Église et aux décrets de ses Pontifes. Urbain VIII récompensa le mérite de Bérulle d'un chapeau de cardinal. Henri IV et Louis XIII avaient voulu inutilement lui faire accepter des évêchés considérables. L'autorité qu'il avait dans l'Église et l'État ne lui fit point abandonner son premier plan de vie. La simplicité, la modestie, la pauvreté, la tempérance furent toujours ses vertus favorites. Il ne passait aucun jour sans offrir le Saint Sacrifice. Il mourut d'apoplexie à l'autel, justement avant la Consécration, le 2 octobre 1629, à l'âge de cinquante-cinq ans. Saint François de Sales, César de Bus, le cardinal Bentivoglio, etc., avaient été ses amis et les admirateurs de ses vertus. On a une édition de ses œuvres, publiée en 1644, in-fol., réimprimée en 1657 par

les Pères Bourgoing et Gibieuf. On y trouve le zèle et l'onction, l'esprit de renoncement et d'humilité, et une tendre dévotion. M. Habert de Cerisi a écrit sa vie, Paris 1646, in-4°. M. Tabarand en a publié une plus récente sous le titre d'*Histoire de Pierre de Bérulle*, 1818, 2 vol. in-8°. On y trouve un grand nombre de faits intéressants et de détails peu connus, mais elle se ressent malheureusement de l'esprit de parti qui domine l'auteur. Elle renferme en outre beaucoup trop de minuties et de détails, de querelles peu dignes de la dignité de l'histoire, et d'ailleurs déplacés dans une vie aussi édifiante.

### SIMON MACHABÉE.

Simon Machabée, fils de Mathathias, surnommé Thasi, fut prince et Pontife des Juifs l'an 143 avant Jésus-Christ. Il signala sa valeur en plusieurs occasions, sous le gouvernement de Juda et de Jonathas, ses frères. Le premier l'ayant envoyé avec trois mille hommes dans la Galilée, pour secourir les Juifs de cette province contre les habitants de Tyr, de Sidon et de Ptolémaïde. Simon défit plusieurs fois les ennemis. Il battit Appollonius, conjointement avec Jonathas : et celui-ci ayant été arrêté par Tryphon, Simon alla à Jérusalem pour rassurer le peuple qui, ne voyant personne plus digne que lui d'être à la tête des affaires, l'élut tout d'une voix. Simon, devenu chef de la nation par ce choix unanime, fit d'abord assembler tous les gens de guerre, répara avec diligence les murailles, les fortifications de Jérusalem, et s'appliqua à fortifier les autres places de la Judée. Il envoya ensuite des ambassadeurs à Démétrius, qui avait succédé dans le royaume de Syrie au jeune Antiochus, et le pria de rétablir la Judée dans ses franchises. Ce prince lui accorda tout ce qu'il demanda. La liberté étant rendue aux Juifs, Simon renouvela l'alliance avec les Spartiates, et envoya un bouclier d'or à la république romaine. Il battit ensuite les troupes d'Antiochus Évergète, roi de Syrie, qui s'était déclaré son ennemi, et sur la fin

ses jours, il visita les villes de son état. Lorsqu'il arriva au château de Doch, où demeurait Ptolémée, son gendre, cet ambitieux qui voulait s'ériger en souverain du pays, fit inhumainement massacrer Simon et deux de ses fils, au milieu d'un festin qu'il leur donna, l'an 135 avant Jésus-Christ. Jean Hyrcan, son fils, lui succéda. On voit l'éloge de ses vertus, de sa sage et heureuse administration dans le premier livre des Machabées, ch. XIV.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 2 octobre 1578, le Pape Grégoire XIII accorda des indulgences à ceux qui réciteront les Psaumes et Cantique qui composent le nom de Marie. Elles sont de cent jours. La bulle de ce Pape commence par ces mots : *Quæ a Christi fidelibus*. Voici les premières lettres de ce qui compose le nom de Marie.

M agnificat.

> d Dominum, cum tribularer, clamavi,

M ertribuere servo tuo.

I n convertendo.

> d te levavi oculos meos.

### MARTYROLOGE ROMAIN <sup>1</sup>.

Fête des saints Anges gardiens.

A Nicomédie, saint Eleuthère, soldat et martyr, avec un nombre infini d'autres, lesquels, parce que le feu avait con-

#### SEXTO NONAS OCTOBRIIS.

Festum sanctorum Angelorum Custodum. — Nicomediæ sancti Eleutherii militis et Martyris, cum aliis innumeris : qui, cum Diocletiani regia incendio conflagrasset, falso hujus criminis accusati, jubente eodem sævissimo Imperatore, acervatim necati sunt : quorum alii gladiis obtruncabantur, alii ignibus cremabantur, alii in mare præcipitabantur ; sed horum primus Eleutherius, cum diu cruciatus, per singula tormenta validior redderetur, martyrium victorie suæ, ignibus velut aurum examinatus, complevit — In terrorio Atrebatensi passio beati Leodegarii Augustodunensis Episcopi, quem variis injuriis et diversis suppliciis pro veritate afflictum, Ebroinus Major domus regiæ

sumé le palais impérial de Dioclétien, furent faussement accusés d'être les auteurs de ce crime, et furent tués par les troupes, suivant les ordres de cet empereur barbare. Les uns furent décapités, les autres brûlés, les autres précipités à la mer. Parmi eux Eleuthère, ayant été longtemps tourmenté et devenant plus fort à chaque tourment, acheva le martyre qui lui donna la victoire, ayant été mis à l'épreuve du feu comme on y met l'or.

Au territoire d'Arras, martyre de saint Léger, évêque d'Autun, qu'Ebroïn, maire du palais royal de Thierry, fit périr après lui avoir fait souffrir divers outrages et divers supplices pour la vérité.

Le même jour, saint Guérin ou Gérin, frère du même saint Léger, qui fut lapidé dans le même lieu.

A Antioche, saint Prime, saint Cyrille et saint Sécondaire martyrs.

A Constantinople, saint Théophile, moine, qui ayant été très-cruellement fouetté par Léon l'Isaurien, pour la défense des saintes Images, et envoyé en exil, rendit son âme à Dieu.

A Héréford, en Angleterre, saint Thomas et évêque confesseur.

#### **Additions des autres Martyrologes.**

Saint Lendome, évêque de Châlons-sur-Marne.

Saint Ammon, diacre qui souffrit le martyre à Héraclée, l'an 320, sous Licinius, et avec lui quarante vierges qui avait instruites dans la foi chrétienne.

Saint Othrain, confesseur en Irlande au xvi<sup>e</sup> siècle.

Saint Pipion, diacre, compagnon de saint Mathurin.

Saint Second, martyr avec saint Secondin.

Theodorici interfecit. — Item sancti Gerini Martyris, fratris ejusdem Leodegarii, qui ibidem lapidibus obrutus est. — Antiochiæ sanctorum Marci Primi, Cyrilli, et Secundarii. — Constantinopoli sancti Theophili Monachi, qui pro defensione sanctorum Imaginum a Leone Isaurico sævissime pulsus, et in exilium pulsus, migravit ad Dominum. — Herfordiæ in Angliâ sancti Thomæ Episcopi et Confessoris.

Saint Gayen, martyr avec saint Platon.

Saint Modeste, diacre, martyr à Bénévent en Italie.

Saint Lizier, martyr à Venise.

Le Bienheureux Bérenger, Frère-Pêcheur.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

François Desprès, prêtre du diocèse de Bourges, pour refus de serment, déporté à la Guyane, relégué de là à Sinnamary, mort le 2 octobre 1798, à l'âge de 64 ans.

Georges-Edme René, prêtre du diocèse d'Autun, pour la même cause, condamné à la déportation, emmené et mort à Rochefort, le 2 octobre 1794, à 47 ans.

Jean-Baptiste-Joseph Esnault, prêtre et religieux de l'Ordre des Chartreux, au diocèse de Séz, emprisonné en 1793, pour refus de serment et condamné à la déportation, enlevé et mort le 2 octobre 1794.

Arnauld-François Wliegen, prêtre de la Congrégation de l'Oratoire à Louvain, pour refus de serments schismatiques, déporté au-delà des mers, mort à Konassama, le 2 octobre 1798, à l'âge de 45 ans.



## TROISIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Gérard, abbé de Brogne. — Sainte Romaine de Beauvais, vierge et martyre. — Saint Maximien, évêque de Baga. — Saint Hésyque. — Sainte Nanne ou Nonne, vierge. — Saint Cyprien, évêque de Toulon. — Saint Fragan et Sainte Blanche. — Saint Evald-le-Noir et Saint Evald-le-Blanc, martyrs. — Le Bienheureux Uthon, abbé de Mettern. — Le Vénérable Jacques Boncambio, évêque de Bologne. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT GÉRARD,

ABBÉ DE BROGNE.

Saint Gérard naquit vers l'an 887, au village de Staves, dans le comté de Namur. Il avait reçu de Dieu un esprit doux, qui le fit aimer de tous ceux qui avaient des relations avec lui, et une certaine inclination pour la piété, qui se manifesta dès l'âge le plus tendre. On lui donna une éducation telle qu'on la procurait alors aux enfants qu'on destinait à la profession des armes. Après ses exercices militaires, il entra au service de Béranger, comte de Namur, qui l'honora d'une charge dans ses troupes. La cour, écueil assez ordinaire de l'innocence, ne servait qu'à faire éclater davantage celle de Gérard. Comme un autre saint Martin, il menait la vie d'un moine sous un habit militaire, et cependant il ne gardait pas avec moins d'exactitude toutes les bienséances de son état qui pouvaient s'accorder avec la régularité chrétienne. Possesseur de grands biens, il proportionnait ses aumônes à ses richesses et ne se créait point de besoins imaginaires pour avoir un prétexte de diminuer ses charités. Il savait qu'on ne gagne rien à se faire illusion à soi-même, puisque la vérité qui nous jugera ne peut être altérée ni affaiblie par tous les préjugés des hommes. Dieu multiplia sur lui ses grâces et ses bénédictions ; il lui accorda surtout le don précieux de la prière, avec

lequel on obtient tous les autres. Il avait tant d'amour pour ce saint exercice, qu'on pouvait dire qu'il priaît partout et en tout temps.

Revenant un jour de la chasse, où il avait accompagné le comte de Béranger, pendant que les autres s'étaient retirés pour prendre quelques rafraîchissements, il entra dans la chapelle de Brogne, à trois lieues de Namur (il était seigneur du lieu), et il y demeura longtemps en prière. Il y trouva tant de consolation, que ce ne fut qu'avec peine qu'il abandonna son oraison ardente. — Que ceux-là sont heureux, dit-il, qui n'ont point d'autre occupation que celle de louer le Seigneur et de le prier le jour et la nuit ! — Pour suppléer à ce qu'il ne pouvait faire lui-même, il fit bâtir, en 918, une église à Brogne et y mit des chanoines.

Quelque temps après, le comte Béranger eut une affaire importante à négocier avec Robert, comte de Paris : il en chargea Gérard, qu'il envoya à la cour de France. Dès que Gérard fut arrivé à Paris, il y laissa ses gens et s'en alla visiter l'abbaye de Saint-Denis, avec l'intention d'y demeurer quelques jours en retraite. Là uniquement occupé de Dieu et de la considération des biens célestes, il fut touché d'un vif désir de quitter le monde, et il prit la résolution de l'exécuter. Il se hâta donc de déterminer l'affaire pour laquelle il avait été envoyé, et l'ayant négociée heureusement, il retourna rendre compte à Béranger. Ce prince lui témoignant combien il était satisfait de ses services, Gérard saisit cette occasion pour lui demander la permission de se retirer de la cour et de se consacrer à Jésus-Christ dans l'humble profession de moine. Il l'obtint avec peine, et reprit avec joie la route de Saint-Denis.

Les Religieux, qui ne s'attendaient pas à son retour, témoignèrent beaucoup de joie de le revoir, et l'admirent volontiers parmi eux. Comme de son temps l'étude n'entraînait pas ordinairement dans l'éducation qu'on procurait aux enfants destinés aux armes, et que la plupart des gentilshommes ne savaient pas lire, Gérard, qui avait été élevé ainsi, ne rougit pas de se

mettre à apprendre les premiers éléments des sciences. Il s'y appliqua avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps il sut par cœur le psautier, et fut en état d'entendre l'Écriture-Sainte et les Pères. Il fit des progrès encore plus grands dans la piété et dans les vertus de son état. Cinq ans après, on l'obligea de recevoir les Saints Ordres ; et en 931, ses supérieurs l'envoyèrent fonder une abbaye dans sa terre de Brogne. Il en fut le premier Abbé. Une petite cellule qu'il avait bâtie auprès de l'église était sa demeure. On l'en arracha souvent pour l'envoyer visiter ou réformer les maisons religieuses de ces contrées ; et sa conduite fut approuvée et louée par le Saint-Siège. Plein du mépris de lui-même et du mépris du monde, et déjà habitant du Ciel par ses désirs, Gérard fut appelé à Dieu, le 3 octobre de l'an 959. Il avait été vingt-huit ans Religieux et dix-huit ans Abbé.

### SAINTE ROMAINE DE BEAUVAIS.

VIERGE ET MARTYRE.

Nous la nommons ainsi pour la distinguer de sainte Romaine de Todi, que l'on fête le 23 février.

Sainte Romaine de Beauvais vint de Rome avec Lucien, saint Quentin et leurs compagnons dans les Gaules. Elle aida saint Lucien dans son Apostolat et convertit un grand nombre des femmes dans le Beauvaisis malgré ses vertus elle fut avec saint Lucien et ses compagnons conduite au martyre. Ses reliques furent honorées de nombreux miracles et son culte est resté cher au peuple de Beauvais.

### SAINT MAXIMIEN,

ÉVÊQUE DE BAGA.

Saint Maximien, apprécié pour son mérite et sa constance dans la foi, fut élevé sur le Siège épiscopal de Baga ou Bagaïe en Afrique dans les dernières années du iv<sup>e</sup> siècle. Ce Siège avait été envahi par les donatistes, qui étaient à la fois héré-

tiques et schismatiques. Saint Maximien eut beaucoup à souffrir d'eux parce qu'ils étaient en majorité. Un jour, qu'il était monté au haut d'une tour, une cohorte de ces furieux le suivirent sans bruit et lorsqu'il s'arrêta au sommet de la tour ils le précipitèrent et le laissèrent comme mort. C'était à l'entrée de la nuit. Abandonné là, il se releva et s'en alla de sa malheureuse ville. Quelques-uns le blâmèrent d'avoir abandonné son troupeau. Mais saint Augustin le loua comme ayant agi pour le bien de la paix. Saint Maximien mourut quelque temps après aux premières années du v<sup>e</sup> siècle.

### SAINT HÉSYQUE.

Saint Hésyque qui habitait la Palestine se mit sous la direction de saint Hilarion, que l'on fête le 21 de ce mois ; et il fut son plus cher disciple.

Mais un jour saint Hilarion, voulant se préparer à paraître devant Dieu, disparut pour se retirer dans une solitude. Hésyque, à qui il n'avait pas annoncé sa fuite, s'en désola. Il se mit à sa recherche, et parcourut vainement l'Orient et la Grèce. Comme il traversait le Péloponèse, il apprit qu'il y avait en Sicile un Saint qui faisait des miracles, il s'embarqua aussitôt pour cette île. Lorsqu'on lui eut dit l'époque de l'arrivée de ce Saint en Sicile, comme elle coïncidait au temps de la disparition de saint Hilarion, il courut à sa retraite et retrouva enfin son Maître. Les deux Saints quittèrent la Sicile où Hilarion se trouvait trop honoré, ils gagnèrent Epidaure en Dalmatie, d'où ils passèrent en Chypre. C'est là que saint Hilarion termina sa vie sainte, laissant à son disciple son livre des Évangiles, son manteau et son cilice, Hésyque resta dix mois à garder le corps du Saint ; enfin il l'emporta avec lui et l'enterra dans son monastère.

Saint Hésyque mourut dans la persécution de Julien l'apostat, mais il ne fut pas martyr, aussi ne lui donne-t-on que le nom de Confesseur.

## SAINTE MANNE OU MENNE,

VIERGE.

Sainte Manne était sœur de sainte Liboria, qu'on appelle aussi sainte Libaire, et qui souffrit le martyre en 361. Ces deux Saintes avaient pour frères saint Euchaïre et saint Elophe, elles florissaient au milieu du iv<sup>e</sup> siècle dans cette partie des Vosges où est aujourd'hui Mirecourt. On ne dit pas si sainte Manne témoigna comme sa sœur, mais son corps était vénéral dans une chässe précieuse à l'église des chanoinesses de Poussey.

## SAINT CYPRIEN,

ÉVÊQUE DE TOULON.

Cyprien évêque de Toulon est du nombre des Saints dont la connaissance a été obscurcie par le zèle aveugle et déréglé de ceux qui, au défaut des secours de l'histoire, ont cru pouvoir recourir à la fiction pour les faire connaître à la postérité. On dit qu'il était de Marseille, et qu'il commença à porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse dans la célèbre abbaye de saint Victor. Qu'après y avoir appris les sciences et la vertu, il fut appelé à Arles par saint Césaire évêque de la ville qui le forma encore sous sa discipline, et le fit diacre de son église. Les villes d'Arles et de Marseille étaient alors sous la domination des Visigoths qui régnaient en Espagne, dans l'Aquitaine et la Gaule Narbonnaise jusqu'aux Alpes, et qui faisaient profession de l'hérésie Arienne. Leur roi Alaric, malgré les fâcheux engagements où le mettait sa secte, ne laissait pas de faire paraître dans le reste de sa conduite de l'équité et de la modération à l'égard des catholiques, jusqu'à permettre qu'ils s'assemblassent pour travailler à maintenir la foi orthodoxe parmi les Gaulois qui avaient passé de la domination des Romains sous celle des Goths. C'est ce qui produisit le concile d'Agde l'an 506. Saint Césaire d'Arles qui en fut le président y mena

dit-on, son diacre Cyprien. A son retour ayant été accusé d'avoir manqué de fidélité au roi Alaric par un calomniateur nommé Licinien, qui était un des notaires de son église même, il fut chassé de son siège et relégué à Bordeaux. Ce fut le diacre Cyprien qui, touché de la désolation de l'Église d'Arles, entreprit d'aller parler au roi pour plaider la cause du saint Evêque. Il lui fit connaître son innocence d'une manière si évidente, que saint Césaire fut promptement rétabli sur son Siège. Il n'y était pas encore retourné que la ville d'Arles changea de maître par la mort d'Alaric qui fut défait et tué de la main de Clovis roi des Français : et elle tomba sous la puissance de Théodoric roi des Ostrogoths en Italie qui était aussi Arien de Secte. Cyprien continua de servir cette Église jusqu'à la fin des troubles causés par la guerre des Français et des Bourguignons contre les Goths. Mais il ne serait pas impossible qu'il eût été établi Abbé d'une société de Religieux fondée depuis peu à Toulon ; et l'on ne voit nulle nécessité de feindre un autre saint Cyprien que l'on suppose d'ailleurs du même pays et du même temps que celui dont nous parlons. Il est très-croyable que ce fut dans ce monastère de Toulon plutôt que dans le Clergé d'Arles, qu'il fut pris pour succéder à Gratien<sup>1</sup> que l'on compte pour le second ou le troisième Evêque de Toulon ; qu'il fut demandé par le Clergé et le peuple de la ville après diverses preuves qu'il leur avait données de sa vertu et de sa capacité pendant qu'il exerçait la charge d'Abbé ; et qu'il fut seulement approuvé, puis sacré par son maître saint Césaire qui était le métropolitain du lieu.

Il remplit tous les devoirs de l'épiscopat avec beaucoup de suffisance et d'activité, travaillant à guérir les maux de son peuple, à le nourrir de la parole de Dieu, et à rétablir dans tout son diocèse la pureté de la foi avec celle des mœurs, ayant à veiller sans cesse pour empêcher d'une part l'infection de l'hérésie Arienne qui se prévalait de la domination présente,

<sup>1</sup> Différent d'un autre Gratien qui était évêque d'Aix.

et de l'autre la corruption que les désordres de la guerre y avaient laissée. Il ne fut pas moins attentif aux besoins publics de l'Église qu'à ceux de son peuple. Demeurant toujours étroitement uni à saint Césaire, il eut part à toutes les résolutions et aux entreprises les plus importantes de ce grand Prélat, et voulut partager encore avec lui les dangers et les maux qu'il eut à souffrir pour la vérité ou pour la justice. Il se trouva l'an 524 au quatrième Concile d'Arles où présidait saint Césaire du temps du Pape Jean 1<sup>er</sup>. Trois ans après il alla à celui de Carpentras qui avait le même président. Il ne manqua pas aussi au second d'Orange assemblé le troisième jour de juillet de l'an 529, au sujet de la dédicace d'une église magnifique bâtie par le Patrice Libère qui n'était autre que le préfet du prétoire des Gaules, dignité romaine dont il restait encore une ombre à travers la puissance des Goths, des Bourguignons et des Français. Il eut part à toutes les décisions qui s'y firent touchant la grâce de Jésus-Christ, et le libre arbitre de l'homme contre les Semi-Pélagiens. Il se tint deux autres Conciles la même année, l'un à Valence sur le Rhône, l'autre à Vaison. Il assista à ce dernier où saint Césaire présidait encore : mais il ne parut dans aucune des ces saintes assemblées avec plus d'éclat que dans celle de Valence où il alla et comme évêque de Toulon, et comme député de son métropolitain l'Évêque d'Arles qui était retenu par la maladie. On devrait y traiter encore les matières sublimes et difficiles de la grâce et du libre arbitre. Cyprien y parla admirablement, et montra avec beaucoup de force et de lumière contre les Semi-Pélagiens, qu'il n'y a nulle occasion où l'on puisse dire que nous soyons capables de faire ou de vouloir le bien si nous ne sommes parvenus de la grâce de Dieu. Il n'avança rien qu'il ne prouvât aussitôt par les divines Écritures et par l'autorité des anciens Pères. Ce qu'il y dit fut non-seulement avoué et appuyé par saint Césaire à qui il en rendit compte, mais encore confirmé par le Pape Boniface II qui succéda l'année suivante Félix IV, qui n'est proprement que le III<sup>e</sup> de son nom.

La ville de Toulon avec le reste de la Provence fut incorp

rée à la France l'an 526 par la cession que Vitigès roi d'Italie fit aux Français de tout ce que les Ostrogoths possédaient en-deçà des Alpes. Les Prélats catholiques du pays parmi lesquels après saint Césaire personne ne paraissait avec plus de distinction que saint Cyprien, regardèrent ce changement de domination comme une faveur particulière du ciel, se promettant toutes sortes de protections et de succès sous des princes orthodoxes pour extirper l'hérésie de leurs diocèses. La France était alors partagée entre Childebert et Clotaire, enfants du grand Clovis et Théodebert leur neveu : et Toulon échut à Childebert. La première fois que saint Cyprien parut dans les Conciles en qualité d'Évêque français, fut au 4<sup>m</sup>e d'Orléans qui fut assemblé l'an 541 pour le rétablissement de la discipline de l'Église, et où se trouvèrent avec lui six autres Prélats de la seconde Viennoise. On ne croit pas que notre Saint ait vécu beaucoup d'années depuis ce Concile : il était encore plein de vie l'année suivante, où l'on voit que saint Césaire d'Arles avant que de mourir s'est souvenu de lui dans son testament. Mais il est certain qu'il n'était plus au monde l'an 549, auquel on voit Pallade son successeur souscrire au v<sup>e</sup> Concile d'Orléans.

Le corps du saint Évêque fut enterré dans son église où on bâtit une magnifique chapelle en son honneur dans la suite des temps : et l'on dit qu'elle a subsisté jusqu'à ce que du temps du roi Henri IV, l'Évêque de Toulon Gilles de Septres la changea en un trésor ou sanctuaire pour ces reliques. Ce changement ne diminua rien du culte que la ville rendait au Saint qui y est toujours révééré comme le Patron et le second titulaire de cette église après la sainte Vierge : ses reliques s'y conservent encore avec vénération. La tête avait été séparée du reste du corps dès l'an 1205, ou plutôt en 1305, pour satisfaire la dévotion de deux gentilshommes de Marseille de la maison de Montolieu qui se disaient descendants de sa famille, et qui voulurent faire la dépense d'un chef de vermeil pour l'y enchâsser. Dans l'acte qui en fut dressé par l'Évêque Ponce Ransin le 18 juillet de la même année, il est dit que le corps



de notre Saint avait été trouvé le 3 octobre de l'an<sup>1</sup> 1201, c'est-à-dire 1301, dans la maison épiscopale, et qu'on en avait fait la translation dans l'église. Les anciens Martyrologes ne font point mention de lui, non plus que la plupart des modernes.

### SAINT FRAGAN ET SAINTE BLANCHE.

On vénère en Bretagne saint Frangan et sa pieuse épouse sainte Blanche qui florissaient dans la première moitié du v<sup>e</sup> siècle. Saint Guénolé et sainte Clervie furent les fruits heureux de ce ménage chrétien, qui fonda l'abbaye de Lochrist, dont l'église était construite sur le modèle de celle de Saint-Martin à Tours.

### SAINT ÉWALD LE NOIR ET SAINT ÉWALD LE BLANC,

MARTYRS.

Peu de temps après l'arrivée de saint Willibord et de ses compagnons dans la Frise sur la fin du vii<sup>e</sup> siècle, deux frères, anglais de naissance, et tous deux prêtres, suivirent leur exemple, et résolurent d'aller aussi prêcher l'Évangile aux idolâtres : ils vinrent dans le pays des anciens Saxons, ou dans la Westphalie. Avant leur départ de leur patrie, ils avaient voyagé en Irlande pour se perfectionner dans les sciences et dans la vertu. Comme ils portaient le même nom, on les distinguait par la couleur de leurs cheveux : l'un s'appelait Éwald *le noir* et l'autre Éwald *le blanc*. Le premier était le plus versé dans la connaissance de l'Écriture : mais ils étaient tous deux également remplis de ferveur et de zèle.

Les anciens Saxons d'Allemagne étaient alors gouvernés par différents petits princes qui en temps de guerre réunissaient leurs forces, et se choisissaient un commandant par la voie du sort. Tous devaient ensuite obéir à ce chef. La guerre

<sup>1</sup> Ponce n'a été évêque que vers l'an 1304.

finie, chacun rentrait dans son premier état. Les deux Saints, en arrivant dans le pays des Saxons, rencontrèrent un fermier, et le prièrent de les conduire à celui qu'il reconnaissait pour son prince. Ils ne cessèrent pendant le chemin de prier, et de réciter des psaumes, et de chanter les hymnes. Tous les jours ils offraient le Saint Sacrifice, portant avec eux des vases sacrés, et une table bénite qui leur servait d'autel. Les barbares qui les observaient craignirent qu'ils n'engageassent leur prince à renoncer au culte de ses idoles, et ils formèrent le dessein de leur ôter la vie. Ils tuèrent sur-le-champ Éwald le blanc ; mais ils firent souffrir à son frère des tourments longs et cruels, après quoi ils le mirent en pièces. Le prince du territoire, informé de ce qui venait de se passer, entra dans une grande colère, condamna les coupables à mort, et fit mettre le feu à leur village. Les corps des Martyrs qu'on avait jetés dans le Rhin, furent miraculeusement découverts, et Tilmon ou plutôt Tilman, fut averti, par une vision, de les retirer. C'était un homme d'une haute naissance, qui, après avoir servi dans les armées d'Angleterre, avait embrassé l'état monastique, et était en Allemagne comme missionnaire. S'étant réuni à d'autres ouvriers évangéliques qui annonçaient, ainsi que lui, l'Évangile à quelque distance de là, il enterra les corps des Saints au lieu de leur martyre. Pépin, duc des Français, les fit depuis transporter honorablement à Cologne, et on les y garde encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Cunibert.

On met le martyre de nos deux Saints entre les années 690 et 700 ; mais l'opinion la plus probable est qu'ils souffrirent en 695. On les honora d'un culte public immédiatement après leur mort, comme on le voit par le Martyrologe de Bède, qui paraît avoir été compilé l'année suivante. En 1074, saint Annon, évêque de Cologne, fit transférer leurs reliques dans l'église dont nous avons parlé. Il donna leurs chefs à Frédéric, évêque de Munster ; mais ils ont disparu depuis les ravages sacrilèges des anabaptistes en 1534. Les deux Saints Éwald sont honorés dans toute la Westphalie, comme patrons du pays. Ils sont nommés dans le Martyrologe romain, sous le

3 octobre, qui paraît avoir été le jour de leur mort, ou celui de quelque translation de leurs reliques<sup>1</sup>.

## LE BIENHEUREUX UTHON,

ABBÉ DE METTERN.

Saint Gamelbert, qu'on vénère, le 28 janvier, revenant du pèlerinage de Rome où il avait voulu avant de mourir, vénérer les tombes des Saints Apôtres, rencontra un pauvre enfant, fils de parents idolâtres ; (c'était au VIII<sup>e</sup> siècle) il lui trouva tant d'intelligence et un cœur si bien disposé, qu'il l'emmena avec lui. Il l'instruisit, lui fit comprendre et accepter la foi chrétienne ; il le baptisa et l'appela Uthon. Rentré chez lui, il lui fit faire ses études et prévint que son élève devait parvenir à une grande sainteté. Il eut des succès remarquables dans les sciences humaines et plus remarquables encore dans les sciences sacrées. Saint Gamelbert eut la joie, avant de mourir, de le voir ordonné prêtre. Il quitta le monde sans inquiétude en s'assurant que son troupeau qu'il avait gouverné un demi-siècle, aurait dans Uthon un pasteur bienveillant et paternel.

Uthon marcha sur les traces de son saint maître ; mais les guerres qui venaient de temps en temps troubler et désoler l'Europe l'épouvantèrent ; et il se laissa gagner par l'amour de la solitude. Il se réfugia dans une forêt où il vécut longtemps, sans que personne le connût, lorsqu'on l'eut découvert après quelques années, des Chrétiens se réunirent à lui. Charlemagne, qui venait de fonder l'abbaye de Mettern, instruit du mérite d'Uthon, le chargea de gouverner cette abbaye. Il se

<sup>1</sup> L'un des deux Saints Ewald a, dans la ville de Fribemont, de Belgique une chapelle qui est un pèlerinage dans la contrée et cette chapelle est appelée en flamand *sinte Key Koest* en français *saint Coqueluche*, et aux fêtes de Saint on voit arriver là des nombreux groupes de femmes qui apportent leurs enfants malades de la coqueluche. Le prêtre qui dessert cette chapelle prononce sur l'enfant une prière, trace le signe de la Croix sur son front et lui fait boire un peu d'eau dans un grand coquillage apporté de la Palestine par Saint Ewald ; et l'enfant est guéri.

montra digne de ce choix. L'abbaye de Mettern, sous ce pieux Abbé prospéra ; et le Bienheureux Uthon, après avoir rempli vingt ans les devoirs d'un Abbé modèle, s'en alla rejoindre saint Gamelbert dans le Ciel, le 3 octobre de l'an 828.

## LE VÉNÉRABLE JACQUES BONCAMBIO,

ÉVÊQUE DE BOLOGNE.

Dans le temps que le Bienheureux Jean de Vicence faisait dans toutes les provinces d'Italie ces miracles de conversion, dont nous avons parlé, Jacques Boncambio noble Bolonois se rendit assidu à ses prédications, et docile à la grâce, qui l'arracha enfin à l'amour impur des créatures, pour le consacrer au service du Seigneur. Il avait déjà perdu les plus belles années de sa jeunesse parmi les vanités, ou les amusements du siècle lorsqu'en 1233 il reçut l'habit des Frères Prêcheurs dans le célèbre couvent de Saint-Nicolas des Vignes. Mais pour avoir commencé un peu tard à penser à l'affaire du salut, sa conversion n'en fut pas moins solide. Le bienfait de la vocation lui parut au contraire d'autant plus précieux, qu'il l'avait moins mérité : et pour réparer ses premières pertes, il mit à profit tous les avantages, que la Providence lui fit trouver dans sa retraite.

Les grands personnages, qu'un même esprit de zèle, ou de religion avait rassemblés dans la Communauté de Saint-Nicolas, faisaient de cette maison une école de science et de sainteté. Sous de tels maîtres, le nouveau disciple de Jésus-Christ eut bientôt appris à mortifier ses sens et ses passions, à combattre l'orgueil, ou l'amour déréglé de soi-même, et à travailler avec fruit au salut du prochain, après s'être purifié le premier par les travaux de la pénitence. L'illustre Jean de Vicence lui servit de maître ou de guide dans l'exercice des fonctions apostoliques. Et la grâce ayant perfectionné ses talents naturels, il remplit ce saint ministère avec tant de réputation, que, selon le témoignage de quelques historiens, on venait de bien loin à Bologne, pour avoir plaisir de l'entendre, ou pour profiter de

ses prédications. Il les continua sous le pontificat de Grégoire IX, et pendant la vacance du Saint-Siège.

Innocent IV, peu après son exaltation, le fit son chancelier; et bientôt après, Octavien, évêque de Bologne ayant été honoré de la Pourpre Romaine, Jacques Boncambio fut mis à sa place, avec les applaudissements de tout le clergé et du peuple. On connut alors jusques où allaient l'estime, l'affection, et la déférence de Bolonois pour leur nouveau Pasteur. Les anciennes animosités, qui les avaient longtemps divisés, s'étaient renouvelées depuis peu avec plus d'éclat, et d'opiniâtreté qu'auparavant. L'Évêque Octavien, malgré tout ce que le zèle lui avait fait entreprendre pour pacifier les troubles, n'avait pu y réussir. Cet ouvrage de paix et de réconciliation était réservé à son successeur. Simple Religieux, mais déjà honoré de la confiance de ses concitoyens, il y avait travaillé, et par ses vives exhortations, et par la sagesse de ses conseils. Mais, selon l'expression de l'Abbé Ughelli, il ne fut pas plutôt monté sur le trône épiscopal, qu'il eut le bonheur de chasser du milieu de son troupeau le démon de la discorde, de réconcilier les Bolonois les uns avec les autres, et de faire confirmer cette réconciliation générale, par un traité solennel.

La conservation de cette paix fut depuis le grand objet des attentions, et des vœux du pieux Prélat. Ce qu'il désirait avec tant d'ardeur, comme le fondement de tout le bien qu'il se proposait de faire dans son Église, il l'obtint de Dieu par la ferveur de ses prières, et du peuple par sa sollicitude et sa vigilance pastorale, ou par la modération de sa conduite, qui ne donna jamais lieu de l'accuser de partialité. Mais son ouvrage eut paru encore imparfait, si, attentif à faire régner la concorde au milieu de son peuple, il ne lui avait procuré la même paix avec les peuples voisins. Lorsque les Bolonois, l'an 1248, étaient sur le point d'en venir à une guerre ouverte avec les habitants d'Imola; ce fut encore par la médiation du charitable et habile Pasteur, qu'on mit bas les armes de part et d'autre, et que toutes leurs querelles furent heureusement terminées sans effusion de sang. Tandis que les émissaires de Fré

déric II faisaient tous leurs efforts pour allumer le feu de la guerre dans la Lombardie, le serviteur de Dieu, conduit par un autre esprit, n'oubliait rien, pour rétablir partout la paix ou pour l'affermir. Ceux-là soufflaient le feu de la division, afin de triompher ensuite de ceux qu'ils auraient affaiblis en les divisant; et celui-ci, en renversant tous les projets des ennemis de la paix, assurait le repos avec la liberté des peuples, et les retenait toujours dans l'obéissance du Saint-Siège, dont on cherchait à les séparer.

On peut présumer que l'état des affaires en Italie arrêta l'évêque de Bologne dans son diocèse, pendant la tenue du premier Concile général de Lyon. Nous ne lisons pas en effet qu'il se soit trouvé dans cette Assemblée. Les historiens remarquent seulement, que lorsque le Pape Innocent IV, à son retour de France, arriva à Bologne, l'an 1254, notre Prélat eut l'honneur de le recevoir, et de le loger dans son palais, avec une partie de sa Cour. Sa Sainteté vit avec plaisir les grandes réparations que cet évêque faisait alors à l'église cathédrale. Il avait déjà consacré celle des religieux de saint François et de saint Dominique : et à sa persuasion, les Bolonois, venaient de mettre leur ville sous la protection spéciale des deux Saints fondateurs, dont ils avaient tant de fois admiré les vertus, et dont ils éprouvaient tous les jours le crédit auprès de Dieu.

Les attentions du religieux Pasteur s'étendaient à tout ce qui pouvait contribuer à entretenir l'union parmi les citoyens, en leur fournissant de nouveaux exemples de piété : il reçut avec bonté les Frères appelés de la Pénitence, et leur procura un établissement dans la ville. Mais rien ne contribuait davantage au dessein qu'il avait de former un peuple saint et agréable à Dieu, que cette ardente charité, qui le rendait en quelque manière prodigue à l'égard des pauvres, et infatigable dans les fonctions du saint ministère. La profusion de ses aumônes pouvait bien épuiser ses revenus; mais le zèle, dont il était animé, ne se lassait jamais ni par les fréquentes visites; qu'il faisait de tout son diocèse, ni par ses instructions familières, qui servaient toujours à soutenir la confiance des

peuples, à nourrir leur piété, où les instruire des devoirs de la religion. Persuadé qu'un successeur des Apôtres est le premier Ministre de la parole, le plus obligé par son état de l'annoncer souvent aux fidèles confiés à ses soins, il n'avait garde ni d'oublier ce que saint Paul avait si expressément recommandé à son disciple Timothée, ni de se dispenser, sans une juste nécessité, du devoir de la résidence. Il n'y eut que l'obéissance qui put le séparer pour un temps de son cher Troupeau.

Les progrès continuels de Mainfroi, dont la tyrannie semblait augmenter tous les jours avec sa puissance, inquiétaient beaucoup le Pape Alexandre IV, déjà mécontent du traité, que le cardinal Octavien avait fait avec ce prince, au préjudice des intérêts du Saint-Siège. Dans la nécessité de pourvoir à la sûreté de tout l'État ecclésiastique, et au repos des peuples, le Souverain Pontife jugea qu'il fallait opposer aux armes de Mainfroi les forces d'un plus puissant monarque ; et c'est ce qui l'engagea à choisir l'évêque de Bologne, pour l'envoyer en qualité de son Légat à la Cour d'Angleterre ; où nous savons qu'il se rendit dans le mois d'octobre 1255.

Le principal, ou l'unique objet de cette Légation, était de porter le roi Henri III à faire passer sans délai une armée en Italie, et à accepter pour le jeune prince Edmond, le second de ses fils, l'investiture du royaume de Sicile, sous les conditions, que le Légat était chargé de lui proposer. On convoqua pour cela une Assemblée de Seigneurs à Londres, dans laquelle Sa Majesté Britannique ayant accepté toutes les conditions, et promis solennellement le secours qu'on demandait, le Légat fit la cérémonie d'investir le prince Edmond du royaume de Sicile, et de Pouille, par un anneau qu'il lui donna de la part de Sa Sainteté. Ce traité, il est vrai, n'eut pas le succès dont on s'était flaté, parce que la Cour d'Angleterre ne put remplir ses engagements<sup>1</sup>, ni profiter de ses avantages.

<sup>1</sup> Voyez les Annales d'Odoric Rainald, 1255, n. 8 et 9, où on rapporte sommairement les conditions proposées par le Légat du Saint-Siège et acceptées par la Cour d'Angleterre.

ges Mais celle de Rome ne fut pas moins satisfaite de la diligence, et du zèle du Légat Apostolique, qui s'était acquitté de sa commission au gré du Souverain Pontife, sans qu'on pût attribuer l'inexécution du Traité qu'aux divisions des Anglais.

Nous ignorons le détail des actions de Jacques Boncambio pendant les cinq dernières années de sa vie. Nous savons seulement que dès son retour en Italie, il reprit le soin de son Église ; et qu'il eut la consolation de la faire jouir des douceurs de la paix jusqu'à sa mort, arrivée selon l'abbé Ughelli, le troisième jour d'octobre, où selon le Père Échard, le cinquième de décembre 1290. Il y avait seize ans qu'il remplissait, avec autant de zèle que de réputation, tous les devoirs d'un bon Pasteur, toujours chéri de son peuple, honoré de la confiance des Souverains Pontifes, estimé même par les ennemis de l'Église. Il voulut être enterré avec ses frères dans l'église des Dominicains : et sa mémoire, dit l'auteur de l'Italie Sacrée <sup>1</sup>, est encore en bénédiction parmi les Bolonois, qui ne pouvant oublier les biens tant spirituels que temporels qu'il leur avait procurés, l'ont toujours révééré comme un ami de Dieu, et un des plus illustres évêques. On lui attribue quelques ouvrages, qui n'ont point été imprimés.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 3 octobre 1569, victoire remportée par les catholiques sur les calvinistes de France, par la protection de la Très-Sainte Vierge et la récitation du Saint Rosaire. Saint Pie V, ayant envoyé des troupes auxiliaires de cavalerie et d'infanterie au roi de France Charles IX, pour l'aider à combattre les protestants qui avaient pris les armes contre lui, une grande bataille s'engagea. L'armée catholique tailla en pièces les calvinistes à la

<sup>1</sup> *Ad sexdecim annos Bononiensem administravit Ecclesiam..... excessit e vita die tertia mensis Octobris anno 1260, Bononiam delatus apud suos Prædicatores sepulchrum accepit..... suavissimam memoriam pia credulitas fidelium tanquam hominis Deo proprioris veneratur et colit.* Ughel. Ital. Sacr. T. II. Col. 22.



journée de Jarnac. Les principaux chefs protestants, tels que le prince de Condé et le comte de Deux-Ponts y furent tués ou moururent peu après de leurs blessures.

### MARTYROLOGE ROMAIN<sup>1</sup>.

A Rome, au quartier de Sainte Bibiane, Saint Candide, martyr.

De plus, les saints martyrs Denis, Fauste, Caius, Pierre, Paul et quatre autres, qui souffrirent beaucoup sous l'empereur Dèce. Depuis, sous Valérien, ayant enduré de longs tourments par l'ordre du président Émilien, ils remportèrent la palme du martyre.

En Westphalie, les deux saints Éwaldes, martyrs, qui, étant prêtres, et commençant à prêcher Jésus-Christ dans cette province, furent pris et massacrés par les païens. Une grande lumière qui parut durant plusieurs nuits autour de leurs corps fit connaître le lieu où ils étaient, et combien était grand leur mérite devant Dieu.

En Afrique, saint Maximien, évêque de Bagaie, qui, ayant été deux fois cruellement maltraité par les Donatistes, fut enfin précipité du haut d'une tour élevée, et laissé pour mort ; peu de temps après, il passa au repos du Seigneur, avec la gloire d'une généreuse confession.

<sup>1</sup>

#### QUINTO NONAS OCTOBRIIS.

Romæ ad Ursum pileatum sancti Candidi Martyris — Eodem die sanctorum Martyrum Dionysii, Fausti, Caji, Petri, Pauli et aliorum quatuor, qui primo sub Decio multa passi, demum sub Valeriano ab Æmiliano Præsidente diu tormentis vexati, martyrii palmam meruerunt. Apud antiquos Saxones sanctorum Martyrum duorum Ewaldorum, qui cum essent Presbyteri, et Christum ibi prædicare cœpissent, comprehensi sunt a Paganis, et occisi : ad quorum corpora noctu multa lux diu apparens, et ubi essent, et cujus essent meriti, declaravit. — In Africa sancti Maximiani Episcopi Bagajensis, qui a Donatistis iterum atque iterum sævissima passus, ex alta denique turri præcipitatus, et pro mortuo derelictus, gloria confessionis illustris postmodum quievit in Domino. — In Palæstina sancti Hesychii Confessoris, discipuli sancti Hilarionis, et in peregrinatione socii. — Apud Belgas in diœcesi Namurcensi sancti Gerardi Abbatis.

En Palestine, saint Hésyque, confesseur, disciple de Saint Hilarion, et son compagnon dans ses voyages.

En Belgique, au diocèse de Namur, saint Gérard, abbé.

**Additions des autres Martyrologes.**

Saint Théoctiste, martyr, fêté chez les Grecs.

Saint Join, ermite en Champagne.

Saint Thoteene, lapidé chez les Grecs, pour la foi.

Saint Pantaléonte, honoré à Tigra, dont il fut l'Apôtre.

Le Bienheureux Jean Massias, Frère prêcheur.

Saint Jean le Cozébyte, Évêque de Césarée, en Palestine.

Saint Guirard (*Vidradus*), abbé de Flavigny.

Sainte Cléridone, Vierge sanctifiée près de Sublac, dans la campagne de Rome, au v<sup>e</sup> siècle.

Saint Patus (*Patusius*), chanoine de Meaux, au viii<sup>e</sup> siècle.

Saint Rustique, martyr en Orient, décapité pour la foi.

Saint Ravaque, martyr sur les confins de l'Égypte au iv<sup>e</sup> siècle.

Saint Pierre, confesseur, captif pour la foi de Nicée, décapité à Taposiris, en Lybie.

Saint Sapargue, martyr en Afrique avec deux autres chrétiens.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Pierre Rodier, prêtre du diocèse de Clermont, pour refus du serment schismatique, déporté, mort dans le transport, le 3 octobre 1794, à l'âge de 58 ans.

Jacques Raux, prêtre du diocèse de Chartres, condamné pour la même cause, condamné à mort à Paris, guillotiné le 3 octobre 1794, à l'âge de 64 ans.

## QUATRIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint François d'Assise, Patriarche des Frères Mineurs. — Saint Crispe et saint Caius, disciples de Saint Paul. — Saint Marc, Saint Marcien et leurs compagnons, martyrs. — Saint Amon, solitaire de Nitrie. — Saint Alsan, roi d'Ethiopie. — Saint Pétrone, évêque de Bologne. — Saint Amphèle, forgeron. — Le Bienheureux Salomon II, roi d'Armorique. — Saint Edwin, roi d'Angleterre, martyr. — Saint Quentin, martyr en Touraine. — Sainte Aure, abbesse à Paris. — Saint Magdalcée ou Mauvé, évêque de Verdun. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT FRANÇOIS D'ASSISE,

PATRIARCHE DES FRÈRES MINEURS <sup>1</sup>.

La vie de saint François d'Assise est la condamnation des sages du monde, qui, semblables aux Juifs et aux Gentils, regardent comme un scandale et une folie l'humilité et la croix de Jésus-Christ. Il n'est pas rare, en effet, de trouver dans le

<sup>1</sup> Tiré de la vie de saint François, écrite par saint Bonaventure et publiée avec les notes de Sédulius et de Wadding. Ce dernier était un franciscain irlandais que sa science rendit célèbre en Espagne et en Italie. Il a donné d'excellentes annales de son ordre qui furent réimprimées à Rome il y a quelques années, avec des additions et des améliorations. Pour revenir à la vie de saint François par saint Bonaventure, c'est un grand avantage qu'elle soit la production d'un auteur qui possédait dans le même degré que son héros, l'esprit de prière, de pénitence et de charité. Nous en avons une encore plus ancienne, et antérieure à la translation du corps du Saint qui se fit en 1230; elle est de Thomas de Célano que saint François lui-même avait reçu dans son Ordre. Cet ouvrage vient d'être donné au public pour la première fois, d'après un bon manuscrit, par le Père Suyskens, un des continuateurs de Bollandus. Saint-Bonaventure le suit souvent, Wadding le cite; mais il paraît qu'il n'avait point vu l'original. Une troisième vie, dite *Trium Sociorum*, n'est pas moins estimée; elle fut écrite par l'ordre du général Crescentius, et eut pour auteurs trois des premiers compagnons du Saint : savoir le Bienheureux Léon son confesseur et son secrétaire, Rufin et Ange de Reati. Ces deux vies et deux autres moins longues ont précédé celle qu'écrivit saint Bonaventure en 1261, à la prière du Chapitre général de Narbonne, auquel il présida comme premier supérieur des Franciscains.

sein même du christianisme des hommes qui n'en ont point l'esprit, et qui n'y tiennent que par une profession extérieure ; ils ignorent ou feignent d'ignorer que Jésus-Christ ne répand ses grâces que sur les cœurs parfaitement dégagés des choses terrestres, solidement établis dans l'humilité, et brûlants d'amour pour lui ; et c'est pour avoir pratiqué ces différentes vertus dans le plus haut degré, que Saint François fut élevé à des communications si intimes de la Divinité, et à une perfection si sublime.

Il naquit, en 1182, à Assise, ville d'Ombrie, dans l'État ecclésiastique. Pierre Bernadoné son père descendait d'une famille noble, et originaire de Florence ; mais il s'était fait marchand, et demeurait dans la ville d'Assise, ainsi appelée de la montagne d'Assi sur laquelle elle est située. La mère se nommait Pica. Elle faisait, ainsi que son mari, profession d'une exacte probité. Ils jouissaient d'une fortune assez considérable, mais ils étaient tellement occupés de leurs affaires temporelles, qu'ils négligèrent l'éducation de leur fils. Comme ils commerçaient principalement avec les Français, ils lui en firent apprendre la langue et il parvint à l'entendre et à la parler si parfaitement, qu'on lui donna le nom de François, quoiqu'il eût reçu celui de Jean au Baptême.

Le jeune François montra beaucoup de passion pour les vains amusements du monde et pour l'acquisition des richesses ; il ne lâcha cependant pas la bride à ses désirs, et ne mit point sa confiance dans les biens périssables. Il s'était fait un devoir de donner l'aumône à tout pauvre qui la lui demandait pour l'amour de Dieu. Un jour qu'il était fort occupé, il en renvoya un sans rien lui donner ; mais s'étant aussitôt reproché son défaut de charité, il courut après le malheureux qu'il avait refusé, et répara sa faute. Il s'engagea dès lors, par vœu, à donner l'aumône à tous ceux qui la lui demanderaient pour l'amour de Dieu, et il l'accomplit fidèlement jusqu'à sa mort.

Sa charité, jointe à un grand fond de douceur et d'affabilité, le faisait aimer de tout le monde. Jamais il n'entendait parler

de l'amour de Dieu, sans ressentir une émotion secrète. Il était d'une patience à l'épreuve des divers accidents de la vie; il donna surtout des preuves de cette vertu dans une maladie longue et dangereuse dont il fut affligé. Après le rétablissement de sa santé, il se fit faire des habits riches, et monta à cheval pour prendre un peu de dissipation. Comme il traversait la plaine d'Assise, il aperçut un gentilhomme qui se trouvait alors réduit dans une grande pauvreté, et fort mal vêtu. Ce spectacle l'attendrit; il se dépouille de ses habits, et les échange contre les haillons du malheureux qu'il avait rencontré. La nuit suivante, il vit en songe un palais magnifique rempli d'armes marquées du signe de la Croix, et il crut entendre une voix qui lui disait que ces armes étaient pour lui et pour ses soldats, s'ils voulaient porter la Croix, et combattre courageusement sous ses étendards.

Après ce songe mystérieux, il se sentit plus fervent dans la prière; les choses de ce monde ne lui parurent plus dignes que de mépris, et il avait un ardent désir de vendre ses biens pour acheter la pierre précieuse de l'Évangile. Il ne savait cependant point encore quel parti prendre; mais de fortes inspirations lui donnaient à entendre qu'il devait commencer la guerre spirituelle à laquelle il se croyait destiné, par la mortification et par une victoire sur lui-même. Ces mouvements intérieurs de la grâce produisirent enfin leur effet. François se sentait de plus en plus enflammé du désir de mourir parfaitement à lui-même. Ayant un jour rencontré un lépreux qui s'approchait de lui, il en fut d'abord saisi, et recula d'horreur; mais revenant ensuite à lui-même, il embrassa ce lépreux, et lui donna l'aumône.

Résolu de tendre à la perfection, il ne se plaisait plus que dans la solitude, et il demandait sans cesse à Dieu de lui faire connaître sa volonté. Étant un jour en prière, il lui sembla voir Jésus-Christ attaché à la Croix. Cette vision fit sur lui une impression si vive, qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes lorsqu'il pensait aux souffrances du Sauveur, et depuis ce temps-là il parut singulièrement animé de l'esprit de ferveur.

de pauvreté et de charité. Souvent il visitait les hôpitaux, où il servait les malades avec une affection extraordinaire ; il baisait même les ulcères, sans écouter la délicatesse et les révoltes de la nature. S'il n'avait point d'argent à distribuer aux pauvres, il leur donnait ses propres habits. Dans un pèlerinage qu'il fit à Rome pour visiter les tombeaux des Apôtres il trouva un grand nombre de pauvres à la porte de l'église de Saint-Pierre ; il donna ses vêtements à celui qui paraissait dans le plus grand besoin ; il se couvrit ensuite de ses haillons, et resta tout le jour dans la compagnie des mendiants. Cet acte d'humilité fut récompensé par des grâces abondantes.

Comme la Croix de Jésus-Christ était entièrement empreinte sur son cœur, il saisissait toutes les occasions de mortifier sa chair. Un jour qu'il priait dans l'église de Saint-Damien, située hors des murs d'Assise, il lui sembla entendre une voix qui sortait du Crucifix devant lequel il était prosterné, et qui lui répéta par trois fois : « Va, François, et répare ma maison que tu vois tomber en ruines. » Il prit ces paroles à la lettre, et crut qu'il lui avait été ordonné de réparer l'église de Saint-Damien, laquelle était en très-mauvais état. Il se lève, et se rend à la maison paternelle. Il prend des pièces d'étoffe sans rien dire, et va les vendre à Foligno, qui est à douze milles d'Assise. On excuse cette action extraordinaire par la simplicité du cœur qui en fut le motif ; peut-être aussi que François, qui était âgé pour lors de vingt-cinq ans, était associé avec son père, et qu'à ce titre il avait une part dans les effets de commerce. Quoi qu'il en soit, il apporta le prix de la vente au Prêtre de l'église de Saint-Damien, et lui demanda la permission de rester avec lui. Le prêtre lui accorda l'objet de sa demande ; mais il refusa d'accepter l'argent. François le prit, et le jeta sur une des fenêtres de l'église.

Cependant son père ayant appris ce qui s'était passé, accourut tout en colère à l'église de Saint-Damien. François se tint caché pendant quelques jours, après quoi il reparut dans les rues d'Assise. Il était si défiguré et si mal vêtu, que le peuple le poursuivait comme un insensé ; humiliation qu'il souffrait

avec joie. Son père ne pouvant plus retenir sa colère, le ramène à sa maison, et le renferme dans une espèce de cachot, après l'avoir cruellement maltraité. Une absence de Bernardoné, occasionnée par un voyage, rendit la liberté au serviteur de Dieu : il la dut aux soins de sa mère. François retourna à l'église de Saint-Damien. Son père alla de nouveau l'y trouver ; comme il lui était impossible de le déterminer à revenir avec lui, il l'accabla d'injures et de coups, et ne s'apaisa que quand il eut reçu l'argent qui était sur une des fenêtres de l'église. Il proposa ensuite à son fils de faire, en présence de l'Évêque, une renonciation de tous ses biens. François accepta la proposition, et remit tout ce qu'il pouvait posséder dans le moment ; et il ajouta qu'il voulait être disciple de Jésus-Christ et qu'en cette qualité il était prêt de tout souffrir pour l'amour de lui. Lorsqu'il fut avec son père devant l'Évêque d'Assise, il fit la renonciation demandée, par un acte que les lois prescrivaient en pareil cas ; puis emporté par la ferveur de son zèle, il se dépouilla de ses propres habits, en disant à son père avec autant de douceur que de tranquillité : « Jusqu'ici je vous ai appelé mon père sur la terre ; mais j'ai bien raison de dire maintenant, notre Père, qui êtes aux cieux, dans lequel j'ai mis tout mon trésor et toute mon espérance. » L'Évêque, attendri jusqu'aux larmes à la vue d'une telle ferveur, le prend dans ses bras, l'enveloppe de son manteau, et ordonne à ses gens d'apporter de quoi le couvrir. Il se trouva par hasard un vieux manteau d'un paysan, domestique de l'évêché ; on le présentait à François, qui après l'avoir reçu avec actions de grâces, s'en revêtit et forma dessus une croix avec du mortier. Cet événement arriva en 1206, et le Saint avait alors vingt-cinq ans<sup>1</sup>.

Au sortir du palais de l'Évêque, il alla chercher un lieu solitaire.

<sup>1</sup> Les trois compagnons du Saint, qui ont écrit sa vie, disent qu'il se dépouilla des habits qu'il avait reçus de son père, ce qui ne comporte pas une nudité entière, comme le prétendent quelques impies qui veulent jeter du ridicule sur la religion. Les mêmes auteurs ajoutent qu'on vit un cilice sur ses habits du Saint, et ils n'excluent pas non plus le vêtement qu'exige la pudeur.

taire hors de la ville. On l'entendait le long du chemin chanter à haute voix les louanges du Seigneur. Étant rentré dans un bois, il fut rencontré par une bande de voleurs qui lui demandèrent qui il était. « Je suis, leur répondit-il, le hérault du grand roi. » Cette réponse les irrita ; ils le battirent et le jetèrent dans une fosse pleine de neige. Il se réjouit d'un tel traitement, et continua de chanter les louanges de Dieu. Il arriva enfin à un monastère, où il se présenta comme un mendiant, et reçut l'aumône en cette qualité. Lorsqu'il était à Gubio, un des habitants de cette ville, qui le reconnut, le retira dans sa maison, et lui donna un habit décent, mais simple et pauvre, fait de la même manière que celui des ermites. Il le porta pendant deux ans, et ne marchait jamais qu'un bâton à la main. Durant son séjour à Gubio, il visitait souvent l'hôpital des lépreux, auxquels il lavait les pieds, et qu'il servait de ses propres mains ; il pensait et baisait même quelquefois leurs ulcères.

Toujours persuadé qu'il devait travailler aux réparations de l'église de Saint-Damien, il se mit à ramasser des aumônes pour cet objet. Il vint quêter jusque dans la ville d'Assise, où il avait joui autrefois d'une fortune considérable. Il essuya toutes sortes d'insultes de la part de ses parents et de ses anciens amis ; mais il profitait de cette épreuve pour s'exercer à la pratique des humiliations. Tandis qu'on rebâtissait l'église de Saint-Damien, il se mêlait avec les ouvriers, portait lui-même les pierres, et servait de manœuvre ; il travailla aussi aux réparations d'une ancienne église.

Il se retira ensuite auprès d'une petite église qui appartenait à une abbaye de Bénédictins, et que ces Religieux appelaient *Portioncule*, parce qu'elle était sur une petite portion de terre de leur dépendance. Elle était environ à un mille d'Assise. On l'avait abandonnée dans le temps dont nous parlons, parce qu'elle tombait en ruines. François choisit ce lieu pour sa demeure, à cause de la solitude qui y régnait. Un autre motif de son choix, c'est que l'église était dédiée sous l'invocation de Notre-Dame-des-Anges, et qu'il avait une dévotion par-



ticulière tant pour ces Esprits célestes que pour Celle qui en est la Reine. Il répara cette église en 1207, comme il avait fait précédemment celles de Saint-Damien et de Saint-Pierre. Il y allait ordinairement prier, et y reçut plusieurs faveurs célestes.

Deux ans après, comme il entendait la Messe, il fut extrêmement frappé de ces paroles de l'Évangile<sup>1</sup> : *Ne portez ni or, ni argent, ni provisions pour le voyage, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton*. La Messe finie, il pria le prêtre de les lui expliquer. Il les entendit à la lettre, et se les appliqua à lui-même ; puis ayant jeté son argent, ôté sa chassure, et quitté son bâton avec sa ceinture de cuir, il se revêtit d'un habit pauvre qu'il lia avec une corde. Cet habillement, qu'il donna l'année suivante à ses disciples, était celui que portaient les bergers et les pauvres paysans de ce canton d'Italie ; il y ajouta dans la suite un petit manteau avec un capuce pour se couvrir la tête. En 1260, saint Bonaventure fit faire ce capuce un peu plus long, en sorte qu'il pût couvrir la tête et les épaules. On voit encore à Assise, à Florence et en quelques autres lieux d'Italie, quelques-uns des habits du serviteur de Dieu.

François, brûlant de zèle pour la gloire de Dieu, exhortait les pécheurs à la pénitence, et il le faisait avec une telle onction, que tous ceux qui l'écoutaient en étaient attendris. Il commençait ses discours par ces paroles qu'il dit depuis avoir été révélées de Dieu : « Que le Seigneur nous donne sa paix. » C'est la salutation dont Jésus-Christ et saint Paul à son exemple, avaient coutume de se servir. Le Saint avait été déjà favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Lorsqu'il quêtait pour les réparations de l'église de Saint-Damien, il avait coutume de dire : « Aidez-moi à finir ce bâtiment. Il y aura là  
« un monastère de Vierges, qui, par leurs vertus feront glori-  
« fier Notre-Seigneur dans toute l'Église : » prédiction qui fut vérifiée cinq ans après dans sainte Claire, qui inséra cette pro-

<sup>1</sup> L'Évangile dont il s'agit se trouve dans quelques anciens missels latins, à la messe de saint Matthias, qui se célèbre le 21 février. Ceci arriva en 1200.

phétie dans son testament<sup>1</sup>. Quelque temps auparavant, un homme du duché de Spolète avait tout le visage rongé d'un horrible cancer. Tous les remèdes ayant été inutiles, il fit plusieurs pèlerinages qui ne lui procurèrent pas non plus la guérison qu'il désirait. Enfin il résolut d'aller trouver François : pénétré de vénération pour lui, il voulut se jeter à ses pieds ; mais le Saint l'en empêcha, et le guérit en baisant sa plaie. « Je ne sais, dit saint Bonaventure à ce sujet, ce que l'on doit « le plus admirer, ou un tel baiser, ou une telle guérison. »

La Passion de Jésus-Christ était le principal objet de sa piété, et il en faisait le sujet le plus ordinaire de ses méditations. Ses yeux se remplissaient alors de larmes abondantes. Un de ses amis passant un jour devant l'église de la Portioncule, l'entendit gémir et sangloter tout haut ; mais il fut fort étonné quand il le vit tout baigné de larmes. Il lui reprocha cette excessive sensibilité comme une faiblesse honteuse et indigne d'un homme. « Je pleure, répondit le Saint, je pleure la Passion de mon Seigneur Jésus-Christ, et je ne dois pas avoir la honte de la pleurer publiquement par toute la terre. » On ne conçoit pas en effet comment les Chrétiens ne meurent pas de douleur et de confusion, de ce qu'en pensant à ce mystère, ils n'éprouvent point les plus vifs sentiments de componction, d'amour et de reconnaissance. Il n'y a que les impies qui puissent regarder avec insensibilité un Dieu mourant sur la Croix. « Pour moi, disait saint Augustin à son troupeau, je veux pleurer avec vous à la vue de ce spectacle. La Passion du Sauveur doit exciter notre ferveur, et faire couler mes larmes. En pourrait-on verser autant qu'en exige un sujet si important ? Non sans doute, quand bien même on aurait une fontaine à ses yeux<sup>2</sup>... Considérons ce que Jésus-Christ a souffert afin d'augmenter la véhémence de nos soupirs et l'abondance de nos larmes<sup>3</sup>. » Ce fut dans la Passion de Jésus-Christ que saint François puisa cette ferveur et cette humilité qu'on admira toujours en lui.

<sup>1</sup> Voyez Wadding, *ad an* 1253. — <sup>2</sup> S. Aug. *Prwf. Enar.* 2. *In Ps.* xxi. n. 1.  
— <sup>3</sup> *Ibid.* n. 4.

Sa sainteté qui devenait de jour en jour plus célèbre, lui attira des disciples. Bernard de Quintavalle fut un des premiers. C'était un des principaux habitants d'Assise, universellement estimé pour sa prudence et sa vertu, qui avait beaucoup d'autorité parmi ses compatriotes, et qui par ses conseils conduisait les affaires importantes. Frappé de la conduite extraordinaire de François, il l'invita à souper chez lui, et lui prépara un lit à côté du sien dans la même chambre. Lorsque le Serviteur de Dieu le crut endormi, il se leva, se mit à genoux, puis, les yeux levés au Ciel, et les bras étendus en forme de croix, il répétait fort lentement, et en répandant beaucoup de larmes : *Mon Dieu et mon tout* ; ce qui dura toute la nuit. La vivacité de sa ferveur, et la véhémence de son amour le transportaient au point qu'il n'était plus maître de lui-même. Bernard, qui l'observa toute la nuit à la lueur d'une lampe qui brûlait dans la chambre, se disait à lui-même : *C'est là certainement un serviteur de Dieu*. Il ne pouvait se lasser d'admirer un homme qui était ainsi crucifié au monde. L'ayant éprouvé encore quelques autres fois il résolut de céder à l'attrait qui le portait à suivre son exemple ; il le pria de lui permettre de s'attacher à lui pour mener le même genre de vie. François lui répondit qu'il fallait consulter Dieu avant de rien décider ; que le lendemain ils entendraient la messe ensemble dans la vue de connaître plus particulièrement la volonté du Ciel. Bernard étant assuré de sa vocation, vendit ses biens, et les distribua aux pauvres. Pierre de Catane, chanoine de la cathédrale d'Assise, se joignit à eux. François leur donna son habit le 16 août 1209. C'est de ce jour que l'on date la fondation de l'Ordre du Saint. Quelques auteurs cependant l'avancent d'un an, et la marquent au jour où le Saint, après avoir entendu lire à la messe l'Évangile dont nous avons parlé, embrassa le genre de vie qu'il suivit depuis.

Il lui vint un troisième disciple, qui se nommait Gilles. C'était un homme qui joignait à une grande vertu une simplicité singulière ; il alla ainsi que Bernard et Pierre, joindre

le Saint dans sa cellule auprès de Notre-Dame des Anges. Lorsqu'ils eurent été reçus tous trois, François se rendit à Rome, et obtint une approbation verbale de son Institut, du Pape Innocent IV, en la même année 1200, peu de temps avant le couronnement de l'empereur Othon IV, dont la cérémonie se fit dans la même ville sur la fin du mois de septembre. Après son retour de Rome, il alla vivre avec ses disciples dans une petite cabane située dans le voisinage d'Assise, et près d'un ruisseau nommé Rivo-Torto. Il passa quelque temps avec eux dans la Marche d'Ancône pour y prêcher la pénitence, et ils revinrent tous ensuite se fixer à la Portioncule. Leur nombre s'augmenta insensiblement. François se voyant à la tête de cent vingt-sept disciples, les fit assembler, et leur parla d'une manière fort pathétique du royaume de Dieu, du mépris du monde, de la nécessité de renoncer à sa volonté, de la mortification de ses sens ; il ajouta en finissant son discours : « Ne craignez point de paraître petits et méprisables, ni d'être traités de fous et d'insensés par les hommes ; mais annoncez la pénitence avec simplicité, vous confiant en Celui qui a vaincu le monde par l'humilité : c'est lui qui parlera en vous par son Esprit. N'allez pas perdre le royaume du ciel pour quelques avantages temporels, et donnez-vous de garde de mépriser ceux qui vivent autrement que vous ; Dieu est leur maître comme il est le vôtre, et il peut les appeler à lui par d'autres voies. »

Le Saint leur composa une règle, et cette règle n'était qu'un recueil des maximes tracées dans l'Évangile pour arriver à la perfection par la pratique des conseils ; il y ajouta quelques observances particulières pour entretenir l'uniformité dans la manière de vivre. Il y exhorte ses Frères au travail des mains, mais il ne veut point qu'ils reçoivent d'argent ; il leur permet seulement de recevoir les choses dont ils ont besoin pour leur subsistance. Il leur recommande de ne point rougir de mendier, en se rappelant la pauvreté de Jésus-Christ. Il leur défend de prêcher en quelque lieu que ce soit, sans la permission de l'Évêque. Il porta sa règle à Rome pour la faire approuver par

le Saint-Siège. Innocent III, qui occupait alors la Chaire de saint Pierre, ne se montra pas d'abord favorable au désir de François. Plusieurs cardinaux pensaient de même, et disaient qu'au lieu de multiplier les Ordres religieux, il fallait réformer ceux qui étaient établis; ils ajoutaient encore que la pratique de la pauvreté telle que l'entendait le nouvel Instituteur, n'était pas possible. Le cardinal Colonne cependant plaida en faveur de l'Institut de François, et montra qu'il n'avait pour objet que l'observation des conseils évangéliques. Le Pape, après avoir délibéré quelque temps, résolut de consulter Dieu avant de se décider. Il dit depuis à son neveu, de qui saint Bonaventure l'apprit, que la volonté du ciel lui avait été manifestée d'une manière extraordinaire, et que c'était en conséquence qu'il avait déféré à la demande du Saint. Il donna en 1210 son approbation qui ne fut pourtant que verbale, et il éleva François au diaconat<sup>1</sup>.

Le premier dessein de François et de ses compagnons était de former une société d'hommes qui s'appliqueraient dans la solitude à mourir de plus en plus à eux-mêmes, et à ne vivre que de la vie de Jésus-Christ, mais dans la suite le saint Fondateur se sentit animé d'un désir ardent de porter les pécheurs à la pénitence; il voulut cependant ne rien entreprendre qu'il n'eût délibéré sur ce sujet avec ses Frères, et consulté Dieu dans la prière. Ces précautions prises, il crut que le Ciel les appelait lui et ses compagnons à prêcher la pénitence au monde par leurs discours et leurs exemples.

François ayant obtenu du Pape ce qu'il demandait, partit de Rome avec ses douze disciples. Ils traversèrent la vallée de Spolète, et se rendirent de là dans la cabane de Rivo-Torto. Ils en sortaient quelquefois pour aller prêcher dans la can-

<sup>1</sup> La première règle que composa saint François était *fort courte*, se<sup>l</sup> Célano, etc. Elle n'existe plus. Celle que Wadding donne pour la première fut que la seconde ou la troisième, et elle est plus longue que la dernière. Elle contient en effet 23 chapitres en 9 pages *in-folio* (ap<sup>l</sup> Wadding *Opusc. Saint Francisci.* p. 133, et *in Annal. adian.* 1218), au lieu que la dernière, approuvée par Honorius III, contient à peine quatre pages et de (in *visdem Annal. ad an.* 1223).

pagne. Quelque temps après, les Bénédictins du Mont-Soubase leur cédèrent l'église de la Portioncule, à condition qu'elle serait toujours regardée comme le chef-lieu de leur Ordre. Le Saint en refusa la propriété, et n'en voulut avoir que l'usage. Il envoya chaque année à ses bienfaiteurs, par manière de redevance un petit panier de poissons appelés *laschi*, et qui se trouvent en abondance dans une rivière voisine. Les Bénédictins, à leur tour donnaient aux Frères une certaine quantité d'huile.

Le Saint avait grand soin d'éloigner de son Ordre l'esprit de propriété, et il pouvait dire dans la plus exacte vérité, qu'il ne possédait rien sur terre. Il mettait sa gloire à être le disciple de Celui qui, pour l'amour de nous, était né dans une étable, qui n'avait point eu où reposer sa tête, qui n'avait subsisté que par la charité du peuple, qui était mort sur la Croix dans un dénûment entier, afin d'expier nos péchés, et de guérir notre cupidité, notre orgueil, notre sensualité et notre ambition. L'amour de François pour la pauvreté venait : 1° du désir de ressembler à Jésus-Christ, qui s'est fait pauvre pour nous, et qui, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, a toujours vécu dans la pauvreté ; 2° de la facilité que l'on trouve dans cet état pour se perfectionner dans l'humilité, dans la patience, dans la douceur, par la pratique des privations, des souffrances et des humiliations qui accompagnent toujours la pauvreté ; 3° des puissants remèdes qu'elle fournit contre les penchants déréglés, et surtout contre l'amour désordonné du monde : mais cette vertu, pour être méritoire, doit consister dans le sentiment du cœur ; sans cela, elle ne serait pas digne de la récompense promise par Jésus-Christ ; elle ne détruirait point les passions, elle ne serait point le principe de plusieurs autres vertus. François avait puisé l'esprit et l'amour de la pauvreté dans la méditation de la vie et des souffrances du Sauveur ; aussi tâchait-il d'inspirer les mêmes sentiments à ses Frères. Un jour qu'ils lui demandaient laquelle de toutes les vertus était la plus agréable à Dieu : « La pauvreté, leur dit-il, est la voie du salut, la nourrice de l'humilité et la racine de la

perfection. Ses fruits sont cachés, mais ils se multiplient par une infinité de moyens. » Il appelait l'esprit de pauvreté, le fondement de son Ordre ; et l'on voyait qu'il en était parfaitement pénétré dans ses habits, dans les choses qui servaient à son usage et dans toutes ses actions. Plusieurs fois il lui arriva de faire détruire des maisons déjà bâties qu'on avait données à ses Religieux, parce qu'il les trouvait trop vastes et trop somptueuses pour des hommes qui étaient voués par état à la pratique la plus exacte de la pauvreté évangélique. Étant revenu à la Portioncule après une absence de quelque temps, il voulut ordonner la démolition d'un nouveau bâtiment qu'on venait d'y construire, parce qu'il le jugeait trop commode ; mais il en fut empêché par les habitants d'Assise, qui déclarèrent que le bâtiment avait été construit à leurs frais, et qu'ils le destinaient à loger les étrangers, qui sans cela se verraient exposés à manquer d'asile. Sa règle portait que les églises de l'Ordre seraient basses et petites, et que les autres bâtiments seraient de bois. Il se rendit cependant aux représentations qu'on lui fit relativement à certains pays où le bois est plus cher que la pierre, à condition toutefois qu'on ne s'écarterait point des règles de la pauvreté la plus stricte.

L'amour de François pour la pénitence était extraordinaire. Il satisfaisait à peine aux besoins de la nature, et il était ingénieux à trouver des moyens de mortifier son corps ; quoique son habit fût très-rude, il en rendait l'usage encore plus pénible. La terre nue lui servait ordinairement de lit ; il dormait assis, et la tête appuyée sur un morceau de bois ou sur une pierre. Ce qu'il mangeait était rarement cuit, excepté dans le cas de maladie ; mais lorsque ses aliments avaient été préparés au feu, il y mêlait souvent de l'eau, ou même des cendres. Il ne buvait que de l'eau, et en petite quantité, quelle que pût être la chaleur. Il faisait huit carêmes chaque année. Il crut cependant devoir permettre l'usage de la viande à ses Frères, en raison de l'indulgence que la fin de son Institut rendait nécessaire<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'historien de l'université de Paris manque à la justice en traitant cette indulgence de relâchement dans la discipline monastique. L'abstinence pe

donnait à son corps un nom de mépris qui donnait à entendre qu'il était fait pour porter des fardeaux, pour être maltraité et nourri grossièrement. Il comparait les paresseux à ces insectes qui, sans rien faire, vivent du travail d'autrui. Cependant comme on doit avoir pour son corps une charité bien réglée, il se reprocha, quelques jours avant sa mort, d'avoir peut-être usé de trop de rigueur à l'égard du sien ; mais il s'excusa en même temps sur ce qu'il avait cru devoir prendre le parti le plus sûr pour conserver la pureté de son âme, et procurer la plus grande gloire de Dieu. Lorsqu'une abstinence immodérée empêchait quelque Frère de dormir, il lui portait un morceau de pain, et il mangeait avec lui pour le délivrer de tout embarras et de toute confusion.

Nous ne pouvons passer sous silence l'attention avec laquelle il veillait sur lui-même pour conserver la vertu de pureté. Dans les commencements de sa conversion, la chair lui livra de cruels assauts, et il se jetait souvent dans de l'eau à demi-glacée pour amortir le feu de la concupiscence. Un jour que la tentation était plus violente qu'à l'ordinaire, il prit une rude discipline, puis étant sorti de sa cellule, il alla se rouler dans la neige. Le courage avec lequel il combattait le démon, lui fit remporter une victoire complète, et il n'eut plus dans la suite de tentations d'impureté, mais il fut toujours très-exact à éviter jusqu'à l'apparence même du danger. Il gardait si bien ses yeux en conversant avec les femmes, qu'à peine en connaissait-il une seule de vue. « Les occasions, se disait-il à lui-même, affaiblissent l'homme le plus fort. On ne peut converser fréquemment avec les femmes, sans que le cœur en souffre, comme il n'est pas possible de mettre du feu dans son sein sans se brûler. Un Religieux, ajouta-t-il, a-t-il besoin de traiter avec les femmes, à moins qu'il ne soit question de les entendre dans le tribunal de la pénitence, ou de leur donner des avis concernant leur salut ? On est bientôt vaincu lorsqu'on se

pétuelle de la viande, quoique générale, souffrait des dispenses parmi les anciens moines. Ceux de l'Orient l'observent aujourd'hui presque universellement.



croit en sûreté. Peu peu que le démon trouve de prise, il excite une guerre dangereuse. »

L'éclat des vertus dont nous venons de parler, était rehaussé par une profonde humilité de cœur. François se regardait comme le plus méprisable des hommes, et désirait que tous le réputassent tel ; il aimait les opprobres, et fuyait les louanges et les honneurs. Quand il s'entendait louer, il se disait à lui-même : « L'homme n'est dans la réalité que ce qu'il est aux yeux de Dieu. » Il ordonnait souvent à quelque Frère de lui faire des reproches. S'il ne pouvait éviter les honneurs, il était pénétré d'une confusion secrète. Il se servait cependant de ces circonstances pour sa sanctification. « Je rapporte à Dieu, disait-il, les honneurs qu'on me rend, parce qu'ils ne sont dus qu'à lui. Je n'en prends rien pour moi ; mais je m'abîme de plus en plus dans ma bassesse et mon néant. Les statues de bois ou de pierre ne retiennent rien des marques de respect et d'honneur qu'on leur donne ; tout est renvoyé à l'objet qu'elles représentent. Or, quand les hommes honorent Dieu dans ses créatures, et même en moi qui suis la dernière de toutes, je ne considère que lui seul. » Souvent il publiait ses propres fautes, afin de se faire mépriser. Quant aux dons de Dieu, il avait soin de les tenir cachés, et s'il arrivait que quelqu'un témoignât de l'estime pour sa personne, il répondait : « On ne doit pas louer un homme qui n'est point sûr de son sort, et qui ne sait ce qu'il deviendra. » D'autres fois il disait : « Un homme ne doit point se glorifier parce qu'il jeûne, qu'il pleure, qu'il châtie son corps, toutes choses que peut faire un pécheur. Il n'y a qu'une chose qu'un pécheur ne fait point : c'est de servir Dieu fidèlement, et de lui attribuer purement ce qu'il nous donne. » Un Frère qui l'accompagnait ayant eu une extase, vit dans le Ciel un trône brillant ; et entendit une voix qui lui disait qu'il était destiné à François. Demandant au Saint après cette vision, comment il pouvait avec vérité s'appeler le plus grand pécheur du monde, il en reçut cette réponse : « Si Dieu avait accordé au plus grand pécheur autant de grâce qu'à moi, il aurait été moins ingrat que je ne le suis ; s'

m'eût abandonné à moi-même, j'aurais commis plus de crimes que tous les autres pécheurs. » Ce fut son humilité qui l'em pêcha de recevoir la prêtrise, et qui le détermina à rester diacre toute sa vie.

Par un effet de la même vertu, il aimait singulièrement la pratique de l'obéissance. On le voyait souvent consulter les derniers de ses Religieux, quoiqu'il fût doué d'une rare prudence, et même du don de prophétie. Dans ses voyages, sa coutume était de promettre obéissance au Frère qu'il prenait pour compagnon. Il regardait comme une des plus grandes grâces que Dieu lui eût faites, la disposition où il était d'obéir avec autant de facilité et de promptitude à un simple novice, qu'au plus ancien et au plus prudent des Religieux ; la raison qu'il apportait de cette disposition, était qu'il fallait considérer, non pas la personne à laquelle on obéit, mais la volonté de Dieu manifestée par celle des supérieurs. Quelqu'un lui demandant comment devait se comporter un homme qui voulait pratiquer la vertu d'obéissance, il répondit qu'il devait être à l'égard de sa volonté comme un corps mort : mais il se montrait en même temps ennemi de toute singularité. Ayant appris qu'un de ses Frères portait si loin l'amour du silence, qu'il ne voulait confesser ses fautes que par des signes, il dit qu'il n'était point conduit par l'Esprit de Dieu, mais par celui du démon, et qu'au lieu de pratiquer une vertu, il se laissait séduire par une tentation folle et extravagante. On vit dans la suite combien il y avait de sagesse dans son jugement à l'égard de ce Religieux. François avait une extrême aversion pour toute espèce de dissimulation ou de déguisement. Il voulait être connu en tout pour tel qu'il était. Il ne se permettait aucun adoucissement dans la maladie, à moins qu'il ne fût public, et il refusait de se servir de certains vêtements qu'on lui recommandait pour se garantir du froid, s'ils étaient de nature à ne pouvoir être vus des autres.

L'ardeur de sa charité était si grande qu'il ressemblait moins à un homme qu'à un Séraphin. Il paraissait ne vivre que de prière et de contemplation ; il ne pouvait se lasser de conver-

ser avec Celui qui était l'unique objet de toutes ses affections. Chaque année il se renfermait quarante jours dans sa cellule, après l'Épiphanie, pour honorer le jeûne de Jésus-Christ dans le désert. Il redoublait durant ce temps-là ses austérités et ses prières. Ses communions étaient fort fréquentes, et souvent accompagnées de ravissements et d'extases. Il récitait l'Office divin toujours debout et nu-tête ordinairement les yeux baignés de larmes, sans jamais s'appuyer sur quoi que ce soit, même en maladie. Lorsqu'il était en voyage, il s'arrêtait pour le réciter, afin d'être plus attentif et plus recueilli. Le corps, disait-il à cette occasion, désire le repos pour prendre une nourriture corruptible ; à plus forte raison l'âme doit-elle être tranquille lorsqu'elle prend la nourriture qui lui est propre. Il avait tant de respect et de dévotion pour les noms sacrés de Dieu et de Jésus-Christ, qu'il mettait dans un lieu décent toutes les choses sur lesquelles ils étaient écrits ou gravés. Le cours des faveurs extraordinaires qu'il recevait dans les communications de son âme avec le Ciel, fut suspendu pendant deux mois : il tomba dans une sécheresse désolante ; mais il ne se laissa point abattre par cette tentation ; il continua de prier selon sa coutume, et il fut consolé par le retour de sa première ferveur. Quoique sa dévotion s'étendit à tous les mystères de la vie du Sauveur, il était particulièrement touché de ceux de sa naissance et de sa Passion, parce qu'il y voyait éclater d'une manière spéciale l'amour de la pauvreté et du dénûment le plus absolu. Il était tout hors de lui-même lorsqu'il parlait ou qu'il entendait parler de l'Incarnation. Ces paroles, *le Verbe s'est fait chair*, produisaient en lui une impression extraordinaire.

Il avait aussi une tendre dévotion pour la sainte Vierge, qu'il avait choisie pour la patronne spéciale de son Ordre. Il jeûnait en son honneur depuis la fête de saint Pierre et de saint Paul, jusqu'à celle de l'Assomption. Il jeûnait ensuite quarante jours pour honorer les saints Anges, et surtout l'Archange saint Michel. Il s'imposait un jeûne de quarante autres jours à la fête de tous les Saints. Il résulte de là qu'il jeûnait presque

toute l'année, malgré toutes les pratiques et toutes les austérités auxquelles il s'était assujéti. Sa ferveur lui mérita des consolations et des grâces qui ne sont que pour les âmes privilégiées. Souvent il avait des ravissements dans la prière. Il recevait ces faveurs même en voyage ; aussi avait-il coutume de dire à ceux qui l'accompagnaient, de marcher devant, afin de s'entretenir avec plus de facilité dans le recueillement, et de cacher l'effet des visites célestes dont il était favorisé ; mais plus il s'humiliait, plus Dieu prenait plaisir à l'élever au-dessus des autres hommes. Il lui communiqua ces lumières qu'on ne puise point dans les livres, et lui donna cette intelligence sublime qui fait pénétrer les vérités contenues dans l'Écriture, ainsi que les mystères ineffables de la religion. Il lui découvrait l'avenir, et le lui faisait prédire.

François avait encore le don des larmes dans le plus haut degré. Ses yeux étaient comme deux fontaines qui coulaient sans cesse ; en sorte que sa vue en fut considérablement affaiblie. Le médecin lui conseillant de modérer l'abondance de ses larmes s'il ne voulait pas devenir aveugle, il lui répondit : « Mon Frère, l'esprit n'a point reçu de lumière pour la chair, « mais la chair pour l'esprit : ainsi le soin de conserver la vue « corporelle ne doit point devenir un obstacle à la lumière « spirituelle ni aux consolations divines. » Sa patience était à toute épreuve. Il se soumit avec plaisir à une opération très-douloureuse que les médecins jugèrent nécessaire. Il s'agissait de lui appliquer un fer rouge au-dessus de l'oreille, pour faire sortir des humeurs qui lui causaient une maladie dangereuse<sup>1</sup>. Voyant l'instrument entre les mains du chirurgien, il parla de la sorte en s'adressant au feu : « Je vous prie de me traiter « favorablement, et de tempérer votre chaleur pour que je « puisse la supporter. » On lui enfonça le fer chaud depuis l'oreille jusqu'au sourcil, sans qu'il fit entendre la moindre plainte.

Le Saint dans toute sa conduite avait toujours son âme inti-

<sup>1</sup> Cette méthode d'opérer était en usage avant l'invention des vésicatoires, et même celle des ventouses encore plus anciennes.

mement unie à Dieu. Il le consultait dans tout ce qu'il entreprenait ; et il inspirait les mêmes sentiments à ses Frères. Il leur enseignait surtout à faire une grande estime de l'humilité, du renoncement, du recueillement, à solliciter sans cesse l'Esprit de prière qui est la source de toutes les grâces, et sans lequel on ne peut opérer le bien. Entre tous les exercices, celui qu'il recommandait le plus fortement était l'oraison mentale. S'il trouvait quelqu'un attaqué d'une tentation de tristesse ou d'aridité spirituelle, il l'exhortait à recourir à Dieu avec ferveur, et à se tenir continuellement en sa présence jusqu'au retour des consolations. Il voulait qu'on dit après les visites extraordinaires du Saint-Esprit : « Si c'est vous, Seigneur, qui par votre bonté infinie avez daigné m'accorder cette consolation, à moi qui suis un pécheur et si peu digne de vos miséricordes, je vous recommande la faveur que vous m'avez faite, afin que vous en conserviez le fruit dans mon cœur. Je tremble que ma perversité naturelle ne vous dérobe votre don et votre trésor. » Lorsqu'il récitait l'Oraison dominicale, c'était toujours fort lentement : il éprouvait un goût singulier de dévotion à chaque demande et même à chaque mot. La doxologie, *Gloire au Père, etc.*, était une de ses aspirations favorites ; il la répétait très-souvent, et il conseillait aux autres de faire la même chose. Un Frère convers lui demandant un jour la permission d'étudier, il lui dit : « Répétez souvent la doxologie, *Gloire au Père, etc.*, et vous deviendrez fort savant aux yeux de Dieu. » Le Frère obéit, et fit en peu de temps des progrès rapides dans la vie spirituelle.

Le Saint s'écriait quelquefois dans les transports de sa ferveur : « Faites, mon Dieu, que la douce violence de votre amour me détache de toutes les choses sensibles, et me consume entièrement, afin que je puisse mourir pour votre amour infini. Je vous le demande par vous-même, ô Fils de Dieu, qui êtes mort pour l'amour de moi ! Mon Dieu et mon tout, qui êtes-vous, et qui suis-je, sinon un ver de terre ? Je désire vous aimer, Seigneur adorable. Je vous ai consacré mon âme

mon corps avec tout ce que je suis. Je me porterai avec ardeur à tout ce qui contribuera le plus à vous glorifier. Oui, mon Dieu, c'est là l'unique objet de tous mes désirs. » Il exprimait quelquefois dans des cantiques ses pieux sentiments, ce qui est arrivé à d'autres Saints. « Je connais, dit sainte Thérèse<sup>1</sup>, une personne qui, sans être poète, a quelquefois composé sur-le-champ des stances d'une vraie poésie, dans lesquelles elle peignait avec beaucoup de vivacité les peines que lui faisaient souffrir les transports de l'amour divin, et en même temps les douceurs ineffables qu'elle goûtait dans ces peines. » François dans la sainte ivresse de son amour ne pouvait retenir les affections brûlantes de son cœur, et plus d'une fois il les rendit dans des termes pleins d'énergie. Tels sont les deux cantiques qu'il composa, et que nous avons encore<sup>2</sup>. Il y exprime avec une force et une sublimité surprenantes, la tendresse et la véhémence de l'amour divin dans son cœur, ne connaissant d'autre consolation que celle d'expirer d'amour, afin d'être uni pour toujours au grand et unique objet de son amour.

Le zèle dont il était dévoré pour le salut des âmes n'était pas moins ardent. Il avait coutume de dire à ce sujet, que l'exemple avait beaucoup plus de force que les paroles ; que l'on doit gémir sur le sort de ces prédicateurs qui se prêchent plutôt eux-mêmes qu'ils ne prêchent Jésus-Christ, qui cherchent plutôt les applaudissements des hommes que le salut des âmes, et surtout sur le sort de ceux qui détruisent par leurs actions ce qu'ils édifient par leur doctrine. Il priaït et pleurait continuellement pour la conversion des pécheurs ; il recommandait à ses Religieux d'entrer dans les mêmes sentiments. Plusieurs pécheurs, disait-il, sont convertis et sauvés par les prières et les larmes des justes ; un simple laïque qui

<sup>1</sup> Voyez sa vie par elle-même, c. vi.

<sup>2</sup> Wadding les a publiés en italien, avec une traduction latine, dans l'édition qu'il a donnée des œuvres du saint, sous ce titre : *B. P. Francisci Assisinitis opuscula notis et commentariis asceticis illustrata, etc.*, 1623. in-4°. Voyez p. 402 et seq.

n'est point destiné au ministère de la prédication, ne doit point négliger ce moyen de fléchir la miséricorde divine en faveur des infidèles, ou de ceux qui vivent dans le désordre. Telles étaient sa compassion et sa charité pour les pécheurs, que non content de ce qu'il faisait et souffrait pour eux en Italie, il résolut d'aller prêcher l'Évangile aux mahométans et aux autres peuples qui étaient plongés dans les ténèbres de l'infidélité, dût-il lui en coûter le sacrifice de sa vie.

Dans la vue de suivre ce que lui inspirait son zèle, il s'embarqua pour la Syrie; mais une violente tempête le jeta sur la côte de Dalmatie. Se voyant dans l'impossibilité d'aller plus loin, il fut forcé de revenir en Italie. En 1214, il partit pour le Maroc dans le dessein d'aller annoncer l'Évangile au Miramolin et à ses sujets, qui professaient le mahométisme<sup>1</sup>. Quoiqu'il fut extrêmement faible, son zèle le faisait marcher à grands pas, et il devançait toujours ceux qui l'accompagnaient : mais Dieu le retint en Espagne par une maladie, ce qui, joint à divers autres accidents et autres affaires de son Ordre, l'empêcha de passer en Afrique. Il opéra plusieurs miracles en Espagne, et y fonda quelques maisons pour ses disciples, après quoi il revint en Italie par le Languedoc. Nous rapporterons plus bas de quelle manière il passa en Syrie et en Égypte.

Cependant son zèle ne restait point oisif; il travaillait sans cesse à faire glorifier Dieu parmi tous les Chrétiens, et surtout parmi ses Frères. Il parcourait les villes et les villages pour instruire et porter à l'amour de la vertu. « Commençons à servir Dieu, disait-il souvent à ses Frères, nous avons fait jusqu'ici bien peu de progrès. » Effectivement il n'y a point d'homme qui arrive à la perfection dans cette vie, et le plus parfait est celui qui tend chaque jour avec de nouveaux efforts à la perfection. Lorsque le Saint parlait de la pénitence, répétait souvent avec une ferveur et une onction admirable

<sup>1</sup> Les premiers rois mahométans d'Afrique portaient le nom de *Miramolin*. Il signifie chef des croyants ou roi de plusieurs nations. Voyez Chalippe, p. 82, *edit.* in-4<sup>o</sup>.

les paroles suivantes : *Mon amour est crucifié* ; voulant faire entendre par là que Jésus-Christ ayant été crucifié, nous devons crucifier notre chair.

Le nouvel Ordre cependant acquérait chaque jour plus de célébrité. Ceux qui le composaient étaient connus sous le nom de *Frères Mineurs*, et c'était leur saint Fondateur qui le leur avait donné par humilité, afin qu'ils se rappelaient sans cesse qu'ils doivent se regarder comme les derniers des hommes. Plusieurs villes voulurent avoir dans leur enceinte de ces hommes animés de l'esprit de François : de là les couvents de Cortone, d'Arezzo, de Pérouse, de Pise, de Bologne, de Florence, etc. En moins de trois ans, le Saint comptait déjà soixante maisons où l'on suivait son Institut.

Il donna l'habit à sainte Claire en 1212, et la dirigea dans l'institut des Vierges dites du second Ordre de saint François. Ces Vierges s'étant rassemblées dans le monastère de Saint-Damien à Assise, il en prit la conduite ; mais il ne voulut jamais permettre à ses Religieux tant qu'il vécut, de diriger aucun monastère de filles. Le Cardinal Hugolin cependant, qui était le protecteur de l'Ordre, se montra moins difficile sur ce point. François ne portait la sévérité si loin que pour conserver plus sûrement la pureté du cœur dans ses Frères. Un de ceux-ci ayant été chargé par le cardinal protecteur de visiter un monastère de filles, le Saint lui fit prendre des précautions qui annonçaient combien il craignait la moindre souillure. Le même esprit animait un saint Prêtre de ses disciples qu'il avait envoyé en Espagne.

Celui-ci était à la tête de plusieurs Frères qui l'avaient accompagné dans ce royaume. Ils étaient tous tellement respectés pour leurs vertus, que la princesse Sancia, sœur d'Alphonse II, alors le roi de Portugal, leur donna son palais d'Alenquer pour qu'ils y fondassent un couvent de leur Ordre. Une dame d'honneur de cette princesse pria le saint Prêtre de venir lui parler à l'église, voulant s'entretenir avec lui de l'état de sa conscience. Ce qu'elle demandait lui ayant été refusé, elle fondit en larmes, et jeta des cris de désespoir. Le saint Prêtre infor-



mé de ce qui se passait, vint la trouver, tenant d'une main une poignée de paille, et de l'autre un flambeau allumé. Lorsqu'il fut en sa présence, il mit le feu à la paille, en lui disant : « Quoique nous ne devrions nous entretenir que de sujets de piété, si cependant un Religieux converse fréquemment avec les femmes, il est à craindre que ce commerce ne produise sur son cœur le même effet que le feu vient de produire sur cette paille ; au moins perdra-t-il par là le fruit que l'on retire en conversant avec Dieu dans la prière. » Mais malgré la répugnance que François avait de permettre à ses Religieux de diriger les femmes, plusieurs maisons de Clarisses en obtinrent cependant ; ce qui devint ensuite plus commun, surtout après la mort du Saint.

Dix ans après l'institution du nouvel Ordre, c'est-à-dire, en 1219, François tint le fameux Chapitre général dit *des Nattes*, parce que les Religieux qui y assistèrent furent logés sous des cabanes formées avec des nattes dans la campagne, autour du couvent de la Portioncule. Nous apprenons de saint Bonaventure et de quatre compagnons du Saint, qu'il s'y trouva cinq mille Religieux ; il en était resté un certain nombre dans chaque couvent. Plusieurs de ceux qui composaient le Chapitre ayant prié le saint Fondateur de leur obtenir du Pape la permission de prêcher partout indépendamment de l'approbation des Évêques diocésains, il leur dit avec émotion : « Quoi ! mes frères, vous ne connaissez pas la volonté de Dieu ? Il veut que nous gagnions d'abord les supérieurs par le respect et l'humilité ; nous gagnerons ensuite les peuples à Dieu par nos discours et nos exemples. Quand les Évêques verront que vous vivez saintement, ils vous prieront eux-mêmes de travailler au salut des âmes confiées à leurs soins. Que votre privilège singulier soit de n'avoir aucun privilège particulier qui puisse vous enfler d'orgueil, et faire naître des contestations. »

Il avait envoyé quelques-uns de ses Religieux en Allemagne dans l'année 1216 ; mais ils avaient eu peu de succès. Après le Chapitre dont nous venons de parler, il en envoya dans Grèce, en Afrique, en France, en Espagne et en Angleterre.

et ils furent reçus partout comme de vrais serviteurs de Dieu ; mais avant de se séparer d'eux, il leur donna diverses instructions sur la manière dont ils devaient se conduire. Il réserva pour lui la mission de Syrie et d'Égypte, dans l'espérance d'y trouver la couronne du martyre. Les affaires de son Ordre l'obligèrent cependant de différer son départ.

Les Ordres de saint François et de saint Dominique avaient été approuvés verbalement par le Pape Innocent III, qui mourut en 1216, après avoir siégé dix-huit ans<sup>1</sup> ; mais Honorius III, successeur d'Innocent, approuva celui de saint Dominique par deux Bulles en date du 22 décembre de la même année. Ce Pape ayant autorisé les missions du Saint, il s'embarqua à Ancône avec onze de ses Religieux en 1219. La navigation fut heureuse, et l'on vint mouiller à l'île de Chypre. On remit à la voile au bout de quelques jours, et on alla débarquer au port de Ptolémaïde ou d'Acre dans la Palestine. Les Chrétiens qui formaient la sixième croisade, assiégeaient alors la ville de Damiète en Égypte. Le soudan de Damas ou de Syrie, soutenu d'une armée nombreuse que lui avait amenée Méledin, soudan d'Égypte ou de Babylone<sup>2</sup>, tenait à son tour les Chrétiens assiégés dans leurs retranchements. Ce fut sur ces entrefaites que François, accompagné du Frère Illuminé, arriva au camp des croisés. Il fit tous ses efforts pour les dissuader d'en venir aux mains avec les infidèles, parce qu'il prévoyait la défaite des premiers, ainsi que nous l'apprenons de trois de

<sup>1</sup> Innocent III s'est rendu célèbre par de grandes actions, par des lettres savantes et par des traités de piété. Quelques auteurs lui attribuent la prose, *Veni, Sancte Spiritus*. Ce fut par son autorité que s'assembla le quatrième concile de Latran en 1215. On y fit 70 canons de discipline qui sont très-fameux dans le droit. Il est ordonné par le vingt et unième de se confesser une fois l'an, et de communier à Pâques. Le vingt-deuxième enjoint aux médecins, sous peine d'être privés de l'entrée de l'église, d'avertir les malades de faire venir leur confesseur avant de leur prescrire des remèdes. Le trentième défend d'établir de nouveaux Ordres religieux ; défense qui n'était pas au Pape la liberté d'en approuver quelques-uns de ceux-ci, lorsqu'il jugerait avoir de fortes raisons pour le faire.

<sup>2</sup> On le nommait soudan de Babylone à cause de la ville de ce nom. Elle était vis-à-vis de Memphis, près du Nil, et c'est de ses ruines que s'est formé le grand Caire.

ses compagnons, et de plusieurs auteurs<sup>1</sup>; mais on ne voulut point écouter ses conseils. Les Chrétiens s'en repentirent bientôt; étant sortis de leurs retranchements pour combattre, ils furent repoussés avec perte de six mille hommes. Ils continuèrent cependant toujours le siège de la ville, et s'en rendirent enfin les maîtres.

Pendant que les deux armées étaient en présence, François emporté par l'ardeur de son zèle, passa dans le camp des Sarrasins sans craindre les dangers auxquels il s'exposait. Les coureurs des infidèles l'ayant arrêté, il leur cria : « Je suis chrétien, menez-moi à votre maître. » Il fut effectivement mené devant le soudan, qui lui demanda ce qui l'avait fait passer dans son camp. « Je suis envoyé, lui dit François avec intrépidité, non par les hommes, mais par le Dieu très-haut, pour vous montrer à vous et votre peuple la voie du salut, en vous annonçant les vérités de l'Évangile. » Cette fermeté étonna le Soudan : il prit des sentiments plus humains, et invita François à rester auprès de lui; mais l'homme de Dieu lui fit cette réponse : « Si vous voulez, vous et votre peuple, écouter la parole de Dieu, je consens volontiers à rester avec vous; mais si vous balancez entre Jésus-Christ et Mahomet, faites allumer un grand feu, dans lequel j'entrerai avec vos prêtres, afin que vous voyiez quelle est la vraie religion. » Le Soudan répondit qu'il ne croyait pas qu'il y eût aucun prêtre de sa loi qui voulût accepter ce défi, ni s'exposer aux tourments pour sa religion; qu'il craignait d'ailleurs qu'il ne s'élevât quelque sédition. Il offrit au Saint plusieurs présents qui furent tous refusés. Quelques jours après, il le fit conduire sous bonne escorte au camp des croisés devant Damiette, de peur que ses discours ne fissent impression sur les mahométans, et ne les convertissent au Christianisme. Il lui dit en le quittant : « Priez pour moi, afin que Dieu me fasse connaître la vraie religion, et me donne le courage de l'embrasser. » Depuis ce temps-là le Soudan se montra plus favo-

<sup>1</sup> Voyez S. Bonav. *Vit. S. Fr.* c. ix; Jacques de Vitri, *Hist. occid.* c. xxx et *ep. ab Lothar. et Marin Sanut. Secret. Fid. Cruc.* l. III. part. 1. c. vii. viii.

nable aux Chrétiens, et il s'est même trouvé des auteurs qui ont prétendu qu'il avait reçu le Baptême quelque temps avant sa mort.

François revint en Italie par la Palestine : il apprit à son retour que les cinq missionnaires qu'il avait envoyés prêcher l'Évangile aux Maures, avaient reçu la couronne du martyre dans le royaume de Maroc<sup>1</sup> ; mais la joie que lui causa cette nouvelle fut troublée à la vue des abus qui s'étaient introduits dans son Ordre. Ils avaient pour auteur Élie, que le Saint avait établi Vicaire général, et auquel il avait remis son autorité en partant pour l'Orient. Ce Religieux infidèle avait oublié la sainteté de son état ; de là, plusieurs nouveautés et diverses mitigations auxquelles il ne s'était point opposé, et qu'il avait même confirmées par exemple. Le Saint le déposa, et le priva de son office. S'étant démis du généralat en 1220, il fit élire ministre général Pierre de Cortone, qui était un Religieux distingué par sa régularité. Élie fut rétabli après la mort de celui-ci, qui arriva en 1221<sup>2</sup> ; mais Pierre de Cortone et Élie son successeur, par respect pour le Saint, ne prirent, tant qu'il vécut, que le titre de Vicaires généraux.

<sup>1</sup> Voyez ce que nous avons dit d'eux sous le 16 janvier.

<sup>2</sup> Élie de Cortone avait de la science et de la capacité ; mais il était ambigieux, et se conduisait par les vues de la prudence du siècle. Il en avait imposé à saint François par son hypocrisie, et il trouva le moyen d'être continué vicaire général jusqu'à sa mort. Il fut ensuite élu ministre général, et sollicita en cette qualité la canonisation du Bienheureux François : mais il fit bâtir, contre l'esprit de sa règle, une église magnifique à Assise, dans laquelle fut déposé le corps du saint fondateur. Il introduisit dans son Ordre l'usage de l'argent, les distinctions, la pompe et le faste. La science et les avantages estimés dans le monde attirèrent toute son attention et il marqua bientôt plus que du mépris pour les pratiques de l'humilité et de la pauvreté. Ces abus rendirent en peu de temps son Ordre méconnaissable. Saint Antoine de Padoue et Adam de Marisco lui en firent inutilement des reproches. Les choses en vinrent à un tel point, que le Pape Grégoire IX crut devoir le déposer en 1230. Il fut réélu général six ans après ; mais il ne changea point de conduite, et le même Pape le déposa de nouveau, et l'excommunia. Il remplit son Ordre de troubles avant et après cette déposition. Il rentra cependant en lui-même, et mourut dans de vifs sentiments de pénitence en 1252. On ne vit revivre parfaitement l'esprit de l'Ordre, que quand saint Bonaventure en eut été élu général. Voyez Hélyot, t. VII ; Chalippe, Fleury, etc.

D'ailleurs son autorité avait tant d'influence, que c'était toujours lui qui, à proprement parler, gouvernait tout l'Ordre. En 1223, le Saint obtint du Pape Honorius III la confirmation de la célèbre indulgence accordée peu de temps auparavant à l'Église de la Portioncule<sup>1</sup>.

Nous avons observé que son Ordre n'avait été approuvé que verbalement par le Pape Innocent III en 1210. Cinq ans après, il avait reçu une semblable approbation du quatrième Concile de Latran, auquel François s'était adressé : il est vrai qu'on ne trouve rien touchant cette particularité dans les actes du Concile ; mais on ne doit pas en être surpris, puisqu'il n'y eut qu'une déclaration verbale. Le Saint ayant retouché sa règle, qui ne respirait partout que la plus profonde humilité et le plus parfait renoncement au monde, la présenta au Pape Honorius III, qui la confirma par une Bulle datée du 20 novembre 1223<sup>2</sup>. Le doyen du sacré Collège ayant invité François à faire

<sup>1</sup> Cette église, éloignée du tumulte, était le lieu où saint François allait prier par préférence, et il en célébra la dédicace avec beaucoup de solennité. Un jour qu'il y priait avec une grande ferveur, il eut une vision dans laquelle Jésus-Christ lui dit de s'adresser au Pape, qui accorderait une indulgence plénière à tous les vrais pénitents qui visiteraient cette église. Après cette vision arrivée en 1224, il alla trouver le Pape Honorius III, qui était alors à Pérouse et qui accorda verbalement l'indulgence. En 1223, sur les instances répétées de François, Honorius nomma sept évêques pour aller la publier à la Portioncule. Plusieurs certificats authentiques tant de ces évêques que de quelques compagnons du Saint, attestent l'existence de cette indulgence, ainsi que la déclaration faite par le Saint de la vision dont nous venons de parler. Il est rapporté de plus que François apprit, par révélation, que Jésus-Christ avait ratifié lui-même la concession de l'indulgence. On peut voir sur ce sujet une dissertation que le P. Chalippe a jointe à la vie de saint François, et le P. Suyskens, *Analecta de gloria posthuma S. Francisci* § 11. p. 915.

L'indulgence obtenue primitivement par le Saint, est attachée au 2 août à la seule chapelle de la Portioncule qui est présentement au milieu d'une grande église, à laquelle elle a donné son nom. En 1693, le Pape Innocent accorda une indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient un jour l'année, avec les dispositions requises, l'église bâtie autour de cette chapelle. L'indulgence du jour de la dédicace de la chapelle de la Portioncule, qui le 2 août, a été étendue à toutes les églises et toutes les chapelles de l'Ordre par les Papes Alexandre IV, Martin IV, Clément V, Paul III et Urbain VIII.

<sup>2</sup> Le nouvel Ordre reçut de grands privilèges de plusieurs Papes, et notamment de la Bulle *Mare magnum*, publiée par Sixte IV en 1474. Léon X étendit ces privilèges, en 1519, à tous les Ordres mendiants.

un discours en cette occasion, en présence du Pape et des Cardinaux, il parla avec tant de force, d'énergie et de dignité, que toute l'assemblée en fut singulièrement touchée.

François ayant quitté l'Espagne pour retourner en Italie, avait renoncé à la mission du Maroc, qu'il avait projetée en 1215. Ce fut dans ce temps-là que le comte Orlando Catanio lui donna une agréable solitude sur le mont Alverne, qui fait

Le premier Ordre de saint François qui a donné à l'Église quarante-cinq cardinaux et cinq Papes (Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte V, Clément XIV), se divise en religieux *conventuels* et en religieux *de l'observance*. L'origine des conventuels remonte au temps d'Élie dont nous avons parlé; peu de temps après la mort de notre Saint, ils obtinrent de leurs généraux, et ensuite des Papes, la permission de recevoir des rentes et des fondations. On les appela conventuels, parce qu'ils vivaient dans de grands couvents, au lieu que ceux qui suivaient la règle dans toute sa pureté, demeuraient dans des ermitages ou dans des maisons basses et pauvres; et ce fut ce zèle pour la règle qui les fit appeler *observantins* ou Pères de l'*observance régulière*. On donnait principalement ce nom à ceux qui suivaient la réforme établie conformément à leur institut primitif, et dont saint Bernardin de Sienne fut l'auteur en 1419.

Les réformes de cet Ordre s'étant multipliées, Léon X, en 1517, les réduisit toutes à une, sous la dénomination de franciscains réformés, et permit à chacune d'avoir son général.

Les observantins de France ont été appelés *cordeliers*, de la corde qui leur sert de ceinture.

Parmi les observantins, quelques réformes plus sévères se sont maintenues malgré l'union faite par Léon X, ou se sont établies depuis. On appelle ceux-ci observantins de l'*étroite observance*; on distingue parmi eux les *franciscains déchaussés* d'Espagne, sur lesquels on peut voir la vie de saint Pierre d'Alcantara : on les appelle en Italie franciscains réformés. Ils forment une congrégation distincte, qui est surtout florissante en Espagne. Ils ont plusieurs couvents en Italie, dont un est à Rome sur le mont Palatin. Ils en ont au Mexique, dans les îles Philippines. etc.

La réforme dite des *récollets*, fut établie en Espagne dans l'année 1500 par le Père Jean de Guadalupe; elle fut reçue en Italie en 1525, et en France en 1584. Le nom de *récollets* fut donné à ces religieux, parce qu'ils vivaient dans des couvents solitaires, et qu'ils faisaient une profession plus spéciale de la pratique de la retraite et du recueillement.

La réforme des *capucins* fut établie en Toscane en 1525, par Matthieu Bassi d'Urbino. On ne peut, comme l'ont fait quelques auteurs, l'attribuer à Bernardin Ochino, qui n'entra dans l'Ordre qu'en 1534. Celui-ci devint un célèbre prédicateur, et fut élu général de son Ordre; mais il apostasia depuis et embrassa le luthéranisme. Il prêcha la polygamie par ses discours et son exemple, et mourut misérablement en Pologne, après s'être rendu l'objet de l'indignation publique par l'horrible corruption de ses mœurs.

partie de l'Apennin, et qui est peu éloigné de Camaldoli et de Vallombreuse. On y battit un couvent et une église aux dépens du comte qui s'estimait heureux de pouvoir donner par-là une preuve de sa vénération pour le Serviteur de Dieu.

François aima toujours beaucoup depuis cette solitude, il se plaisait aussi singulièrement dans celle de la vallée de Fabriano, et il s'y retirait souvent. Il y reçut plusieurs grâces extraordinaires qu'il cachait aux hommes avec grand soin. Nous lisons dans saint Bonaventure et dans les autres historiens de sa vie, qu'on le vit souvent élevé de terre dans la prière; le Père Léon, son secrétaire et son confesseur, assure qu'il le vit lui-même plusieurs fois tellement élevé, qu'il ne pouvait atteindre qu'à ses pieds, qu'il tenait fondant en larmes. Il ajoute qu'il le vit d'autres fois élevé beaucoup plus haut <sup>1</sup>.

Vers la fête de l'Assomption de la sainte Vierge de l'année 1224, François se retira dans le lieu le plus solitaire du mont Alverne, où ses compagnons lui préparèrent une petite cellule <sup>2</sup>. Il retint le Père Léon avec lui : mais il déclara en même temps qu'il ne verrait nulle autre personne avant la fête de saint Michel. C'était alors un de ses carêmes dont nous avons parlé, et il voulait le passer entièrement dans les exercices de la contemplation. Il dit à Léon de lui apporter tous les soirs un peu de pain et d'eau, et de le laisser à l'entrée de sa cellule. « Quand vous viendrez pour matines, ajouta-t-il, n'entrez point; dites seulement à haute voix : *Domine labia mea aperies*. Si je répons : *et os meum annuntiabit laudem tuam*, vous entrerez, sinon vous vous retirerez. » Le pieux

<sup>1</sup> Voyez les vies de saint Philippe de Néri, de sainte Thérèse, etc. Voyez aussi le P. Chalippe dans la vie de saint François.

<sup>2</sup> Le mont Alverne est près de Borgo dit San-Sepulchro, ville épiscopale qui était anciennement soumise au Pape, et qui appartient présentement au grand-duc de Toscane. Elle est à 50 milles de Florence, et sur les frontières de l'État ecclésiastique. On a laissé subsister l'ancienne chapelle de saint François, par respect pour ce Saint; mais on a bâti auprès une nouvelle église, avec un couvent auquel plusieurs Papes ont accordé de grands privilèges. La dévotion y attire un nombreux concours de pèlerins.

disciple exécuta ponctuellement ce qui lui était prescrit. Il était souvent obligé de s'en retourner, parce que le Saint étant en extase n'entendait point sa voix. Un jour qu'il ne lui répondait point, il eut la curiosité de regarder par quelques ouvertures qui se trouvaient à la porte. Il le vit prosterné à terre, et environné d'une lumière éclatante. Il l'entendit répéter souvent ces paroles : « Qui suis-je, ô mon Dieu et mon très-doux Seigneur ? Et qui suis-je moi ! Un vermisseau, et votre indigne serviteur. » François dit depuis à Léon que rien ne lui avait fait connaître plus parfaitement son néant que la contemplation de l'abîme des perfections divines, et que la connaissance qu'on a de soi-même, est proportionnée à celle qu'on a de la bonté, de la grandeur et de la sainteté de Dieu. Les visions et les communications du Saint-Esprit lui étaient familières ; mais il n'en fut jamais plus favorisé que dans sa retraite sur le mont Alverne. Ce fut là qu'il mérita par son humilité et son ardent amour pour Jésus crucifié, de recevoir sur son corps l'impression des cinq plaies de Notre-Seigneur.

• Vers la fête de l'exaltation de la sainte Croix <sup>1</sup>, François étant le matin en prières du côté de la montagne, s'élevait à Dieu par l'ardeur séraphique de ses désirs, et se transformait par les mouvements d'une compassion tendre et affectueuse, en Celui qui par l'excès de sa charité a voulu être crucifié pour nous. Il vit comme un Séraphin ayant six ailes éclatantes et toutes de feu, qui descendait vers lui du haut du ciel. Ce Séraphin vint d'un vol rapide se placer dans l'air auprès de lui. Entre ses ailes paraissait la figure d'un homme crucifié qui avait les mains et les pieds étendus et attachés à une croix. Ses ailes étaient disposées de manière qu'il en avait deux sur la tête, qu'il en étendait deux pour voler, et qu'il se couvrait tout le corps avec les deux autres. A ce spectacle, François fut extraordinairement surpris : une joie mêlée de tristesse remplit son cœur. La présence de Jésus-Christ, qui se montrait à lui sous la figure d'un Séraphin, d'une manière si merveilleuse

<sup>1</sup> Vovez Chalippe qui ne fait que traduire saint Bonaventure, et dont nous adoptons la traduction presque sans aucun changement.



et si tendre, lui causait une joie inexprimable ; mais ce douloureux spectacle de son crucifiement le pénétrait d'une vive compassion, et il en avait l'âme transpercée comme d'un glaive. Réfléchissant que l'état des souffrances ne pouvait convenir à l'immortalité d'un Séraphin, une lumière intérieure lui découvrit que l'objet de cette vision était de lui faire comprendre que c'est moins le martyr de la chair que le feu de l'amour qui transforme en une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié. Après un entretien secret et familier, la vision disparut ; mais son âme resta embrasée d'une ardeur séraphique, et son corps fut extérieurement marqué d'une figure semblable à celle d'un Crucifix, comme si sa chair, amollie et fondue par le feu, avait reçu l'impression d'un cachet ; car aussitôt les marques des clous commencèrent à paraître dans ses mains et dans ses pieds, telles qu'il les avait vues dans l'image de l'homme crucifiée. On vit ses pieds et ses mains percés de clous dans le milieu : les têtes des clous rondes et noires, étaient au-dedans des mains et au-dessus des pieds ; les pointes, qui étaient un peu longues, et qui paraissaient de l'autre côté, se recourbaient, et surmontaient le reste de la chair dont elles sortaient. François avait aussi à son côté droit une plaie rouge, comme s'il eût été percé d'une lance ; cette plaie jetait souvent du sang qui trempait sa tunique et ce qu'il portait sur les reins <sup>1</sup>. »

François prit le plus grand soin pour dérober à la connaissance des hommes ce qui s'était passé en lui. Il s'enveloppait les mains, et portait une chaussure qui empêchait qu'on ne vit ses pieds <sup>2</sup>. Il s'adressa cependant au Frère Illuminé, et à quel-

<sup>1</sup> Saint Bonaventure, duquel est tirée cette histoire des stigmates de saint François, appelle cicatrice la plaie de son côté ; ce qu'il entend, non d'une cicatrice fermée, mais d'une cicatrice ouverte, et il l'a décrite comme telle d'après le témoignage de ceux qui la virent lorsque le Saint fut mort. (Voyez saint Bonaventure, c. xiii, xiv, xv). Elle est d'ailleurs représentée comme une cicatrice qui aurait été fermée.

<sup>2</sup> Wadding vit dans le monastère des Clarisses d'Assise cette espèce de chaussure que sainte Claire avait faite pour François, et cela avec tant d'adresse, que le dessus couvrait la tête des clous de ses pieds, et que le dessous s'éle-

ques autres personnes pieuses, pour leur demander conseil sur la conduite qu'il devait tenir : mais s'il leur parla de la vision qu'il avait eue, ce fut avec beaucoup de circonspection ; il ajouta ensuite qu'il avait vu plusieurs choses qu'il ne découvrirait jamais. Ces secrets, dit saint Bonaventure, étaient probablement tels qu'il ne trouvait point de termes propres à les exprimer, ou qu'ils ne pouvaient être compris que par des hommes éclairés d'une lumière surnaturelle. Malgré tant de précautions, plusieurs personnes virent, du vivant même du Saint, les plaies miraculeuses imprimées sur son corps <sup>1</sup>.

La ferveur étonnante que reçut saint François fut sans doute la récompense de son ardent amour pour la Croix de Jésus-Christ. Depuis sa conversion, la divine charité avait toujours tellement enflammé son cœur, que les souffrances du Sauveur avaient été l'objet continuel de ses pensées ; et toutes les fois qu'il les méditait, il ne lui était plus possible de retenir ses

vant un peu, leurs pointes ne l'empêchaient point de marcher. On garde du sang qui sortait de son côté dans la cathédrale de Recanati. Voyez Chalippe.

<sup>1</sup> Le vicaire général de l'Ordre en publia la relation dans une lettre circulaire adressée à tous les Frères, immédiatement après la mort de saint François. Wadding avait vu l'original de cette lettre.

Luc de Tuy, évêque de la ville de ce nom en Espagne, dit dans l'ouvrage qu'il composa contre les Albigeois, en 1231, l. II, c. xi, *Bibl. Patr.* t. XV, qu'ayant été à Assise l'année d'après la mort du Saint, la vérité de la vision lui fut attestée par plusieurs Religieux, et par un grand nombre de personnes tant ecclésiastiques que laïques, qui toutes avaient vu les clous dans les mains et les pieds de saint François, ainsi que son côté ouvert, et qui avaient même touché ses plaies. Il conclut de là que Jésus-Christ fut attaché à la croix avec quatre clous, et que ce fut son côté droit qui fut ouvert d'un coup de lance. Il confirme le miracle par la vie du Saint, que Thomas de Célano, son disciple et son compagnon, avait écrite par l'ordre du Pape Grégoire IX. C'est de l'ouvrage de Thomas de Célano que saint Bonaventure a tiré ce qu'il dit de la vision.

Quelques personnes de Bohême ayant révoqué en doute le fait dont il s'agit, Grégoire donna contre eux, en 1237, une Bulle dans laquelle il atteste la vérité du miracle sur la connaissance personnelle qu'il en avait, et sur celle qu'en avaient plusieurs cardinaux. Il atteste la même chose dans deux lettres rapportées par Wadding et par Chalippe ; il y dit qu'après la mort du Saint, ses stigmates furent vus par tous ceux qui voulurent les voir.

Le Pape Alexandre IV déclara, dans un sermon qu'il prêcha en 1254, qu'il avait vu lui-même les stigmates sur le corps du Saint lorsqu'il vivait encore..

soupirs et ses larmes. Pour devenir plus conforme à son divin Modèle, il faisait de son corps une victime de pénitence, et trois fois il chercha l'occasion de donner sa vie pour Jésus-Christ. Cet objet adorable était toute sa science, toute sa gloire, toute sa joie et toute sa consolation en ce monde. Ses Frères le voyant souffrir de grandes douleurs dans une maladie violente dont il était attaqué, lui demandèrent, s'il voulait qu'on lui fit quelque lecture. « Rien, leur répondit-il, ne me cause plus de joie que de penser à la vie et à la Passion de Notre-Seigneur; j'y emploie continuellement mon esprit, et quand je vivrais jusqu'à la fin du monde, je n'aurais besoin d'aucun autre livre. » Ce fut à l'école de Jésus crucifié qu'il apprit à aimer singulièrement la pauvreté. Ayant un jour rencontré un pauvre qui était presque entièrement nu, il dit à son compagnon en soupirant : « Voilà un pauvre dont l'état est un reproche pour nous : nous avons choisi la

Saint Bonaventure et plusieurs autres religieux entendirent cette déclaration authentique.

Alexandre assura la même chose dans une Bulle de l'année 1235, laquelle est adressée à toute l'Église. *Constit.* 4.

Saint Bonaventure, qui écrivit la vie du Saint en 1261, et qui a longtemps vécu avec ses plus intimes disciples, rapporte que, du vivant même de saint François, plusieurs de ses Frères et divers cardinaux virent les clous imprimés sur ses pieds et ses mains, et que quelques-uns trouvèrent le moyen de voir et de toucher la plaie de son côté.

Après la mort du saint, cinquante Frères, sainte Claire et toutes ses Sœurs, et une multitude innombrable de laïques, virent et baisèrent les mêmes plaies; quelques-uns même les touchèrent, pour s'assurer davantage de la réalité du fait.

Saint Bonaventure rapporte encore que la vérité de cet événement fut confirmée par plusieurs miracles, et par une apparition de saint François au Pape Grégoire IX.

En 1304, le Pape Benoît XI se proposant d'exciter dans les cœurs un plus ardent amour pour Jésus-Christ crucifié institua une fête, avec un office propre, en l'honneur des stigmates de saint François. Cette fête fut étendue à toute l'Église par Sixte IV en 1475, par Sixte V, et par Paul V en 1615, et on la fixa au 17 septembre.

L'ancienne église de Saint-François qui est sur le mont Alverne, ainsi que la nouvelle, à laquelle est joint un couvent considérable, sont célèbres par la dévotion des fidèles, et ont obtenu de grands privilèges de plusieurs Papes et de différents empereurs. Voyez Chalippe.

pauvreté pour notre partage; mais cet homme est plus pauvre que nous. » Il appelait la pauvreté, sa dame, sa reine, sa mère, son épouse, et il la demandait instamment à Dieu comme son partage et son privilège. « O Jésus, disait-il, vous qui vous êtes plu à vivre dans une extrême pauvreté, faites-moi la grâce de m'accorder le privilège de la pauvreté ! Mon plus ardent désir est d'être enrichi de ce trésor; je vous le demande pour moi et pour les miens, afin que pour la gloire de votre saint Nom, nous ne possédions jamais rien sous le ciel, que nous recevions notre subsistance même de la charité des autres, et qu'en cela même nous soyons très-modérés et très-sobres. » Il étendait la règle de la pauvreté à tout, sans en excepter ce qui est intérieur et spirituel. Il craignait que ses Frères ne regardassent leur science comme une chose qui leur appartient en propriété; disposition qui nourrit l'amour-propre, qui produit la complaisance en soi-même, ainsi que des attaques secrètes, et qui est contraire à cet esprit de désappropriation qui ouvre le cœur à la grâce. A la vérité, il exhortait à l'étude ceux de ses Religieux qui étaient nés pour les sciences; mais c'était à condition qu'ils donneraient à la prière la plus grande partie de leur temps, et qu'ils s'appliqueraient moins à se perfectionner dans l'art de parler aux autres, que dans la pratique des vertus. Il détestait les études, qui sont plus propres à nourrir l'orgueil que la piété, et qui, après avoir desséché le cœur, éteignent la dévotion et la charité. Il disait des humiliations, des injures et des souffrances, qu'elles étaient un vrai gain, qu'elles faisaient la joie d'un Religieux, et surtout d'un Frère Mineur, qui devait être tel, non pas simplement de nom, mais dans la réalité.

Saint François descendit du mont Alverne plus enflammé que jamais du feu de la divine charité, et les deux années qu'il vécut encore furent en quelque sorte un martyre d'amour; mais il les passa dans les infirmités et les douleurs. Dans cet état, on l'entendait souvent répéter que les coups les plus sensibles de la Providence étaient les plus tendres effets de la miséricorde divine à notre égard. Sa maladie devenant

dangereuse en 1225, le cardinal Hugolin, et Elie, vicaire générale de l'Ordre, le prièrent de se mettre entre les mains des plus habiles chirurgiens et médecins de Riéti. Il se rendit avec beaucoup de simplicité à ce qu'on exigeait de lui. Quelque vives que fussent ses douleurs, il n'interrompait point sa prière; il ne voulait point non plus arrêter le cours de ses larmes, quoique les médecins le jugeassent nécessaire pour la conservation de ses yeux; aussi lui arriva-t-il de perdre la vue quelque temps avant de mourir. Comme on l'exhortait à demander à Dieu l'adoucissement de ses peines, il se levait malgré son extrême faiblesse, puis se prosternant à terre, il faisait la prière suivante : « Je vous rends grâces, Seigneur, des douleurs que je souffre; puissé-je souffrir mille fois d'avantage, si c'est votre volonté! Je me réjouirai de vous voir affliger ce misérable corps sans l'épargner : car quelle plus douce consolation puis-je avoir, que l'avantage de savoir que votre sainte volonté s'accomplit. » Il demandait instamment qu'on le traitât après sa mort comme le dernier des hommes, et il voulait qu'on l'enterrât à l'endroit où l'on portait les cadavres des malfaiteurs, ou bien sur une montagne qui était hors des murs d'Assise, et que l'on appelait *Colle d'Inferno*<sup>1</sup>.

Quelques temps avant sa mort, il dicta son testament, dans lequel il recommandait à ses Frères d'honorer toujours les pasteurs et les prêtres, d'observer fidèlement leur règle, et de travailler des mains, non pour le gain, mais pour le bon exemple, et pour éviter l'oisiveté. « Si nous ne recevons rien pour notre travail, leur disait-il, ayons recours à la table du Seigneur, et demandons l'aumône de porte en porte. » Le Pape Nicolas III déclara depuis que ce précepte du travail des mains ne regardait point ceux qui étaient dans les Ordres sacrés, ou qui s'occupaient de la prédication et des autres fonctions du ministère. La chose d'ailleurs est claire par elle-même, comme on pourrait le prouver par la règle et l'exemple du Saint, ainsi

<sup>1</sup> On bâtit un grand monastère de Franciscains en cet endroit, et quatre ans après la mort du Saint, on y transporta son corps. Le nom de *Colle d'Inferno* a été changé en celui de *Colle del Paradiso*, par l'ordre du Pape Grégoire IX.

que par l'apologie qu'écrivit saint Bonaventure. Saint François ayant achevé son testament, fit chanter un cantique qu'il avait composé pour rendre grâces à Dieu au nom de toutes les créatures ; après quoi il voulut qu'on le couchât sur la terre, où son corps fut couvert d'un habit pauvre qu'on lui avait donné. Dans cet état, il exhorta ses Frères à l'amour de Dieu, à la pratique de la pauvreté et de la patience ; il donna ensuite sa bénédiction à tous ses disciples, tant à ceux qui étaient absents qu'à ceux qui étaient présents. « Adieu, mes enfants, leur dit-il, restez toujours dans la crainte du Seigneur. Le temps de l'épreuve et de la tribulation approche : heureux ceux qui persévéreront dans le bien qu'ils ont commencé ! Pour moi, je vais à Dieu avec un grand empressement, et je vous recommande tous à sa grâce. » Lorsqu'il eut entendu l'histoire de la Passion qu'il s'était fait lire dans l'évangile selon saint Jean, il se mit à réciter le psaume cent quarante-unième : *J'ai élevé ma voix vers le Seigneur. Ayant fini le dernier verset, délivrez mon âme de sa prison, afin que je puisse bénir votre saint Nom ; les justes sont dans l'attente de la récompense que vous me donnerez*, il expira tranquillement le 4 octobre 1226, la quarante-cinquième année de son âge, la vingtième de sa conversion, la dix-huitième de l'institution de son Ordre.

Le lendemain de sa mort, qui était un dimanche, son corps fut porté solennellement de la Portioncule à Assise. Le convoi s'arrêta à l'église de Saint-Damien où sainte Claire était avec ses filles et on leur accorda la consolation de voir et de baiser les stigmates. Claire s'efforça de tirer le clou d'une de ses mains : elle croyait pouvoir le faire, parce que la tête s'élevait dans la paume de la main au-dessus du reste de la chair ; mais il ne lui fut pas possible de réussir : elle trempa seulement un linge dans le sang qui en sortit. Le convoi s'étant remis en marche, on se rendit à l'église de Saint-Georges, où le corps fut enterré.

Après la mort du Pape Honorius III, arrivée en 1227, le cardinal Hugolin fut élu pour lui succéder, et prit le nom de Grégoire IX. Ce souverain Pontife étant venu à Assise, y cons-

tata la vérité de plusieurs cures miraculeuses opérées par l'intercession du Bienheureux François, et fit lui-même la cérémonie de sa canonisation dans l'église de Saint-Georges le 16 juillet 1228. Il donna une somme considérable d'argent pour bâtir une nouvelle église dans le lieu qui depuis ce temps-là a été appelé *Colle del Paradiso*. Elie, général de l'Ordre des Frères-Mineurs, joignit une nouvelle somme à celle du Pape, et y fit construire un édifice magnifique, qui fut achevé en 1230. Le 25 mai de la même année, le corps du Saint y fut transporté. Grégoire IX revint à Assise en 1235 ; mais il ne fit point la dédicace de la nouvelle église, comme quelques auteurs l'ont prétendu ; cette cérémonie fut faite par le Pape Innocent IV, qui en 1253 passa l'été au couvent de *Colle del Paradiso*<sup>1</sup>.

On a dit pendant longtemps que le corps du Saint était sous une magnifique chapelle de marbre qui lui est dédiée, et qui est au milieu de l'église. Au-dessus de cette église, il y en a une seconde ornée de belles peintures, et dédiée aux douze Apôtres. On parlait même d'une troisième église souterraine semblable à celle qui est sous la basilique du Vatican<sup>2</sup>. On n'avait point vu le corps de saint François depuis le pontificat de Grégoire IX, jusqu'au temps dont nous allons parler. L'état et la situation de ce corps, ont été pendant six siècles des problèmes qui, après avoir exercé la plume de plusieurs écrivains, n'avaient pas été résolus<sup>3</sup>.

L'on savait seulement qu'en 1230 ce saint corps avait été

<sup>1</sup> Voyez la vie de ce Pape, *apud Baluz. Miscell.* t. VII, p. 391. Benoît XIV accorda de grands privilèges à cette église. Voyez son *Bullaire*, t. IV, p. 82.

<sup>2</sup> Assertion purement gratuite. L'auteur ayant visité les deux premières en 1743, y vit dans la sacristie de précieuses reliques, entre autres des écrits de la propre main de saint François et de saint Bonaventure.

<sup>3</sup> Ce que l'on avait dit jusqu'ici n'était appuyé que sur une tradition peu fondée du couvent. On ne pouvait acquérir de certitude à cet égard, que par une visite juridique. Les reliques que l'on avait du Saint se bornaient à ses vêtements et à quelques écrits de sa propre main.

C'est dans le couvent dont nous parlons que réside le général des Franciscains conventuels.

enlevé par les habitants d'Assise <sup>1</sup>, au moment où on le transférait dans la nouvelle église bâtie en l'honneur du serviteur de Dieu sur la colline d'*Enfer*, près de cette ville, et depuis ce moment l'on n'avait pu connaître la place précise de son tombeau. Une tradition assez généralement répandue parmi les Franciscains leur faisait croire que le corps de leur Saint fondateur était renfermé dans une église souterraine située sur cette même colline, et qu'il s'était conservé sans corruption, se tenant debout et sans appui. Cette tradition, qui n'était établie sur aucun fondement solide, avait été plusieurs fois combattue, et la dispute avait même été assez sérieuse pour obliger le Pape Paul V à défendre de faire aucune recherche pour trouver le corps de saint François. Cette défense était d'autant plus sage, que l'on n'avait aucune notion certaine de l'église souterraine où l'on prétendait qu'il était déposé, ni des moyens d'y pénétrer. Cependant un certain personnage eut, en 1818, la témérité d'affirmer qu'il était entré dans cette église, et fut assez hardi pour donner de fausses indications sur la manière d'y descendre. Le ton d'assurance avec lequel il parlait, inspira quelque confiance, et le P. de Bonis, ministre général des Frères-Mineurs Conventuels, qui desservent l'église de Saint-François, obtint du Pape Pie VII, la permission d'entreprendre des fouilles dans l'église basse, pour découvrir le lieu que l'on indiquait. Les travaux, que l'on faisait secrètement, furent commencés dans la nuit du 5 octobre 1818. Les premiers efforts furent infructueux ; l'on acquit bientôt la certitude qu'il n'existait pas d'église souterraine, et que les assertions du personnage dont nous avons parlé n'avaient rien de commun avec la vérité. Cependant le désir de découvrir le saint corps fit continuer les travaux dans une autre partie de l'église. On crut mieux réussir en fouillant sous les degrés du maître-autel. Cette fois l'espérance ne fut pas trompée ; on trouva d'abord

<sup>1</sup> Les détails que nous donnons ici sur la découverte du corps de saint François d'Assise, sont tirés du *Mémoire présenté au Pape Pie VII*, par le R. P. de Bonis, ministre général des Frères Mineurs Conventuels, *brochure in-4°, en latin et en italien, Rome, 1819.*



un trou très-étroit, dont le fond était rempli d'un ciment si dur, qu'on ne put l'enlever qu'avec des peines incroyables. En creusant plus avant l'on rencontra deux murs, qui conduisirent à la découverte de deux pierres placées l'une sur l'autre, et qui semblaient avoir été mises à dessein dans ce lieu. Ces pierres ayant été brisées, on en trouva une troisième dont la position annonçait qu'elle couvrait un espace vide. On perça celle-ci avec précaution, et par l'ouverture on vit une grille en fer. A l'aide d'une lumière on éclaira l'intérieur de cette grille, qui présente un squelette humain couché dans un cercueil de pierre. Les Religieux qui dirigeaient les fouilles ne doutèrent point que ce ne fût le corps de saint François, et leur joie fut aussi grande que leurs efforts avaient été pénibles ; car ce ne fut qu'après cinquante-deux nuits d'un travail opiniâtre qu'ils obtinrent cet heureux résultat. La découverte eut lieu la nuit du 12 décembre 1818, et au moment même ceux qui se trouvaient présents sentirent une odeur très-suave qui s'exhalait de l'intérieur de la grille.

Le premier soin du gardien du couvent de Saint-François fut d'informer son supérieur-général, qui réside à Rome, de l'heureuse issue de l'entreprise ; celui-ci la fit à son tour connaître au Souverain Pontife. Pie VII, qui avait ordonné d'abord de laisser le corps saint dans la situation où on le trouverait, nomma de suite une commission composée des évêques d'Assise, de Nocera, de Spolète, de Pérouse et de Foligno, pour en faire l'examen juridique et en constater l'authenticité ; car autant l'Église montre de vénération pour les précieux restes de ses amis de Dieu, autant prend-elle de précautions pour ne présenter que de véritables reliques à la piété des fidèles. Le Saint Père s'pressa d'adresser à ces Prélats, le 8 janvier 1819, des lettres apostoliques par lesquelles il leur dit que, désirant connaître ce que cette découverte offre de certain, il se confiait à leur bonne foi et à leur exactitude pour constater l'identité du saint corps ; il veut même que chacun d'eux lui communique son opinion particulière. Fidèles à remplir les intentions du Chef de l'Église, les cinq Évêques se réunirent sans délai

Assise et commencèrent les informations qu'ils étaient chargés de faire. Il ne se contentèrent pas d'interroger les Religieux et les ouvriers qui avaient contribué à découvrir le cercueil, après avoir exigé d'eux le serment, ils appelèrent divers professeurs qui enseignaient la physique et la chimie dans les collèges des villes voisines. L'on avait trouvé avec le squelette les restes d'un habit grossièrement tissu, quelques petites boules qui semblaient être des grains de chapelets, des restes d'un cordon et huit pièces de monnaie du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle ; ces objets furent soumis à l'examen des professeurs, qui donnèrent également leur avis sur la cristallisation dont plusieurs des ossements étaient couverts. Des médecins et des chirurgiens furent aussi entendus, et, après l'inspection du squelette, ils jugèrent que ce devait être celui d'un homme de moyen-âge <sup>1</sup> et de médiocre stature.

Ayant ainsi pris tous les moyens que la prudence indiquait pour bien connaître la vérité, les cinq Evêques adressèrent leur procès-verbal au Souverain Pontife, qui, à son tour, nomma une commission pour examiner la procédure. Cette commission, composée de cardinaux et autres graves personnages, s'étant prononcée de la manière la plus favorable, Pie VII, après un examen qu'il fit lui-même de la cause, donna enfin, le 5 septembre 1822, des lettres apostoliques, en forme de bref, pour déclarer authentiquement que le corps trouvé sous le maître-autel de la basilique de Saint-François, à Assise, est vraiment celui de ce saint Patriarche. Il y rapporte sommairement la manière dont ces saintes reliques ont été découvertes, les précautions qu'il a commandé de prendre pour n'être point induit en erreur, et il bénit le Père de toute consolation ; « rempli, ajoute-t-il, de la vive espérance que l'invention de ce précieux corps sera pour nous un gage nouveau et singulier d'une protection toute spéciale de ce grand Saint, dans des temps si difficiles. » Le Souverain Pontife ordonne ensuite que ce précieux dépôt soit conservé intact dans le lieu où il avait

<sup>1</sup> Saint François mourut à l'âge de quarante-quatre ans, le 4 octobre 1226.

été trouvé, et veut qu'un monument soit élevé dans ce lieu même à la gloire de saint François. Les intentions de Pie VII ont été remplies ; un mausolée en marbre couvre maintenant le caveau où repose dans son ancien cercueil le corps du Serviteur de Dieu. Quelques reliques seulement en ont été extraites par le même Pontife, pour être envoyées à l'empereur d'Autriche François II, qui les a fait exposer à la vénération publique.

Tandis que l'Église procédait avec une sage lenteur à la reconnaissance du corps de saint François, le Seigneur manifestait par des prodiges l'authenticité de ces précieux restes. Une religieuse Dominicaine, nommée Sœur Marie-Louise, affligée d'une tumeur au genou gauche, dont elle souffrait beaucoup, et pour la guérison de laquelle on n'avait employé aucun remède, fut, dans le mois de janvier 1819, subitement délivrée de cette infirmité, par l'application qu'elle fit d'un linge qui avait touché au sépulcre de saint François. Elle, et quatre de ses compagnes, interrogées juridiquement, par l'ordre de l'Évêque de Foligno, attestèrent la vérité de cette guérison soudaine.

Joseph Natalini, muletier, habitant d'Assise, était depuis quatre ans tourmenté d'un rhumatisme qui, dans le cours des mois de janvier et février 1818, devint si violent, qu'il fut pendant tout ce temps retenu au lit, sans pouvoir remuer. Ces douleurs furent encore plus grandes en 1819, à la même époque, et les remèdes qu'un médecin lui avait indiqués, ne purent lui procurer aucun soulagement. Une femme pieuse engagea Natalini à se faire porter à l'église de Saint-François. Il y consentit, et se trouva au moment où les évêques scellaient la grille de fer qui renfermait le saint corps. La pierre qui avait recouvert le cercueil était déposée dans l'église ; Natalini s'étend sur cette pierre, et réclame avec confiance le secours de saint François ; au même instant toutes ses douleurs cessent, se relève parfaitement guéri, et retourne en pleine santé à sa demeure. C'est la déposition juridique qu'il fit devant l'évêque d'Assise, le 5 juillet suivant ; déposition qui fut confirmée par celle de son médecin et de deux autres témoins.

Le Pape Léon XII, par son décret du 22 juin 1824, ordonna qu'à l'avenir tout l'Ordre de Saint-François célébrerait chaque année, le 12 décembre, du rite double majeur, la fête de l'invention du corps de son saint Patriarche.

Qui pourrait, en considérant la vie toute merveilleuse de saint François, ne pas s'écrier avec le Sauveur : *Je vous bénis, Père éternel, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle, et de ce que vous les avez révélées aux petits. Oui, Père céleste, je vous en bénis, puisque cela est ainsi, parce que vous l'avez voulu*<sup>1</sup>. Vous avez résisté aux superbes, et vous les avez renvoyés sans vos dons ; mais vous accordez votre grâce aux humbles, prenant plaisir à vous communiquer à ceux qui sont simples de cœur, qui sont détachés des choses terrestres. Vous êtes véritablement un Dieu caché, qui habitez une lumière inaccessible et inconnue au monde ; mais vous aimez à verser l'abondance de vos faveurs sur les âmes purifiées de toute affection charnelle, et dans lesquelles vous trouverez l'image de Jésus-Christ crucifié.

(GODESCARD).

## SAINT CRISPE ET SAINT CAIUS,

DISCIPLES DE SAINT PAUL.

Crispe, dont l'Eglise honore aujourd'hui la mémoire, avec celle de Caius était le chef de la synagogue des juifs de Corinthe en Achaïe lorsque saint Paul vint dans cette ville apporter l'Evangile, il embrassa la foi de Jésus-Christ et il y entraîna toute sa famille. Saint Paul le baptisa et on dit que ce saint Apôtre l'établit depuis évêque de l'île d'Egine dans le golfe de Saron près de l'Attique. C'est tout ce que l'antiquité nous apprend de ce Saint.

Caius était Macédonien de naissance, et peut-être de la ville de Thessalonique. Mais il demeurait à Corinthe lorsque saint Paul y arriva. Il fut l'un de ceux que cet Apôtre y convertit, et

<sup>1</sup> Matt. xi, 25.

fut le seul avec Crispe dont nous venons de parler, et la maison de Stephanas, qui reçut le Baptême de sa main dans cette ville. Il eut ensuite l'avantage de loger l'Apôtre chez lui; et par ce moyen sa maison devint l'église des premiers fidèles de la ville, c'est-à-dire le lieu où l'on se rassemblait pour écouter saint Paul, qui l'appelle son hôte dans sa lettre aux Romains, et qui joint à ses recommandations celle de toute l'Eglise de Corinthe, comme si elle eût été retirée chez lui. Saint Chrysostôme jugeait de là que Caïus devait être un homme non-seulement charitable et libéral, mais encore de grande piété, parce que saint Paul choisissait ses hôtes selon l'ordre de l'Evangile, et qu'il ne logeait que chez ceux qui avaient assez de vertus pour se rendre dignes de lui. Caïus quitta la ville de Corinthe lorsque cet Apôtre en sortit, et abandonna son établissement pour le suivre. Il l'accompagna dans les voyages qu'il fit ensuite en Asie, en Syrie et en Judée, d'où il retourna avec lui en Asie. Il eut part à ses dangers et à ses persécutions.

Lorsque les orfèvres de la ville d'Ephèse excitèrent une sédition contre saint Paul, Caïus fut entraîné au théâtre avec Aristarque de Thessalonique par la populace idolâtre, qui voulait venger sur eux l'honneur de leur Diane et de leurs autres dieux. Mais il fut relâché après que le syndic eut apaisé le tumulte. On ne sait ce qu'il devint depuis. Quelques auteurs ont cru qu'il était le même que Caïus de Derbe, ville de Lycaonie, qui suivit encore saint Paul l'année suivante de Grèce en Asie. C'est à quoi l'on ne trouve guère d'apparence non plus qu'à l'opinion de ceux qui ont avancé que Caïus, qui avait été baptisé par saint Paul, n'était autre que celui à qui saint Jean l'Evangéliste a écrit sa troisième épître où il l'appelle son fils et lui témoigne beaucoup de tendresse, louant sa piété sincère envers Dieu, et son ardente charité pour ses frères, et lui faisant espérer de lui aller bientôt rendre visite. Ce dernier qu'on prétend avoir été fait évêque de Pergame en Phrygie par saint Jean même, pourrait être le même que celui de Derbe puisque la Lycaonie était de l'Asie aussi bien que la Phrygie.

Mais pour celui qui avait été l'hôte de saint Paul à Corinthe ; on tenait par tradition du temps d'Origène, qu'il avait été fait évêque de Thessalonique.

Adon et Usuard font mention de saint Crispe et de saint Caius au 4 octobre dans leur martyrologe.

## SAINT MARC, SAINT MARCIEN ET LEURS COMPAGNONS,

### MARTYRS.

Les martyrologes de saint Jérôme et de Wandalbert, mettent saint Marc et saint Marcien frères à la tête d'une multitude prodigieuse de Martyrs d'Égypte que l'Église honore en ce jour. Eusèbe, après avoir rapporté le triomphe de quelques-uns de ceux de ce pays, qui étaient venus combattre à Tyr en Phénicie où il s'était trouvé présent, parle de ceux qui souffrirent dans l'Égypte même, mais d'une manière succincte et fort générale. Il témoigne qu'il y eut un nombre presque infini d'hommes, de femmes et d'enfants, qui méprisèrent cette vie mortelle pour la défense de la foi de Jésus-Christ, et qui achetèrent la béatitude du Ciel par mille sortes de morts.

Après les fouets et les ongles de fer, après les dislocations des membres, après diverses autres espèces de tortures inouïes, ils furent les uns jetés à la mer, les autres décapités, et d'autres consumés par les feux. Il y en eut quelques-uns qui furent attachés en croix, comme on avait coutume d'en user à l'égard des malfaiteurs et des personnes viles ; et l'on en vit à qui on cloua la tête en bas pour augmenter leurs souffrances.

On se contenta d'en pendre plusieurs autres aux gibets, sans autre supplice que de les y laisser lentement mourir de faim. On en usa de même envers d'autres qui furent consumés dans les prisons ; et il y en eut un grand nombre qui moururent sous les efforts d'une cruelle question. Eusèbe ne nous point fait connaître le nom d'aucun de ces illustres Martyrs. Pour ce qui est du temps auquel ils souffrirent, on peut le rapporter à l'année 304, après la publication d'un quatrième

édit de l'empereur Dioclétien, qui produisit dans l'Égypte et la Thébaïde un carnage horrible de chrétiens.

Eusèbe joint à ces Martyrs d'Égypte ceux de la Thébaïde, qui ne furent guère moins nombreux, et dont les supplices parurent encore plus horribles. Car sans parler des ongles de fer et des tests de pots cassés, qui étaient les instruments les plus communs pour leur déchirer le corps, on vit des femmes attachées par un pied, élevées en l'air avec des machines, la tête en bas, et exposées ainsi toutes nues avec autant d'inhumanité que d'infamie à la vue de tout le monde.

Il y eut des hommes attachés par les jambes à de grosses branches d'arbres, qu'on avait approchées et courbées par force, et qui les écartelaient lorsqu'on les lâchait pour leur laisser reprendre leur situation naturelle.

Ces cruautés ne furent pas pour quelques jours ou quelques mois, mais elles durèrent des années entières. Eusèbe qui se trouva dans le pays pendant qu'on exerçait cette boucherie, dit qu'il y avait des jours où l'on faisait mourir jusqu'à cent personnes en un même lieu ; qu'il avait vu souvent les épées s'émousser et se casser à force de tuer, et les bourreaux las de tourmenter, se relayer tour à tour.

Il fut témoin du courage invincible d'une infinité de Chrétiens qui couraient aux supplices avec une ardeur inconcevable. A peine avait-on prononcé l'arrêt contre quelques-uns, que d'autres accouraient se présenter au tribunal, et confesser qu'ils étaient chrétiens, afin de subir un semblable sort. Ils méprisaient également les douceurs de la vie et les tourments les plus rigoureux. Ils recevaient leur condamnation avec joie : et pour en remercier Dieu, ils lui chantaient des psaumes et des cantiques de réjouissance, jusqu'au dernier moment de leur vie.

On a séparé ces Martyrs de la Thébaïde d'avec ceux de l'Égypte dans le Martyrologe Romain.

SAINT AMON,  
SOLITAIRE DE NITRIE.

Saint Amon était Égyptien, d'une famille noble et opulente. Il perdit à vingt-deux ans son père et sa mère, et ne pensait pas à s'établir dans le monde, s'étant consacré à Dieu depuis son enfance, au rapport de saint Athanase, dans la ferveur de la piété. Mais ses parents, et son oncle principalement, qui avait autorité sur lui, apparemment en qualité de tuteur, le pressèrent si fort de se marier, qu'il s'y détermina malgré ses répugnances, et épousa une fille dont il se promit dans son cœur de vivre séparé. Il ne laissa pas de faire tout ce qu'on pouvait attendre de lui pour la solennité des noces ; mais le soir s'étant retiré dans son appartement et en ayant fermé la porte, il prit un siège, appela son épouse et lui déclara son pieux dessein. Il lui détailla tous les ennuis du mariage, lui montra les avantages de la virginité, lui lut ce que Jésus-Christ et saint Paul disent à ce sujet, y ajoutant les réflexions que le Saint-Esprit lui inspirait.

Son épouse, qui n'avait jamais lu les saintes Écritures, ni rien entendu de semblable, en fut touchée et se soumit à ses intentions. Cependant elle ne put se résoudre à ne point habiter la même demeure, comme Amon l'aurait souhaité ; elle lui demanda de rester avec lui pour vivre comme frère et sœur.

Amon accéda à cette demande et ils entreprirent de concert une vie parfaite. De son côté il passait toute la journée dans son jardin, à cultiver du baume avec beaucoup de soin et de travail, et rentrant le soir à sa maison, il faisait sa prière, soupaît avec son épouse, se retirait ensuite dans sa chambre pour passer une grande partie de la nuit dans l'oraison et la psalmodie, et enfin, après avoir pris un léger repos, il se levait de grand matin pour recommencer son travail. Sa femme ne s'appliquait pas avec moins d'ardeur aux exercices de piété, et ils passèrent ainsi dix-huit ans ensemble, plus étroitement



unis par une sainte affection et par la conformité de leurs sentiments pour la vertu, qu'ils ne l'auraient été par l'union de la chair et du sang, de sorte qu'ils arrivèrent à un grand détachement de toutes choses et à une paix intérieure, telle que Dieu la fait goûter à ceux qui le servent fidèlement.

Après ces dix-huit ans, étant devenus plus libres par la mort de leurs parents, sa femme, toujours plus édifiée de son éminente piété, craignit de manquer à ce qu'elle devait à la gloire de Jésus-Christ et au bien du prochain, si elle cachait plus longtemps dans sa maison les richesses spirituelles qu'elle possédait en la personne d'un si saint homme. Ainsi elle fut la première à lui proposer de se séparer tout à fait, n'étant pas juste, lui dit-elle, que les autres fussent frustrés à son occasion des exemples de vertu et des salutaires instructions dont elle seule avait profité jusqu'alors.

Amon, qui n'avait cessé de prier le Seigneur qu'il mît dans le cœur de son épouse les sentiments dont elle venait de lui faire ouverture, les reçut avec une grande joie et en rendit à Dieu des actions de grâces. Il la remercia aussi d'avoir secondé ses desirs ; et lui cédant sa maison, où en peu de temps elle rassembla une nombreuse communauté de vierges, il se retira au désert le plus proche, qui était celui de Nitrie.

Il n'y demeura pas longtemps inconnu. Dieu l'ayant favorisé du don de miracles, et sa vertu éclatant dans ce désert, ainsi qu'une étoile brillante, il fut bientôt obligé de se charger de la conduite d'un grand nombre de solitaires, dont plusieurs devinrent très-célèbres, et par son moyen l'état monastique ne s'étendit pas seulement dans le désert de Nitrie ; mais encore dans celui de Scété, et dans d'autres contrées de l'Égypte.

Le soin qu'il prenait de ses disciples était incroyable, et il ne laissait pas, nonobstant le travail auquel cela l'engageait, de faire de très-grandes austérités. Il ne mangeait point d'huile, il ne buvait point de vin : du pain sec et de l'eau faisaient toute sa nourriture ; encore en usait-il si sobrement,

qu'il passait souvent les deux jours sans manger, et quelquefois même plus longtemps. Sa femme, qu'il visitait régulièrement deux fois l'année pour l'aider à sa perfection, imitait aussi la rigueur de ses jeûnes et de son abstinence, de même que son zèle pour le salut des âmes que la Providence avait confiées à ses soins.

Quoiqu'il fit grand nombre de miracles, les historiens n'en rapportent que très-peu, les premiers solitaires aimant mieux imiter les vertus des Saints que d'écrire leurs merveilles. Mais ses disciples en conservaient fidèlement la mémoire, et les apprenaient aux autres de vive voix. Le premier qu'on en rapporte et qu'il fit étant encore seul dans le désert, fut la guérison d'un jeune garçon, qui avait été mordu par un chien enragé, et était devenu enragé lui-même, se déchirant le corps avec les dents. Ses parents le lui amenèrent garrotté de plusieurs chaînes, et le conjurèrent de le guérir. Amon leur répondit : « Pourquoi venez-vous ainsi me tourmenter ? Vous me demandez ce qui est au-dessus de mes forces. La guérison de votre enfant dépend plus de vous que de moi, il n'y a qu'à rendre le bœuf que vous avez, à la veuve à qui vous l'avez pris, et sur-le-champ la grâce que vous désirez vous sera accordée. » Ces bonnes gens furent épouvantés de voir que le Saint avait connu par une lumière surnaturelle le larcin qu'ils avaient commis secrètement. Il eurent pourtant bien de la joie d'apprendre qu'en le restituant ils obtiendraient ce qu'ils souhaitaient avec tant d'ardeur. Ils rendirent donc sans délai le bœuf qu'ils avaient pris, et saint Amon ayant prié pour eux, leur fils se trouva guéri.

Deux hommes vinrent aussi le visiter, et il leur dit, dans le dessein de les éprouver, qu'ils lui apportassent une cuve où il pût mettre de l'eau pour ceux qui le venaient voir. Ils le lui promirent ; mais l'ayant quitté, l'un des deux dit à son compagnon : « Chargez-vous si vous voulez de cette commission ; quant à moi je n'en ferai rien, parce que je ne veux pas perdre mon chameau, qui périrait indubitablement si je le chargeais d'un si grand fardeau. » L'autre lui représenta que

n'ayant qu'un âne, il était encore moins en état que lui d'acquitter sa promesse ; mais voyant qu'il ne voulait rien entendre, il se confia au mérite du Saint, et mit la cuve sur son âne, qui la porta au monastère avec tant de facilité, qu'on eût dit qu'il n'avait rien sur le dos. Saint Amon le voyant venir lui dit : « Vous avez très-bien fait d'apporter cette cuve sur votre âne. Sachez que le chameau de votre compagnon est mort. » En effet, cet homme trouva à son retour que le chameau était mort, comme le Saint le lui avait dit.

Saint Athanase voulant donner une juste idée de la haute vertu de saint Amon, rapporte de lui le miracle suivant, qui montre quelle était sa pureté et combien elle était agréable à Dieu. Amon, dit-il, étant obligé de passer à la nage le fleuve nommé Licus (c'était une décharge des eaux du Nil), dit à son disciple Théodore, qui l'accompagnait, de s'éloigner, afin qu'en se dépouillant ils ne se vissent pas nus. Théodore s'étant mis à l'écart, Amon demeura pensif, n'osant se dépouiller pour la honte qu'il avait de se voir nu lui-même, ce qui ne lui était jamais arrivé en sa vie. Tandis qu'il était ainsi préoccupé de sa peine, il se trouva tout à coup transporté de l'autre côté du fleuve par une vertu divine, sans qu'il s'en fût aperçu. Théodore l'ayant rejoint à l'autre bord, fut bien étonné de voir qu'il eût sitôt traversé l'eau, et il le fut encore davantage en voyant qu'il n'avait pas même les pieds mouillés. Il comprit aisément qu'il n'avait pas nagé, et le pria de lui dire comment il avait fait. Saint Amon voulait lui cacher le miracle que Dieu avait opéré en sa faveur ; mais le disciple se jeta à ses pieds, et lui protesta qu'il ne se relèverait pas qu'il ne le lui eût déclaré. Le Saint lui avoua la grâce que Dieu lui avait faite ; mais il exigea de lui qu'il n'en parlerait à personne pendant sa vie. Ce que Théodore exécuta fidèlement.

Le bruit de ses vertus et de ses miracles avait pénétré jusqu'à la retraite du grand saint Antoine, ce qui avait formé entre eux une étroite liaison. Amon l'allait souvent visiter, et saint Antoine le vint voir aussi dans son désert tout au moins une fois. Ce fut dans cette visite que s'étant entretenus quelque

temps ensemble, Amon lui dit que son monastère qui était sur la montagne ne pouvait plus contenir le grand nombre de solitaires qu'il avait sous sa conduite ; que quelques-uns d'entre eux désiraient de bâtir des cellules dans un lieu plus écarté pour y vivre en plus grande retraite, et il le pria de lui marquer à quelle distance il pourrait les placer. Saint Antoine lui répondit que s'il trouvait bon de devancer l'heure du repas, ils iraient ensuite dans le désert choisir le lieu qui conviendrait davantage. Ils mangèrent donc, après quoi ils s'avancèrent dans le fond du désert jusqu'au soleil couchant.

Alors ils s'arrêtèrent et saint Antoine lui dit : « Mettons-nous ici en prière et mettons une Croix, afin que ceux qui viendront y demeurer y bâtissent des cellules. » Cet endroit était à quatre grandes lieues du monastère de la montagne, et saint Antoine jugea que la distance était suffisante, afin que les solitaires de l'un et de l'autre monastère pussent, lorsqu'ils se visiteraient, venir coucher chez eux après avoir mangé à l'heure de none. C'est ainsi que ces grands Saints étaient attentifs à conserver l'observance de la discipline régulière.

Amon persévéra de la sorte dans le combat spirituel et l'exercice des vertus religieuses, et arriva heureusement à la perfection de la sainteté des solitaires. Il fallait qu'elle fût bien éminente, puisque, nonobstant que ses prodiges l'avaient rendu fort célèbre, saint Athanase le met au nombre de ceux dont le mérite éclata encore plus devant Dieu qu'il n'était connu des hommes. Enfin il acheva sa course n'étant âgé que de soixante-deux ans, dont il avait passé quarante dans le monde dans une grande innocence de mœurs, et le reste dans la solitude. A l'heure même qu'il mourut, saint Antoine vit son âme monter au Ciel, ce que saint Athanase rapporte en ces termes : « Antoine étant assis sur sa montagne, leva tout à coup les yeux au Ciel, et vit quelqu'un qui s'élevait dans les airs, et plusieurs Anges qui venaient à sa rencontre en lui témoignant une grande joie. Dans l'admiration où il était, il

bénissait cette sainte assemblée, et pria Dieu qu'il daignât lui apprendre ce que ce pouvait être. Il entendit en même temps une voix qui lui dit que c'était l'âme d'Amon, solitaire de Nitrie. Ceux qui se trouvaient alors auprès de lui, le voyant transporté d'admiration et de joie, le prièrent de leur en dire le sujet. Il leur répondit que c'était Amon qui venait de se reposer en paix. Ils remarquèrent le jour et l'heure qu'Antoine leur avait dit ceci ; et trente jours après des Frères étant venus du désert de Nitrie, ils s'informèrent d'eux du temps de la mort de saint Amon, et trouvèrent qu'elle était arrivée précisément à l'heure que saint Antoine avait vu son âme monter au Ciel, bien que l'endroit où il était mort ne fût pas moins éloigné que de treize journées de sa montagne ; ce qui leur fit admirer la pureté de l'âme de celui à qui Dieu découvrait par une faveur singulière, ce qui se passait si loin de lui. »

On ne sait pas en quelle année mourut saint Amon. Il est évident, par ce que nous venons de dire, que ce fut avant saint Antoine, c'est-à-dire avant l'année 356. Tillemont croit qu'on peut mettre sa mort vers l'an 340 ou 345<sup>1</sup>. (MARIN.

## SAINT AIZAN,

ROI D'ÉTHIOPIE.

S. Frumence, apôtre des Éthiopiens, avait fait de nombreuses conversions dans ce pays lorsqu'il lui fallut aller à Alexandrie recevoir l'onction épiscopale. Dans ce voyage il devint l'ami

<sup>1</sup> Vossius a mis à la suite du deuxième volume des *Œuvres de saint Ephrem* quelques avis ascétiques d'un saint Abbé Ammon, qu'il assure être saint Amon de Nitrie et qui sont bien dignes de lui. Ils sont divisés en dix-neuf articles et contiennent une doctrine excellente. On voit par ces avis quelles étaient les vertus que les saints Patriarches des solitaires recommandaient plus particulièrement à leurs religieux. L'humilité sincère et la pratique de l'humiliation, la crainte salutaire, la componction du cœur, les saints gémissements et larmes de la pénitence ; la mortification des sens, la patience ferme et constante dans la tribulation, l'amour des croix, la joie sainte dans les souffrances, le travail des mains, l'oraison et la prière, le silence rigoureux, le recueilliement intérieur, l'attention à la présence de Dieu, une conformité entière à

de S. Athanase ; et lorsqu'il revint à la ville d'Axuma, qui était alors la capitale de l'Éthiopie, il fut plus que jamais cher au prince Aïzan, qui était le roi de ce pays, et qui s'était associé au trône son Frère Sazan, devenu chrétien comme lui. L'empereur Constance, fils dégénéré de Constantin-le-Grand haïssait Frumence, parce qu'il restait inébranlable dans la foi de Nicée. Il écrivit aux deux princes Éthiopiens, pour leur ordonner de livrer Frumence à un déserteur de la foi qui se nommait Georges, et qui s'était emparé du Siège de saint Athanase. Aïzan et Sazan, indignés de cet ordre, l'envoyèrent à saint Athanase et restèrent fermes dans la foi. Aïzan mourut aux derniers jours du iv<sup>e</sup> siècle. Son frère Sazan continua non seulement à bâtir des églises mais à prêcher la foi à son peuple. Il convertit beaucoup de juifs qui habitaient son royaume ; et après sa mort les Éthiopiens lui rendirent un culte comme à son frère, car ces deux princes chrétiens avaient le même cœur.

### SAINT PÉTRONE,

ÉVÊQUE DE BOLOGNE.

Ce Saint était fils de Pétrone, préfet du prétoire, qui se rendit aussi célèbre par sa piété que par son éloquence. Il reçut une excellente éducation dans la maison paternelle, et fut formé de bonne heure à tous les exercices de la vie ascétique. Lorsqu'il fut en âge de voyager, il passa en Orient, et visita les solitaires qui habitaient les déserts de la Palestine et de l'Égypte, afin de se perfectionner dans la science des Saints par les exemples vivants qu'il aurait sous les yeux. Il resta un temps considérable dans les lieux où il trouva un plus grand nombre de serviteurs de Dieu ; et parmi ceux dont il voulut être le disciple, on compte surtout saint Jean de Lycopolis, saint Apollon et saint Ammon. Il fit une relation de ce qu'il avait vu de plus édifiant dans son voyage, et nous l'avons encore dans le second

divine volonté et un abandon total de soi-même à cette adorable volonté pour les travaux, les peines et les souffrances, la vie et la mort.

livre des *Vies des Pères*, que Gennade lui attribue<sup>1</sup>. Il renonça dès lors pour toujours à l'étude de l'éloquence et de la littérature profane.

Son retour en Italie concourut avec la mort de saint Félix, évêque de Bologne. Étant allé à Rome, où il arriva en 450, le Pape Célestin l'élut pour succéder à ce saint Prélat. Saint Eucher dit à cette occasion que saint Hilaire d'Arles et saint Pétrone de Bologne avaient passé du faite des grandeurs humaines au service de l'Église.

Pétrone qui avait traversé nu-pieds les déserts de l'Orient qui avait joint aux fatigues du voyage les austérités de la pénitence, et qui s'était toujours préservé de la dissipation par un amour constant de la prière et du recueillement, ne voulut rien diminuer de ses exercices ordinaires quand il se vit revêtu de la dignité épiscopale ; il redoubla même de ferveur, dans la persuasion que sa sanctification et celle de son troupeau étaient inséparables l'une de l'autre.

La ville de Bologne avait éprouvé plusieurs fois, en fort peu de temps, les suites des horreurs de la guerre. Elle avait été saccagée par Radagaise, roi des Huns. Ce prince, païen superstitieux, étant venu de Pannonie en Italie avec Alaric, roi des Goths, dans l'année 399, prit Aquilée, et porta le ravage dans tous les lieux où il passa. Alaric qui craignait Stilicon, général de l'empire, retourna dans la Pannonie ; mais Radagaise, à la tête d'une armée puissante, marcha de Bologne à Rome. Les païens de cette ville le regardèrent comme le vainqueur de leurs dieux que les chrétiens insultaient, et ils doutèrent point qu'il ne remportât la victoire. Cette confiance ne dura pas longtemps. Stilicon vint de Pavie avec son armée, puis étant tombé sur les ennemis qui ne l'attendaient point, les tailla en pièces sans aucune perte de son côté. Radagaise s'enfuit inutilement sur les montagnes voisines de Fiésole, fut pris, et mis à mort par ordre de Stilicon. Alaric, encouragé par la trahison du vainqueur de Radagaise, repassa en Italie et ne trouvant point d'obstacles, il saccagea deux fois Bologne, pillà les campagnes, et se rendit maître de Rome.

mourut peu de temps après dans le voisinage de Reggio, lorsqu'il se préparait à faire la conquête de la Sicile et de l'Afrique.

Saint Pétrone en arrivant à Bologne trouva cette ville encore plongée dans la misère et la désolation : il s'occupa donc du soin de réparer ses pertes. Il commença par extirper les semences d'arianisme que les Goths y avaient jetées. A la vérité, Alaric avait épargné les églises, et leur avait même accordé des privilèges : mais celles de Bologne ne subsistaient plus ; elles avaient été détruites par les païens, qui composaient la principale partie de l'armée de Radagaise. La cathédrale reconnaissait pour son fondateur saint Zama, élu du premier Evêque de Bologne par le Pape saint Denys vers l'an 270 ; elle était dédiée sous l'invocation de saint Pierre. Elle fut détruite sous les persécutions de Dioclétien et de Julien l'Apostat. Le saint Evêque Fuscien la fit reconstruire dans un autre quartier. Saint Pétrone en devint à son tour le fondateur, et la dédia sous l'invocation des saints Nabor et Félix. Elle appartient aujourd'hui aux pauvres Clarisses. Sigonius et Benoît XIV ont donné l'histoire des églises fondées ou réparées par le saint Evêque, et ils comptent celle de Saint-Étienne bâtie sur le modèle des églises de la Croix et du Sépulcre de Jérusalem ; celles de Sainte-Thècle, de Sainte-Agathe, de Saint-Jean l'évangéliste, etc.

Saint Pétrone enrichit la ville des reliques de plusieurs martyrs, notamment de celles de saint Florien, qui furent apportées de Vicence, et déposées dans l'église de Saint-Étienne. Saint Florien qui est honoré comme le principal patron de Bologne, paraît avoir souffert le martyre sous Dioclétien.

Le saint Evêque répara aussi les ruines de Bologne, et l'agrandit en faisant construire autour, de nouvelles murailles. Il fit un voyage à Constantinople pour obtenir des secours relatifs à cet objet, de l'empereur Théodose le jeune. De retour en Italie, il finit saintement sa carrière avant l'an 450. Ses reliques ayant été découvertes en 1141, et sa sainteté ayant



été confirmée par plusieurs miracles, la ville de Bologne fit bâtir une église de son nom en 1211, laquelle appartient présentement aux servites. En 1590, on en bâtit une autre qui est beaucoup plus belle que la première, et est desservie par un Chapitre de Chanoines séculiers. Saint Pétrone est honoré à Bologne comme un des principaux patrons de cette ville. On lit son nom dans le Martyrologe romain, sous le 4 octobre.

### SAINT AMPHÈLE,

FORGERON.

Amphèle, enfant de l'Égypte, exerçait le métier de forgeron ; ce qui ne l'empêchait pas de mener une vie chrétienne ; son travail lui donnait les moyens de secourir les pauvres. Mais ami de la solitude, où il voulait faire son salut ; il vendit tout ce qu'il possédait, en distribua le produit aux indigents, quitta son pays et s'en alla en Italie.

Il trouva sur la côte de Gènes un lieu solitaire où il se fit une cellule et c'est là qu'il finit ses jours à la fin du v<sup>e</sup> siècle.

### LE BIENHEUREUX SALOMON II,

ROI D'ARMORIQUE.

Salomon II, surnommé le Sage, naquit vers 590, de Hoël III, roi de la Petite-Bretagne, et de Pritelle. Son père voulait l'avoir pour successeur, soit qu'il le trouva plus propre à faire le bonheur de ses sujets, soit que Salomon fût l'ainé de ses fils ; car les auteurs varient sur les noms et l'ordre de naissance des vingt deux enfants du monarque.

Salomon monta sur le trône vers 612 ; il était né avec les dispositions pacifiques qui font la félicité des peuples.

Après deux ans de troubles, suscités probablement par des ambitieux qui brouillaient les frères pour en tirer parti, Judicaël se retira dans le monastère de Gaël, et laissa Salomon paisible possesseur de la couronne. Le nouveau roi tint

sceptre d'une main ferme. D'Argentré dit, en parlant de lui : « Il fut vaillant, et néanmoins de religion, de grande bonté, de bonne vie, et vécut en paix, n'ayant aucune guerre avec les rois de France. »

Le Baud assure que les légendes anglaises le regardent comme ayant mené une vie très-sainte.

Il était tellement reconnu pour modèle de bravoure de sagesse, et de tout ce qu'on désire dans un souverain, qu'on envoyait de jeunes princes se former auprès de lui. Ainsi Edvin, fils d'Edelbert, roi des Northumbriens, et Cadualon, fils de Caduan, roi des Bretons de l'île, élevés ensemble dès leur enfance, vinrent à la cour de Salomon, et eurent part à ses exploits au commencement de son règne, vers l'an 615. Rentrés dans leur pays à la mort de leurs pères, ils leur succédèrent. Mais, après deux ans de bonne intelligence, il se brouillèrent. Edvin défit et chassa Cadualon, qui se réfugia chez Salomon, vers 627. Le monarque armoricain l'accueillit avec bonté, le garda quelques années, après lesquelles il lui donna généreusement un secours de dix mille hommes. A la tête de ces braves, l'illustre fugitif défit Penda, roi des Merciens, qui depuis, le servit dans la guerre contre Edvin. Toujours à l'aide des héros bretons, Cadualon tua son ennemi en bataille rangée, en 633, et par là reconquit l'héritage de ses pères.

Salomon était resté tranquille au sein de ses états, tout occupé d'y faire fleurir les sciences, les lettres et la vertu. Il fonda plusieurs abbayes, où elles furent recueillies, enseignées et mises en pratique. Il mourut sans postérité, après un règne heureux de vingt ans, vers 632.

Son corps fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes. Ce monastère fameux avait été incendié en 593 ; il le rebâtit en 612 et le dota richement, pour une cinquantaine de Religieux.

(DE GARABY.)

## SAINT EDWIN, ROI D'ANGLETERRE,

MARTYR.

Edwin, qui dut sa grandeur au bon usage qu'il fit de l'adversité était fils d'Alla, roi de Déire ; mais à la mort de son père, il fut dépouillé de ses États par Ethelfred, roi des Berniciens, qui ne fit qu'une monarchie de tout le Northumberland. Il se retira auprès de Redwald, roi des Est-Angles. Ce prince, gagné par les prières et les promesses qu'on lui avait faites, prit secrètement la résolution de le livrer à son ennemi. Edwin n'ignora pas longtemps ce qui se tramait contre lui ; un ami qu'il avait dans le conseil de Redwald l'avertit de tout. Étant une nuit à la porte du palais, occupé de pensées fort tristes, un étranger l'assura qu'il recouvrerait son royaume, et qu'il deviendrait même le principal roi d'Angleterre, s'il voulait prendre les précautions qu'on lui indiquerait pour la conservation de sa vie. Il le promit, et aussitôt l'étranger, lui mettant la main sur la tête, lui dit de se souvenir de ce signe.

Sur ses entrefaites, Redwald changea de sentiment à la persuasion de la reine sa femme ; il attaqua et tua même Ethelfred, qui lui avait déclaré la guerre, sur le bord oriental de la petite rivière d'Ilde, dans la province de Nottingham<sup>1</sup>. Par cette victoire, Edwin fut mis en possession du Northumberland, qui comprenait tout le nord de l'Angleterre. Le succès de ses armes le rendit depuis si formidable, que tous les rois Anglais, et même les Bretons ou Gaulois, reconnurent la supériorité de sa puissance. Il épousa Édilburge, fille de saint Éthelbert, premier roi chrétien d'Angleterre, et sœur d'Éabald roi de Kent ; mais le mariage ne fut conclu qu'à condition que la princesse aurait la liberté de professer le christianisme, et qu'on laisserait auprès d'elle saint Paulin qui venait d'être sacré Évêque.

<sup>1</sup> Tout ceci se passa, suivant Bède, dans la ville royale sur la Derwent c'est-à-dire, près la ville appelée Derwentius, et dont il est fait mention dans l'Itinéraire de la Bretagne, par Antonin ; c'est présentement un village nommé

En 626, un assassin envoyé par le roi des West-Saxons, voulut ôter la vie à Edwin, en le frappant avec un poignard empoisonné. C'en était fait de ce prince, si Lilla, son ministre et son favori, ne se fût jeté entre lui et l'assassin. Ce ministre perdit la vie ; mais le poignard atteignit aussi le roi, et lui fit une blessure, qui ne fut cependant pas mortelle. Le coupable ayant été arrêté sur-le-champ, fut mis en pièces, après avoir tué toutefois un autre officier du roi. Edwin, préservé d'un si grand danger, rendit les actions de grâces aux idoles qu'il adorait ; mais saint Paulin lui représenta que son culte était sacrilège, et qu'il était redevable de sa conversion aux prières de la reine ; il l'exhorta ensuite à remercier le vrai Dieu, qui venait de lui faire éprouver si visiblement l'effet de sa protection. Edwin parut écouter avec plaisir le discours du Saint, et il consentit que l'on consacrât à Dieu la princesse dont la reine venait d'accoucher : elle fut baptisée avec douze autres personnes, le jour de la Pentecôte, et reçut le nom d'Éanfleda.

Edwin promit à saint Paulin d'embrasser la Religion chrétienne s'il guérissait parfaitement, et s'il remportait la victoire sur un ennemi qui avait attenté si lâchement à sa vie. Sa santé fut à peine rétablie, qu'il rassembla son armée pour marcher contre le roi des West-Saxons. Il le vainquit, et prit ou tua tous ceux qui étaient entrés dans le complot tramé contre lui. Il renonça dès lors au culte des idoles ; mais il différa encore de recevoir le Baptême. Le Pape Boniface lui écrivit pour l'exhorter à tenir sa promesse, et il joignit à sa lettre divers présents tant pour le roi que pour la reine. Cependant Edwin se fit instruire, et eut plusieurs conférences avec ses principaux officiers sur le changement de religion qu'il projetait. Saint Paulin, de son côté, priait pour sa conversion, et le pressait de ne pas résister plus longtemps à la grâce. On dit que ce saint Evêque ayant appris par révélation, et ce que l'on avait prédit au roi, et ce qu'il avait promis en conséquence, lui mit la main sur la tête, en lui demandant s'il se ressouvient de *Abdy*, ou l'ancienne demeure, près duquel sont les ruines d'un ancien château, comme le rapporte Camden.

ce signe. Edwin, tremblant, voulait se jeter à ses pieds; mais il l'en empêcha, et lui dit avec douceur : « Vous voyez que Dieu vous a délivré de vos ennemis ; non content de cette faveur, il vous offre encore un royaume éternel. Pensez, de votre côté, à accomplir votre promesse en recevant le Baptême, et en conformant votre vie aux maximes de la religion que vous aurez embrassée. »

Le roi répondit qu'il voulait conférer avec les principaux membres de son conseil, pour les engager à suivre son exemple. Saint Paulin y consentit. Le prince ayant assemblé ce qu'il y avait de plus distingué parmi ses officiers, leur demanda leur avis. Coifi, Grand-Prêtre des idoles, parla le premier, et déclara qu'il était prouvé par l'expérience que les dieux qu'ils adoraient n'avaient aucun pouvoir. Une autre personne dit qu'on ne devait pas balancer de se rendre à ce que désirait le roi, puisqu'il n'y avait aucune comparaison à faire entre une vie de peu de durée et un bonheur éternel. Saint Paulin qui était présent à l'assemblée, parla ensuite avec beaucoup de force de l'excellence et de la nécessité de la religion chrétienne. Coifi applaudit à ce discours, et fut d'avis que l'on réduisit en cendres les temples et les autels des idoles. Le roi ayant demandé qui les profanerait le premier, Coifi répondit que c'était à lui à donner l'exemple, puisqu'il avait été le chef du culte idolâtrique. Il demanda qu'on lui fournît des armes et un cheval ; car, selon la superstition de ces peuples, l'usage d'armes et du cheval était défendu au Grand-Prêtre, et il ne pouvait avoir qu'une cavale pour monture. Etant monté sur le cheval du roi avec une épée à son côté et une lance à la main, il se rendit au principal temple, qu'il profana en y plantant sa lance ; il ordonna ensuite à ceux qui l'accompagnaient de le détruire et de le brûler avec son enceinte. Du temps de Bède on en voyait la place à peu de distance d'Yorck, du côté de l'orient, et on la nommait Godmundingham, c'est-à-dire, spectacle des dieux<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ce lieu se nomme aujourd'hui Godmanhan ; auprès est Wigton, c'est-à-dire, la ville des idoles, dont parle Camden, dans le Yorckshire.

Edwin fut baptisé à Yorck le jour de Pâques de l'année 627, la onzième de son règne. La cérémonie de son Baptême se fit dans une église qui n'était que de bois, parce qu'on l'avait bâtie à la hâte, et qui était dédiée sous l'invocation de saint Pierre. Le prince jeta depuis les fondements d'une église de pierre beaucoup plus vaste, dans l'enceinte de laquelle était la première, mais qui ne fut achevée que sous le règne de saint Oswald, son successeur. Saint Paulin, du consentement du roi, fixa son siège épiscopal à Yorck, et il continua de prêcher librement l'Évangile. Il administra le Baptême à un grand nombre de personnes, parmi lesquelles on comptait les enfants d'Edwin, et des officiers de distinction. Le roi et la reine étant à leur château d'Yeverin parmi les Berniciens du Northumberland, il employa plus d'un mois, depuis le matin jusqu'au soir, à instruire les infidèles, et il les baptisa dans la petite rivière de Glen. Il n'y avait encore ni oratoires, ni baptistères, et c'est pour cela qu'on baptisait les catéchumènes dans les rivières : cette coutume prouve d'ailleurs que le Baptême s'administrait alors par immersion. Lorsque saint Paulin était à la campagne avec le roi chez les Déires, il administrait le Baptême dans la rivière du Swale, près de Cataract<sup>1</sup>, et la tradition s'en est conservée dans le pays jusqu'à ce jour<sup>2</sup>.

Le roi fit bâtir une église en l'honneur de saint Alban, et de là se forma une nouvelle ville qui fut appelée Albansbury, et depuis Almondbury. Il y avait en ce lieu un palais royal, que les païens brûlèrent après la mort de saint Edwin. Les successeurs de ce prince avaient un château dans le territoire de Loidis ou Leeds où l'on bâtit dans la suite une ville de ce nom.

Edwin, non content de pratiquer lui-même l'Évangile, cherchait tous les moyens de répandre la connaissance du vrai Dieu parmi ses sujets. On peut dire en général que la nation anglaise reçut la foi avec une ferveur digne des premiers siècles de l'Église. Les conversions furent aussi sincères que nom-

<sup>1</sup> C'est aujourd'hui le village de Cattarick.

<sup>2</sup> Voyez Drake Smith et Stevens.

breuses. On voyait de toute part des hommes parfaitement détachés de ce monde, qui ne pensaient qu'au bonheur du Ciel et qui travaillaient chaque jour à se perfectionner dans la science des Saints. Les rois eux-mêmes ne trouvaient rien de pénible dans la pratique de la vertu, et savaient maîtriser leurs passions pour les assujettir au joug de la foi. Ils étaient en un mot les modèles de leurs sujets. Ils n'avaient que du mépris pour les grandeurs, et foulaient aux pieds ces couronnes pour lesquelles ils avaient tout sacrifié avant leur conversion. On en vit plusieurs qui préféraient le cilice à la pourpre et une pauvre cellule aux plus riches palais ; qui se dépouillèrent volontairement de leur puissance, et qui allèrent vivre sous les règles de l'humilité et de l'obéissance. D'autres portèrent toujours le sceptre ; mais ce fut pour donner à leur zèle plus de force et d'autorité pour accroître le royaume de Jésus-Christ, et pour l'étendre chez les peuples barbares. Ce zèle se trouva dans Edwin, et lui mérita une mort glorieuse.

Redwald, roi des Est-Angles, avait reçu le Baptême dans le royaume de Kent ; mais s'étant depuis laissé séduire, il voulut allier le culte du vrai Dieu avec celui des idoles. Eorpwald, son fils et son successeur se laissa toucher par les conseils d'Edwin, et embrassa le Christianisme avec beaucoup de sincérité. Il fut tué quelque temps après, et ses sujets retombèrent dans l'idolâtrie. Au bout de trois ans, Sigebert revint des Gaules où il avait été exilé, rétablit la Religion chrétienne. Les états d'Edwin ne se ressentirent point de ces variations. La paix et la tranquillité y accompagnèrent toujours la pratique du Christianisme ; cette paix même passa en proverbe et l'on assure qu'une femme, tenant son enfant dans ses bras, pouvait sans rien craindre, aller seule d'une mer à l'autre. Il y avait aux fontaines qui se trouvaient sur les grands chemins des vases d'airain pour puiser de l'eau, et personne n'était même tenté de les enlever, tant les lois étaient parfaitement observées.

Il y avait dix-sept ans qu'Edwin régnait sur les Anglais

les Bretons, lorsqu'il plut à Dieu de l'éprouver par les afflictions; et Penda, prince du sang royal de Mercie, fut l'instrument dont il se servit. Penda, qui protégeait l'idolâtrie, secoua le joug de l'obéissance qu'il devait à notre Saint. Il composa une armée de vieux soldats vétérans, semblables à ceux qui s'étaient d'abord emparés de la Bretagne, et qui étaient fort attachés à leurs anciennes superstitions. Son dessein était de détruire le Christianisme. Les Merciens le reconnurent pour leur souverain, et il régna vingt-deux ans. En levant l'étendard de la révolte, il fit alliance avec Cadwallon, roi des Bretons ou Gallois, qui à la vérité professaient le Christianisme, mais sans en suivre la morale. Il était d'un caractère barbare, et portait aux Anglais une haine implacable; il croyait qu'il lui était permis de leur causer tous les maux qui dépendaient de lui, et même de les exterminer sans égard pour leur religion, et sans aucune différence d'âge ou de sexe. Comme Edwin était le prince le plus puissant de l'heptarchie anglaise, et que les autres lui rendaient une espèce d'obéissance, toute la fureur de la guerre se tourna principalement contre lui, et il fut tué dans une bataille qui se donna à Heavenfield, aujourd'hui Hatfield, dans la province d'Yorck<sup>1</sup>. Le corps du saint roi fut enterré à Whitby; mais sa tête le fut dans le porche de l'église qu'il avait fait bâtir à Yorck. Il a le titre de martyr dans le martyrologe de Florus, et dans tous les calendriers d'Angleterre. On voit, par le catalogue de Speed, qu'il était patron titulaire de deux anciennes églises bâties l'une à Londres, et l'autre à Brève, dans la province de Sommerset. Saint Edwin mourut en 633, dans la quarante-huitième année de son âge.

## SAINT QUENTIN,

MARTYR EN TOURAINE.

Saint Quentin était originaire de Ville-Parisis, village du

<sup>1</sup> Ce lieu fut ainsi appelé à cause du grand nombre de chrétiens qui périrent dans le combat.



diocèse de Meaux. Il avait un emploi considérable sous Gontran, sans qu'on puisse déterminer si ce fut le roi de ce nom, ou Gontran Boson, général du roi Sigebert I<sup>er</sup>. Quoi qu'il en soit, la maîtressé de Gontran le sollicita de consentir à ses infâmes désirs ; mais elle trouva en lui un autre Joseph. Furieuse d'avoir été méprisée, et de n'avoir pu satisfaire sa passion, elle le fit assassiner sur les bords de l'Indre, dans la Touraine, vers le milieu du sixième siècle. On garde, dans la cathédrale de Meaux, une partie des reliques de ce saint martyr de la chasteté.

### SAINTE AURE,

ABBESSE A PARIS

Cette sainte fille, française de naissance, se fit connaître par sa piété et ses vertus, du temps des rois Dagobert I<sup>er</sup> et Clovis II. Saint Éloi, qui vivait alors à sa cour, et qui connaissait toutes les maisons où brillait la piété dans Paris, résolut d'établir dans cette ville un monastère de Religieuses. Encouragé par les libéralités du roi Dagobert, il convertit sa propre maison en un couvent. Il y rassembla trois cents Vierges chrétiennes qui ne voulaient d'autre époux que Jésus-Christ. Cette institution eut lieu en l'an 634. Elle fut dans Paris le premier établissement de ce genre.

Aure, fille de Maurin et de Quirie, époux chrétiens et fervents, fut chargée par saint Éloi de diriger cette communauté. On peut juger facilement du mérite et de la piété de cette vierge chrétienne à laquelle saint Éloi confia un monastère composé de trois cents jeunes personnes, aspirant à la perfection. Quelle prudence ne fallait-il pas en effet pour conduire tant de caractères différents ! Elle y réussit parfaitement puisque saint Ouen, qui se connaissait en vertu et en perfection, l'appelle, dans sa Vie de saint Éloi, une fille digne de Dieu.

Aure mérita cet éloge par ses soins à faire fleurir la véritable piété parmi ses Religieuses, dont elle fut le modèle et l'exemple.

mère. Elle gouverna son monastère pendant trente-trois ans, et eut la consolation d'y voir servir Dieu avec une grande ferveur.

Saint Éloi, élevé sur le siège de Noyon, prit toujours une part active à la direction de ce monastère et entretint un commerce de lettres avec la sainte Abbesse. Il lui apparut un jour dans une vision et lui apprit que le terme de sa vie approchait : Aure en fut remplie de joie et inspira à ses Religieuses les sentiments qui l'animaient. Elle se prépara alors avec une grande ferveur au passage de l'éternité, étant ravie d'aller jouir bientôt de la présence de son Dieu. Ce moment arriva le 4 octobre de l'année 666, où elle mourut de la peste avec cent soixante de ses religieuses, qui furent toutes victimes du même fléau.

Elle fut d'abord enterrée au cimetière de Saint-Paul, près de l'église de ce nom, que saint Éloi avait *destiné* pour servir de sépulture aux Religieuses de son monastère ; mais cinq ans après, les reliques de la Bienheureuse Abbesse furent transférées solennellement à Paris et déposées dans l'église de Saint-Martial. Ces reliques furent de nouveau transportées dans l'église de Saint-Paul, le 3 avril 1402 ; elles étaient renfermées dans une belle châsse ; mais elles n'y restèrent pas long-temps, et furent une seconde fois rapportées au monastère de Saint-Martial, où on les exposait à la vénération des fidèles.

La ville de Paris a souvent éprouvé les effets de sa puissante intercession dans les moments de calamités publiques<sup>1</sup>.

### SAINT MAGDALVÉE OU MAUVÉ,

ÉVÊQUE DE VERDUN<sup>1</sup>.

Magdalvée, communément appelé Mauvé, était un des plus saints Evêques de son siècle. Il fut tiré du monastère de Saint-Vannes dont il avait été Abbé lorsqu'on le plaça sur le siège

<sup>1</sup> Emprunté à la Vie des Saints de Paris en 2 vol. in-8°.

de Verdun. Il continua néanmoins à gouverner son abbaye et se distingua par un zèle apostolique. Son église privée de premier pasteur, était dans une grande désolation ; depuis plusieurs années, le clergé de la cathédrale était tombé dans un si grand relâchement, qu'il avait interrompu l'Office divin le jour et la nuit. Après y avoir fait refleurir la piété et la discipline, Magdavée alla visiter les Lieux Saints à Rome et à Jérusalem, et fut reçu partout avec distinction. Le patriarche de Jérusalem, Eusèbe, lui fit don de plusieurs reliques. Pendant son voyage, ce saint Prélat apprit que la cathédrale de Verdun avait été la proie des flammes. Il donna aussitôt des ordres pour la faire rebâtir. Les Evêques de Toul et de Metz envoyèrent de fortes sommes pour cette bonne œuvre. A son retour de la Palestine, Magdavée eut la consolation de trouver son église achevée et il en fit aussitôt la dédicace. Ses vertus l'ont fait mettre au nombre des Saints. On l'honore le 4 octobre.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

#### SAINTE-MARIE DU DÉSERT.

A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, la fille d'un Croisé, nommée Marie, se retira dans un désert du canton de Padours, à huit lieues de Toulouse, et elle y fit élever un autel à son auguste Patronne. Cet humble sanctuaire, où la très-sainte Vierge se plut à répandre beaucoup de grâces, attira pendant longtemps un grand concours de pèlerins ; et le peuple reconnaissant sut préserver l'antique chapelle des fureurs des Calvinistes. Mais à la révolution de 93, elle fut vendue et détruite. Toutefois la très-sainte Vierge veillait sur ses ruines ; plusieurs fois elle apparut pour demander qu'on relevât son sanctuaire, qui fut enfin reconstruit en 1820. Vingt neuf ans après, une colonie de Trappistes d'Aiguebelle vint se fixer auprès de la chapelle et fit refleurir cette solitude, où soixante dix Religieux habitent le Couvent de *Sainte-Marie du Désert*. En 1873, dans la seconde moitié de septembre, le R. Père Dufor, prêtre du

Sacré-Cœur de Toulouse, vint prêcher dans l'antique chapelle une mission qui finit le 4 octobre, et dont les principales cérémonies se firent en plein air, le sanctuaire étant insuffisant pour contenir les foules accourues de toutes parts. Le lendemain, qui était un dimanche, fête du Saint Rosaire, une procession splendide, comprenant environ dix mille pèlerins, traversa le désert, précédée de la communauté des Trappistes et fermée par le R. P. Étienne, Abbé de la Trappe, qui officia pontificalement dans la prairie, sur un autel improvisé ; et les fidèles se pressèrent autour de la Table-Sainte, heureux de se nourrir du Pain des Anges sous les yeux de leur Mère.

#### MARTYROLOGE ROMAIN.

A Assise, en Ombrie, fête de saint François, confesseur, fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs, dont saint Bonaventure a écrit la vie pleine de sainteté et de miracles.

A Corinthe, fête de saint Crispe et saint Caïe, desquels parle saint Paul dans son Épître aux Corinthiens.

En Égypte, saint Marc et saint Marcien, son frère, martyrs, et une troupe presque innombrable de tout sexe et de tout

#### QUARTO NONAS OCTOBRIIS.

Assisti in Umbria natalis sancti Francisci Confessoris, Fundatoris Ordinis Minorum, cujus vitam sanctitate ac miraculis plenam sanctus Bonaventura conscripsit. — Corinthi natalis sanctorum Crispi et Caji, quorum meminit sanctus Paulus Apostolus ad Corinthios scribens. — In Ægypto sanctorum Martyrum Marci et Marciani fratrum, et aliorum pene innumerabilium utriusque sexus, atque omnis ætatis : quorum alii post verbera, alii post diversi generis horribiles cruciatus, flammis traditi, alii in mare præcipitati, nonnulli capite cæsi. plurimi inedia consumpti, alii patibulis affixi, quidam etiam capite deorsum verso, et pedibus in sublime sublati, beatissimam martyrii coronam meruerunt. — Damasci sancti Petri Episcopi et Martyris, qui accusatus apud Agarenorum Principem quod fidem Christi doceret, lingua, manibus, pedibusque amputatis, cruci affixus martyrium consummavit — Alexandria sanctorum Presbyterorum et Diaconorum Caji, Fausti, Eusebii, Chæremonis, Licii et sociorum : ex quibus alii in persecutione Valeriani, Martyres facti, alii Martyribus servientes, mercedem Martyrum receperunt. Athenis sancti Hierothei discipuli beati Pauli Apostoli. — Bononiæ sancti Petronii Episcopi et Confessoris, qui doctrina, miraculis, et sanctitate claruit. — Lutetiæ Parisiorum sanctæ Auræ Virginis.

âge, tous martyrs, dont les uns après avoir été fouettés, les autres après d'horribles tourments de diverses sortes, furent livrés aux flammes ; d'autres furent précipités dans la mer, quelques-uns furent décapités ; plusieurs moururent de faim ; d'autres furent attachés à des potences ; quelques-uns même suspendus la tête en bas et les pieds en haut : ainsi ils obtinrent la glorieuse couronne du martyr.

A Damas, saint Pierre, évêque et martyr qui ayant été accusé auprès du prince des Agaréniens d'enseigner la foi de Jésus-Christ, eut la langue, les mains et les pieds coupés et consumma son martyre attaché à une croix.

A Alexandrie, les saints Prêtres et saints Diacres Caius, Fauste, Eusèbe Chérémon, Lucius et leurs compagnons, entre lesquels quelques-uns servant les Martyrs dans la persécution de Valérien, reçurent la récompense des Martyrs.

A Athènes, saint Hiérophane, disciple de l'apôtre saint Paul.

A Bologne, saint Pétrone, évêque et confesseur, qui brilla par sa doctrine, ses miracles et sa sainteté.

A Paris, sainte Aure, vierge.

#### **Additions des autres martyrologes.**

S. Lisbius converti par Denys l'Aréopagite, fut le premier chrétien et le premier Martyr de Paris.

Saint Thyrese, officier de la légion thébéenne, martyrisé à Trèves, avec plusieurs de ses soldats en 287, par Rictius-Varus.

Saint Maufroy, chorévêque, honoré à Moissac en Quercy.

Saint Baula, surnommé le Juste, honoré chez les Coptes les Ethiopiens.

Saint Marse (*Marsus*) prêtre du diocèse d'Auxerre.

Saint Boniface, martyr de la légion thébéenne, honoré à Trèves.

Sainte Callisthène, honoré chez les Grecs avec son père saint Adaucte.

Saint Hiérophane, aréopagite converti avec saint Denis par saint Paul.

Saint Dasie, honoré Axiopolis en Mésie, martyr sous Valérien.

Saint Eusèbe de Laodicée, martyr.

Saint Maruse et saint Restitut, martyrs à Carthage.

Saint Perpétue, évêque de Toul.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Jourdin (prénoms inconnus) prêtre du diocèse de Rennes, quitta sa paroisse de Janzé, près de Vitré pour refus de serment impie, se retira à Rennes et y fut arrêté le 1<sup>er</sup> octobre 1794 ; puis condamné, comme prêtre réfractaire, à la peine de mort, exécuté le 4 octobre de la même année.

## CINQUIÈME JOUR D'OCTOBRE.

**Saint Placide et ses compagnons, martyrs.** — Saint Thraséas, évêque d'Emme-  
nie, martyr. — Sainte Mamelte, martyre. — Saint Apollinaire, évêque de  
Valence. — Sainte Galla, veuve Romaine. — Saint Jérôme, évêque de Ne-  
vers. Saint Meinoulph. — Saint Aymard, Abbé de Cluny. — Saint Attilan,  
évêque de Zamora. — Saint Maurice, premier Abbé de Carnoet. — Saint  
Jean de Penna, Frère Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Mar-  
tyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de  
la dernière persécution.

### SAINT PLACIDE,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

La réputation de sainteté dont jouissait saint Benoît pendant qu'il vivait à Sublac, s'étant répandue au loin, les plus illustres familles de Rome s'empressèrent de lui envoyer leurs enfants, afin qu'il se chargeât du soin de leur éducation. Equivoquant, lui confia Maur son fils à l'âge de douze ans. Placide, fils de la patrice Tertullus, n'en avait que sept lorsqu'il fut mis sous sa conduite. Comme le cœur de ce dernier n'avait point encore été corrompu par le monde, il était bien plus susceptible de toutes les impressions de vertu que lui donnait son maître.

Un jour, dit saint Grégoire, le jeune Placide se laissa tomber dans le lac de Sublac où il était allé puiser de l'eau. Saint Benoît renfermé dans le monastère, connut cet accident, il appela Maur, et lui dit : « Courez vite, mon frère, l'enfant est tombé dans l'eau. » Maur lui demanda sa bénédiction, et s'empressa d'obéir. Il marcha sur l'eau jusqu'à l'endroit où était Placide ; puis le prenant par les cheveux, il revint au bord du lac. Ce ne fut qu'alors qu'il aperçut qu'il avait marché sur l'eau. Saint Benoît attribua le miracle à l'obéissance de son disciple ; mais le disciple l'attribua à l'ordre et à la bénédiction de son Bienheureux maître. Placide décida la dispute, en disant : « Lorsque j'ai été tiré de l'eau, j'ai vu sur ma tête

*melote* de l'Abbé, et lui-même qui me secourait. » On appelait *melote* une peau de brebis que les Moines avaient coutume de porter sur leurs épaules.

Placide étant alors fort jeune, n'avait encore reçu ni la tonsure, ni l'habit monastique. La conservation miraculeuse de sa vie fut regardée comme l'emblème de ce qu'avait fait la grâce pour le sauver de l'abîme du péché. Il faisait tous les jours de nouveaux progrès dans la vertu, et il parvint à un tel degré de perfection, que saint Benoît eut toujours pour lui une tendresse particulière, et qu'il le mena avec lui au mont Cassin en 528. Tertullus, qui était le principal fondateur de ce monastère, vint, quelque temps après, faire une visite à l'un et à l'autre. Il fut extrêmement touché des vertus de son fils, et pour remarquer sa reconnaissance à saint Benoît, il lui donna une partie des biens qu'il avait dans le pays ; il lui donna une partie des biens qu'il avait dans le pays ; il lui en donna encore d'autres en Sicile, et le saint Patriarche y fonda un nouveau monastère près de Messine. Placide, âgé d'environ vingt-six ans, en fut Abbé. On croit qu'il vint en Sicile en 544, quelque temps avant la mort de saint Benoît.

Il établit parmi ses frères cet esprit de pénitence, de détachement, de prière, de mortification qu'il avait puisé auprès de saint Benoît ; mais il ne jouit pas longtemps de la tranquillité qu'il s'était promise dans sa solitude. Une flotte de pirates païens ayant abordé en Sicile, ces barbares qui haïssaient les Chrétiens, et surtout les Moines, massacrèrent le saint Abbé avec ses Religieux, et mirent le feu au monastère vers l'an 546.

Le monastère de Saint-Placide, connu sous le nom de Saint-Jean-Baptiste, fut rebâti quelque temps après à Messine. Le Pape Vigile, comme nous l'apprenons de Roccus Pyrrhus, confirma aux Religieux les possessions qu'ils avaient en Sicile et dans l'Italie, et qu'ils tenaient primitivement du sénateur Tertullus. Les Sarrasins venus d'Alexandrie détruisirent le monastère, et en massacrèrent les Moines en 669, et depuis encore vers l'an 880 ; dans cette seconde incursion, ils avaient Abra-



him à leur tête. Les Moines massacrés en 880 sont honorés comme martyrs, et nommés sous le 1<sup>er</sup> août dans les martyrologes de l'Ordre de Saint-Benoît.

En 1276, on découvrit à Messine, sous les ruines de l'église de Saint-Jean-Baptiste, les corps de saint Placide et de ses compagnons. En 1361, quelques gentilshommes de Messine fondèrent à dix milles de cette ville l'abbaye de Saint-Placide de Colonero, qui, en 1432, fut transférée dans un monastère situé à deux milles de Messine. En 1558, on trouva de nouveau sous les ruines de l'église de Saint-Jean-Baptiste, les corps de saint Placide et ses compagnons avec ceux des saints Eutychius et Victorin, frères, et sainte Flavie leur sœur. On y trouva aussi plusieurs autres corps saints sous le pontificat de Paul V. On en déposa un certain nombre dans un même lieu le reste fut mis à peu de distance de là. On en garde aujourd'hui la plus grande partie du prieuré de Saint-Jean-Baptiste à Messine, Benoît XIV rapporte les décrets de la Congrégation qui reconnaissent l'identité des corps dont il s'agit avec ceux de nos saints Martyrs. (GODESCARD)

### SAINT THRASÉAS,

ÉVÊQUE D'EUMÉNIE, MARTYR.

Polycarpe d'Ephèse, cité par Eusèbe, représente Saint Thraséas comme l'une des plus brillantes lumières de l'église d'Asie sur la fin du second siècle. Il paraît, à la manière dont Apollonius parle de lui dans son livre contre les montanistes, qu'il fut un de ceux qui se déclarèrent avec le plus grand zèle contre les extravagances et les prétendues prophétesses de Montan. Ceci arriva quelques années avant qu'Apollonius, qui écrivait vers l'an 211, réfutât le même hérésiarque dans un ouvrage aussi solide qu'élégant dont Eusèbe nous a conservé précieux fragments. Saint Thraséas donna sa vie pour Jésus Christ, suivant Apollonius, et l'on croit qu'il souffrit à Smyrne vers l'an 177 ; il fut du moins enterré auprès de cette ville et est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

## SAINTE MAMELTE,

MARTYRÉ.

Sainte Mamelte, jeune fille persane, fut éclairée par un Ange, selon ses actes. Alors elle abandonna le culte du feu, du soleil et des idoles pour embrasser la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les idolâtres au milieu desquels elle vivait s'en irritèrent. Un mouvement populaire se fit, et ses cruels ennemis la lapidèrent, après quoi ils jettèrent son corps dans un lac où son âme s'échappa pour les Cieux.

## SAINT APOLLINAIRE,

ÉVÊQUE DE VALENCE.

Saint Apollinaire était fils de saint Isique, qui, de sénateur de Vienne en devint évêque. Il eut pour mère la Bienheureuse Audence. Outre saint Avit son frère aîné, il comptait encore dans sa famille plusieurs Évêques qui s'étaient rendus recommandables par leurs vertus. Saint Mamert, Évêque de Vienne, sous la conduite duquel il avait été formé aux sciences et à la vertu, l'admit dans son clergé, et lui donna les ordres sacrés.

L'église de Valence en Dauphiné se trouvant sans pasteur par la condamnation de Maxime, on en confia le gouvernement à Saint Apollinaire, qui fut sacré vers l'an 480. Il s'appliqua d'abord à réformer les abus, car cette église était depuis longtemps dans un état déplorable. On le voit par une lettre du Pape saint Boniface, en date du 13 juin 419, adressée aux Évêques des Gaules. Elle a pour objet le jugement de Maxime, Évêque de Valence, Maxime était accusé de plusieurs crimes, entre autres d'être manichéen, et on le prouvait par des actes synodaux. On montrait aussi, par des actes de juges séculiers, qu'il avait été mis à la question et condamné pour homicide. Il ne laissait pas de se dire toujours évêque dans les lieux où il se tenait caché, et ne voulait point subir le jugement de ses confrères quoique les Papes l'y eussent renvoyé bien des fois.

Le Clergé de l'église de Valence adressa de nouvelles plaintes au Pape Boniface, et les Évêques des Gaules y joignirent des mémoires. Quoique les fuites de Maxime donnassent assez de droit de le condamner, dès lors le Pape voulut bien encore lui accorder un délai. Il ordonna qu'il serait jugé par les Évêques des Gaules assemblés en concile avant le premier de novembre, et, que, présent ou absent, il serait jugé sans autre remise, à la condition déclarée nécessaire dans la lettre que l'autorité du Pape confirmerait le jugement.

L'on ne sait au juste ni quand, ni comment se termina cette affaire. C'était l'époque de la plus grande révolution que l'on vit jamais dans le monde. L'empire romain, qui avait tant persécuté l'Église de Dieu et qui dégénérait de plus en plus, se voyait démembrer tout vivant par les Vandales, les Suèves, les Burgondes ou Bourguignons, les Goths, les Alains, les Francs, les Huns. Les Vandales, conduits par Genséric, envahirent l'Afrique, ruinèrent Carthage, et pillèrent Rome. En Espagne, les Suèves s'emparaient des pays que les Vandales avaient abandonnés, et battaient les troupes romaines, en attendant que les Visigoths de la Gaule méridionale vinssent les battre eux-mêmes, et former avec eux la nation espagnole. Les Gaules étaient partagées entre les Romains, les Goths, les Bourguignons et les Alains. Les Goths occupaient l'Aquitaine; les Bourguignons, entrés par l'Helvétie, avaient formé un royaume dans le pays nommé d'eux Bourgogne; les Alains n'ayant pu être chassés, on leur abandonna le pays de Valence sur le Rhône. Dans les contrées qui appartenaient aux Romains, l'avarice des magistrats était telle, que les habitants les plus distingués se réfugiaient chez les barbares, et que les paysans se soulevèrent plusieurs fois, sous le nom de Bagaudes. Les Francs s'avançaient des bords du Rhin, pour donner un jour leur nom à la Gaule tout entière. Mais les Vandales, les Suèves, les Goths, les Alains, les Francs étaient poussés en avant par un autre peuple, dont le nom et les guerres se sont retrouvés jusque dans les annales de la Chine et de l'Arménie : c'étaient les Huns. De tous ces peuples, plus ou moins barbares, les uns étaient encore idolâtres.

les autres chrétiens, mais infectés d'arianisme : ce qui les rendait souvent pires que les premiers.

Ce fut au milieu de cette révolution terrible que saint Apollinaire fut fait évêque de Valence. On conçoit quels durent être ses travaux et ses peines, durant un épiscopat de trente-quatre ans, soit pour réparer le scandale de son prédécesseur, soit pour soutenir son peuple parmi de si grandes calamités. A ces peines et à ces travaux se joignirent diverses maladies. Celle qu'il y eut à Lyon vers l'an 510 fut longue et dangereuse.

Les Bourguignons, maîtres du pays, étaient presque tous Ariens, comme leur roi Gondebaud. Les Évêques catholiques, notamment saint Avit de Vienne et saint Apollinaire de Valence, travaillèrent avec zèle à les amener à la foi de l'Église. Vers l'an 500, ils prièrent le roi d'ordonner une conférence entre eux et les Évêques ariens, afin d'éclaircir les doutes, et faciliter la réunion. Saint Apollinaire fut de la conférence. Les Ariens ne surent que répondre. Gondebaud témoigna beaucoup d'amitié aux Évêques catholiques, il demanda même d'être réconcilié en secret ; mais il n'eut pas le courage de se déclarer publiquement. Il voyait toutefois à sa cour une sainte princesse nommée Caréténé, vraisemblablement sa femme, qui faisait une profession publique de la vraie foi, et elle l'honorait encore plus par sa piété que par son rang. Elle vivait dans le palais comme dans un cloître, portant le cilice sous la pourpre, s'adonnait aux jeûnes, faisait de grandes aumônes, et exhortait ses enfants et ses petits-fils à embrasser la foi catholique. Elle mourut pleine de mérites, âgée de plus de cinquante ans, le 16 septembre 506, et fut enterrée à Lyon, dans l'église de Saint-Michel, qu'elle avait fait bâtir : c'est ce que nous apprend son épitaphe. Sigismond, fils de Gondebaud, non-seulement se fera catholique avec Sigeric, son fils, mais il méritera d'être honoré comme saint.

Une autre bonne œuvre à laquelle prit part saint Apollinaire avec son frère saint Avit, ce fut de défendre l'autorité du Saint-Siège et l'honneur du Pape saint Symmaque, contre les

attentats des schismatiques ; comme on peut le voir plus en détail en la vie de saint Avit, 5 février, et en celle de saint Symmaque, 19 juillet.

Une autre gloire qu'eurent les Evêques du royaume de Bourgogne, mais particulièrement saint Apollinaire de Valence, ce fut une fermeté inébranlable à établir les bonnes mœurs. En 517, ils tinrent un concile à Epaone où ils publièrent plusieurs réglemens pour réformer les abus et réprimer les scandales. Onze Evêques de ceux qui avaient assisté à ce concile, en tinrent un autre à Lyon, la même année ou l'année suivante, au sujet d'Etienne, préfet du fisc du roi Sigismond. Ce seigneur avait épousé Palladie, sa parente, ou, comme le marque la vie de saint Apollinaire, la sœur de sa première femme. C'est pourquoi les Evêques, sans avoir égard à sa puissance, l'avaient excommunié selon les canons qu'ils venaient de renouveler à Epaone. Sigismond, qui se crut offensé dans la personne de son ministre, prit hautement la défense du coupable et menaça les prélats de sa colère. Mais ils firent bien voir qu'ils craignaient plus le Seigneur du ciel que les puissances de la terre. Ils s'assemblèrent donc à Lyon, et, après avoir confirmé la sentence qu'ils avaient portée contre le mariage incestueux d'Etienne et de Palladie, ils se promirent réciproquement que, si quelqu'un d'entre eux souffrait à ce sujet quelque violence, tous les autres y prendraient part et le dédommageraient de toutes les pertes qu'il pourrait faire ; que si le roi continuait à s'abstenir de la communion des Evêques et à ne plus se trouver avec eux à l'Eglise, ils se retireraient dans les monastères d'où aucun ne sortirait que la paix ne fût rendue à tous les autres ; que cependant personne n'aurait la témérité d'usurper l'Eglise d'un autre ou d'y faire l'office en son absence, ou que que autre acte de juridiction que ce fût, sous peine, non-seulement d'en être repris dans le prochain concile, mais encore d'être privé de la communion de ses Frères. De plus, ils renouvelèrent la défense d'aspirer à l'évêché d'un Evêque vivant et déclarèrent excommuniés pour toujours ceux qui se seraient fait ordonner à leur place, de même que ceux qui auraient

pris part à ces ordinations. Il semble, par le dernier canon de ce concile, que le roi avait enfin reconnu l'équité du jugement rendu contre les deux coupables, puisque les Evêques y disent que, suivant l'avis de ce prince, ils avaient accordé à Etienne et à Palladie d'assister aux prières de l'Eglise jusqu'à l'oraison qui se dit après l'évangile<sup>1</sup>.

Saint Apollinaire de Valence fut un des Evêques qui firent paraître le plus de fermeté dans cette affaire. Aussi l'orage tomba-t-il sur lui, et Sigismond l'exila, à l'instigation d'Etienne. Mais dans peu le roi tomba lui-même si dangereusement malade de la fièvre, qu'il paraissait plus près de la mort que de la vie. La reine, animée d'une foi vive, courut tout de suite au lieu où le saint Pontife était exilé, et le supplia avec larmes de venir rendre la santé à son mari. Il refusa d'y aller de sa personne; seulement, sur les vives instances de la reine, il lui donna sa cuculle, qui était une espèce de camail. Ce vêtement ayant été étendu sur le malade, il se trouva subitement guéri. Profondément touché de ce miracle, Sigismond, qui lui-même mérita dans la suite d'être compté parmi les saints, se rappela sa faute, se rendit auprès du saint Evêque, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon en disant; J'ai péché, j'ai mal fait de causer si souvent à des justes des tribulations qu'ils ne méritent pas<sup>2</sup>.

Saint Apollinaire était lié d'amitié avec plusieurs illustres Evêques des Gaules, et notamment avec saint Césaire d'Arles, où il fit un voyage en allant à Marseille. On pense communément qu'il mourut vers l'an 525. On l'enterra dans l'église de saint Pierre et de Saint-Paul, située dans les faubourgs de Valence.

ROHRBACHER

## SAINTE GALLA,

VEUVE ROMAINE.

Galla était fille de Symmaque le Jeune, patrice illustre et sénateur romain, que Théodoric, roi des Goths, fit mourir injus-

<sup>1</sup> Labbe, t. IV, 1534. — <sup>2</sup> Acta SS., 5 octob.

tement. Elle fut mariée fort jeune, et perdit son mari peu après ses noces. Aussitôt elle renonça au monde et à tous les avantages d'une brillante fortune, pour ne s'attacher qu'à Dieu, dans le secret d'une solitude qu'elle s'était faite auprès de la basilique du Vatican. On l'engagea en vain à se remarier ; elle n'eut plus d'autre ambition que celle de plaire à Jésus-Christ. « Heureuse l'âme qui porte le joug du Seigneur dès sa jeunesse ! » disait-elle à elle-même. Ne voulant pas en porter d'autre, elle oublia si bien le monde, que le monde enfin parvint à l'oublier aussi, comme elle le désirait.

Les austérités de la pénitence à laquelle elle se livra la réduisirent à une maigreur extrême et lui amenèrent de fréquentes incommodités. Elle les souffrit avec beaucoup de patience. Comme elle s'était réservé l'usage des grands biens dont elle s'était vue héritière, elle s'en servait pour se faire des amis auprès de Dieu, en assistant constamment ceux qui étaient dans le besoin.

Elle demandait continuellement au Seigneur d'être véritablement une veuve chrétienne, et de ne profiter de sa liberté que pour vaquer davantage à la prière et aux bonnes œuvres.

Dieu permit qu'elle fût attaquée, en avançant dans l'âge, de maladies graves qui, jointes à la rigueur de sa pénitence, consumèrent peu à peu sa vie. Dans ses dernières années, un cancer la rongea cruellement et lui causa les douleurs les plus vives. Comme elle était près de sa fin, elle vit l'Apôtre saint Pierre qui se présenta à elle durant la nuit entre les deux lampes qu'elle tenait allumées dans sa chambre. Cette vision au lieu de la troubler, lui remplit le cœur d'une joie secrète. Elle pria l'Apôtre de lui dire si ses péchés lui étaient remis. « Oui, lui répondit-il, venez maintenant à Dieu. » Elle lui demanda en grâce qu'une religieuse nommée Benoitte, qu'elle aimait beaucoup, vint avec elle. L'Apôtre lui dit qu'elle ne vivrait que dans trente jours, mais il lui permit de demander pour compagne de son passage une autre religieuse qu'il nomma. Elles moururent toutes deux trois jours après.

vers le milieu du vi<sup>e</sup> siècle, et Benoîte le suivit au bout d'un mois.

C'est un fait que saint Grégoire le Grand avait appris de la bouche des Religieuses de ce couvent ; elles le tenaient de leurs anciennes qui en avaient été témoins.

On raconte aussi que dans une épidémie accompagnée de disette, qui dévasta Rome, sainte Galla nourrissait tous les jours douze pauvres en l'honneur de Jésus et de Marie, et pressait la miséricorde divine par d'ardentes prières. Un jour qu'elle était à table avec ses douze pauvres, un de ses serviteurs vint tout empressé lui dire qu'il venait de voir, dans une salle voisine, une Image de la très-sainte Vierge avec Jésus dans ses bras, et que cette Image, qui demeurait suspendue en l'air, répandait une lumière éclatante. Galla se leva vivement et suivit son serviteur ; elle fut éblouie de la lumière prodigieuse que projetait l'auguste Image ; mais l'Image elle-même, elle ne put la voir, non plus que les autres personnes qui l'accompagnaient. Surprise et hors d'elle-même, elle se rendit au palais du Souverain-Pontife, et supplia le Pape (c'était saint Jean 1<sup>er</sup>) de venir éclairer cette merveille. Le saint Pape accourut ; se voyant entouré de lumière, il se mit à genoux et pria. Aussitôt l'Image miraculeuse se laissa voir. Elle représentait la très-sainte Vierge entre deux Séraphins ; au bout d'un instant, elle vint se poser dans les mains du Pape, qui l'éleva en bénissant le peuple accouru de tous côtés ; et aussitôt l'épidémie qui ravageait Rome disparut entièrement. Sainte Galla, reconnaissante, fit bâtir une église, où la sainte Image fut placée avec honneur. Cette église, appelée Sainte-Marie du Portique, est toujours visitée à Rome, où les pèlerins vont honorer l'auguste Image de Notre-Dame aux Séraphins.

### S. JÉRÔME,

ÉVÊQUE DE NEVERS.

S. Jérôme, d'une grande famille du Nivernais, se montra de bonne heure appelé à la sainteté. Waldo, vingt et unième Evêque de Nevers, étant mort à la fin de l'année 795, saint Jé-



rôle fut élu pour lui succéder et, malgré son humilité, il reçut la consécration épiscopale des mains de l'Archevêque de Sens, son métropolitain.

Le diocèse de Nevers, par suite d'une longue série de guerres désastreuses était tombé dans le plus déplorable état. Les églises et les monastères avaient été pillés et dévastés, la cathédrale tombait en ruines et les pauvres en grand nombre manquaient de secours, tant de calamités ne découragèrent pas le saint Prélat, qui, après avoir employé une grande part de son patrimoine à nourrir ses malheureux diocésains releva quelques églises et les deux monastères de saint Genès et de saint-Martin.

Plein de dévotion à S. Cyr et à Sainte Juliette, sa mère, il résolut de mettre son diocèse sous la protection de ces héroïques Martyrs, en leur dédiant la nouvelle cathédrale qu'il voulait construire à Nevers.

Il profita d'une assemblée de Prélats, convoquée à Paris par Charlemagne, pour obtenir de ce prince la restitution de terres et de châtellenies dont ses prédécesseurs avaient été dépouillés et l'établissement du prieuré de Saint Sauveur dans sa ville épiscopale. Grâce aux libéralités de ce grand prince, il put relever sa cathédrale et lui donner le patronage de S. Cyr et de Sainte Juliette. Il obtint de saint Aaron, évêque d'Auxerre le bras de saint Cyr et le transporta à Nevers le 27 octobre 802.

Saint Jérôme fit élever l'église de Magny, sur le tombeau de saint Vincent le Confesseur Prêtre de cette paroisse, bâtit d'autres sanctuaires, et après avoir assisté à un Concile tenu à Tours en 813, par l'ordre de Charlemagne, pour rétablir la discipline ecclésiastique, il mourut plein de mérites et de vertus, le lundi 5 février 815 ; et il est honoré le 5 octobre.

### SAINT MEINOULPH.

Saint Meinoulph naquit en 793 ou 794 dans les environs de Paderborn, d'une famille noble du pays, et fut tenu sur les fonts baptismaux par l'empereur Charlemagne. Ce prince le confia

ensuite à Athumar, qu'il venait de nommer à l'évêché de Paderborn, afin qu'il fût élevé dans la piété et dans les sciences. Meinoulph était déjà diacre, lorsqu'il entendit l'Evêque prêcher sur ces paroles de l'Evangile : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Profondément touché des réflexions qu'elles avaient inspirées au saint Prélat, il songea à embrasser la vie religieuse, et il fit en effet construire un monastère à cette intention, dans une de ses terres. Mais il changea ensuite d'avis, et il crut qu'il serait plus agréable à Dieu en s'appliquant à prêcher l'Evangile, dans un pays encore presque idolâtre. Le nombre des conversions qu'il opéra, fut immense. Toute cette contrée lui dut sa conversion à la foi.

Saint Meinoulph mourut, au milieu de ses travaux apostoliques, vers l'an 847. Il ne fut jamais que diacre.

### SAINT AYMARD,

ABBÉ DE CLUNY.

Aymard, troisième Abbé de Cluny est honoré du titre de Saint dans le ménologe Bénédictin, il fut élu l'an 944. A la noble naissance, à la science élevée de l'Abbé Odon devait succéder la vertu modeste d'Aymard, comme pour attester qu'en ces temps de ferveur religieuse et de liberté catholique, les honneurs étaient accessibles à tous. Aymard était, disent les historiens de sa vie<sup>1</sup>, *le fils de l'innocence et de la simplicité*. Il était, de plus, un très bon administrateur ; et bien qu'il fût d'humble condition, il n'en obtint pas moins plusieurs donations en faveur de Cluny, soit dans les villages voisins, Charnay, Solutré, Senecé, soit sur les églises de Saint-Jean et Saint-Martin de Mâcon, soit à Thoissez, Charlieu, Pouilly-sur-Loire, et jusque dans les villes sur le Cher. Le comte de Mâcon,

<sup>1</sup> Saint Odilon, Vie de saint Mayeul, et François de Rives, Grand-Prieur, de Cluny, auteur d'une Chronique de ce monastère, qui va jusqu'à la fin du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. Cependant d'autres auteurs disent que le Bienheureux Aymard était fils du comte d'Angoulême.

Léotalde et sa femme Richilde, Louis d'Outremer, Lothaire, le Pape Agapet, intervinrent dans les donations ou les privilèges concédés à l'abbaye ; et, pour tout dire en un mot, 278 chartres énumérées dans le cartulaire de Cluny, témoignent hautement que saint Aymard sut bien porter le fardeau de la dignité abbatiale.

« Comme contraste à cette opulence, on peut citer, en témoignage de l'humilité monastique et de la simplicité des mœurs, l'élection même d'Aymard. Les Frères délibéraient<sup>1</sup> sur le choix du successeur d'Odon, au moment où Aymard revenait, avec des provisions, du village de Charnay<sup>2</sup>, situé à plus de trois lieues de l'abbaye. Le cheval qu'il avait coutume de monter était chargé de poissons, tandis qu'Aymard, déjà revêtu de la dignité de Prieur, conduisait à pied, devant lui, sa monture et ses provisions. On le voit, dans ce modeste équipage, arriver au Chapitre ; on admire son humilité, et tout d'une voix les frères l'élisent Abbé. » Il reçut la bénédiction abbatiale de Rotmond, évêque d'Autun.

Il eut le talent de se faire aimer et l'autorité de se faire obéir de sa nombreuse communauté, qui donnait à l'Eglise les exemples les plus édifiants<sup>3</sup>. Mais ayant perdu l'usage des yeux, et sentant que les infirmités de la vieillesse ne lui permettaient plus de veiller au gouvernement du monastère, il résolut de se donner un successeur, ou du moins un coadjuteur. Il fit assembler ses Religieux, et leur ayant exposé qu'il n'était plus en état de les gouverner, il les pria de choisir celui d'entre eux qu'ils jugeraient le plus capable de conserver la vigueur de la discipline. Comme ils hésitaient à cette proposition, il les prévint, et nomma Mayeul, les priant de l'élire. Ils s'écrièrent tous d'une voix qu'ils le choisissaient pour Abbé. Il n'y eut que Mayeul qui résista.

Saint Aymard, voyant qu'on ne pouvait le résoudre à accep-

<sup>1</sup> On peut cependant conclure de quelques Chartes que saint Odon avait nommé Aymard pour son successeur, avant son dernier voyage de Rome. (*Gall. Christ.*, t. IV).

<sup>2</sup> Caviniis sua obedientia rediens. — <sup>3</sup> Longueval, t. VIII, lib. XVIII.

ter cette dignité, pria les Evêques et les seigneurs voisins de se rendre à Cluny, et, en leur présence, il dressa un acte où il exposa que, son grand âge et ses infirmités ne lui permettant plus de s'acquitter des devoirs de sa charge, il établit, en vertu de la sainte obéissance, Mayeul, abbé de Cluny et des monastères qui en dépendent, pour y maintenir l'ordre selon la règle de saint Benoît. Cet acte fut lu publiquement et signé d'Aymard, de Mainbode, évêque de Mâcon, de deux autres Evêques, de deux Abbés et de cent trente-deux Moines. Ensuite on chanta une antienne, et l'on conduisit saint Mayeul dans l'église, où il fut béni et installé l'an 954.

Les historiens de Cluny louent le courage et la patience avec lesquels saint Aymard supporta la perte de sa vue.

Neuf ans après son abdication, il mourut saintement le 5 octobre 963. Il fut enterré à Cluny, dans l'église de St-Pierre le Vieux, derrière l'autel de la sainte Vierge<sup>1</sup>.

### SAINT ATTILAN,

ÉVÊQUE DE ZAMORA.

Né à Tarragone en Espagne, enfant d'une famille noble, Attilan quitta le monde en 955 ; il avait quinze ans, et il voulait se donner tout à Dieu pour assurer son salut. Il entra dans un monastère d'où saint Froilan qui est honoré le 1<sup>er</sup> octobre, le tira pour le faire Prieur de la communauté qu'il gouvernait. En 990 S. Attilan fut élu Evêque de Zamora, en même temps que saint Froilan était élevé sur le Siège de Léon ; ils furent sacrés ensemble le jour de la Pentecôte. En l'an 1000, Attilan, accomplissant un vœu, fit le pèlerinage des Saints Lieux ; et s'étant sanctifié davantage dans ce voyage qui dura deux années, il revint à Zamora, où, après sept années, il mourut très-vénéré en l'an 1009. Il fut canonisé par le Pape Urbain II qui fixa sa fête au 5 octobre.

<sup>1</sup> Emprunté au légendaire d'Autun, publié par M. l'Abbé Péquégnot.

## SAINT MAURICE,

PREMIER ABBÉ DE CARNOËT.

Maurice, dont le nom de famille était Duault, naquit vers l'an 1117, dans un village du territoire de Loudéac qui porte aujourd'hui son nom et qui est situé sur la petite rivière d'Oust. Ses parents voulant lui donner une éducation soignée, l'envoyèrent achever ses études à Paris, où il parvint au grade de docteur. A l'âge de vingt-cinq ans, dégoûté du monde, et effrayé des dangers qu'on y court pour le salut, il résolut de renoncer aux faux biens de la terre, ainsi qu'aux vaines espérances du siècle, et d'embrasser l'état religieux. L'Ordre de Cîteaux, qui était alors dans sa ferveur primitive, venait de s'établir en Bretagne, et comptait déjà plusieurs abbayes, entre autres celle de Langonnet, fondée dans le diocèse de Quimper, le 20 juin 1136, par le duc Conon III, surnommé le Gros. C'est cette maison que Maurice choisit pour se consacrer au Seigneur vers l'an 1140. Son mérite y fut bientôt remarqué, et trois ans s'étaient à peine écoulés, que ses Frères le choisirent pour les gouverner en qualité d'Abbé. Il justifia par sa conduite la confiance que la communauté lui avait donnée. Pendant trente ans, il remplit avec sagesse les devoirs de sa charge, et fit fleurir la piété dans son monastère. Sa grande réputation de prudence le fit choisir en 1161, pour juger un différend survenu entre les Chanoines de la cathédrale de Nantes, et les Bénédictins de Quimperlé au sujet de l'église collégiale de Notre-Dame de Nantes.

Conon VI, surnommé le Petit, duc de Bretagne et comte de Richemont, attiré par la réputation du saint Abbé, allait souvent le voir, écoutait volontiers ses instructions, et aimait à prendre ses conseils. Par son avis, et à sa considération, ce prince fonda en 1170 une nouvelle abbaye de l'Ordre de Cîteaux dans la forêt de Carnoët, vers l'embouchure de la rivière d'Ellé, au diocèse de Quimper, Maurice quitta alors Langonnet, et vint s'établir avec douze Religieux dans la nouvelle maison, en qualité d'Abbé.

Il la gouverna pendant quinze ans, et mourut le 5 octobre 1191, dans un âge très-avancé. Son corps fut inhumé dans son abbaye, qui perdit le nom de Carnoët, et qui a porté celui de Saint-Maurice tout le temps qu'elle a subsisté. Benoît XIV remarque que saint Maurice n'a jamais été canonisé par le Saint-Siège. Le Pape Honorius III avait nommé des juges pour informer de sa vie et de ses miracles ; mais le défaut de certaines formalités exigées, empêchèrent alors la conclusion de la procédure qui n'a pas été depuis reprise. Ce Saint est depuis longtemps honoré d'un culte public, dans les diocèses de Quimper et de Saint-Brieuc ; il est patron secondaire de l'église de Loudéac ; le lieu de sa naissance possède une belle chapelle, bâtie en son honneur, et dans laquelle on vénère une petite portion de ses reliques. Les Cisterciens l'ont placé avec le titre de Saint, au 13 octobre dans leur Martyrologe, et le Pape Clément XI leur a permis d'en célébrer l'Office sous le rit double-majeur.

## LE BIENHEUREUX JEAN DE PENNA,

FRÈRE MINEUR.

Le Bienheureux Jean né en 1201, était encore fort jeune lorsqu'un enfant d'une beauté angélique lui dit d'aller à l'église de Saint-Étienne, et de faire ce qu'il entendrait dire au Prédicateur. Philippe, l'un des premiers Disciples de saint François, y prêchait ce jour-là sur le *mépris du monde*. Jean fut si frappé de la peinture que fit le Prédicateur des dangers que courent ceux qui se livrent au siècle, qu'il résolut dès l'instant de chercher son salut dans la retraite.

Il se présenta donc au couvent de Recanati, de l'Ordre de saint François, où il fut reçu après les épreuves accoutumées. Quand il eut fait profession, on l'envoya en Provence, où il a demeuré pendant vingt-cinq ans. La douceur, la piété et le zèle qui régnaient dans toutes ses actions, lui acquirent la confiance des Provençaux et leur vénération.

Uniquement occupé des choses du Ciel, Jean était parvenu à

un tel dégoût des misères d'ici-bas, qu'il soupirait sans cesse après le moment qui devait l'en délivrer.

On rapporte qu'un jour, comme il priait avec ferveur, qu'il plût à Dieu d'abrégier sa course en ce monde, dans la crainte de devenir plus coupable, il entendit une voix qui lui dit : « Lève-toi, car il te reste encore un grand chemin à faire ; » qu'alors plein de résignation, il demanda au Seigneur de souffrir dès cette vie la peine due à ses péchés, et que cette même voix lui assura que sa demande était exaucée.

La vie innocente que menait ce Bienheureux lui mérita plusieurs consolations célestes, parmi lesquelles on cite principalement une apparition, dans laquelle le Fils de Dieu lui dit de demander tout ce qu'il voudrait. Tous les désirs du Religieux se bornaient à Dieu, et il s'écria : « Seigneur, je ne veux que vous-même ; car, qu'y a-t-il qui puisse me plaire après vous ? Accordez-moi seulement le pardon de mes péchés, et si je suis surpris de quelques tribulations, daignez me visiter. »

Les vertus de Jean de Penna se répandirent de France en Italie, et les Religieux de la province de la Marche, à laquelle il était affilié, supplièrent le général de l'Ordre de le leur renvoyer. Il crut que ce second voyage était celui dont il avait eu révélation, et qu'il était le terme de sa vie mortelle ; mais il vécut encore trente ans.

Durant cet intervalle il fut élu à diverses charges de son Ordre, dont il s'acquitta dignement. Le Ciel le combla dès cette vie de toutes ses bénédictions : et des miracles et des prophéties firent éclater ses mérites, que sa modestie prenait grand soin de cacher.

Instruit par inspiration, qu'un Novice voulait profiter de son absence, pour quitter l'habit, il l'obligea à son retour de lui découvrir ses tentations ; et pour l'y engager, il lui apprit celles qu'il avait lui-même éprouvées autrefois ; ensuite il lui dit avec douceur : « Parce que vous n'avez pas voulu vous en aller, tandis que j'étais absent, le Seigneur confirmera votre vocation ; » et l'événement a vérifié la prédiction.

Toutes les nuits, après matines, Frère Jean se mettait en prière, et ne quittait qu'au jour. Dans un moment de ferveur il eut l'apparition d'un Ange qui lui proposa l'alternative de demeurer un jour en Purgatoire, ou de souffrir ici-bas. Il choisit le dernier parti, et il se sentit aussitôt assailli de douleurs si violentes par tout le corps, qu'il en perdit presque connaissance. Le démon voulut profiter de ce moment de trouble, et lui reprocha ses péchés. Le Religieux se crut perdu et le disait à tous ceux qui l'approchaient. Ses Compagnons, fâchés de l'état où ils le voyaient, prièrent son intime ami, Mathieu de Montrubien, de le venir visiter : les consolations qu'il reçut de ce Religieux, lui furent très-avantageuses ; la tentation cessa et les douleurs se dissipèrent. Alors l'heure de sa mort lui fut annoncée : il s'y disposa par tous les actes que la Religion prescrit, et mourut en odeur de sainteté, le troisième jour d'Avril 1271, à l'âge de soixante-dix ans. Ses principales vertus furent la douceur, la modestie, le silence, et un grand amour pour la pauvreté religieuse, et pour la chasteté, qu'il conserva inviolablement. Le Pape Pie VI fixa sa fête au 5 octobre.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

### NOTRE-DAME DE SANTÉ A PONTOISE.

Le pèlerinage de Notre-Dame de Santé remonte au x<sup>e</sup> siècle, vers la fin duquel des Bénédictins, sous la conduite de saint Ganthier, fondèrent le couvent de Saint-Martin à l'ouest de Pontoise. Un moine de ce couvent fut chargé de desservir un petit Oratoire où l'on honorait une statue de la très-sainte Vierge, en pierre, haute de plus de six pieds, d'un style égyptien, et représentant la Mère de Dieu avec son divin Fils dans ses bras. Au siècle suivant, saint Guillaume eut le soin de cet oratoire, et c'est par lui que le pèlerinage devint célèbre. Au xiii<sup>e</sup> siècle, les pèlerins accourant en grand nombre aux pieds de Notre-Dame de Santé, l'humble oratoire fit place à une magnifique église, plus grande que celle qui existe aujourd'hui.



Des grâces miraculeuses récompensaient la foi des pèlerins, parmi lesquels on compta le roi saint Louis et sa mère, la Bienheureuse Blanche de Castille. En 1369, Charles V voua sa personne et son royaume à Notre-Dame de Pontoise, vœu qui fut renouvelé par Louis XIV. En 1580 les habitants de Paris et des environs, décimés par la peste, implorèrent Notre-Dame de Santé, qui fit cesser le fléau. En 1668 les habitants de Pontoise obtinrent une grâce semblable ; et en 1849 ils furent délivrés du choléra par l'intercession de Notre-Dame, qui justifiait de nouveau ce titre de Notre-Dame de Santé donné par la reconnaissance du peuple. Elle fit en outre un grand nombre de guérisons miraculeuses et ressuscita plusieurs enfants morts-nés. En 1589, les Huguenots prirent Pontoise et détruisirent la belle église de Notre-Dame, qui fut reconstruite dix ans plus tard, mais en de moindres proportions. On y remplaça la statue miraculeuse, qui avait été sauvée par Charles de Boves, grand Vicaire de Pontoise pour l'Archevêque de Rouen. Trente-trois prêtres desservaient cette église, où plus de deux cents paroisses venaient chaque année en procession. Dans la révolution de 1789, la statue de Notre-Dame fut encore sauvée par M. Lacroix et M. Debise, mais non sans péril de mort pour le dernier, qui fut dénoncé au Comité révolutionnaire. On la remplaça dans son église en 1800, et en 1873 de nombreux pèlerins vinrent implorer à ses pieds la miséricorde divine pour le salut de la France.

#### MARTYROLOGE ROMAIN<sup>1</sup>.

A Messine, en Sicile, fête de saint Placide, moine, disciple de saint Benoît, abbé, et ses Frères saint Eutyche et saint Victorin, et sainte Flavie, leur sœur ; et aussi saint Donat ;

<sup>1</sup>

TERTIO NONAS OCTOBRIIS.

Messanæ in Sicilia natalis sanctorum Martyrum Placidi Monachi, discipuli beati Benedicti Abbatis, et fratrum ejus Eutychie et Victorini, ac Flavie Virginis, eorum sororis ; item Donati, Firmati Diaconi, Fausti, aliorumque triginta Monachorum, qui a Manucha pirata pro Christi fide necati sunt. — Eodem

saint Firmat, diacre, saint Fauste et trente autres moines, tous Martyrs qui furent tués par le pirate Mamucha, pour la foi de Jésus-Christ.

Le même jour fête de saint Thraséas, évêque d'Euménie, martyrisé à Smyrne.

A Trèves, saint Palmace et ses compagnons, martyrs, qui furent mis à mort dans la persécution de Dioclétien sous le président Rictiusvarus.

Le même jour, martyre de sainte Catherine, vierge, qui sous l'empereur Dioclétien et le consulaire Domitius fut jetée dans le feu et dans la mer ; en étant sortie saine et sauve, elle eut les mains et les pieds coupés, les dents arrachées, et s'étant mise en prière elle mourut.

A Auxerre, mort de saint Firmat, diacre, et de sainte Flavienne, vierge, sa sœur.

A Ravenne, saint Marcellin, évêque et confesseur.

A Valence, en France, S. Apollinaire, évêque, dont la vie brilla par des vertus et la mort fut illustrée par des signes et des prodiges.

Le même jour, saint Attilan, évêque de Zamora, que le Pape Urbain II a mis au nombre des Saints.

A Rome, sainte Galle, veuve, fille du consul de Symmaque,

*die natalis beati Thrasæ Episcopi Eumeniæ, apud Smyrnam martyrio consummati. — Treviris sanctorum Martyrum Palmatii et Sociorum, qui in persecutione Diocletiani sub Rictiovaro Præsidi martyrium subierunt. — Eodem die passio sanctæ Charitinæ Virginis, quæ sub Diocletiano imperatore et Domitio consulari, ignibus cruciata, et in mare projecta, cum inde incolumis evasisset, manibus, et pedibus abscissis, dentibusque convulsis, in oratione posita spiritum emisit. — Antisiodori depositio sanctorum germanorum Firmati Diaconi et Flavianæ Virginis. — Ravennæ sancti Marcellini Episcopi et Confessoris. — Valentini in Gallia sancti Apollinaris Episcopi, cujus vita virtutibus fuit illustris, et mors signis ac prodigiis decorata. — Eodem die sancti Attilani Episcopi Zamorensis, quem Urbanus Secundus in Sanctorum numerum retulit. — Legionis in Hispania sancti Froilani ejusdem civitatis Episcopi, monasticæ vitæ propagandæ studio, beneficentia in pauperes, ceterisque virtutibus et miraculis clari. — Romæ sanctæ Gallæ viduæ, filiæ Symmachi Consulis, quæ, viro suo defuncto, apud Ecclesiam beati Petri multis annis orationi, eleemosynis, jejuniis, aliisque sanctis operibus intenta permansit : cujus felicissimum transitum sanctus Gregorius Papa descripsit.*

qui après la mort de son mari persévéra plusieurs années, auprès de l'église de Saint-Pierre, dans la prière, les aumônes, les jeûnes et les autres œuvres de piété, et dont l'heureux trépas est célébré par le Pape saint Grégoire.

**Additions des autres martyrologes.**

Sainte Hercule, vierge d'Auxerre.

Saint Belaphe et saint Vacace, martyrs en Égypte.

Saint Vence, honoré en Bretagne, il florissait au premier tiers du vi<sup>e</sup> siècle.

Saint Divitien, troisième évêque de Soissons.

Saint Romain, évêque d'Auxerre dans la seconde moitié du vi<sup>e</sup> siècle.

Saint Constant et saint Alexandre, martyrs à Constance.

Saint Gal, évêque d'Aost, au ix<sup>e</sup> siècle.

Saint Austriclinien, coadjuteur de saint Martial à Limoges.

Saint Varique, moine, massacré en Sicile avec saint Placide.

Saint Hormisdas, saint Jovinien et saint Papyre, martyrs à Trèves avec saint Palmace.

Le Bienheureux Pierre d'Imola, de l'Ordre militaire de Saint-Jean de Jérusalem, mort à Florence en odeur de sainteté le 5 octobre 1320.

Saint Rixtrid, honoré comme évêque dans le nord.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Jean François Sauveau-Fombelle, prêtre du diocèse d'Angoulême, pour refus du serment schismatique, arrêté en 1793, condamné à la déportation, mort à Rochefort dans le navire le 5 octobre 1794, à l'âge de 36 ans.

## SIXIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Sainte Foy, vierge et martyre. — Saint Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux. — Sainte Énimie, vierge et abbesse. — Sainte Modeste, vierge et abbesse. — Sainte Valérie et sainte Pollène, vierges. — Saint Yvieu. — Saint Pardou, abbé de Guéret. — Saint Nicétas le Patrice. — Saint Adalbéron, évêque de Wurtzbourg. — Saint Arthaud, évêque de Belley. — Sainte Marie Françoise des Cinq-Plaies, vierge du Tiers-Ordre de Saint-François. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINTE FOY,

VIERGE ET MARTYRE.

La ville d'Agen eut l'honneur d'être la patrie de sainte Foy (*Fides*). L'illustre vierge était l'unique rejeton d'une des plus anciennes et des plus nobles familles romaines de la cité. Ses parents avaient le bonheur d'être chrétiens; ce qui lui procura le précieux avantage d'être élevée dans la foi et la piété.

Dès sa plus tendre enfance, la jeune Foy manifesta un profond esprit de religion et un tendre amour pour Jésus-Christ; elle était déjà un objet d'admiration et d'édification pour les fidèles. Elle grandit avec ces heureuses dispositions; aussi on voyait briller en elle une sagesse au-dessus de son âge. Sa belle âme se reflétait sur les traits de son visage pleins de grâce et de distinction : la candeur et la pureté de son cœur ajoutaient encore aux charmes de sa personne, et la gaieté du jeune âge, tempérée par la sérénité de la vertu, lui gagnait tous les cœurs et les portait au bien.

Pour se livrer avec plus de liberté aux pratiques de la piété, la jeune Sainte se retira dans une maison située hors de l'enceinte de la ville. Là, renfermée dans cette asile, entourée de serviteurs fidèles, elle passait sa vie à demander à Dieu des

jours meilleurs pour l'Église ; elle travaillait avec des femmes chrétiennes aux vêtements des pauvres et n'apparaissait dans son vestibule que pour distribuer aux infortunés d'abondantes aumônes. Les pauvres d'Agen célébraient sa bienfaisance ; les magistrats respectaient cette vie noble et digne de la fille d'un des plus vertueux citoyens de la ville. Les prêtres païens seuls se plaignaient de ce que Foy n'apportait point d'offrandes pour les sacrifices, de ce que personne de la maison n'apparaissait dans les temples.

Mais à cette époque, 287, sévissait la terrible persécution de Dioclétien et de Maximien Hercule. Ce dernier s'était même rendu en Gaule pour y détruire le Christianisme qui y florissait depuis longtemps, malgré les persécutions, et il avait délégué le préfet Dacien, son digne représentant, pour parcourir les villes du midi et en exterminer tous les Chrétiens.

Ce barbare gouverneur, arrivé à Agen, fait publier dans la ville un Édit d'après lequel il s'engageait à combler de biens les Chrétiens qui renieraient leur Dieu, et menaçait de faire mourir dans les derniers tourments ceux qui lui demeureraient fidèles. La terreur se répandit d'abord dans la colonie chrétienne d'Agen ; et les fidèles se cachèrent, en attendant les événements. Saint Caprais, alors évêque de cette église, crut lui-même prudent de se soustraire à la persécution et se réfugia sur une montagne voisine, dans une caverne d'où il découvrait toute la ville.

Dieu se servit, comme toujours, de la faiblesse pour confondre la force et relever le courage de ce troupeau effrayé. Ce fut la vierge Foy, bien jeune encore, qui fut le glorieux instrument de ses desseins.

Dacien, voulant dès le principe frapper un coup d'éclat, commença son attaque par la plus haute noblesse de la ville ; mais désirant plutôt gagner les fidèles et vaincre leur constance, que répandre leur sang qui devenait une semence de Chrétiens, il choisit ce que l'âge et le sexe pouvaient offrir de plus facile à séduire : une jeune vierge, presque un enfant ; elle n'était âgée que de douze à quinze ans environ. Mais Dieu se

rit des desseins des méchants, et ces moyens perfides qui devaient causer la perte des fidèles furent l'occasion de leur salut.

L'impie gouverneur envoie ses satellites pour se saisir de la jeune Foy et la faire comparaître devant son tribunal. Dès qu'elle est avertie, elle se présente avec assurance devant les soldats et commence par se munir du signe de la Croix sur le front, sur la bouche et sur le cœur, en disant : « Seigneur Jésus, qui venez toujours au secours de vos fidèles, assistez maintenant votre servante et inspirez-lui des paroles de sagesse, pour confondre le tyran. » Après cette prière, elle se sentit animée de la force de l'Esprit-Saint, et elle suivit les soldats avec un joyeux empressement.

La jeune vierge comparut devant le gouverneur, et on ne savait qu'admirer le plus, ou la candeur de l'innocence unie à tant de jeunesse, ou l'assurance de son maintien avec la sagesse de ses réponses. Le préfet lui-même, se sentant gagné par cette influence céleste, lui fit un accueil aussi bienveillant qu'on pouvait l'attendre d'un monstre tel que lui, et il commença son interrogatoire en employant les formes d'une perfide douceur.

— Quel est votre nom ?

— Je m'appelle Foy, et je conforme mes œuvres à ce nom ?

— Quelle est cette foi, ce culte et cette religion ?

— Dès ma naissance, je fus chrétienne ; je sers le Seigneur Jésus avec tout le dévouement dont mon âme est capable ; je confesse son nom de tout mon cœur, et je mets en lui ma confiance et mon amour.

— Jeune enfant, reprit le préfet avec un calme simulé et une bienveillance perfide qui cachaient un orage, jeune enfant, voici le conseil que je veux bien vous donner, et qui convient à votre jeunesse et à votre beauté : renoncez à votre croyance, sacrifiez à la grande déesse Diane, dont le culte s'accorde mieux avec votre sexe, et je vous comblerai de biens.

— J'ai appris de nos pères et de nos pasteurs, répondit la vierge pleine de mépris pour ces promesses, j'ai appris que tous les dieux des nations ne sont que des démons ; croyez-vous donc par vos flatteries me persuader de leur offrir des sacrifices ?

Alors le gouverneur, dépouillant le masque de la douceur, entra dans une grande fureur et lui dit : « Quoi ! tu as l'audace d'appeler nos dieux des démons ! Ou bien tu vas te prosterner devant eux et leur offrir des sacrifices, ou bien tu vas mourir dans les supplices les plus terribles. »

Mais la Sainte, confiante dans la récompense qu'elle attendait, et encouragée par le souvenir de tant de Martyrs illustres, se sentit prise du désir d'échanger cette vie misérable contre une vie glorieuse, et elle s'écria avec transport : « Pour le nom de Jésus-Christ, je suis prête à souffrir tous les tourments, et même à subir la mort avec joie. »

Le préfet, irrité de se voir vaincu par une faible enfant, s'abandonna aux transports d'une violente fureur, et fit cruellement flageller la jeune vierge. Elle supporta cette épreuve avec un courage surhumain, et sa constance ne se démentit pas un seul instant. Le tyran eut recours alors à un moyen qu'il savait plus capable d'ébranler son courage ; il eut l'infamie de la livrer à ses soldats et de la faire conduire dans une maison de débauche, pour y être déshonorée. Elle conjura alors son céleste Époux de la protéger, et, à sa prière, l'édifice où on la menait s'écroula devant tout le monde.

Dacien, rempli de rage, ordonna aux bourreaux de placer la jeune vierge sur un lit de fer, sorte de gril, sur lequel on devait l'étendre pour y être brûlée à petit feu. Aussitôt, la Sainte toute radieuse se place d'elle-même sur le gril ardent ; on y étend ses membres délicats ; on les tire violemment jusqu'à les disloquer aux extrémités, et on les attache fortement avec des chaînes de fer. Alors on allume du feu par-dessous ; les bourreaux l'attisent avec une modération calculée, et, usant d'une ingénieuse cruauté, ils s'appliquent à verser du suif liquide sur les charbons ardents ; puis ils dirigent les flammes

avec tant d'adresse sur les membres de la Martyre, qu'ils les brûlent à petit feu, sans cependant lui ôter la vie ni le sentiment.

La jeune vierge supporta cet affreux supplice sans laisser échapper une seule plainte. Seulement, tournant ses regards vers Dacien, qui, du haut de sa chaise curule, contemplait impassible cette scène barbare : « Apprends, malheureux, lui dit-elle, que tes charbons ardents me préparent un rafraîchissement éternel, et qu'ils seront cause pour toi d'un éternel supplice, si tu ne te repens et ne reviens au vrai Dieu. » Puis elle ne cessa d'invoquer Jésus, son époux, objet de son amour et de ses espérances.

Mais, par un miracle surprenant, la Martyre fut préservée de tout mal ; un orage subit éteignit les flammes du bûcher, et la vierge sortit saine et sauve de cette horrible épreuve. A la vue de ces prodiges, le tyran, outré de dépit, fit jeter la Sainte dans une chaudière bouillante, dans laquelle on versait de l'huile et du plomb fondu ; mais, par un nouveau miracle, elle ne reçut aucun mal.

Une nombreuse foule s'était rassemblée, pour se repaître de ce hideux spectacle ; cependant quand elle vit la noble vierge si jeune et si délicate livrée à un tel supplice et supportant ces tourments avec une constance si admirable, un frémissement d'horreur souleva les flots de cette multitude en grande partie païenne, et bientôt la pitié et l'indignation croissant de plus en plus arrachèrent ces cris unanimes de toutes parts : « Quelle impiété et quelle barbarie ! Quel jugement inique ! Elle est innocente : c'est une amie de Dieu ; c'est le rejeton de notre plus illustre noblesse ; elle n'a commis aucun crime ; pourquoi donc la livrer à des supplices si horribles ? »

Il se produisit alors un grand tumulte dans la foule, et, touchés des prodiges que le Ciel venait de faire éclater en faveur de la Sainte, un grand nombre de païens, environ cinq cents, s'avancèrent aussitôt, renoncèrent publiquement au culte des faux dieux, et confessèrent hardiment le nom de Jésus-Christ.



Le barbare tyran grinçait de rage ; il se contint cependant, de peur d'une sédition, et il ne désespéra pas de gagner les nouveaux convertis ; mais il eut beau employer les caresses et les promesses, il ne put ébranler leur constance. Sa colère éclata alors avec violence, et il se répandit contre eux en menaces insensées. Ce fut en vain, et il les condamna tous à être trainés dans le temple des faux dieux, pour y sacrifier, ou pour avoir la tête tranchée.

La jeune vierge fut mise ou plutôt portée en triomphe au milieu de ces Chrétiens généreux courant au martyre, de cette glorieuse phalange volant à la conquête d'une couronne immortelle. Spectacle digne des regards du Ciel : une faible enfant déjà éprouvée par tant de tourments conduisait une légion d'hommes, dont elle était l'apôtre, à la mort et à la gloire.

On arriva ainsi au temple des idoles : tous, s'encourageant mutuellement par l'exemple de leur noble guide, refusèrent de sacrifier aux divinités païennes. Le même jour et à la même heure, ils eurent la tête tranchée, avec la glorieuse sainte Foy, et participèrent au triomphe du même martyre, le 6 octobre de l'an 287.

L'Évêque saint Caprais, du haut de sa retraite, avait suivi avec un profond intérêt les péripéties du drame qui s'était déroulé d'abord sur la place publique. Partagé entre la crainte et l'admiration, il priait avec ferveur, lorsque tout à coup il vit une colombe descendre du ciel et porter une couronne étincelante qu'elle plaça sur la tête de la jeune Martyre. En même temps, il vit une nuée orageuse éteindre le feu allumé par les bourreaux.

Cette vision et l'exemple de la jeune vierge lui rendirent le courage ; il supplia le Ciel de lui révéler s'il était encore digne de la grâce du martyre, en faisant jaillir une source d'eau vive de la pierre de la caverne. Il frappa la pierre ; aussitôt l'eau jaillit abondamment, et le Pasteur tout joyeux se hâta de descendre dans l'arène, se présenta au gouverneur pour confesser sa foi, et, après avoir méprisé ses promesses et bravé ses me-

naces, il fut cruellement torturé, sans cesser, au milieu des supplices, d'exhorter son troupeau.

Deux frères païens, Prime et Félicien, gagnés par ses paroles et surtout par son exemple, confessèrent le nom de Jésus-Christ et furent décapités avec lui. Plusieurs auteurs placent ces trois saints Martyrs parmi les compagnons du martyre de sainte Foy : d'autres moins nombreux pensent que leur fin bienheureuse arriva au moins quelques jours plus tard. Quoi qu'il en soit, leur martyre fut le fruit glorieux du triomphe de la Sainte.

Les corps de tous ces saints Martyrs furent jetés sur les places publiques et abandonnés par les païens. Les Chrétiens s'empressèrent de les recueillir furtivement ; ils essayèrent avec respect les traces de leur sang, au moyen de tissus précieux, et ensevelirent, ou plutôt cachèrent leurs nobles restes dans un lieu peu digne, il est vrai, de la gloire de ces saints Martyrs, mais bien choisi pour les soustraire aux profanations des païens.

Plus tard, le paganisme ayant disparu du pays, et la paix ayant été rendue aux Églises, saint Dulcidius, évêque d'Agen, averti en songe, fit la première translation des reliques des saints Martyrs, l'an 405. Il plaça le corps de saint Caprais et ceux des autres martyrs dans une église située dans l'intérieur de la ville, et, pour sainte Foy dont la gloire était si éclatante, il construisit une magnifique église sur une colline au nord de la ville ; il la dédia à la glorieuse Martyre, et y fit placer son corps vénérable dans un tombeau de marbre précieux.

Les miracles les plus éclatants ne tardèrent pas à s'y opérer en grand nombre ; des aveugles, des sourds, des possédés, et une multitude de malades furent guéris miraculeusement. Bientôt le bruit de ces prodiges se répandit au loin ; les contrées les plus éloignées retentissaient de la gloire de sainte Foy, et de tous les pays affluait au tombeau de la Sainte un grand concours de peuple et surtout de malades qui ne manquaient jamais d'obtenir leur guérison.

Dans ces temps florissait le célèbre monastère de Conques, qui tient une si large place dans l'histoire des reliques et du culte de sainte Foy. Nous avons déjà raconté l'origine de cette abbaye et les péripéties sanglantes de son existence, pendant deux siècles. Fondée en 371, détruite par les païens, relevée peu après et renversée une seconde fois par Alaric, en 500, rétablie par Clovis, en 508, et rasée de nouveau en 574 ou en 578 par Théodebert, elle était encore ressuscitée plus éclatante que jamais, lorsque les Sarrasins débarqués de l'Afrique envahirent l'Aquitaine. Attirés par la renommée du monastère de Conques, ils ne tardèrent pas à fondre sur cette proie, en 730, sous Charles Martel; massacrèrent les moines et incendièrent tous les bâtiments avec les titres et les archives qui étaient d'un prix inestimable.

Le roi Pépin, père de Charlemagne, voulut rétablir une abbaye si célèbre et en faire même un boulevard inexpugnable contre les barbares; il la rebâtit donc en 765 et en donna le gouvernement au saint Abbé Dadon. Les Religieux y affluaient déjà, lorsque les Sarrasins le ruinèrent encore. Enfin Charlemagne, ayant refoulé ces infidèles, reconstruisit une cinquième fois la célèbre abbaye dans de vastes proportions, et son fils, Louis le Débonnaire, la dota de fiefs riches et nombreux, et la plaça sous la règle de saint Benoît, en 819.

Charlemagne avait témoigné à l'abbaye de Conques l'estime la plus profonde. Voulant distribuer aux vingt-quatre abbayes principales de son empire une des vingt-quatre lettres de l'alphabet, il fit présent à celle de Conques de la lettre A, pour marquer le rang qu'elle tenait. Cette lettre en or existe encore. Il lui donna en outre des reliques extrêmement précieuses, entre autres des reliques de la première enfance de Notre-Seigneur lui-même, que l'on croit conserver encore dans le trésor de Conques, et qui ont été l'objet d'une vénération particulière et solennelle pendant bien des siècles, jusqu'à nos jours. Louis le Débonnaire visita souvent lui-même cette abbaye et l'enrichit encore de dons précieux et de privilèges singuliers.

Après avoir jeté un vif éclat, et produit une multitude de Saints, elle fut sécularisée, comme tant d'autres, par ordonnance du Saint-Siège, en 1534, et transformée en une collégiale de vingt Chanoines, sous la direction d'un Abbé crossé mitré, jusqu'à la révolution de 1793, qui reprit l'œuvre des païens et des Sarrasins.

Au ix<sup>e</sup> siècle, l'abbaye de Conques était dans sa splendeur. Les pieux Moines, entendant parler si souvent des miracles de sainte Foy, conçurent le dessein de se procurer ses reliques, pour les vénérer. Mais, dans ces temps de foi, les reliques des Saints étaient les trésors les plus précieux des provinces et des villes, qui les conservaient avec un soin jaloux, et ne les cédaient à aucun prix. Quel moyen prendre donc pour satisfaire ce pieux et ardent désir ?

A cette époque de foi naïve où l'on se disputait les reliques des Saints, il était passé en usage de se les soustraire mutuellement. Ces pieux larcins pouvaient être peu conformes à l'équité et au droit, mais assurément ils étaient excusables par la coutume qui semblait les autoriser et par l'esprit de religion qui les inspirait. Ces peuples se persuadaient que les Saints étant les protecteurs de tous les fidèles, leurs reliques pouvaient difficilement être l'objet d'une propriété particulière. Le Ciel lui-même ne montrait-il pas quelque indulgence pour ces pieux larcins, en opérant des miracles, même dans ces translations furtives, comme nous le verrons plus loin ? Autres temps, autres mœurs ; autrefois on volait des reliques ; aujourd'hui on vole les reliquaires d'or ou d'argent et on dédaigne les ossements des Saints ; et l'on sait quelles sont les convoitises qui inspirent ces vols.

Les Moines de Conques eurent recours dans leur embarras à un de leurs confrères, nommé Arinisme, dont ils connaissaient l'habileté dans toutes les affaires et la prudence consommée unie à une grande sainteté de vie. Ils lui confièrent la difficile mission de se rendre à Agen, et de se procurer adroitement, par tous les moyens, le corps de sainte Foy.

Arinisme, ayant amené avec lui un compagnon, s'établit à

Agen, comme un ermite pèlerin qui voulait y fixer son domicile définitif. Il sut si bien dissimuler le but de son voyage, et il fit preuve d'ailleurs d'une si aimable simplicité, d'un commerce si affable et d'une vie si chrétienne et si exemplaire, qu'il se fit admirer et rechercher de tous. Les prêtres et les Clercs du monastère de Sainte-Foy, charmés de ses qualités, lui donnèrent asile au milieu d'eux, et, dans peu de temps, ses vertus éminentes lui valurent l'emploi de gardien des trésors de l'église et du monastère de Sainte-Foy.

Il était au comble de ses désirs. Il y avait déjà dix ans que le Moine transfuge était arrivé à Agen. Il n'avait encore pu trouver une occasion favorable de s'emparer des reliques, tant on faisait bonne garde autour du trésor convoité.

Enfin sa constance fut couronnée de succès. Un jour de fête d'Epiphanie, après la célébration des Offices, les Clercs se réunirent le soir, pour prendre en commun un repas plus prolongé. Arinide s'excusa de ne point y participer, pour veiller, disait-il, à ce que le concours attiré par la fête n'occasionnât aucun désordre dans l'église. Dès que les ténèbres et la solitude purent favoriser son dessein, il se dirigea vers le tombeau de la Sainte, brisa la pierre qui fermait un des côtés, en retira promptement les reliques et les enveloppa dans un sac d'un riche tissu. Puis il se hâta de prendre la fuite avec son compagnon, pour revenir dans son pays, chargé de ce précieux fardeau.

Le lendemain, dès l'aube du jour, les Clercs d'Agen ne trouvant plus ni le trésor ni son gardien, toute la ville fut en émoi, et la nouvelle se répandit aussitôt dans le pays tout entier. Une foule immense se rassembla devant l'église, remplit l'air de ses plaintes, et reprocha vivement aux Clercs consternés d'avoir admis trop facilement un étranger à la garde des trésors. On délibéra tumultueusement, et on envoya des émissaires sur les chemins qui pouvaient mener à Conques. On ne parlait de rien moins que de pendre le coupable, si on le rejoignait, ou au moins de lui crever les yeux. Les émissaires, dans leur précipitation, firent fausse route et se perdirent du

côté de la Gascogne. Lorsqu'ils revinrent, les Agénois dépêchèrent à leur place des cavaliers, afin de rattraper, s'il était possible, le fugitif, par la rapidité de leur course.

Ceux-ci un matin arrivèrent au bourg de l'Albenque, situé à égale distance environ d'Agen et de Conques. Ils rencontrent réfugiés sous un arbre deux étrangers : c'étaient justement le moine larron et son compagnon. Mais l'artificieux Arinisme avait tout prévu ; il s'était si bien déguisé que les cavaliers s'approchèrent de lui et lui demandèrent s'il n'avait point des nouvelles du fugitif dont ils lui firent le portrait, sans le reconnaître lui-même. Cette rencontre imprévue l'effraya cependant ; il se sépara de son compagnon pour plus de sécurité et se dirigea vers Cahors. Les cavaliers y arrivèrent aussi, sans rien découvrir, et, de guerre lasse, retournèrent dans leur pays.

Arinisme reprit alors sa route avec plus de confiance et de célérité et arriva au monastère de Figeac dépendant de celui de Conques. Là il vit venir à lui un aveugle qui avait eu connaissance par songe du passage des reliques de sainte Foy. Cet aveugle força le moine fugitif de révéler le trésor qu'il tenait caché, se l'appliqua sur les yeux et recouvra aussitôt la vue.

D'autres miracles furent opérés dans le petit cercle de ceux qui furent initiés au secret, et alors Arinisme effrayé par ces prodiges qui lui paraissaient intempestifs dans sa position de fugitif, et craignant que la Sainte ne se révélât ainsi elle-même trop tôt, recommanda le silence pour quelques jours à ceux qui avaient été guéris, et se hâta d'arriver au terme d'un voyage interrompu par tant d'incidents.

Dès que les Moines de Conques eurent connaissance de l'arrivée des précieuses reliques, ils furent transportés de joie ; ils s'avancèrent en grande pompe, revêtus de leurs plus riches ornements, pour les recevoir ; ils étaient accompagnés d'un nombreux cortège de fidèles, et précédés de la croix.

Le monastère de Conques était suspendu sur les flancs d'une montagne abrupte, vis-à-vis de laquelle se dresse une monta-

gne plus abrupte encore et plus élevée. C'est par cette dernière qu'on dut descendre pour arriver au fond du ravin. L'étroit sentier qui sert à la gravir a gardé jusqu'à nos jours le nom de côte de Sainte-Foy, et on montre encore sur cette côte une source qui aurait jailli miraculeusement à l'endroit où on fit stationner le corps saint.

Enfin on porta les vénérables reliques, au chant de mille cantiques joyeux, dans l'église dédiée au Saint-Sauveur, le 12 886 ou 887, et on les plaça à côté de l'autel, sous une garde sévère.

Aussitôt le pèlerinage de sainte Foy devint très-célèbre dans les pays les plus éloignés ; des miracles s'y opéraient en nombre incroyable, et la foule des pieux visiteurs était si grande, surtout le jour anniversaire de la translation, que les immenses bâtiments du monastère ne pouvaient les contenir.

C'est alors que le pieux Prélat Etienne II, évêque de Clermont et abbé de Conques, conçut le projet de bâtir une grande basilique assez vaste pour recevoir le concours énorme de pèlerins qui affluaient de toutes parts. Lorsqu'elle fut terminée et consacrée, vers l'an 940, le Prélat choisit les Religieux les plus recommandables par leur sainteté, et leur donna l'ordre de transférer le corps de la vierge dans la nouvelle et magnifique basilique.

Mais, par un prodige inouï, le corps vénérable devint si lourd et sembla si fortement fixé à terre, que tous les efforts réunis ne purent l'ébranler. Les porteurs eurent recours au jeûne et à la prière et firent de nouvelles tentatives, jusqu'à trois reprises différentes ; mais ce fut en vain. Ils comprirent alors que la sainte Martyre voulait fixer sa demeure à côté de son céleste Epoux, dans l'église qui lui était spécialement dédiée, et lui être aussi unie après sa mort qu'elle l'avait été de son vivant.

L'Évêque se borna donc à renfermer ses précieux restes dans une châsse d'une merveilleuse beauté, toute ruisselante d'or et de pierreries. Il fit même faire une statue en or de sainte Foy, et y enferma un fragment de la tête de la Sainte.

C'est probablement cette statue, dont il sera parlé aussi plus tard, que l'on conserve encore dans le trésor de l'église de Conques. Les hommes de l'art en font remonter la fabrication à cette époque. Elle est en or repoussé ; la Sainte est assise sur un fauteuil et a 85 centimètres de hauteur ; le style en est grave, le travail très-curieux et l'ornementation d'un grand prix artistique.

Un siècle environ plus tard, vers l'an 1035, l'Abbé Odolric II, qui exécuta beaucoup de travaux utiles dans le monastère, fit transférer les reliques de sainte Foy dans une nouvelle et grande basilique ; c'était peut-être la même qu'Etienne II avait bâtie ; mais dans ce cas l'Abbé Odolric l'agrandit considérablement, car elle est signalée comme composée de trois nefs. Plus probablement c'était la vaste et magnifique église romano-byzantine qui subsiste encore et qui fut bâtie vers cette époque.

On a conservé jusqu'à nos jours une partie des reliques de sainte Foy ; elles sont renfermées, pour la plupart, dans la statue d'or dont nous venons de parler, et elles sont placées, ainsi que le reste du trésor inestimable de l'église, derrière le maître autel.

D'anciens auteurs mentionnent une translation en Espagne de quelques reliques de sainte Foy, au monastère de Saint Cucphat-de-la-Vallée, en Catalogne. D'après les uns, elle aurait été faite dès le viii<sup>e</sup> siècle ; mais il est probable qu'elle n'a eu lieu que par une concession du Pape Urbain V, vers le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, sous le gouvernement de l'Abbé Pierre de Bousquet, d'après le seul document authentique qui en soit resté.

Le culte de sainte Foy prit une extension très-rapide et des proportions très-vastes. Les Souverains Pontifes eux-mêmes le confirmèrent par des privilèges précieux et singuliers. L'abbaye célèbre de Conques, par les vertus de ses Moines si nombreux et par le mérite des saints Abbés qui en eurent le gouvernement, jeta un vif éclat sur le culte de la Sainte, et celle-ci, par ses miracles innombrables et par la gloire



de son nom, leur attira une multitude de dons et de fa-  
veurs.

L'illustre Abbé Bégon, qui florissait dans les premières années du xii<sup>e</sup> siècle et qui dota le monastère de tant de constructions, reçut du Pape Pascal II une Bulle, dans laquelle ce Pontife fait le plus grand éloge des mérites de sainte Foy, et accorde aux Moines de Conques de célébrer la vigile de la Sainte par un jeûne solennel, d'ajouter le nom de leur patronne, dans le Canon de la Messe, à ceux des autres vierges martyres, faveur exceptionnelle. De plus, en considération d'une Sainte si illustre, l'Abbé de Conques fut investi du privilège de donner sa voix à l'élection des Évêques de Rodez.

Le Pape, non content d'adresser cette Bulle à l'Abbé Bégon, lui envoya aussi des reliques très-précieuses, entre autres un morceau de la vraie Croix. Bégon fit faire, pour les renfermer, un beau reliquaire en argent doré que l'on conserve encore dans le riche trésor de l'église de Conques, et dont les inscriptions attestent le don du Souverain Pontife.

Le Pape Innocent IV adressa une autre Bulle à l'Abbé Umberto, en 1245, pour confirmer encore solennellement le culte de sainte Foy, et pour accorder à lui et à ses successeurs, l'usage des insignes épiscopaux, de l'anneau, de la crosse et de la mitre, afin disait-il, de rendre honneur à la glorieuse patronne de l'abbaye.

Il ne faut donc pas s'étonner si la piété des peuples pour une si grande Sainte avait enrichi l'abbaye de Conques de biens considérables et de fiefs nombreux situés dans tous les pays, et si des églises avaient été élevées de tous les côtés et dédiées à un si puissant patronage. Il y en avait dans le Bordelais, dans les pays de Meaux, de Toulouse, de Narbonne, et dans le midi jusqu'en Espagne.

Pierre Sanche, roi d'Aragon, fit construire à Barbastro, l'an 1101, en l'honneur de sainte Foy, une abbaye qu'il inféoda à celle de Conques, pour remercier cette Sainte d'une victoire

éclatante qu'elle lui avait obtenue miraculeusement sur les Maures. C'est ce qui se trouve relaté dans le testament de ce prince; plein de reconnaissance pour sa bienfaitrice, il y exalte sainte Foy et lui confie la protection de son royaume.

Nous trouvons jusqu'en Angleterre des monuments non moins solennels du culte de sainte Foy. Vers l'an 1107, Robert Fitz-Walter, et son épouse Sibylle, fondèrent le prieuré de Horsham, dans le territoire de Norfolk, et en firent don au monastère de Conques, en l'honneur de sainte Foy. Voici à quelle occasion.

Robert et son épouse avaient fait un pèlerinage à Rome, pour vénérer les saints Apôtres. A leur retour, ils traversèrent la France, en visitant les sanctuaires les plus célèbres de ce pays. Or, dans le cours de leurs pérégrinations, ils tombèrent entre les mains des voleurs qui les chargèrent de chaînes et les emprisonnèrent dans leur repaire. Les pieux époux avaient souvent entendu célébrer les miracles de sainte Foy; ils eurent donc recours à elle dans leur détresse. La glorieuse Martyre leur apparut, brisa leurs fers et les fit sortir sains et saufs de leur prison.

Pleins de reconnaissance ils se rendent à Conques, pour remercier leur auguste Libératrice, y laissent leurs chaînes en témoignage du miracle, et font le vœu de fonder dans leur pays, en l'honneur de la Sainte, un monastère dépendant de celui de Conques. Ils emmenèrent même pour cela avec eux deux Moines, Bernard et Girard. Telle fut l'origine du monastère de Horsham dont la concession fut confirmée un peu plus tard par une Bulle d'Alexandre III.

Le culte de sainte Foy se répandit dans les autres provinces de l'Angleterre, ainsi que dans les diverses contrées de l'Europe. On retrouve en Italie des églises dédiées à sainte Foy, en particulier à Plaisance. Plusieurs églises récitaient un Office propre de sainte Foi; les hymnes et même la Messe étaient spécialement propres à cette sainte Martyre, notamment à Rouen, à Barbastro, et à Saint-Cucuphat, en Espagne, mais surtout à Conques, où l'on conserve encore les Offices, la Messe

et même la préface composés pour sainte Foy, monument de la piété des Moines Bénédictins aussi bien que de leur bon goût littéraire.

Parmi les innombrables et éclatants miracles opérés par l'intercession de la sainte Martyre, nous choisirons ceux qui nous paraîtront les plus frappants et les plus notoires.

L'authenticité de ces miracles peut difficilement être révoquée en doute. L'auteur qui les a publiés est Bernard, scholastique ou écolâtre d'Angers : c'était le chef de l'école épiscopale, un professeur renommé de théologie et d'autres sciences, disciple du savant Fulbert, évêque de Chartres.

Il n'était bruit alors que des miracles opérés au tombeau de sainte Foy ; on en racontait de si extraordinaires, que Bernard ne pouvait les croire. Son esprit plié à la rigueur des argumentations scholastiques lui rendait plus difficile la croyance des faits prodigieux. Il était donc incrédule, presque autant qu'on le serait aujourd'hui. Mais il entendit si souvent rapporter tant de récits extraordinaires, qu'il résolut de justifier sa critique en recourant à la source et de s'assurer de la vérité, en faisant lui-même un voyage à Conques.

Là il fut forcé de se rendre à l'évidence ; il résolut même de se faire l'historien d'une Sainte si illustre ; et il revint à Conques jusqu'à trois fois, pour recueillir tous les miracles dont il put avoir des preuves certaines. Il en fit donc une relation qu'il livra au public, de l'an 1010 à l'an 1020, en la dédiant à l'un des plus savants Evêques de France, saint Fulbert, son ancien maître.

En scholastique sévère, il ne rapporte que les miracles opérés de son temps, et il affirme en tenir la relation de ceux même qui en avaient été l'objet, ainsi que des nombreux témoins. Dans le cours de son récit, il se présente quelquefois des miracles singuliers et forts naïfs ; mais l'auteur, qui le comprenait aussi bien que nous, prend soin d'avertir qu'il a hésité avant de donner ces relations, à cause de leur singularité. Il pensait bien, pour ce motif, s'attirer quelque raillerie

de la part des incrédules ; mais il se décide à les produire et à braver les sourires, parce qu'il s'est assuré très-scrupuleusement de leur exactitude ; il craindrait, en les taisant, de sembler rougir des œuvres du Christ qui aurait pu un jour le renier lui-même à son tour.

Sainte Foy opérait une telle multitude de miracles, et pour des objets quelquefois si petits aux yeux des hommes (il n'y a rien de petit devant Dieu), que les gens du pays qui en étaient témoins ne les appelaient plus que les jeux de sainte Foy.

Peu de miracles donc, à mon avis, offrent de tels caractères d'authenticité, que viennent encore appuyer les circonstances très-détaillées du récit, ainsi que nous allons le montrer.

Dans le village de Spariac (probablement Espeyrac), non loin de Conques, vivait un homme nommé Witbert, qui était intendant d'un nommé Géraud. Witbert eut la dévotion d'aller célébrer à Conques la fête de sainte Foy. Après y avoir passé la vigile et une grande partie du jour de la solennité, il revint à la maison, le soir même, vêtu en pèlerin, selon la coutume de ce temps-là. Mais son maître, dans l'intervalle, ayant cru découvrir la preuve de quelque grand crime commis par son intendant, le fit saisir au retour par ses serviteurs, et sans lui donner le temps de se justifier, sans écouter ses protestations, il le condamna à avoir les yeux crevés.

Le malheureux Witbert, se voyant perdu sans ressource, eut recours aux supplications et s'écria : « Maître, grâce, je vous prie, sinon en faveur de mon innocence, du moins pour l'amour de Dieu et de sainte Foy, dont je porte encore la livrée. » Mais cet homme barbare lui répondit tout frémissant de rage : « Ni sainte Foy, ni Dieu lui-même ne te délivreront de mes mains, et ton vêtement de pèlerin ne peut rendre inviolable un infâme tel que toi. »

Alors il ordonna à ses trois serviteurs de lui crever les yeux, et, sur leur refus, il leur commanda de tenir étroitement le malheureux Witbert, et lui-même de ses doigts, eut la barbarie de lui arracher les yeux qu'il jeta loin de lui. Une action

si atroce ne tarda pas à être suivie de remords et de repentir dans son âme ; mais c'était trop tard pour l'infortuné désormais aveugle, sans possibilité naturelle de guérison.

Lorsque son affreuse blessure fut cicatrisée, Witbert, ayant quitté la maison de son maître, ou plutôt de son bourreau, s'industria à gagner sa vie en faisant le bouffon, et en amusant le public par ses propos badins ; il réussit si bien dans ce métier lucratif, qu'il se consola assez promptement de la perte de ses yeux.

Un an après, la nuit qui précède la vigile de la fête de sainte Foy, Witbert vit s'approcher de lui la sainte Martyre, sous la forme qu'elle avait avant sa mort. Elle était très-jeune et d'une petite taille : sa beauté toute céleste et l'éclat de son visage surpassaient toute imagination ; son cou, qui avait été tranché, était orné d'une cicatrice brillante comme un collier de diamants. Elle posa sa main sur celle du pauvre aveugle et lui dit :

- Witbert, vous ne dormez pas ?
- Qui êtes vous donc ?
- Je suis sainte Foy,
- Quel motif vous amène près de moi ?
- Je viens vous rendre ma visite.
- Witbert l'ayant remerciée avec effusion, elle reprit :
- Me reconnaissez-vous maintenant ?
- Oui, je vous vois fort bien, et je vous reconnais.
- Dites-moi, comment vous trouvez-vous ? vos affaires prospèrent-elles ?
- Je vais fort bien, et tout me réussit, par la grâce de Dieu.
- Comment pouvez-vous aller si bien, puisque vous ne jouissez plus de la lumière ?

Le pauvre aveugle, dans le bonheur que lui faisait éprouver cette vision, avait oublié un moment son infortune ; répondit :

- En effet, j'ai été privé de la vue par l'injuste violence de mon maître, à mon retour de votre fête.

— Votre maître a commis là un crime qui irrite la colère de Dieu. Mais j'ai obtenu votre guérison. Demain, qui est la vigile de mon martyr, vous vous rendrez à Conques ; vous achèterez deux cierges : vous offrirez l'un à l'autel du Saint Sauveur, et l'autre devant mes reliques ; et alors vous recouvrirez la vue.

Comme Witbert semblait hésiter, la Sainte le pressa de hâter son départ, en ajoutant : « Ne vous mettez pas en peine de l'argent qu'il vous faudra ; vous vous ferez conduire ce matin à l'église de votre paroisse, vous y entendrez la sainte Messe, et un homme vous donnera six deniers. »

À ces mots, la vision disparaît. Aussitôt Witbert se lève, se rend à l'église de Spariac et raconte à tous les assistants ce qu'il avait vu. On le traita d'insensé. L'aveugle reçut cependant diverses aumônes, et six deniers d'un homme nommé Hugues. Il persévéra dans sa confiance et dans sa résolution, et se fit conduire à Conques. Là il parla aux prêtres, offrit les deux cierges, comme il lui avait été commandé, et demeura dans l'église, pour veiller devant la statue d'or de sainte Foy.

Vers le milieu de la nuit, il sentit une main qui lui fixait deux globules dans l'orbite vide des yeux ; et le sommeil s'empara aussitôt de lui. Il fut réveillé, dès l'aube, par le chant des Matines ; et il aperçut les luminaires dans toute l'église et les moines circulant comme des ombres. Il croyait rêver. Peu à peu la certitude se fit dans son esprit sur la réalité de sa guérison ; il porta les mains à son front et constata la présence des yeux qui lui avaient totalement fait défaut pendant un an.

Quand le premier étonnement fut passé, il courut faire part de son bonheur à tous les assistants. Ce furent alors des transports de joie, des chants de triomphe ; tout le peuple, qui l'avait vu si souvent amuser la foule, lorsqu'il était aveugle, était dans la stupeur, à la vue d'un tel miracle. Une grande multitude l'entoura sur la place, pour le considérer ; Witbert se déroba à cette curiosité importune.

Par reconnaissance, il se fixa à Conques, auprès de sa bienfaitrice; c'est là qu'une foule de visiteurs, attirés de très-loin par la vue d'un tel miracle, vint considérer l'aveugle guéri et constater les preuves du prodige. Bernard d'Angers proteste devant Dieu qu'il a vu lui-même Witbert et qu'il tient tous les détails qu'il donne de lui, ainsi que des témoins innombrables qui l'ont vu avant et après sa guérison. Il raconte même qu'il se plaisait de baiser souvent ces yeux restitués miraculeusement.

Ainsi Dieu permit que cet aveugle, par le métier qu'il exerça pendant un an, fit constater à une foule de personnes le triste état de ses yeux totalement absents de leur orbite, afin de donner une notoriété immense à sa guérison. Aussi notre historien ne craint pas de comparer ce miracle à celui de la guérison par Notre-Seigneur de l'aveugle-né, et de le trouver encore plus étonnant.

Un miracle tout semblable se produisit quelque temps après. Unigue, seigneur de Calmilliac, dans le territoire du Puy, odieux tyran du pays soumis à son autorité, avait jeté injustement en prison trois hommes du Puy, et les avait attachés cruellement par les pieds à un instrument de supplice alors en usage.

Des soldats du tyran faisaient la garde : parmi eux se trouvait Gerbert, un de leurs chefs. C'était un homme plein de religion; il avait fait depuis peu un pèlerinage à sainte Foy, afin d'honorer cette Sainte, pour laquelle il avait une dévotion spéciale, et aussi afin de voir Witbert, dont la guérison était célèbre dans tous les pays. Les malheureux prisonniers connaissant son bon cœur implorèrent son secours au nom de sainte Foy, et celui-ci, ne pouvant rien refuser à sa sainte Patronne, les délivra furtivement.

Mais l'excès de la joie fit oublier aux prisonniers la prudence dans leur évasion, et ils furent aussitôt repris. Le tyran irrité les force d'avouer quel avait été leur libérateur, et fait arracher les yeux à celui-ci par ses soldats. Dans cette atroce opération Gerbert, qui était d'une force prodigieuse, se débattit telle

ment que son visage cruellement déchiré demeura labouré de profondes cicatrices que l'auteur a vues quelque temps après.

Gerbert dans son désespoir voulut mettre fin à sa triste existence : il tenta de se laisser mourir de faim. Au bout de quelques jours, sainte Foy lui apparut en songe et lui promit de lui rendre la vue. A son réveil, il se hâta d'appeler ses serviteurs pour leur faire part de sa vision, et pour se faire conduire à Conques. Ceux-ci se moquèrent de lui, le traitèrent d'insensé, et crurent que le souvenir du miracle opéré sur Witbert lui avait fait perdre l'esprit.

Gerbert eut alors recours à quelques amis qui le conduisirent à Conques, et après plusieurs jours passés en prières, il recouvra plainement la vue. Sur les conseils de la comtesse Théotberge, il renonça à la milice séculière, pour se consacrer à Conques au service de sa bienfaitrice durant le reste de ses jours. C'est là que notre historien l'a vu et a recueilli ce récit de lui-même et des nombreux témoins du miracle.

Bernard d'Angers, pendant son séjour à Conques, devenu l'hôte du monastère, désirait vivement être témoin de quelque'un des innombrables miracles qui s'opéraient par l'intercession de sainte Foy. La sainte Martyre voulut bien procurer à son historien cette consolation. Un jour, une pauvre veuve ayant amené sa fille aveugle devant les reliques de sainte Foy, pour obtenir sa guérison, et ayant passé une partie de la nuit en prières avec sa fille, tout à coup l'aveugle recouvre la vue, et les Moines témoins du prodige courent réveiller Bernard pour lui fournir l'occasion de le constater ; ce qu'il fit avec une joie facile à comprendre.

Voici un miracle fort étonnant, et dont l'authenticité ne laisse rien à désirer, car il se produisit sous les yeux de l'Évêque et de tout le Clergé du diocèse.

Arnaud, évêque de Rodez dans le commencement xi<sup>e</sup> siècle et contemporain de notre historien, assembla un Synode composé de tous les prêtres de son diocèse ayant charge d'âmes. Ces sortes de Synodes étaient alors fort en usage, et se tenaient



même presque tous les ans dans certains pays. Il convoqua l'assemblée dans la prairie de Saint-Félix, situé à un mille environ de Rodez, et qui porte encore ce nom. Selon l'heureux usage de ce temps-là, qui consacrait l'accord si nécessaire de l'autorité civile et de l'autorité ecclésiastique, la comtesse Berthilde fut invitée à cette assemblée et y eut une place réservée.

Le Prélat fit dresser des tentes et des pavillons, et il ordonna à tous les prêtres de porter chacun les reliquaires de leurs églises, qu'il rangea en ordre, sous un grand pavillon. Ces châsses brillantes d'or et d'argent ainsi distribuées formaient comme une magnifique armée de Saints rangée en bataille. On distinguait une grande croix d'or renfermant un fragment de la vraie Croix, une statue d'or de la Mère de Dieu, les magnifiques châsses d'or de saint Amans, de saint Marius, de saint Saturnin ; et enfin on voyait briller la riche statue de sainte Foy, dont il a été parlé.

C'étaient là les richesses de nos pères ; les nôtres, hélas ! ne sont plus si bien placées. Des fidèles accouraient de toutes parts, pour vénérer leurs saints protecteurs : magnifique spectacle de la religion des prétendus barbares du Moyen-Age. Ils se pressaient autour de la Croix, de la Vierge et des Saints, pour leur rendre leurs devoirs ; c'est pourquoi ils savaient aussi s'incliner devant l'autorité, soit ecclésiastique, soit civile, qui, à leurs yeux, dérivait d'En Haut. Aujourd'hui on se rit de cette simplicité ; mais nous recueillons les fruits amers d'un progrès qui est celui du mépris de toutes choses.

Un enfant qui, dès sa naissance, était affligé de presque toutes les infirmités humaines, aveugle et boiteux, sourd et muet, fut porté par ses parents devant la statue renfermant quelques reliques de sainte Foy. Après une heure passée en prières, tout à coup l'enfant se leva guéri à la fois de tous ses maux, et aussitôt la foule fit éclater des cris de joie et d'admiration.

Les prêtres assemblés à peu de distance de là, entendant ce tumulte, se demandaient quelle en était la cause, lorsque la

comtesse Berthilde, qui avait sa place dans la salle du Synode, répondit : « Ce ne peut-être qu'un des jeux familiers à sainte Foy. » On s'informe néanmoins, et, à la vue du miracle, la pieuse assemblée rendit de publiques actions de grâces et on se plaisait à répéter le bon mot de la comtesse, que sainte Foy avait fait un de ses jeux habituels.

Un autre aveugle, qui était en même temps boiteux, fut aussi miraculeusement guéri, par l'intercession de sainte Foy, dans la même circonstance.

Les malades et les infirmes n'étaient pas les seuls clients de la glorieuse sainte Foy ; elle faisait participer à ses bienfaits les prisonniers et ceux qui se trouvaient dans un pressant danger.

Hadimar, puissant seigneur dans le territoire de Limoges, ayant accusé de vol un homme qui en était innocent, le fit néanmoins charger de chaînes. Ce malheureux, dans son infortune, invoqua à grands cris sainte Foy. Hadimar lui répondit : Tous les scélérats, dès qu'ils sont saisis, ne manquent pas d'invoquer la protection de sainte Foy ; tu seras puni de ta témérité. » Il le fait donc jeter en prison, et le condamne à être pendu le lendemain.

Pendant la nuit, la sainte Martyre lui apparaît et lui recommande de l'invoquer toujours avec confiance, parce que la corde qui sera mise à son cou pour l'étrangler ne lui fera aucun mal. Le lendemain, le prisonnier est mené à la potence ; Hadimar lui-même préside au supplice et veut assister à sa mort. On passe la corde au cou du patient qui ne cesse d'implorer sainte Foy, jusqu'à ce que la parole lui manque. Mais alors tout à coup le pendu est délié, retombe à terre et est rendu à la vie.

On le saisit de nouveau, on le serre plus fortement, mais, à trois reprises différentes, le même miracle se renouvelle, malgré le redoublement de précautions prises par le tyran lui-même, pour assurer l'exécution de ses ordres. A la fin, Hadimar, vaincu par l'évidence du prodige, demande pardon à sa victime, et tous deux se font un devoir de se rendre à Conques, pour remercier la Sainte, l'un de sa préservation, l'autre de sa conversion.

Un militaire d'une naissance illustre fut fait prisonnier par Amblard, seigneur de Perse (près Espalion), dans le territoire de Rodez. Il fut chargé d'énormes chaînes et emprisonné dans un donjon très-élevé, situé sur un pic, au pied duquel on ne voyait que d'affreux précipices; Amblard couchait dans un appartement voisin. Le prisonnier, animé d'une vive dévotion pour sainte Foy, ne cessait d'invoquer sa sainte patronne pour recouvrer la liberté.

Une nuit, elle lui apparaît et lui commande jusqu'à trois fois de se lever et de se précipiter sans crainte par la fenêtre de la tour. Après quelques moments d'hésitation, le prisonnier plein de confiance et quoique toujours chargé de ses énormes chaînes, parvient, par un effort surhumain, à escalader la fenêtre, et, sans mesurer le précipice qui était d'une profondeur effrayante et tout hérissé de rochers aigus, se laisse tomber dans le vide. O prodige ! au lieu de se briser en mille pièces, il touche le fond sans la moindre secousse.

Il se met aussitôt à ramper, pour s'éloigner aussi vite que le lui permettait l'énorme poids de la chaîne qui serrait ses pieds, comme le reste du corps. Mais, au bruit qu'il avait fait dans sa prison, on était déjà accouru, et le seigneur voulut faire explorer le précipice, malgré les représentations de ses serviteurs qui lui disaient qu'il serait toujours assez tôt d'attendre le jour, pour recueillir un cadavre mis en pièces. Il fallut donc avec des lanternes prendre un détour, pour gagner le fond du ravin.

Le prisonnier évadé, voyant les lumières venir de son côté, et ne pouvant courir assez vite, se crut perdu. Dans cette extrémité, il aperçoit devant lui une monture toute prête qui semblait l'attendre ; il s'y jette dessus en travers, comme il le peut, et, après une course précipitée, parvient à se dérober aux recherches de ses ennemis. Puis, la monture ayant disparu, il achève à pied le pèlerinage de Conques, en portant sur ses épaules ses chaînes énormes.

Les Moines voient tout à coup entrer dans l'église cet homme d'une taille majestueuse, chargé de ce trophée singu-

lier, et le déposant aux pieds de sa libératrice. Lorsqu'il eut raconté son histoire, l'église retentit de chants de triomphe, et l'heureux soldat s'en retourna chez lui, pour consoler sa famille et ses amis.

Un homme, nommé Hunald, du pays Toulousain, avait un fils, nommé Bernard, qui mourut au bout de neuf jours de maladie, malgré les prières que le père et toute la famille avaient adressées à sainte Foy. On se disposa donc à porter le corps dans l'église de Saint-Georges, pour lui donner la sépulture.

Le lendemain, au moment de se séparer du corps de son fils, le père se jette tout éploré sur lui, l'arrose de ses larmes, et, ne pouvant se résoudre à être privé de son enfant, prie ardemment sainte Foy de le rendre à la vie. Toute la famille joignit ses prières à la sienne, n'osant cependant espérer un si grand miracle. Mais que ne peut la prière d'un père ? Tout à coup le jeune homme pousse un profond soupir, ouvre les yeux et se lève, à la stupéfaction de tout le monde.

Quand il eut achevé de reprendre ses sens, et que les assistants eurent fait silence, il raconta que lorsque son âme fut séparée de son corps, elle fut jetée dans un affreux abîme, pour y expier ses fautes. Mais l'Archange saint Michel lui apparut accompagné de sainte Foy, pour le retirer de ce lieu horrible, et pour lui annoncer que Dieu, par l'intercession de sainte Foy, allait le rendre à la vie sur la terre ; et alors son âme se rejoignit à son corps, pour l'animer de nouveau. Le père et le fils se hâtèrent, dès qu'ils purent, de se rendre à Conques, pour remercier la grande Sainte d'un bienfait si extraordinaire.

On apporta un jour à Conques, d'un village nommé Cassiac (probablement Cayssac, qui possède quelques antiquités romaines), une jeune fille paralytique. Cette pauvre infirme fut misérablement abandonnée au milieu des rochers que baigne le Dourdou, et elle vivait de la charité des passants. Elle demeura ainsi quelques jours comme oubliée de tout le monde. A la fin, les Moines en ayant eu connaissance, la firent transporter devant l'église, et longtemps elle fut entretenue là par

les aumônes des fidèles. Sainte Foy voulut enfin lui donner elle aussi son aumône : le jour des Rameaux, elle fut subitement guérie par son intercession, et put aussitôt courir à son autel, pour la remercier, au milieu des actions de grâces de tout le peuple.

On vit arriver un autre jour à Conques un homme, nommé Humbert, de la province d'Agen. Ce malheureux était porté par ses parents ; il était paralysé depuis sa naissance, de toute la partie inférieure du corps. La nuit qui suivit l'Assomption de la Mère de Dieu, il pria avec ses parents devant les reliques de sainte Foy, lorsque tout à coup il jette des cris perçants ; il ressentait des douleurs aiguës dans la partie de son corps jusque-là insensible ; puis on entendit un craquement dans les os, et le malade, se trouvant subitement guéri, se leva pour la première fois sur ses pieds et se mit à courir, pour témoigner de sa guérison et de sa joie.

Notre historien avait un frère nommé Robert, qui devint plus tard abbé de Cormeriac. Ce frère demeura longtemps affligé d'une maladie horrible, qui lui causait des douleurs atroces et lui faisait faire involontairement les contorsions les plus hideuses ; ce mal ressemblait à la danse de Saint-Gui. Le malade avait à peine conservé une lueur de raison, et on ne pouvait s'empêcher de lui souhaiter la mort, pour mettre un terme à ses maux.

Bernard d'Angers parla plusieurs fois de l'intercession de sainte Foy ; mais les parents et les proches négligeaient d'y avoir recours. Il s'adressa un jour avec véhémence à la glorieuse Sainte, et la conjura par les travaux qu'il s'était imposés pour elle, de rendre sans retard la santé à son frère. Deux heures après, le malade se trouve saisi d'une sueur extraordinaire, à la suite de laquelle il tombe dans un profond sommeil. A son réveil, il recouvre le libre usage de ses membres et de sa raison ; et au bout de quelques jours, il put se lever et accomplir un pèlerinage d'actions de grâces jusqu'à Conques.

Delfonse, ou plutôt Arsinde, femme de Guillaume, comte de

Toulouse, vers la fin du x<sup>e</sup> siècle, était affligée depuis longtemps d'une stérilité pénible qui lui ôtait tout espoir de donner un héritier au nom illustre de son mari. Elle se livrait, pour faire diversion, au goût de la parure et des riches bijoux ; elle avait des bracelets d'or d'une merveilleuse beauté auxquels elle tenait beaucoup.

Une nuit, sainte Foy lui ayant apparu, la comtesse lui demanda de lui obtenir des héritiers mâles, et lui promit de lui faire don de ses riches bracelets. La Sainte consentit à ce pacte. La comtesse fit donc le pèlerinage de Conques, y célébra les fêtes de Pâques et eut la générosité d'offrir les riches bracelets à l'autel de sainte Foy. La glorieuse Martyre ne se laissa pas vaincre en libéralité, car l'année suivante, la comtesse devint mère, contre toute attente, d'un fils qui fut nommé Raymond, et un an après, d'un second, qui fut appelé Henri.

On ne doit pas être étonné de voir sainte Foy invoquée spécialement pour obtenir une heureuse maternité ; cette vertu miraculeuse est souvent attribuée aux reliques des Saintes martyrisées pour avoir défendu leur virginité. On commença de bonne heure à recourir à notre Sainte pour cet objet ; le *Liber Mirabilis* mentionne en 954 un certain Hugues de Balne et Angiarde sa femme qui donnèrent deux villages au monastère de Sainte-Foy, afin d'obtenir un enfant, par l'intercession de la Sainte.

Aujourd'hui encore de pieux fidèles viennent de loin solliciter l'intercession de sainte Foy, pour obtenir la même faveur, et plus d'une fois ces prières ont été exaucées d'une manière inespérée.

(L. SERVIÈRES).

## SAINT BRUNO,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX.

Vers la fin du xi<sup>e</sup> siècle, pendant que le Pape saint Grégoire VII, à l'exemple et à la suite de saint Léon IX, travaillait, avec une foi et un courage invincibles, à la réformation du clergé, Dieu suscita un nouveau patriarche de la vie soli-

taire, un homme pareil aux Antoine de la Thébaïde, aux Hilarion de la Palestine; un homme et un Ordre qui, par la vie pénitente, devaient servir de leçon et de modèle au clergé et au peuple chrétien, et attirer à jamais les bénédictions du Ciel sur toute l'Église; un Ordre qui, après huit siècles, est encore le même, sans jamais avoir eu besoin de réforme, ni pour la pureté de la foi, ni pour l'austérité de la discipline. Cet homme est saint Bruno; cet Ordre ce sont les Chartreux.

Bruno était né à Cologne, où il fut élevé. Il fit ses études en France, où la capacité qu'il acquit lui fit donner la chaire de l'école de Reims. Manassès, archevêque de Reims, le fit son chancelier, comme il paraît par quelques actes que Bruno a signés en cette qualité. Mais les bienfaits dont Manassès le combla ne lui fermèrent pas les yeux sur les excès où ce Prélat se portait, et n'affaiblirent pas son zèle. Bruno fut un des principaux accusateurs de ce Prélat, qui, pour l'en punir, le priva de ses bénéfices. Bruno eut moins de chagrin de ces mauvais traitements que des scandales que donnait l'Archevêque. Il se retira d'abord à Cologne, où il fut quelque temps Chanoine de Saint-Cunibert; mais Dieu l'appelait à un état plus parfait. Dès le temps que Bruno était à Reims, sous l'Archevêque Manassès, il forma, avec quelques-uns de ses amis, le dessein d'embrasser ensemble la vie monastique. C'est ce qu'il raconte lui-même dans une lettre à Radulfe le Verd, alors Prévôt de l'église de Reims.

« Vous vous souvenez, dit-il, que vous et moi, et Fulcius le Borgne, nous promenant un jour dans un jardin, proche la maison d'Adam, où je logeais, après avoir discoursu ensemble de la caducité des biens et des plaisirs de la terre, comparés à la durée des joies célestes, nous fûmes si embrasés de ferveur, que nous promîmes et vouâmes au Saint-Esprit de quitter au plus tôt les choses périssables et de prendre l'habit monastique, pour tâcher de mériter les biens éternels; ce que nous n'aurions pas différé d'exécuter, sans un voyage que Fulcius fit alors à Rome.» Cette lettre de saint Bruno fait assez voir que

la conférence qu'il eut avec ses amis sur la vanité des biens de la terre, fut la première cause de sa retraite, après le dégoût et les chagrins qu'il avait de vivre sous un Archevêque aussi scandaleux que Manassès. Ce Prélat, quoique déposé, se maintint quelque temps dans son siège ; mais il en fut chassé par son peuple, et il se retira à la cour de Henri, roi de Germanie, où il mourut misérablement hors de la Communion de l'Église. Rainald, trésorier de Saint-Martin de Tours, qui avait été élu en sa place, devint tranquille possesseur de ce grand Siège.

Ce changement ne fit pas perdre à Bruno le pieux dessein qu'il avait conçu. Pour l'exécuter, il s'associa six compagnons d'une grande ferveur. Ils délibéraient encore quel genre de vie ils embrasseraient pour mieux servir le Seigneur. Mais après avoir consulté plusieurs saints personnages, et entre autres un saint Ermite d'une grande réputation, qui pouvaient être saint Étienne de Muret, ou saint Robert de Molesme, ils se rendirent à Grenoble, auprès de saint Hugues, évêque de cette ville. Ce saint Evêque, qui, la nuit précédente, avait vu en songe sept étoiles, jugea que Dieu avait voulu par là faire connaître le mérite de ces sept Pèlerins, et que c'était comme autant d'astres qui venaient éclairer son diocèse. Il les reçut avec joie et leur donna, pour leur demeure, des montagnes affreuses, proche de Grenoble, nommées *la Chartreuse*. Ils y bâtirent un Oratoire en l'honneur de la très-sainte Vierge, et, s'étant fait des cellules autour de cette chapelle, ils en prirent possession vers la Saint-Jean de l'an 1084. Tels furent les commencements du nouvel Ordre qui a donné et ne cesse de donner tant d'édification à l'Église, et en particulier à la France, où il a pris naissance. La Chartreuse, cette première demeure des disciples de saint Bruno, a donné son nom à toutes les Maisons de cet institut et aux Solitaires qui l'ont embrassé.

Nous n'avons point rapporté, parmi les causes de la conversion de saint Brnno, le miracle du Chanoine qui, ressuscitant, dit-on, pour un moment, pendant ses obsèques, s'écria qu'il était damné. Aucun des auteurs contemporains qui ont parlé



de la retraite de saint Bruno n'a fait mention de cet événement, lequel cependant n'était pas de nature à être omis, s'il eût été véritable. On convient assez aujourd'hui que cette histoire est supposée, et on l'a en effet retranchée du bréviaire romain. Cependant la question ne paraît pas décidée sans appel. Car, dans le moment même qu'on imprime ces lignes, nous prenons connaissance de l'*Histoire de saint Bruno*; par Tromby<sup>1</sup>, qui s'occupe dans un grand détail à réfuter toutes les raisons contre, et à faire valoir des raisons pour la réalité du miracle. Un nouveau biographe de saint Bruno fera bien de revenir là-dessus.

Bruno mena avec ses compagnons une vie angélique dans les montagnes affreuses de la Chartreuse. Voici ce que Guibert, Abbé de Nogent, célèbre auteur de ce temps-là, dit de la manière de vivre des premiers Chartreux. Leur église, dit-il, est bâtie près du sommet de la montagne. Ils ont un cloître assez commode; mais ils ne demeurent pas ensemble comme les autres Moines. Chacun a sa cellule autour du cloître, où ils travaillent, dorment et prennent leur réfection. Le dimanche, ils reçoivent de l'économe du pain et des légumes pour la semaine. Les légumes sont les seuls mets qu'ils fassent cuire chez eux; une fontaine leur fournit de l'eau pour boire et pour les autres usages, par des canaux qui vont aboutir à toutes les cellules. Les dimanches et les jours solennels ils mangent du fromage et quelques poissons, quand des personnes de piété leur en ont donné; car ils n'en achètent point. Pour de l'or, de l'argent et des ornements de l'église, ils n'en reçoivent pas quand on leur en offre. Ils n'ont pour toute argenterie qu'un calice. Ils ne s'assemblent pas dans l'église aux heures ordinaires; si je ne me trompe, ils entendent la messe les dimanches et les jours de fête. Ils ne parlent presque jamais, et, s'il est besoin de faire entendre quelque chose, ils le font par signe. Quand ils boivent du vin, il est si trempé qu'il n'a aucun goût et ne vaut guère mieux que de l'eau. Ils portent l'

<sup>1</sup> Tromby, *Storia del patriarcha S. Brunone*, Napoli, 1775, 3 volumes in-fol.

cilice sur la chair ; leurs autres habits sont assez minces. Ils sont gouvernés par un prieur : l'Évêque de Grenoble leur tient lieu d'Abbé. Mais quoiqu'ils soient pauvres, ils ont cependant une riche bibliothèque.

Le comte de Nevers, continue Guibert, étant allé les visiter cette année par dévotion, eut pitié de leur pauvreté, et leur envoya, à son retour, de l'argenterie d'un grand prix. Ils la lui renvoyèrent, et le comte, édifié de ce refus, leur envoya des cuirs et des parchemins, qu'il savait leur être nécessaires pour transcrire des livres. Comme la Chartreuse est une terre stérile, ils sèment peu de blé ; mais ils en achètent avec les toisons de leurs brebis, dont ils nourrissent de grands troupeaux. Au bas de la montagne demeurent plus de vingt laïques qui les servent avec une grande affection et qui ont soin de leurs affaires temporelles, tandis qu'eux ne s'appliquent qu'à la contemplation. Guibert parle ensuite du grand nombre de conversions que l'exemple de ces solitaires de la Chartreuse opéra dans la France, et de l'empressement qu'on témoigna dans toutes les provinces pour bâtir des monastères de cet Institut<sup>1</sup>.

Au portrait que l'Abbé de Nogent nous fait de la vie des premiers Chartreux, Pierre le Vénérable ajoute plusieurs traits édifiants. Il dit que leurs habits étaient vils, courts et étroits ; qu'autour de leurs cellules ils avaient marqué une certaine enceinte, hors de laquelle, quelque chose qu'on pût leur offrir, ils n'auraient pas acheté un pied de terre ; qu'ils avaient un nombre fixe de bœufs, de brebis, d'ânesses et de chèvres ; que, pour n'être pas obligés de l'augmenter, ils ne recevaient que douze Moines dans une maison, sans compter le Prieur avec dix-huit convers et quelques valets ; qu'ils ne mangeaient jamais de chair, même étant malades ; que le mardi et le samedi ils ne mangeaient que des légumes, et que le lundi, le mercredi et le vendredi ils ne mangeaient que du pain bis et ne buvaient que de l'eau ; qu'ils ne faisaient qu'un repas par

<sup>1</sup> Guib. *De vita sua*, l. I, c. x.

jour, excepté les dimanches, les fêtes solennelles et les octaves de Pâques, de Noël et de la Pentecôte, et qu'on ne leur disait la Messe que les dimanches et les fêtes. Les six premiers compagnons de saint Bruno furent Landuin, qui lui succéda dans le gouvernement de la grande Chartreuse, deux Étienne, Chanoines de Saint-Ruf, Hugues, qui était seul prêtre de la communauté, André et Garin, laïques.

Saint Hugues, évêque de Grenoble, n'avait pas de plus sensible consolation que d'aller souvent à la Chartreuse s'édifier de la vie sainte que menaient ces pieux solitaires. Mais ils étaient encore plus édifiés de son humilité qu'il ne pouvait l'être de leurs austérités. Ce saint Évêque vivait avec eux comme le dernier d'entre eux. Sa ferveur lui faisait oublier sa dignité, et il rendait les derniers services à celui avec lequel il logeait ; car dans ces commencements les Chartreux logeaient souvent deux dans une même cellule. Son compagnon se plaignit à saint Bruno de ce que Hugues voulait faire auprès de lui la fonction d'un valet ; mais le saint Évêque n'écoutait que son humilité, et il tenait à honneur de servir les serviteurs de Dieu.

Saint Bruno prenait souvent la liberté de le renvoyer à son église. Allez à vos ouailles, lui disait-il, elles ont besoin de vous : rendez-leur ce que vous leur devez. Le saint Évêque obéissait à Bruno comme à son supérieur, et, quand il avait passé quelque temps avec son peuple, il retournait dans la solitude. Il voulait vendre tous ses chevaux et faire dans la suite la visite de son diocèse à pied. Mais saint Bruno ne le lui conseilla point, de crainte que, par cette singularité, il ne parût condamner les autres Évêques, et que lui-même n'en tirât quelque vaine gloire. Hugues suivit ce conseil ; mais son humilité lui fit retrancher tout ce qu'il crut ne pas devoir à sa dignité. Après saint Bruno, le saint Évêque de Grenoble fut comme le Père des Chartreux. Il fit une ordonnance par laquelle il défendit aux femmes de passer par la terre de ces Religieux, de peur qu'elles ne troublassent leur solitude. Elle est datée du mois de juillet 1084. C'est l'année à laquelle on rapporte plus

vraisemblablement les commencements de l'Institut des Chartreux.

Le Pape Urbain II, qui avait été disciple de saint Bruno à Reims, ayant appris la sainte vie qu'il menait depuis six ans dans les montagnes de la Chartreuse, et, connaissant d'ailleurs son érudition et sa sagesse, l'appela auprès de lui pour profiter de ses conseils dans le gouvernement de l'Église. L'humble Solitaire ne pouvait recevoir un ordre auquel il lui coûtât plus d'obéir. Il fallait s'arracher à sa chère solitude, quitter ses Frères qu'il aimait tendrement et s'exposer au danger de voir dissiper le petit troupeau qu'il avait rassemblé avec tant de peine; mais son respect pour le Saint-Siège ne lui permit pas de délibérer. Le Pape recommanda la Chartreuse à Séguin, Abbé de la Chaise-Dieu, personnage distingué par sa piété et son autorité; et Bruno nomma Landuin Prieur de la Chartreuse pendant son séjour d'Italie.

Mais ces Solitaires, accoutumés à souffrir avec joie les plus grandes austérités, ne purent supporter l'absence de leur Père. La Chartreuse, qui, avec lui, leur paraissait un paradis terrestre, redevint à leurs yeux ce qu'elle était en effet, c'est-à-dire un désert affreux et inhabitable. Ils ne purent en supporter les ennuis et les incommodités, et ils en sortirent, sans cependant se séparer. Leur désertion engagea saint Bruno à donner ce lieu à Séguin, Abbé de la Chaise-Dieu. Cependant Landuin, qui avait été nommé prieur, exhorta si pathétiquement ses Frères à la persévérance, qu'après une absence de peu de temps, ils retournèrent à la Chartreuse que l'Abbé de la Chaise-Dieu leur rendit par un acte daté du 17 de septembre de l'an 1090.

Bruno fut reçu du Pape avec la distinction due à sa piété et à son mérite; et le Pape, qui connaissait sa prudence, le consultait souvent sur les affaires les plus importantes de l'Église; mais l'embarras et le tumulte inséparables de la cour romaine, où toutes les causes du monde Chrétien étaient portées, n'étaient pas du goût d'un Religieux qui avait éprouvé les douceurs de la solitude et de la contemplation. Bruno demande

donc instamment la permission de retourner s'ensevelir dans sa chère Chartreuse. Le Pape l'estimait trop pour la lui accorder ; il le pressa même d'accepter l'archevêché de Reggio ; mais le pieux Solitaire s'en excusa avec une humilité qui parut si sincère, que le Pape ne crut pas devoir faire violence à sa modestie ; il consentit même enfin qu'il se retirât dans une solitude de la Calabre, où il mena, avec quelques compagnons qu'il avait gagnés à Dieu en Italie, une vie semblable à celle qu'il avait pratiquée dans les montagnes de la Chartreuse. Roger, comte de Calabre et de Sicile, se félicita d'avoir dans ses États une si sainte colonie, et il leur assigna des terres où ils bâtirent, au diocèse de Squillace, un monastère nommé la Tour, dont l'église fut dédiée l'an 1094. (ROHRBACHER.)

Ce fut de cette solitude que Bruno écrivit à Radulfe le Verd, alors prévôt de l'église de Reims, et son ancien ami, pour l'engager à renoncer au monde. Après lui avoir parlé de l'obligation où il était de tenir sa promesse, il lui faisait une peinture charmante de sa solitude, où il goûtait une joie et des délices inconnues à ceux qui n'en avaient pas fait l'expérience. On voit par la tournure de cette lettre, qui est aussi élégante qu'affectueuse, que le caractère de saint Bruno était fort éloigné de la mélancolie et de la tristesse. Une aimable gaieté accompagne toujours la vertu, et cette disposition de l'âme est surtout nécessaire aux solitaires, le genre de vie qu'ils ont embrassé étant incompatible avec une humeur sombre, et un esprit qui s'occupe trop fortement de pensées affligeantes.

Landuin, prieur de la Chartreuse, vint voir Bruno dans la Calabre pour le consulter sur la conduite qu'on devait suivre en France ; car ses anciens disciples ne voulaient s'écarter en rien de son esprit et de ses maximes <sup>1</sup>. Il leur écrivit une lettre qu'il leur envoya par Landuin qui retourna à la Chartreuse en 1099. Dans cette lettre, il leur rappelait toutes les pratiques de la vie solitaire ; il levait les difficultés qui lui avaient été proposées ; il les consolait ensuite, les animait à la persé-

<sup>1</sup> Mabil. *Annal.* I. LXIX. n. 169.

vérance, et les exhortait à se prémunir par la vigilance contre tous les assauts de leurs ennemis.

Cette lettre et la précédente, que nous avons encore, ne sont pas les seuls ouvrages qui nous restent de saint Bruno ; il nous a laissé aussi des commentaires sur le Psautier et sur les Épîtres de saint Paul, qu'on a voulu mal à propos lui contester. Il y paraît tel que l'ont dépeint ceux qui le connaissaient le mieux, l'homme le plus savant de son siècle et de la plupart des siècles qui le suivirent. On voit qu'il entendait le grec et l'hébreu, qu'il était fort versé dans la Lecture des Pères, et surtout de saint Ambroise et de saint Augustin. Il suit le second de ces saints Docteurs par rapport à la Doctrine de la Grâce. Dans son explication des Psaumes, il établit le sens littéral, qu'il rapporte toujours au sens spirituel, montrant l'application que l'on en doit faire à Jésus-Christ et à son Église. « Quiconque se donnera la peine de lire ce commentaire avec une médiocre attention, conviendra qu'il serait difficile de trouver un écrit de ce genre qui soit tout à la fois plus solide et plus lumineux, plus concis et plus clair. S'il eût été plus connu, on en aurait fait plus d'usage ; on l'aurait regardé comme un ouvrage très-propre à donner une juste intelligence des Psaumes. On y reconnaît un auteur instruit de toutes les sciences, et rempli de l'Esprit de Dieu... Il serait à souhaiter que ce commentaire fût entre les mains de tous les fidèles, et particulièrement des personnes consacrées à la prière publique<sup>1</sup>. » Nous avons encore du Saint une élégie en quatorze vers, *sur le mépris du monde*. Elle roule sur l'insensibilité des hommes pour la mort et ses suites. On l'a fait imprimer dans divers recueils, et on l'a fait graver au bas d'un tableau de saint Bruno, qui est dans le chœur des Chartreux de Dijon. Les autres ouvrages attribués à notre Saint, sont ou de saint Brunon, évêque de Ségni, ou de saint Brunon, évêque de Wurtzbourg, lesquels florissaient dans le même siècle.

Saint Bruno s'étant établi dans le diocèse de Squillace, ne pensa plus qu'à vivre inconnu au monde : mais quoique ren-

<sup>1</sup> Histoire litt. de la Fr. t. IX, p. 242.

fermé dans la solitude, l'éclat de ses vertus le trahit bientôt. Roger, comte de Sicile et de Calabre, ayant été à la chasse de ce côté-là, le découvrit. Ce prince fut si édifié de l'entretien qu'il eut avec lui, qu'il résolut de lui donner des marques efficaces de son estime et de sa vénération. Il lui offrit de riches présents ; mais le serviteur de Dieu avait trop de désintéressement et trop d'amour pour la pauvreté, pour les accepter. En 1099, le Saint baptisa le fils du comte, dont les sentiments à son égard ne changèrent jamais ; son estime et son affection pour lui ne firent même qu'augmenter, surtout après une grâce signalée qu'il crut que Bruno lui avait obtenue du Ciel. Voici de quelle manière le fait est rapporté par les historiens de la vie du Saint, et par Roger lui-même dans sa charte de fondation du nouveau monastère au diocèse de Squillacé.

Les Lombards tenaient injustement prisonnier à Capoue, Richard, prince d'Averse, proche parent du comte Roger. Celui-ci leva une armée et vint assiéger Capoue en 1099. Sergius, qu'il avait mis à la tête d'un corps de deux cents Grecs, s'étant laissé corrompre par la promesse d'une somme d'argent, s'engagea de se joindre aux ennemis dans la bataille, et de faire tomber le comte entre leurs mains, afin qu'ils lui ôtassent la vie. La nuit qui précédait le jour où le projet de trahison devait être exécuté, Roger donna ses ordres pour que son armée fût prête à donner l'assaut le lendemain matin, et il se retira ensuite dans sa chambre pour y prendre un peu de repos. En dormant, il eut un songe où il crut voir Bruno fondant en larmes, et avec des habits tout déchirés. Comme il lui demandait quelle était la cause de sa douleur, il se mit à pleurer encore plus amèrement. Lui ayant fait une seconde fois la même question, il lui répondit : « Je pleure pour la vie de tant de Chrétiens, et pour la vôtre en particulier ; mais levez-vous, et prenez les armes ; peut-être Dieu permettra-t-il que vous sauviez votre vie et celle de vos soldats. » Le comte obéit, appela ses officiers, et leur dit de faire armer ses troupes pour éprouver si la vision était réelle. Sergius et les traîtres, saisis de

frayeur, prennent la fuite et se sauvent dans la ville. Roger les poursuit, en blesse plusieurs, et en fait d'autres prisonniers; en sorte qu'il découvrit bientôt la réalité du complot. Lorsqu'il se fut emparé de Capoue, il alla trouver à Salerne le Pape Urbain II, et se rendit de là à Squillace, où il fut quinze jours malade. « Le vénérable Père Bruno, dit-il, vint me voir avec quatre de ses Frères, et me consola par des discours remplis de piété et d'édification. Je lui contai ce qui m'était arrivé, et le remerciai de ce que même étant absent, il prenait soin de moi par ses prières. Il me répondit avec son humilité ordinaire, que les choses n'étaient pas telles que je le croyais, et que j'avais vu l'Ange de Dieu qui protège les princes dans la guerre. Je le priai d'accepter pour l'amour de Dieu, les biens que j'avais dans le territoire de Squillace; mais il les refusa en me disant qu'il avait tout quitté pour servir Dieu avec liberté, et dans un parfait détachement des choses de la terre... J'eus beaucoup de peine à lui faire accepter un don de peu de conséquence. Deux ans après, il confirma la donation qu'il lui avait faite, et y en ajouta quelques autres, comme celle du désert *della Torre* <sup>1</sup>.

Le monastère *della Torre* fut le premier que saint Bruno fonda. Il y établit la pratique des vertus qui faisaient le caractère distinctif de ses disciples. Quoique éloigné de la grande Chartreuse, il en était toujours regardé comme le père, et il ne s'y faisait rien d'important sans ses conseils, en sorte que les Chartreux de France et d'Italie étaient tous animés du même esprit.

Le temps où Bruno devait aller recevoir dans le Ciel la récompense de ses vertus et de ses travaux étant arrivé, Dieu le visita par une maladie sur la fin du mois de septembre de

<sup>1</sup> Il était au diocèse de Squillace dans la Calabre. L'église fut dédiée sous le titre de Sainte-Marie *del Eremo* ou de *l'Ermitage*. Ce monastère était pour ceux qui menaient une vie plus austère. Il y en avait un second pour ceux qui ne pouvaient mener une vie aussi rigoureuse, et qu'on appelait Saint Étienne *in Bosco* ou de *Nemore*, à cause de la forêt près de laquelle il était situé. Ces deux monastères étaient presque contigus. On donna le second aux Cisterciens en 1192; mais Léon X le rendit aux Chartreux en 1513.



l'année 1101. Lorsque le Saint s'aperçut qu'il touchait à son dernier moment, il rassembla sa communauté autour de son lit, et fit une espèce de confession publique de toute sa vie ; il fit ensuite une profession de foi que ses disciples écrivirent, et qu'ils nous ont conservée. Elle est très-claire, surtout par rapport aux mystères de l'Incarnation de la Trinité ; l'hérésie de Bérenger, qui depuis peut avoir causé de grands troubles dans l'Église, y est expressément condamnée. Voici de quelle manière le Saint s'exprime sur l'Eucharistie : « Je crois les Sacrements que croit l'Église, et en particulier que le pain et le vin consacrés sur l'autel sont le vrai corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa vraie chair et son vrai sang, que nous recevons pour la rémission de nos péchés, et dans l'espérance de la vie éternelle<sup>1</sup>. » Cette doctrine à laquelle il était si fortement attaché, il l'avait défendue avec solidité contre Bérenger dans ses commentaires sur saint Paul<sup>2</sup>. Il rendit tranquillement l'esprit le 6 octobre 1101, qui était un dimanche. Les Chartreux della Torre annoncèrent sa mort dans une lettre encyclique adressée aux églises et aux monastères du voisinage. On en usait ainsi pour recommander l'âme des personnes décédées aux prières des fidèles et des moines<sup>3</sup>. Nous avons un grand nombre de réponses à cette lettre, lesquelles contiennent le plus magnifique éloge de la vertu, de la sagesse et du savoir de saint Bruno<sup>4</sup>. Lanuin, disciple du Saint dans la Calabre, lui succéda dans le gouvernement du monastère della Torre, et fut singulièrement estimé du Pape Pascal II. On l'a confondu mal à propos avec Landuin de Lucques<sup>5</sup>, que saint Bruno laissa prieur de la grande Chartreuse. Celui-ci eut pour successeur, Pierre, né à Béthune, dans la Flandre, lequel avait été disciple de notre Saint à Saisse-Fontaine, avec Lambert, qui fut prieur della Torre, après la mort de Lanuin.

<sup>1</sup> Ap. Mabill. Analect. t. IV, p. 400. — <sup>2</sup> In 1, Cor. xi, p. 305, 306. — <sup>3</sup> V. Epist. Encycl. de morte Brunonis.

<sup>4</sup> Voyez l'Appendice à la vie de saint Bruno, imprimé en 1516, in-folio.

<sup>5</sup> Fleury est tombé dans cette faute. Voyez Longueval, et *l'Histoire litt. de la Fr.*, p. 241.

Saint Bruno fut enterré dans le cimetière de l'église Notre-Dame della Torre. Quelques auteurs étaient persuadés que ses reliques avait été depuis transférées à Saint-Étienne ; mais on découvrit son corps entier à la Torre en 1515. Léon X avait permis l'année d'aparavant, que l'on récitât un office propre en son honneur ; ce qui fut regardé comme une vraie béatification, son éminente sainteté et les miracles qui l'attestèrent ayant fait juger que les formalités usitées en pareil cas n'étaient pas nécessaires. En 1623, Grégoire XV donna un nouveau degré d'authenticité à son culte, en étendant à toute l'Eglise l'Office dont nous venons de parler. On conserve quelque portion de ses reliques à la grande Chartreuse, ainsi que dans celles de Cologne et de Fribourg.

Saint Bruno avait pour devise ces paroles du psalmiste : *Mes yeux devançaient les veilles et les sentinelles de la nuit ; j'étais plein de trouble, et je ne pouvais parler... J'avais les années éternelles dans l'esprit. Je me suis éloigné par la fuite, et j'ai demeuré dans la solitude.* Cette méditation constante de l'éternité interrompit son repos dans la nuit, et éloignait le sommeil de ses yeux. Elle excitait de plus en plus sa ferveur, et donnait toujours un nouveau degré de vivacité à sa composition. Tantôt il réfléchissait sur les motifs propres à nourrir la divine charité, tantôt il s'occupait de la pensée du bonheur du Ciel, et il y trouvait une douceur ineffable qui lui donnait un avant-goût de cette félicité. D'autres fois il méditait les supplices destinés aux pécheurs impénitents, et de ces supplices, la privation de Dieu lui paraissait à juste titre le plus affreux. Vivement frappé de cette effrayante vérité, il fait parler un damné de la manière suivante : « Que l'on ajoute de nouveaux tourments à ceux que j'endure, qu'on me fasse déchirer pendant toute l'éternité par un million de nouveaux bourreaux, pourvu que je ne sois pas entièrement privé de mon Dieu. Les flammes les plus dévorantes me sembleront des roses, la rage des démons d'agréables embrassements, les cris horribles de ces cachots une harmonie charmante, ces épouvantables prisons des palais délicieux, si je puis être

délivré de ce que me fait souffrir la perte de Dieu<sup>1</sup>. »  
(GODESCARD).

## SAINTE ÉNIMIE,

VIERGE ET ABBESSE.

Nous donnons la vie de cette illustre Sainte en empruntant les légendes de son Office :

« Le sang de l'illustre maison des rois très-chrétiens de France coulait dans les veines de la bienheureuse vierge Énimie. Les lis avaient ombragé son berceau, car elle était la fille du roi Clotaire le Jeune. Elle brillait néanmoins davantage par l'éclat de ses éminentes vertus et la candide blancheur de son intacte virginité. Elle avait choisi Jésus-Christ pour Époux, lorsque les auteurs de ses jours la pressèrent vivement d'unir ses destinées à celle d'un époux terrestre. Quel admirable exemple de constance à son premier choix va donner aux générations futures cette jeune vierge ! Elle sollicite comme une faveur de son Époux céleste la grâce de perdre les dons de la beauté, même aux dépens de sa vie, afin de conserver à Jésus-Christ toute sa pureté virginale. Ses vœux sont entendus : une affreuse lèpre souille le corps de la pieuse princesse. L'extrême laideur de son visage éteint les feux dont brûlait l'époux mortel qui lui était proposé. Mais l'immortel Époux conçoit pour Énimie une plus vive tendresse. La virginité de la bien-aimée du divin Maître est à jamais à l'abri de toute atteinte. Énimie se livre avec une nouvelle ardeur à la prière, et pendant qu'elle épanchait ainsi sa belle âme dans le cœur de son Époux céleste, voici qu'un Ange lui apparaît. Le messager du

<sup>1</sup> Les œuvres de saint Bruno furent imprimées à Paris en 1509, in-4°. Josse Badius, surnommé Ascensius, les fit réimprimer dans la même ville en 1523. Cette édition est plus complète que la première, et on trouve à la tête la vie du Saint par Dupuy. On en a donné deux autres à Cologne, l'une en 1613, et l'autre en 1640, 3 tomes in-folio, qui peuvent se relier en un volume. La plus grande partie des sermons qui s'y trouvent sont de saint Brunon de Ségui, et ils ont été imprimés parmi les œuvres de ce dernier. Les autres paraissent être véritablement du saint fondateur des Chartreux.

Seigneur l'engage à diriger ses pas vers les contrées du Gévaudan. Là, elle devra se baigner dans les eaux limpides de la fontaine de Burle et s'y dépouiller de la hideuse lèpre dont tout son corps est couvert. Le roi, instruit de la miraculeuse vision de sa fille, la fait partir avec un cortège digne de la royale voyageuse.

« La fontaine que le Ciel a désignée est découverte ; la vierge se baigne dans ses ondes salutaires. Le Jourdain semble couler de la source de Burle, et par la puissante invocation du nom de Jésus, la lèpre disparaît. Énimie recouvre une santé florissante.

« La royale vierge se disposait à repartir pour Paris et à rentrer dans la maison paternelle. Elle avait déjà remonté les âpres côtes du Tarn lorsque la lèpre, pour la deuxième fois, vient souiller ce corps virginal. Énimie redescend à la fontaine de Burle. Elle invoqua encore le nom de Jésus, et sa prière est exaucée. Les ondes salutaires la purifient de cette hideuse maladie. Énimie, revenue à la santé, rend d'abord de très-humbles actions de grâces au Seigneur, et se dispose à remonter sur la plaine pour exécuter son premier projet de retour. Mais une troisième fois la lèpre vient ravager la beauté de son visage.

« — En vain, céleste Époux, s'écria-t-elle, voudrais-je vous résister. J'entends la délicieuse invitation que vous m'adressez... »

« Ainsi percée des traits du divin amour, Énimie vient, pour la troisième fois, se plonger dans la fontaine de Burle et retrouve sa guérison.

« Les rois Clotaire son père et Dagobert son frère, instruits des desseins de Dieu sur la princesse Énimie, lui envoient de grandes sommes d'argent. De vastes domaines sont acquis dans les environs, et un monastère de pieuses filles consacrées au Seigneur est élevé auprès de la fontaine par la royale vierge. Deux églises y sont construites, l'une en l'honneur de la Mère de Dieu, l'autre en l'honneur de saint Pierre. Le bienheureux Ilère, évêque de Mende, est appelé dans cet endroit. Il y con-

sacre Énimie abbesse du nouveau monastère et reçoit les vœux des religieuses compagnes de la sainte princesse.

« La fervente Épouse de Jésus-Christ, Énimie, se dérobe de temps en temps à sa communauté pour se retirer dans une grotte voisine et s'y livrer à la méditation des grandes vérités du salut. Là, son existence se partage entre les jeûnes, les larmes et la prière. Là, elle attire sur elle et sur le royaume de France, dont son père tient le sceptre, la protection miséricordieuse du Seigneur Jésus son aimable Époux. Là elle n'a pour lit de repos qu'une pierre dure. Là, une vierge dont la vie est innocente fournit aux âmes pécheresses les exemples d'une sublime pénitence. Là, le céleste Époux parle affectueusement au cœur de son Épouse chérie. Là, Énimie s'entretient fréquemment avec les Anges.

« C'est en ce lieu que la bienheureuse Énimie réalise dans sa personne l'épouse chantée par le Prophète de Dieu en ces termes : « La Reine s'est placée à la droite du Christ, parée du vêtement d'or de la charité et environnée de la riche variété de ses éminentes vertus. » Elle traça la première à la génération des vierges nées comme elles auprès du trône des lis, la voie que doivent suivre les âmes vouées à la pratique de la chasteté. Énimie mérita qu'on lui attribuât pleinement ces paroles du Prophète David : « Les vierges royales marcheront à sa suite pour se consacrer au Roi immortel. Les dignes amies de cette éminente vierge, ô Seigneur ! viendront, guidées par elle, vous faire hommage de leur inviolable innocence. »

Sainte Énimie mourut le 6 octobre vers l'an 628 ou 630.

### SAINTE MODESTE,

VIERGE ET ABBESSE.

Saint Modoald, évêque de Trèves, avait une nièce de noble sang qui avait reçu le nom de Modeste, dès ses plus jeunes années elle s'était consacrée à Dieu, et aussitôt qu'elle le put elle prit le voile dans le monastère du Saint-Mont. Pendant vingt ans elle édifia tellement ses compagnes, que l'Abbesse

du Saint-Mont la mit à la tête d'une colonie de Religieuses qu'elle envoyait à Trèves pour fonder là le monastère de Horren en un lieu qui avait été un grenier public et que le roi Dagobert donnait à Modeste. Il lui donnait aussi sa fille Irmine, qui ne voulait vivre que pour Dieu. Modeste en fit une pieuse servante du Seigneur; et à sa mort, qui eut lieu en 680, Irmine lui succéda, aux applaudissements de toutes les Sœurs.

## SAINTE VALÉRIE ET SAINTE POLLÈNE,

VIERGES.

Le monastère d'Honnecourt en Cambrésis où vivaient des Religieux de l'Ordre de saint Benoît possédait autrefois les reliques de sainte Valérie et de sainte Pollène, que les hagiographes tantôt réunissent et tantôt séparent dans leurs écrits. Leur vie, remplie d'incertitudes, présente de grandes difficultés que la pénurie de documents rend presque insolubles, et que nous devons nous borner à exposer dans ce recueil.

Du Saussay, dans son Martyrologe gallican, s'exprime en ces termes : « A Honnecourt, au diocèse de Cambrai, on célèbre en ce jour (8 octobre) la fête des vierges Valérie et Pollène, sœurs du saint Martyr Liéphard, évêque de Cantorbéry. Elles l'accompagnèrent dans son pèlerinage à Rome, imitèrent ses vertus, consacrèrent au Roi éternel la fleur de leur virginité, et par l'abondance de leur larmes, par les cilices, les jeûnes, les disciplines et leurs prières assidues, elles soumièrent la chair à l'esprit et arrivèrent au sommet de la perfection. Ainsi fut enfin consommée sur la terre la course de leur vie angélique, après laquelle elles s'envolèrent au séjour de l'éternelle Sion en la société des Esprits bienheureux. Leurs corps reposèrent longtemps dans le monastère que construisit à Honnecourt saint Vindicien, évêque de Cambrai : plus tard, ils furent transportés à Saint-Quentin, d'où ils disparurent durant les désastres de la guerre. La mémoire de ses saintes vierges subsiste néanmoins tant au monastère

d'Honnecourt que dans l'église principale de Cambrai, où sainte Valérie est encore honorée aujourd'hui (1637), d'une collecte particulière. »

Différents passages de cette citation sont rejetés par les meilleurs auteurs. Quelques uns d'abord, tout en admettant que sainte Valérie et sainte Pollène étaient sœurs de saint Liéphard, ne veulent point qu'elles aient fait avec lui le voyage de Rome, car il n'en est fait mention nulle part, et il est probable d'ailleurs qu'elles auraient péri dans la même circonstance, si elles s'étaient trouvées dans sa société. Ils n'admettent pas davantage ce que dit Gazet, à savoir, que ces deux sœurs, restées en Angleterre, y apprirent la mort de leur frère, s'embarquèrent pour la France et vinrent à Honnecourt pour y vénérer ses reliques. On voit en effet que ce n'est qu'au dixième siècle que les reliques de saint Liéphard furent transportées à l'abbaye d'Honnecourt, par Fulbert, évêque de Cambrai.

De graves historiens vont même jusqu'à douter si ces deux Saintes sont véritablement sœurs : il semble, disent-ils, que sainte Pollène vivait avant sainte Valérie, puisque dans l'acte de fondation du monastère d'Honnecourt, environ trente ans après la mort de saint Liéphard, les fondateurs demandent que l'église soit consacrée à sainte Marie, à saint Pierre, à saint Martin et à sainte Pollène : or, si saint Liéphard, sainte Valérie et sainte Pollène avaient été unis par les liens du sang, s'ils avaient vécu ensemble, cette distinction eut-elle été faite ? On serait donc assez porté à croire que sainte Pollène n'est sœur ni de saint Liéphard, ni même de sainte Valérie, qu'elle avait déjà un culte dans le pays avant la fondation de l'abbaye d'Honnecourt, que dans la suite ses reliques, conservées avec les leurs, y furent honorées ensemble et transportées à la même époque dans la ville de Saint-Quentin. C'est d'après ces faits sans doute que, faute de documents, prévalut l'opinion que nous venons d'examiner.

Quelques hagiographes, entre autres Gazet, disent que sainte Valérie fut Abbessse du monastère d'Honnecourt : or

peut croire qu'elle gouverna, la première, cette Communauté naissante, ou bien qu'à cause du jeune âge d'Auriana, fille des fondateurs Amalfride et Childeberte, on la lui donna pour aide et pour directrice, jusqu'à ce qu'elle fut capable de diriger le monastère par elle-même.

Les reliques de sainte Valérie et de sainte Pollène, périrent comme celles de saint Liéphard, dans le pillage et l'incendie de Saint-Quentin (1557), lors des guerres de Henri II, roi de France, contre Philippe II roi d'Espagne.

### SAINT YVIEU.

Saint Yvieu (Yvius) acquit au septième siècle dans l'île de Lindisfarne. Ses pieux parents étaient riches ; ils lui donnèrent une bonne et sainte éducation dont il profita si bien que les vieillards même l'admiraient.

Voulant se consacrer tout à Dieu, il se mit sous la direction de saint Cutbert, évêque de Lindisfarne, qui lui donna le diaconat en 684. Il habitait avec son Évêque un monastère où l'on assistait tous les malheureux.

La sainteté d'Yvieu éclata par des miracles. Mais voulant éviter la célébrité, il s'embarqua pour l'Angleterre, où sa vie toute sainte se termina par une sainte mort. Il est honoré le 6 octobre.

### SAINT PARDOU.

ABBÉ DE GUÉRET.

Saint Pardou naquit vers l'an 658, à Sardenne, village de la Haute-Marche, près de Guéret. Ses honnêtes parents cultivaient la terre. Contents de la médiocrité de leur fortune, ils ne pensèrent pas à donner à leur fils une éducation qui pût lui procurer un état différent du leur. Le jeune Pardou suivait donc sans aucune pensée d'ambition l'humble profession de son père, et doué d'une âme tendre il contemplait le Créateur dans les productions de la nature, lorsqu'un accident imprévu



le rendit aveugle. Il ne s'attrista point de cet événement. Il se soumit pieusement à Dieu, qui règle tout pour le plus grand bien de ses élus. Sa foi et sa patience furent récompensées. Pendant que son corps était privé de la lumière extérieure, le Saint-Esprit l'instruisait lui-même et lui inspirait le mépris du monde et de tout ce qui ne porte pas au Tout-Puissant. En même temps, la vue lui revint insensiblement. Il n'en profita que pour se livrer à toutes les bonnes œuvres qu'il était en état de faire.

Poussé par le désir d'une plus grande retraite, il se sépara de ses parents et se fit une espèce d'ermitage où il continua, avec une nouvelle ardeur, ses exercices de piété. Il y avait déjà quelque temps qu'il n'était plus occupé que de Dieu et de son propre salut, lorsque Lanthaire, comte de Limoges, jeta les yeux sur lui pour lui donner la conduite d'un monastère qu'il venait de faire bâtir aux sources de la rivière de Gar-tempe. Après avoir consulté Dieu dans la prière, il se rendit aux vœux de Lanthaire, entra dans ce monastère et n'en sortit plus. Il s'était proposé pour modèle les anachorètes les plus pénitents. Ses austérités étaient incroyables, surtout en carême. Il donnait à la prière tous les intervalles qui se trouvaient entre les différentes heures de l'Office divin. Après none il recevait les pauvres et les malades qui venaient le voir, et il leur prodiguait tous les secours de l'âme et du corps qui dépendaient de lui. Il eut la consolation de voir la règle se maintenir sans aucun affaiblissement, pendant toute sa vie, dans le monastère qu'il conduisait.

Les bâtiments de son couvent faillirent être détruits par les incursions des Sarasins. Ces peuples, sortis de l'Égypte et débordés sur le midi de la France, qu'ils regardaient déjà comme leur proie, après avoir été défaits aux plaines de Tours, par Charles-Martel, se rallièrent et se jetèrent dans la Marche. A leur approche, les Religieux de Guéret voulurent obliger leur saint Abbé de prendre la fuite, et déjà ils avaient préparé un chariot pour le conduire en lieu de sûreté. Mais Pardou ne put consentir à abandonner la maison; il leur conseilla de se reti-

rer, voulant, pour lui, rester seul. Il le fit et plein de confiance en Dieu, il ne chercha d'autre appui que le Très-Haut, qui entendit sa prière et préserva son monastère de la fureur des ennemis.

Pardou s'endormit dans le Seigneur, à l'âge d'environ quatre-vingts ans, en l'année 737; il fut enterré dans la chapelle de sa maison.

### SAINT NICÉTAS LE PATRICE.

Nicétas était de la famille de l'impératrice Irène. Comme elle le savait ferme chrétien, elle l'envoya au septième Concile de Nicée pour soutenir le culte des saintes Images. C'était en 787. Il devint ensuite gouverneur de la Sicile où il brilla par sa charité pour les pauvres. Revenu à Constantinople où l'empereur Léon l'Arménien faisait avec fureur la guerre aux saintes Images, il renonça à sa dignité de Patrice et se fit Moine. Alors Léon lui envoya l'ordre de brûler une Image du Sauveur qu'il avait dans sa cellule ou de la remettre à son envoyé. Il répondit à ces deux injonctions, par un non tout net. Aussitôt Léon l'exila en Paphlagonie, où il mourut en quelque sorte martyr. L'Église l'honore le 6 octobre.

### SAINT ADALBÉRON,

ÉVÊQUE DE VURZBOURG.

Saint Adalbéron était fils d'Arnold, comte de Scharding et Lambach. Pendant qu'il achevait ses études dans l'université de Paris, il se lia d'une étroite amitié avec saint Atlamnn qui devint dans la suite évêque de Passau, et le Bienheureux Gebhard que ses vertus et ses connaissances firent élever sur le Siège archiépiscopal de Saltzbourg. La prière et l'étude les occupaient exclusivement et tour-à-tour. Ils ne connaissaient ni les jeux ni les divertissements auxquels se livraient la plupart de leurs condisciples. Quoique abandonnés à eux-mêmes, au milieu d'une jeunesse dissipée et corrompue, l'œuvre de leur sanctification était leur unique affaire.

Adalbéron, honoré du sacerdoce, était revenu à Vurzburg où il avait d'abord commencé son éducation, lorsque l'Évêque de cette ville mourut. D'une commune voix, le Clergé, la noblesse et tout le peuple l'élurent pour lui succéder. Le zèle et la piété du nouveau Prélat ne tardèrent pas à justifier la confiance de son troupeau. Une des premières œuvres qu'il entreprit pour le bien de son diocèse, fut de convertir, avec le consentement de son père, son château de Lambach en une espèce de monastère. Il y logea douze prêtres, qui n'avaient que de misérables chaumières dans les environs, les astreignit aux pratiques de la vie commune, mais les chargea en même temps de remplir toutes les fonctions du saint ministère dans les villages et bourgs voisins.

Le courage du saint Évêque et sa fidélité au Saint Siège lui attirèrent de violentes persécutions. Il fut chassé de son Siège, qu'un Pasteur intrus vint occuper, et se retira dans sa maison de Lambach. Malheureusement il ne la trouva pas dans la même ferveur et la même régularité qu'il y avait vues d'abord. Les prêtres qui l'habitaient et qui devaient y rentrer chaque soir, après avoir accompli les devoirs de leur ministère, en étaient souvent empêchés, soit par la distance des lieux et la difficulté des chemins, soit à cause des vols et des brigandages qui s'exerçaient partout dans ces temps malheureux. De là beaucoup de relâchement dans la discipline, peu d'obéissance, et peu d'union entre les membres de cette communauté. Saint Adalbéron prit alors le parti de la changer en une communauté régulière, et il lui donna tous les biens qu'il possédait en Bavière, en Autriche et en Souabe. Quant aux prêtres qu'il y avait d'abord appelés, il les renvoya dans le voisinage, en se chargeant de fournir à leurs besoins. Il fit aussi reconstruire à ses frais l'abbaye de Schwarzach, sur le Mein, qui avait été détruite par un incendie.

Le saint Prélat put retourner un instant dans son diocèse après la victoire que le duc Hermann remporta sur l'empereur Henri IV; mais il n'y resta pas longtemps. Il fut obligé de s'enfuir de nouveau et de revenir à Lambach, où il passa le reste

de sa vie dans la prière et la pratique de toutes les vertus. Il y mourut le 6 octobre 1090.

Saint Adalbéron fut un des plus fermes soutiens de l'Église avec Gérard de Salzbouurg, Atlamun de Metz et Méginward de Frisingue. Presque tout le reste des Évêques d'Allemagne, à cette malheureuse époque, étaient vendus à l'empereur, et sacrifiaient à leurs intérêts les droits du Saint-Siège et ceux de leurs propres diocèses. C'étaient des *mercenaires*, qui dispersaient le troupeau, au lieu de veiller sur lui et de le préserver des loups ravissants.

## SAINT ARTHAUD,

ÉVÊQUE DE BELLEY.

Saint Arthaud (arthalon), naquit au château de Sothonod en Valromay, l'an 1101. Il fut appelé fort jeune à la cour du prince de Savoie, qu'il quitta pour embrasser la vie religieuse dans l'Ordre de saint Bruno. Il fonda la Chartreuse d'Arvières, d'où il fut tiré vers l'an 1188 pour venir gouverner le diocèse de Belley. Il avait quatre-vingt-sept ans. Bientôt accablé d'années et de travaux, il obtint du Souverain Pontife la permission de retourner dans son monastère, où il mourut en 1206. Il avait cent cinq ans.

La multitude de miracles qui s'opérèrent à son tombeau lui firent décerner un culte public. On releva son corps en 1640 et en 1645 on le transporta solennellement à la cathédrale de Belley. A la révolution de 1792 les dépouilles mortelles de saint Arthaud furent préservées des profanations.

Ce saint Prélat avait établi dans son diocèse une confrérie de la bonne vie et de la bonne mort<sup>1</sup>.

## SAINTE MARIE FRANÇOISE DES CINQ PLAIES,

VIERGE DU TIERS-ORDRE DE SAINT FRANÇOIS.

Sainte Marie Françoise naquit à Naples en 1714. Saintement

<sup>1</sup> Emprunté aux archives de Belley, publiées M. Depéry.

élevée, elle entra dans le Tiers-Ordre Franciscain de la réforme de Saint Pierre d'Alcantara, où le vin, la viande, le poisson et les œufs étaient interdits, à moins qu'on ne fût malade, où il fallait coucher sur des planches et consacrer tous les jours trois heures à l'oraison mentale. Elle accepta cette vie rigoureuse ; ses heures de méditation étaient consacrées à vénérer les cinq Plaies de Notre-Seigneur. Elle supporta les rigueurs de cette réforme et s'y accoutuma si généreusement qu'elle ne sortit de ce monde qu'à l'âge de soixante dix-sept ans. Dieu l'appela au Ciel le 6 octobre 1791. Elle a été béatifiée par le Pape Grégoire XVI, et canonisée par Pie IX.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

La très-sainte Vierge fut la protectrice de l'Ordre des Chartreux, qu'elle sauva d'un grand péril dans le premier temps de sa fondation. Saint Bruno ayant été obligé de se rendre à Rome, pour obéir au Pape Urbain II qui voulait se servir de ses conseils, les Religieux qu'il avait laissés à la Chartreuse dans le diocèse de Grenoble, se laissèrent aller au découragement. Le démon leur suggéra qu'ils n'étaient pas dans la voie de Dieu, parce qu'ils voulaient pratiquer des austérités qui ruinaient leur santé, avançaient leurs jours et les mettaient ainsi dans l'impuissance de servir l'Église. Ils étaient dans une grande perplexité, lorsqu'un jour qu'ils en conféraient ensemble, un vénérable vieillard leur apparut et leur dit que la très-sainte Vierge les protégerait d'une manière toute spéciale s'ils étaient exacts à réciter tous les jours en son honneur les sept heures de son Office. Ils le firent, et leurs doutes disparurent ; la joie rentrant dans leur âme, ils remercièrent la très-sainte Vierge de les avoir éclairés et consolés, en leur envoyant ce saint vieillard, que l'on croit être l'Apôtre saint Pierre.

**MARTYROLOGE ROMAIN<sup>1</sup>.**

En Calabre, saint Bruno, confesseur, fondateur de l'Ordre des Chartreux.

A Laodicée, saint Sagar, évêque et martyr, qui fut l'un des anciens disciples de l'Apôtre saint Paul.

A Capoue, fête de saint Marcel, saint Cast, saint Emile et saint Saturnin, martyrs.

A Agen, en France, fête de sainte Foi, vierge et martyr, par l'exemple de laquelle saint Caprais, animé au Martyre, termina heureusement son combat.

Et aussi sainte Erotide, martyre, qui embrasée de l'amour de Jésus-Christ, fut victorieuse de l'ardeur du feu.

A Trèves, commémoration d'une troupe presque innombrable de Martyrs qui périrent par divers genres de supplices, pour la foi de Jésus-Christ, sous le président Rictiovare, dans la persécution de Dioclétien.

A Auxerre, saint Romain, évêque et martyr.

A Oderzo, saint Magne, évêque, dont le corps repose à Venise.

**Additions des autres martyrologes.**

Saint Prudent, martyr à Langres.

Saint Algis (Adelgisus), évêque de Navarre, dans le Milanais.

**PRIDIUM NONAS OCTOBRI.**

In Calabria sancti Brunonis Confessoris, Ordinis Carthusianorum institutoris. — Laodiceæ beati Sagaris Episcopi et Martyris, qui fuit unus de antiquis Pauli Apostoli discipulis. — Capuæ natalis sanctorum Martyrum Marcelli, Casti, Emilii et Saturnini. — Agenni in Gallia natalis sanctæ Fidei Virginis et Martyris, cujus exemplo beatus Caprasius ad martyrium animatus, agonem suum feliciter consummavit. — Item sanctæ Erotidis Martyris, quæ Christi amore succensa, ignis superavit incendium. — Treviris commemoratio innumerabilium pene Martyrum, qui in persecutione Diocletiani sub Rictiovaro Præside ob Christi fidem vario mortis genere necati sunt. — Autisiodori sancti Romani Episcopi et Martyris. — Opitergii sancti Magni Episcopi, cujus corpus Venetiis requiescit.

Saint Prime et saint Félicien martyrs avec sainte Foy et saint Caprais.

Saint Dulcide, évêque d'Agen.

Saint Barte, évêque de Vaison, à la fin du vi<sup>e</sup> siècle.

Saint Renat, évêque de Sorrente.

Saint Donat, martyr à Messine en Sicile.

Saint Amanruèse, honoré à Apt.

Sainte Épiphanie ou Epiphanie, princesse qui abandonna la cour et le monde pour s'enfermer dans le cloître ; honorée à Pavie.

Saint Yves, diacre de saint Cunibert.

Saint Prouents, martyr en 613 honoré à Besse en Bourgogne.

Saint Probe, honoré à Gaète au royaume de Naples.

#### **Martyrologe de la dernière persécution.**

Joseph Bessière, curé de Places au diocèse de Cahors, pour refus du serment schismatique, déporté et provisoirement enfermé dans le souterrain de l'île du Pâté, mort à l'hôpital de Blaye le 6 octobre 1794 à 46 ans.

Sébastien le Bihan, prêtre du diocèse de Vannes, pour la même cause déporté et mort à Rochefort le 6 octobre 1794, à l'âge de trente ans.

Albert Roelands, prêtre d'Anvers, pour refus de serment, déporté à la Guiane, de là dans le désert de Konanama, mort dans cet affreux désert le 9 octobre 1798, à 49 ans.

Joseph Pradal, prêtre du diocèse d'Albi, pour le même refus de serment déporté pour la Guiane, le 12 mars 1798, relégué dans le désert de Konanama, de là dans le canton de Kourou, mort en ce climat pestilentiel, le 6 octobre de la même année à l'âge de 32 ans.

## SEPTIÈME JOUR D'OCTOBRE.

La fête de Notre-Dame de la Victoire. — La fête du saint Rosaire. — Sainte Justine de Padoue, vierge et martyre. — Saint Marc, Pape. — Saint Serge et saint Bacque, martyrs. — Saint Hélian, solitaire. — Saint Aout ou Auguste, abbé. — Saint Pallade ou Palais, évêque de Saintes. — Sainte Osithe, vierge et martyre. — Saint Fingen, abbé de Saint-Vannes. — Saint Gérold le Pèlerin, martyr. — Le Bienheureux Matthieu Carriéri, Frère Prêcheur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### LA FÊTE DE NOTRE-DAME-DE-LA-VICTOIRE.

Le grand Pape Pie V méditait depuis assez longtemps une guerre contre les Turcs qui ravageaient l'Europe. Il se ligua pour cela avec les Vénitiens et avec le roi d'Espagne Philippe II. Il avait préparé une flotte ; et on apprit vers la fin de septembre 1571, que le Sultan Sélim II venait d'embarquer une armée pour attaquer l'Italie. Aussitôt le Pape donna à ses troupes des rosaires ; chaque soldat en avait un à son cou. Il leur remit pour étendard la grande bannière de la très-sainte Vierge, à laquelle Don Juan d'Autriche, qui commandait ce corps d'armée, joignit l'étendard des deux Clefs ; et ce fut la première fois que ces deux enseignes se déployèrent contre le Croissant.

Les deux flottes se rencontrèrent dans le golfe de Lépante. La flotte pontificale s'était partagée en trois escouades. La droite commandée par André Doria, la gauche par l'Amiral vénitien Barbarigo ; Don Juan commandait le centre.

Aussitôt qu'on aperçut les Turcs, Don Juan s'élança et la mêlée devint ardente ; elle amena la victoire. L'armée du Pape prit au Sultan Sélim II cent cinquante galères ; elle tua vingt-cinq mille Turcs, parmi lesquels était leur général Ali-Pacha ;



elle fit dix mille prisonniers, délivra quinze mille esclaves, coula à fond ou brûla cinquante navires ennemis.

L'épouvante fut telle chez les Musulmans qu'on eut pu aller à Constantinople et prendre cette ville.

Cette grande victoire eut lieu le 7 octobre 1571. Au moment où le triomphe éclatait, le Saint Pape Pie V était en prières ; entouré de ses Cardinaux, il implorait la victoire par l'intercession de Marie ; et il était à cinquante lieues du golfe où l'on avait rencontré les Turcs. Or, tout à coup, ce même jour 7 octobre 1571, à l'heure où l'on achevait la défaite de l'ennemi, Pie V se leva et dit à son entourage : « Allons rendre grâces à Dieu et à Marie. »

Ce qui ne fut confirmé que six à sept jours après.

On remarqua qu'aucun projectile, dans cette terrible bataille n'avait touché ni la bannière de Marie, ni l'étendard des Clefs.

Alors Pie V établit une fête à Notre-Dame de la Victoire ; fête qui doit se célébrer, le 7 octobre, et qui se solemnise d'ordinaire avec la fête du saint Rosaire dont nous allons parler.

### LA FÊTE DU SAINT ROSAIRE.

La fête du Rosaire de la très-sainte Vierge a été instituée par le Pape Grégoire XIII pour remercier la Mère de Dieu de la protection accordée par Elle aux armes chrétiennes ; et elle se célèbre dans toute l'Église le premier dimanche du mois d'octobre.

Le Rosaire est une pratique de dévotion qui consiste à réciter quinze fois l'Oraison Dominicale, et cent cinquante fois la Salutation Angélique. Son institution a pour objet d'honorer les quinze principaux Mystères de la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. C'est donc un abrégé de l'Évangile, une histoire de la vie, des souffrances, des triomphes de Jésus-Christ, et un exposé de ce qu'il a fait dans cette chair dont il s'est revêtu pour l'amour de nous.

On répète souvent la Salutation Angélique dans le Rosaire, parce que, comme elle contient une forme de prière pour l'Incarnation, elle convient très-bien à une pratique instituée pour honorer les principales phases de ce grand Mystère. Quoiqu'elle s'adresse à la Mère, dont on implore l'intercession, elle a cependant pour premier objet de louer le Fils et de le remercier de son infinie miséricorde, qui a éclaté d'une manière si spéciale dans l'Incarnation. Le Saint-Esprit est le principal auteur de cette prière. Le commencement est composé des paroles de l'Archange Gabriel, qui fut l'ambassadeur de l'adorable Trinité dans l'accomplissement du plus auguste de tous les Mystères ; viennent ensuite les paroles que sainte Elisabeth, inspirée par le Ciel, adressa à Marie ; la fin est une invocation à la très-sainte Vierge ; elle y est appelée Mère de Dieu d'après le Concile général d'Éphèse, qui proscrivit les blasphèmes de Nestorius.

En Italie et en plusieurs autres royaumes, on appelle le Rosaire le *Psautier de la Bienheureuse Marie* : ce nom est plus ancien de quatre cents ans que celui du Rosaire. Quant à son auteur, les sentiments sont partagés. Les uns disent que ce fut le Vénérable Bède qui le mit en usage en Angleterre, en Bretagne et en France ; d'autres veulent que ce fut un nommé Paul, Abbé de cinquante Moines en Lybie ; d'autres, que ce fut Pierre l'Ermite, mais Pierre l'Ermite n'a été que l'auteur du Chapelet ; il mourut en 1115.

Le sentiment le plus commun et le plus vraisemblable est que ce fut saint Dominique qui l'a inventé en l'honneur de la très-sainte Vierge, dans le temps même que l'hérésie des Albigeois ravageait la France et l'Italie. Ce Saint institua et prêcha le Rosaire à Rome dans l'église du Monastère de Saint-Sixte, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, l'an 1216, et peu de temps après fut établie la confrérie du Rosaire à Rome ; ce que les autres Monastères de l'Ordre de saint Dominique ont aussi mis en pratique.

L'usage de réciter le Rosaire se répandit rapidement dans toute la Chrétienté, à cause des grâces innombrables qui furent

obtenues de la sorte. Car ce doux nom de Marie si souvent répété dans le Rosaire, est très-mystérieux, comme le remarque saint Bernard : « Il est d'une telle vertu et d'une telle excellence, que les Cieux tressaillent, que la terre se réjouit, que les Anges ne peuvent retenir leurs transports, lorsqu'il est prononcé. O vous, qui êtes battus par les tempêtes de ce monde, levez les yeux vers cet astre brillant, si vous ne voulez pas être submergés par les flots. Si les vents des tentations s'élèvent, si vous tombez parmi les rochers des tribulations, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si vous êtes tourmentés par les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de la jalousie, jetez les yeux sur l'étoile, et invoquez Marie. Faites la même chose quand le vaisseau de votre âme est battu par la colère, l'avarice ou la volupté. Si vous commencez à tomber dans le gouffre de la mélancolie ou du désespoir, pensez à Marie, ayez recours à elle dans les dangers, dans les détresses, dans les perplexités, qu'elle ne sorte ni de votre bouche, ni de votre cœur. Et pour vous assurer les heureux effets de sa protection, proposez-vous de marcher sur ses traces autant que vous le pourrez.

« En la suivant, vous ne vous égarez point ; en l'invoquant, vous ne tombez pas dans le désespoir ; en pensant à elle, vous ne vous éloignez pas de la véritable voie. En vous abandonnant à sa protection, vous marchez d'un pas assuré. Avec elle, vous n'avez rien à craindre ; lorsqu'elle vous sert de guide, vous ne vous lassez jamais. »

C'est pourquoi le Vénérable Thomas à Kempis, s'adressant à l'auguste Marie, lui disait :

« Je m'approcherai de vous avec respect, avec dévotion, et avec une humble confiance, lorsqu'il s'agira de vous offrir la Salutation de l'Ange. Je vous l'offre donc, la tête courbée de respect pour votre personne sacrée, les bras étendus par un tendre sentiment de dévotion, et je désire que tous les Esprits célestes puissent la répéter pour moi cent mille fois, et beaucoup plus souvent. Je ne connais rien de plus glorieux pour vous, ni de plus consolant pour nous. Que ceux

« qui aiment votre saint Nom écoutent, et se rendent attentifs.  
 « Les Cieux se réjouissent, et toute la terre doit être saisie d'é-  
 « tonnement quand je dis, *je vous salue, Marie*. Le démon et  
 « l'enfer tremblent quand je répète, *je vous salue, Marie*. La  
 « tristesse disparaît, et une joie nouvelle remplit mon âme  
 « quand je dis, *je vous salue, Marie*. Mon amour languissant  
 « se fortifie, et mon âme se renouvelle quand je répète, *je*  
 « *vous salue, Marie*. Telle est la douceur de cette Salutation,  
 « qu'il n'y a point d'expressions capables de la peindre ; elle  
 « est dans le cœur trop profondément, pour que les paroles  
 « puissent la rendre. Je me prosterne donc de nouveau devant  
 « vous, ô la plus sainte des Vierges ! pour vous dire : *Je vous*  
 « *salue, Marie, pleine de grâces*... Qui me donnera de satis-  
 « faire le désir que j'ai de vous honorer de toutes les puissan-  
 « ces de mon âme ? Puissent tous mes membres être changés  
 « en langues et en voix de feu, pour vous glorifier sans cesse,  
 « ô sainte Mère de Dieu ! prosterné en votre présence, pénétré  
 « d'une sincère dévotion de cœur et tout rempli de vénéra-  
 « tion pour votre nom, je vous présente la joie que vous  
 « causa la Salutation qui vous fut adressée par l'Archange  
 « Gabriel ; puissé-je répéter avec une bouche aussi pure que  
 « l'or, et avec une affection brûlante : *Je vous salue, pleine*  
 « *de grâces, le Seigneur est avec vous.* »

## SAINTE JUSTINE DE PADOUE,

VIERGE ET MARTYRE.

L'Église honore en ce jour une vierge illustre de Padoue, sainte Justine, qui, amenée à la foi et baptisée par saint Prosdocime, disciple de saint Pierre, souffrit le martyre sous Néron, dans la ville de Padoue même.

Ses restes vénérés furent soustraits aux persécuteurs et ensevelis en un lieu qui devint un peu plus tard une église. Cette église fut dédiée sous l'invocation de sainte Justine, parce qu'on savait qu'elle avait été inhumée là. Mais les invasions des barbares qui survinrent au v<sup>e</sup> siècle et dévastèrent

Rome et les autres villes de l'Italie, firent disparaître les humbles traces qui marquaient le lieu où reposait, en attendant la résurrection, le corps de la Sainte. Toute la ville de Padoue regrettait cette perte, d'autant plus que déjà cette vieille et noble cité avait pris la sainte Martyre pour sa patronne.

Or, un jour, comme on peut le lire dans les Bollandistes, une jeune fille de Vérone, entièrement dévouée au culte si doux de Marie immaculée, eut, pendant son sommeil, une radieuse vision. L'auguste Mère de Dieu parut devant elle, entourée de toute une cour d'Esprits bienheureux, et elle lui dit :

« Allez, ma fille, à la ville de Padoue, et, dans l'église de Sainte-Justine, Dieu vous montrera sa gloire. Vous verrez, devant l'autel que décorent les mosaïques, un cercle assez grand qui n'est plus remarqué de personne. Là repose le corps de Justine, et il plait à Dieu que ses Saintes soient honorées. Levez-vous donc, faites ce que je vous prescris, et ma protection vous accompagnera. »

La jeune Véronaise s'éveilla, grandement surprise d'une telle vision et surtout des avis que la très-sainte Vierge lui donnait en lui recommandant de s'y conformer. Elle se leva pour exécuter de si saints ordres. Mais comme elle était humble, elle s'arrêta bientôt, se persuadant qu'elle pouvait bien être trompée par un songe et ne se sentant pas digne de l'immense faveur que lui faisait sa vision. Elle s'humilia plus qu'elle ne l'avait jamais et resta longtemps en prières.

La nuit suivante, quand vint le point du jour, la sainte Vierge parut de nouveau devant elle alors éveillée. On ne dit pas si cette apparition eut la même pompe ; mais la Reine des Cieux lui reprocha ses hésitations et lui ordonna de faire la démarche qu'elle lui avait prescrite la veille. La jeune fille, sans plus balancer, partit sur-le-champ, et quoiqu'il y eût environ dix-huit lieues de chemin de Vérone à Padoue, protégée par la sainte Vierge, elle fit ce voyage en deux jours, sans fatigue et sans encombre ; elle était à Padoue, le soir du 6 octobre.

Le lendemain matin, elle entra dans l'église, apportant douze cierges. Elle raconta aux prêtres sa vision, et remarquant le cercle qui lui avait été indiqué et qu'elle seule voyait, elle disposa à l'entour ses douze cierges ; puis, tombant à genoux, elle demanda à Dieu qu'en témoignage de la vérité de sa mission, ces cierges, qui n'étaient pas allumés, s'allumassent d'eux-mêmes. Ce qui eut lieu aussitôt.

En même temps, à l'appui de ce premier prodige, toutes les cloches de l'église, sans que personne les ébranlât, se mirent à sonner à grandes volées comme aux jours de fêtes solennelles.

Les Prêtres, les Moines, les Religieuses, la foule, tout le monde accourut. Sur l'indication de la jeune messagère de Marie, on fouilla activement ; et à une assez petite profondeur on découvrit les Reliques vénérables et entières de sainte Justine.

C'était le 7 octobre, et c'est ce jour-là, depuis lors, que la sainte Martyre est fêtée à Padoue.

Quant à la jeune envoyée de la très-sainte Vierge, peu après qu'elle eut rempli sa mission, elle s'en alla jouir dans le Ciel de la société des Anges et de leur Reine, qu'elle avait mérité de voir deux fois ici-bas.

## SAINT MARC,

PAPE.

Saint Marc, né à Rome, entra dans le Clergé de cette ville, y servit Dieu avec beaucoup de ferveur, et s'y distingua surtout par son zèle et par sa charité. La persécution avait cessé en Occident au commencement de l'année 305 ; mais elle s'y ralluma peu de temps après sous Maxence. Saint Marc, supérieur aux dangers qui menaçaient l'Église, veillait avec le plus grand soin au salut des fidèles ; il employa les intervalles de liberté que laissaient les païens, à fortifier les disciples de Jésus-Christ. Il savait que le démon n'accorde jamais de trêve, et qu'en général ses pièges sont principalement à craindre

dans les temps de calme. On le donna pour successeur au saint Pape Sylvestre, sous le pontificat duquel il avait rendu de grands services à l'Église, et la cérémonie de son installation se fit le 18 janvier 336. Il n'occupa la Chaire de saint Pierre que huit mois et vingt jours, étant mort le 7 octobre suivant. Selon le pontifical publié par Anastase, il bâtit deux églises, l'une sur la voie d'Ardée, l'autre dans l'enceinte de la ville, près du Capitole. On l'enterra sur la voie d'Ardée, dans le cimetière de Balbine, ainsi appelé d'une sainte Martyre dont les Reliques y reposaient. Ce cimetière, dit anciennement *de Prætextat*, sans doute à cause de quelque personnage illustre de ce nom, était peu éloigné de celui de Calixte, situé sur la voie Appienne. Saint Marc l'avait embelli par respect pour les Martyrs qui y étaient enterrés, et il ne savait pas qu'il porterait un jour son nom. Le Pape Damase, dans son épitaphe, loue son désintéressement extraordinaire, son parfait mépris pour toutes les choses de la terre, son amour singulier pour la prière, qui attirait des bénédictions abondantes sur le peuple.

Le nom de saint Marc se trouve dans le calendrier de Libère, qui fut dressé peu de temps après sa mort, ainsi que dans tous les Martyrologes de l'Église d'Occident. Il y avait à Rome une église de son nom dès le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle; le Pape Grégoire VII y fit transférer ses reliques. On lit dans les Pontificaux qu'elle fut réparée par Adrien I<sup>er</sup>, Grégoire IV et Paul II. Ce dernier Pape bâtit auprès un palais où ses successeurs, jusqu'à Sixte V, firent leur résidence, préférant cette habitation à celle du Mont-Quirinal ou de Monte-Cavallo.

## SAINT SERGE ET SAINT BACQUE,

### MARTYRS.

Ces deux Saints étaient les premiers d'une compagnie d'officiers qui suivait l'armée de Syrie sous l'empereur Maximien que l'on croit être Galère Maximien. Le prince, sous la dénonciation qui lui fut faite de Serge et de Bacque comme chré-

tiens, dans le temps qu'il était près de l'Euphrate, voulut les obliger à se trouver avec lui à un sacrifice qu'il fallait faire à Jupiter, et à manger comme les autres des viandes immolées à l'idole. N'ayant pu les y porter, il leur ôta la casaque qui était l'insigne de la dignité, et leur fit mettre sur le dos un manteau de femme avec une chaîne de fer au cou. Il les fit passer en cet état devant l'armée et le peuple de la ville jusqu'à son palais, où après divers reproches sanglants, il les renvoya au Préfet d'Orient ou Gouverneur de Syrie Antioque pour les tourmenter jusqu'à ce qu'ils changeassent ou qu'ils mourussent. Celui-ci après les avoir tentés en vain, fit resserrer Serge dans la prison, et étendre Bacque sur le chevalet, où il ordonna aux bourreaux de le battre à coups de nerfs de bœuf jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme.

Cette exécution se fit dans une petite ville de Syrie appelée Barbalisse sur l'Euphrate, d'où Antioque partit le lendemain pour aller au bourg de Rasaphe, situé à neuf lieues de Sure dans les extrémités du pays de Palmyre, mais dans le diocèse d'Hieraple, et par conséquent dans la Syrie Euphratésienne aussi bien que Barbalisse. Le corps de saint Bacque, que les bourreaux avaient laissé aux bêtes, déchiré par lambeaux, fut enterré secrètement la nuit par les fidèles du lieu dans une caverne voisine. Antioque en partant tira saint Serge de la prison, le fit chausser à nu de brodequins tout hérissés de pointes de clous, et l'obligea en cet état de marcher à pied devant lui trois lieues de chemin. Quand il fut arrivé à Rasaphe, il le mit à l'épreuve de divers autres tourments, jusqu'à ce que désespérant de pouvoir le vaincre, il lui fit couper la tête.

Son corps fut enterré dans le lieu même de son supplice ; et lorsque la paix fut rendue à l'Eglise, on y transporta de Barbalisse celui de saint Serge, afin que les honneurs qu'on devait rendre à leur mémoire leur fussent communs ; et qu'on ne pût pas dire même que deux amis, deux serviteurs de Dieu, qui avaient été si étroitement unis de leur vivant, et qui l'étaient encore plus heureusement dans le Ciel, fussent de-



meurés séparés sur la terre. Dieu rendit leur tombeau glorieux par des signes et des prodiges qui y attirèrent les peuples de toutes parts. Alexandre évêque d'Hiéraple qui assista au Concile général d'Éphèse l'an 431, y fit bâtir en leur honneur une grande et magnifique église qui fut dédiée sous le nom de saint Serge : il fit même agrandir et fortifier le bourg de Rasaphe pour y favoriser la dévotion des peuples, et mettre les habitants et les pèlerins à couvert des insultes des Sarrasins. Le culte du Saint le rendit si célèbre que Jean Patriarche d'Antioche, trois ans après le Concile d'Éphèse, le détacha de l'église d'Hiéraple pour en faire un évêché ; et il s'en fit bientôt une ville considérable, qui fut appelée Sergiople du nom du Saint. L'empereur Justinien la voyant croître en réputation et en richesses, par le grand concours des peuples qui y allaient honorer le tombeau de saint Serge, s'étudia encore à l'embellir et à la fortifier. Il fit présent à l'église du saint Martyr d'une croix d'or enrichie de pierreries : et il paraît qu'il l'honora du titre de Métropole, puisque dans le cinquième Concile œcuménique assemblé sous son règne, on qualifia Sergiople de ville métropolitaine. Dix ans avant ce Concile, lorsque Chosroës fils de Cabade roi de Perses vint faire la guerre aux Romains, il obligea les habitants de Sergiople à lui donner par composition les richesses de l'église de saint Serge, entre lesquelles se trouva cette croix que Justinien et l'impératrice Théodore y avaient donnée depuis peu, mais on ne toucha point aux reliques du Saint, qui étaient renfermées dans une grande châsse couverte d'argent. Chosroës, sur ce qu'on lui dit que les habitants avaient caché diverses choses, vint y mettre le siège. Mais si l'on en croit Évagre, ses gens se préparant à donner l'assaut, furent fort étonnés de voir les murailles toutes couvertes de soldats disposés à les repousser. Le roi, qui était assuré qu'il ne restait dans la ville qu'un fort petit nombre de vieillards et d'enfants incapables de défense, reconnut que c'était l'effet d'une protection particulière de saint Serge, et se retira plein de respect pour la Religion chrétienne, qu'il embrassa même sur la fin de ses jours, au

rapport du même auteur. Procope, plus ancien qu'Évagre, et contemporain, a parlé de la levée du siège; mais il l'attribue à une cause toute naturelle, sans faire mention du miracle.

Évagre vivait du temps d'un autre Chosroës roi des Perses, fils et successeur d'Hormisdas, sur la fin du sixième siècle. Il dit que ce prince, chassé de ses états par Baram ou Zadespram son allié, étant venu sur les terres de l'empire implorer le secours de l'empereur Maurice, contre les sujets révoltés, voulut s'adresser à saint Serge, persuadé, quoique payen, que ce Saint accordait tout ce qu'on lui demandait. Il lui promit une croix d'or, si, par son moyen, l'armée qu'il envoyait contre son ennemi devenait victorieuse. Un mois après son vœu, on lui apporta la tête de Zadespram; et dès qu'il eut recouvré son royaume il envoya la croix d'or qu'il avait promise à l'église de saint Serge, après y avoir fait graver toute cette histoire pour en conserver la mémoire. Il renvoya en même temps celle qui avait été enlevée cinquante ans auparavant par l'autre Chosroës du temps de Justinien. Il fit encore depuis beaucoup d'autres présents au tombeau de saint Serge, par reconnaissance pour diverses faveurs qu'il témoignait avoir reçues de lui, et surtout pour lui avoir donné miraculeusement un fils de sa femme Syre qui était chrétienne en secret. Toutes ces grâces n'étaient qu'extérieures et temporelles; et l'on n'a point dit, ce semble, de ce dernier Chosroës comme de l'autre, qu'il se soit jamais fait chrétien. Mais on ne peut point douter qu'il n'ait beaucoup favorisé la Religion de Jésus-Christ dans ses états, et le culte particulier de saint Serge; et c'est peut-être à sa libéralité qu'on doit attribuer la fondation du célèbre monastère du nom de ce Saint, que l'on voyait en Perse dans les commencements du vii<sup>e</sup> siècle. Les Grecs rapportent encore divers autres miracles de saint Serge, auxquels nous ne nous arrêtons point, parce qu'ils n'ont pas autant d'autorité qu'on en reconnaît à Évagre d'Antioche, qui était voisin des lieux, et qui écrivait actuellement dans le temps que la chose arriva.

Le culte de saint Serge et de saint Bacque n'était point ren-

fermé dans les limites de Syrie et de Mésopotamie. Ils étaient aussi fort honorés en Égypte, comme on le voit par les monuments de l'église d'Alexandrie. Ils avaient une célèbre église à Ptolémaïde en Phénicie, qui avait été bâtie par l'empereur Justinien et une autre avec un monastère sur le mont de Cisseron en Palestine. Ce prince qui avait une dévotion toute particulière à nos deux saints Martyrs, leur avait fait bâtir diverses églises en d'autres provinces, soit depuis qu'il était parvenu à l'empire, soit avec son oncle et prédécesseur Justin I<sup>er</sup>. On parle surtout d'une très-magnifique qu'ils avaient fait bâtir ensemble auprès de Scodra à l'entrée de la Dalmatie, après avoir été délivrés par l'assistance de saint Serge et de saint Bacque, de la prison où l'empereur Anastase les avait fait arrêter. Les deux Saints furent depuis en très grande vénération dans l'Illyrie et la Dardanie, d'où Justin et Justinien tiraient leur origine. Ce dernier fit faire une grande basilique en leur honneur à Constantinople dans le palais d'Hormisdas, où il logeait avant que d'être empereur. Elle devint fort célèbre dans la suite, surtout après qu'on lui eut joint un monastère. Elle subsiste même encore aujourd'hui ; mais elle sert de mosquée aux Turcs comme sainte Sophie.

Ces Saints avaient dans Rome une chapelle dès le vii<sup>e</sup> siècle au plus tard ; elle fut établie et augmentée vers l'an 734 par le Pape Grégoire III : et depuis ce temps l'on a joint leur commémoration à l'Office du Pape saint Marc dans l'Église romaine, comme on le pratique encore aujourd'hui. En France on les honorait dès le vi<sup>e</sup> siècle. On peut voir ce qu'en dit saint Grégoire de Tours ; et sans s'arrêter à ce qu'il rapporte de ce qu'on publiait qui s'était passé en Orient, on peut remarquer qu'il y avait dès lors des reliques de saint Serge à Bordeaux, où un marchand Syrien nommé Euphrone en avait rapporté un doigt, et où l'on avait fait de la maison de ce marchand une église en l'honneur du même Saint. Il rapporte la témérité qu'eut le général Momol, qui avait alors quitté le service du roi Gontran pour prendre le parti de Gondebaud, qui se disait fils de Clotaire, de rompre cette relique, pour en emporter un

morceau, dans l'espérance qu'elle lui ferait gagner des batailles. L'on voit aussi que l'opinion qu'on avait que Dieu punissait sévèrement ceux qui volaient quelque chose de ce qu'on avait donné à ce Saint, portait les pauvres gens à mettre leur bien sous sa protection.

Saint Grégoire témoigne avoir mis des reliques du Martyr saint Serge à Tours dans le baptistère de l'église de saint Perpet ou Perpétue l'un de ses prédécesseurs; et l'on ne doit pas oublier que vers le milieu du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, saint Maimbeuf évêque d'Angers, fit bâtir, près des faubourgs de sa ville une abbaye en l'honneur de saint Serge et de saint Bacque. D'autres en attribuent la fondation à Nomenoy prince de Bretagne, qui ne vivait que deux cents ans après. Elle subsista longtemps entre les mains des Bénédictins sous le nom de saint Serge. Il y avait aussi autrefois dans Paris une église dédiée en l'honneur de saint Serge et de saint Bacque. C'était celle de saint Benoît sur la rue Saint-Jacques, où ces deux Martyrs étaient honorés comme patrons ou anciens titulaires.

Leur fête se célèbre dans l'orient et l'occident au 7 octobre. Elle est marquée dans les Martyrologes du nom de saint Jérôme, dans ceux d'Adon, d'Usuard et des autres Latins. L'on trouve encore une autre fête d'eux marquée au 27 mai chez quelques Grecs, Égyptiens et Arabes, et en quelques endroits de l'église Latine.

## SAINT HÉLAN,

SOLITAIRE.

Hélan, pieux Irlandais du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, quitta son pays avec saint Gibrien, son frère (qui est honoré le 7 mai) et avec six autres de ses frères et sœurs. Ils vinrent en France et s'adressèrent à saint Remi, évêque de Reims, qui leur donna sur les bords de la Marne des ermitages assez rapprochés pour qu'ils pussent se visiter, s'encourager et se secourir au besoin. Ils y vécurent saintement, et saint Hélan fut peu après élevé au Sacerdoce. On l'honore le 7 octobre.

## SAINT AOUT OU AUGUSTE,

ABBÉ.

Ce Saint qu'on appelle Aout et Oût, mais dont le nom était Auguste, naquit au commencement du VII<sup>e</sup> siècle dans le Berry. Mais il devint aussitôt perclus des pieds et des mains; il ne pouvait marcher qu'en se traînant sur les genoux et sur les coudes. En outre il était pauvre, mais doué d'une grande intelligence. La compassion qu'il inspirait fit que tout le monde lui donnait des secours. Il avait le bonheur d'être un pieux chrétien, il employa les ressources que lui procurait la charité à bâtir à Brives, près d'Issoudun, une chapelle qui fut dédiée sous le patronage de saint Martin. Cette œuvre chrétienne fut récompensée par un miracle qui lui rendit le libre usage de ses pieds et de ses mains. Sa piété s'accrut à cette merveille; et il se consacra dès lors entièrement au service de Dieu, en s'enfermant dans une cellule. Peu de jours après il lui vint des disciples, qu'il s'efforça de conduire à la perfection. Saint Probien, évêque de Bourges, lui donna la direction du monastère de Saint-Symphorien; mais il ne négligea pas pour cela ses premiers disciples. Il mourut saintement le 7 octobre 564.

## SAINT PALLADE OU PALAIS,

ÉVÊQUE DE SAINTES.

Pallade, d'une famille illustre, succéda à Didyme sur le siège de Saintes vers l'an 575. Il fit éclater sa piété dans le soin qu'il prit d'orner les églises, et d'en bâtir de nouvelles. Il avait une grande dévotion pour saint Eutrope, premier Évêque de Saintes, et il fit la translation de ses reliques, ainsi que de celles de l'Abbé Saint-Martin. Il assista aux Conciles qui se tinrent à Paris et à Mâcon, l'un en 573, et l'autre en 585; mais l'éclat de ses vertus fut terni par des actions dignes de reproche.

Un aventurier nommé Gondebaud, qui se disait fils de Clovis I<sup>er</sup>, mit plusieurs provinces dans ses intérêts; il gagna

même Mommol, général du roi Gontran. Étant à Bordeaux, il voulut faire sacrer Faustin évêque d'Acqs dans la troisième Aquitaine. Pallade fit la cérémonie de ce sacre à la place de Bertrand de Bordeaux qui l'en avait prié. Une telle conduite ne pouvait manquer de lui attirer l'indignation du roi Gontran. Ce prince l'ayant vu officier à Orléans, voulait sortir de l'église : mais les autres Évêques qui étaient dans cette ville le prièrent de ne pas faire cet affront à l'épiscopat. Gontran s'adoucit, et reçut même Pallade à sa table ; mais il lui fit sentir le mécontentement qu'il avait eu de sa conduite. L'Évêque de Saintes et celui de Bordeaux, qui jusque-là avaient été amis, s'oublièrent en présence même du roi, et eurent une dispute fort vive. Les deux prélats promirent de se présenter devant le Concile de Mâcon qui se tint peu de temps après. Dans cette assemblée, on déposa Faustin qui avait été sacré Évêque d'Acqs, et il fut décidé que Bertrand de Bordeaux, Pallade de Saintes et Oreste de Bazas, qui avaient concouru ou consenti à son Ordination, le nourriraient tour à tour, et fourniraient à son entretien.

Quelque temps après, Pallade fut encore accusé de favoriser les desseins de Frédégonde contre Gontran : mais c'était une calomnie. L'Évêque de Saintes n'avait point reçu les députés de Frédégonde, comme ses ennemis le publiaient ; il était en retraite dans une île voisine pour se préparer à célébrer la fête de Pâques. Antestius, gouverneur d'Angers, qui s'était rendu à Saintes, profita de cette occasion pour mortifier l'Évêque, qu'il n'aimait pas. Il pilla sa maison, et ne voulut le laisser rentrer dans sa ville qu'à condition qu'il lui vendrait une terre qu'il avait en Berry.

Pallade passa le reste de sa vie dans l'exercice de ses fonctions ; et l'on ne peut douter qu'il n'ait effacé par la pénitence les fautes qu'il pouvait avoir commises puisque l'Église l'a mis au nombre des Saints. Le Pape saint Grégoire le Grand lui écrivit pour lui recommander saint Augustin et les autres missionnaires qu'il envoyait en Angleterre. Il mourut à la fin du vi<sup>e</sup> siècle.

## SAINTE OSITHE,

VIERGE ET MARTYRE.

Osithe, née à Quarendon, était fille de Frewald prince de Mercie, et nièce d'Édithe, à laquelle appartenait la ville d'Ailesbury. Elle fut élevée dans la piété, sous les yeux de sa tante, que ses vertus rendaient recommandable. On la maria fort jeune à un roi des Anglais orientaux ; mais, le jour même de son mariage, elle obtint le consentement du prince, pour vivre dans une virginité perpétuelle. Le roi, son pieux époux, ayant donné le manoir de Chick, elle y fit bâtir un monastère, qu'elle gouverna plusieurs années avec une grande réputation de sainteté ; mais dans les irruptions des Danois, ces barbares lui coupèrent la tête, en haine de la Religion chrétienne qu'elle professait. On met son martyre vers l'an 870.

La crainte des mêmes barbares fit porter son corps à Ailesbury, où il resta quarante-six ans. On le rapporta ensuite à Chick, dans la province d'Essex. Ce lieu, situé près de Colchester, prit le nom de la Sainte. On y bâtit, sous l'invocation de sainte Osithe, une abbaye, qui devient célèbre et qui a subsisté jusqu'à la destruction des monastères sous Henri VIII<sup>1</sup>.

## SAINT FRINGEN,

ABBÉ DE SAINT-VANNES.

Fingen, enfant de l'Écosse au x<sup>e</sup> siècle, quitta son pays pour venir chez nous travailler à son salut dans la vie religieuse ; il se présenta au monastère de saint Félix à Metz, où il fut généreusement accueilli : humble et doux il fit admirer ses vertus ; et au bout de quelques années, il se vit élu Abbé

<sup>1</sup> Selon les Actes de cette Sainte, aussitôt que son chef fut à terre, le corps se releva, prenant sa tête avec ses mains. Osithe fit ainsi plus de quatre cents pas, et rencontrant une église, elle frappa à la porte ; après quoi elle tomba sans mouvement.

Il sortit de ce lieu saint, qui était à ce qu'on croit dans le manoir de Chick au comté d'Essex, une fontaine qui guérissait tous les malades.

du monastère de Saint-Vannes, à Verdun, qui inclinait au relâchement. Il y ramena avec mansuétude la ferveur et la régularité. Sa direction sage et son exemple attirèrent dans cette maison deux Bienheureux, Frédéric, comte de Verdun, et Richard, doyen de la cathédrale. Ce dernier qui reçut l'habit en même temps que le comte de Verdun, devait lui succéder dans le gouvernement de l'abbaye de Saint Vannes. Il se forma à cette direction par les exemples de saint Fingen, que les Moines et les visiteurs regardaient comme un Ange.

Saint Fringen mourut dans une sainteté éminente, le 7 octobre de l'an 1004.

### SAINT GÉROLD LE PÈLERIN,

MARTYR.

Gérold, enfant de Cologne, né aux premiers jours du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, témoigna un ardent attrait pour les pèlerinages, il n'en manquait aucun dans son voisinage, puis il entreprit le pèlerinage le plus célèbre de son temps, celui de saint Jacques de Compostelle.

Après quelque temps, il se prépara au pèlerinage de Rome, où il voulait prier sur la tombe des saints Apôtres, de là il se promettait la joie sainte de visiter Jérusalem et les lieux où Jésus-Christ a souffert pour nous.

Il partit donc, mais il n'eut pas le bonheur d'aller très-loin, car en traversant les Alpes, il tomba dans les mains d'une bande de voleurs, qui le dépouillèrent de tout et le tuèrent en 1241.

Des passants qui relevèrent son corps, horriblement mutilé, trouvèrent aussi auprès de ses restes un livre où était écrit son nom, avec des notes sur quelques-uns des lieux où il avait prié, ils lui donnèrent une sépulture honorable qui fut bientôt honorée de miracles.

En 1651, l'Archevêque de Cologne obtint du Pape Innocent X les Reliques du saint Pèlerin, qui furent données à l'église des Jésuites de Cologne.



## LE BIENHEUREUX MATTHIEU CARRIÉRI,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Ce saint personnage, dont nos pères admirèrent les vertus, les prédications, et les miracles, dans le xv<sup>e</sup> siècle, était né vers la fin du xiv<sup>e</sup> sous le Pontificat de Boniface IV. Ses pieux parents, fort distingués dans la ville de Mantoue, favorisèrent ses premières inclinations à la vertu, autant par l'exemple de leur vie formée sur les maximes de l'Évangile, que par tous les soins qu'ils prirent de son éducation. Les jeunes années de Carriéri, nommé Jean François au Baptême, s'écoulèrent toutes dans l'exercice de la piété, ou de l'étude ; et elles ne furent que comme le coup d'essai de la vie toute angélique, qu'il mena depuis dans le cloître.

Les premiers auteurs, qui ont écrit son histoire, ou plutôt son éloge, ne sont pas entrés dans un grand détail de ses actions ; et ils ont omis bien des circonstances, qu'un écrivain exact n'a point coutume de passer sous silence. Leur négligence ne nous permettra pas de suivre l'ordre chronologique, ni de marquer toujours les dates dans ce que nous allons rapporter.

Nous ignorons d'abord en quelle année Carriéri reçut, avec l'habit de Religieux, le nom de Matthieu : mais nous savons que ce fut dans l'église de Saint Dominique à Mantoue ; et que ce nouvel état, ouvrant une nouvelle carrière à la ferveur, à son attrait pour la prière, et à son esprit de mortification, il ne parut dès lors occupé que du désir de répondre à la Grâce de sa vocation, par la pratique des conseils évangéliques. Peu content de s'être mis à la suite de Jésus-Christ, par le renoncement volontaire à tout ce qui aurait pu partager son cœur ; il ne pensa qu'à se revêtir de lui, et à vivre uniquement de son esprit : tout ce qui pouvait le faire arriver à ce degré de perfection, devint l'objet de ses vifs empressements. L'oubli du monde, le mépris de lui-même, l'amour du silence, de l'Oraison, de la Psalmodie, et de la Croix, il en fit autant de moyens

pour s'élever à Dieu, et se rendre conforme à l'Image de son Fils. Il avait édifié les fidèles dans le monde : il fut dans la retraite l'admiration de tous ses Frères, et presque leur étonnement, par la rigueur de ses pénitences.

On remarque que dans les pieux excès de ses mortifications, sa ferveur lui fit en quelque manière oublier les règles d'une sage discrétion. Des jeûnes trop rigoureux, des veilles toujours consacrées à la prière, mais poussées trop loin, et la guerre qu'il avait déclarée à son corps, en diminuèrent d'abord les forces, bientôt après les épuisèrent entièrement, et le firent tomber dans une maladie qui parut dangereuse. Les médecins reconnurent sans peine le principe du mal ; le maître des novices en fit une juste correction au malade ; et comme l'esprit de dissimulation, ou d'opiniâtreté ne fut jamais le caractère des Saints, l'humble Religieux avoua avec sincérité sa faute ; s'en humilia : et il sut en faire son profit, pour apprendre à se défier désormais de lui-même, et de tout ce qui ne serait point dicté par l'obéissance.

Cette vertu, dont le bienheureux Carriéri fit toujours depuis la règle de sa conduite ; et l'ardente charité, qui embrasait son cœur, lui méritèrent plusieurs faveurs du Ciel. Il reçut dès lors un si grand don d'Oraison, qu'on le voyait toujours recueilli, toujours uni à Dieu, toujours prêt à toutes sortes de bonnes œuvres. Dans le calme des passions, jouissant de cette paix intérieure, qui est la marque et la récompense d'une bonne conscience, la joie de son cœur paraissait dans tout son extérieur, et faisait reluire je ne sais quoi sur son visage, qui le rendait cher et aimable à tous.

Ayant fini son année de Noviciat, et prononcé ses vœux dans ces saintes dispositions, le Serviteur de Dieu fit de même son cours de philosophie, et de théologie. Appliqué à l'étude des sciences, et de la religion, sans être moins attentif à son avancement dans la vertu, on ne le vit jamais si distrait sur ses devoirs, si négligent sur quelques-uns, par la préférence qu'il pouvait donner aux autres, qui paraissaient plus importants. Il savait bien que la solide piété, qui, selon l'Apôtre, est

utile à tout, réunit tous les devoirs, et celui qui craint le Seigneur ne néglige rien. Toujours maître de lui-même, et de ses passions, il savait se taire, et parler à propos. Aussi incapable d'offenser les autres que de s'offenser de ce qu'on pouvait lui dire quelquefois ou pour l'éprouver, ou pour l'humilier, il n'avait pour tous ceux qui le pratiquaient, que des sentiments de respect, et d'amour. Comme son cœur était rempli de charité, tous ses discours étaient des paroles d'honnêteté et de douceur. On ne remarqua jamais en lui ni trouble, ni vivacité déplacée, ni moins de promptitude à faire ce qui répugnait davantage à la nature, lorsqu'il pouvait en revenir quelque gloire à Dieu, ou quelque utilité au prochain.

L'éclat de tant de vertus, dans un jeune Religieux, à qui la naissance, et de grands talents auraient pu inspirer des sentiments de vanité, le faisait déjà considérer, non-seulement dans sa communauté, mais aussi dans toute la ville de Mantoue comme un modèle à proposer aux plus avancés : et une réputation si justement acquise, le mit en état de faire de grands fruits, dès qu'il commença à remplir les fonctions du saint Ministère. Il les remplit pendant longtemps, parce que le zèle du salut des âmes le dévorait, et que rien ne lui paraissait si grand, que de pouvoir servir d'instrument à la grâce, pour faire des conquêtes à Jésus-Christ, en retirant les pécheurs des routes de l'iniquité. Les plus obstinés pécheurs cédaient tôt ou tard à la vivacité de son zèle ; et les soins étaient infinis, pour prévenir leurs rechutes, et fournir à tous des moyens de sanctification. La vertu de la prière, la force de l'exemple, des charités distribuées à propos, la parole de Dieu bien méditée, et prêchée dans toute sa pureté : voilà les armes, dont l'homme apostolique se servait, pour inspirer à ses auditeurs l'horreur du vice, la fuite du péché, l'amour et la pratique de la vertu ; pour mettre enfin la confusion dans le royaume de Satan, et arracher à leurs passions les cœurs quelquefois les plus endurcis. Un auteur appelle prodigieuses les conversions, que Dieu a opérées par le ministère de ce saint Prédicateur.

Ce n'est pas ordinairement dans sa patrie qu'un prophète

est honoré : cependant la ville de Mantoue écouta avec plaisir les discours de celui, dont elle avait déjà admiré les vertus. Elle profita la première de ses instructions ; et les autres peuples d'Italie montrèrent depuis la même envie de l'entendre, et le même empressement à le suivre, dans le Cremonois, dans tout le Duché de Milan, dans la Toscane, et la Lombardie, dans les états de Venise, et dans ceux de Gênes. Les Souverains Pontifes se servirent quelquefois de son ministère, pour contenir les peuples dans l'obéissance du Saint-Siège, ou pour les y ramener ; les Évêques, pour consoler les fidèles dans des jours de calamité, de tremblement de terre, de peste, ou de disette ; les magistrats, pour apaiser des séditions, et réunir les esprits ; et les supérieurs de son Ordre, pour réformer quelques maisons religieuses, et y faire res fleurir la régularité. Trois généraux<sup>1</sup>, fort zélés eux-mêmes, employèrent avec succès les talents, et les saints exemples du Bienheureux Matthieu Carriéri, pour avancer l'œuvre de Dieu. Entre les couvents, où ce restaurateur de la vie régulière, rappela la première ferveur de nos pères, et l'esprit de saint Dominique, on distingue ceux de Vigevano, et de Soncino, l'un et l'autre dans le duché de Milan.

Le Seigneur parut aussi répandre de plus grandes bénédictions sur les travaux apostoliques dans le même pays. Les conversions y furent plus fréquentes, plus sincères, ou plus soutenues. Deux choses pouvaient y contribuer ; un plus long séjour du saint Prédicateur parmi ces peuples ; et la coopération de ceux qu'il associait aux fonctions de l'Apostolat. Le zèle, qui le faisait courir par tout où son ministère paraissait nécessaire, ne lui permettait pas ordinairement de voir tout le fruit de la divine semence, qu'il venait de répandre : mais il s'arrêtait plus longtemps dans les lieux, où, pour obéir à ses supérieurs, il devait travailler à former des dignes ministres de la parole. Une telle entreprise ne pouvait être l'ouvrage de peu de jours : tous ses moments cependant étaient mis à profit.

<sup>1</sup> Barthelemy Texier, français de Nation, Conrad d'Asti Piémontais, et Martial Auribelli natif d'Avignon.

Dans l'intérieur du cloître, il faisait connaître et pratiquer à ses Frères, les règles et les engagements, et tous les devoirs de leur état ; et dans les Chaires il expliquait aux fidèles, les vérités de la Religion, et les maximes de l'Évangile. La réforme qu'il eut le bonheur d'introduire dans le couvent de Soncino, répandit au loin la bonne odeur de Jésus-Christ ; et servit beaucoup à entretenir, à augmenter même les conversions, que Dieu avait accordées aux prières de son Ministre.

Une des plus éclatantes fut celle d'une dame appelée Lucine, de la famille des *Stropeni*. Elle était native de Soncino, ornée de toutes les grâces de la nature, et élevée avec soin selon les règles les plus sévères dans la bienséance, et de la modestie chrétienne : on assure que dans ses jeunes années elle ne s'en était jamais éloignée. Mais la vanité trouva enfin entrée dans son esprit ; l'amour du monde et d'elle-même, se glissa dans son cœur ; l'un et l'autre lui firent perdre insensiblement cette pudeur, qui donnait un nouveau lustre à sa beauté. Livrée depuis son mariage à la mollesse, au luxe, au faste le plus outré, adoré par son mari, et entêtée par la fumée d'un encens sacrilège, ou du poison des louanges, et des flatteries, qu'on lui prodiguait dans toutes les compagnies, dont elle faisait la joie et l'ornement, Lucine était devenue dans toute la ville de Soncino, ce que la femme pécheresse de l'Évangile avait été dans celle de Jérusalem. Jusques dans les églises, elle ne paraissait qu'environnée d'une foule de jeunes gens, esclaves de ses appas, et toujours plus attentifs à lui faire la cour, qu'à rendre à Dieu leurs adorations, et leurs respects à son temple. Le scandale était public, et personne ne s'y opposait ; ou si on avait essayé d'y remédier, on l'avait toujours tenté sans succès. Cette conversion était réservée au ministère de Mathieu Carriéri.

Il la désirait avec toute l'ardeur, que l'esprit de Dieu peut inspirer à un cœur rempli de charité. Souvent il avait offert pour cela ses larmes, ses prières, ses sacrifices, et la rigueur de ses pénitences. Les sages avis, ou les avertissements particuliers qu'il n'avait pas négligés dans l'occasion de donner à

cette femme mondaine, avaient déjà fait quelques légères impressions sur son cœur : la parole de Dieu dans la bouche du saint Ministre, acheva ce grand ouvrage dans une seule prédication. Lucine ne s'y était point rendue dans ce dessein : du moins les superbes habits, dont elle était parée, et le magnifique cortège qui l'accompagnait, n'étaient pas une preuve qu'elle fût venue au sermon, dans l'intention d'en profiter. La Grâce cependant parla efficacement à son cœur, en même temps que l'homme apostolique frappait ses oreilles par le tonnerre des vérités les plus terribles de notre Religion. Celle qui les avait peut-être entendues, sans en être touchée, en fut alors ébranlée, abattue, terrassée. On la vit se frapper la poitrine, et se couvrir d'un voile, pour laisser couler ses larmes. Son cœur déjà changé répondit aux douces invitations de la grâce ; et ce qu'elle promit à Dieu, avant que de se retirer de la vue des saints Autels, elle l'exécuta de point en point avec la plus exacte fidélité. Le saint Prédicateur devenu son directeur, et son guide, ne se contenta pas de l'avoir retiré du borbier, par une confession générale ; ni de lui avoir fait réparer les scandales passés, par une vie désormais chrétienne, et édifiante : sous sa sage direction, et soutenue du secours de ses prières, Lucine conçut une si grande horreur du péché, et de tout ce qui l'avait séduite, un si grand mépris du monde ; une si vive reconnaissance pour la miséricorde de Dieu, qui l'avait si longtemps attendue, qu'elle se dévoua dès lors à toutes les rigueurs d'une pénitence, qui ne fut pas moins longue que sa vie.

Son mari l'avait aimée lorsque le monde en faisait son idole ; il eut pour elle une complaisance plus chrétienne, quand il la vit résolue de n'aimer désormais que Dieu, et celui à qui elle était unie par le Sacrement. Riche et sans enfants, il lui permit de faire d'abondantes aumônes, et de distribuer aux pauvres le prix de ce qui avait servi à sa vanité. Le Bienheureux Carriéri venait de donner une nouvelle forme et un plus grand éclat au Tiers-Ordre de saint Dominique, par le nombre et le mérite des personnes, qu'il y avait reçues ; Lucine obtint encore

le consentement de son mari, pour s'engager dans cette pieuse société, afin d'affermir davantage sa conversion, en mettant une plus grande distance entre elle, et les compagnies trop mondaines, qui avaient corrompu ses mœurs. Elle profita de cette permission, pour pratiquer avec plus de liberté ses exercices de pénitence, et les œuvres de miséricorde auprès des malades dans les hopitaux.

Il est vrai que satan commença dès lors à lui susciter des persécutions au dehors, et à vouloir troubler son intérieur par des craintes, et de dangereuses tentations. Le monde, qui aime ceux qui sont à lui, ne manqua pas de censurer la conduite d'une âme pénitente, dont la régularité et la modestie condamnaient les folles maximes du siècle. On l'accusa de faiblesse d'esprit, de légèreté, d'hypocrisie ; ou au moins de témérité ; parce qu'on ne croyait pas qu'à son âge, et avec tous les avantages, qu'elle avait reçus de la nature, il lui fût possible de soutenir longtemps ce nouveau genre de vie. Le tentateur s'efforçait en même temps d'affaiblir ses saintes résolutions, en les lui représentant comme au-dessus de ses forces. Et, pour l'attaquer par tous les endroits, il excita encore contre elle son propre mari. Celui-ci, parut se repentir du consentement qu'il avait donné à ce changement, qui faisait l'admiration des uns, et le sujet des railleries des autres. Il était surtout choqué de la simplicité des habits que sa femme avait substitués aux riches ornements, dont elle paraît autrefois son corps.

Mais le Seigneur, qui voulait être glorifié par la persévérance de sa servante, dissipa lui-même tout ce que le monde et l'enfer pouvaient entreprendre pour la renverser : et il voulut que celui qui avait été l'instrument de ses miséricordes, pour la conversion de Lucine, le fût aussi pour la gloire de son triomphe. Le Bienheureux Carriéri, par ses salutaires instructions, la rassura également contre tous les efforts de ses ennemis visibles et invisibles ; et par la sage condescendance qu'il lui inspira pour les volontés de son mari, dans tout ce qui n'était point contraire à la loi du Seigneur, il fit cesser la persécution domestique. Il obtint quelque chose de plus : car

la piété solide et constante de Lucine, ses manières douces, et respectueuses, et ses attentions à remplir toute justice, firent une telle impression sur l'esprit de son époux, qu'il devint comme l'apologiste de sa conduite, et l'imitateur de ses vertus.

Nous passons sous silence le détail de plusieurs autres conversions, qui se firent dans la même ville de Soncino, par le Ministère de notre Prédicateur. Ses discours toujours touchants et pathétiques, ne furent pas moins utiles aux habitants de Vigevano ; ni ses travaux moins efficaces pour le rétablissement de la régularité, dans le couvent de saint Pierre Martyr. Il bannit de l'un le relâchement, l'oisiveté, la dissipation : et il abolit parmi les autres, des pratiques anti-chrétiennes, et scandaleuses ; donna des bornes au luxe des personnes du sexe ; et fit retrancher les divertissements profanes, dans lesquels le peuple s'était accoutumé à passer les jours de dimanche et de fête. Le zèle, que le serviteur de Dieu fit paraître, particulièrement contre ceux qui donnaient ces sortes de spectacles, né fut point approuvé de tous. Tandis qu'une partie des Fidèles, assidus aux prédications du ministre de Jésus-Christ, en profitaient pour leur amendement ; les autres, sans instruction, comme sans volonté de se corriger, ne voulaient trouver qu'au théâtre ce qu'ils appelaient leur délassement après les travaux de la semaine : ou ils murmuraient de ce qu'on ne leur permettait pas de vivre, comme ils avaient toujours fait ; c'est-à-dire, dans la dissolution, la débauche, l'ignorance, ou l'oubli de tous les devoirs de chrétien.

Il y en eut qui essayèrent de prévenir l'esprit du duc de Milan, et de l'irriter contre notre Prédicateur. On ne pouvait s'empêcher de respecter ses grandes vertus ; mais on prétendait que sa morale était trop sévère, et son zèle excessif. Le monde a toujours fait, il fera éternellement, ce reproche à quiconque prêchera sans déguisement la sévérité de l'Évangile. Le Bienheureux Carriéri ne prêchait cependant que ce qu'il pratiquait lui-même ; et il ne voulait interdire à des chrétiens, que ce que la loi de Jésus-Christ ne leur permet point. Mais les poli-



tiques, peu accoutumés à considérer la religion autrement que par rapport à leurs vues particulières, croiyaient qu'il était de l'intérêt du bien public, d'amuser les peuples par des spectacles et des divertissements, pour leur ôter le temps et l'occasion de réfléchir sur les atteintes, qu'on donnait cependant à leur liberté. Le duc de Milan écouta d'autant plus volontiers ces plaintes, qu'on paraissait ne les faire, que par un véritable zèle pour son service. Il voulut conférer lui-même avec l'homme de Dieu ; et l'engager à dissimuler du moins par une prudence humaine, ce que tant de raisons apparentes devaient l'empêcher de condamner publiquement.

Telles sont les maximes des grands du monde : rien ne leur paraît sacré, que ce qui touche leur intérêts temporels. Que la loi de Dieu soit méconnue, oubliée, ou méprisée : que le simple peuple, abandonné à toutes les passions, vive tranquillement dans l'ignorance des saintes règles de l'Évangile, ou qu'il en fasse un jeu ; ce n'est pas ordinairement ce qui les alarme. Mais c'est ce qui doit alarmer les saints Ministres de la parole. Puisque, selon l'expression de saint Paul, ils font la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, ils doivent annoncer avec une sainte liberté, ce que Jésus-Christ lui-même nous a enseigné ; ce qu'il a voulu qu'on prêchât à toutes les nations, et dans tous les siècles. Laisser marcher les fidèles dans la voie large qui conduit à la mort, et ne pas les avertir qu'ils courent tous à leur perte ; ce ne serait plus dans un homme apostolique, une sage discrétion, mais une coupable prévarication. Dans ces occasions tout ménagement le rendrait criminel ; et il ne saurait se justifier d'avoir préféré la crainte des hommes à la crainte de Dieu.

C'est ce que le disciple de Jésus Christ représenta au duc de Milan, avec une modeste et généreuse liberté. Il le fit souvenir, que lui-même tenant envers ses sujets la place de Dieu ; chargé de faire respecter ses lois, et celles de l'Église, il ne pouvait dissimuler le mépris de ces mêmes lois, sans se rendre coupable, ni l'autoriser sans devenir criminel. « Oui, prince, lui dit-il, l'auguste dignité qui vous élève au-dessus de vos sujets,

et le pouvoir que vous avez de les soumettre à vos ordres, vous les tenez de Dieu, à qui vous rendrez compte de l'usage que vous en aurez fait : et ne doutez point qu'il n'exerce sur vous les jugements de miséricorde, ou de justice, selon que vous aurez fait servir votre autorité, ou à l'accomplissement de ses desseins, ou aux vues d'une sagesse mondaine, que l'Évangile réprouve. Il ne s'agit pas d'examiner à présent, si les pratiques que j'ai entrepris de combattre, peuvent être justifiées : on convient qu'elles sont manifestement contraires aux saints Canons; et dès lors il faut nécessairement convenir, que l'autorité du prince doit concourir avec celle de l'Église, pour les abolir.»

Ces vérités ne choquèrent point le Duc de Milan, qui reconnut aisément l'Esprit de Dieu dans la conduite de son serviteur. Il n'eut plus de reproche, ni défense à lui faire : mais après s'être recommandé à ses prières, il l'exhorta à continuer avec le même zèle les fonctions de son ministère ; et dans toutes les occasions, il loua depuis son courage, et sa sage fermeté. Ceux de Vigévano, qui avaient voulu lui faire imposer silence, ne se rendirent pas moins assidus que les autres à ses prédications ; et les fruits se multiplièrent presque à l'infini. On fit paraître tant de ferveur et de docilité, que cette petite ville et le diocèse changea presque entièrement de face. Le luxe, le faste, l'impureté, la médisance effrénée, les injustices, la profanation des choses saintes, les jurements, les autres vices publics et scandaleux : tout cela fut proscrit. La conversion des citoyens parut si générale, qu'on vit un nombre considérable de jeunes gens, de l'un et de l'autre sexe, embrasser la vie religieuse dans des maisons réformées ; pendant que plusieurs autres dans le siècle s'efforçaient d'imiter, ou de surpasser même, le courage de ceux qui se sanctifiaient dans le cloître.

Il est aisé de concevoir quel éclat tout cela ajoutait à la réputation du Bienheureux Carriéri : il fallait qu'il en eût déjà une fort grande ; pour venir à bout de ses entreprises. La bonne odeur de sa vie lui conciliait la confiance de tout le

monde ; et le Ciel rendait quelquefois témoignage à sa sainteté par des miracles. On rapporte qu'un gentilhomme des plus riches de Vigévano, nommé Ambroise Gravelona, avait un jeune enfant, qui par la négligence de sa nourrice, était tombé dans le feu, et en avait été extrêmement endommagé. Le père, affligé, sans mettre son espérance dans l'habileté des médecins, recourut d'abord à la charité de notre Prédicateur, qui se trouvait dans le couvent de saint Pierre, martyr. Il lui demanda par ses larmes la guérison et la conservation de son fils. Le saint homme n'entendit qu'avec peine une demande qui offensait sa modestie ; il répondit que ce n'était point à un pécheur à faire des miracles. « Je crois, répliqua le gentilhomme, que c'est Dieu même qui m'inspire de vous demander celui-ci. » Ses prières réitérées, et ses vives instances obligèrent le disciple de Jésus-Christ à se mettre en oraison, après laquelle il lui dit avec confiance : « Consolez-vous, seigneur Ambroise, consolez-vous, et retournez incessamment dans votre maison : votre foi est récompensée ; vous trouverez votre enfant en meilleur état, et dans trois jours il sera entièrement guéri. » Ce jeune enfant ainsi rétabli, se consacra depuis au service de Dieu, dans l'Ordre de saint François.

Mais les applaudissements, que les vertus du Père Carriéri, et ses belles actions lui attiraient de toutes parts, le portèrent à s'éloigner d'un pays, où l'espérance de faire de nouveaux fruits aurait dû, ce semble, l'arrêter encore pendant quelques années. Bien d'autres auraient crû devoir profiter pour la gloire de l'Évangile, et le salut des âmes, de ces heureuses préventions, où se trouvaient alors les habitants de Vigévano. Le serviteur de Dieu en jugea autrement. Il comprit sans doute, que si un défaut de confiance dans les fidèles est toujours préjudiciable au Ministère, le bruit aussi de leurs louanges et une admiration trop marquée, peuvent devenir encore plus nuisibles au Ministre. Il sortit donc des terres du duc de Milan, pour aller annoncer la Parole Évangélique dans celles de la République de Venise et de Florence.

Comme sa vie n'était pas moins apostolique, que sa manière de prêcher, il ne fallait pas être surpris de voir que de nouveaux travaux étaient toujours accompagnés de nouvelles bénédictions. Aussi était-il demandé en même temps par différents Évêques, et désiré dans différentes provinces.

Ayant parcouru une grande partie de la Toscane et les Etats de Venise, résolu de répondre aux pressantes sollicitations des Génois, notre Prédicateur se mit sur une galère pour se rendre à Savone : et Dieu permit qu'un vaisseau corsaire armée en course vint attaquer cette galère, qui fut prise sans avoir fait presque aucune résistance. Carriéri de Mantoue, ses deux compagnons, et tous les passagers, devaient dès lors se regarder comme les esclaves de ces barbares : mais l'événement fait connaître que la Providence n'avait ménagé cette rencontre, que pour la faire servir à sa gloire, et à l'honneur du saint Ministre. Conduit avec ses deux compagnons devant le capitaine corsaire, il lui parla avec tant de grâce et de dignité, que sans avoir demandé sa liberté, elle lui fut donnée ainsi qu'aux deux Religieux qui l'accompagnaient. Il était sur le point de se retirer, après avoir inutilement sollicité en faveur des autres passagers, lorsqu'une dame, et une de ses filles, qui se trouvaient parmi les prisonniers, se jetèrent à ses pieds fondant en larmes, et le conjurant d'avoir pitié de leur sort, puisque c'était moins la captivité, que le danger de perdre ce qu'elles estimaient plus que leur vie, qui causait leur extrême affliction.

L'homme de Dieu n'y fut point insensible. Au risque d'irriter par ses importunités un barbare, qui aurait pu le retenir lui-même, il revient sur ses pas, et renouvelle ses instances, pour obtenir la liberté du moins de ces deux personnes. Mais ses touchantes prières ne faisant pas encore l'effet désiré sur le corsaire, il s'offre généreusement à toutes les humiliations de la servitude, pour faire rendre la liberté aux deux captives. Le Seigneur, qui lui inspirait une si ardente charité, amollissait en même temps le cœur de l'avare corsaire. Quoique ces sortes de gens ne soient guère capables d'un sentiment de gé-

nérosité, ou de compassion, le capitaine corsaire dans cette rencontre en eut assez pour accorder au serviteur de Dieu tout ce qu'il lui demandait, non-seulement pour les personnes du sexe ; mais généralement pour tous ceux qui s'étaient trouvés avec lui dans la galère.

Le doigt de Dieu était trop marqué dans un succès si peu attendu, pour ne point exciter la juste reconnaissance de ceux qui en étaient témoins, et l'admiration des peuples qui en entendirent parler. Ceux-là, échappés du péril, se firent un devoir de publier partout où ils passaient, les louanges du serviteur de Dieu ; et les autres conçurent un nouveau désir de le voir, et de profiter de ses prédications. Il n'est pas difficile de juger par là quels furent les fruits de sa nouvelle mission, et de quelle manière il fut reçu à Savone, à Gènes, et dans les autres villes de la République. Cette éloquence persuasive, animée de la plus ardente charité, qui avait eu tant de force pour toucher le cœur d'un barbare, devait sans doute être bien plus efficace, pour persuader tout ce qu'il voulait à des fidèles, et pour rompre les chaînes du péché. Mais comme nous l'avons d'abord remarqué, les premiers auteurs de la vie du Bienheureux Carriéri, se sont contentés d'écrire sommairement quelques-unes de ses actions, et d'assurer qu'il gagna une infinité d'âmes à Jésus-Christ, dans tous les lieux où il annonça les vérités de son Évangile. Il en avait fait toujours la règle de sa conduite, ne se dispensant jamais de pratiquer le premier tout ce qu'il voulait persuader aux autres, et exerçant sur lui-même, une sévérité, qu'il n'exigeait pas des plus grands pécheurs, quand il les faisait entrer dans les sentiers de la pénitence.

Lorsque le poids des années, et ces rigoureuses austérités, qui l'avaient extrêmement affaibli, ne lui permirent plus de continuer les fonctions de l'apostolat ; il se renferma dans la retraite, résolu de ne s'occuper désormais que de la prière, et du soin de sa perfection. Ce ne fut point dans le couvent de Mantoue qu'il choisit sa solitude, mais dans celui de Vigevano. Il avait embrassé l'Institut de saint Dominique dans le premier ;

et il avait fait revivre son esprit dans le second : la vie régulière qu'il y avait introduite, s'y soutenait mieux ; et par cet endroit cette Communauté méritait la préférence, dont elle fut honorée. Le temps que ce saint homme voulut employer uniquement à l'Oraison, et à la pensée de l'Éternité, ne fut pas long ; mais il en mit tous les moments à profit. A mesure qu'il voyait approcher son terme, les saints désirs de la mort le portaient à répéter souvent ces paroles de saint Paul : *Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain... Je désire d'être dégagé des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ.*

Les Religieux, qui composaient alors la Communauté appelée de Saint-Pierre-Martyr, considéraient tous le serviteur de Dieu comme leur Père, qui les avait retirés des périls du siècle, par ses prédications, ou formés par ses soins à la plus haute piété. Persuadés que sa charité à leur égard ne finirait pas avec sa vie, ils lui firent la même prière que les premiers disciples de saint Dominique avaient faite au saint Patriarche, lorsqu'il était sur le point de les quitter ; et ils en reçurent la même assurance de protection, tant que fidèles aux devoirs de leur état, ils travailleraient sérieusement, et à leur propre Salut par la pratique des règles et à celui du prochain par l'exercice du saint Ministère. Un auteur Italien ajoute que cette maison s'est toujours conservée depuis dans un esprit de ferveur ; et qu'elle a donné plusieurs saints personnages à l'Église. Le saint Pape Pie V est un de ceux qui y furent formés à la piété, et à la science.

La mort du Bienheureux Mathieu Carriéri, arrivée le cinquième jour d'octobre 1471, fut suivie, dit Fontana, de divers miracles, qui confirmèrent l'opinion qu'on avait de sa sainteté. Aussi commença-t-on dès lors à réclamer ses intercessions, et son crédit auprès de Dieu <sup>1</sup>. On fit bâtir depuis une chapelle en son honneur dans l'église de Vigévano : et les fidèles ont souvent publié les guérisons miraculeuses, ou les autres faveurs, qu'ils recevaient du Ciel, après avoir intéressé cet ami de Dieu dans leurs pressants besoins.

On rapporte qu'un comte de Plaisance, accusé d'un crime

capital devant le duc de Milan, dont il relevait alors, fut disgrâcié, et dépouillé d'une partie de ses biens par ce prince qui avait résolu sa perte. Dans l'abandon général où se trouvait ce seigneur, il eut recours aux intercessions du Bienheureux Matthieu, ne doutant pas qu'elles ne fussent d'autant plus puissantes, que sa charité était consommée dans le Ciel. Il visita donc son tombeau, et y fit une longue prière ; après laquelle plein de confiance, il alla se présenter au duc de Milan, qui lui rendit aussitôt ses bonnes grâces, trois châteaux qu'il lui avait déjà enlevés, et tous ses anciens privilèges. Le changement de ce prince parut si extraordinaire, que le comte de Plaisance n'en parlait depuis, que comme d'un coup du Ciel, dont il se croyait redevable à la protection du Bienheureux Matthieu Carriéri.

Le culte, que l'Église de Vigévano lui avait d'abord déféré, fut autorisé peu d'années après par le Pape Sixte IV. Benoît XIV étendit ce culte à l'Église de Mantoue, et à toutes les maisons de l'Ordre des Frères Prêcheurs. (TOURON.)

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Quelques auteurs ont indiqué une des origines du Rosaire dans l'histoire d'un jeune Moine qui s'était accoutumé à faire pendant tout l'été des couronnes de fleurs, dont il décorait l'image de la très-sainte Vierge. Comme il cherchait en vain des roses pendant l'hiver, le Maître des Novices lui dit qu'il ferait chose aussi agréable à Notre-Dame de dire cinquante *Ave Maria* tous les jours, que de lui offrir cinquante roses.

Le jeune Moine s'en rapporta à son supérieur, et eut raison ; car des voleurs ayant voulu l'attaquer dans une forêt qu'il traversait pour aller à la provision du couvent, ils l'abandonnèrent, voyant que la très-sainte Vierge était perchée sur ses épaules, et faisait pour lui une couronne de roses, qu'elle lui mettait sur la tête.

Les voleurs admirant ce miracle, se convertirent ; et le

Moine étant rentré dans son couvent, se trouva effectivement couronné de roses.

On a trouvé ce prodige inséré dans un manuscrit qui traite des miracles de Notre-Dame, écrit au xiii<sup>e</sup> siècle.

### MARTYROLOGE ROMAIN<sup>1</sup>.

A Rome, sur la voie d'Ardée, mort de saint Marc, Pape et Confesseur.

Dans la province dite Impériale, sur l'Euphrate, saint Serge et saint Bacque, nobles Romains, martyrs, sous l'empereur Maximien ; saint Bacque fut meurtri de coups de nerf de bœuf au point qu'en ayant tout le corps brisé, il rendit l'esprit en confessant Jésus-Christ ; saint Serge ayant chaussé des cothurnes hérissés de clous, et persévérant dans la Foi, fut condamné à être décollé. Le lieu où son corps repose ayant été appelé Sergiopolis, de son nom, est honoré d'un concours fréquent de chrétiens, à cause de ses éclatants miracles.

1

#### NONIS OCTOBRIIS.

Romæ via Ardeatina depositio sancti Marci Papæ et Confessoris. — In Provincia, quæ nuncupatur Augusta Euphratesia, sanctorum Martyrum Sergii et Bacchi nobilium Romanorum sub Maximiano Imperatore, quorum Bacchus tandiu nervis crudis cæsus est, quoadusque toto corpore discissus, in confessione Christi emitteret spiritum ; Sergius vero clavatis cothurnis pedes indutus, cum in fide fixus maneret, data sententia, jussus est decollari : cujus nomine locus, ubi quiescit, Sergiopolis appellatus, ob præclara miracula frequentii Christianorum concursu honoratur. — Romæ sanctorum Martyrum Marcelli et Apuleji, qui primo quidem Simoni mago adhæserunt ; sed videntes mirabilia, quæ per Apostolum Petrum Dominus operabatur, relicto Simone, apostolicæ doctrinæ se tradiderunt, ad post passionem Apostolorum sub Aureliano Consulari coronam martyrii reportarunt, sepulti non longe ab Urbe. — Item apud Augustam Euphratesiam sanctæ Juliæ Virginis, quæ sub Marciano Præsidi martyrium consummavit. — Patavii sanctæ Justinæ Virginis et Martyris, quæ a beato Prosdócimo, sancti Petri discipulo baptizata, cum in fide Christi constanter persisteret, Maximi Præsidis jussu gladio transverberata migravit ad Dominum. — Apud Bituricas sancti Augusti Presbyteri et Confessoris. — In pago Rhemensis sancti Helani Presbyteri. — Eodem die commemoratio sanctæ Mariæ de Victoria, quam beatus Pius Quintus Pontifex Maximus, ob insignem victoriam a Christianis bello navali ejusdem Dei Genitricis auxilio hac ipsa die de Turcis reportatam, quotannis fieri instituit : et Gregorius Decimustertius annuam solemnitatem Rosarii ejusdem beatissimæ Virginis Dominica prima hujus mensis ob eandem causam celebrandam decrevit.



A Rome, saint Marcel et saint Apulée, martyrs, qui d'abord s'attachèrent à Simon le Magicien ; mais voyant les miracles qu'opérait le Seigneur par l'apôtre saint Pierre, ils abandonnèrent Simon et embrassèrent la doctrine Apostolique ; et après le supplice des Apôtres, ils remportèrent la couronne du martyre sous le consulaire Aurélien ; ils furent inhumés non loin de la ville.

Et aussi à Azar, sur l'Euphrate, sainte Julie, vierge, qui consumma son martyre sous le président Marcien.

A Padoue, sainte Justine, vierge et martyre, qui ayant été baptisée par saint Prosdocime, disciple de saint Pierre, et persévérant constamment dans la foi de Jésus-Christ, mourut frappée du glaive par ordre du président Maxime.

A Bourges, saint Aout, prêtre et confesseur.

Au pays de Reims, saint Hélain, prêtre.

Le même jour, commémoration de Notre-Dame-de-la-Victoire, que le Pape Pie V ordonna de célébrer tous les ans à cause de l'insigne victoire remportée sur mer par les Chrétiens sur les Turcs, et à pareil jour, par le secours de la Mère de Dieu ; Grégoire XIII institua pour la même raison la solennité annuelle du Rosaire de la très-sainte Vierge, le premier dimanche de ce mois.

#### **Additions des autres Martyrologes.**

Saint Quart et saint Marcellin, martyrs à Capoue.

Saint Ké (Colodocus), solitaire à Kléber, au diocèse de Léon, en Bretagne.

Sainte Libarie, vierge et martyre, honorée à Saint-Dié.

Sainte Sabine et sainte Christète, martyres en Espagne, sous Dioclétien.

Saint Léopardin, Moine dans le Berry au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, tué par des scélérats près d'Aubigny ; honoré dans le diocèse de Moulins.

Saint Pipe, diacre, honoré à Beaune, en Bourgogne.

Saint Rigaud (Ricaldus), fêté chez les Bénédictins pour avoir donné son nom à un monastère au diocèse de Mâcon.

S. Arthaud, évêque de Belley.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Gortais (prénoms inconnus) prêtre du diocèse de Saint-Brieuc, ayant refusé les serments schismatiques, arrêté avec deux autres prêtres à Guipry dans le département d'Ille-et-Vilaine, conduits à Rennes par cent cinquante soldats, condamnés à mort, exécutés le 7 octobre 1794.

Duplessis (prénoms inconnus), curé de Mornac, au diocèse d'Angoulême, déporté à Rochefort, mort là le 7 octobre 1794, à 47 ans.

Marc Matthieu Leroux, prêtre du diocèse de Saint-Malo, pour refus de serment, arrêté avec deux autres Prêtres, condamnés ensemble à la mort, guillotines tous trois le 7 octobre 1794.

Félix-Alexandre Scher, prêtre du diocèse de Cologne, qui avait été chapelain des pages de la reine, arrêté à Paris en 1793, enfermé aux Carmes, transféré de là à Bicêtre, mis en liberté en 1795, arrêté de nouveau en 1796, mis dans la prison de la Force, déporté enfin au-delà des mers, mort au désert de Konanama, mort de misère en ce lieu pestilentiel, le 7 octobre 1798, à 63 ans.

Hilaire-François-Guillon Duplessis, religieux Bénédictin, à Fontevault, arrêté, livré au Comité révolutionnaire de Paris, condamné à mort et guillotiné le 7 octobre 1794, à 46 ans.

Barthélémy Robert, prêtre du diocèse de Saint-Malo, arrêté pour refus de serment, conduit à Rennes, condamné à mort, guillotiné ce même jour, à l'âge de 46 ans.

## HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Sainte Brigitte, fondatrice de l'Ordre du Sauveur. — Saint Siméon. — Sainte Benotte, vierge et martyre. — Saint Démètre, martyr à Thessalonique. — Sainte Libaire, vierge et martyre. — Sainte Thais, pénitente. — Sainte Pélagie, pénitente. — Sainte Keine, vierge galloise. — Sainte Triduane, vierge écossaise. — Saint Caltry, évêque de Chartres. — Saint Evode ou Yved, archevêque de Rouen. — Saint Baudry, premier Abbé de Montfaucon. — Saint Grat, évêque de Châlons. — Sainte Refroie, abbesse de Denain. — Saint Badilon, abbé de Leuze. — Le Bienheureux Alain de la Roche, Frère Prêcheur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINTE BRIGITTE,

FONDATRICE DE L'ORDRE DU SAUVEUR.

Sainte Brigitte, qui tirait son origine d'une très-noble maison et des plus illustres du royaume de Suède, vint au monde vers l'an 1302. Son père, nommé Birger, imitant la piété de ses ancêtres, avait toujours témoigné tant d'amour pour Jésus crucifié, qu'il entreprit le voyage de la Terre-Sainte pour y visiter les Saints Lieux où s'étaient accomplis les mystères de notre Rédemption, et pour mêler ses larmes avec le sang que Notre-Seigneur y avait répandu. C'était pour le même sujet qu'il passait tous les vendredis dans des exercices de pénitence et de mortification; et que muni des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, il tâchait de se mettre ce jour-là dans une telle disposition, qu'il trouvât en lui assez de force pour souffrir tous les maux qui lui pourraient arriver jusqu'à l'autre vendredi.

Sigrïde, mère de notre Sainte, n'avait pas moins de piété que son mari, et elle la fit paraître en faisant bâtir beaucoup

d'églises qu'elle fonda et enrichit de gros revenus par une magnificence royale; aussi descendait-elle des rois Goths. Étant grosse de Brigitte et s'étant embarquée sur mer, le vaisseau fut battu d'une si grande tempête, qu'il fut sur le point de périr : il y eut même plusieurs personnes noyées; mais Sigrïde ne fut sauvée que par un miracle; car, la nuit suivante, un homme plein de majesté lui apparut pendant son sommeil, qui lui dit que l'enfant qu'elle portait dans ses entrailles l'avait garantie du naufrage, l'exhortant d'avoir grand soin de son éducation, parce que ce devait être un des plus grands ornements de la Suède; mais elle mourut peu de temps après avoir mis au monde notre Sainte, qui hérita de sa piété et de sa sagesse, et qui profita encore beaucoup sous la conduite d'une de ses tantes, qui était une personne d'une grande piété.

L'espace de trois ans s'étant écoulé, sans que Brigitte pût articuler la voix, on appréhenda qu'elle ne demeurât muette pour toujours; mais elle commença à parler tout d'un coup avec autant de facilité et aussi nettement que les personnes d'un âge mûr, ce qui fut regardé comme un miracle et un prodige. Dès ses plus tendres années, elle s'appliqua beaucoup à la prière, et reçut dès lors des grâces particulières de Dieu. N'ayant encore que dix ans, elle fut si pénétrée de douleur après avoir entendu un sermon de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'elle répandit une infinité de larmes. Elle crut, la nuit suivante, le voir comme s'il ne venait que d'être attaché en croix. Elle fut frappée de ce triste objet, et eut depuis ce temps-là une grande dévotion à la Passion du Fils de Dieu, et n'y pensait jamais sans verser des larmes.

Quelque désir qu'elle eût de demeurer vierge, elle obéit à son père, qui la maria à l'âge de treize ans, à Wulphon, prince de Néricie, qui n'en avait que dix-huit. Ils passèrent d'abord une année dans la continence avec un mutuel consentement, et ayant tous les deux pris l'habit du troisième Ordre de Saint-François, ils vécurent dans leur maison comme dans le mo-

nastère le mieux réglé. Ils eurent de leur mariage huit enfants, quatre fils et quatre filles. Wulphon ayant de lui-même de bonnes dispositions à la piété, sa femme n'eut pas de peine à obtenir son consentement pour pouvoir pratiquer la mortification. Elle couchait toute habillée sur la terre, ou sur une planche, employant la plus grande partie de la nuit à la prière et à l'oraison; elle redoublait ses austérités, se couvrait d'un rude cilice et visitait les hôpitaux, servant elle-même les malades en l'absence de son mari, qui était souvent obligé d'aller à la cour, où le roi le consultait dans les importantes affaires.

Wulphon reconnut néanmoins le peu d'utilité de ses occupations lorsqu'il les comparait à celles de sa femme, et soupirant pour avoir la même grâce, il priait Dieu très-souvent avec elle, et pour le faire plus tranquillement il quitta la cour. Ils entreprirent le voyage de Saint-Jacques en Galice avec leurs huit enfants. A leur retour, Wulphon étant tombé malade très-dangereusement à Arras, Brigitte qui n'épargnait aucun soin corporel pour le soulager, eut aussi recours à la prière pour obtenir de Dieu sa guérison. Saint Denis lui apparut qui lui prédit beaucoup de choses à venir, et pour lui donner une preuve certaine de ce qu'il lui disait, il lui promit que Wulphon guérirait au plus tôt, ce qui arriva; et à peine fut-il arrivé chez lui avec toute sa famille que, poussé par l'esprit de Dieu, il se fit religieux dans l'Ordre de Cîteaux, en ayant le consentement de sa femme. Il mourut quelque temps après, avant que d'avoir achevé l'année de son noviciat; et il est à présumer qu'il fit sa profession avant que de mourir, suivant la pratique de toutes les Religions de faire faire la profession à leurs novices lorsqu'ils sont en danger de mort. C'est pourquoi il n'y aurait pas lieu de s'étonner, comme quelques-uns l'ont fait, de ce que les Religieux de Cîteaux l'ont mis au rang des Bienheureux de cet Ordre dans leur Ménologue.

Brigitte, se voyant libre, ne pensa plus qu'à se servir de sa liberté pour mener une vie encore plus parfaite qu'auparavant. Elle fit le partage de ses biens entre ses enfants, disposa de

tout ce qui pouvait la distraire du service de Dieu, et se donna tout entière à ses exercices de piété. Elle quitta ses habits précieux pour en prendre qui fussent conformes à la vie pénitente qu'elle voulait mener. On en murmura, principalement à la cour, et on l'attribua à une faiblesse d'esprit ; mais comme elle ne voulait plaire qu'à Dieu seul, elle s'éleva au-dessus des jugements des hommes, et ne rougit point même dans la suite de manger avec les pauvres dans les hôpitaux, ou dans les rues, et quelquefois même de mendier avec eux. Elle ne porta plus de linge, se couvrit le corps d'un rude cilice, se ceignit de cordes pleines de nœuds ; et à ces mortifications elle en ajoutait une tous les vendredis, en faisant tomber goutte à goutte sur quelque partie de son corps de la cire brûlante afin de s'imprimer davantage le souvenir des souffrances du Fils de Dieu en sa Passion. Ses jeûnes étaient fréquents, et celui du vendredi (outre ceux qui sont ordonnés par l'Église) étaient au pain et à l'eau. Ses veilles n'étaient pas moins austères : elle n'accordait du repos à son corps que dans l'extrême nécessité et l'accablement du sommeil, n'ayant pour matelas qu'un tapis étendu sur le pavé. Elle vécut toujours de cette sorte près de trente ans depuis la mort de son mari.

L'on croit que ce fut vers l'an 1344, peu de temps après la mort de son mari, et lorsqu'elle était encore en possession de son bien, qu'elle fit bâtir le monastère de Wastein, dans le diocèse de Lincopen, au royaume de Suède : ce qui donna l'origine à l'Ordre qu'on a depuis appelé de Saint-Sauveur ou des Birgittains, qu'elle fonda pour obéir au Sauveur du monde, qui lui dicta, à ce qu'on prétend, de sa propre bouche, les constitutions ou règlements, sous le nom de Règle, qui devaient être observés dans cet Ordre, et qui contiennent trente et un chapitres, outre la préface, qui en contient trois autres. Il y en a aussi quelques-uns dans les Révélations qui sont sous le nom d'Extravagantes.

Selon ces constitutions, cet Ordre est principalement fondé pour des Religieuses qui doivent honorer la très-sainte Vierge d'un culte particulier, et il doit y avoir aussi des Religieux

pour leur donner les secours spirituels dont elles auront besoin, et leur administrer les Sacrements. Le nombre des Religieuses est fixé à soixante dans chaque monastère, celui des Religieux prêtres à treize, selon le nombre des treize Apôtres, dont saint Paul fait le treizième. Il doit y avoir quatre diacres qui représentent les quatre Docteurs de l'Église, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire et saint Jérôme, et huit convers, qui tous ensemble font le nombre des treize Apôtres et des soixante-douze Disciples de Jésus-Christ. Les Religieuses ne peuvent être reçues avant l'âge de dix-huit ans, et les Religieux avant vingt-cinq ans. Avant que de recevoir l'habit, elles doivent postuler pendant un an. A la première demande qu'elles en font, elles doivent être renvoyées à trois mois, et ainsi de trois mois en trois mois jusqu'à la fin de l'année, pour voir si elles persévèrent dans leur résolution. Si néanmoins c'est une personne grave et d'une si grande autorité qu'il n'y ait aucun lieu d'appréhender quelque inconstance de sa part, on peut la recevoir au bout de six mois. Après l'année de noviciat, l'Évêque du lieu où le monastère est situé, ou quelque autre à qui il en a donné commission, vient à la porte de l'église, où il fait plusieurs demandes à la postulante, après quoi il la fait entrer dans l'église. On porte devant elle une bannière rouge où d'un côté il y a un Crucifix et de l'autre l'Image de la très-sainte Vierge, afin que, jetant les yeux sur le Crucifix, elle apprenne la patience et la pauvreté, et qu'envisageant l'Image de la sainte Vierge, elle apprenne l'humilité et la chasteté. La postulante se tient à l'entrée de l'église tandis que l'Évêque consacre un anneau. On allume deux flambeaux à côté de la bannière, lesquels doivent brûler pendant tout le temps de la Messe. Après la bénédiction de l'anneau, l'Évêque le lui met au doigt, et ensuite va célébrer la sainte Messe. A l'Offertoire elle fait son offrande et retourne à sa place, où elle demeure jusqu'à ce que l'Évêque ait béni les habits; pour lors il l'envoie chercher par un Clerc : elle le vient trouver nu-pieds, se dépouille de ses habits à un coin de l'autel, ne se réservant qu'une tunique. L'Évêque la revêt de ceux de la

Religion, et après lui avoir mis le voile, il continue la Messe; à l'endroit où l'on a coutume de donner la bénédiction nuptiale aux personnes qui se marient, il se retourne vers le peuple, fait appeler la postulante, et après quelques prières, il lui met sur la tête la couronne que ces Religieuses portent, qu'il attache avec une aiguille, en disant d'autres prières. La Messe étant achevée, il la fait de derechef appeler : elle se prosterne contre terre, pendant qu'il récite les litanies, après lesquelles elle se relève pour aller communier. Aussitôt quatre Religieuses ayant ouvert la porte par où elle doit entrer dans le monastère, elles en sortent pour l'aller chercher, et l'y portent dans une bière, l'Évêque la suivant et la remettant entre les mains de l'Abbesse, et pendant huit jours la nouvelle Religieuse n'est obligée à aucune observance régulière.

Telle est la cérémonie qui s'observe à la consécration d'une Religieuse de cet Ordre, et qui doit être aussi pratiquée à l'égard d'un Religieux, excepté qu'au lieu de lui donner un anneau, l'Évêque lui prend les mains ; qu'au lieu de lui mettre un voile, il lui fait l'imposition des mains sur la tête ; qu'au lieu de lui donner une couronne, il fait aussi sur sa tête une croix avec la main, en récitant les mêmes oraisons et les mêmes prières que celles qui sont prescrites pour donner aux Sœurs l'anneau, le voile et la couronne ; et qu'après la Messe l'Évêque introduit le nouveau Religieux dans la demeure des Frères, d'où il ne peut plus sortir que pour aller à l'église, qui est commune pour les Frères et les Sœurs, et dans laquelle il doit avoir treize autels en l'honneur des treize Apôtres, et quatorze calices, dont deux pour le grand autel. Chaque autel aura deux parements, l'un pour les fêtes, l'autre pour les autres jours. Le grand autel aura deux paires de burettes, deux paires de chandeliers, une croix, et trois encensoirs, dont l'un servira tous les jours, et les deux autres jours de fête, et un ciboire pour mettre les hosties.

Le chœur des Religieuses est en haut, celui des Religieux en bas. Les Religieuses ne doivent réciter que l'Office de la Vierge avec trois leçons, tant les jours de fêtes que les autres



jours, et chanter aussi une Messe haute de la Vierge, quelque fête qui arrive, après laquelle elles doivent aussi chanter le *Salve Regina*. Pour les Religieux, ils doivent réciter l'Office selon l'usage des diocèses où les monastères sont situés, et tant les Frères que les Sœurs, avant que de commencer Vêpres, et après avoir dit un *Ave Maria*, doivent se demander pardon les uns aux autres, le premier chœur s'inclinant profondément vers l'autre en disant : *Pardonnez-nous pour l'amour de Dieu et de sa très-sainte Mère, si nous vous avons offensé de parole, ou de fait, ou par signe ; car pour nous, si vous avez manqué en quelque chose contre nous, nous vous le pardonnons de très-bon cœur* : ce que l'autre chœur doit dire aussi.

Quant à la nourriture, il leur est permis de manger de la viande quatre fois la semaine, savoir le dimanche, le lundi, le mardi et le jeudi à dîner seulement ; car pour le soir, ils doivent s'en abstenir et manger du poisson, des œufs ou du laitage. Outre les jeûnes prescrits par l'Église, ils sont obligés de jeûner depuis la fête de tous les Saints jusqu'à Noël, depuis le lendemain de l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, depuis la fête de l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à la Saint-Michel, tous les vendredis et les samedis de l'année, et toutes les veilles des Apôtres, des fêtes solennelles de la sainte Vierge, de saint Jean devant la Porte Latine, de saint Michel, de la fête du Saint Sacrement et le Vendredi Saint, avec cette différence que, depuis le vendredi qui précède la Quadragésime jusqu'à Pâque, depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à Noël, et tous les vendredis de l'année, il ne doivent manger que des aliments permis en carême, c'est-à-dire, s'abstenir de beurre, de fromage, d'œufs et de laitage. Depuis la Toussaint jusqu'au premier dimanche de l'Avent, depuis le lendemain de l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, depuis la fête de l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à la fête de saint Michel, et tous les samedis de l'année, ils peuvent user de beurre, d'œufs et de laitage, et enfin les veilles des fêtes des Apôtres, de la très-sainte Vierge, de saint Jean devant la porte Latine, de saint Jean-Baptiste, de saint Michel, de la Toussaint, de la

fête du Saint Sacrement, et le jour du Vendredi Saint, ils doivent jeûner au pain et à l'eau, mais cette rigueur a été modérée par le xiii<sup>e</sup> chapitre des Extravagantes, où on leur permet de manger des légumes ces jours-là, et de boire de la tisane ou de la petite bière.

Le jeudi l'Abbesse doit tenir le Chapitre, afin que les Religieuses qui ont fait quelques fautes en soient punies; et celle qui a été convaincue d'avoir quelque chose en propre par la déposition de trois témoins, et n'a pas avoué sa faute, doit manger à terre le premier jour de Chapitre, ayant sa pitance comme les autres Sœurs; mais le vendredi elle doit manger au pain et à l'eau. Elle ne doit point sortir ces deux jours-là de l'église. Aux heures des Offices elle se doit prosterner aux pieds de toutes les Sœurs qui sortent de l'église sans lui parler; et après les Vêpres, l'Abbesse, accompagnée de toutes les Religieuses, va trouver celle qui est en pénitence et prosternée contre terre, elle la relève et la conduit à l'autel du chœur des Religieuses, où ayant reçu l'absolution, elle retourne à sa place. Si quelque autre est morte propriétaire sans s'en être confessée, après qu'on a lavé son corps, on la met dans la bière et elle est portée devant la porte de l'église, où l'Abbesse, en présence de toutes les Religieuses, dit : *Celle-ci, à la persuasion du démon, a grièvement péché par la propriété, contre Dieu et contre la Religion; prions pour elle afin que Dieu lui pardonne son péché, parce qu'il est miséricordieux;* et après qu'elles ont dit un *Ave Maria*, on l'absout et on la porte au milieu du chœur des Sœurs, où après les prières accoutumées pour les morts on la porte dans la sépulture ordinaire.

L'Évêque du lieu où le monastère est situé doit en être le père et le visiteur. Il doit veiller à ce que la Règle y soit observée de point en point, et doit juger tous les différends qu'ils peuvent avoir. Les souverains des États où ils demeurent doivent être leurs défenseurs ou avoués, et le Pape leur protecteur, et sans sa permission on ne peut bâtir aucun monastère de cet Ordre. Le silence y doit être soigneusement gardé

depuis le matin jusqu'à la fin de la Messe haute, qui est célébrée en l'honneur de la très-sainte Vierge. On le garde aussi pendant le repas, depuis Vêpres jusqu'après les grâces du souper, et depuis la fin de la récréation du soir jusqu'au lendemain matin. Il doit toujours y avoir une fosse ouverte, où tous les jours après tierce, l'Abbesse et ses Religieuses doivent aller, et après quelques prières, l'Abbesse doit jeter dans la fosse un peu de terre, il doit y avoir aussi à l'entrée de l'église une bière ou cercueil, afin que ceux qui y entrent se ressouvient qu'ils doivent mourir un jour. Enfin comme cet Ordre est particulièrement établi pour honorer la très-sainte Vierge, l'Abbesse doit être supérieure, non-seulement des Religieuses, mais encore des Religieux, qui sont tous obligés de lui obéir, et parmi les treize prêtres elle en choisit un qui a la qualité de Confesseur général.

Voilà en abrégé la Règle que Notre-Seigneur Jésus-Christ a dictée à sainte Brigitte pour le gouvernement de son Ordre, ou plutôt les constitutions ; car les Religieux et les Religieuses de cet Ordre suivent la Règle de saint Augustin, et les Papes ont toujours fait mention de cet Ordre, comme suivant la Règle de saint Augustin et les constitutions du Sauveur, qui furent premièrement approuvées par le Pape Urbain V, et ensuite par ses successeurs, Urbain VI, Jean XXIII, Martin V et Grégoire XV.

Depuis le changement de Religion qui s'était fait en Suède, les hérétiques n'avaient point cessé de persécuter les Religieuses de Wastein ; ils s'emparèrent de leur monastère, ils les fatiguaient continuellement par des discours également injurieux à leur foi et à leur pudeur ; mais elles se bouchaient les oreilles avec de la cire ou du coton dès qu'ils se mettaient en état de leur parler. Ces hérétiques, pour se venger de ce mépris prétendu, après avoir en vain essayé de les contraindre par la faim à se rendre à leurs désirs criminels, les avaient menacées de les déchirer impitoyablement à coups de fouets. Ils commencèrent même par faire sentir à l'Abbesse les effets de leur rage et de leur brutalité, ce qu'elle souffrit avec une

constance admirable. Le roi Jean III fut si frappé de l'éclat d'une telle vertu, qu'il les prit sous sa protection à son avènement à la couronne, l'an 1568. Il leur fit rendre leur monastère et les reliques de sainte Brigitte, leur fondatrice, et ordonna qu'on les laissât vivre tranquillement suivant la sainteté de leur profession.

Ce prince, quelques années après, ayant formé le dessein de rétablir la foi catholique dans ses états, se servit du Père Nicolai, jésuite, auquel il donna le charge de principal du collège de Stokolm, l'an 1577, et en même temps il publia une nouvelle liturgie qu'il avait dressée lui-même, pour abolir peu à peu les luthériennes. Il envoya aussi à Rome Pontus de la Gadie au Pape Grégoire XIII, pour traiter avec lui de la réduction du royaume de Suède à l'obéissance de l'Église sous certaines conditions, et le prier de lui envoyer quelque habile homme pour travailler au rétablissement de la véritable Religion. Sa Sainteté envoya le célèbre Antoine Possevin, de Mantoue, Jésuite, entre les mains duquel ce prince fit secrètement abjuration du luthéranisme, l'an 1578.

Le Père Possevin étant retourné à Rome, le Pape le renvoya l'année suivante en Suède en qualité de Nonce, et le chargea d'un bref qu'il adressa aux Religieuses du monastère de Wastein pour les consoler. Il lui recommanda de les aller visiter de sa part, de les animer à la constance, et de leur rendre tous les bons Offices qui pourraient dépendre de son ministère. Le Père Possevin trouva à son arrivée en Suède, que le roi était retombé dans l'hérésie sans aucune espérance de conversion ; mais d'un autre côté il fut consolé de voir les Religieuses de Wastein plus fermes que jamais dans la foi catholique. Il en trouva dix-huit dans ce monastère qui y vivaient comme des Anges sous la conduite de leur Abbesse nommée Catherine Bénédicti, plus vénérable encore par sa sainteté que par son âge. Il commença la visite de ce monastère, par confirmer de son autorité l'Abbesse et la Prieure dans leurs charges, Il reçut ensuite la profession de sept de ces filles, qui n'avaient pu la faire jusque-là, faute de prêtres qu'ils eussent commission de

la recevoir ; et depuis plus de trente ans, elles n'avaient point eu la consolation d'en voir aucun. Il les exhorta à la constance et à soutenir jusqu'à la mort la sainteté de leur profession, sans permettre qu'on donnât jamais la moindre entrée à l'erreur et au relâchement dans leur sainte maison. Enfin il les assura, en leur disant adieu, que le Seigneur, qui est fidèle en ses promesses, ne manquerait point de leur donner en toutes les occasions, des secours proportionnés à leurs besoins et à leur fidélité. C'est ce qu'elles éprouvèrent quelque temps après, quand Magnus d'Ostrogothie, frère du roi, s'étant voulu emparer de leur monastère, fut frappé tout à coup d'une violente frénésie, de laquelle il ne revint jamais ; ce que l'on regarda comme une punition visible du Ciel, qui veillait à la conservation de ces Épouses de Jésus-Christ.

Quand à sainte Brigitte, elle ne prit pas l'habit de son Ordre, d'autant qu'il n'aurait pas été bienséant aux pèlerinages que Dieu lui ordonna de faire. Elle vint premièrement à Rome où elle obtint du Pape Urbain V la confirmation de son Ordre l'an 1370 ; de là elle passa à Naples et en Sicile, d'où étant retournée à Rome, elle eut une révélation d'aller à Jérusalem ; mais n'osant pas entreprendre ce voyage à cause de son grand âge, ayant pour lors soixante-neuf ans, Notre-Seigneur Jésus-Christ l'assura qu'il serait toujours avec elle, et qu'il lui donnerait des forces suffisantes ; elle le fit donc avec sa fille Catherine, qui a mérité d'être dans la suite au nombre des Saints, et qui avait quitté la Suède pour se retirer avec elle. Ce fut au retour de ce voyage à Rome, qu'après avoir édifié l'Église par la sainteté de sa vie, et donné aux Religieux et Religieuses de son Ordre un modèle vivant de la Règle qu'ils devaient observer, elle mourut le 23 juillet 1373, dans le monastère de Saint-Laurent in *Panīs Sperna* des Religieuses de Sainte-Claire, où elle s'était retirée.

Nous avons dit qu'elle n'avait pas pris l'habit de son Ordre après qu'elle l'eut fondé ; elle fut néanmoins enterrée trois jours après son décès avec cet habit, quoiqu'elle ne l'eût pas porté de son vivant. L'année suivante son corps fut transporté

en Suède par les soins de sainte Catherine, sa fille, dans le monastère de Wastein, où elle se fit aussi Religieuse, et qu'elle gouverna dans la suite en qualité d'Abbesse. Elle vint encore à Rome, pour obtenir du Pape Grégoire XI la canonisation de sa mère ; mais la mort de ce Pape et le schisme qui arrivèrent ensuite l'ayant fait différer pour un temps, elle ne se fit que sous le Pontificat de Boniface IX, l'an 1391.

Nous avons un volume des révélations de sainte Brigitte, lesquelles furent présentées par sainte Catherine, sa fille, le Prieur d'Alvastre et le Confesseur de sainte Brigitte, au Pape Grégoire XI, l'an 1377, qui les donna à examiner à trois Cardinaux et à plusieurs personnes doctes, qui n'y trouvèrent rien de contraire à la foi. Elles furent encore examinées de nouveau sous le Pape Urbain VI, par cinq Cardinaux et plusieurs autres personnes qui rendirent le même témoignage, assurant qu'il n'y avait rien de contraire à l'Écriture-Sainte, aux maximes des Pères, et à la Règle des bonnes mœurs.

### SAINT SIMÉON.

Siméon, homme juste et craignant Dieu, vivait à Jérusalem dans l'attente du Rédempteur d'Israël. Il demeurait presque toujours dans le temple, et le Saint-Esprit l'y conduisit dans le moment que la très-Sainte Vierge et saint Joseph y présentèrent Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alors ce saint vieillard, prenant l'Enfant entre ses bras, rendit grâces à Dieu, et lui témoigna sa reconnaissance par un cantique, qui exprime admirablement l'arrivée du Fils de Dieu sur la terre, l'ardent désir avec lequel il était attendu, et les lumières que sa venue devait répandre chez toutes les nations du monde. C'est une tradition populaire que Siméon était grand-prêtre, et on le voit souvent représenté dans ce costume. Son nom est marqué en ce jour au martyrologe romain.

## SAINTE BENOITE D'ORIGNY,

VIERGE ET MARTYRE.

On n'a rien de certain sur l'histoire de sainte Benoite, de sainte Romaine et de leurs compagnes. On croit qu'elles étaient de la ville de Rome ; qu'elles suivirent saint Lucien et saint Quentin dans les Gaules ; que Benoite et Léoberie ou Lubère allèrent à Laon, et Romaine à Beauvais. On ajoute qu'elles souffrirent le martyre vers la fin du troisième siècle.

Les reliques de sainte Benoite et de sainte Romaine étaient en grand honneur à Origny et à Beauvais, et Dieu montra souvent, aux merveilles opérées par leur intercession, que si le monde ignorait les actions de ses saintes, l'Église n'en ressentait pas moins les effets de leur puissante ferveur.

Sainte Benoite est honorée le 8 octobre. On conservait aussi à Origny, la hache qui lui avait tranché la tête. Mais plusieurs parties des reliques de la Sainte avaient été donnés à l'abbaye de Saint-Martin-au-Bois, dans le diocèse de Beauvais, et à divers églises, entre autres à Saint-Germain-l'Auxerrois dans Paris. On invoquait sainte Benoite pour les enfants langoureux. L'abbaye d'Origny faisait tous les ans, le mercredi qui suit la Pentecôte, une procession solennelle des reliques de sainte Benoite, que l'on portait au monticule peu éloigné où elle souffrit le martyre ; et les vassaux de l'abbaye, qui accompagnaient le cortège à cheval et l'épée à la main prenaient part au retour à une collation.

## SAINT DÉMÈTRE,

MARTYR A THESSALONIQUE.

Saint Démètre, chez les Italiens saint *Dimitri*, porte le titre de *Grand Martyr* parmi les Grecs, parce qu'il est devenu effectivement l'un de leurs plus célèbres Martyrs dans les siècles du dernier âge de l'empire de Constantinople. La ville de Thessalonique, capitale de la Macédoine, célèbre par la pré-

dication de saint Paul, fut le champ de ses combats et de son triomphe. Il faisait profession des armes dans la milice séculière, et servait les empereurs Dioclétien et Maximien Hercule, il était même parvenu au proconsulat, et avait été fait gouverneur de la Grèce. Il demeurait à Thessalonique, où tâchant d'imiter la vie et les combats des Apôtres, il s'était fait le prédicateur de la Foi de Jésus-Christ par ses exhortations, et le modèle de la piété chrétienne par les exemples de sa vertu.

Il était bel homme, bien fait dans sa taille ; il portait une chevelure blonde ; était dans la vigueur d'une jeunesse florissante, vêtu en homme de guerre, et se servait utilement de tout cet extérieur pour couvrir toutes ces bonnes œuvres et pour les continuer avec plus de liberté durant la persécution excitée contre les Chrétiens. Il ne se cachait pas néanmoins de telle sorte qu'il parut vouloir prendre beaucoup de mesures avec les payens, parmi lesquels il avait à vivre pour conserver sa vie : et s'il n'allait point témérairement au-devant de la mort, il faisait assez connaître par ses discours et ses démarches qu'il ne la craignait et ne la fuyait pas.

L'empereur Galère Maximien étant venu à Thessalonique à son retour de Rome où il était allé contre Maxence, voulut y laisser comme dans tous les autres lieux de son séjour, des marques de sa cruauté et de la haine particulière qu'il avait des Chrétiens. Les soldats destinés à les rechercher n'eurent pas de peine à découvrir Démètre qui était fort connu par toute la ville. Il fut arrêté et fut présenté à Maximien comme il allait voir un combat de gladiateurs. Ce prince le fit conduire dans une chambre des bains qui étaient proche de l'amphithéâtre, et ordonna qu'on l'y gardât. Il revint du spectacle en très-mauvaise humeur, parce qu'un gladiateur qu'il aimait avait été tué dans ces funestes jeux. On vint alors à lui parler de Démètre, et dans le chagrin où il se trouvait, il commanda qu'on l'allât percer à coup de lance dans le lieu où il était.

C'est ainsi que saint Démètre remporta la couronne du Martyre, et toute l'Église lui en a décerné les honneurs en Orient



et en Occident. Son corps que les bourreaux avaient laissé sur la place où ils l'avaient massacré, fut levé la nuit suivante par quelques Chrétiens qui l'allèrent enterrer secrètement hors de la ville. Le lieu était peu convenable à la dignité ou au mérite du saint Martyr, et son tombeau fait à la hâte et dans l'appréhension des payens n'avait aucune distinction. Mais Dieu le distingua glorieusement par l'éclat des miracles qu'il y opéra en faveur de ceux qui venaient y réclamer l'intercession de son serviteur. Cent ans environ après sa mort, Léonce, préfet du prétoire d'Illyrie, touché de reconnaissance pour quelque faveur insigne qu'il avait reçue de Dieu, et dont il s'estimait redevable à saint Démètre, fit bâtir sur son tombeau une belle église. Le bruit des miracles qui y continuèrent y attira les peuples de toutes parts, et il s'y forma dans la suite un pèlerinage fameux pour toute la Grèce. On dit que le préfet Léonce avait voulu diviser le corps et en emporter une partie à Sirmich en Panonie où il avait dessein de faire bâtir une autre église en son honneur. Il en fut détourné par les obstacles que Dieu y fit naître, et il se contenta d'emporter l'habit qu'il avait quand on répandit son sang et qui en était encore teint. Il le plaça comme une très-précieuse relique dans cette nouvelle église, et l'on rapporte que Dieu lui communiqua aussi la vertu des miracles. Cette vertu continua à Thessalonique avec tant d'abondance, que les Grecs donnèrent la qualité de Thaumaturge avec celle de grand Martyr à saint Démètre. Ils en rapportent diverses merveilles que l'on peut voir dans leurs histoires : entre autres une délivrance de la ville de Thessalonique assiégée par des barbares du temps de l'empereur Maurice ; et une victoire signalée que l'empereur Michel IV, remporta sur les Bulgares par son intercession. Plusieurs empereurs de Constantinople, et divers seigneurs de l'empire ont souvent fait éclater leur dévotion à son égard. L'empereur Basile fit rebâtir son église vers l'an 880. L'empereur Léon et d'autres personnes firent à sa louange des panégyriques et d'autres compositions, dont plusieurs se conservent encore dans les bibliothèques.

La fête du Saint se fait chez les Grecs et les Orientaux le 26 octobre : elle n'était que de la seconde classe des solennelles au douzième siècle, comme il paraît par la constitution de l'empereur Manuel Comnène qui la met au rang de celles où il était permis de travailler et de plaider après la Messe ou le service du matin. Elle est devenue depuis si célèbre qu'on l'a observée avec des solennités égales à celles des fêtes du premier rang, et elle est encore aujourd'hui de précepte pour toute la journée. Les Latins ne paraissaient pas lui avoir institué d'Office particulier : leurs Martyrologes depuis le ix<sup>e</sup> siècle comme ceux de Wandalbert, d'Adon et d'Usuard marquent sa fête au 8 octobre, ainsi que le Martyrologe Romain moderne. Il y avait à Rome, dans le même siècle, comme le témoigne Anastase le Bibliothécaire, une chapelle de saint Démètre, martyr, qui était très ancienne : mais on ne sait si c'était notre Saint ou un autre du même nom qui lui avait donné le titre. On ne doute point que ce ne soit de saint Démètre de Thessalonique que l'on vénérât à Paris dans la petite église de Saint-Denis du Pas, derrière Notre-Dame, où l'on avait consacré une chapelle en son honneur, et où l'on gardait une relique de lui.

### SAINTE LIBAIRE,

VIERGE ET MARTYRE.

Libaire (*Libaria*), sœur de sainte Suzanne, de saint Eucher et de saint Elophe, née à Gran, en Lorraine, soutint dignement sa qualité native de sœur de Saintes et de Saints. Elle fuyait le monde et servait Dieu comme ses frères et ses sœurs. Elle était vénérée de tous comme une vierge fidèle, épouse dévouée de Jésus-Christ. Mais dans la persécution de Julien l'apostat qui éclata en 362, elle fut arrêtée ainsi que ses frères et ses sœurs condamnée comme chrétienne, et décapitée. Son corps est vénéré à Toul. On célèbre sa fête le 8 octobre.

## SAINTE THAIS,

## PÉNITENTE.

Vers le milieu du iv<sup>e</sup> siècle, il y avait en Égypte une femme de mauvaise vie, nommée Thais, qui devint dans la suite un modèle de pénitence pour les pécheurs.

Une grande beauté, de l'esprit et une mauvaise éducation furent la cause de sa perte. Se voyant recherchée, elle s'abandonna au mal et y entraîna plusieurs âmes faibles et lâches.

Elle avait reçu pourtant les premiers principes de la religion ; elle croyait en Jésus-Christ ; elle était persuadée d'une éternité de peines pour les méchants et de bonheur pour les justes ; mais ces vérités se trouvaient étouffées en elle par l'amour du monde, de ses plaisirs et de son luxe, de sorte qu'elle n'était chrétienne que de nom et qu'elle n'avait qu'une foi stérile.

Dieu eut pitié d'elle et lui envoya Paphnuce célèbre anachorète de la Thébaïde. Elle fut si touchée de ses discours, que, cédant aux impressions de la grâce, elle se jeta à ses pieds, les yeux baigné de larmes, et lui dit : « Mon Père, ordonnez-moi la pénitence que vous jugerez convenable ; car j'espère que Dieu me fera miséricorde par vos prières. Je vous demande seulement trois heures ; après cela, je me rendrai où vous m'enverrez ; j'exécuterai ce que vous me commanderez. »

Paphnuce lui prescrivit ce qu'elle avait à faire et lui marqua le lieu qui devait lui servir de retraite, aussitôt que le terme des trois heures qu'elle demandait serait expiré.

Thais employa ce temps si court à ramasser tout ce qu'elle avait acquis d'or, d'argent, d'habits et de meubles. En ayant fait un monceau au milieu de la ville, elle y mit elle-même le feu devant tout le peuple, et invita ceux qui lui avaient fait ces présents et qui avaient été les complices de ses désordres, à l'imiter dans son sacrifice et dans sa pénitence.

Quand tout fut consumé, elle partit à la hâte pour se rendre au lieu que Paphnuce lui avait marqué, demandant à Dieu la grâce de se sacrifier elle-même pour expier ses péchés.

Elle suivit le saint homme, qui la conduisit dans un monastère de filles. Thais y entra avec joie, et, docile à tout ce qui lui fut prescrit, elle se laissa enfermer dans une cellule dont la porte fut scellée avec un sceau de plomb, comme si elle eût dû être son sépulcre. Convaincue de cette importante vérité, qu'il faut que le pécheur se juge et se condamne lui-même pour prévenir un jugement plus rigoureux, elle ne sollicitait de la bonté de Dieu que la grâce de satisfaire en ce monde à sa justice, pour n'éprouver en l'autre que sa miséricorde. Paphnuce commanda aux Sœurs du monastère de lui porter seulement chaque jour un peu de pain et d'eau, durant tout le reste de sa vie.

Avant que le saint homme se retirât, Thais lui dit : « Mon Père, enseignez-moi comment je dois prier. » Paphnuce lui répondit : « Vous n'êtes pas digne de proférer le saint nom de Dieu, puisque vos lèvres sont pleines d'iniquités, ni d'élever vos mains vers le ciel, puisqu'elles sont souillées de tant d'impuretés. Contentez-vous de regarder du côté de l'Orient, et de répéter souvent ces paroles : *Vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi !*

Thais passa trois ans dans cette vie pénitente. Alors Paphnuce alla consulter saint Antoine sur son sujet, et demanda s'il y avait lieu d'espérer que Dieu eût pardonné à cette pécheresse. « C'est le Seigneur qu'il faut consulter, » dit saint Antoine. Il passa la nuit en prières avec Paphnuce, Paul le Simple et ses autres disciples.

Dieu, qui se plaît à révéler ses secrets aux humbles, fit connaître à Paul qu'il avait destiné une place dans le ciel à Thais. Sur cette révélation, Paphnuce accourut au monastère et la fit sortir de sa cellule. La pauvre fille, que la considération des jugements de Dieu et de ses iniquités alarmait encore, malgré sa rigoureuse pénitence, pria le saint vieillard de la laisser le reste de ses jours dans l'état où il l'avait mise. Mais

Paphnuce lui dit : « Sortez, ma fille ; Dieu vous a fait miséricorde. »

Elle lui répondit : « Je le prends à témoin que, depuis que je suis entrée ici, j'ai mis tous mes péchés comme en un monceau devant mes yeux, et que je n'ai pas cessé de les repasser et de les pleurer.— C'est pour cela, lui dit Paphnuce, que Dieu vous les a pardonnés. »

Elle sortit donc de sa prison pour vivre avec les autres Sœurs ; mais le Seigneur, satisfait de sa pénitence, la retira du monde peu de temps après.

### SAINTE PÉLAGIE,

PÉNITENTE.

Pélagie était comédienne à Antioche, quoiqu'elle se fût fait inscrire parmi les catéchumènes.

Dieu l'ayant touchée par des remords salutaires, elle renonça à cette profession criminelle.

Le Patriarche d'Antioche avait assemblé dans cette ville un concile, composé de plusieurs Évêques. Saint Nonnus, l'un d'entre eux, fut prié d'annoncer la parole de Dieu au peuple ; il prêcha devant l'église de Saint-Julien le Martyr, en présence des autres Évêques. Pendant son discours passa Pélagie, toute couverte d'or et de pierreries. Sa beauté, relevée encore par la richesse et l'élégance de ses parures, attira l'attention de l'assemblée. Les Évêques détournèrent les yeux pour n'être pas témoin d'un spectacle si scandaleux.

Mais Nonnus, regardant Pélagie, dit aussitôt : Dieu, par sa bonté infinie, fera miséricorde même à cette femme, l'ouvrage de ses mains. »

Pélagie s'arrêta tout à coup et se joignit à l'auditoire du saint Évêque. Elle fut singulièrement touchée, et bientôt ses yeux se remplirent de larmes. Le discours fini, elle alla trouver Nonnus et le supplia de lui indiquer ce qu'elle devait faire pour expier ses crimes et la disposer à recevoir la grâce du Baptême.

Elle distribua tous ses biens aux pauvres, changea son nom de Marguerite en celui de Pélagie, et résolut de passer le reste de sa vie dans l'exercice de la prière et dans les austérités de la pénitence.

Après son baptême, qu'elle reçut des mains de saint Nonnus, elle se retira à Jérusalem ; puis, ayant pris le voile de Religieuse, elle alla s'enfermer dans une grotte sur le mont des Oliviers, et obtint une place dans les Tabernacles Éternels, après avoir lavé dans les larmes les souillures qui l'avaient rendue la proie de l'enfer.

« Sainte Pélagie, dit M. l'abbé Alphonse Cordier, florissait vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle. Phocas, moine de Crète dans la relation de son voyage de Palestine, qu'il fit en 1185, donne la description du mont des Oliviers, ainsi que de la grotte où sainte Pélagie consumma le martyre de sa pénitence, et où l'on voyait encore ses Reliques conservées dans une urne. Ce ne fut qu'à l'époque des croisades que ces restes sacrés furent transportés en France par de pieux chevaliers qui en firent don à l'abbaye de Jouarre-en-Brie, dans le diocèse de Meaux. Elle y demeurèrent exposées à la vénération des fidèles et des pèlerins jusqu'en 1792. On montrait aussi, avant la Révolution, dans l'abbaye du Val-de-Grâce, une relique assez considérable de sainte Pélagie.

L'illustre pénitente d'Antioche eut une église à Paris, près de l'hospice de *la Pitié*, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la prison qui porte encore son nom. De cette église dépendait un couvent, fondé sous son invocation, pour servir de refuge aux filles et aux femmes dont la vie avait été un scandale public. On y entraît, comme aujourd'hui, par la rue *du Puits de l'Ermite*. C'est principalement au zèle et aux libéralités de M<sup>me</sup> de Miramion que l'on dut cet utile établissement. Elle avait essayé de joindre la douceur à l'autorité pour retirer du vice les femmes débauchées que les magistrats voulaient soustraire à la société. Secondée dans des vues si louables par M<sup>me</sup> la duchesse d'Aiguillon, elle adjoignit encore à son œuvre les dames Farinvilliers et de Travertai. Chacune d'elles, à

l'exemple de M<sup>me</sup> de Miramion, donna une somme de dix mille livres pour le nouvel établissement, qui, par lettres-patentes du roi Louis XIV, accordées en 1665, fut établi sous le nom de *Refuge*, dans des bâtiments dépendants de la Pitié.

### SAINTE KEYNE,

VIERGE GALLOISE.

Sainte Keyne, viergè du pays de Galles en Angleterre, était une des grandes patronnes des Gallois. Elle mena la vie solitaire dans un bois de la province de Sommerset. On l'appelait la vierge par excellence, elle mourut en renom de grande sainteté à la fin du v<sup>e</sup> siècle ou aux débuts du vi<sup>e</sup>.

### SAINTE TRIDUANE,

VIERGE ÉCOSSAISE.

Triduane, née d'une des grandes familles de l'Écosse, comprit dès ses jeunes années le bonheur de se donner à Dieu, et se proposa de ne vivre que pour lui. Les grandeurs humaines lui parurent des riens en comparant leur fragilité aux splendeurs que Dieu réserve à ses Saintes. Elle se donna sans réserve à Jésus-Christ ; et dès ce moment ses vertus furent illustrées de miracles. Aussi beaucoup d'églises et de chapelles se sont mises sous sa protection en Écosse et en Angleterre.

Sainte Triduane est une des gloires du vi<sup>e</sup> siècle.

### SAINT CALTRY,

ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Saint Caltry naquit l'an 529, de famille noble : mais il se rendit beaucoup plus recommandable dans l'Église par son mérite et sa piété, qu'il ne pouvait l'être dans le monde par sa naissance ou ses richesses. C'est ce qui porta saint Lubin évêque de Chartres à lui conférer l'Ordre de la Prêtrise. Il vécut dans ce ministère d'une manière si sainte, qu'on ne doutait

point qu'il ne fût particulièrement chéri de Dieu, comme on le voyait généralement aimé et respecté des hommes. Il tomba malade quelque temps après son ordination, et le mal le réduisit jusqu'aux dernières extrémités. Sa sœur Mallegonde voyant que les médecins commençaient à désespérer de sa santé députa en diligence vers saint Lubin qui était absent de la ville pour le prier d'envoyer de l'huile bénite. Le saint Evêque voulut l'apporter lui-même, fit sa prière à Dieu et son onction sur le malade, qui guérit à l'instant, et si parfaitement, qu'il recouvra toutes ses forces presque en même temps que la santé. Saint Lubin ne vécut pas longtemps après : et saint Caltry, tout jeune qu'il était encore, n'ayant que 27 ans, fut choisi par les suffrages du clergé et du peuple de Chartres pour lui succéder. Il marcha heureusement sur les vestiges qu'un si saint prédécesseur lui avait tracés. Fortunat de Poitiers témoigne qu'il faisait paraître une douceur et une bonté toute paternelle dans ses discours et dans toute sa conduite. Il ajoute que son clergé avait une confiance toute particulière en lui, qu'il était le tuteur des pupilles, le protecteur des veuves délaissées, le nourricier des pauvres ; qu'il paissait son troupeau de la parole de Dieu, et qu'il traitait toutes les maladies spirituelles avec une charité admirable. Il assista au III<sup>e</sup> concile de Paris tenu l'an 557 avec saint Germain, évêque de cette ville, saint Prétextat de Rouen, saint Pair d'Avranches, saint Samson et d'autres saints Prélats. Il se trouva encore neuf ans après un second concile de Tours, assemblé par les soins de l'Evêque du lieu saint Euphrone. Mais Dieu le retira du monde l'année suivante en un âge où son église semblait devoir encore beaucoup espérer de lui. Il mourut le 4 septembre, n'ayant vécu, selon Fortunat, que trente-huit ans, dont il en avait passé onze dans l'épiscopat. Il n'est pas mention de lui dans les anciens Martyrologes. L'église de Chartres fait sa fête d'office semi-double le huitième jour d'octobre qui est le lendemain de celle de saint Serge, patron de l'église où il était inhumé. Mais celle de l'invention de son corps et de sa translation est marqué au septième du même mois dans les addi-



tions d'Usuard faites par Molanus, et dans le Martyrologe de France. Son corps s'est conservé longtemps dans l'église cathédrale de Chartres. On y voit encore aujourd'hui son chef avec celui de saint Lubin. On dut même y transporter le reste du corps, lorsqu'on détruisit l'église de Saint-Serge.

## SAINT ÉVODE OU YVED,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

Saint Évode était issu d'une des familles de France les plus distinguées. Ses parents qui joignaient une grande piété à leur haute naissance, prirent un soin particulier de son éducation. Ces instructions fructifièrent au centuple dans ce cœur fait pour la vertu. Le jeune Évode faisait ses délices de l'exercice de la prière ; il était comme un Ange à l'église, et un sujet d'admiration pour tous ceux qui le connaissaient. Le goût qu'il avait pour le service de Dieu, lui fit choisir l'état ecclésiastique, et il fut élevé parmi les Clercs de la cathédrale de Rouen, où il tint toujours une conduite édifiante.

A mesure que ce fervent ecclésiastique croissait en âge, il croissait aussi en vertu. Il menait la vie la plus austère et la plus mortifiée. Sa charité pour les pauvres était inconcevable, et il employait tous ses revenus à les soulager. L'Archevêché de Rouen étant venu à vacquer, le Clergé et le peuple se réunirent pour demander au roi un sujet si digne de remplir cette grande place. Tandis que toute la ville et le diocèse s'applaudissait de son choix, lui seul en gémissait à cause des obligations de cet état, que son humilité lui faisait regarder comme bien supérieures à ses forces.

Les premiers soins de cet homme apostolique, après avoir reçu l'onction épiscopale, furent de visiter son diocèse, et d'annoncer partout la parole de Dieu. L'exemple du saint Pasteur joint à ses paroles, opérait les effets les plus merveilleux parmi son troupeau. Dieu bénit ses travaux, et les couronna du don des miracles ; il guérissait les malades, il chassait les

démons. Un incendie terrible menaçait toute la ville, il l'arrêta par l'efficacité de ses prières. Un nombre considérable de pauvres s'étant présentés à lui dans un grand besoin, deux pièces de monnaie qui lui restaient seules se multiplièrent, et il fit l'aumône à tous. Ce saint Evêque faisant sa visite à Andely, y tomba malade, et se prépara à la mort avec une nouvelle ferveur. Dieu voulut manifester sa sainteté par un grand nombre de miracles. Comme on rapportait son corps à la cathédrale, trente hommes enfermés dans une prison qui était à la porte de la ville, le réclamèrent ; aussitôt les fers tombèrent de leurs mains, et les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. Quatre aveugles recouvrèrent aussi la vue, sans parler d'un grand nombre d'autres miracles qui rendirent son tombeau très-célèbre. Dans le temps de l'invasion des Normands, ses précieuses Reliques furent transférées à Braine près Soissons, où l'on a érigé une abbaye sous son nom.

### SAINT BAUDRY,

PREMIER ABBÉ DE MONTFAUCON.

Saint Baldéric, qu'on appelle aussi saint Baudry était de sang royal et parent de Dagobert I<sup>er</sup> il fonda le monastère de Montfaucon, dans la contrée qu'on appelait l'Argonne, entre la Champagne et la Lorraine. Voulant se consacrer à Dieu, il prit l'habit monastique, fit ses vœux et mena une vie très-pieuse. Peu après l'Abbé étant mort, il fut élu pour lui succéder. En 639, il alla fonder, tout auprès de Reims, un monastère de Religieuses où sa sœur sainte Beuve fit ses vœux. Il mourut à Reims vers l'an 650 et y fut enterré. En apprenant cette perte, les Moines de Montfaucon vinrent discrètement enlever le corps de leur pieux fondateur et l'emportèrent dans leur église. Au temps de l'invasion des Normands, ces précieux restes, illustrés de plusieurs miracles furent transportés à Verdun.

SAINT GRAT,  
ÉVÊQUE DE CHALONS.

Saint Grat était issu d'une noble famille du royaume de Bourgogne. Il fut l'objet de l'admiration des peuples par son humilité, son esprit de pénitence et le zèle avec lequel il remplissait les fonctions pastorales. Il succéda à Gélion, qui vivait en 641. Vers l'an 650, le 24 octobre, saint Grat assista au concile que Clovis II fit assembler à Châlons dans la basilique de Saint-Vincent. Trente-huit Évêques, parmi lesquels on remarque saint Ouen et saint Éloi, assistèrent en personne à ce concile, et six par députés. Dans le préambule des vingt canons qu'ils y dressèrent, ils déclarèrent que, s'étant assemblés dans l'église de Saint-Vincent de Châlons, par ordre du roi Clovis, et par zèle pour la religion et pour la pureté de la foi orthodoxe, ils ont prié ce saint Martyr d'obtenir une longue vie à ce prince, et demandé à Dieu de les éclairer et de les diriger dans les règlements qu'ils avaient à faire<sup>1</sup>.

Lorsque saint Grat n'était point occupé des visites pastorales de son diocèse, il se retirait dans une solitude située au-delà de la Saône, à l'endroit où est maintenant le faubourg Saint-Laurent. Il n'en sortait que le dimanche pour aller célébrer les saints Mystères dans sa cathédrale, et y faire la prédication à son peuple. L'amour de la retraite augmentant en lui de plus en plus, il voulut renoncer à l'épiscopat, et pria son Clergé et son peuple de choisir un autre Évêque. Il fit construire près de l'église de Saint-Laurent une cellule pour lui, et une autre pour sa mère Celse. Ils passèrent ainsi plusieurs années dans une entière réclusion, se sanctifiant par les austérités, les veilles et la prière.

Cependant son peuple refusant de lui donner un successeur, et le pressant avec instance de remonter sur son siège, saint Grat fut forcé de revenir à son église et de reprendre ses fonc-

<sup>1</sup> T. I. Conc. Gall., p. 489. Voyez Longueval, t. V, liv. X.

tions. La joie causée par son retour ne fut pas de longue durée. Il mourut un mois après, le 8 octobre 652. On l'enterra dans l'église Saint-Laurent, prieuré dépendant de l'île Barbe près Lyon. Vers la fin du dixième siècle, on transféra son corps au monastère de Paray.

### SAINTE REFROIE,

ABBESSE DE DENAIN.

On a déjà vu des communautés de Vierges s'établir en différents endroits des diocèses de Cambrai et d'Arras. Les monastères de Marchiennes, d'Hamage, d'Honnecourt, d'Hasnon, de Maubeuge, de Blangy et autres ont successivement passé sous nos yeux avec les saintes vierges ou veuves qui les ont établis. Le monastère de Denain, qui fut aussi fondé vers cette même époque, offre une circonstance particulière et tout-à-fait remarquable. C'est qu'il fut d'abord occupé par dix Sœurs qui s'étaient toutes consacrées à Dieu. Elles étaient filles du Bienheureux Aldebert, comte d'Ostrevent, et de sainte Reine, dont il sera parlé un peu plus loin. Voici les quelques détails que l'on trouve dans différents auteurs sur sainte Refroie et ses sœurs.

Le Bienheureux Aldebert et son épouse sainte Reine, témoins de la piété de leurs enfants, et confidents de leurs plus chers désirs, firent bâtir près de l'Escaut, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Denain, un monastère qui fut comme leur dot commune. La joie de ces saintes filles fut grande quand leurs parents prirent cette détermination : et dès ce moment, elles s'appliquèrent encore avec une nouvelle ferveur à la pratique des vertus religieuses.

Les travaux aussitôt entrepris furent promptement terminés, et les dix Religieuses entrèrent avec joie dans le nouveau monastère qui fut placé sous l'invocation de la très-sainte Vierge. On érigea en même temps une église, dédiée à saint Martin, pour quelques prêtres qui devaient célébrer dans ce lieu les sacrés Mystères.

Sainte Refroie, qui était l'aînée, fut chargée de diriger elle-même ses Sœurs dans l'observance de la règle qu'elles s'étaient imposée. On croit que c'était celle des Chanoinesses régulières. Ce qui paraît certain, c'est que la Règle de saint Benoît n'y fut établie que plus tard, après les invasions des Normands.

La jeune Abbesse possédait toutes les vertus et les qualités nécessaires pour l'exercice de la charge qui venait de lui être confiée. Elle avait en partage une aimable douceur et une tranquillité d'âme qui la rendaient respectable et chère à tout le monde. Des auteurs ont avancé qu'elle fit un voyage à Rome avec ses Sœurs, et que cinq d'entre elles allèrent jusqu'à Jérusalem, où elles moururent saintement. Ce fait ne paraît pas appuyé sur des documents bien certains.

On ne connaît rien de plus touchant la vie de sainte Refroie. Elle mourut vers l'an 764, et fut enterrée dans l'église de Saint-Martin. On célébrait autrefois sa fête, le 18 octobre, par un Office de neuf leçons, dans les diocèse de Cambrai et d'Arras. Son culte était aussi répandu dans la Saxe, à Emerich, à Rees, à Houppel, et dans la collégiale de Xantes, au pays des Clèves. Il est probable que les reliques de sainte Refroie furent transportées, à une époque quelconque, dans ce pays où sa communauté avait des domaines, et que telle est l'origine de ce culte qui lui est rendu<sup>1</sup>.

#### • SAINT BADILON,

ABBÉ DE LEUZE.

On croit assez généralement que saint Badilon abbé du monastère de Leuze, avait pour oncle un comte qui occupait un rang distingué à la cour de Charles-le-Chauve, et qui portait aussi le nom de Badilon. Ayant quitté le monde pour embrasser la vie religieuse dans le monastère de Saint-Martin d'Autun qu'il avait relevé de ses ruines, ce seigneur appela près de

<sup>1</sup> Emprunté à M. l'abbé Destombes.

lui son neveu, qui commença à pratiquer dans cette retraite toutes les vertus de son nouvel état. C'était, dit un ancien hagiographe, un jeune homme doué du plus excellent naturel ; il se distingua entre ses Frères par sa fidélité constante dans l'accomplissement de ses devoirs et par les édifiants exemples qu'il donnait à tous.

Plus tard, son oncle, qui avait su apprécier tout son mérite, l'envoya à Vézelay, en Bourgogne, avec quelques Religieux, pour y fonder une nouvelle communauté. C'est de là que, par ordre de ses Supérieurs, il se rendit ensuite en Provence pour recueillir les reliques des Saints, que les Sarrasins avaient profanées et dispersées durant leurs invasions. Arrivé dans cette contrée, le pieux Badilon se livra avec ardeur à toutes les œuvres de charité, relevant les églises et les chapelles, prêchant la parole de Dieu, et recueillant avec soin les restes précieux des Martyrs et des Serviteurs de Jésus-Christ. Entre autres reliques, il découvrit celles de sainte Marie-Magdeleine, dont il transporta une partie dans son monastère de Vézelay<sup>1</sup>. Son oncle lui ayant alors communiqué son projet de relever le monastère de Leuze en Hainaut, bâti autrefois par l'Évêque-missionnaire saint Amand, saint Badilon s'y rendit par son ordre avec quelques religieux, rétablit une partie des anciens bâtiments, et commença à servir le Seigneur dans ces lieux sanctifiés par les travaux d'un grand Apôtre. On y conserva longtemps un bras de sainte Marie-Magdeleine, que le vénérable Abbé avait apporté de son monastère de Bourgogne.

Saint Badilon gouverna avec beaucoup de sagesse sa nouvelle communauté de Leuze et y mourut en paix vers l'an 871. Il s'opéra à son tombeau un grand nombre de guérisons miraculeuses qui augmentèrent encore la haute opinion que l'on avait de sa vertu. Les Religieux de Leuze envoyèrent à ceux de Vézelay

<sup>1</sup> Cette translation des reliques de sainte Marie-Magdeleine est le sujet d'une grande controverse entre les Provençaux et les Bourguignons. Nous ne pouvons que renvoyer à la dissertation que l'on trouve dans les Bollandistes et à l'excellent ouvrage qu'a fait paraître en 1849 M. l'Abbé Faillon, de Saint-Sulpice, qui a démontré la fausseté de cette translation.

zelay un bras du saint Abbé, en reconnaissance du don qui leur avait été fait de celui de sainte Marie-Magdeleine.

Philippe Brasseur, dans son Panégyrique des Saints du Hainaut, s'exprime en ces termes en parlant de Saint Badilon et du monastère de Leuze.

« Leuze, illustre par le culte du Bienheureux Pierre, illustre par les reliques de sainte Marie Magdeleine retrouvées par le pieux Badilon ; Leuze fleurit près de Tournai. Voilà que les Sarrasins se sont jetés dans les plaines d'Aix ; c'est là qu'au milieu des pierres et des débris amoncelés, Badilon cherche le sépulcre ignoré de Magdeleine. Aidé du secours divin, il transporte ses reliques en Bourgogne. Bientôt il apporte un de ses bras au monastère de Leuze. Là repose cette relique, auprès du corps de Badilon... Peut-être demanderas-tu l'origine de ce monastère. Ce fut saint Amand qui en jeta les fondements, Badilon y amena des Religieux, et fut leur Abbé ; là il termina sa course terrestre, là il repose.

### LE BIENHEUREUX ALAIN DE LA ROCHE,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Né en Bretagne vers 1448, le Bienheureux Alain se consacra de bonne heure à Dieu chez les Dominicains. Ordonné prêtre, il fut envoyé à Spire, d'où ses Supérieurs le rappelèrent en 1459. L'année suivante il se rendit à l'édifiante maison de Lille. En 1461, il revint à Paris pour enseigner les sentences. Dès qu'il eut rempli sa tâche, il regagna sa chère retraite de Lille, emmenant deux confrères. Il fit partie de la Congrégation de Hollande, composée de couvents réformés.

Ensuite il enseigna, pendant plusieurs années la théologie à Douai. Sa tendre dévotion envers la Reine des Anges et des Saints le préserva de la présomption ; écueil de tant d'autres savants. Il répétait souvent la Salutation angélique ; et envoyé au monastère de Zwoll, il ranima la pratique du Rosaire, établie par saint Dominique mais négligée dans le quinzième siècle par suite des malheurs du temps. Il la prêcha en Saxe, en Alle-

magne aux environs de Paris, en Picardie, en Bretagne. Il établit une confrérie à ce dessein, et apprit à méditer sur les mystères en disant le *Pater et l'Ave*. Cet exercice produisit d'innombrables fruits de salut.

Le ciel permit qu'Alain fut mis à trois épreuves : la première fut une tentation humiliante ; mais il triompha de la chair, par la prière, par le travail et la mortification. La deuxième fut une accusation d'innovation de zèle outré. Il souffrit avec patience ; mais il envoya son apologie à l'Évêque de Tournai, de crainte que le silence ne nuisit à la dévotion du Rosaire, qu'il recommanda bientôt aussi fortement qu'avant l'orage.

Il célébrait la Messe avec un recueillement qui édifiait tous les assistants, et il y recevait des grâces particulières. Cependant le démon voulut l'éloigner comme indigne d'approcher de l'autel, et ce fut sa troisième épreuve. Alain sentant que cet abandon le jetait dans la tiédeur, se hâta de reprendre la célébration quotidienne et fervente. Nourri du Pain des forts, imitateur zélé du divin Maître, vainqueur des tentations et de la calomnie, infatigable restaurateur d'une excellente et facile manière d'honorer la Mère de Dieu, il mourut à Zwolle, le 8 octobre 1475 ; ses ouvrages de piété surtout sur le Rosaire ont toujours été très-goutés des fidèles.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE BOULOGNE-SUR-MER.

En l'an 633, sous le règne de Dagobert, Badefrid étant comte de Boulogne-sur-Mer, il se fit un grand mouvement dans la bonne ville ; tout le monde criait merveille, et les plus pressés couraient au port, théâtre d'un événement prodigieux.

Sur une mer complètement calme, un navire sans matelots, sans avirons, sans voiles, s'avancait majestueusement vers la terre ; il entra dans le port ; il ne portait aucun passager, mais seulement une statue en bois de cèdre, élégamment sculptée, haute d'environ quatre pieds ; elle représentait la Sainte Vierge, tenant son fils Jésus au bras gauche.



Ce dépôt sacré, salué par des cris d'enthousiasme, fut accueilli avec bonheur, et porté en triomphe dans l'église de l'abbaye de Notre-Dame.

Ce qui avait causé le mouvement des habitants vers le port, c'était, dans le Sanctuaire, l'apparition de la Mère de Dieu, qui, entourée de splendeurs, venait d'annoncer le matin, pendant la célébration des saints Mystères, à l'évêque de Boulogne et à son Clergé, l'arrivée miraculeuse de l'auguste Image.

La statue avait un aspect si aimable et en même temps si majestueux que tout le peuple était ravi d'admiration et d'amour, et que bientôt des pèlerins sans nombre vinrent l'honorer de tous les pays voisins.

Toutes les anciennes chroniques sont d'accord sur les faits qui précèdent, et on a cru de tout temps que la pieuse Image, si miraculeusement envoyée à la ville qui devait être plus tard la patrie de Godefroid de Bouillon, venait de Jérusalem ou d'Antioche qui, alors, avaient depuis peu été prises et pillées par les armées musulmanes. Sa ressemblance, pour la matière et le travail, avec l'Image sainte que l'on révere à Lorette a permis de croire que l'une comme l'autre était l'ouvrage de saint Luc <sup>1</sup>.

On trouva, dans le même petit navire, avec la statue, une bible en langue Syriaque, que l'on conservait précieusement à Boulogne, et qui fut pillée par les huguenots, au xvi<sup>e</sup> siècle, à cause de l'étui en lames d'argent où saint Éloi l'avait en-châssée. Mais alors la statue vénérée fut enlevée aussi par les bandits de la Réforme.

Le dimanche 12 octobre 1567, une agitation extraordinaire régnait en effet dans la ville de Boulogne, principalement aux alentours de l'église cathédrale. Mais ce n'était pas, comme à l'arrivée de la bonne Image, une joie tumultueuse, c'était une consternation ; la sainte Image que les rois et les princes eux-mêmes avaient tant honorée, que le roi Louis XI avait recon-

<sup>1</sup> M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, Notre-Dame de Boulogne; Ant. Leroy, histoire de Notre-Dame de Boulogne; Baronius, etc.

nue dame suzeraine du comté de Boulogne, qui était l'étoile, l'espérance et le secours des matelots, Notre-Dame de Boulogne avait disparu de son sanctuaire. On sentait bien que c'était un coup des huguenots, qui venaient de saccager la ville. Mais les enfants de Boulogne voyaient, dans leur misère, la perte de leur Patronne comme le plus cruel de leurs désastres.

C'était la douleur de tout le monde. Or, le sire de Frohart, seigneur de Honvault, séduit par les enfants de Calvin, était entré dans leur hérésie ; et malgré les pleurs de Jacqueline, sa pieuse épouse, il prenait part aux pillages, à la tête d'une bande de soudards. On le soupçonnait donc de n'être pas étranger au rapt de la statue ; et Jacqueline en pleurait. Quand le soir fut venu, la dame de Frohart se trouva si triste, si abattue, si faible, qu'elle ne savait que devenir. Elle était comme brûlée de fièvre et elle se sentit une grande soif.

Elle avait bu, le matin, un verre d'eau tirée du puits de son château de Honvault, et avait trouvé cette eau si délicieuse qu'elle en demanda un second. Mais au moment où elle l'approchait de ses lèvres, son cœur se souleva ; elle ne put le boire ; il lui vint subitement un désir inexplicable d'aller elle-même au puits en chercher un autre. A mesure que la nuit venait, ce désir grandissait. Elle s'efforçait en vain de le repousser ; elle ne pouvait en venir à bout, c'était comme une agitation intérieure et un mouvement invincible, qu'elle ne pouvait dompter, ni calmer.

A l'heure du couvre-feu, Jacqueline gagna sa couche ; elle espérait y goûter le repos ; elle n'y trouva d'abord qu'un sommeil lourd et agité de rêves effrayants, enfin elle s'endormit.

Tout à coup, au milieu de son premier sommeil, elle entendit une voix qui l'appelait, elle se réveilla en sursaut, elle écouta... Il lui sembla que, dans le silence de la nuit, cette voix montait du fond des cours, qu'elle roulait en échos dans les vastes salles, et qu'elle venait mourir contre la porte, en prononçant doucement son nom.

Poussée par un mouvement plus fort qu'elle-même, la dame de Frohart se leva. Elle n'appela pas ses femmes, à la hâte elle passa son vêtement ; de ses faibles mains elle ouvrit serrures et verroux, et sans penser aux soldats de la garde du château, qui veillaient sur les créneaux, suivant toujours la voix qui l'appelait, elle s'en vint droit à la cour du puits.

Sous la voûte sombre qui conduisait à cette cour, elle s'arrêta, il faisait nuit noire, et le pas des sentinelles résonnait seul dans le silence. Jacqueline eut peur, honteuse d'être à peine vêtue, étonnée de sa hardiesse, toute émue de crainte, saisie par le froid de la nuit, effrayée du voisinage des soldats, de sa solitude et des ténèbres, le courage lui manque ; elle songe à retourner sur ses pas. Mais tout à coup, en face d'elle, au bout de la cour, elle aperçoit une lueur vive qui s'échappe du puits. Cette lueur monte, grandit, s'étend comme une gerbe étincelante. Et en même temps Jacqueline entend la voix mystérieuse répéter son nom ; cette voix semble sortir du même endroit que la lumière ! Hors d'elle-même, agitée d'un grand étonnement, d'un doux effroi, la châtelaine émerveillée court au puits ; le cou tendu, appuyée sur la margelle, la dame de Frohart se penche pour regarder ; et elle voit dans la seille, suspendue à demi-hauteur du puits, l'Image sainte de Notre-Dame de Boulogne qui resplendissait comme le soleil.

Voici comment elle se trouvait là. Du fossé où les soldats huguenots l'avaient précipitée, d'autres soldats, de la compagnie du sire de Frohart, après l'avoir enfouie d'abord sous un amas de fumier, craignant encore que les catholiques ne l'y trouvassent, l'avaient reprise, emportée et jetée dans le puits du château de leur maître, l'y croyant bien cachée. Mais Dieu se rit des desseins des méchants et souvent se plaît à les confondre.

Le premier sentiment de Jacqueline, à la vue de la statue miraculeuse, fut de tomber à genoux, et de prier, mais l'arquebuse de la sentinelle hérétique qui veillait sur les créneaux vint à reluire dans l'ombre ; alors une pensée de crainte pour la sainte Image s'éleva dans le cœur de Jacqueline. Elle prit

la corde de la seille, tira de toutes ses forces ; et elle vit monter majestueusement et apparaître, belle et radieuse la statue de la Reine des Cieux.

Sans s'arrêter à l'honorer, sans se demander comment elle était venue là, sans consulter ses forces, Jacqueline prit dans ses bras l'Image bénie ; et avec un respectueux amour, d'une course rapide, elle emporta le trésor jusqu'au fond de son oratoire. Puis elle se hâta de fermer les portes, après quoi elle tomba à genoux aux pieds de la très-sainte Vierge.

Par la grâce de Marie et par les prières de Jacqueline, le sire de Frohart rentra bientôt dans le sein de l'Eglise. En pouvait-il être autrement, la Vierge miraculeuse était sous son toit. Mais la sainte Image ne se remonta que plus tard dans son sanctuaire. La cathédrale, fondée aux premiers temps, rebâtie par Clotaire II, relevée au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, ruinée et saccagée par Henri VIII d'Angleterre, reconstruite encore après la paix, venait d'être abîmée et brûlée par les huguenots, il fallut des années pour la refaire.

Alors enfin, Notre-Dame de Boulogne fut tirée de sa cachette, authentiquement reconnue, et replacée sur son autel. Elle y est restée, entourée de la vénération des fidèles, jusqu'au 28 décembre 1793. — A cette époque, la cathédrale de Boulogne, vendue comme bien national, fut rasée encore une fois jusqu'au sol. Un représentant du peuple, André Dumont, fit dresser un bûcher, où l'on jeta par son ordre la sainte Image, qui fut réduite en cendres.

On n'en avait pu sauver que la main droite, la main qui bénit, et qui est conservée dans une châsse. Trente-trois ans après, un vénérable Prêtre, M. l'Abbé Haffreingue, serviteur ardent de la très-sainte Vierge, entreprit seul de relever l'église de Marie. La première pierre du dôme fut posée en 1827 ; on y dit la première Messe le 8 octobre 1829 ; la magnifique cathédrale est achevée aujourd'hui, et au milieu d'un concours immense avec toutes les pompes de l'Eglise, M<sup>gr</sup> de La Tour d'Auvergne, évêque d'Arras, a béni la statue colossale de Marie, qui couronne sa glorieuse tour.

MARTYROLOGE ROMAIN <sup>1</sup>.

Sainte Brigitte ou Brigitte, veuve, qui après plusieurs pèlerinages aux saints Lieux, animée de l'esprit de Dieu, mourut le dixième des calendes d'août (23 juillet). Mais son corps fut transféré en Suède la veille de ce jour-ci.

Le même jour, fête du saint vieillard Siméon, qui est dit dans l'Évangile avoir reçu le Seigneur Jésus sur ses bras.

A Césarée en Palestine, supplice de sainte Réparate, vierge et martyre, qui, ayant refusé de sacrifier aux idoles, souffrit divers sortes de tourments sous l'empereur Dèce et fut à la fin frappée du glaive; son âme fut vue sous la forme d'une colombe sortir de son corps et voler au Ciel.

A Thessalonique, saint Démètre, proconsul, qui, amenant un grand nombre de personnes à la foi de Jésus-Christ, consumma son martyre en étant percé de lances par l'ordre de l'empereur Maximien.

Au même lieu, saint Nestor, martyr.

A Séville, en Espagne, saint Pierre, martyr.

1

OCTAVO IDUS OCTOBRIIS.

Sanctæ Birgittæ Viduæ, quæ post multas sanctorum locorum peregrinationes divino afflata Spiritu Romæ quievit decimo Kalendas Augusti: pridie vero hujus diei in Sueciam corpus ejus translatum fuit. — Eodem die natalis beati Simeonis senis, qui in Evangelio Dominum Jesum suis in ulnis suscepisse legitur. — Cæsareæ in Palæstina passio sanctæ Reparatæ Virginis et Martyris, quæ cum nollet idolis sacrificare sub Decio Imperatore variis tormentorum generibus cruciata, demum gladio percutitur: cujus anima in columbæ specie de corpore egredi, cælumque conscendere visa est. — Thessalonicæ sancti Demetrii Proconsulis, qui cum plurimos ad Christi fidem perduceret, Maximiani Imperatoris jussu lanceis confossus martyrium consummavit. — Ibidem sancti Nestoris Martyris. — Hispali in Hispania sancti Petri Martyris. — Laodicæ sancti Artemonis Presbyteri, qui sub Diocletiano per ignem martyrii coronam accepit. — In territorio Lugdunensi, sanctæ Benedictæ Virginis et Martyris. — Anconæ sanctarum Palatiæ et Laurentiæ, quæ in persecutione Diocletiani sub Dione Præside in exilium deportatæ, laboribus et ærumnis confectæ sunt. — Rhotomagi sancti Evodii Episcopi et Confessoris. — Jerosolymis sanctæ Pelagiæ cognomento Pœnitentis.

A Laodicée, saint Artemon, prêtre, qui reçut dans le feu la couronne du martyr, sous l'empereur Dioclétien.

Au territoire de Laon, sainte Benoite, vierge et martyr.

A Ancône, sainte Palatiade et sainte Laurence, qui, ayant été exilées pendant la persécution de Dioclétien et sous le président Dion, moururent de fatigues et de peines.

A Rouen, saint Ived, évêque et confesseur.

A Jérusalem, sainte Pélagie, surnommée la Pénitente.

#### **Additions des autres martyrologes.**

Saint Arthémon, prêtre de Laodicée, dont parle le Martyrologe Romain ; son corps fut donné par Grégoire XVI en 1839 au diocèse de Rodez.

Saint Hugon, prêtre de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, mort à Gênes en 1230.

Saint Amour, diacre, honoré à Tongres et aux environs.

Saint Félix, évêque de Come.

Saint Métropole, évêque de Trèves, honoré ce jour comme martyr.

Sainte Pallaie, vierge du cinquième siècle, honorée à Auxerre.

Sainte Eusébie, abbesse et martyre.

Le Bienheureux Compagno Camaldule.

Sainte Porcaire, vierge et martyre, honorée à Auxerre.

#### **Martyrologe de la dernière persécution.**

Alexandre Guerrier, curé de Fontevault, en Anjou, arrêté le 8 juin 1793, accusé d'avoir tenté de rétablir la royauté en France, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, guillotiné le 8 octobre 1794.

Rodrigues (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Nantes, pour éviter le serment schismatique, suivit l'armée catholique, mais arrêté le 8 octobre 1793, par des soldats républicains que commandait le proconsul Merlin de Thionville, il fut massacré sur-le-champ.

## NEUVIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Denys l'Aréopagite, apôtre des Gaules, premier évêque de Paris. — Saint Abraham, patriarche, Père des Croyants. — Saint Domnin, martyr en Italie. — Sainte Publie, abbesse à Antioche. — Saint Ghislain, évêque, fondateur de l'abbaye de la Celle. — Saint Savin de Lavedan. — Saint Deusdedit, abbé du Mont-Cassin, martyr. — Saint Adalbéron, évêque d'Augsbourg. — Saint Gonther, abbé. — Le Bienheureux Alfano, archevêque de Salerne. — Le Bienheureux Lobedau, Frère Mineur. — Saint Louis Bertrand, Frère Prêcheur. — Mémoire de la très-Sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE,

APOTRE DES GAULES, PREMIER ÉVÊQUE DE PARIS.

Denys, surnommé l'Aréopagite, parce qu'il faisait partie de la suprême magistrature d'Athènes, naquit dans cette ville, de parents riches et nobles. Après avoir étudié avec soin la philosophie et l'éloquence, il passa en Égypte où il apprit l'astronomie qui, chez les anciens, faisaient partie de toute bonne éducation.

Comme il était un jour dans la ville d'Héliopolis, il remarqua cette mémorable éclipse du soleil qui dura plus de trois heures dans la pleine lune, au moment de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et il s'écria : « Ou le Dieu de la nature souffre, ou la machine du monde se dissout. »

A son retour dans sa famille, il épousa une jeune fille de naissance illustre, qui se nommait Damaris ; et peu après, sa réputation de sagesse le fit nommer juge dans l'Aréopage.

Saint Paul, qui portait alors l'Évangile en Grèce, vint Athènes. Il fut reçu dans les premières familles, auxquelles il démontra qu'elles étaient près du salut sans le savoir, parce qu'il y avait dans un de leurs temples un autel consacré au Dieu

inconnu. Un légendaire avance que c'était Denys qui avait fait élever cet autel au Dieu de l'Éclipse.

Ce Dieu inconnu, disait saint Paul, c'est ce Dieu que j'annonce, c'est Jésus que nous adorons.

Des Grecs, qui hésitaient à croire, conduisirent Paul devant l'Aréopage, où Denys présidait ce jour-là. Le saint Apôtre annonça Jésus-Christ, expliqua les mystères de la chute originelle et de la Rédemption, exposa la vie adorable du Dieu Sauveur et annonça la résurrection future. Les uns reçurent avec attention la parole sainte ; d'autres s'en raillèrent ; quelques uns demandèrent à entendre Paul une autre fois. Mais Denys n'eut pas plus tôt appris que l'éclipse qui l'avait effrayé en Égypte avait été causée par la mort de Jésus-Christ, qu'il se sentit entraîné à l'enseignement de saint Paul ; il demanda ardemment des explications sur des circonstances qui l'embarrassaient ; il comprenait mal surtout la Trinité et l'Incarnation ; il s'étonnait d'entendre saint Paul appeler Notre-Seigneur *Homme-Dieu*.

C'est que ce Dieu que je prêche, répondait l'Apôtre, pour racheter les hommes a dû expier sous une chair humaine. Il est donc descendu des Cieux, s'est fait homme dans le sein de Marie, s'est laissé mettre à mort ; après quoi il est ressuscité le troisième jour.

Comme ils discutaient longuement et gravement là dessus, un aveugle vint à passer devant eux.

— Vous m'avez dit, interrompit l'Athénien, que tout était possible à la foi en votre Dieu. Si en son nom vous rendez la vue à cet aveugle, je crois et j'adore. Mais je crains la magie ; et je veux moi-même vous dicter la formule. Vous direz à cet homme : — Au nom de Jésus-Christ, né d'une Vierge, crucifié, mort, ressuscité et monté aux Cieux, vois.

— Dites vous-même ces paroles sur l'aveugle, répondit Paul ; et il verra.

Denys prit l'aveugle par la main, répéta ce qu'il venait de prescrire ; à l'instant l'aveugle recouvra la vue.

L'Athénien se convertit ; sa jeune épouse voulut avec lui



être instruite et recevoir le Baptême. Plusieurs de leurs amis suivirent leur exemple. Quelque temps après, saint Paul sacra Denys premier Évêque d'Athènes.

Les écrits et le témoignage des plus anciens légendaires nous apprennent qu'il fut comblé de faveurs et de grâces. Saint Paul le trouva assez parfait pour lui révéler une partie des merveilles qu'il avait vues dans son céleste ravissement: et on reconnaît dans ses livres cette grande circonstance.

Après le départ de Paul, Denys alla à Jérusalem voir la très-sainte Mère de Notre-Seigneur. Elle lui sembla si majestueuse et si belle, qu'il l'eût adorée, dit-il, s'il n'avait su qu'elle était une simple créature.

Quelque temps après le retour de ce pieux pèlerinage, comme Denys s'occupait ardemment d'augmenter le troupeau que saint Paul lui avait confié, l'heure du décès de la très-sainte Vierge étant venue, Notre-Seigneur voulut réunir autour d'elle, aux derniers moments de sa vie terrestre, tous les Apôtres et avec eux les plus saints Disciples qui prêchaient la foi çà et là par le monde. Denys fut appelé à cette réunion. Il retourna donc à la Ville sainte et assista au dernier sommeil et aux funérailles de la Bienheureuse Vierge Marie.

Après cela, ayant fait nommer un autre Évêque pour le remplacer sur le Siège d'Athènes, Denys se mit en route pour Rome, où il voulait aller consoler saint Pierre et saint Paul dans leur prison. Mais, ayant appris qu'ils venaient d'être mis à mort par Néron, il se rendit à Éphèse, où il conféra avec saint Jean l'Évangéliste, qui le retint longtemps. Le Saint lui conseilla ensuite d'aller à Rome prendre les ordres du successeur de saint Pierre.

Rome était encore peuplée de païens, et les Chrétiens fort tourmentés. Saint Denys obtint du Pape saint Clément une mission dans les Gaules. Il s'y rendit par la Germanie et s'arrêta à Ratisbonne. Mais la persécution qui s'élevait aussi dans cette ville contre les Chrétiens le contraignit à regagner le midi, où saint Pierre avait déjà envoyé quelques Disciples. Il visita Arles

et y laissa saint Rieul ou Régulus, qui fut le successeur de saint Trophime ; il envoya sainte Eugène en Espagne.

« Et sachant, dit le Père Ribadénéira, que Paris était une ville riche et peuplée, il y vint planter une divine citadelle, pour battre le démon en ruines. »

Nous citons ce passage parce que des critiques modernes, hostiles par système à tout légendaire, l'ont relevé, prétendant que Paris alors n'était qu'une bicoque. Mais si Paris n'était pas encore la capitale des autres villes de la Gaule, divisée en plusieurs nations, c'était une ville beaucoup plus considérable qu'on ne se le figure, sur la foi des jeunes historiens qui dépourvus de documents, représentent Paris sous les Romains comme un hameau renfermé dans une partie de l'île de la Cité.

Cette partie, qu'on a pu prendre pour le tout, n'était que la forteresse des Parisiens. Une grosse redoute occupait la place Dauphine. Le terre-plein de Henri IV sur le Pont-Neuf était une petite île détachée. La Seine était beaucoup plus large qu'aujourd'hui, et le sol plus bas, puisqu'en 1507 on éleva de dix pieds certaines petites rues de la Cité que l'on vient d'élever encore, et qu'il fallait descendre vingt marches à Saint-Denis de la Chartre. L'île appelée la Lutèce des Parisiens était du reste une bonne retraite, close de gros murs. On n'y arrivait que par deux ponts protégés, l'un à droite, où nous voyons le Pont-au-Change ; l'autre à gauche, qu'on appelle encore le Petit-Pont.

Mais, si c'était un lieu de défense, c'était aussi une ville de commerce. Dès le temps de César il y avait là une compagnie ou corporation de navigateurs sur la Seine ; et Paris avait déjà un vaisseau pour symbole. L'endroit où se tient présentement dans la Cité le Marché-Neuf, était du temps des Romains la place du Commerce. Cette place était, à ce qu'il paraît, assez vaste ; des boutiques et des comptoirs l'entouraient. Les habitations devaient se trouver hors de la cité. Il y avait des cimetières aux lieux où sont aujourd'hui la rue Vivienne, la place de la Grève jusqu'au Monceau-Saint-Gervais, la rue

d'Enfer, et la rue de Lourcine, appelée ainsi par corruption de *loco cinerum*. Ces cimetières, dont diverses fouilles ont prouvé la grande étendue, supposent nécessairement une ville considérable. On voyait, il n'y a pas encore fort longtemps, à la place Sainte-Opportune, près le marché des Innocents, une tourelle octogone de douze pieds de diamètre, haute de quarante, qui, bâtie par les Romains, servait de phare et de corps-de-garde pour la protection du commerce<sup>1</sup>. Il y avait des autels à Mercure et à Mars sur les buttes de Montmatre, un temple à Cybèle où s'élève présentement Saint-Eustache, un monument druidique à la rue Pierre-Levée, dans le faubourg du Temple ; une villa dans la rue de la Harpe, dont Constance-Chlore fit un vaste palais, que Julien l'Apostat occupa longtemps, et que nous appelons le palais des Thermes, à cause de ses bains ; un oratoire à Bacchus un peu plus haut, et selon quelques-uns un temple à Isis, à la place Saint-Gemain-des-Prés. Tout cela suppose une ville populeuse. C'était dans les Gaules le séjour des empereurs romains ; et César parle avec importance de ses habitants.

Ce ne fut donc pas sans raison que saint Denys en fit le but de son Apostolat. Il y arriva l'an de Jésus-Christ 92, étant déjà fort âgé. Il marchait accompagné de saint Rustique et de saint Eleuthère.

Dès qu'il fut entré dans Lutèce, il se mit à prêcher l'Évangile ; les habitants l'écoutèrent, et un grand nombre se fit baptiser.

Le bassin de Paris avait été un lac ; on trouvait sur les rives de la Seine des loutres qui se nourrissaient de poisson ; des dragons, dont l'existence, niée par nos pères du dernier siècle, a été reconnue enfin par les vrais savants. Les environs de Paris, coupés de forêts et de marécages, étaient surtout infestés de loirs, de serpents et de rats. Suivant une tradition qui n'est qu'un conte populaire, Denys, pour parer à ces inconvénients, fit mettre sous une pile du grand pont un

<sup>1</sup> Elle ne fut abattue qu'en 1780. C'était la tour de Notre-Dame-du-Bois.

loir et un serpent de bronze ; et aussitôt les serpents et les loirs disparurent.

Ce qui a pu donner lieu à ce conte, c'est qu'on lit dans Grégoire de Tours que la cité de Paris, au moyen d'un certain préservatif dû à une ancienne consécration, était à l'abri des incendies, et que les serpents et les loirs ne pouvaient plus y paraître. Mais, dans la suite, en réparant les fondations du pont, on découvrit un serpent et un loir en bronze ; dès que ces figures furent enlevées, les loirs et les serpents rentrèrent en grand nombre dans la ville<sup>1</sup>.

On ajoute que plus tard l'Évêque Eptadius chassa les loirs et les rats, qui se retirèrent dans le voisinage. Comme souvenir, ils ont laissé leur nom à une des portes ou barrières<sup>2</sup>. Saint Marcel obligea les serpents à s'aller éteindre dans les bois d'Auteuil.

Cependant, comme c'est l'usage, on murmurait quelquefois contre le Saint ; et des plaintes bien ou mal fondées, on passait rapidement à l'émeute. Alors les Parisiens couraient avec bruit au logis du Saint, poussés par leurs meneurs, qui n'étaient autres que les sacrificateurs païens. Mais sitôt que Denys, ouvrant sa porte, venait à eux avec sa barbe blanche et sa figure vénérable, ils n'avaient plus le courage de lui mal faire.

Les ennemis du Saint se décidèrent enfin à le dénoncer comme séditieux au préfet Sisinnius Fescenninus, envoyé par Domitien dans les Gaules. Fescenninus le fit arrêter avec ses compagnons Eleuthère et Rustique. On les fouetta de verges, et on coucha Denys sur un brasier, comme le plus dangereux des adversaires du paganisme. Il n'en souffrit pas. Alors on l'exposa aux bêtes féroces, qu'on avait fait jeûner. Il fit sur elles le signe de la Croix, et les bêtes se prosternèrent à ses pieds. On le jeta dans un four à chaux qui dépendait du temple de Jupiter et de Vesta, et qui était situé à l'endroit où l'on a bâti depuis la petite église de Saint-Denis-du-Pas ou de la

<sup>1</sup> Greg. Turon. Miracul. lib. I. cap. LXXII.

<sup>2</sup> La barrière des Rats.

Passion au chevet de Notre-Dame ; il en sortit intact, comme des autres épreuves.

On le remit dans son cachot, qu'on appelait la prison de Glaucin. C'était une cave creusée au coin des rues de la Lanterne et du Haut-Moulin, à l'endroit où l'on a bâti depuis l'église de Saint-Denis-de-la-Chartre ou de la Prison (*de carcere*) démolie en 1810. On rapporte qu'il y célébra le Saint Sacrifice ; et le trésor de Saint Denys gardait au dernier siècle et conserve peut-être encore les burettes de cristal qui servirent en cette occasion. Rustique faisait, dit-on, les fonctions de diacre, et Eleuthère celles de sous-Diacre.

Après la consécration, le divin Sauveur apparut aux trois bons serviteurs, et leur dit : « Soyez fermes, car il vous reste peu de temps à souffrir pour être couronnés. »

Bientôt, en effet, les persécuteurs menèrent Denys, Eleuthère et Rustique, à la colline de Montmatre, auprès de Paris, ainsi nommée parce qu'elle devint le mont des Martyrs, et on leur trancha la tête. « Denys avait plus de cent ans, dit la « légende du bréviaire romain, lorsqu'il fut frappé de la hache. « et la tradition nous apprend qu'après avoir été décapité il « prit sa tête entre ses mains et la porta à une distance de deux « mille pas. »

De très-anciens monuments appuient cette tradition. On raconte qu'à la vue de ce miracle insigne, une femme nommée Lartia s'étant écriée qu'elle était chrétienne, on la décapita comme Denys : elle reçut ainsi le Baptême de sang. Visbius, son fils, touché comme elle, se rendit à Rome, où il embrassa la foi de Jésus-Christ.

Cependant, suivant la tradition que nos pères ont constamment révérée, saint Denys porta sa tête depuis Montmartre jusqu'au lieu même où s'est élevée depuis sa basilique.

Les corps des Saints Eleuthère et Rustique étaient demeurés sur la place, et les aides des bourreaux se proposaient de les traîner à la Seine. Une pieuse femme nommée Catule chrétienne en secret, avait recueilli et enseveli avec honneur les précieux restes de saint Denys. Elle alla trouver les aides

bourreaux, leur portant des vivres et du vin ; et, pendant qu'ils festinaient, des Chrétiens dévoués dérobaient et cachaient les corps des bienheureux compagnons du premier Évêque de Paris.

On raconte encore qu'au moment où saint Denys et ses deux Disciples recevaient le martyre, saint Régulus ou Rieul, évêque d'Arles, célébrant la Messe, et invoquant selon l'usage les noms des Saints inscrits aux dyptiques, ajouta, sans l'avoir prémédité, le nom de saint Denys. Étonné de ce qu'il croyait une distraction, Rieul leva les yeux sur la Croix de l'autel, où il vit trois colombes blanches qui portaient les trois noms de Denys, de Rustique et d'Éleuthère, gravés en lettres de sang sur leur poitrine. Il connut par là que les trois Saints avaient gagné la couronne.

Une chapelle fut construite sur la tombe des trois Martyrs ; et, en 469, les exhortations de sainte Geneviève firent élever une église sur les ruines de cette chapelle. Les Chrétiens venaient de toutes parts la visiter avec beaucoup de dévotion, comme nous l'apprenons de plusieurs endroits des ouvrages de saint Grégoire de Tours. Il résulte de ces mêmes passages, dit Godescard, que l'église dont il s'agit était hors des murs de la ville, quoiqu'elle n'en fût pas éloignée. Il paraît, par une donation de Clotaire II, qu'il y avait là une communauté religieuse gouvernée par un Abbé.

Dagobert, qui mourut en 638, fonda la célèbre abbaye de Saint-Denys, où les rois de France ont eu leur sépulture jusqu'à la fin du dernier siècle. Pépin et Charlemagne, son fils, furent les principaux bienfaiteurs de ce monastère, que l'Abbé Suger fit rebâtir avec une grand magnificence. On y garde encore les reliques de saint Denys, de saint Rustique et de saint Éleuthère, dans trois châsses élégantes. On a, dit encore Godescard, l'histoire des miracles opérés par l'intercession des trois saints Martyrs ; elle est divisée en trois livres, dont le dernier finit à l'an 887.

Mais ce fut principalement sous le roi Dagobert, dit M. Leroix de Lincy, que la grandeur et les magnificences de

l'abbaye royale de Saint-Denis commencèrent véritablement. Ce prince eut pour la vieille basilique une vénération toute particulière : non seulement il la reconstruisit presque toute entière, mais encore il établit un monastère, qu'il dota richement, afin que rien ne détournât les Religieux des prières continuelles qu'il voulait qu'on récitât sur le tombeau des saints Martyrs. Frédégaire, chroniqueur du ix<sup>e</sup> siècle, nous a parlé des travaux de Dagobert dans l'ancienne basilique de Saint-Denis : ils consistaient en décorations d'or et de pierrieres qu'il fit exécuter par son ministre saint Éloi.

Les légendaires ont prétendu que la prédilection de ce prince pour l'église de Saint-Denis était le résultat d'un vœu qu'il avait fait dans sa jeunesse. Ils ont dit que ce prince, fatigué des vexations qu'il éprouvait de la part de son gouverneur, prit la résolution de s'en venger ; profitant de l'absence de son père, il saisit le magistrat à la barbe, la lui coupa, écorcha quelque peu le menton du patient, et ensuite, aidé de ses familiers, il l'accabla de coups.

Pour éviter la punition de sa faute, le jeune prince se sauva dans une forêt, puis dans la chapelle du saint Martyr Denys, qui empêcha les soldats du roi de s'emparer du coupable. En reconnaissance de cette protection, Dagobert fit élever la basilique de Saint-Denis, qu'il voulait enrichir des matières les plus précieuses.

Ce n'est pas la seule légende racontée par les chroniqueurs sur le même sujet ; et ces récits augmentaient encore à leurs yeux la vénération que les fidèles portaient à la sainte basilique.

Tous les ans, on montrait solennellement au peuple les châsses splendides des trois Martyrs devenus les patrons de la France. Leur exposition dans la pleine de Saint-Denis amena une grande foire, qu'on appelait la foire du Landit, et que les chroniqueurs font remonter à Dagobert. Philippe-Auguste régla cette foire, qui attirait une foule immense et qui était surtout fréquentée par les écoliers.

Pépin-le-Bref agrandit l'église de Saint-Denis. en bâtit les

cryptes, et les travaux qu'il entreprenait ne furent achevés que par Charlemagne. Ce prince vint avec toute sa cour pour la consécration qui se fit avec grande pompe en 775. Quatre siècles après, la construction de Pépin eut besoin de grandes réparations. L'Abbé Suger consacra les cryptes en style Lombard et refit à neuf presque tout le reste, mais un peu trop vite, car on dut sous saint Louis consolider et agrandir encore ce qu'avait fait Suger, c'est alors que courut une tradition qui assurait que l'église de Suger avait été consacrée par Notre-Seigneur Jésus-Christ; on avait dit la même chose de l'église de Dagobert. Aussi on demanda au Saint-Siège s'il fallait la consacrer de nouveau; ce que le Pape approuva.

On voit que les reliques de saint Denys furent toujours conservées avec le plus grand soin. Elles avaient opéré plusieurs miracles. Le Pape Étienne II, contraint par les hostilités d'Astolphe, roi des Lombards de venir implorer en France le secours de Pépin le Bref, tomba malade à l'abbaye de Saint-Denis et les médecins désespérèrent de le guérir. Mais le pieux Pontife se mit en prières; et il eut une vision.

Il lui sembla qu'étant en oraison au pied du clocher et sous les cloches de l'abbaye, il voyait devant l'autel les Apôtres saint Pierre et saint Paul, dont la face et les cheveux étaient d'une blancheur éclatante; leurs habillements brillaient de broderies d'or et de pourpre. Comme ils s'entretenaient familièrement ensemble, le Prince des Apôtres dit à saint Paul: « Voilà notre Frère Étienne qui demande sa guérison; » à quoi l'Apôtre des Gentils répondit: « Bientôt il sera guéri. » Et ce dernier, s'approchant, mit la main avec amitié sur la poitrine de saint Denis qui était présent. A l'instant, le Prince des Apôtres dit au patron de l'église: « La guérison de notre Frère est due à votre charité. »

Saint Denys, qui d'une main tenait un encensoir et de l'autre une palme, était accompagné d'un prêtre et d'un Diacre. Il s'approcha donc du Souverain Pontife, et lui dit: « Mon Frère, que la paix soit avec vous; n'ayez aucune crainte, vous ne mourrez pas que vous ne soyez entièrement rétabli sur votre



siège : levez-vous, car vous êtes guéri ; et faites la consécration de cet autel en l'honneur de Dieu, sous la protection des Apôtres Pierre et Paul, qui sont ici présents, et en célébrez la Messe en action de grâce. » Une clarté admirable et une odeur extrêmement douce remplissaient toute l'église. Au même instant, le vertueux Pontife recouvra la santé, et fit ce qui lui avait été ordonné. Tous ceux, jusqu'au roi même et aux seigneurs de la cour à qui Étienne rapporta cette apparition, crurent d'abord que son esprit était égaré ; c'est ce qu'il avoue lui-même dans la relation qu'on lui attribue, qui est conservée en latin dans les manuscrits de la Bibliothèque Royale (n° 2447, folio 131).

Pendant les invasions des Normands, les reliques de saint Denis furent transportées à Nogent-sur-Seine en 859 ; puis en 887 à Reims, où elles restèrent trois ans dans une église qui depuis a conservé leur patronage.

Mais des Allemands, qui, peu après, avaient volé en France des reliques mal gardées, les portèrent aux Moines de saint Emméran à Ratisbonne, ils obtinrent de lui qu'il les visitât. Après son départ, ils firent voir une Bulle datée du 8 octobre par laquelle ce Pape proclamait que les reliques de saint Denys, de saint Rustique et de saint Eleuthère étaient à Ratisbonne et non ailleurs. Mais la Bulle était fausse et supposée. Les Moines de saint Emméran pouvaient avoir des reliques d'un saint Denis ; mais la France n'avait rien perdu de son trésor, car en 1053 une visite solennelle des trois châsses établit parfaitement que les corps des trois Saints étaient entiers, sauf un petit os du cou qu'on avait donné à l'église de Vergy, en Bourgogne, un autre petit os d'un bras que le Pape Étienne II avait emporté à Rome ; et un os d'un autre bras donné par Charles-le-Simple à l'empereur Henri I<sup>er</sup>. Quelques parcelles de ces reliques ont été données à diverses églises.

L'église de Saint Denis avait le privilège de garder l'Oriflamme. Elle est la nécropole de nos souverains. Les corps sacrés de saint Denis et de ses compagnons furent sauvés des vandales de la révolution ; quand Napoléon I<sup>er</sup> rendit à la

France son culte national, ces reliques révérees reparurent ; et de belles châsses ont remplacé les anciennes que les bandits de la convention avaient détruites.

Nous raconterons avant de finir comment l'église de Saint Denis, bâtie par Dagobert, fut consacrée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. On lit dans les vieilles chroniques que cette consécration eut lieu dans la nuit du 24 au 25 février de l'an 636. Un lépreux qui attendait cette fête pour réclamer guérison et secours, se cacha dans l'église le soir au 24 qui était un samedi. A minuit, il vit la basilique s'éclairer avec splendeur. Puis les Chœurs des Anges et des Archanges, arrivèrent avec les phalanges des Saints parmi lesquels le lépreux émerveillé vit saint Pierre et saint Paul, saint Denis et ses compagnons et un nombre infini de Saints et de Saintes. Notre-Seigneur consacra les autels en imprimant une croix à chacun de leurs angles ; il consacra pareillement tous les piliers. Comme la consécration tirait à sa fin, il vit devant lui le lépreux collé contre l'un des derniers piliers ; il était tombé à genoux ; et il s'écria : « Seigneur, dites seulement une parole. — Mon fils, répondit le divin Consécrateur, votre foi vous a sauvé ; » posant alors sa main sur le visage de l'infortuné, il lui enleva toute sa lèpre et la jeta contre la muraille où elle produisit en rongant les pierres une excavation d'un pied de diamètre et d'un pied de profondeur circulaire. Cette singularité, religieusement conservée, était visitée par les pèlerins jusqu'en 1790. Après avoir honoré les reliques saintes des Martyrs, ils passaient leur tête dans le trou du lépreux, pour se préserver de plusieurs maladies.

Après avoir rapporté ce que nous avons pu recueillir de la vie et des miracles de saint Denys, il convient de citer ce que Rohrbacher dit de ses écrits.

Les critiques modernes, dit le savant historien, ont posé en principe : Les œuvres attribuées à Denys l'Aréopagite ne peuvent être de lui. Une preuve, c'est que dans le premier et le second siècle on ne parlait pas comme il parle : on n'avait ni les idées, ni les expressions qu'il a ; telles que *superessence*,

*supersubstantiel, superbonté, bonté superéminente, superscience, superconnaissance*, etc. Ces critiques, si nombreux qu'ils soient, permettront cependant de leur opposer certains ouvrages du premier siècle, où les mêmes idées et les mêmes expressions se retrouvent. Ces ouvrages curieux ordinairement imprimés en un volume, sont les quatre Évangiles et les Épîtres des Apôtres, en particulier les Épîtres de saint Paul, le maître même de saint Denys l'Aréopagite. Une pièce assez connue de ces ouvrages, c'est l'Oraison Dominicale. Dans le texte grec, qui est l'original; on lit cette demande : Donnez-nous aujourd'hui notre pain *superessentiel, supersubstantiel*; ce que la Vulgate traduit ainsi dans saint Matthieu : *Panem nostram supersubstantialem da nobis hodie!* Serait-ce exiger trop des critiques modernes, avant de juger les Pères de l'Église, qu'ils sachent au moins leur *Pater*?

Saint Paul, dans toutes ses Épîtres, notamment dans celles aux Chrétiens d'Éphèse et de Colosses, exhorte tous les fidèles à s'élever par la grâce de Dieu et la sainteté de leur vie à la connaissance parfaite de Dieu et de son Christ. Cette connaissance parfaite, il ne l'appelle pas simplement gnose, connaissance, science, mais *épignose, superconnaissance, superscience*: attendu qu'elle donne de son essence, de ses attributs et de ses œuvres, des idées infiniment au-dessus de tout ce que la science humaine put imaginer de plus sublime. La science connaissance ou gnose, dit-il aux Corinthiens, sera détruite. Car nous connaissons en partie, et en partie nous prophétisons. Mais quand viendra ce qui est parfait, alors disparaîtra ce qui est partiel. Maintenant nous voyons par un miroir en énigme; mais alors ce sera face à face. Maintenant je connais en partie; mais alors je *superconnaîtrai*; comme je suis *superconnu*. Saint Pierre, dans sa seconde Épître, se sert de la même expression, et plusieurs fois.

Il y a plus. L'unique Maître des Apôtres, Jésus-Christ, leur donne l'exemple de ce langage. Dans le texte grec de saint Matthieu il dit littéralement : Toutes choses m'ont été remises par mon Père : et personne ne *superconnaît* le Fils, si ce n'est

le Père : ni personne ne *superconnaît* le Père, si ce n'est le Fils, et à qui le Fils le voudra révéler. C'est ici, on le voit, la connaissance suréminente, superscientifique, superintellectuelle, que le Père a coessentiellement du Fils, et le Fils coessentiellement du Père. Nulle créature ne peut y participer que par la grâce et la révélation du Fils. Aussi ce même Fils dit-il jusqu'à deux fois à ses Apôtres : Vous n'avez qu'un Maître ou Docteur, c'est le Christ. Les premiers hérétiques, sous le prétexte d'une soi-disant gnose, cherchaient à rabaisser Jésus-Christ au-dessous des Puissances célestes. Voilà pourquoi les Apôtres, dans presque toutes leurs Épîtres, notamment saint Paul dans ses Épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens, rappelle que Jésus-Christ et l'Image substantielle du Dieu invisible, qu'il est né avant toutes les créatures. C'est par lui et pour lui que tout a été créé au Ciel et sur la terre, les choses visibles, comme les invisibles, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances. Il est avant toutes choses, et toutes se concentrent et subsistent en lui. Il est assis à la droite de son Père dans les régions *supercélestes*, par-dessus toute Principauté, toute-Puissance, toute Vertu, toute Domination, et tout Nom qui peut se nommer non-seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle futur. Et tout est soumis à ses pieds. Il est le Chef du corps de l'Église, le premier-né d'entre les morts ; afin qu'il soit le premier en tout : parce qu'il a plu au Père de mettre en lui la plénitude de toutes choses et de tout réconcilier par lui avec soi-même, purifiant par le sang qu'il a répandu sur la Croix et ce qui est sur la terre et ce qui est dans les Cieux. C'est en lui que sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science : trésors dont la participation produit l'*épignose*, la connaissance surnaturelle et parfaite du mystère de Dieu et de son Christ.

Or ce que font les Apôtres contre les gnostiques dans toutes leurs Épîtres, ce que fait particulièrement saint Paul, son Disciple saint Denys le continue contre les mêmes gnostiques dans ses œuvres. C'est le même but, c'est le même fond de doctrine, ce sont bien souvent les mêmes expressions ou des

expressions semblables; expressions qui paraissent étranges, quand on n'est pas familiarisé avec le texte original du Nouveau Testament; mais quand on s'y connaît, elles deviennent comme le signalement d'un Disciple et contemporain des Apôtres.

Les ouvrages de saint Denys l'Aréopagite ont été très-célèbres depuis le cinquième siècle, et méritent leur célébrité par la haute théologie qu'ils renferment : ce sont les livres *de la Hiérarchie ecclésiastique*; les traités *des Noms divins* et *de la Théologie mystique*, avec dix lettres. Il avait composé encore quelques autres écrits, mais qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Quant aux ouvrages de saint Denys en général, on les voit cités dans une homélie d'Origène, traduite par Rufin. Saint Denys d'Alexandrie, contemporain d'Origène écrit des notes pour servir à l'intelligence de saint Denys de l'Aréopage, qui est cité avec éloge dans un sermon de saint Chrysostôme. Saint Cyrille d'Alexandrie, qui appartient aux premières années du cinquième siècle, invoque, entre autres témoignages, celui de saint Denys l'Aréopagite contre les hérétiques qui niaient le dogme de l'Incarnation. Juvénal, évêque de Jérusalem, dans une lettre à l'empereur Marcien, touchant le trépas de la sainte Vierge, cite comme une tradition de l'Eglise le récit même de notre Aréopagite sur ce sujet : « Il y avait là, dit-il, avec les Apôtres, Timothée, premier évêque d'Éphèse, et Denys l'Aréopagite, comme il nous l'apprend lui-même en son livre (des Noms divins, ch. III). Dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle Léonce de Byzance, en un livre qu'il composa contre Nestorius et Eutychès, cite en premier lieu parmi les anciens, Denys l'Aréopagite, contemporain des Apôtres. Dans un autre traité, il donna la liste des Pères qui ont illustré l'Eglise depuis Jésus-Christ jusqu'au règne de Constantin, et il cite parmi eux notre auteur : « Ces Docteurs, dit-il, furent Ignace, surnommé Théophore, Irénée, Justin, philosophe et martyr, Clément et Hippolyte, évêque de Rome, Denys l'Aréopagite, Méthodius de Patara, Grégoire Thaumaturge, etc. Saint Anastase le Sinaïte écrivit des réflexions mystiques sur l'œuvre des six jours : là, il rappelle en ces termes un passage du livre des Noms divins :

« Ce Denys, célèbre contemporain des Apôtres, et versé dans la science des choses divines, enseigne en sa sublime théologie que le nom donné par les Grecs à la divinité signifie qu'elle contemple et voit tout. » Le Pape saint Grégoire le Grand explique quelques fonctions des Esprits bienheureux avec les propres paroles de saints Denys, et en le nommant ancien et vénérable Père.

Si les ouvrages de saint Denys ne se voient pas cités plus souvent dans les quatre premiers siècles, il y a une raison particulière dans la nature même de ses ouvrages. L'auteur y développe la plus sublime théologie, celle qu'on n'enseignait pas à tous les fidèles, mais seulement aux plus parfaits, comme saint Paul nous l'apprend dans sa première épître aux Corinthiens : *Sapientiam autem loquimur inter perfectos*. Aussi l'auteur adresse-t-il ses écrits à un évêque, à Timothée, en lui rappelant l'obligation du secret sur ces choses devant les personnes qui ne seraient pas capables de les entendre.

Le septième siècle tout entier est plein de la gloire de saint Denys. Les meilleurs écrivains, de saints Évêques, des Papes et des Conciles, l'Orient et l'Occident le proclament l'auteur des livres que nous possédons aujourd'hui sous son nom. Pas une voix discordante ne rompt l'unanimité solennelle. L'hérésie elle-même invoque ou subit cette autorité incontestée. Le philosophe et martyr saint Maxime la cite au monothélite Pyrrhus, qui se convertit : de plus, il enrichit de pieuses et savantes notes les œuvres du Docteur apostolique. Le Pape saint Martin, en plein concile de Latran, invoque contre le monothélisme l'autorité de saint Denys d'Athènes. « L'illustre Denys, dans son livre des Noms divins, nous apprend que le Seigneur fut formé du pur sang d'une Vierge, contrairement aux lois de la nature, et qu'il foula les flots d'un pied sec, sans que leur mobilité cédât sous le poids de son corps. » Et il dit encore dans sa lettre à Caius : Le Seigneur s'abaissant jusqu'à notre substance, lui a communiqué la supériorité de son être, etc. » Et le concile de Latran, composé de cent quarante Évêques, entendit des citations faites par l'ordre du Pape, et les approu-

va et en tant qu'elles expriment le dogme catholique, et en tant qu'elles venaient de saint Denys l'Aréopagite. Un autre Pape, saint Agathon, dans sa lettre aux empereurs, s'appuie également sur les passages qu'on vient de rappeler, et il en désigne l'auteur par ces mots : Denys l'Aréopagite, Evêque d'Athènes. Les citations du Pape furent collationnées dans le sixième Concile général, et trouvées conformes. Saint Sophron, Patriarche de Jérusalem, dans une lettre à Sergius de Constantinople, fauteur du monothélisme, recourt à l'autorité de saint Denys, comme les Papes et les Conciles précités. Et ni le monothélite Sergius de Constantinople, ni le monothélite Cyrus d'Alexandrie, ni Macaire d'Antioche, ne déclinent l'autorité qu'on leur oppose, seulement ils l'interprètent à leur manière. Comme on le voit, tous les grands Sièges de la catholicité, Rome, par la bouche de ses Pontifes; Alexandrie, Antioche, Jérusalem, Constantinople, par leurs Patriarches; l'Eglise, dans plusieurs conciles affirment tenir pour authentiques les œuvres connues sous le nom de saint Denys l'Aréopagite.

Parmi les témoins subséquents de cette tradition, on distingue, au huitième siècle, saint Méthodius de Constantinople, saint Jean Damascène, le Pape Adrien, le deuxième Concile œcuménique de Nicée; au neuvième, Michel, prêtre de Jérusalem, le savant Photius, l'Abbé Hilduin, Hincmar de Reims, le Pape saint Nicolas; au dixième, Suidas et Siméon Métaphraste; le célèbre moine Euthymius dans le onzième; au douzième et treizième, l'historien Georges parmi les Grecs, et parmi les Latins Hugues de Saint-Victor, Pierre Lombard, Alexandre de Halès, Albert le Grand, saint Bonaventure, saint Thomas. Plus tard, le Concile de Florence, les illustres cardinaux Bessarion, Baronius, Bellarmin, les savants Marsile Ficin et Pic de la Mirandole. Depuis le seizième siècle, certains critiques, soit protestants soit d'un catholicisme douteux, se sont inscrits en faux contre cette tradition des siècles, et ont élevé des doutes sur l'authenticité des œuvres de saint Denys l'Aréopagite : mais d'autres critiques, et des plus judi-

cieux, Halloix, Schelstrate, le P. Honoré de Sainte-Marie, le P. Noël Alexandre, ont fait voir que les raisons alléguées pour cela ne sont pas concluantes. Nous pensons comme eux.

Saint Denys de l'aréopage composa d'abord des *Institutions théologiques*, qu'il rappelle plus d'une fois, mais qui ne sont pas venues jusqu'à nous. Il y expliquait ce qui concerne l'unité de nature et la Trinité des personnes en Dieu. •

Le livre des *Noms divins* est adressé à saint Timothée. Saint Denys y pose pour règle, comme dans ses *Institutions*, de montrer la vérité sur Dieu, non par les paroles persuasives d'une sagesse humaine, mais par la démonstration de la puissance inspirée de l'Esprit-Saint. Le meilleur commentaire de ces paroles du Disciple se trouve dans ces paroles du Maître auxquelles il fait allusion. Saint Paul dit donc aux fidèles de Corinthe : « Ma parole et ma prédication n'ont point consisté dans les paroles persuasives d'une sagesse humaine; mais dans la démonstration de l'Esprit et de la puissance : afin que votre foi ne soit point établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. Nous prêchons néanmoins la sagesse, mais aux parfaits; non pas la sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde : mais nous prêchons la sagesse cachée, que Dieu a prédestinée avant les siècles pour notre gloire; sagesse que nul des princes de ce monde n'a connue : car, s'ils l'avaient connue, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de la gloire. Aussi est-il écrit : Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté dans le cœur de l'homme, Dieu l'a préparé à ceux qui l'aiment. Or, Dieu nous l'a révélé par son Esprit : car l'Esprit sonde toutes choses, même les profondeurs de Dieu. En effet, qui d'entre les hommes sait ce qui est d'un homme, si ce n'est l'esprit de cet homme qui est en lui? De même, ce qui est Dieu, nul ne le sait que l'Esprit de Dieu. Or, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous sachions quelles grâces Dieu nous a faites. Et nous disons ces choses non dans les paroles didactiques d'une sagesse humaine, mais dans les paroles didactiques de l'Esprit-Saint,



comparant les choses spirituelles aux spirituelles. Pour l'homme animal (l'homme qui n'a que son âme sans l'Esprit d'en haut), il ne perçoit point ni ne reçoit les choses de l'Esprit de Dieu ; car elles lui sont une folie, et il ne peut les connaître, parce qu'elles s'examinent spirituellement. Mais l'homme spirituel examine, juge toutes choses, et n'est jugé lui-même par personne. Qui connaît en effet l'intelligence du Seigneur ? Pour nous, nous avons l'intelligence du Christ <sup>1</sup>. » De ces principes de saint Paul, son Disciple conclut que tout l'enseignement sur Dieu doit se tirer des Écritures, où Dieu nous communique la connaissance de lui-même suivant notre partie.

Sur les Noms divins, même tirés de l'Écriture divine, saint Denys fait cette observation : Comme Dieu est infiniment au-dessus de toutes choses, et qu'il est cependant la cause de toutes, le nom d'aucune d'entre elles ne lui convient proprement, et cependant les noms de toutes lui conviennent jusqu'à un certain point. Il prouve l'un et l'autre par l'Écriture même. Lorsque Jacob demanda, *quel est votre nom ?* Dieu lui répondit, comme pour le blâmer : *Pourquoi demandez-vous mon nom ?* Et lorsque Manué fit la même demande, il lui fut répondu : *Pourquoi demandez-vous après mon nom ? puisqu'il est admirable* <sup>3</sup>. En effet, conclut saint Denys, n'est-ce pas un nom vraiment admirable, qu'un nom au-dessus de tout nom, qui peut se dire non-seulement en ce monde, mais encore en l'autre <sup>4</sup> ? Cependant, dans la même Écriture, Dieu est appelé et il s'appelle lui-même de plusieurs noms : Celui qui est ou Jéhova, Dieu ou Élohim, Seigneur ou Adonai, Dieu des dieux, Seigneur des seigneurs, Saint des saints, Roi des rois, l'Ancien des jours, la Vie, la Lumière, la Vérité, la Sagesse, l'Intelligence, le Verbe, le Salut, la Justice, la Sanctification et la Rédemption. Il habite les cœurs, les esprits et les corps, le ciel et la terre : constamment immuable, il est dans le monde, autour du monde, par delà les cieux, par delà toute substance : il est Soleil, Étoile, Feu et Eau, Vent, Rosée et Nuage, Pierre

<sup>1</sup> I, Cor., II, 4-16. — <sup>2</sup> Genes., XXXII, 29. — <sup>3</sup> Judic., XIII, 18. — <sup>4</sup> Ephes., I, 24.

Angulaire et Rocher ; il est tout ce qui est, et n'est rien de ce qui est. C'est-à-dire, comme s'explique saint Denys, il est suréminemment, suressentiellement, tout ce qui est, et il n'est formellement, proprement, rien de ce qui est. C'est pourquoi il convient également de n'appliquer aucune dénomination et de les appliquer toutes au suprême Auteur de tout ce qui existe : par là on confesse qu'il possède sur la création un empire absolu ; que toutes choses se rattachent à lui comme à leur centre, le reconnaissent pour leur cause, leur principe et leur fin, et qu'il est *toutes choses en toutes*<sup>1</sup>, selon l'expression des Écritures. Tel est l'ensemble de doctrine que saint Denys expose dans le premier chapitre *des Noms divins*<sup>2</sup>, et qu'il développe et applique dans les douze autres.

Dans le second, il cite l'extrait suivant des *Éléments de théologie*, du bienheureux Hiérothée, son maître après saint Paul.

« La divinité du Seigneur Jésus est la cause et le complément de tout ; elle maintient les choses dans un harmonieux ensemble, sans être ni tout, ni partie ; et pourtant elle est tout et partie, parce qu'elle comprend en elle et qu'elle possède par excellence et de toute éternité le tout et les parties. Comme principe de perfection, elle est parfaite dans les choses qui ne le sont pas ; et en ce sens qu'elle brille d'une perfection supérieure et antécédente, elle n'est pas parfaite dans les choses qui le sont. Forme suprême et originale, elle donne forme à ce qui n'en a pas ; et dans ce qui a une forme, elle en semble dépourvue, précisément à cause de l'excellence de la sienne propre. Substance suressentielle, elle pénètre toutes les substances sans souiller sa pureté, sans descendre de sa sublime élévation. Elle détermine et classe entre eux les principes des choses, et reste éminemment au-dessus de tout principe et de toute classification. Elle fixe l'essence des êtres. Elle est la durée, elle est plus forte que les siècles et avant tous les siècles. Sa plénitude apparaît en ce qui manque aux créa-

<sup>1</sup> *Omnia in omnibus*, I, Cor., xv, 28. — <sup>2</sup> S. Dion. Areopag., *de divinis Nominibus*, c. 1.

tures; sa surabondance éclate en ce que les créatures possèdent. Indicible, ineffable, supérieure à tout entendement, à toute vie, à toute substance, elle a surnaturellement ce qui est surnaturel, et suréminemment ce qui est suréminent. De là vient (et puissent nous concilier miséricorde les louanges que nous donnons à ces prodiges qui surpassent toute intelligence et toute parole), de là vient qu'en s'abaissant jusqu'à notre nature, et prenant en réalité notre substance, et se laissant appeler homme, le Verbe divin fut au-dessus de notre nature et de notre substance, non-seulement parce qu'il s'est uni à l'humanité sans altération ni confusion de sa divinité; et que sa plénitude infinie n'a pas souffert de cet ineffable anéantissement; mais encore, ce qui est bien plus admirable, parce qu'il se montra supérieur à notre nature et à notre substance dans les choses mêmes qui sont propres à notre nature et à notre substance, et qu'il posséda d'une façon transcendante ce qui est à nous, ce qui est de nous<sup>1</sup>. »

Dans le chapitre iv, saint Denys examine entre autres ces questions : Qu'est-ce que le mal? et d'où vient-il? Il conclut : Le mal, d'abord, ne vient pas de Dieu, et tout ce qui existe est bon en tant qu'il existe. Le mal, comme tel, n'est bon à rien; il porte seulement une apparence de bien qui peut séduire, mais il n'existe pas pur et par lui-même; il est un accident du bien. Le mal ne vient pas de Dieu et n'est pas en Dieu; il n'est pas dans les choses elles-mêmes. Ainsi il n'est pas dans les Anges; par conséquent les démons ne sont pas mauvais par nature, mais par une déchéance qui toutefois ne les a pas privés de leurs facultés essentielles. Il y a également un certain sens dans lequel on peut dire que le mal atteint nos âmes, mais c'est toujours comme privation et non comme substance; il n'existe pas non plus dans les animaux, ni dans la totalité de la nature, ni dans les corps, ni dans la matière brute. Bien plus, la privation n'est pas mauvaise en elle-même. Le bien est donc la perfection, le mal un défaut. Le bien n'a

<sup>1</sup> Darboy, p. 381.

qu'une cause, le mal en a plusieurs. Le mal n'est qu'un accident qui survient aux substances. Le mal peut subsister sous l'empire de la Providence, qui l'empêche d'altérer substantiellement les natures qu'il envahit. Il suit donc que le mal n'est ni réalité, ni puissance quelconque.

Dans le chapitre VII, il développe les propositions suivantes : Toute sagesse vient de la sagesse divine, qui est insondable, incompréhensible et inappréciable à l'homme. C'est de cette infinie sagesse que les Anges tiennent leur intelligence, l'homme sa raison, la brute sa sensibilité. Par cette sagesse, Dieu connaît tout d'une façon inexprimable. Pour nous, il ne nous est donné de la connaître qu'imparfaitement. Cette connaissance de Dieu est manifestée à l'homme par la parole révélée, qui fonde ainsi la foi.

Après le livre des Noms divins, saint Denys composa une *Théologie symbolique*, qui n'est point venue jusqu'à nous. Il y faisait voir comment les choses divines portent des noms empruntés aux choses sensibles ; comment Dieu a forme et figure, membres et organes ; comment il habite des lieux et revêt des ornements ; pourquoi enfin on lui prête du courage, des tristesses et de la colère, les transports de l'ivresse, des serments et des malédictions, et le sommeil et le réveil, et les autres symboles et pieuses images sous lesquels nous est représentée la Divinité.

Enfin il composa, en cinq chapitres assez courts, une *Théologie mystique*, dont il nous montre cette image dans Moïse. Dieu lui ordonna d'abord de se sanctifier, et de s'éloigner de tout ce qui est profane. Après toute cette purification, Moïse entend diverses trompettes, voit de nombreuses lumières, qui lancent de toutes parts de très-purs rayons. Ensuite il est séparé de la multitude, et avec l'élite des prêtres il atteint au sommet des élévations divines. Avec cela il ne communique pas encore familièrement avec Dieu, il ne le contemple pas encore lui-même (car nul homme ne le verra et vivra), mais il voit le lieu où il est.

C'est ainsi que des âmes d'élite qui s'y disposent par la

pureté de cœur et par la prière, Dieu les élève amoureusement dès ce monde, non pas jusqu'à le voir en lui-même comme nous le verrons dans le ciel, mais jusqu'à le connaître, jusqu'à l'entrevoir avec une clarté au-dessus de toute pensée, de toute parole, de toute science terrestre. Tels étaient Moïse et Élie : tel fut saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel : tels nous verrons saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix. Cette connaissance suréminente de Dieu et des choses divines forme la théologie mystique.

Pour diriger les créatures intellectuelles vers ce bonheur infini, dont celui de Moïse ne fut qu'un avant-goût, Dieu a établi parmi elles deux administrations : la hiérarchie céleste parmi les Anges, la hiérarchie ecclésiastique parmi les hommes. Saint Denys a fait un traité de l'une et de l'autre.

Depuis le commencement du monde nous ne cessons de voir ces Esprits administrateurs, envoyés de Dieu pour le salut des hommes. Ce sont les Chérubins à la porte du paradis terrestre, les trois Anges chez Abraham, les deux chez Lot. C'est la Providence ministérielle de l'Ange sur Agar et sur Ismaël, père des Arabes ; l'Ange de Dieu au sacrifice d'Isaac ; les Anges de Dieu montant et descendant sur l'échelle de Jacob. Lutte de Jacob contre un Ange. Les Anges devant Dieu, et Satan parmi eux. L'Ange de Jéhova dans le buisson ardent, donnant sa mission à Moïse. L'Ange de Dieu conducteur du camp d'Israël. Après le péché du peuple, Dieu se fait remplacer par un Ange. Un Ange apparaît à Balaam. L'Ange de Dieu donne ses ordres à Josué. Un Ange apparaît à Gédéon, et l'établit Sauveur du peuple. Un Ange annonce la naissance de Samson. Le Prophète Élie est nourri par un Ange. Isaïe voit les Séraphins devant le trône de Dieu, et en reçoit sa mission. L'Ange Raphaël et Tobie. Les Chérubins vus par le Prophète Ézéchiël. L'Ange Gabriel révèle à Daniel l'époque de la venue du Christ. Les trois Anges des Perses, des Grecs et du peuple de Dieu. Les Anges protecteurs de Judas Machabée. L'Ange Gabriel annonce à Zacharie la naissance du Précurseur. Il annonce à Marie la naissance du Sauveur même. Les Anges annoncent le Sauveur

né aux pasteurs de Bethléem. Jésus-Christ nous signale les Anges des petits enfants. Un Ange assiste Jésus-Christ dans son agonie. Les Anges annoncent sa résurrection. Les Apôtres, particulièrement saint Pierre, mis en prison, sont délivrés par un Ange. Saint Paul, dans ses Épîtres, notamment dans celle aux Colossiens, nomme plusieurs degrés dans la hiérarchie des Anges. Saint Jean, dans sa Révélation, voit les Chérubins ainsi que le ministère des Anges sur les nations et sur l'Église.

De ces faits et autres, ainsi que de l'enseignement des Prophètes et des Apôtres, qu'il appelle les antiques théologiens, saint Denys déduit tout le fond de sa *Hiérarchie céleste*. Hiérarchie une, mais distincte en trois Ordres, et chaque Ordre en trois chœurs. Les Séraphins, les Chérubins et les Trônes forment le premier Ordre ; les Vertus, les Puissances et les Dominations, le deuxième ; les Principautés, les Archanges et les Anges, le troisième.

Le principe de la hiérarchie, soit céleste, soit ecclésiastique, c'est la source de la vie, l'essence de la bonté, l'unique cause de tout ce qui existe, la Trinité, qui, par bonté, donne à ce qui existe et d'être et d'être bien. Cette souveraine et très-divine béatitude, cette unité trine, qui existe vraiment, d'une manière qui nous est incompréhensible, mais qu'elle connaît très-bien, désire le salut des créatures intelligentes, tant de nous que des Intelligences supérieures ; mais ce salut, qui consiste à voir Dieu comme il est, ne peut arriver à ceux qui se sauvent, qu'autant qu'ils sont déifiés. Or cette déification, c'est la ressemblance et l'union avec Dieu, autant que possible. Le but commun de toute hiérarchie, c'est la continuelle dilection vers Dieu et les choses divines, dilection inspirée de Dieu et consommée par l'union ; c'est, même avant cela, la fuite absolue et irrévocable de ce qui est contraire à cette dilection ; c'est la connaissance des choses dans la réalité de leur être, la vue et la science de la vérité sacrée ; c'est la divine participation, autant que possible, de la perfection unique, de Celui qui est souverainement un ; c'est la jouissance de l'intuition, qui

nourrit intellectuellement et déifie quiconque la contemple. Nous disons donc, que cette divinement suprême béatitude, la divinité par nature, le principe de la déification, qui déifie ceux qui sont déifiés, a, par bonté divine et grâce, établi la hiérarchie pour le salut et la déification de tous les êtres soit raisonnables, soit purement spirituels<sup>1</sup>.

Cette doctrine, saint Denys fait voir partout que c'est la doctrine des Écritures divines, en particulier des Apôtres. Il commence la *Hiérarchie céleste* par ces mots ; « Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières. Il y a plus : toute émanation de splendeur que le Père, par bienfaisance, laisse déborder sur nous, nous simplifie comme puissance unifique, nous rappelle et nous ramène vers l'unité du Père qui nous rassemble, et vers sa simplicité déifiante. Car toutes choses viennent de Dieu et retournent à Dieu, comme disent les saintes Lettres. »

Effectivement, c'est l'Apôtre saint Jacques qui dit : « Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières, en qui il n'y a ni changement, ni ombre de révolution. Car c'est volontairement qu'il nous a engendrés par la parole de la vérité, pour être comme les prémices de ses créatures<sup>2</sup>. » C'est saint Paul qui dit aux Romains, en parlant de Dieu : « Tout est de lui, et par lui, et pour lui<sup>3</sup>. » Tout est de lui comme cause, tout est par lui comme moyen, tout est pour lui comme fin. C'est le Disciple bien-aimé qui nous apprend notre future ressemblance avec Dieu : Nous savons, dit-il, que lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons comme il est<sup>4</sup>. » Saint Paul nous apprend notre transformation en Dieu, lorsqu'il dit aux Corinthiens : « Mais nous tous, contemplant la gloire du Seigneur sans voile, nous sommes transformés en la même image de clarté en clarté, comme par l'Esprit du Sei-

<sup>1</sup> *De hierarchia ecclesiastica*, c. 1.

<sup>2</sup> Jacob., 1, XVII et XVIII. — <sup>3</sup> *Ex ipso, et per ipsum, et in ipso* (en grec *ἐκ ἑαυτοῦ*) *sunt omnia* Rom., XI, 36. — <sup>4</sup> *Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus : quoniam videbimus eum sicuti est.* I, Joann., III, 2.

gneur<sup>1</sup> » C'est encore le même Apôtre qui nous apprend notre unification spirituelle avec Dieu, quand il dit aux mêmes : « Qui s'attache au Seigneur est un même esprit avec lui<sup>2</sup>. » C'est encore saint Paul qui nous apprend que Dieu sera finalement tout en toutes choses, quand il dit aux mêmes Corinthiens : « Tout est soumis au Fils, sans doute à l'exception de qui lui a tout soumis. Lors donc que toutes choses auront été assujetties au Fils, alors le Fils sera lui-même assujetti à qui lui aura assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en toutes choses<sup>3</sup>. »

Pour que le lecteur chrétien puisse apprécier plus facilement la doctrine et la manière de saint Denys, nous traduisons le plus littéralement qu'il se peut ce qu'il dit dans le quatrième chapitre de la *Hiérarchie céleste*.

« Avant tout, il est vrai de dire que la suressentielle Trinité<sup>4</sup>, faisant subsister toutes les essences des choses, les a par bonté amenées à l'existence. Car c'est le propre de la cause de toutes choses et de la bonté souveraine, d'appeler à la communion d'elle-même les êtres, suivant qu'ils en sont capables. C'est pourquoi toutes choses ont part à la Providence émanée de la Divinité suressentielle et cause universelle. Car elles ne seraient même point, si elles ne participaient pas de l'essence et du principe des êtres. Ainsi toutes les choses inanimées, par là même qu'elles existent, en participent : car l'existence de toutes, c'est la Divinité au-dessus de l'existence ; les choses vivantes participent de cette même Puissance vivifiante qui surpasse toute vie ; les êtres raisonnables et intellectuels participent de cette même sagesse, qui surpasse toute raison et toute intelligence, et qui est par elle-même et éternellement parfaite. Il est donc clair que les natures diverses sont d'autant

<sup>1</sup> Nos vero omnes, revelata facie, gloriam Domini speculantes, in eandem imaginem transformamur, a claritate in claritatem tanquam a Domini Spiritu. II, Cor., III, 18. — <sup>2</sup> Qui adhæret Domino, unus spiritus est. I, Cor., VI, 17. —

<sup>3</sup> Omnia subjecta sunt ei, sine dubio præter eum qui subjecit ei omnia. Cum autem subjecta fuerint illi omnia, tunc et ipse Filius subjectus erit ei, qui subjecit sibi omnia, ut sit Deus omnia in omnibus. I, Cor., XV, 27 et 28.

<sup>4</sup> En grec théarchie.



plus proches de la Divinité, qu'elles participent d'elle de plus de manières. C'est pourquoi les saintes phalanges des natures célestes ont participé de la libéralité divine plus que les natures qui existent simplement, ou qui ont une vie irraisonnable, ou même qui sont, comme nous, douées de raison. Car s'essayant à imiter Dieu, et, parmi la contemplation transcendante de ce sublime exemplaire, saisis du désir de se réformer à son image, les purs Esprits obtiennent à bon droit de plus abondants trésors de grâce : assidus, généreux et invincibles dans les efforts de leur saint amour pour s'élever toujours plus haut, puisant à sa source la lumière pure et inaltérable par rapport à laquelle ils s'ordonnent, vivant d'une vie pleinement intellectuelle. Ainsi ce sont eux qui, en premier lieu et à plusieurs titres, sont admis à la participation de la divinité, et expriment moins imparfaitement, et en plus de manières, le mystère de la nature infinie : de là vient qu'ils sont spécialement et par excellence honorés du nom d'AnGES, la splendeur divine leur étant départie tout d'abord, et la révélation des secrets au-dessus de nous nous étant faite par leur entremise. Ainsi, comme l'enseigne la Théologie (l'Écriture sainte), la loi nous a été intimée par les Anges<sup>1</sup>. Ainsi, et avant et après la loi, les Anges conduisaient à Dieu nos illustres ancêtres, tantôt en leur prescrivant des règles de conduite, et les ramenant de l'erreur et d'une vie profane au droit chemin de la vérité<sup>2</sup>, tantôt en leur manifestant la constitution de la hiérarchie céleste, ou leur donnant le spectacle mystérieux des choses surhumaines, ou leur expliquant, au nom du Ciel, les événements futurs<sup>3</sup>.

« Si quelqu'un veut dire que Dieu s'est révélé immédiatement et par lui-même à de pieux personnages, que celui-là sache par les affirmations positives des Écritures que personne sur terre n'a vu ni ne verra l'essence intime de Dieu<sup>4</sup>; mais que Dieu apparaissait aux saints, de la manière qui lui était convenable, et par des visions qu'ils pussent supporter<sup>5</sup>. Or,

<sup>1</sup> Act., III, VII, 38 et 53; Galat., III, 19; Hebr., II, 2. — <sup>2</sup> Matth., II, 13. Act., XI, 13. — <sup>3</sup> Daniel, VII, 10. Isaïe, 10. — <sup>4</sup> I, Joann., IV, 123. — <sup>5</sup> Gap, III, 8, et XVII, 1.

ces visions retraçant comme une image de la Divinité, autant du moins que ce qui a une forme peut ressembler à ce qui est au-dessus de toute forme, et par là élevant jusque vers Dieu ceux à qui elles sont accordées, la Théologie, dans son langage plein de sagesse, les appelle Théophanies; et ce nom leur convient, puisqu'elles communiquent à l'homme une divine lumière et une certaine science des choses divines.

« Or, nos glorieux ancêtres recevaient par le ministère des Puissances célestes l'intelligence de ces visions divines. La tradition des Écritures n'enseigne-t-elle pas que Dieu donna lui-même à Moïse sa législation sacrée<sup>1</sup>, pour nous faire entendre qu'elle était l'esquisse d'une autre plus sainte et plus divine? En même temps la Théologie (l'Écriture) nous enseigne clairement que cette législation nous a été transmise par les Anges, pour nous montrer qu'il est dans les exigences de l'ordre divin que les choses inférieures s'élèvent à Dieu par le moyen des choses supérieures. Et cette règle ne regarde pas seulement les Esprits supérieurs et inférieurs l'un à l'autre, mais encore ceux qui sont au même rang; le souverain Auteur de tout Ordre voulant qu'en chaque hiérarchie il y eût des Ordres et des Puissances premières, moyennes et dernières, afin que les divins fussent les initiateurs et les guides des inférieurs pour l'approche, l'illumination et la Communion divine.

« Aussi voyons-nous que le mystère de la philanthropie de Jésus fut d'abord révélé aux Anges, et qu'ensuite, par leur médiation, la grâce de cette connaissance est descendue jusqu'à nous. C'est ainsi que le très-divin Gabriel apprit à Zacharie, qui cependant était hiérarque, que l'enfant qui lui viendrait, contre toute espérance, par la grâce de Dieu, serait le prophète de l'opération divine que Jésus devait miséricordialement manifester en sa chair pour le salut du monde<sup>2</sup>. Le même apprit à Marie comment s'accomplirait en elle le mystère ineffable de l'Incarnation divine. Un autre Ange informe Joseph de l'entier accomplissement des divines promesses fai-

<sup>1</sup> Num., ix. Act., vii. Gal., iii. — <sup>2</sup> Luc, i, 13.

tes à son aïeul David. Un autre annonce la bonne nouvelle aux bergers purifiés par le repos et le silence de la solitude, et avec lui la multitude de l'Armée céleste enseigne aux enfants de la terre cette hymne de gloire si célèbre. Mais élevons les yeux vers des révélations plus sublimes encore de l'Écriture. Car je vois que Jésus lui-même, la cause suressentielle des substances supracélestes, en prenant notre nature sans altération de sa nature divine, ne dédaigna pas d'accepter l'ordre de choses établi pour l'humanité ; mais il se soumit docilement aux prescriptions que son Père lui intima par le ministère des Anges. Ainsi c'est un Ange qui fit connaître à Joseph la volonté divine touchant la fuite en Égypte, et également sur le retour en Judée <sup>1</sup>. Que dis-je ? nous voyons le Fils en personne soumis aux ordres du Père transmis par les Anges. Comme vous connaissez trop bien ce qui est dit dans nos saintes traditions, je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'un Ange fortifia Jésus agonisant <sup>2</sup>, et que Jésus lui-même fut appelé Ange de grand conseil <sup>3</sup>, lorsque, pour opérer heureusement notre rédemption, il prit rang parmi les interprètes de la Divinité : car, comme il dit lui-même en qualité de messager ou d'Ange : Tout ce qu'il avait appris du Père, il nous l'a manifesté <sup>4</sup>. »

Telle est la *Théologie* de saint Denys de l'aréopage : elle n'est autre que l'Écriture divine, que la parole de Dieu. Ses théologiens, ses maîtres en la science de Dieu et des choses divines, ce sont les Prophètes et les Apôtres. Il ne cite qu'eux. A peine leur adjoint-il un ou deux contemporains : Hiérophane, son maître après saint Paul, et son ami saint Ignace d'Antioche, qui termina sa carrière quelques années avant lui : encore cette dernière citation est-elle regardée par quelques-uns comme une addition postérieure faite au texte par une main étrangère.

La hiérarchie ecclésiastique a le même but que la hiérarchie céleste, la sanctification des âmes et leur ressemblance avec

<sup>1</sup> Matth., II. — <sup>2</sup> Luc, XXII, 43. — <sup>3</sup> Isaïe, VI. — <sup>4</sup> Joann., XXV, 15.

Dieu. Elle se compose aussi de trois Ordres, le Pontife ou l'Évêque, le Prêtre, le Diacre, qui se perpétuent par l'Ordination pontificale. Ces trois Ordres purifient, illuminent et perfectionnent les âmes par trois principaux Sacrements : le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie. Il y a même comme trois Ordres dans le peuple fidèle : les Catéchumènes, les Néophytes, et ceux qui aspirent à la perfection, comme les Moines, ascètes ou thérapeutes, imitateurs des Esséniens et des anciens disciples des Prophètes. Cette hiérarchie chrétienne a été précédée sur la terre par une autre, celle de Moïse, qui en était la figure. Voici comme saint Denys expose l'ensemble de ces trois hiérarchies.

« La très-sainte hiérarchie des natures supracélestes n'a d'autre sacrement que la pure et intelligible connaissance de Dieu et des choses divines, au degré où elles en sont capables, et également un état proportionnel de conformité et d'assimilation à la Divinité. Là sont illuminateurs et maîtres en la sainte perfection les Esprits les plus proches de Dieu ; car avec bonté et discrétion, ils font parvenir aux Ordres subalternes les déliques lumières que leur donne directement la Trinité, perfection essentielle et source de toute sagesse. Les rangs inférieurs à ces natures premières, étant élevés par elles à la grâce de l'illumination divine, sont des initiés et doivent être nommés tels.

« Après cette hiérarchie surhumaine et toute céleste, Dieu, voulant dans sa bonté répandre sur nous la sainteté de ses dons précieux, donna d'abord à l'enfance de l'humanité, comme dit l'Écriture <sup>1</sup>, la hiérarchie légale, et lui envoya une lumière que pussent porter ses débiles regards, dissimulant la vérité sous d'imparfaites images, sous des traits bien éloignés de la pureté des originaux, sous d'obscurs symboles, sous des énigmes dont le sens profond ne se découvrait qu'avec peine. Or, dans cette hiérarchie de la loi, le mystère, la grâce, c'est que l'homme était élevé à l'adoration spirituelle de Dieu. Les

<sup>1</sup> Galat., III, 24.

chefs (Pontifes, Prêtres et Lévites) sont ceux qui furent initiés dans la science du Tabernacle par Moïse, premier initiateur et maître des Pontifes : car retraçant le Tabernacle spirituel dans la hiérarchie qui préparait la nôtre, il nomma toutes les cérémonies légales une image de l'exemplaire qui lui avait été montré sur le mont Sinaï <sup>1</sup>. Les initiés sont ceux qui, aidés par les symboles sacramentels, s'élevaient selon leurs forces, à une plus parfaite intelligence des mystères.

« Or, pour cette initiation plus relevée, la théologie (la parole de Dieu) entend notre hiérarchie, qu'elle nomme le complément sacré et la fin de la précédente. Car notre hiérarchie est à la fois céleste et légale, et comme un milieu qui unit deux extrêmes, elle participe de l'une et de l'autre : de la première, à raison des contemplations spirituelles dont elle est enrichie ; de la seconde, à cause des nombreux symboles qui la matérialisent, pour ainsi dire, et à l'aide desquels elle s'élève vers la Divinité <sup>2</sup>. »

En parlant de l'Ordination ecclésiastique, saint Denys parle ainsi de la vocation divine.

« Le Pontife proclame le nom des Ordinands et les Ordres qu'ils vont recevoir. Cette cérémonie religieuse annonce que, épris d'amour pour Dieu, le Consécrateur se pose comme l'interprète du choix céleste ; que ce n'est point par une capricieuse faveur qu'il appelle aux dignités sacrées, mais qu'il agit sous l'inspiration d'en haut dans la Consécration des ministres de l'Église. C'est ainsi que Moïse, l'instituteur des cérémonies de la loi, n'éleva point à la dignité Pontificale Aaron, cependant son frère, et jugé par lui agréable à Dieu et digne du Sacerdoce, jusqu'à ce que, poussé par un mouvement divin, il le consacra Pontife, selon le rite que Dieu lui-même, souverain Consécrateur, lui prescrivit. Bien plus, notre premier et Divin chef hiérarchique (car le très-doux Jésus voulut bien se faire notre Pontife) ne se glorifia pas lui-même, comme attes-

<sup>1</sup> Exod., xxv. 40. — <sup>2</sup> *De ecclesiastica hierarchia* c. v.

sent les Écritures <sup>1</sup>; mais il fut glorifié par celui qui lui dit : « Vous êtes Prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech <sup>2</sup>. » C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit d'appeler ses Apôtres à l'honneur de l'Épiscopat, bien que, comme Dieu, il fût l'auteur de toute Consécration, néanmoins, selon l'esprit de la hiérarchie, il rapporta cette action à son Père adorable et au Saint-Esprit, recommandant aux Disciples, ainsi qu'on le voit dans l'Écriture, de ne pas quitter Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père, « que vous avez entendue de ma bouche, dit-il; c'est que vous serez baptisés dans le Saint-Esprit <sup>3</sup>. » Ainsi agit encore le Coryphée des Apôtres avec ses dix collègues dans la dignité Pontificale : car étant question de consacrer un douzième Apôtre, il en laissa religieusement le choix à la Divinité. « Montrez, dit-il, celui que vous avez élu <sup>4</sup>; » et il reçut au nombre des douze celui qui avait été désigné par un divin sort <sup>5</sup>.

Dans le traité de la *Hiérarchie Ecclésiastique*, saint Denys signale le sens spirituel de toutes les cérémonies des Sacrements, en particulier du Baptême et de l'Ordination. En quoi il se montre le fidèle Disciple de Paul, qui, dans toutes ses épîtres, notamment dans celle aux Hébreux, s'applique à nous révéler partout le sens mystérieux de ce qu'il y a dans l'Ancien Testament, comme le Sacerdoce de Melchisédech, le Sacerdoce d'Aaron, les fonctions des Prêtres et des Lévites dans le Tabernacle.

Il y a plus. Des critiques modernes ont dit, d'autres ont répété : Les œuvres attribuées à saint Denys l'Aéropagite ne sauraient être de lui, attendu qu'on y parle de cérémonies qui n'ont été en usage que dans le v<sup>e</sup> siècle, par exemple, les encensoirs et les encensements dans le Divin Sacrifice. Tout ce que prouve cette objection, c'est que ceux qui la font ou la répètent, n'ont pas lu ou ont oublié les écrits des Apôtres, en particulier ceux de l'Apôtre saint Jean. Car, nous y voyons dès lors une liturgie pompeuse. C'est un jour de dimanche que

<sup>1</sup> Hebr., v, 5. — <sup>2</sup> Psalm. cix, 4. — <sup>3</sup> Act., i, 4. — <sup>4</sup> Ibid., i, 24. — <sup>5</sup> *De ecclesiastica hierachia*. c. v.

saint Jean a sa divine Révélation. C'est une assemblée à laquelle préside un Pontife vénérable, assis sur un trône et environné de vingt-quatre vieillards ou prêtres. Ce sont des habits sacerdotaux, des robes blanches, des couronnes, des instruments du culte divin, un autel, des chandeliers, des encensoirs, un livre scellé. Et cet autel, ces couronnes, ces ceintures, ces chandeliers, ces encensoirs sont d'or. Il y est parlé d'hymnes, de cantiques et d'une source d'eau qui donne la vie. Devant le trône, et au milieu des Prêtres, est un Agneau en état de victime, auquel sont rendus les honneurs de la Divinité. Sous l'autel, sont les Martyrs qui demandent que leur sang soit vengé. Un Ange présente à Dieu de l'encens et il est dit que c'est l'emblème des prières des Saints ou des fidèles. En un mot, saint Jean nous fait voir nos Cérémonies saintes, ou transportées du Ciel ou transportées au Ciel. Mais on dirait que, depuis trois siècles, certains critiques ont fermé les yeux pour ne pas voir.

Finalement, c'est du moins notre intime persuasion, les fidèles catholiques qui auront lu avec foi, amour et intelligence, surtout dans le texte original, d'un côté, le Nouveau Testament, en particulier les Épîtres de saint Paul, et de l'autre, les œuvres de saint Denys l'Aréopagite, n'auront pas de peine à reconnaître que saint Paul et saint Denys sont deux écrivains du même temps, qu'ils ont la même pensée et que le second est vraiment disciple du premier. (ROHRBACHER.)

### SAINT ABRAHAM,

PATRIARCHE, PÈRE DES CROYANTS.

Abraham, premier Patriarche de la nation juive, naquit à Ur, ville de Chaldée, l'an 1996 avant Jésus-Christ. Son père Tharé était adonné au culte des étoiles, genre de superstition beaucoup plus excusable que l'idolâtrie, comme le dit l'auteur du livre de la *Sagesse*, chapitre XIII. Le fils, ennemi de cette erreur, et adorant le vrai Dieu, en reçut l'ordre de quitter son pays. Il se rendit à Haran, en Mésopotamie, où il perdit son

père. Un nouvel ordre de Dieu le tira de ce pays : il vint à Sichem avec Sara sa femme, et Lot son neveu. La famine l'obligea de se rendre en Égypte, où Pharaon lui enleva sa femme, croyant qu'elle était sa sœur, et la lui rendit ensuite avec des présents (événement qui se renouvela ensuite presque avec les mêmes circonstances, à Gérare, avec le roi Abimélech.) Abraham, sorti de l'Égypte, vint à Béthel avec Lot son neveu, dont il se sépara, parce que cette contrée ne pouvait contenir leurs nombreux troupeaux. Le neveu alla à Sodome, et l'oncle resta dans la vallée de Mambré. Quelque temps après, Lot ayant été fait prisonnier par Chodorlahomor et trois autres rois, Abraham arma ses domestiques, poursuivit les vainqueurs, les défit, et délivra Lot. Ce Patriarche, avant de quitter Mambré, eut une vision dans laquelle Dieu lui apparut, changea son nom d'Abram en celui d'Abraham, lui promit un fils de sa femme Sara, et lui prescrivit la circoncision, comme le sceau de l'alliance qu'il faisait avec lui. Abraham se circoncit à l'âge de 100 ans, et circoncit toute sa maison. Un an après naquit Isaac, que Sara mit au monde, quoique âgée de 90 ans. Lorsque cet enfant eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu ordonna à son père de le lui offrir en sacrifice. Abraham, sans raisonner sur un ordre qui devait lui paraître extraordinaire, et qui en effet n'était qu'une épreuve, allait obéir avec autant de promptitude que de courage ; mais Dieu, content de sa soumission, arrêta le bras du docile sacrificateur, qui substitua un bélier à la place de cet enfant des promesses du Seigneur. Sara, mère d'Isaac, mourut douze ans après : on l'enterra dans la caverne d'Ephron, qu'Abraham avait achetée pour sa femme Céthura, dont il eut six fils. Il avait déjà pris pour femme, du temps de Sara, Agar sa servante, mère d'Ismaël. Enfin, après avoir vécu 175 ans, il mourut l'an 1821 avant Jésus-Christ. Il fut enseveli près de Sara. La vivacité de sa foi, son attachement sincère au culte du vrai Dieu, lui ont mérité le nom de *Père des croyants*. Barbeyrac, ce détractateur acharné des Pères de l'Église et de tous les grands hommes qui se sont distingués par l'amour de la Religion, s'est particulièrement



attaché à déchirer la mémoire d'Abraham par des censures aussi injustes que puériles, que M. Bergier a solidement réfutées dans son *Dictionnaire théologique*. Pour juger sainement la conduite des Patriarches, il faut se placer dans les mêmes circonstances, se mettre au ton des mœurs et des usages qui régnaient dans les premiers temps. Saint Ambroise montre, avec autant de raison que d'éloquence, que dans la droiture et la simplicité de ce saint Patriarche, il y a plus de véritable grandeur que dans tout l'étalage des vertus philosophiques : *Minus est quod illa finxit quam quod iste gessit*. La fameuse maxime d'un des sept Sages de la Grèce, *Sequere Deum*, qui, pour le fastueux philosophe, n'était qu'un apophthegme de parade, exprime, en quelque sorte, toute la vie d'Abraham, fidèle à ses différentes vocations, et n'hésitant jamais de suivre la voix de Dieu, jusque dans le plus amer des sacrifices : *Hoc itaque quod pro magno inter septem Sapientium dicta celebratur, perfecit Abraham, factoque sapientium dicta prævertit*.

Le tombeau d'Abraham a toujours été en très-grande vénération, principalement après que les Israélites eussent été mis en possession du pays par Josué : mais on sait que la loi et les usages des Juifs ne leur permettaient pas d'en faire un lieu de culte. Ils se contentaient d'honorer sa mémoire : mais rien n'était égal à cet honneur après celui qu'ils rendaient à Dieu. Ils ne le regardaient pas simplement comme un bienheureux toujours vivant devant le Seigneur, qui continuait de s'appeler également après sa mort comme auparavant *le Dieu d'Abraham*, mais encore comme le père des Bienheureux, et presque comme le centre du repos dont les justes devaient jouir après leur mort. C'est ce que l'Écriture semble nous faire connaître lorsqu'elle donne le nom de *sein d'Abraham* au lieu du repos et de la consolation où les âmes des justes étaient reçues après la mort ; au lieu que Jésus-Christ lui-même opposait à l'enfer destiné pour être le sépulcre des méchants ; lieu où les Saints attendaient tranquillement l'heure du Libérateur qui devait les introduire dans la gloire du Ciel et combler leur

béatitude. « Abrahame votre père, disait ce divin Sauveur aux Juifs, a désiré avec ardeur de voir le jour de mon avènement : il l'a vu et il en a eu beaucoup de joie. » Le bonheur des Bienheureux devait consister à être placés avec lui dans le royaume des Cieux.

L'Église considérant les éloges extraordinaires que l'Écriture donne en toute occasion au mérite d'Abraham dont elle relève principalement la foi, l'obéissance à Dieu, le détachement des choses de la terre, a porté beaucoup plus loin que les Juifs l'honneur et le culte qu'elle a cru devoir rendre à cet *Ami de Dieu*, comme l'appellent les Prophètes. Mais ce culte n'était pas réglé ou public comme celui qu'on rendait aux Martyrs de Jésus-Christ : il ne consistait pour l'ordinaire que dans les panégyriques des Prédicateurs, les écrits des saints Pères, et la dévotion que les particuliers avaient de garder son portrait ou ses statues dans leurs cabinets, comme il est aisé d'en juger par l'exemple même d'un empereur païen<sup>1</sup> qui mettait Abraham avec Jésus-Christ au rang de ses divinités.

Les Grecs et les Latins commencèrent à marquer son nom dans leurs fastes ecclésiastiques parmi ceux des Saints vers le ix<sup>e</sup> siècle, et ils se sont accordés à le mettre au 9 octobre. Il se trouve dans les Martyrologes d'Adon, d'Usuard, et dans celui qu'on appelle le vieux Romain qui ont précédé tous les ménologes des Grecs. On ne l'a point oublié dans le Martyrologe romain, où sa fête est qualifiée simplement *mémoire*. Pierre Natal l'a mis au temps de la Quinquagésime qu'il semble avoir voulu fixer au 5 Février, et il l'a fait suivre des autres du troisième Âge du monde. Il est marqué au 15 décembre dans quelques calendriers Juliens. Mais longtemps auparavant on avait commencé à invoquer saint Abraham dans les litanies des agonisants avec saint Abel. Nous voyons qu'Abraham est honoré d'un culte particulier dans l'Ordre de Fontevraud où l'on a institué un Office propre pour le jour de sa fête : comme on

<sup>1</sup> Alexandre Sévère. *Lamprid.*

a fait aussi dans la Congrégation de l'Oratoire de France où l'on remet sa fête au 12 octobre, et où son office se fait de rit semi-double, suivant la permission que le cardinal de Berulle avait eue du Pape Paul V, pour rendre ces honneurs religieux aux Saints principaux de l'Ancien Testament.

L'histoire ne nous dit pas si le corps d'Abraham fut jamais découvert ou levé de terre, et nous ne connaissons point de lieu où l'on se soit vanté d'avoir des reliques de ses os ou de ses cendres. Mais on a honoré en diverses manières son tombeau et les autres lieux remarquables par son séjour ou par quelque événement important de sa vie. On bâtit dans la suite une église sur la caverne double où était son tombeau et ceux d'Isaac et de Jacob. Mais sans nous arrêter à tout ce qu'on a dit d'incertain et de fabuleux sur ce sujet, nous ajouterons seulement que cette église a été changée en une mosquée par les Turcs, qui se sont glorifiés depuis ce temps-là d'être les dépositaires et les gardiens des sépulcres d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Le lieu où Abraham avait reçu les trois Anges, appelé le chêne de Mambré avait été orné de divers monuments et était devenu célèbre par les visites de toutes sortes de peuples. Il s'y commettait vers les commencements du 14<sup>e</sup> siècle diverses superstitions et beaucoup de désordres de la part des Juifs, des Payens, et de quelques Chrétiens même. Mais l'empereur Constantin après avoir civilement repris les Évêques de Palestine de ce qu'ils les toléraient, donna des ordres très-express à ses officiers pour y remédier, et y bâtir une église où Dieu fût servi d'un culte plus pur, en mémoire de l'apparition des trois Anges faite à Abraham.

On a aussi recherché le lieu où Abraham sacrifiant son fils Isaac fut arrêté par un Ange, et l'on y a bâti une chapelle en mémoire de ce Sacrifice. C'était sur une colline qui faisait partie de la montagne de Sion à qui les Juifs avaient donné le nom de Moria : et les Chrétiens ne jugèrent pas à propos de les contredire dans une opinion qui d'ailleurs n'avait rien de certain, se contentant seulement de joindre le Moria au

Calvaire pour rapprocher l'immolation d'Isaac de celle de Jésus-Christ sur la Croix, c'est-à-dire le type ou la figure de la vérité. Selon une ancienne tradition, on a conservé la pierre d'autel où Abraham avait mis son fils comme une victime pour être immolé; elle fut par les soins de sainte Hélène, mère de Constantin, apportée à Rome, où on la voit en effet dans l'Église de Saint-Jacques, appelée Scossacavalli.

(BAILLET.)

## SAINT DOMNIN,

MARTYR EN ITALIE.

Saint Domnin ou saint *Donnin*, martyr célèbre d'Italie qui a donné le nom à la ville de Borgo-san-Domnino, qui est aujourd'hui un siège épiscopal, était, dit-on, l'un des principaux officiers de la chambre de l'empereur Maximien-Hercule. Mais quelque attachement qu'il eût au service de ce prince, il avait un autre maître auquel il était tout autrement dévoué, et pour lequel il était toujours disposé à tout quitter. Il ne balança point lors qu'il fallut opter de renoncer à Jésus-Christ, ou de se retirer et perdre sa fortune humaine, et ensuite la vie. Maximien étant venu à Milan, y fit publier l'édit de la persécution, et voulut l'exécuter lui-même. Domnin voyant que cela le regardait de près disparut de la cour, et prit le chemin de Rome avec quelques autres Chrétiens, dans la résolution d'y demeurer caché. Mais les soldats qu'on envoya après lui, l'arrêtèrent au passage de la rivière de Stirone sur la chaussée de Claudius <sup>1</sup> où sans autre forme, ils lui coupèrent la tête, et s'en retournèrent. Son corps fut enterré dans le lieu même, qui était entre les villes de Parme et de Plaisance. Depuis la paix il y fut trouvé par les fidèles aux indices des miracles que Dieu y opéra : et l'on bâtit une église sur son tombeau où la dévotion attira les peuples en si grande affluence qu'il se forma à la fin une ville de son nom, comme nous l'avons re-

<sup>1</sup> A 5 lieues de la ville de Julin Chrysopolis.

marqué. Quelques-uns ont cru qu'il était de la légion Thébéenne qui fut décimée et détruite pour l'amour de Jésus-Christ, par Maximien dans les premières années de son règne. Usuard et le Martyrologe romain mettent son culte dans la ville de Julia, quoiqu'il eût été martyrisé à cinq lieues de là.

### SAINTE PUBLIE,

ABBESSE A ANTIOCHE.

Publie était une dame très-considérée dans la ville d'Antioche, du temps de l'empereur Constance. Elle eut un mari qui la laissa veuve fort jeune. De leur mariage, qui avait peu duré, il lui était resté un fils nommé Jean, qui fut longtemps le premier des prêtres de l'église d'Antioche.

Publie s'étant consacrée au service de Dieu, dans l'état de la viduité, se retira dans une Communauté de vierges, où son mérite la fit établir supérieure. Durant le séjour que l'empereur Julien l'Apostat fit à Antioche, où il tâchait de rétablir l'idolâtrie des Gentils, la Sainte et ses Religieuses faisaient paraître la disposition où elles étaient de donner leur vie pour Jésus-Christ, et n'étaient pas fâchées que ce prince en fût informé. Quand il passait devant leur maison, elles élevaient leurs voix toutes ensemble, et chantaient principalement les psaumes qui révèlent la faiblesse des idoles, entre autres celui où il est dit : « Les idoles des Gentils sont d'argent et d'or, c'est l'ouvrage des mains des hommes. Elles ont des yeux et ne verront point ; des oreilles, et n'entendront point ; des mains et des pieds, sans pouvoir les remuer. Puissent leur ressembler ceux qui les font ou qui mettent en elles leur confiance ! »

L'empereur crut qu'on lui faisait insulte. Mais, comme il affectait quelque modération, il fit dire à ces filles de se taire lorsqu'il passerait. Publie, sans avoir égard à cette défense, les encouragea à son ordinaire ; et, comme Julien passait une autre fois, elle leur fit chanter le psaume qui commence ainsi :

« Que Dieu se lève et que ses ennemis se dissipent ; que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face. »

L'empereur, en colère, se fit amener Publie, et, sans respecter son grand âge ni sa vertu, il lui fit donner des soufflets par un de ses gardes. Elle s'en tint fort honorée, parce qu'elle les avait reçus pour le nom de Jésus-Christ. Retournée chez elle, elle continua ses cantiques spirituels comme auparavant. On ne sait combien elle vécut encore depuis, ni ce qu'elle devint.

L'Église grecque a cru devoir honorer sa mémoire au neuvième jour d'octobre ; on l'a marquée aussi en ce jour dans le Martyrologe romain.

### SAINT GHISLAIN,

ÉVÊQUE, FONDATEUR DE L'ABBAYE DE LA CELLE.

Dieu, dans les admirables desseins de sa Providence, appelle souvent des hommes hors de leur patrie et de leur famille, pour les faire devenir les pères de nouvelles familles spirituelles dans des pays éloignés. L'histoire de l'origine religieuse de tous les peuples en donne des preuves continuelles, et on a pu le remarquer plusieurs fois en particulier dans nos provinces de la Gaule Belgique. Le nom de saint Ghislain est, sans contredit, un des plus illustres entre tous ceux de ces Apôtres étrangers qui vinrent prêcher la foi à nos ancêtres.

Il reçut le jour dans l'Attique, de parents nobles selon le monde, et également distingués par leur piété et leur vertu. Tous les auteurs sont d'accord sur le lieu de sa naissance, et quoique son nom paraisse plutôt d'origine franque que grecque, ils disent qu'il faut supposer ou que saint Ghislain le changea quand il arriva dans ce pays, ou bien qu'il descendait d'un de ces Francs qui, pendant les invasions barbares, s'établirent dans la Grèce, où ils avaient été envoyés comme ambassadeurs par les premiers chefs Mérovingiens. Son heureux naturel lui fit faire de bonne heure de rapides progrès dans les études, et plus encore dans la piété, vers laquelle le

portait son cœur pur et innocent. Il paraît que plus tard on l'envoya suivre les cours d'Athènes qui, bien que déchue de son ancienne splendeur, était encore cependant la mère des arts et des belles-lettres dans la contrée.

Le jeune étudiant y continua les touchants exemples qu'avaient donnés quelques siècles auparavant saint Grégoire de Nazianze et saint Basile; comme eux il savait pratiquer la vertu, malgré les séductions qui l'environnaient, et vivre d'une manière irréprochable au milieu de jeunes gens livrés au vice. Ne trouvant auprès des docteurs de ces écoles, au lieu de la vérité qu'il cherchait, qu'une sagesse toute terrestre et mondaine, il résolut de s'attacher uniquement à Dieu et embrassa la vie religieuse dans un monastère de l'Ordre de saint Basile. On reçut avec joie ce jeune Disciple qui portait l'innocence empreinte sur le front et dont toute la conduite annonçait un homme rempli de l'esprit de Dieu. Saint Ghislain eût promptement justifié cette haute opinion qu'on avait de son mérite : à peine fut-il admis dans la communauté, qu'on vit briller en lui les plus belles qualités, unies aux plus touchantes vertus. D'une foi vive et inébranlable, d'une humilité qui le portait à se mettre au-dessous de tous ses Frères, il était encore empressé pour leur rendre les services de la plus affectueuse charité. Ses paroles respiraient toujours l'amour de Dieu, et tous ceux qui l'approchaient trouvaient dans sa conduite un charme innocent qui les attachait, et les enflammait d'ardeur pour l'imiter. Aussi le nouveau religieux était-il la consolation de ses Frères dans le monastère, et lui-même remerciait sans cesse la Providence de la pensée salutaire qu'elle lui avait inspirée d'embrasser ce saint état. Il trouvait dans cet Ordre illustre, fondé par le grand saint Basile, ce que son cœur avait toujours demandé à Dieu, une vie réglée et conforme en tout à ses volontés adorables. Aussi ne faut-il pas s'étonner des progrès rapides qu'il y fit en très-peu de temps. « Semblable à une industrieuse abeille, il cachait dans son cœur le miel composé des plus précieuses vertus, et offrait dans toute sa conduite d'admirables exemples d'obéissance et d'humilité. Ce doux par-

fum qui embaumait son âme lui permettait de dire comme le Roi-Profète : « Vos paroles sont douces à ma bouche, Seigneur, elles sont plus douces que le miel et son rayon. »

Une sainteté si éminente, et dans un âge encore peu avancé, fit impression sur l'esprit des Supérieurs qui ne pouvaient douter que Dieu n'eût sur le jeune Ghislain de grands desseins. Ils jugèrent qu'il était bien digne d'être promu aux Ordres sacrés, au Sacerdoce même, auquel, malgré toutes les instances de son humilité, il dût se préparer. Cette grâce signalée devint comme un aiguillon dans son cœur pour le porter à la perfection, vers laquelle on le vit avancer plus rapidement encore. On trouve des auteurs qui pensent même qu'il fut placé quelques années plus tard sur le siège épiscopal d'Athènes<sup>1</sup>.

Quoiqu'il en soit de cette circonstance de sa vie sur laquelle les hagiographes ne s'accordent pas, saint Ghislain ne put pas gouverner longtemps cette église, et le Seigneur l'appela hors de sa patrie et de sa famille, comme un autre Abraham, pour aller travailler à sa vigne dans une contrée sauvage et éloignée. Un jour donc, tandis qu'il était en prière, il eût une vision qui lui fit connaître qu'il devait aller à Rome pour rendre ses hommages aux saints Apôtres et à leur successeur. Il ne paraît pas que cette révélation lui eût indiqué dès-lors le pays de Hainaut où il vint ensuite. Plein de confiance en Dieu et se soumettant entièrement à sa sainte volonté, le Pontife se hâta d'obéir à cet ordre du ciel; et ayant pris avec lui un certain nombre de ses Disciples, il se dirigea vers Rome avec les sentiments et la piété d'un digne pèlerin.

<sup>1</sup> On peut voir dans les *Acta Sanctorum Belgii*. T. IV, pag. 348 et suivantes, la discussion de cette particularité de la vie de S. Ghislain, sur laquelle les critiques sont fort partagés. Les raisons qu'apporte le docte J. Ghesquière, qui croit que S. Ghislain n'était point évêque, sont incontestablement fortes; d'un autre côté, des auteurs d'un grand poids soutiennent l'opinion contraire, et c'est celle de toutes les églises qui font l'Office du Saint de temps immémorial. S'ils ne peuvent répondre à toutes les objections qui leur sont faites, ne semble-t-il pas qu'il serait bien difficile aussi de renverser les raisons et la tradition sur lesquelles ils s'appuient?



Arrivé dans la capitale du monde chrétien, saint Ghislain, s'abandonnant avec joie aux sentiments de son âme religieuse, visita toutes les églises, les oratoires et les lieux sanctifiés par la présence et les souffrances des Martyrs; prosterné au pied du tombeau des Apôtres saint Pierre et saint Paul, il leur rendit les plus profonds respects et les témoignages de son attachement filial. C'est là que le Seigneur lui manifesta de nouveau sa volonté, en lui disant de passer les Alpes et les autres pays au nord de ces montagnes, jusqu'à ce qu'il rencontrât, non loin du Rhin, un pays appelé le Hainaut où il devait fixer sa demeure. Toujours soumis aux desseins de Dieu sur lui, le saint Apôtre renvoya alors dans leur pays tous les Disciples qui l'avaient accompagné, à la réserve de deux, Lambert et Bellère, avec qui il se dirigea vers les lieux que le Seigneur lui avait indiqués.

Au moment où il arrivait dans les contrées voisines du Hainaut, saint Ghislain entendit prononcer le nom d'un serviteur de Dieu dont l'éloge était sur toutes les lèvres. C'était saint Amand, alors évêque de Maestricht, homme admirable par les incroyables travaux qu'il avait déjà entrepris et par les nombreux monastères qu'il fondait en différentes provinces. Frappé de tout ce qu'on disait de lui, Ghislain se dirigea avec ses deux Disciples vers ce saint Pontife qu'il trouva dans sa ville épiscopale occupé à toutes les fonctions du ministère apostolique. Après avoir conversé ensemble et s'être édifiés et encouragés mutuellement dans l'œuvre si belle et si méritoire de la conversion des âmes, saint Ghislain se retira, et alla dans le Hainaut commencer un monastère à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville qui porte son nom : ce lieu était alors appelé *Ursidongus* *Ursidongue*<sup>1</sup>. Ses vertus attirèrent bientôt les peu-

<sup>1</sup> *Ursidongue*, retraite de l'ours ou de l'ourse. « Conduit par un aigle et une ourse, dit M. de Reiffenberg, dans son histoire du comté de Hainaut, liv. I, page 39, S. Ghislain jeta dans la forêt d'Ursidongue les fondements d'un monastère autour duquel se forma insensiblement une ville. Cette ourse et ce nom donnent une idée suffisante du pays. Des ours au VIII<sup>e</sup> siècle infestaient la forêt de Soignies. » Ceci confirme encore ce que nous avons dit dans la vie de S. Vaast touchant l'ours qu'il rencontra au milieu des ruines et des décombres.

ples auprès de lui et il leur enseignait par ses paroles et encore plus par ses exemples les principes de la vie chrétienne. On ne pouvait assez admirer sa profonde humilité, son inaltérable douceur, sa prière presque continuelle, et son infatigable ardeur au travail. Déjà plusieurs personnes, touchées de sa sainteté, voulaient s'attacher à lui et vivre sous sa conduite : tous se réjouissaient en voyant s'élever dans la contrée un monastère qui serait dirigé par cet homme de Dieu. Sa réputation ne tarda pas à parvenir jusqu'aux oreilles de saint Aubert, évêque de Cambrai, dont ce lieu dépendait.

Le Prélat voulut connaître le pieux étranger qui édifiait ainsi ses ouailles par ses œuvres admirables et le fit prier de venir auprès de lui. Saint Ghislain, dont les désirs étaient prévenus par cette demande, eut hâte de se rendre auprès du vénérable Evêque. S'étant donc mis en route, il arriva le soir dans un village appelé Roisin, entre les villes actuelles de Saint-Ghislain et du Quesnoy : là, après avoir cherché quelque temps, il trouva un homme de bien qui s'empressa de lui donner l'hospitalité. Le matin, au moment où il se disposait à continuer sa route, son hôte lui dit : « Mon Père, je reconnais que vos œuvres sont agréables à Dieu ; je vous supplie donc de vouloir bien revenir chez moi lorsque vous aurez terminé votre visite auprès de l'Evêque. » Cette demande où se révélait la piété de cet homme simple et droit, fut accueillie de saint Ghislain avec joie, et Dieu plus tard la récompensa par une guérison inespérée.

Arrivé à Cambrai, saint Ghislain fut présenté à saint Aubert qui lui adressa ces paroles : « Mon frère, dites-moi qui vous êtes et qu'elle est votre dignité ? » « Je suis grec de nation, répondit saint Ghislain, et chrétien par le caractère : je suis né, j'ai été baptisé et élevé à Athènes. C'est de cette ville que, par l'ordre de Dieu, je suis venu d'abord à Rome, puis vers ce pays. Dans un lieu placé sur la rivière de Haine et qu'on appelle Ursidongus, j'ai entrepris de construire, en l'honneur de Dieu, un oratoire dédié à saint Pierre et à saint Paul, et votre

bonté a prévenu l'intention que j'avais de me rendre auprès de vous, pour vous demander la permission d'achever cette œuvre que j'avais commencée. » Ces paroles si sages et si humbles firent impression sur le cœur du saint Evêque de Cambrai qui se sentait pénétré de respect et d'une affection sincère pour le vertueux étranger. Il l'encouragea donc beaucoup dans son entreprise, l'engagea à terminer promptement et lui promit qu'il irait le visiter et bénir son oratoire aussitôt qu'il serait achevé.

Saint Ghislain, comblé de joie par cette promesse, se mit en chemin pour revenir à Ursidongus. Selon la parole qu'il avait donnée, il s'arrêta à Roisin chez l'hôte charitable qui l'avait reçu à son passage; mais cette homme, dont l'épouse commençait à ressentir les douleurs de l'enfantement, chercha avec soin dans le voisinage et procura à l'homme de Dieu une habitation plus convenable pour y passer la nuit. A peine était-il rentré dans sa demeure, qu'il accourut tout éperdu auprès de saint Ghislain. « Serviteur de Dieu, s'écrie-t-il, venez au secours de mon épouse qui va mourir, daignez prier Dieu pour elle. » Touché jusqu'au fond de l'âme par cette voix suppliante, le Saint lui répondit avec bonté : « Cessez de vous livrer à la tristesse, car quand vous rentrerez chez vous, vous trouverez votre épouse pleine de santé, et elle vous aura donné un fils<sup>1</sup>. » La parole de l'homme de Dieu fut promptement accomplie et elle causa une joie incroyable dans toute la famille et le village. Le Saint baptisa lui-même l'enfant; et le père, afin de témoigner sa reconnaissance, donna une partie de ses biens pour l'achèvement de l'église de saint Pierre et saint Paul, dans le nouveau monastère<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> D'après la légende, le Saint donna sa ceinture pour être placée en forme de baudrier autour du corps de cette femme. De là, dit-on, le nom de Baudri que portèrent, tous les aînés de cette noble famille de Roisin. Vinchant, dans ses annales, ne rapporte cette filiation qu'à partir de 1123 ou environ. Les auteurs des *Acta SS. Belgii*, iv, p. 358, ne paraissent pas très-disposés à admettre certaines circonstances de ce récit.

<sup>2</sup> C'est en mémoire de ce bienfait que le village de Roisin est devenu un lieu de pèlerinage à S. Ghislain pour les femmes dont les couches approchent.

Revenu auprès de ses Disciples, saint Ghislain acheva avec joie les travaux si heureusement commencés. Puis quand tout fut préparé pour la consécration, il envoya un message au vénérable Evêque de Cambrai. « Père, lui disait-il, le temps approche, où, comme vous l'avez promis à votre serviteur, vous daignerez venir donner votre bénédiction à son œuvre. » Saint Aubert ayant invité l'illustre missionnaire de la contrée, saint Amand, qui avait alors repris sa vie apostolique, se rendit avec lui à Ursidongus, qui dès-lors prit le nom de Cella ou La Celle. Tous deux furent reçus avec le plus profond respect par saint Ghislain et les Disciples déjà réunis auprès de lui : au milieu d'un immense concours de peuple accouru pour assister à la cérémonie, ils consacrèrent solennellement à Dieu, sous les auspices de saint Pierre et de saint Paul, cette nouvelle maison de prière, autour de laquelle devait s'élever bientôt la ville de saint Ghislain.

Parmi les nombreux assistants présents à cette solennité, on remarquait le comte Mauger, époux de l'illustre sainte Vaudru. Dieu avait préparé cette circonstance pour le séparer entièrement du siècle et l'attacher uniquement à son service. Nous avons vu dans sa vie comment Dieu se servit des paroles de saint Aubert et de saint Amand pour l'engager à embrasser la vie religieuse. Le Bienheureux Ghislain, témoin de cette conversion éclatante, l'encouragea de toutes les manières. Il fut aussi quelque temps après d'un grand secours à sainte Vaudru pour l'exécution d'une semblable résolution. Cette sainte femme, qui nourrissait depuis longtemps dans son cœur le désir de vivre dans le silence et la prière, et qui même

elles y vont même quelquefois après, quand elles ont été heureusement délivrées. « La ville de S. Ghislain, continue M. Dufau, hagiog. belge, T. I. p. 182, est aussi un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Les pauvres mères qui craignent pour la vie de leurs chers nourrissons, les portent à S. Ghislain. Le prêtre récite sur eux l'Évangile, leur fait toucher les reliques du Saint, et souvent, après ce pieux voyage, les hideuses convulsions et les frayeurs naturelles aux jeunes enfants, surtout à l'époque de la première dentition, se trouvent apaisées : touchant bienfait de la divine clémence qui récompense la foi naïve des mères par le salut de leurs enfants! »

n'avait pas été étrangère à la détermination de son époux, profita de la facilité que lui offrait sa retraite pour se réfugier dans quelque solitude. Saint Ghislain fut le principal instrument dont Dieu se servit pour lui faciliter les moyens d'accomplir son dessein. Il lui fit connaître de quelle manière elle devait agir dans une affaire si délicate et si importante pour fermer la bouche aux contradicteurs, et aux personnes malveillantes qui ne manqueraient pas de la blâmer. Puis, après lui avoir indiqué le lieu où il avait eu d'abord la pensée de se fixer lui-même, c'est-à-dire, Château-Lieu où fut bâtie depuis la ville de Mons, il l'engagea à aller à Cambrai auprès du saint Evêque Aubert pour recevoir de ses mains le voile religieux.

Ces sages conseils de saint Ghislain firent avancer sainte Vaudru dans la pratique des plus sublimes vertus, et augmentèrent encore dans le cœur de sainte Aldegonde, sa sœur, le désir de l'imiter. Ce bonheur lui fut en effet accordé quelque temps après, et elle alla bâtir le monastère de Maubeuge où elle se renferma avec les deux filles de sainte Vaudru.

On ne connaît point le détail des rapports qu'eurent encore jusqu'à la fin de leur vie ces saintes ames, si ce n'est par quelques faits détachés qui montrent combien Dieu se plaisait à répandre sur elle ses faveurs et ses bénédictions. Les auteurs qui citent cette révélation, dans laquelle sainte Aldegonde aperçut l'âme du Bienheureux Amand s'envolant au ciel sous la forme d'un beau vieillard qu'entourait une multitude joyeuse et triomphante, ajoutent qu'elle rapporta cette vision à sa sœur sainte Vaudru et à saint Ghislain. Celui-ci lui dit alors : « Si vous avez mérité de voir le Dieu du ciel couronner son serviteur Amand, c'est pour votre bien, car sachez que la fin de votre vie approche : demandez à Dieu qu'il vous envoie quelque infirmité qui achève de vous purifier, et vous prépare à recevoir la récompense dont jouit déjà le Bienheureux Amand. » Jusque dans la plus extrême vieillesse, saint Ghislain allait de temps en temps converser de choses spirituelles avec la vénérable sainte Vaudru, et lorsque les infirmités de

l'âge ne permirent plus à l'un et à l'autre de faire tout le trajet qui séparait les deux monastères de Celle et de Mons, ils firent bâtir, d'un commun accord, un petit oratoire en l'honneur du saint Martyr Quentin, dans un lieu appelé Quaternion, et où ils se rendirent quelquefois à l'exemple de saint Benoît et de sa sœur sainte Scholastique, dont ils imitaient parfaitement la conduite et la sainteté.

Telle fut la vie de saint Ghislain, ornée de toutes sortes de vertus et de bonnes œuvres. Il répandit dans toute la contrée la bonne odeur de Jésus-Christ et se montra son véritable Disciple par sa charité envers les pauvres, son amour pour Dieu, et pour l'accomplissement fidèle de tous ses devoirs. Il mourut en paix dans un âge avancé, vers l'an 686, et fut enterré par ses disciples dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, en son monastère.

Son corps reposa bien longtemps dans ce lieu, jusqu'à ce que Charlemagne chargea l'Abbé Éléphant d'y construire une église plus grande et plus magnifique. Lorsqu'elle fut achevée, celui-ci pria Halidgaire, évêque de Cambrai, de venir la consacrer, l'an 818, sous le règne de Louis le Débonnaire. Le corps saint y fut alors porté et bientôt après oublié à cause des invasions des Normands et du découragement général qui abattait tous les esprits. Le monastère lui-même resta en ruines jusqu'en 929 : à cette époque, un aveugle averti pendant son sommeil, se rendit auprès de ses décombres, y pria avec ferveur et recouvra la vue. Il fit faire aussitôt des recherches pour retrouver les reliques de saint Ghislain, dont le culte, depuis cette époque, reprit une nouvelle extension. En 933, le monastère fut relevé, mais cinq ans plus tard un incendie le réduisit encore en ruines : heureusement les reliques furent épargnées<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il y avait près de Soissons, dans la terre dite des Allemands, un lieu appelé Le Petit S. Ghislain. Il avait été donné au monastère par l'Abbé Éléphant parent de Charlemagne. On y construisit plus tard un prieuré qui fut aliéné en 1540 par Charles de Croy, évêque de Tournai et abbé de S. Ghislain, (de Bossu, Hist. de la ville de S. Ghislain, page 26).

Elles assistèrent le 22 septembre 1023, à la Consécration de l'église de Saint-André, du Cateau, faite par l'évêque Gérard; en 1030, à la Consécration de la cathédrale de Cambrai; en 1064, à celle de l'église du monastère de Saint-Sépulcre, sous le Bienheureux Liébert. en 1070 à celle de l'église des Apôtres saint Pierre et Paul, à Hasnon.

Tous ces faits prouvent d'une manière éclatante le respect et la vénération que l'on avait au xi<sup>e</sup> siècle pour ce grand serviteur de Dieu : on en trouve d'autres témoignages dans les siècles suivants : en 1161, le 6 juin, les reliques de saint Ghislain sont portées à Maubeuge pour assister à la translation solennelle de celles de sainte Aldegonde. En 1180, elles sont placées dans une nouvelle châsse par Roger, Evêque de Cambrai. En 1491, le 15 janvier, l'Evêque de Cambrai, Henri de Berghes les visita et en sépara un bras pour être présenté à la vénération publique. Ce bras ayant disparu dans les guerres du xvi<sup>e</sup> siècle, l'Archevêque de Cambrai, Louis de Berlaymont, le remplaça, en 1588, par l'autre bras qui fut exposé à la piété des fidèles. En 1626, le jour de saint Luc, François Vander-Burgh, aussi Archevêque de Cambrai, plaça dans une nouvelle châsse, préparée à cet effet, une grande partie des reliques de saint Ghislain, et en 1628, le jour de l'Évangéliste saint Jean, l'abbé de Crespin mit la tête du Saint dans une fierte particulière. Enfin, une confrérie, appelée *Confrérie de la Charité*, fut érigée en l'honneur de saint Ghislain, confirmée en 1120 par l'autorité de Burchard, évêque de Cambrai, et en 1123, par celle du Souverain-Pontife, Callixte II. On l'appela plus tard la Confrérie de Saint-Ghislain. Beaucoup de grands seigneurs et de nobles personnages voulurent en faire partie : nous citerons entre autres Philippe IV, roi d'Espagne, et son épouse. Le Pape Urbain VIII, par une bulle de l'année 1625, enrichit encore cette Confrérie de beaucoup de faveurs spirituelles. Les élèves de l'Université de Louvain, appelés Liliens, avaient adopté saint Ghislain pour leur patron et célébraient chaque année sa fête avec une grande solennité.

Aujourd'hui encore, dans l'église métropolitaine de Cambrai,

il existe une Confrérie de Saint-Ghislain que la piété des fidèles a rendue très-célèbre. Peut-être quelques documents authentiques nous permettraient-ils de la rattacher à celle qui fut confirmée en 1120 par l'Evêque Burchard. Avant la Révolution de 1793, elle appartenait à la paroisse de Saint-Nicolas, mais cette église ayant alors été détruite, les reliques du Saint ainsi que l'association furent transportées à la cathédrale.

Cette Confrérie est double, l'une est particulièrement destinée aux jeunes enfants, l'autre aux grandes personnes. Ces enfants, quelques temps après leur naissance, sont apportés dans l'église par leurs parents et recommandés à la protection du Saint, afin qu'il les délivre des maladies et des dangers auxquels ils sont exposés à cet âge. Si quelques-uns d'entre eux meurent dans les premières années de l'enfance, l'association fait chanter une messe solennelle dite *des Anges*.

Pour les grandes personnes, qui se mettent aussi dans cette Confrérie afin d'être délivrés des accidents et surtout de certaines maladies terribles comme le mal caduc et autres semblables, leur nombre est aussi très-considérable. A la mort de chaque associé, on fait célébrer un obit pour le repos de son âme.

De plus, le mercredi de chaque semaine on chante un salut en l'honneur du saint patron, et le second dimanche d'octobre, sa fête est célébrée avec beaucoup de solennité. Pendant l'Octave qui la suit, une foule de pèlerins de la ville et des villages voisins viennent rendre leurs hommages à leur digne protecteur, et se recommander à sa puissante intercession.

## SAINT SAVIN,

DE LAVÉDAN.

Saint Savin, fondateur de l'abbaye de Saint-Savin de Lavédan, en Bigorre, qu'il ne faut pas confondre avec saint Savin, martyr <sup>1</sup>, naquit au <sup>vi</sup><sup>m</sup> siècle, à Barcelonne, d'une famille

<sup>1</sup> Emprunté à la vie des Saints du Poitou de M. Ch. de Chergé.



riche et noble, alliée au comte de Poitiers. Comme il avait eu le malheur de perdre son père alors qu'il était encore fort jeune, sa mère, qui fondait sur lui seul toutes ses espérances, lui fit donner une solide et brillante éducation dont il sut profiter en faisant dans les sciences des progrès remarquables.

Lorsqu'il eut terminé ses études, il se rendit à Poitiers, où se trouvait alors un de ses parents, nommé Euthilius, qui était gouverneur ou comte de cette importante cité.

Euthilius avait deux enfants jumeaux ; il pria Savin de vouloir bien rester près de lui pour cultiver les heureuses dispositions que semblait annoncer l'un de ses fils, et Savin, ayant accepté cette mission délicate, s'en acquitta avec un zèle et un soin auxquels son jeune élève répondit par des progrès brillants. Le comte de Poitiers, en voyant un tel succès, s'attacha de plus en plus au sage instituteur auquel son fils devait les qualités de l'esprit et du cœur qui devaient en faire un digne héritier de sa puissance, et il voulut le combler de ses dons ; mais Savin, aussi simple qu'il était sage et savant, fit de ses libéralités le meilleur usage en les versant de ses mains dans celles des pauvres.

Excité par de tels exemples, son pieux élève voulut mettre en pratique les leçons qu'il recevait de son maître ; il s'enfuit un jour de la maison paternelle et alla se cacher dans le monastère de Ligugé. Savin fut chargé par la mère du fugitif d'aller le chercher dans cette sainte retraite ; mais il fut si touché lui-même des discours fermes et de l'inébranlable résolution du fils d'Euthilius, qu'il se voua tout entier au service de Dieu.

Après trois ans d'une vie de pénitence et de mortification, il aspira vers une retraite plus profonde encore, et partit de Ligugé avec un de ses frères, se dirigeant du côté des Pyrénées.

A Tarbes, ils trouvèrent un saint Abbé nommé Phronimius, qui gouvernait quelques Moines auxquels ils se joignirent ; puis bientôt après ils entraînèrent Phronimius lui-même ; « et l'on vit, » dit un ancien auteur, « chose nouvelle, la brebis

conduisant le pasteur. » Parvenus au sommet des montagnes arides, les ermites se bâtirent des cellules et un hospice pour le voyageurs égarés. Phronimius ayant quitté son disciple pour retourner au milieu de ses frères, lui laissa néanmoins deux diacres, Silvain et Julien, qui l'aidèrent dans les immenses travaux de sa charité.

Saint Savin mourut après une vie de pénitence et de mortification, et fut enterré dans la vallée de Lavédan. Sur sa tombe s'éleva une abbaye qui prit son nom et qui devint puissante. Détruite par les Sarrasins, reconstruite par Charlemagne et Louis le Débonnaire, son fils, ravagée par les Normands, rétablie encore au x<sup>e</sup> siècle par Raymond, comte de Bigorre, elle vit s'élever au xi<sup>e</sup> siècle une église placée sous le vocable de saint Martin, en souvenir du séjour de son saint fondateur à Ligugé.

Les miracles nombreux obtenus par l'intercession de saint Savin avaient rendu cette abbaye célèbre dans le voisinage, et, jusque dans les derniers temps qui précédèrent la révolution française, elle exerçait une juridiction étendue sur toute la vallée, que régissaient des coutumes spéciales. A cette époque, elle subit le sort de tous les établissements religieux, et ses bâtiments devinrent une propriété particulière.

### SAINT DEUSDEDIT,

ABBÉ DU MONT-CASSIN, MARTYR.

Deusdedit succéda en 833 à saint Apollinaire, abbé du Mont-Cassin ; il gouvernait sagement et saintement ce monastère célèbre, lorsque Sicard, duc de Bénévent et tyran redouté, l'enleva de son couvent, l'enferma dans un cachot et l'y fit mourir de faim et de misère en 834. Son tombeau fut illustré par un grand nombre de miracles.

On rapporte que la mort de Sicard fut horrible.

Saint Deusdedit est nommé au 13 octobre dans le Martyrologe romain.

## SAINT ADALBÉRON,

ÉVÊQUE D'AUGSBOURG.

Saint Adalbéron, de la famille des comtes de Dillinger, fut d'abord moine au monastère d'Ellwanger, qu'il édifia par sa charité et son application à l'étude des sciences ecclésiastiques. Il fut ensuite, en 887, évêque d'Augsbourg, après la mort de Witgor qui mourut en ce temps universellement regretté, et il signala son Épiscopat par le zèle le plus actif et le plus éclairé, pour tout ce qui regardait le bien soit spirituel soit temporel de son diocèse. L'empereur Arnoul qui avait pour lui une vénération singulière, le consultait souvent sur les affaires les plus difficiles et les plus délicates. Il lui confia même l'éducation de son fils nommé Louis-l'Enfant, tant il avait une haute estime de ses connaissances et de sa vertu. Ce grand prince le chargea aussi de réformer la célèbre abbaye de Lorches, qui était tombée dans un relâchement si scandaleux, que l'empereur avait cru devoir priver les religieux du droit d'élire leur Abbé. Saint Adalbéron réussit au-delà de ses espérances dans cette entreprise. Il fut même si content des Religieux, qu'il pria l'empereur Arnoul de révoquer l'ordonnance qu'il avait rendue contre eux. Voici quelle fut la réponse de ce prince, adressée à cette communauté : « Adalbéron nous a prié de  
« vous permettre d'élire votre Supérieur. Nous vous l'accor-  
« dons d'autant plus volontiers à sa demande, qu'il s'est acquis  
« de nouveaux droits à notre bienveillance, par les soins qu'il  
« a pris de faire reflourir la discipline dans votre monastère.  
« Il a méprisé les biens de ce monde qu'il aurait pu s'appro-  
« prier, et il ne pense qu'à amasser des biens pour une vie à  
« venir. »

Saint Adalbéron avait encore une prédilection toute particulière pour l'abbaye de Saint-Gall. Il allait souvent la visiter, et ne manquait jamais de faire aux Moines des présents magnifiques. La régularité et la piété des Religieux de ce monastère l'édifiaient tellement, qu'on lui entendit dire un jour :

Je n'étais venu ici que pour y chercher un Saint, et encore parmi les morts ; mais j'ai trouvé un grand nombre de Religieux qui tous sont des Saints par l'éminence de leurs vertus.

Les savants trouvèrent dans le saint Evêque d'Augsbourg un protecteur éclairé. Il aimait à les encourager, à parler avec eux de leurs ouvrages, à leur donner des conseils. Lui-même était un des hommes les plus instruits de son époque. Il était très-bon musicien pour son temps, et il composa même des airs pour les hymnes de l'Eglise, Il mourut l'an 909, et fut enterré dans l'église de Sainte-Affre à Augsbourg. Il a toujours été honoré comme Saint.

### SAINT GONTHER,

ABBÉ.

Gonther, était un seigneur de Turinge, illustre par sa naissance et sa dignité. Touché du repentir des péchés de sa jeunesse, il abandonna ses grands biens, et se retira dans le monastère d'Altaha, dont saint Godehard était Abbé ; et ensuite il passa dans celui de Guelingue, qui lui appartenait, et où il se distingua par sa ferveur et son austérité. Saint Étienne, roi de Hongrie, son parent, ayant entendu parler de sa haute vertu, désira ardemment de le voir. Il envoya deux fois inutilement l'en prier. Enfin Gonther se rendit à la troisième ; et, avec la permission de son Abbé, il suivit les envoyés du roi, qui le reçut avec une extrême joie, et lui donna mille marques de son estime. Notre Saint se retira ensuite, par la permission de son Supérieur, et avec quelques Moines, dans un désert des forêts de Bohême, où il fonda un Monastère, l'an 1008, et y demeura trente-sept ans, occupé à macérer son corps par les jeûnes et par les veilles. Il y mourut le 9 octobre de l'an 1045.

## LE BIENHEUREUX ALFANO,

ARCHEVÊQUE DE SALERNE.

Né aux premières années du xi<sup>e</sup> siècle, le Bienheureux Alfano fut d'abord moine au Mont-Cassin. Son mérite et ses vertus l'élevèrent bientôt à la dignité d'Abbé, il brillait par sa sainteté et sa science. Aussi le saint Pape Étienne IX le mit sur le Siège archiépiscopal de Salerne, et le sacra lui-même en 1057. Il l'admirait comme Saint, comme théologien, comme philosophe, il admirait sa connaissance parfaite des Saintes-Écritures, ses poésies pieuses, son livre sur le mystère de l'Incarnation. Le Bienheureux Alfano siégea avec honneur, pendant son épiscopat, il eut le bonheur, en 1080, de découvrir les Reliques de l'Apôtre saint Matthieu ; il en fit part au saint Pape Grégoire VII, et mourut six ans après. Il est honoré le 9 octobre.

## LE BIENHEUREUX JEAN LOBÉDAN,

FRÈRE MINEUR.

La ville de Thorn, dans la Prusse occidentale, fut, au commencement du xiii<sup>e</sup> siècle, la patrie du Bienheureux Jean Lobédan, né de parents distingués, qui lui firent donner une excellente éducation chrétienne. Il se donna à Dieu et fut reçu chez les Franciscains de Culm ; il s'y montra là le plus humble des Frères. Il avait une si vive dévotion pour la très-sainte Vierge que plusieurs fois il en obtint des grâces et des faveurs extraordinaires, mais sa vie n'eut pas d'éclat au dehors. Il n'en fut pas ainsi à sa mort. Son corps, enterré dans l'église de son monastère, fut illustré par des miracles et sa sainteté devint célèbre dans toute la Prusse. Aussi est-il regardé comme un des saints Patrons de son pays.

Il avait 60 ans lorsqu'il mourut le 9 octobre 1264.

## SAINT LOUIS BERTRAND,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Ce saint Frère Prêcheur était fils d'un notaire de Valence en Espagne, qui s'appelait Jean-Louis Bertrand : il naquit en cette ville le 1<sup>er</sup> janvier 1520, et il était l'aîné de huit autres enfants qui furent tous recommandables par leur piété. Louis, dès ses premières années, aimait vivement la retraite, il faisait ses prières avec ferveur, et pratiquait des austérités beaucoup au-dessus de son âge. Il était extrêmement sobre dans ses repas ; les amusements et les plaisirs lui étaient à charge, et lorsqu'il pouvait tromper la vigilance de sa mère, il couchait sur la terre nue. On le trouvait souvent à genoux dans quelque lieu secret de la maison, et tout retraçait en lui-même l'esprit de saint Vincent Ferrier dont il était parent. Quand il allait aux écoles publiques, il redoublait de vigilance sur lui-même, de peur que le commerce qu'il avait avec le monde n'affaiblît en lui les sentiments de piété dont il voulait toujours être animé. Jamais il ne perdait de vue la présence de Dieu, et comme il cherchait le Seigneur dans la simplicité de son cœur, il méritait d'entendre sa voix dans les pieuses lectures et dans les prières, qui faisaient ses plus chères délices.

A l'âge de quinze ans, il témoigna un grand désir de prendre l'habit chez les Dominicains de Valence ; mais son père lui représenta que son tempérament n'était point encore formé, et le prieur même des Dominicains lui dit d'examiner encore sa vocation. Ces délais ne firent qu'augmenter le désir du pieux postulant. Quelque temps après, le gouvernement de la maison des Dominicains de Valence fut confié au célèbre Père Jean Micon. Il avait dans sa jeunesse gardé les troupeaux, et dans cet emploi, vil aux yeux du monde, il avait appris à contempler les perfections divines dans les œuvres de la création. Il répétait à ses compagnons les instructions qu'il puisait dans ses lectures et dans les sermons qu'il entendait, et par-là il vint à bout d'en engager plusieurs à mener un genre de vie

très-parfait. Il entra depuis dans l'Ordre des Dominicains, où il introduisit une réforme, se fit une grande réputation par ses prédications, et retira de l'infidélité une partie des Maures d'Espagne. Il composa plusieurs ouvrages de piété, entre autres, des méditations qui annoncent un homme très-consommé dans la science des Saints. Ce fut ce grand serviteur de Dieu qui donna l'habit de son Ordre à Louis Bertrand. Il lui servit lui-même de guide dans les voies intérieures de la perfection ; il lui apprit à aimer les croix et les humiliations, à mépriser toutes les choses créées, à pratiquer les vertus convenables à sa vocation. Il lui répétait souvent que la patience dans les sécheresses et les privations contribue souvent plus à la sainteté d'une âme, que les consolations et les autres faveurs surnaturelles.

Lorsque Louis Bertrand eut été ordonné prêtre, il se fit un devoir de dire la messe tous les jours. Il se préparait à cette grande action par des prières longues et ferventes ; souvent il se purifiait, par le sacrement de Pénitence, des moindres souillures. On ne pouvait le voir à l'autel sans se sentir pénétré des sentiments d'amour et de respect dont il était animé, et qui rejaillissaient jusque sur son extérieur. En 1551, on le fit Maître des Novices. Il enseignait par ses discours et ses exemples, à ceux qui lui étaient confiés, de quelle manière ils devaient renoncer au monde et à leur volonté, et s'unir à Dieu par l'exercice de la prière. Il ne paraissait pas d'abord avoir de talent pour la chaire ; mais il vainquit toutes les difficultés, et prêcha avec beaucoup de fruit, parce qu'il avait toutes les vertus nécessaires pour réussir dans le ministère de la parole. Le royaume de Valence ayant été affligé de la peste en 1557, il se montra supérieur à la crainte qu'inspire ce redoutable fléau ; il vola au secours des pestiférés, et après les avoir aidés à mourir saintement, il leur rendit les derniers devoirs. Dieu lui ayant conservé la vie, il demanda à ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'Évangile aux sauvages de l'Amérique.

Il s'embarqua à Séville en 1562, avec un Religieux de son

Ordre. Durant le voyage, il faisait des instructions aux personnes qui étaient dans le vaisseau, pour les exhorter à conformer leur vie aux maximes de l'Évangile. Ayant abordé dans la Castille-d'Or, province de l'Amérique méridionale, il y répara le couvent des Dominicains qu'il trouva en fort mauvais état, et il se prépara par le jeûne et la prière à l'ouverture de sa mission. Malgré les fatigues du ministère, il ne prenait presque aucun repos ; il couchait souvent à l'air, et ordinairement sur la terre nue, ou sur des pièces de bois. Il ne portait point de provisions comme les autres Missionnaires, ce qui l'exposait à souffrir les rigueurs de la faim, et plusieurs autres incommodités. On lit dans l'histoire authentique de sa vie et dans la bulle de sa canonisation, que Dieu lui communiqua le don des langues avec celui des miracles. Dans l'espace de trois ans, il convertit plus de dix mille âmes dans l'isthme de Panama, dans l'île de Tabago, et dans la province de Carthagène ; il baptisa les habitants de la ville de Tubara et de plusieurs autres lieux adjacents. Ses prédications produisirent le même fruit à Cipacoa. Les sauvages de Paluato, encore plus attachés à leurs infâmes passions qu'à leurs idoles, refusèrent d'abord d'ouvrir les yeux à la lumière du christianisme. Mais les prières, les larmes et les mortifications que Louis Bertrand offrit pour leur conversion, leur obtinrent miséricorde, et ils reçurent enfin l'Évangile avec une grande docilité. Le Saint entreprit ensuite une mission chez les Caraïbes, qui passent pour le peuple le plus grossier et le plus barbare que l'on connaisse ; il alla les chercher dans leurs forêts et sur leurs montagnes. La semence de la parole divine fructifia parmi eux, et il y en eut un grand nombre qui se convertirent. Les habitants des montagnes de Sainte-Marthe le reçurent comme un Ange envoyé du Ciel, et il en baptisa environ quinze cents. Un égal nombre d'Indiens de Paluato vinrent le trouver pour lui demander le Baptême, qu'il leur administra après les avoir instruits avec ses compagnons. Il eut le même succès dans le pays de Montpaïa et dans l'île de Saint-Thomas. Tous les barbares, à la conversion desquels il travailla, attentèrent sou-



vent à sa vie ; mais Dieu le délivra de tous les dangers auxquels il fut exposé.

L'avarice et la cruauté de plusieurs aventuriers espagnols, qui ne pouvaient que rendre le christianisme odieux à des peuples qui le connaissaient à peine, lui inspirèrent de vifs sentiments de douleur. Voyant qu'il ne pouvait remédier aux maux sur lesquels il gémissait, il résolut de retourner en Espagne, où ses supérieurs le rappellèrent vers le même temps. Il arriva à Séville en 1569, et prit la route de Valence. Ayant été élu successivement Prieur de deux maisons de son Ordre, il y fit revivre l'esprit primitif de la règle.

Aux dons surnaturels dont nous avons parlé, Louis Bertrand joignit celui de prophétie. Il prédit que Jean Adorno, noble Génois, deviendrait un grand serviteur de Dieu, et qu'il instituerait une nouvelle Congrégation religieuse, ce qui fut vérifié dans l'institution de l'Ordre des Clercs réguliers appelés Mineurs, qu'Adorno fonda dans la suite. Sainte Thérèse l'ayant consulté sur plusieurs difficultés, elle reçut de ses avis autant de lumière que de consolation. Il fit la réponse suivante à la lettre qu'elle lui avait écrite au sujet de la réforme qu'elle projetait d'établir parmi les Carmes. « Comme il s'agit de la gloire de Dieu dans votre entreprise, j'ai pris quelque temps pour la lui recommander dans mes faibles prières, et c'est ce qui m'a empêché de vous répondre plus tôt. Vous devez prendre courage au nom du Seigneur qui favorisera votre entreprise. C'est de sa part que je vous assure que votre réformation se fera dans l'espace de cinq ans, et qu'elle deviendra un des plus beaux ornements de l'Église. »

Louis Bertrand prêcha pendant douze ans, avec autant de zèle que de fruit, dans plusieurs diocèses d'Espagne ; il forma en même temps d'excellents Prédicateurs qui lui succédèrent dans le ministère de la parole, et qui eurent le même succès : il leur recommandait surtout l'humilité et l'amour de la prière. Les paroles, disait-il, sans les œuvres, ne touchent ni ne changent les cœurs ; il faut que l'Esprit de prière les anime : c'est de là qu'elles tirent leur force et leur efficacité, autrement

elles ne seront qu'un vain son. Quand un prédicateur ne sent rien, il ne remue point ses auditeurs, quoiqu'il flatte les oreilles par son éloquence. Ceux qui ne recherchent que les applaudissements, révoltent par leur affectation ou par leur vanité ceux qui les écoutent, mais on ne résiste guère au langage du cœur. On ne doit, ajoutait-il, juger du fruit d'un sermon que par les larmes et le changement des auditeurs. On a réussi quand on a détruit les inimitiés, inspiré l'horreur du péché, ôté la cause des scandales, réformé les vices ; encore faut-il dans ces occasions rapporter à Dieu seul le bien dont on a été l'instrument, et se regarder comme un serviteur inutile. Au reste, il ne recommandait rien aux autres, qu'il ne le pratiquât le premier. On admirait surtout son humilité au milieu des plus grands honneurs. Il se préservait du venin de la vaine gloire par la pensée des jugements de Dieu. Sans cesse il conjurait le ciel de bénir les travaux de son zèle, et il exhortait toutes les personnes pieuses à demander avec lui la conversion des pécheurs. Il invitait toutes les créatures à se joindre à lui, à unir leurs cris aux siens, afin de toucher la divine miséricorde en faveur de tant d'âmes qui sont sur le bord du précipice, sans penser aux dangers qu'elles courent. Rien ne lui paraissait pénible dès qu'il s'agissait de concourir à leur salut. Il trouvait un sujet de joie dans les croix les plus pesantes, et dans les plus rigoureuses austérités. Les deux dernières années de sa vie, il fut affligé de diverses maladies ; et on l'entendait souvent répéter avec saint Augustin : « Coupez, « brulez, Seigneur, ne m'épargnez point sur la terre, pourvu « que vous me fassiez miséricorde dans l'éternité. » Il ne diminuait rien pour cela de sa pénitence ni de ses travaux.

En 1580, il prêcha encore l'Avent à Xativa, et le Carême dans la cathédrale de Valence ; mais il se trouva mal dans la chaire de cette dernière ville, et on fut obligé de l'emporter chez lui. Sa maladie étant devenue dangereuse, tous ses amis fondant en larmes s'empressaient de le visiter. Il voyait arriver tranquillement le jour de sa mort, et il l'avait prédit un an auparavant à quelques-uns de ses amis, entre autres à l'Arche-

vêque de Valence, et au Prieur des Chartreux. L'Archevêque le servait lui-même, et il ne le quitta point tant qu'il vécut. Enfin Dieu l'appela à lui le 9 octobre 1580, dans la cinquante-cinquième année de son âge. Plusieurs guérisons miraculeuses attestèrent sa sainteté. Paul V le béatifica en 1608, et Clément X le canonisa en 1671.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

M. l'Abbé de Musy, du diocèse d'Autun, était atteint depuis vingt ans d'une paralysie qui l'empêchait de marcher. Il était obligé de se faire transporter à bras ou sur une chaise roulante. Il arriva à Lourdes le vendredi 8 août 1873. Pendant six jours il se plongea dans la piscine, espérant que cette eau miraculeuse rendrait à son corps la vigueur et le mouvement. Le jeudi 14, Madame la baronne de la Rue, femme du sous-préfet de Saint-Malo, fut après douze ans de paralysie et de cruelles souffrances, soudainement guérie en touchant pour la première fois le sol de la grotte. Ce miracle accrut l'espérance de l'Abbé de Musy, et des nombreux pèlerins qui s'intéressaient à lui. Le jour de l'Assomption, il entendit deux Messes dans la Crypte à l'autel de la très-sainte Vierge, et reçut la sainte Communion. Une troisième Messe ayant été dite, il y voulut assister. A l'Élévation, il se mit à genoux, il était huit heures du matin. On le regarda avec étonnement, craignant de le voir tomber. A neuf heures, on lui approche sa chaise roulante; mais se levant sans effort, il s'agenouille pour adorer Notre-Seigneur, se relève et va dire à une dame paralytique : « Madame, la très-sainte Vierge vient de me faire une grande grâce : elle m'a guéri. Ayez confiance, je la prierai pour vous. » Il sort de la Crypte et descend à pied à la source miraculeuse, par le chemin le plus long, récitant l'*Ave Maria*. Il entre dans la grotte, où le Frère, le voyant marcher, lui apporte en pleurant un cierge qu'il lui gardait, ayant depuis la veille le pressentiment qu'il serait guéri. La foule reconnaît le prêtre infirme qu'elle voyait porter depuis

six jours ; elle crie au Miracle, et le prie de marcher : Il marche, il la bénit ; il signe les images, les livres qu'on lui apporte. Il raconte sa maladie et sa guérison. Les pèlerins accourent de toutes parts. On entonne le *Magnificat* ; il y a des larmes dans tous les yeux. Le lendemain, qui était un samedi, un inconnu alla voir l'Abbé de Musy, et lui dit : « Je viens vous remercier. Votre miracle m'a converti. Il y a quarante ans que je ne fréquentais plus les Sacrements. En venant à Lourdes, j'ai promis à ma sœur de me convertir si je voyais un miracle. J'étais devant la grille lorsque vous racontiez le vôtre. Cé récit m'a convaincu. Je me suis confessé, et je vous demande la faveur de communier à votre Messe. » Monsieur de Musy l'embrassa et lui dit que ce miracle lui causait autant de joie que le sien. Le dimanche, il dit sa Messe dans la Crypte à l'autel du miracle. Il y avait onze ans qu'il n'avait offert le Saint-Sacrifice. La première personne qu'il communia fut le converti du 13, et la seconde Madame de la Rue qui avait été guérie le 14. Revenu dans sa famille, chacun put s'assurer que sa guérison était complète.

#### MARTYROLOGE ROMAIN.

A Paris, fête de saint Denys l'Aréopagite, évêque, saint Rustique, prêtre et Eleuthère, diacre, martyrs ; desquels Denys,

SEPTIMO IDUS OCTOBRI8.

Lutetiæ Parisiorum natalis sanctorum Martyrum Dionysii Areopagitæ Episcopi, Rustici Presbyteri, et Eleutherii Diaconi : ex quibus Dionysius ab Apostolo Paulo baptizatus, primus Atheniensium Episcopus est ordinatus : deinde Romam veniens, a beato Clemente Romano Pontifice in Gallias prædicandi gratia directus est, et ad præfatam urbem deveniens, cum ibi per aliquot annos commissum sibi opus fideliter prosequeretur, tandem a Præfecto Fescennino post gravissima tormentorum genera una cum sociis gladio animadversus, martyrium complevit. — Eodem die memoria sancti Abrahæ Patriarchæ, et omnium credentium Patris. — Apud Juliam in territorio Parmensi, via Claudia, sancti Domini Martyris sub Maximiano Imperatore : qui cum vellet persecutionis rabiem declinare, a persequentibus gladio transverberatus, gloriose occubuit. — Apud Cassinum sancti Deusdedit qui a Sicardo tyranno in carcerem trusus, illic fame et ærumnis confectus, reddidit spiritum. — In

ayant été baptisé par l'Apôtre saint Paul, fut ordonné premier Évêque d'Athènes. Dans la suite étant venu à Rome, il fut envoyé dans les Gaules, par le Pape saint Clément, pour y prêcher l'Évangile; étant venu à la ville susdite et s'y étant employé pendant quelques années à remplir avec fidélité la charge qui lui était confiée, il consumma enfin son martyre, ayant par ordre du préfet Fescenninus, souffert diverses sortes d'horribles tourments et ayant été frappé du glaive avec ses compagnons.

Le même jour, commémoration de saint Abraham, Patriarche, père de tous les croyants.

A Borgo-San-Donnino, dans le Parmesan, sur la voie Claudienne, saint Domnin, martyr, sous l'empereur Maximien, qui, lorsqu'il voulait éviter la rage de la persécution, fut percé du glaive par ceux qui le poursuivaient, et mourut glorieusement.

Au Mont-Cassin, saint Deusdedit, abbé, qui ayant été jeté en prison, par le tyran Sicard, y mourut épuisé de faim et de peines.

En Hainaut, saint Guislein, évêque et confesseur, qui abdi quant l'épiscopat, pratiqua la vie monastique dans le monastère qu'il avait fait bâtir et y brilla par de nombreuses vertus.

A Jérusalem, saint Andronic et sainte Athanasie, sa femme.

A Antioche, sainte Publie, abbesse, qui lorsque Julien l'Apostat passait, chanta avec ses Religieuses ces paroles de David : « Les idoles des nations ne sont que de l'or et de

*Hannonia sancti Gislani Episcopi et Confessoris, qui, relicto Episcopatu, Monachi vitam in monasterio a se constructo exercens, multis virtutibus claruit. — Valentia in Hispania Tarraconensi sancti Ludovici Bertrandi Ordinis Praedicatorum, qui apostolico spiritu clarus, Evangelium quod Americanis praedicaverat, vitae innocentia, multisque editis miraculis confirmavit. — Jerosolymis sanctorum Andronici, et Athanasiae ejus conjugis. — Antiochia sanctae Publiae Abbatissae, quae transeunte Juliano Apostata, Davidicum illud cum suis virginibus canens : Simulacra Gentium argentum et aurum : et, similes illis sunt qui faciunt ea : Imperatoris jussu alapis caesa est, et graviter objugata.*

« l'argent, et que ceux qui les font deviennent semblables « à elles. » Cet empereur la fit souffleter cruellement et reprendre.

**Additions des autres Martyrologes.**

Sainte Larcie, martyre, femme de saint Lisbius, premier Chrétien et premier Martyr de Paris. De plus, un grand nombre d'autres Martyrs, massacrés après la mort de saint Denys.

Sainte Olle, vierge très-honorée dans le Cambrésis.

Saint Bonole et saint Arnoud, évêques de Metz.

Saint Gémine, moine près de Narni, au duché de Spolète, ix<sup>e</sup> siècle.

Sainte Afre, martyre dans l'île de Candie.

Saint Gosvin ou Gossuin, abbé d'Aichin dans le Hainaut, xii<sup>e</sup> siècle.

Saint Baractal, martyr à Spolète, iv<sup>e</sup> siècle.

Sainte Austregilde, mère de saint Leu.

Le Vénérable Tifroy, évêque d'Amiens.

Saint Pierre de Galatie, moine honoré chez les Grecs.

Saint Bernard, abbé de Mont-Sauve.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

François Anbergier, prêtre du diocèse d'Autun, pour refus de serment, déporté, mort sur le navire *les Deux Associés*, le 9 octobre 1794 à l'âge de 53 ans.

Emmanuel Guillaume Michel Deschamps, prêtre du monastère du Havre, déporté, mort à Rochefort le 9 octobre 1794, à 42 ans.

Louis Pierre Enis, prêtre du diocèse de Besançon, n'ayant fait aucun serment, déporté à la Guyane, mort à l'hôpital de Cayenne le 9 octobre 1798 à l'âge de 40 ans.

Jean Combaut, vicaire à Saint-Paul-de-Léon, pour refus du serment schismatique, déporté dans le désert de Kouanama et mort là du scorbut, le 9 octobre 1798, à 44 ans.

## DIXIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus. — Saint Géréon et ses compagnons, martyrs. — Saint Clair, évêque de Nantes. — Sainte Tanche, vierge et martyre. — Saint Paulin, évêque d'York. — Sainte Telchide, vierge et abbesse de Jouarre. — Saint Venant, ermite et martyr. — Le Bienheureux Hugues de Mâcon, évêque d'Auxerre. — Le Vénérable Achard, évêque d'Avranche. — Saint Jean de Bridlington, chanoine régulier. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT FRANÇOIS DE BORGIA,

TROISIÈME GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS <sup>1</sup>.

La plupart des Chrétiens sont effrayés par la sévérité des maximes de l'Évangile, et vivent de manière à faire croire qu'ils veulent, pour ainsi dire, composer avec Dieu et le monde. Cela vient de ce qu'ils se forment une idée fausse de la vertu,

<sup>1</sup> Sa vie par Ribadeneira, qui fut neuf ans son confesseur, est le meilleur ouvrage de cet auteur. Il avait d'ailleurs toutes les qualités requises pour représenter les actions du Saint avec cet esprit qui en avait été le principe. On préfère la vieille traduction française de cette vie par Bétencourt, à la version latine qu'en a donnée le P. Andrée Schott. Nous avons aussi une bonne vie de saint François de Borgia, par le P. Verjus, jésuite français ; elle est écrite avec beaucoup d'élégance ; et l'auteur, en profitant du travail de Ribadeneira, en a conservé toute l'onction. Il s'est également servi d'une vie du Saint, par le Père Eusèbe de Nierremberg, qui écrivait en 1644, ainsi que d'une autre vie manuscrite, composée peu de temps après la mort du Saint, par le Père Denys Vasquez, qui avait longtemps vécu avec lui, et qui avait été plusieurs années son confesseur. L'original de ce Ms. se gardait dans la maison professe des jésuites d'Espagne. Le P. Vasquez manque de méthode ; mais il rapporte les faits avec exactitude. Le P. Verjus cite encore des mémoires Mss. qui lui ont été fournis par les descendants du Saint, de la famille duquel il y a encore plusieurs branches en Espagne, dont la principale est celle du duc de Gandie. Voyez aussi Orlandini, *Hist. Societ.* l. VIII, et surtout Sacchini, *ibid.* t. III, avec les additions curieuses que Bartoli a faites à cette histoire d'après les archives de la maison professe des Jésuites de Rome.

et qu'ils mesurent sur leur lâcheté l'étendue de leurs devoirs. Si, fermement résolus de se revêtir de l'esprit de Jésus-Christ, ils ouvraient leurs cœurs à la grâce, ils verraient bientôt évanouir leurs prétendues difficultés. C'est ce qu'éprouva dans le monde, à la cour, dans l'état religieux, et dans les fonctions apostoliques du ministère, le Saint dont nous allons donner la vie.

François de Borgia eut pour père Jean de Borgia, troisième duc de Gandie, et grand d'Espagne, et pour mère Jeanne d'Aragon, fille d'Alphonse, fils naturel de Ferdinand V, roi d'Aragon, qui, outre ses propres états, gouvernait encore ceux de la reine Jeanne de Castille sa fille, et de Charles son petit-fils, qui fut depuis empereur. La famille de Borgia florissait en Espagne depuis longtemps; mais elle reçut un nouveau lustre du Cardinal Alphonse de Borgia, qui en 1455 fut placé sur le Saint-Siège, sous le nom de Calixte III. François naquit en 1510, à Gandie, ville du royaume de Valence, où était le principal établissement de sa maison. Sa pieuse mère avait une grande dévotion à saint François d'Assise, et elle fit vœu que si elle mettait heureusement un fils au monde, elle lui donnerait le nom de ce grand Saint. Sa prière fut exaucée, et elle tint la promesse qu'elle avait faite à Dieu.

Son fils était à peine en état d'articuler quelques sons, qu'elle lui apprit à prononcer les noms sacrés de Jésus et de Marie. Il savait dès l'âge de cinq ans les premiers principes de la Religion, et il paraissait déjà pénétré de la sainteté du Christianisme. Il se montrait doux, modeste, affable envers tous ceux qui vivaient avec lui. Les sentiments de gratitude et de générosité dont il donnait des marques, firent juger dès lors qu'il avait l'âme naturellement grande. En effet, la gratitude a sa source dans la bonté du cœur, et la générosité, si elle est réglée par la prudence et par la charité, est la plus belle vertu d'un prince, qui n'est placé au-dessus des autres que pour leur faire du bien. Lorsqu'il eut atteint sa septième année, on lui donna pour précepteur le docteur Ferdinand, qui réunissait à



la piété le savoir et la prudence. On lui choisit en même temps un excellent gouverneur pour le former aux exercices convenables à sa naissance, et proportionnés à son âge. Ses parents ne se décidèrent dans le choix des personnes qu'ils mirent auprès de lui, que par les vues les plus pures de la Religion, persuadés que les premiers principes influent puissamment sur toute la suite de la vie.

Le jeune François fit de rapides progrès dans les lettres et dans la vertu : l'amour de l'étude ne prenait rien sur ses exercices de piété ; il aimait à entendre la parole de Dieu ; il avait surtout une tendre dévotion pour les souffrances de Jésus-Christ, qu'il honorait chaque jour par certaines pratiques. Sa pieuse mère étant tombée dangereusement malade, il allait souvent se renfermer dans sa chambre, quoiqu'il n'eût que dix ans ; et là, il priaït pour elle avec beaucoup de larmes, après quoi il prenait une rude discipline. Il ne quitta plus dans la suite cette pratique de mortification. Dieu permit cependant que la duchesse de Gandie ne relevât point de sa maladie ; elle mourut en 1520. Cette perte fut extrêmement sensible à François ; mais la foi surmonta la nature, il modéra sa douleur, et se soumit avec résignation à la volonté Divine. Il se rappelait sans cesse les sages conseils que sa mère lui avait donnés, et il forma la résolution d'en faire toujours la règle de sa conduite.

L'Espagne était alors en proie aux troubles qu'avaient excités les mécontentements occasionés par la régence. Les rebelles profitant de l'absence du jeune roi (Charles-Quint), qui venait d'être élu empereur, et qui était alors en Allemagne, pillèrent les maisons des seigneurs du royaume de Valence, et se rendirent maîtres de la ville de Gandie. Le duc s'enfuit avec toute sa famille. Lorsqu'il fut à Saragosse, il remit François son fils, âgé de douze ans, entre les mains de l'Archevêque Jean d'Aragon, son beau-frère. Le Prélat se chargea de l'éducation de son neveu, et lui donna d'excellents maîtres pour lui apprendre les sciences, et le former aux exercices convenables à sa naissance. Le jeune François s'appliqua surtout à

faire des progrès dans la vertu. Ayant entendu deux sermons, l'un sur le Jugement dernier, et l'autre sur la Passion de Notre-Seigneur, il en fut si vivement touché, qu'il conserva le reste de sa vie une grande crainte de la justice divine, et un grand désir de mourir pour Celui qui l'avait racheté au prix de son sang. Quelques temps après il fit un voyage à Baëza pour aller voir son aïeule : c'était dona Marie de Luna, femme de don Henriquez, oncle du roi Ferdinand, et grand général de Léon. François tomba malade à Baëza ; il y souffrit de grandes douleurs pendant six mois, mais il les sanctifia par sa patience et son humilité. Sa santé étant rétablie, ses parents l'envoyèrent à Tordésillas, et l'attachèrent à l'Infante Catherine, sœur de Charles-Quint, laquelle fut mariée, en 1525, à Jean III, roi de Portugal. Le duc de Gandie, qui avait de plus grandes vues par rapport à son fils, le rappela lorsque la princesse partit pour le Portugal, et pria l'Archevêque de Saragosse de prendre soin de son éducation.

François avait alors quinze ans. Sa rhétorique achevée, il fit son cours de philosophie sous un maître habile. Il ne prit de cette science que ce qu'elle a d'utile, et sut se précautionner contre certains abus de la méthode scholastique, plus communs alors qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ses maîtres ne se contentèrent pas de lui former le goût et le jugement, ils étendirent encore ses connaissances, en mettant de la variété dans l'objet de ses études. Enfin ils lui inspirèrent l'amour du travail, et lui apprirent le moyen de le rapporter à la pratique de la vertu.

A l'âge de dix-huit ans, il se sentit une forte inclination pour l'état religieux, et il l'aurait suivie, s'il eût été maître de disposer de sa liberté. Vers le même temps il fut tourmenté par de violentes tentations d'impureté ; mais il en triompha par l'usage fréquent de la confession, par des prières ferventes, par des lectures pieuses, par la pratique de la mortification et de l'humilité, par la défiance de soi-même, et par une ferme confiance en Dieu, qui peut seul accorder le trésor inestimable de la chasteté. Son père et son oncle, qui voulaient

le distraire du dessein où il était de se faire religieux, l'envoyèrent à la cour de Charles-Quint en 1528 : ils espéraient que le nouveau genre de vie qu'il allait mener lui donnerait d'autres pensées.

François fit paraître à la cour une prudence qu'on remarquait à peine dans les personnes les plus âgées. Son assiduité à ses devoirs, relevée par l'éclat de sa vertu, l'eurent bientôt distingué. Il avait le cœur noble, généreux et reconnaissant. Il honorait Dieu dans le prince, et c'était au Seigneur qu'il rapportait ses actions et les marques de faveur qui étaient la récompense de ses services. Il faisait observer le plus bel ordre dans son domestique. Chaque jour il entendait la Messe, et il avait ses heures réglées pour la lecture et la prière. Il assistait aux sermons autant qu'il lui était possible ; il aimait à converser avec les personnes pieuses, et s'approchait du Sacrement de pénitence presque tous les dimanches et les principales fêtes. Il voulait aussi que ces jours fussent célébrés dignement par tous ceux qui lui étaient attachés ; mais quoiqu'il ne goûtât de plaisir que dans la compagnie des personnes pieuses, il était affable envers tout le monde, et s'empressait d'obliger tous ceux auxquels il pouvait rendre service. La médiansance lui était en horreur, et il ne permettait jamais que l'on blessât la réputation du prochain en sa présence. Son âme ne fut jamais souillée d'aucune de ces passions qui sont si communes dans les cours. Le jeu lui paraissait indigne d'un Chrétien : on y perd, disait-il, son argent, son temps, sa piété et sa conscience. Par les précautions qu'il prenait lorsqu'il était obligé de se trouver avec des femmes, on découvrait jusqu'à quel point il portait l'amour de la pureté ; son exemple prouva que la pratique du Christianisme est le plus sûr moyen de se faire aimer et estimer universellement. Rien en effet ne touche plus que la vue d'un homme qui, bien pénétré de l'esprit de la Religion, ne s'occupe que de l'accomplissement de ses devoirs, et cherche uniquement dans toutes ses actions la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. Les méchants eux-mêmes, qui le persécutent quelquefois, parce que sa conduite est la censure de

leurs dérèglements, lui rendent justice tôt ou tard, et c'est à lui qu'ils s'adressent pour trouver quelque consolation dans leurs peines. La vertu a bien plus de pouvoir encore lorsqu'elle est jointe à la naissance et aux grandes places, L'empereur avait une telle vénération pour François de Borgia, qu'il l'appelait *le Miracle des princes*.

L'impératrice avait conçu pour lui les mêmes sentiments ; aussi forma-t-il le dessein de lui faire épouser Éléonore de Castro, qu'elle avait amenée avec elle de Portugal, qu'elle honorait de toute sa confiance, et qui réunissait à une naissance illustre une rare piété, avec toutes les qualités de l'esprit et du cœur. L'empereur approuva ce dessein, et le fit approuver au duc de Gandie. François consentit au mariage qu'on lui proposait, parce qu'il était agréable au prince et à sa famille, et parce qu'il connaissait l'éminente vertu d'Éléonore ; c'était d'ailleurs un moyen de s'avancer à la cour. Tout étant arrêté pour la cérémonie de ce mariage, François et Éléonore s'y disposèrent par les actes de religion les plus fervents, afin d'attirer sur eux les bénédictions du Ciel. L'empereur donna au Saint, en cette occasion, une nouvelle preuve de son estime, en le faisant marquis de Lombay, et grand écuyer de l'impératrice. Comme il connaissait sa prudence et sa fidélité, il l'admit dans son conseil, et conférait souvent avec lui sur les affaires les plus importantes de l'état.

Le marquis préférait à tous les amusements celui de la musique : il jouait de plusieurs instruments, et chantait avec beaucoup de grâce ; mais il ne lui arrivait jamais de chanter des airs profanes. Il composait lui-même, et il fit divers motets que l'on chantait dans quelques églises d'Espagne, et que l'on appelait les *œuvres* du duc de Gandie. Il accompagnait aussi l'empereur à la chasse ; il se rendit fort adroit dans cet exercice, auquel il prenait d'ailleurs beaucoup de plaisir ; mais il avoua depuis qu'il avait alors recours à de fréquentes aspirations, pour se prémunir contre les dangers inséparables de la dissipation. Les différents spectacles de la nature qui s'offraient à ses yeux, le ravissaient en admiration pour les perfections

infinies du Créateur de l'univers ; il ne pouvait penser à l'obéissance et à la docilité des animaux, sans gémir sur l'ingratitude des hommes envers un Dieu qui les comble tous les jours de bienfaits. Les réflexions qu'il faisait alors le touchaient vivement, et il se cachait quelquefois dans des lieux solitaires pour s'y livrer avec plus de liberté. Ayant remarqué que l'empereur aimait les mathématiques, il les étudia sous le même maître, et il se rendit habile dans la partie de cette science qui a pour objet l'art militaire. Le prince, instruit de sa capacité, voulut qu'il l'accompagnât dans la guerre qu'il fit à Barberousse en 1535, et dans celle qu'il fit à la France l'année suivante. Ce fut lui qu'il chargea d'aller porter à l'impératrice des nouvelles de sa santé et de ses succès.

Dans une maladie dangereuse que le marquis essuya en 1535, il forma la résolution de ne plus lire que des livres de piété, tels que les vies des Saints, et surtout l'Écriture. Il portait toujours avec lui le Nouveau-Testament, et un bon commentaire qui lui donnait l'intelligence des textes difficiles. Il le lisait attentivement, et se pénétrait, par la méditation, des vérités salutaires qui y étaient contenues. En 1557, il eut une nouvelle maladie à Ségovie, où la cour s'était rendue : elle fut si dangereuse, que les médecins désespérèrent de sa vie. Comme il avait perdu l'usage de la parole, il priait dans son cœur pour obtenir la grâce de mourir saintement ; mais sa dernière heure n'était point encore arrivée : il recouvra la santé. Ces diverses maladies cependant étaient autant de moyens que Dieu employait pour le purifier : il se détachait de plus en plus du monde ; quoiqu'il eût mené à la cour une vie vertueuse, il n'était point encore mort parfaitement à lui-même ; il y avait toujours dans son cœur une certaine affection pour les choses créées. Il craignait que le poison du péché ne se fût glissé dans son âme, et ne l'eût privé de la grâce ; mais le moment de son entière conversion arriva bientôt.

Il perdit, en 1537, son aïeule, nommée en Religion Mère Marie-Gabrielle. On l'appelait, avant sa retraite, dona Maria Henriquez. Elle était cousine-germaine du roi Ferdinand, et

avait épousé Jean de Borgia, second duc de Gandie. Elle resta veuve dans sa dix-neuvième année, avec deux enfants, Jean, père de notre Saint, et Isabelle, qui devint Abbessse du monastère des Clarisses de Gandie, où elle avait pris l'habit, et qui passa le reste de sa vie dans les pratiques austères de la pauvreté et de la pénitence. Lorsqu'elle eut marié son fils, et qu'elle le vit père de François de Borgia, elle embrassa le même institut à l'âge de trente-quatre ans. Les médecins lui représentèrent inutilement que sa santé ne lui permettait point de suivre la Règle, et qu'elle mourrait certainement dans l'année : elle ne voulut point déférer à leurs conseils ; elle fit profession, et vécut trente-trois ans sous la conduite de sa fille. Les vertus qu'elle avait pratiquées lui donnèrent tant de consolations dans sa dernière maladie, qu'elle pria ses sœurs de chanter le *Te Deum*, immédiatement après sa mort, en actions de grâces de son heureux passage à l'éternité.

François fut singulièrement touché de la mort de son aïeule, et il disait depuis qu'elle lui avait inspiré une nouvelle ardeur de se consacrer au service de Dieu. Cependant le Ciel bénit son mariage d'une heureuse fécondité ; il en sortit cinq garçons et trois filles, savoir, Charles, qui était duc de Gandie lorsque Ribadeneira écrivait la vie du Saint ; Jean, Alvarez, Fernandez, Alphonse et Isabelle, Jeanne et Dorothee. Cette dernière se retira chez les Clarisses de Gandie, où elle mourut fort jeune. Tous les autres enfants de François se marièrent, furent élevés à des places très-considérables, et laissèrent des héritiers de leur nom et de leurs dignités.

Les épreuves dont nous avons parlé ne furent pas les seules par lesquelles passa le marquis de Lombay ; Garcilas de Véga, célèbre poète espagnol, et son intime ami, fut tué au siège d'une place de Provence en 1537. Cette perte lui fut extrêmement sensible. Deux ans après il vit mourir l'impératrice. Elle fut enlevée de ce monde dans le temps que les états de Castille se tenaient à Tolède. Le marquis et la marquise de Lombay furent chargés de garder le corps de la princesse, et de le conduire à Grenade, où il devait être enterré. Quand le convoi fut

arrivé dans cette ville, on ouvrit le cercueil selon l'usage, afin que le marquis jurât que le visage que l'on voyait était celui de l'impératrice ; mais ce visage était si défiguré, qu'il ne fut pas possible de le reconnaître ; le cadavre, d'ailleurs, exhalait une odeur si infecte, que personne ne pouvait la supporter. François cependant fit le serment ordinaire, parce que ses soins lui répondaient que c'était véritablement le corps de la princesse. Frappé du hideux spectacle dont il avait été témoin, il se disait à lui-même : « Où sont ces yeux si brillants ? » Qu'est devenue cette beauté que nous admirions il y a peu de temps ? Est-ce vous, dona Isabelle ? Est-ce l'impératrice, ma souveraine, ma maîtresse ? » L'impression que ce spectacle avait faite sur son âme fut aussi durable que sa vie. Il passa la nuit suivante sans dormir. Prosterné dans sa chambre et fondant en larmes, il se disait à lui-même : « O mon âme ! que puis-je chercher dans le monde ? Jusqu'à quand poursuivrai-je une ombre vaine ? Qu'est devenue cette princesse qui nous paraissait si belle, si grande, si digne de nos respects ? La mort, qui a traité de la sorte le diadème impérial, est toute prête à me frapper ? N'est-il pas de la sagesse de prévenir ses coups, en mourant au monde dès ce moment, afin qu'à ma mort je puisse vivre en Dieu ? » Ensuite il pria le ciel de le tirer de l'abîme de ses misères, de l'éclairer, de le fortifier par sa grâce, et de lui faire constamment aimer un maître dont rien ne pourrait jamais le détacher.

Le lendemain étant allé au service de l'impératrice, il entendit son éloge funèbre. Le Prédicateur, qui était le célèbre Jean d'Avila, peignit, avec autant d'onction que d'énergie, la vanité des biens du monde, et le néant des grandeurs humaines qui nous échappent à la mort ; il s'étendit ensuite sur les suites formidables de la mort, et fit sentir toute la folie de ceux qui n'emploient point une vie passagère à s'assurer ce qui est pour eux d'une conséquence infinie. Ce discours acheva la conversion du marquis de Lombay, et le jour même il envoya chercher Jean d'Avila pour lui découvrir le fond de son âme, et le désir qu'il avait de quitter le monde pour toujours.

Le Serviteur de Dieu le confirma dans la résolution où il était de renoncer au séjour de la cour, pour se livrer à la piété avec plus de ferveur. François ne balança plus de faire ce que la grâce lui inspirait, et peu de temps après il s'engagea, par vœu, à entrer dans quelque Ordre religieux, s'il survivait à sa femme.

Mais l'empereur, loin de consentir à sa retraite, le fit vice-roi de Catalogne, et le créa chevalier et commandeur de l'Ordre de Saint-Jacques, le plus honorable des Ordres militaires d'Espagne. Le vice-roi faisait ordinairement sa résidence à Barcelonne. A peine François y fut-il arrivé, que toute la province prit une face nouvelle. Les grands chemins ne furent plus infestés par les bandits; le vice-roi marcha lui-même contre eux; il fit punir les plus coupables selon la rigueur des lois; mais il leur procura en même temps tous les secours spirituels, afin qu'ils pussent mourir saintement. Il veillait sur la conduite des magistrats, et réprimait, autant qu'il était en lui, tous les abus inventés par la chicane pour rendre les procès interminables. Les écoles publiques furent plus fréquentées, et la jeunesse mieux instruite. Des aumônes abondantes soulagèrent les malheureux, et mirent les pauvres débiteurs en état de payer leurs dettes; mais, quelque temps que lui emportassent les fonctions de sa place, ses exercices de piété n'en souffraient jamais. Il donnait tous les matins quatre à cinq heures à la prière ou à la méditation. Chaque jour il récitait l'Office divin, et chaque heure était suivie d'une méditation sur quelque point de la Passion. Il récitait aussi le Rosaire tous les jours, et méditait sur les vertus et les principaux mystères de la vie de la sainte Vierge. Dans le temps où il donnait audience, et où il s'appliquait aux affaires, Dieu était toujours présent à son esprit. Quand sa dignité l'obligeait de se trouver à quelque cérémonie publique, il en était si peu frappé, qu'il ne savait souvent ce qu'on y avait dit ou ce qu'on y avait fait. Il avait une si grande tendresse de dévotion, que ses yeux se remplissaient fréquemment de larmes malgré lui-même, au milieu des fonctions extérieures de sa place. « Qui pourra,



disait-il souvent à Dieu, amollir la dureté de mon cœur? Il est plus dur que la pierre et le diamant; il ne sera amolli que par vous, ô Dieu des miséricordes, vous qui pouvez faire couler d'un rocher des sources d'eau vive, et changer les pierres en enfants d'Abraham ! »

Ses austérités étaient incroyables. Il se priva du souper pour toujours, afin d'avoir plus de temps pour la prière. Après avoir passé deux Carêmes sans autre nourriture qu'un plat de légumes et un verre d'eau qu'il prenait chaque jour, il forma le projet de jeuner de la sorte pendant toute l'armée. Ce n'était pas que sa table ne fût servie d'une manière convenable à son rang; il intéressait ses convives par une conversation fort agréable, afin que personne ne l'observât, et il détournait, autant qu'il lui était possible, le discours sur des objets de piété. Un genre de vie aussi austère le rendit excessivement maigre dans l'espace d'un an. Il n'avait en vue que l'Éternité; il ne cherchait qu'à plaire à Dieu, sans s'inquiéter du jugement qu'on porterait de ses actions. Il s'appliquait sans cesse à mourir au monde par la pratique des humiliations et du mépris de lui-même. Jusqu'à son entière conversion, il n'avait communiqué qu'une fois par mois, mais lorsqu'il se fut donné à Dieu sans réserve, il contracta la sainte habitude de se confesser toutes les semaines, et de communier les grandes fêtes en public, et les dimanches en particulier. Il aimait à comparer la différence infinie qu'il y a entre les folles joies du monde et les délices que l'on goûte dans les communications du Saint-Esprit; et on l'entendait quelquefois s'écrier : O vie de misères et d'aveuglement ! comment se peut-il faire que nous connaissions assez peu notre propre bonheur, que nous soyons assez ennemis de nous-mêmes, pour sacrifier à des plaisirs frivoles une félicité pure, solide et permanente ? »

Pendant que le pieux vice-roi menait le genre de vie dont nous venons de parler, le Père François Aaroz, le premier profès de la Compagnie de Jésus, après les dix qui l'avaient d'abord formée, vint prêcher à Barcelone : par-là, le Saint fut à portée de connaître le nouvel institut. Frappé de tout ce

qu'on lui avait dit des vertus et des lumières du fondateur des Jésuites, il lui écrivit pour le consulter sur ses communions, parce que plusieurs docteurs espagnols prétendaient qu'on ne devait point permettre aux personnes engagées dans le monde de communier si fréquemment. Saint Ignace, qui était alors à Rome, lui répondit que la fréquente communion était le moyen le plus efficace de purifier l'âme de ses fautes qui sont une suite de la fragilité humaine, et de parvenir à la perfection; mais il ajouta en même temps qu'il ne pouvait donner des règles absolues à cet égard; que chacun devait se conduire d'après ses dispositions particulières, et suivre en cela les conseils d'un directeur pieux et éclairé. Le vice-roi continua de communier toutes les semaines, observant d'employer les trois jours précédents à produire des actes d'amour et de désir de s'unir à Jésus-Christ, et les trois jours suivants, en actions de grâces. Depuis ce temps-là, il ne cessa presque plus de confier aux Jésuites la direction de sa conscience, et il mit tout en œuvre pour étendre leur institut, qui venait d'être approuvé par le Pape Paul III.

Sur ces entrefaites, la mort lui enleva le duc de Gandie son père. C'était un seigneur d'une vertu éminente. Les pauvres le pleurèrent comme leur père. Lorsqu'on lui faisait des représentations sur l'abondance de ses aumônes, il répondait : « Si j'avais dépensé pour mes plaisirs une somme encore plus considérable, personne n'y trouverait à redire, mais j'aime mieux que l'on me blâme, et me priver même du nécessaire, que de laisser dans la misère les membres souffrants de Jésus-Christ. »

François ressentit une vive douleur de la mort de son père, mais il profita de cette occasion pour demander à l'empereur la permission de quitter son gouvernement. Le prince ne la lui accorda qu'à condition qu'il reviendrait à la cour, et qu'il accepterait la place de grand-maitre de la maison de l'infante Marie de Portugal, qui était sur le point d'épouser Philippe son fils. Le mariage n'ayant point eu lieu, parce que la princesse mourut peu de temps après, il eut une entière liberté de suivre son inclination pour la retraite. Il se rendit donc à

Gandie en 1543. Son premier soin fut de fortifier cette ville pour la mettre à l'abri des incursions des corsaires d'Afrique. Il répara l'hôpital de Lombay, et y fonda un couvent de Dominicains.

La duchesse Eléonore, qui partageait toutes ses bonnes œuvres, fut alors attaquée de la maladie dont elle mourut. François qui lui était tendrement attaché, n'omit rien pour obtenir sa guérison : il redoubla ses jeûnes, ses prières et ses aumônes. Un jour que, prosterné dans sa chambre, il priait pour elle avec beaucoup de ferveur, il entendit comme une voix au dedans de lui-même, qui lui disait : « Si vous voulez que je laisse plus longtemps votre femme en cette vie, elle guérira ; mais je vous avertis que ce sera ni votre avantage, ni le sien. » Il fut toujours persuadé depuis que cette voix avait été un avertissement du ciel. Frappé de ce qui se passait, rempli de confusion, et brûlant d'amour pour Dieu, il fondit en larmes, et s'écria : « Qui êtes-vous, ô mon Dieu ! et que suis-je, pour que ma volonté se fasse plutôt que la vôtre ? Qui sait mieux que vous ce qui m'est convenable, et qu'ai-je à désirer hors de vous ? » Il offrit en même temps à Dieu la vie de la duchesse, la sienne, celle de ses enfants, et tout ce qu'il avait au monde. Depuis ce jour-là, la maladie de la duchesse augmenta de plus en plus, et elle mourut le 27 mars 1546. François avait alors trente-six ans. Il se consola d'une perte aussi sensible, par le souvenir des héroïques vertus qu'Eléonore avait pratiquées, et par celui des sentiments de la piété tendre avec lesquels il l'avait vue faire le sacrifice de sa vie.

Quelques jours après, le Père Le Fèvre, le premier compagnon de saint Ignace, alla voir le duc de Gandie, en quittant l'Espagne pour passer en Italie. Le Saint fit une retraite sous sa conduite, conformément aux exercices spirituels de saint Ignace. Ils convinrent ensemble des moyens d'exécuter le projet qu'il avait conçu de fonder un collège de jésuites à Gandie, et cette fondation fut commencée le 5 mai 1546. Le duc, pour honorer le nouveau Collège, fit accorder à Gandie, par le Pape et l'empereur, les privilèges dont jouissent les Universités. Le

Père Le Fèvre étant parti pour Rome, y mourut le premier août de la même année, peu de temps après son arrivée en cette ville. François, pour conserver le fruit qu'il avait retiré de ses fréquents entretiens avec ce saint homme, composa plusieurs petits traités de piété. Deux ont pour objet les moyens d'acquérir une parfaite connaissance de soi-même, et une véritable humilité<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le premier de ces deux traités est intitulé : *Exercice sur la connaissance de nous-mêmes*. C'est une suite de considérations divisées en autant d'exercices qu'il y a de jours dans la semaine. Il veut que l'on médite chaque jour quelque passage de l'Écriture, afin de graver profondément dans son âme les sentiments de dévotion et d'humilité. « Comme l'on ne peut, dit-il, s'approcher du feu sans éprouver une sensation de chaleur, de même un cœur que la prière et de pieuses affections appliquent à la flamme de l'amour divin, se sentira nécessairement échauffé. Courage, âme dévote, élevez vos affections vers Dieu; vous êtes invitée à faire l'heureuse fonction des Séraphins, c'est-à-dire, à aimer sans interruption. » Il veut que l'on commence chaque méditation pour avouer son impuissance pour le bien, et par implorer le secours de la grâce. Voici les sujets de méditation qu'il propose pour chaque jour de la semaine. Le lundi, notre néant, la dignité de notre être, notre dégradation par le péché, le désir qu'a notre Dieu de se donner à nous, et notre insensibilité à son regard; le mardi, notre faiblesse et notre pauvreté universelle; le mercredi, l'abus que nous avons fait de nos facultés, l'aveuglement de notre esprit, la dépravation de notre volonté; le jeudi, le malheur que nous avons eu de souiller et de pervertir nos sens; le vendredi, notre ingratitude envers un Dieu créateur et rédempteur; le samedi, les suites de cette ingratitude, qui nous a si souvent mérité l'abandon de Dieu, et les supplices de l'enfer; le dimanche, les bienfaits de Dieu que nous avons payés d'un retour si indigne. Il recommande d'observer dans chaque considération une espèce de gradation qui conduise tout à la fois à la connaissance de Dieu et de nous-mêmes; il veut aussi que l'on s'y arrête à quelque circonstance de l'Incarnation.

Le traité où le Saint se propose d'inspirer l'humilité, est intitulé *Collyre spirituel*. Dans la première partie, il nous apprend à nous élever à Dieu par la considération des choses visibles et invisibles. En pensant à l'enfer, nous devons nous rappeler que le démon est damné pour un seul péché; que nous en avons commis un grand nombre : que cependant la miséricorde divine nous supporte malgré nos ingratitude continuelles. En pensant au purgatoire, nous devons nous dire à nous-mêmes qu'il s'y trouve peut-être des âmes qui n'y sont qu'à cause de nos mauvais exemples, de nos négligences, etc. Dans la seconde partie, le Saint parcourt les éléments, toutes les conditions des hommes, leurs actions, les puissances de leur âme, etc., et tire de chacun de ces objets des motifs de confusion pour nous : la terre est fertile, et nous ne produisons point de bonnes œuvres; les fleurs répandent une

Il résolut en même temps de se consacrer à Dieu dans quelque Ordre religieux, comme il le désirait depuis longtemps; mais avant de se décider sur le choix de l'Ordre, il pria le Ciel de lui faire connaître sa volonté, et il consulta plusieurs personnes pieuses et éclairées. Il se détermina enfin pour la Société de Jésus, dont la règle lui parut mieux convenir aux vues de zèle qui l'animaient, et à l'éloignement qu'il se sentait pour les dignités ecclésiastiques. A peine eut-il fait son choix, qu'il envoya un courrier à Rome pour prier saint Ignace de le recevoir. Le saint fondateur lui manda de diffé-

agréable odeur, et nos cœurs exhalent l'infection du péché; l'eau rafraîchit la terre, éteint notre soif, et nous refusons l'aumône aux pauvres, c'est-à-dire, nous refusons à Dieu ses propres dons; nos serviteurs nous obéissent, et nous désobéissons à Dieu; la conduite des infidèles nous est un sujet de reproche, comme celle de Tyr et de Sidon l'était à l'égard des Juifs; les pauvres nous rappellent la dureté de notre cœur, et notre indigence spirituelle, etc. Dans la troisième partie, le Saint nous suggère de nouveaux motifs de confusion, qu'il tire des cieux, des étoiles, des planètes, des Anges, de Dieu, etc.

Il adressa à sa tante, qui était Clariase à Gandie, son *Miroir des actions du chrétien*. Il veut que l'on commence toutes ses principales actions par des actes d'humilité et de confusion, que l'on doit faire suivre de l'action de grâces, de l'offrande, etc., et il donne des formules de ces différents actes. Quand vous vous mettez à table, dit-il, pensez que le pain que vous mangez vous est donné par celui que vous avez si souvent offensé; remerciez-le de ce qu'il vous a nourri dans le temps même que vous étiez son ennemi; priez-le de nourrir votre âme de la grâce; offrez-lui votre santé, votre vie, toutes vos actions. Il enseigne ensuite la méthode d'unir notre intention et nos actions à celles de Jésus-Christ. Sa paraphrase du cantique des trois enfants prouve la ferveur avec laquelle il produisait les actes d'amour, de louange et d'actions de grâces. « O mon âme! dit-il au commencement de cet ouvrage, » si vous ne pouvez louer dignement le Seigneur pour la moindre de ses fa- » veurs, comment seriez-vous capable de le glorifier et de le remercier pour » les bienfaits innombrables dont il vous a comblée, etc.? »

Nous avons encore de lui un discours sur les larmes de tendresse et de compassion que versa Jésus-Christ sur Jérusalem (Luc. xix, c'est-à-dire, sur les misères spirituelles d'une âme insensible à son propre malheur; 2<sup>e</sup> une préparation à la communion. C'est un recueil d'exercices pour les trois jours qui précèdent la communion, et pour les trois jours qui la suivent.

Le Saint était encore dans le monde lorsqu'il composa les traités dont nous venons de parler. L'idée que nous en avons donnée suffit pour montrer qu'il faisait dépendre la perfection chrétienne de la pratique de l'humilité, de la componction, de la mortification, de l'exercice de la prière, et de la participation fréquente des sacrements.

rer l'exécution de son dessein jusqu'à ce qu'il eût pourvu à l'établissement de ses enfants, et qu'il eût achevé les fondations qu'il avait commencées ; il lui conseilla en même temps de faire un cours réglé de théologie à Gandie, et d'y prendre le degré de docteur en cette science. Le duc obéit avec la plus parfaite ponctualité.

Mais en 1547, il fut obligé de se rendre à Mouson pour assister aux États-Généraux des trois royaumes, dont celui d'Aragon était alors composé. Il s'agissait dans cette assemblée de réconcilier la noblesse avec son souverain, et cette affaire était aussi délicate qu'elle était importante. L'empereur, qui connaissait par expérience la capacité du duc de Gandie, avait recommandé à Philippe son fils, qui tenait les Etats, de l'y faire venir, et de le faire même tratador ou président. La vertu et la prudence de François furent très-utiles au prince ; les choses s'arrangèrent à la satisfaction de toutes les parties.

La même année, le duc fit les premiers vœux des Jésuites dans la chapelle du collège qu'il venait de fonder à Gandie. Saint Ignace, qui savait combien il lui était difficile de rompre tout à coup les liens qui le retenaient dans le monde, lui obtint un bref du Pape, par lequel il lui était permis de rester encore quatre ans dans le monde après l'émission de ses premiers vœux. Le sacrifice qu'il fit à Dieu de lui-même fut sans réserve. Ayant marié son fils aîné, il lui laissa son château, et se retira dans une maison voisine de son collège. Il y étudia la théologie positive et scolastique sous le docteur Perez, qu'il avait fait venir de Valence à Gandie. Voici quel fut le genre de vie qu'il se prescrivit. Il se levait tous les matins à deux heures, et priait jusqu'à huit ; il se confessait ensuite, entendait la Messe, et communiait dans sa chapelle, ou dans celle du monastère de Saint-Claire ; les dimanches et les fêtes il allait communier à l'église. A neuf heures, il étudiait la théologie à peu près jusqu'à midi. Quelque temps avant son dîner il donnait audience aux officiers de justice, et terminait les affaires qui étaient survenues. Après son dîner, qui était fort frugal,

il s'entretenait pendant une heure avec ses enfants, et réglait tout ce qui concernait son domestique; il reprenait ensuite l'étude, et lorsque le soir était venu, il s'occupait de pieuses lectures, et vaquait à ses autres exercices de religion. Dans son examen du soir, il se rendait à lui-même le compte le plus exact de toute la journée, et se punissait rigoureusement des plus petites fautes. Il fit son testament, et il acquitta lui-même toutes les charges qui y étaient portées; il recommanda seulement à ses héritiers de protéger les Jésuites, les Dominicains et les Clarisses de Gandie.

Les affaires qui le retenaient dans le monde ayant été terminées dès l'an 1549, il partit pour Rome avec le second de ses fils et plusieurs domestiques; il fut aussi accompagné par quelques Jésuites de Gandie, qui étaient mandés pour assister à une assemblée générale des profès de leur Ordre qui devait se tenir dans la même ville. En sortant de Gandie, il se rappela le bonheur qu'avaient eu les Israélites d'être délivrés de la servitude d'Égypte. *Voilà donc, disait-il, mes chaînes enfin brisées; mon âme est comme l'oiseau échappé des pièges du chasseur.* Durant le voyage, il observa, autant qu'il était en lui, le genre de vie qu'il suivait depuis trois ans. Il se confessait et communiait tous les jours comme à Gandie. Son humilité eut beaucoup à souffrir des honneurs avec lesquels on le reçut à Ferrare, à Florence et à Rome. Il arriva dans cette dernière ville le 31 août 1550. Le Pape voulut inutilement le retenir dans son palais; il aima mieux loger dans la maison des Jésuites. Saint Ignace étant venu le recevoir à la porte, il se prosterna à ses pieds, et lui demanda sa bénédiction. Malgré son amour pour la retraite, il fut obligé de faire et de recevoir plusieurs visites. Rendu à lui-même, il se prépara à gagner le Jubilé, et ses dispositions furent proportionnées à sa ferveur. Les sommes considérables qu'il avait apportées d'Espagne furent employées à la construction de la maison professe et à la fondation du Collège romain, qui a produit depuis un si grand nombre d'excellents ouvriers évangéliques. Le Pape Grégoire XIII mit la dernière main à ces pieux établissements,

et les acheva avec une magnificence digne du Chef de l'Église.

François écrivit de Rome à l'empereur pour lui demander la permission de faire passer son duché à son fils aîné. Il s'accuse dans sa lettre à ce prince d'avoir scandalisé la cour par une vie peu réglée. J'ai, dit-il, mérité d'être précipité dans le plus profond des abîmes de l'enfer. Je ne puis assez remercier la divine miséricorde de ce qu'elle m'a supporté si longtemps. J'ai de grandes obligations aux Pères de la Société de Jésus, qui par pitié pour mon âme ont bien voulu me recevoir parmi eux, pour que je pusse expier par la pénitence mes péchés passés. Je promets à votre majesté de prier le Dieu qui vous a rendu vainqueur de vos ennemis, de vous accorder aussi la grâce de remporter la victoire sur vos passions, de vous embraser d'amour pour lui, et de vous faire chérir la Croix de Jésus-Christ. Cette lettre est du 15 janvier 1551.

Sur le bruit qui s'était répandu que le Pape Jules III avait dessein d'élever notre Saint à la dignité de Cardinal, il obtint de saint Ignace la permission de sortir de Rome, où il était depuis quatre mois; il s'enfuit secrètement en Espagne, et après avoir passé quelque temps au château de Loyola dans la province de Guipuscoa, il se retira chez les Jésuites d'Ognate, petite ville qui est environ à quatre lieues du château. Ce fut là qu'il reçut la réponse de l'empereur à la lettre qu'il lui avait écrite. Le prince lui témoignait la peine qu'il avait de le perdre; mais il le félicitait en même temps sur son courage qui lui avait fait abandonner le monde. Il acquiesçait aussi à la demande qu'il lui avait faite en faveur de son fils aîné, et lui promettait de mettre ses autres enfants sous sa protection. La lecture de cette lettre remplit François de consolation, parce qu'elle lui annonçait sa prochaine délivrance. Il se retira dans une chapelle, où, humblement prosterné par terre, il renouvela le sacrifice de lui-même, et pria Dieu de l'embraser de son amour, de le faire mourir parfaitement à lui-même, et de lui accorder la grâce de porter sa croix par la pratique de la mortification et de la pauvreté. Sa prière finie, il revint dans sa



chambre, et fit une renonciation légale à tout ce qu'il possédait dans le monde, en faveur de son fils aîné ; on lui coupa ensuite les cheveux, et il se revêtit de l'habit que portaient les Jésuites, après quoi il retourna dans la chapelle pour ratifier les promesses qu'il avait faites à Dieu. Tout ceci se passa en 1551. François reçut la prêtrise au mois d'août de la même année, et dit sa première Messe dans la chapelle du château de Loyola.

Animé d'un désir ardent de ne plus vivre que pour Jésus-Christ, il pria les magistrats d'Ognate de lui donner un petit ermitage voisin de la ville, lequel était dédié à Sainte-Marie-Magdeleine ; l'ayant obtenu, il s'y retira avec la permission de son Supérieur. Quelques Pères de la Société l'y suivirent, afin de se perfectionner avec lui dans la pratique de toutes les vertus particulières à leur état. Son humilité paraissait dans toutes ses actions. Il se regardait comme le dernier de tous, et recherchait les plus vils emplois de la maison. Il aimait surtout à aller demander l'aumône de porte en porte dans les bourgades voisines. Souvent il parcourait les villages une sonnette à la main, afin d'appeler les enfants pour les catéchiser, et leur apprendre à faire leurs prières. Il instruisait les personnes de tout état ; mais il s'attachait principalement aux pauvres. D. Bernardin de Cardenas, duc de Moqueda, et vice-roi de Navarre, fut un de ceux qui profitèrent le plus des instructions du Saint ; il régla, d'après ses conseils, sa conduite et ses plus importantes affaires.

L'empereur Charles-Quint, rempli de vénération pour les vertus de François, forma le dessein de le faire élever au Cardinalat. Le Pape Jules III entra dans ses vues, et la promotion fut arrêtée. Lorsque saint Ignace eut appris cette nouvelle, il alla se jeter aux pieds du Souverain Pontife pour le prier de ne pas porter à son Ordre un coup si dangereux, en exigeant la dérogation à l'une de ses Règles les plus essentielles. François de son côté employait les larmes, les prières et les austérités de la pénitence pour écarter le danger dont il était menacé. Lorsque cet orage fut passé, il fut obligé, par l'ordre

de saint Ignace, d'aller prêcher dans les différentes parties de l'Espagne, où l'on désirait l'entendre depuis longtemps. Le succès de ses discours répondit à l'espérance qu'on en avait conçue. Plusieurs personnes de la première qualité se mirent sous sa conduite, et l'on vit des familles entières suivre le plan de vie qu'il leur avait tracé. Après avoir opéré des prodiges de zèle dans la Castille et dans l'Andalousie, il passa en Portugal, où il parut encore se surpasser, surtout à Evora et à Lisbonne. D. Juan III, roi de Portugal, s'était déclaré dès son enfance le protecteur des Jésuites. L'infant D. Louis son frère avait formé le dessein d'entrer dans la Société; mais saint François et saint Ignace l'avaient empêché de l'exécuter; ils pensaient qu'il serait plus utile à la gloire de Dieu en restant dans le monde, et qu'il était d'ailleurs nécessaire au roi pour l'aider dans l'administration de ses états. François lui donna des règles de conduite, qu'il suivit avec exactitude. On ne se lassait point d'admirer la sagesse du Saint, qui s'était instruit, non à l'école des hommes, mais à celle de Dieu même.

Les provinces de la Société s'étant multipliées en Espagne, François en fut établi Supérieur général. Les Jésuites de Portugal et des Indes orientales lui furent aussi soumis; mais comme ses austérités faisaient craindre pour sa vie, saint Ignace lui ordonna d'obéir sur ce point à un autre; cette précaution parut nécessaire pour modérer la ferveur de son zèle. François fut encore chargé de la fondation de plusieurs maisons, ce qui, joint à ses autres travaux, lui laissait à peine le temps de respirer. Il n'en était pas moins fidèle à ses pratiques ordinaires; il trouvait encore des moments pour aller visiter les pauvres dans les hôpitaux et dans les prisons. Il avait un talent merveilleux pour exciter les autres à la pénitence. Quand il savait que quelqu'un était tombé dans une faute, il lui disait : « C'est à cause de mon indignité que Dieu a permis que vous tombassiez dans cette faute. Nous nous réunirons ensemble pour faire pénitence. De mon côté, je ferai tel jeûne, telle prière, telle mortification; que ferez-vous du vôtre? »

Les pécheurs étaient si touchés de sa patience et de son humilité, qu'ils ne pouvaient lui résister.

Saint Ignace étant mort en 1556, le Père Laynez fut élu Général des Jésuites. François ne put se rendre à Rome pour cette élection. Le mauvais état de sa santé, joint aux besoins de la Société, le retint en Espagne,

La même année, Charles-Quint, dépris des vanités du monde, et las des fatigues qu'entraînait le gouvernement d'une vaste monarchie, abdiqua l'empire, et se retira chez les Hiéronymites de Saint-Just dans l'Estramadure. On lit dans plusieurs historiens, qu'il y mena une vie fort édifiante, s'occupant sans cesse de la lecture, de la prière et de la méditation de la mort; qu'il travaillait des mains et se donnait la discipline comme les Moines, et qu'il recevait souvent la sainte Communion. En traversant l'Espagne pour se rendre au lieu de sa retraite, il ne put s'empêcher de se plaindre de ce que plusieurs personnes de distinction qu'il avait comblées de faveurs, semblaient oublier à son égard les devoirs de la reconnaissance; il se plaignait aussi de la lenteur avec laquelle on lui payait la petite pension qu'il s'était réservée. François, qui savait que le prince avait envie de le voir, se hâta de l'aller trouver. Il le trouva dans de grandes préventions contre les Jésuites. Charles en vint jusqu'à lui dire qu'il était étonné qu'il eût préféré leur Société, à tant d'Ordres aussi anciens que respectables. Le Saint lui répondit qu'il avait fait ce choix, parce qu'il s'était senti appelé de Dieu à un état où l'on pût joindre ensemble les fonctions de la vie active et de la vie contemplative; qu'un autre motif de son choix avait été le désir d'éviter le danger qui accompagne les dignités ecclésiastiques. Il réfuta ensuite les raisons alléguées contre le nouvel Institut par les ennemis de la Société. Le prince, satisfait de ses réponses, quitta ses préventions, et rendit justice à des Religieux qu'il avait mal connus. Le Saint, après avoir passé trois jours avec l'empereur, continua la visite des collèges et des maisons nouvellement fondées en Espagne pour son Ordre.

La Société fit une grande perte dans la personne de Juan III,

roi de Portugal, qui mourut d'apoplexie en 1557. Ce prince avait succédé en 1521 à Emmanuel le Grand son père. Il montra pendant un règne de trente-six ans, beaucoup de zèle pour la propagation de la foi en Asie et en Afrique, et il fonda un grand nombre de collèges et de monastères. Après sa mort, la couronne de Portugal passa à Sébastien son petit-fils, qui n'était âgé que de trois ans, et qui n'avait déjà plus ni son père, ni sa mère. La reine Catherine son aïeule fut déclarée régente du royaume. François écrivit à cette princesse pour la consoler, et pour l'exhorter à se soumettre avec résignation à la volonté divine, et à se proposer uniquement de faire de nouveaux progrès dans la vertu. Quelque temps après, l'empereur le chargea d'aller trouver la même princesse de sa part, pour lui témoigner combien il était sensible à sa douleur, et pour traiter avec elle de certaines affaires de grande importance. Il resta longtemps en Portugal, parce que la la régente eut une maladie dangereuse, il ne put revenir en Espagne que sur la fin de l'année. A son arrivée, il alla trouver l'empereur pour l'informer du résultat de sa commission. Il avait à peine quitté ce prince, qu'il l'envoya chercher, afin de s'entretenir avec lui sur diverses matières de piété. Il lui avoua que depuis l'âge de vingt et un ans, il n'avait passé aucun jour sans faire l'Oraison mentale. Il lui demanda entre autres choses, s'il croyait qu'il se fût rendu coupable de vanité en écrivant lui-même plusieurs actions de sa vie, ce qu'il avait fait non dans la vue de s'attirer les applaudissements des hommes, mais de venger les droits de la vérité que plusieurs historiens avaient violés. Quoiqu'on ignore ce que répondit François, on ne peut douter que sa réponse n'ait été celle d'un Saint. Il quitta Charles-Quint pour aller à Valladolid : mais il apprit la nouvelle de sa mort quelque temps après. Ce prince reçut les Sacraments de l'Eglise avec beaucoup d'édification, avant sa mort qui arriva le 21 septembre 1558. Le Saint prononça son oraison funèbre à Valladolid, et insista particulièrement sur le bonheur qu'il avait eu de quitter le monde, afin de remporter une victoire complète sur lui-même.

Ce fut surtout par son humilité que François de Borgia se rendit admirable. Il recherchait avec une sainte avidité les occasions de pratiquer cette vertu ; le Père Bustamance le voyant affligé, et même rempli d'une confusion extraordinaire au milieu des honneurs qu'on lui rendait à Valladolid, lui en demanda la raison. « Je considérais, dit-il, dans mon Oraison de ce matin, que j'ai mérité l'enfer, et je m'imagine que les hommes et les autres créatures me crient : l'enfer est ta place ; l'enfer doit être le partage de ton âme. » Frappé de cette pensée, il s'humilia profondément, et se porta vers Dieu par une tendre confiance en sa miséricorde. Après avoir médité sur les actions de Jésus-Christ, il se mit en esprit, pendant six ans, aux pieds de Judas ; mais venant ensuite à considérer que le Sauveur avait lavé les pieds de ce traître, il n'osait plus en approcher ; il se jugea dès lors indigne d'occuper une place dans le monde, et se crut inférieur à toutes les créatures. Lorsqu'on lui donnait des louanges ou des applaudissements, il se rappelait le compte que chacun doit rendre à Dieu, qui est la sainteté même, et qui ne trouvera peut-être qu'hypocrisie dans les vertus les plus brillantes aux yeux des hommes. Il conjura D. Philippe, pendant qu'il était régent d'Espagne, de ne l'élever à aucune dignité ecclésiastique. Vous ne pouvez, lui disait-il, m'accorder une plus grande faveur. D'autres auront assez d'humilité pour se sanctifier dans les grandes places, qui ont pour objet l'établissement de la subordination dans le monde ; mais pour moi, je ne suis point capable d'un tel effort ; je dois renoncer au monde, et je ne ferai mon salut que dans l'état d'un pauvre Religieux. Son plus grand plaisir était d'instruire les pauvres dans les lieux où il était inconnu. Partout il cherchait à exercer les emplois que les hommes jugent les plus humiliants. Tandis qu'il était occupé à fonder une maison de son Ordre à Porto, il apprit que l'Inquisition avait défendu la lecture de quelques-uns des traités qu'il avait composés étant encore duc de Gandie, et cela sous prétexte qu'il y avait des erreurs. Quoique l'accusation fût mal fondée, il garda un modeste silence, ce qui enhardit ses enne-

mis : mais on examina encore ses ouvrages, et la doctrine qu'ils contenaient fut trouvée orthodoxe. On voulut aussi lui faire un crime de son ancienne liaison avec Barthélemi Caranza. C'était un savant Dominicain qui fut fait Archevêque de Tolède, et que des ennemis puissants firent mettre dans les prisons de l'Inquisition. Ce Prélat cependant triompha de la calomnie : le Pape se déclara en sa faveur, et il mourut tranquillement à Rome. Les adversaires de la Société lui causèrent plusieurs autres mortifications en Espagne ; mais il sut, avec l'aide du pieux Louis de Grenade, rendre leurs efforts impuissants. Le haut degré de perfection où il porta l'humilité peut servir à donner une juste idée de ses autres vertus.

Personne ne porta plus loin que lui l'amour de la pauvreté. Cette vertu paraissait dans toutes ses actions ; mais il évitait de se mêler de toute affaire où il s'agissait d'argent, et il s'estima heureux de ce qu'on ne lui avait jamais donné dans son Ordre aucun de ces emplois qui ont le temporel pour objet. Il se servait toujours du même habit, et le portait jusqu'à ce qu'il fût entièrement usé. La chambre la plus pauvre et la plus incommode était celle qu'il recherchait par préférence. La sœur de l'ambassadeur d'Espagne à Rome lui ayant dit un jour à table, qu'il serait bien malheureux si, après avoir échangé ses richesses contre la pauvreté, il ne gagnait pas le ciel à la fin : « Oui, lui répondit-il je serais bien malheureux ; mais quant à l'échange, j'y ai déjà beaucoup gagné. »

Son obéissance pour ses supérieurs était extraordinaire. Il regardait le moindre signe de leur volonté comme la voix du ciel. Lorsqu'on lui apportait en Espagne des lettres de saint Ignace, il les recevait à genoux : et avant de les ouvrir, il demandait à Dieu la grâce d'exécuter ponctuellement ce qu'elles contenaient. Pendant tout le temps qu'il fut obligé d'obéir à un Frère dans toutes les choses qui concernaient sa santé et sa nourriture, il ne mangeait ni ne buvait que par son Ordre. « Trois choses, avait-il coutume de dire, soutiendront et feront fleurir la société pour la gloire de Dieu : 1° l'esprit de prière et l'usage fréquent des Sacrements ; 2° l'opposi-

tion du monde et les persécutions; 3° la pratique de la parfaite obéissance. »

François appelait la pénitence, le grand chemin du Ciel. Il tremblait de paraître devant le Tribunal de Jésus-Christ avant de s'être rendu digne du bonheur de le posséder; de là ces prières continuelles, accompagnées de larmes, pour obtenir la grâce du salut. Il faisait usage de divers instruments de pénitence dont il dérobait la vue, et qui n'étaient connus que de Dieu. Il imaginait mille pieux artifices pour faire souffrir son corps. Le cuisinier ayant mis par mégarde de l'absinthe dans son bouillon, il le prit sans se plaindre; et comme on lui demandait ce qu'il en pensait, il répondit qu'il n'avait jamais rien pris de meilleur pour lui. On ne se fut pas plus tôt aperçu de la méprise, que le cuisinier confus vint le prier de lui pardonner sa faute. « Que Dieu vous en récompense, lui dit le Saint; vous êtes le seul de tous les Frères qui sachiez ce qui me convient. » Un jour qu'il entendait la comtesse de Lorme sa fille se plaindre d'une maladie, il lui dit : « Dieu envoie les peines à ceux qui ne veulent point les supporter, et il les refuse à ceux qui désirent de souffrir quelque chose pour pratiquer la patience et pour expier leurs péchés. » Il disait un jour à celle de ses sœurs qui était Clarisse à Gandie : « C'est un devoir dans l'État religieux, de mourir à soi-même vingt-quatre fois par jour, afin que l'on puisse dire avec l'Apôtre; *je meurs tous les jours*, et que l'on soit du nombre de ceux dont le même Apôtre dit, *vous êtes morts*<sup>1</sup>. » Dans la maladie, il prenait sans répugnance, et même avec joie, les remèdes les plus dégoûtants, et il disait à ceux qui en marquaient de l'étonnement, qu'il devait expier par-là son ancienne délicatesse, et se souvenir d'ailleurs que Jésus-Christ avait été abreuvé de fiel sur la Croix.

Que n'aurions-nous pas à dire de ses autres vertus, et surtout de cet esprit de prière qu'il possédait dans un si haut degré! Mort au monde et à lui-même, intimement pénétré de la

- <sup>1</sup> Col. II, 3.

bassesse de son néant et de la grandeur de la bonté divine, il soupirait vers Dieu avec une ferveur continuelle. Au milieu des affaires les plus dissipantes, il ne perdait point de vue la présence du Seigneur. Il regardait comme un instant les cinq ou six heures qu'il donnait le matin à la prière, et quand il sortait de cet exercice, on remarquait sur son visage je ne sais quoi d'extraordinaire. Sa préparation à la Messe était fort longue ; et pendant son action de grâces, il était quelquefois tellement abîmé en Dieu, qu'on se trouvait obligé d'aller le chercher à l'église ; son recueillement et sa modestie inspiraient la ferveur à tous ceux qui le voyaient ou qui conversaient avec lui. Pour acquérir une pureté plus parfaite, il se confessait deux fois par jour ; pratique qui ne peut être généralement conseillée, à cause du danger qui en résulterait si l'on n'y apportait pas les mêmes dispositions que le serviteur de Dieu. Enivré en quelque sorte des douceurs ineffables qu'il goûtait dans les communications de son âme avec Dieu, il déplorait amèrement l'aveuglement des mondains, qui ne connaissent point le bonheur de la vie spirituelle, et qui ne soupiraient qu'après les plaisirs des sens. Ayant appris dans les rues de Valladolid la nouvelle de la mort subite de la comtesse de Lerme, celle de ses filles qu'il aimait le plus tendrement, et qui était encore plus recommandable par sa piété que par ses belles qualités, il s'arrêta, pria quelques instants pour elle, et continua son chemin. Il allait pour lors à la cour ; lorsqu'il y fut arrivé, il s'entretint avec la princesse comme à son ordinaire, et en la quittant, il recommanda à ses prières l'âme de la comtesse. « Eh quoi ! dit la princesse, a-t-on jamais vu quelqu'un aussi peu touché de la mort de sa fille ? — Madame, répondit le Saint, elle ne m'avait été que prêtée. Le Maître l'a appelée à lui. Ne dois-je pas le remercier de me l'avoir laissée si longtemps, et de l'avoir ensuite fait entrer dans la gloire, comme je l'espère de sa miséricorde ? » Il dit encore dans une occasion semblable : « Depuis que le Seigneur m'a fait la grâce de m'appeler à son service, et qu'il a exigé de moi que je lui donnasse mon cœur, j'ai tâché de me résigner si par-



faitement à sa volonté, qu'aucune créature morte ou vivante ne pût jamais me jeter dans le trouble. »

Le P. Laynez, second Général des Jésuites, étant mort en 1565, François fut élu pour lui succéder le 2 juillet de la même année. On avait su déconcerter les précautions qu'il avait prises pour empêcher son élection. Il fit de tendres exhortations à tous les Pères qui composaient l'assemblée générale de la Société, et voulut leur baiser les pieds avant qu'ils se séparassent. Son premier soin fut de fonder à Rome une maison pour le noviciat. Il soutint avec tant de succès les intérêts de la Société dans toutes les parties du monde, qu'on peut à juste titre l'en regarder comme le second fondateur. Il montra tant de zèle à étendre les missions, et à former des ouvriers évangéliques, qu'il eut devant Dieu beaucoup de part au mérite des Prédicateurs qui annoncèrent la foi dans les pays les plus éloignés. Il n'en avait pas moins pour former ceux des Pères qui étaient destinés à rester en Europe, et pour les bien pénétrer de l'esprit de leur institut, qui a pour objet la réformation des mœurs des Chrétiens, La prédication étant le principal moyen dont Dieu se sert pour la conversion des âmes, il recommandait fortement de s'appliquer à ce genre de ministère, et il traça lui-même les règles qu'il fallait suivre pour y réussir<sup>1</sup>.

François étendit aussi et perfectionna le collège germanique qui a donné tant d'excellents instituteurs au nord de l'Europe, et dont le plan fut suivi par les Papes, lorsqu'ils érigèrent, dans la capitale de la chrétienté, plusieurs autres maisons pour les pays où la foi était également attaquée et avait éprouvé de grands échecs.

De toutes les contrées de l'Europe on vit affluer des jeunes gens à la maison-professe de Rome. Saint Stanislas Kotska fut une des premières fleurs qu'elle porta. Nous devons aussi une mention particulière à Jean Berchmans, et à Antoine Raquai, Hongrois, deux pieux jeunes hommes, qui eurent le bonheur

<sup>1</sup> Dans son livre de *Ratione concionandi*.

d'être reçus dans cette maison, et qui, malgré la sainteté de leur conduite, ne sont pas aussi connus qu'ils mériteraient de l'être<sup>1</sup>.

Claude Aquaviva, frère du duc d'Atri, qui lui réservait les plus hautes dignités, se sentit également attiré dans cette école d'humilité, par les exemples de vertu de saint François et il y puisa cet esprit de sagesse et de piété qui rendit si glorieux le généralat dont il fut revêtu dans la suite. Rodolphe Aquaviva, son neveu et fils du duc d'Atri, renonça également aux privilèges de sa naissance, entra dans la Compagnie de Jésus, et porta les lumières de la foi au Mongol et aux Indes, où il obtint, avec plusieurs autres Pères, la couronne du martyre, après avoir souffert des maux inexprimables. Nous pourrions nommer encore beaucoup d'hommes célèbres, qui s'associèrent sous saint François à la nouvelle famille de Dieu, si nous ne craignons de dépasser les bornes d'une biographie particulière.

Durant la peste qui causa de grands ravages à Rome en 1566, le saint Général vola avec ardeur au secours de ceux qui étaient attaqués de ce fléau ; il obtint et des magistrats et du Pape, des aumônes abondantes pour les pauvres. Il envoya les Pères de la Société dans les différents quartiers de la ville, et ceux-ci secondèrent son zèle aux dépens de leur propre vie.

Notre Saint était l'âme de toutes les entreprises utiles ; du moins il ne s'en fit pas sans qu'il eût été consulté. Comme le

<sup>1</sup> Berchmans naquit en 1599, à Diest (en Brabant). Il fit de brillantes études à Malines, et entra le 24 septembre 1610, à Rome, dans la Compagnie de Jésus, où il offrit à tous ses collègues un intéressant exemple de vertu. Mais le Seigneur transplanta de bonne heure, le 13 août 1621, cette belle fleur dans le jardin des joies éternelles. Il affectionnait particulièrement, à cause de sa piété extraordinaire, le jeune Raquai, qui devait bientôt le suivre. Il l'embrassa encore quelques moments avant sa mort, et dit à son jeune ami, abattu par la douleur : « O mon Frère, je vous adresse du fond de mon cœur le dernier adieu ; c'est pour la dernière fois que je vous parle dans cette vie ; je meurs, mais mon amitié ne mourra pas : je continuerai à vous aimer dans le Ciel, comme je vous ai aimé sur la terre. » Nous possédons une vie latine de Berchmans, où ce jeune Hongrois figure souvent.

Vicaire de Jésus-Christ n'avait rien tant à cœur, que de voir régner une piété parfaite à la cour, il chargea le Père François de désigner un Père de la compagnie, qui leur prêchât, à lui et aux Cardinaux, avec la plus grande franchise, les devoirs de leur état. Le Général nomma à cet effet le savant Père Salméron<sup>1</sup>; après lui le Père Tolet; et dans la suite, ce furent toujours les Pères les plus célèbres de la Compagnie qui remplirent ces fonctions. Voulant répondre pleinement au vœu de Sa Sainteté, François nomma encore d'autres Pères, pour donner des instructions religieuses à la garde et aux gens de la cour, et leur zèle apostolique fut couronné des plus beaux fruits. Le Saint donna au même Pape saint Pie V, plusieurs Pères pour réformer la Daterie, pour traduire le catéchisme du Concile de Trente dans les langues du pays, et pour soigner la belle et correcte édition de la Bible. Ce furent Emmanuël Sa et Pierre Parra qui se chargèrent de ce dernier travail.

D'après l'avis de notre Saint et du Bienheureux Canisius, le Saint-Siège envoya quelques Missionnaires jésuites en Allemagne, pour ramener à la vraie Église les Chrétiens séduits par les nouvelles doctrines.

En 1570, l'année qui précéda la journée de Lépante, il accompagna le cardinal Alexandrin, neveu de Pie V, en France, en Espagne et en Portugal. Le but de cette légation était de solliciter le secours des princes chrétiens contre les mahométans. Le Saint était malade depuis quelque temps, et il eût renoncé au Généralat, si on le lui eût permis. Sa santé se dérangea de plus en plus durant la légation du cardinal Alexandrin. En revenant à Rome, il se trouva fort mal à Ferrare, et il eut besoin d'une litière pour continuer sa route. Tant que

<sup>1</sup> Alphonse Salméron, né à Tolède (Espagne) en 1546, vint à Paris pour y achever ses études, et fut l'un des premiers Disciples de saint Ignace de Loyola. Plusieurs Papes le chargèrent d'affaires importantes en Allemagne, en Pologne, en Irlande et dans les Pays-Bas. Il parut avec éclat au Concile de Trente, où il assista en qualité de théologien du Saint-Siège. Il mourut en 1585 au collège des Jésuites de Naples. Il a laissé beaucoup d'ouvrages sur les saintes Écritures, imprimés en 16 volumes in-fol., dont les huit premiers parurent à Madrid en 1602, et les huit autres à Cologne en 1604.

dura sa maladie, il ne reçut point de visites, et ne voulut voir que les médecins. Les Pères de la Société le prièrent de nommer son successeur, et de leur permettre de le faire peindre ; mais il ne consentit ni à l'un, ni à l'autre. Un peintre étant entré pendant son agonie, il s'en aperçut, témoigna son mécontentement, et tourna le visage d'un autre côté, en sorte qu'on ne put le tirer. Il termina sa sainte vie la nuit du 20 septembre au 1<sup>er</sup> octobre 1572, dans la soixante-deuxième année de son âge. On l'enterra dans l'ancienne église de la maison-professe ; mais en 1617, le cardinal duc de Lerme son petit-fils, premier ministre de Philippe III, roi d'Espagne, fit transporter son corps dans l'église de la maison professe des jésuites de Madrid. François de Borgia fut béatifié par Urbain VIII en 1624, et canonisé par Clément IX en 1671. Innocent XI fixa sa fête au 10 octobre en 1683.

(GODESCARD).

## SAINT GÉRÉON ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS A COLOGNE.

Un détachement de la légion thébéenne s'était avancé vers Cologne, pendant que leurs frères d'armes mouraient pour la foi chrétienne, à Agaune. L'empereur Maximien le fit poursuivre par le préfet Rictius Varus. Arrêté à Cologne, saint Géréon fut traduit devant le préfet avec saint Victor et un grand nombre d'autres soldats au nombre de plus de trois cents. On les fit tous mourir dans les plus grands supplices. On nomme ces héros les *Saints dorés*, parce que l'église qui leur fut dédiée brillait d'or de toutes parts. La ville de Bonne eut à la même occasion ses Martyrs, parmi lesquels on cite les Saints assius, Florent, et sept autres soldats. La Provence et diverses villes d'Italie virent de même couler le sang de quelques soldats de cette intrépide légion.

## SAINT CLAIR,

ÉVÊQUE DE NANTES.

Saint Clair, envoyé dans les Gaules par le saint Pape Euty-  
chien, qui lui avait donné un des clous qui avaient attaché  
saint Pierre à la croix, se fixa à Nantes, qui reconnaît en lui  
son premier Évêque. Il prêcha l'Évangile dans le pays Nan-  
tais et il fit de nombreux Chrétiens dans cette ville et dans la  
contrée qu'elle dominait. Ses historiens racontent que Nantes  
et ses environs embrassèrent la Religion Chrétienne. Secondé  
par le Diacre Adéodat qui s'était attaché à lui dans Rome, il  
fit beaucoup de conversions, et entre autres celle de deux  
jeunes hommes qui devinrent des Martyrs : C'étaient Donatien  
et Rogatien. Mais peu après Rictius-Varus vint à Nantes ; il fit  
arrêter ces deux jeunes fidèles, dont on a lu le martyr au 24  
mai. Voyant cette persécution saint Clair alla dans la petite  
Bretagne où il fit beaucoup de conquêtes, il s'endormit dans  
le Seigneur, non loin de Josselin, le 10 octobre de l'an 309.

## SAINTE TANCHE,

VIERGE ET MARTYRE.

Desguerrois assure que la famille de sainte Tanche était ori-  
ginaire de Syrie, et qu'elle vint s'établir dans le diocèse de  
Troyes après la prise d'Antioche par les Sarrasins. Mais le  
sentiment le plus vraisemblable et le plus autorisé est que de-  
puis longtemps, sa famille gauloise était établie à Arcis-sur-  
Aube et aux environs, partagée en plusieurs branches. Quo-  
ique de bonne condition ; ses parents se bornèrent à l'agricul-  
ture. Son père et sa mère demeuraient à Saint-Ouen, au di-  
cèse de Troyes, et c'est là qu'elle prit naissance vers l'an 620.  
Le premier soin de ses parents fut de la faire régénérer en  
Jésus-Christ par le Baptême et ils lui donnèrent pour parrain  
une personne de leur famille qui demeurait à Arcis, et qui se  
fit un plaisir de lui rendre cet office.

Tanche fut élevée avec soin et on lui inspira de bonne heure tous les sentiments de la piété chrétienne. A peine fut-elle sortie de l'enfance qu'elle fit paraître une dévotion sincère, une grande obéissance à ses parents, une douceur parfaite, une humilité profonde, une pureté exemplaire, une grande sobriété et une modestie peu commune. Animée de ces dispositions, elle méprisa le monde, les vanités du siècle et les amusements des personnes de son âge, pour s'attacher entièrement à Jésus-Christ, lui consacrant sa virginité, prenant la sainte Vierge pour modèle, et passant ses jours dans le silence de la retraite, dans la mortification, les lectures et la prière. Elle avait atteint l'âge de 17 ans, lorsque son père et sa mère furent invités par son parrain d'aller le voir à Arcis et de passer quelques jours chez lui à l'occasion de la fête de la Dédicace de l'église d'Arcis. Ils se rendirent à cette invitation et laissèrent à Saint-Ouen leur fille pour garder la maison et avoir soin du ménage. Cependant le parrain ne voyant point avec eux sa filleule, en marqua son déplaisir. Le père lui représenta qu'il avait besoin d'elle pour gouverner sa maison en son absence; mais le parrain ayant insisté, sa demande lui fut accordée, et aussitôt il dépêcha un de ses valets à cheval avec un autre en main pour aller chercher sa filleule.

A la vue du domestique qui vint lui déclarer l'intention de son maître et l'agrément de ses parents, Tanche se détermina à partir quoique sa pudeur s'alarmât de voyager seule avec ce valet. Ils devaient arriver à Arcis pour le dîner : Tanche monta sur le cheval qui lui était destiné et se met en route avec le domestique. Mais que ce voyage eut un succès bien différent de celui qu'on avait lieu d'en attendre ! Epris de la beauté et des attraites de la jeune vierge, le domestique se sentit brûler d'un feu impur, et conçut le dessein de la séduire en chemin et de la faire tomber dans ses pièges. Arrivés en un lieu nommé la Beinne, au milieu d'une plaine isolée, ce serviteur infidèle lui déclare sa passion et lui fait entendre que tout son désir est de lui plaire et d'obtenir ses faveurs.

Étonnée de pareils discours, Tanche lui représente avec fer-

meté le crime dont il se rendait coupable, la crainte de Dieu qu'il devait avoir devant les yeux et l'injure qu'il faisait à son perrain par un énorme abus de confiance, qu'il devait sentir la témérité et l'horreur d'un dessein si criminel. Une telle réponse était bien capable de le faire rentrer en lui-même si la passion était susceptible d'écouler les remontrances ; mais le démon de l'impureté ne lui permit pas de faire aucune réflexion, ce valet eut recours aux menaces et voulut de gré ou de force satisfaire ses désirs. Tanche se voyant seule dans un danger si imminent, résolut de plutôt mourir que de consentir au crime. Le monstre voulut la toucher, mais elle le repoussa avec une sainte indignation. Alors, devenu furieux, il la frappa de son épée, dont il lui donna des coups au visage. Déjà couverte de sang, elle se jette en bas de son cheval et a recours à la fuite ; bientôt elle tombe et reste sur ses genoux, ne pensant qu'à Dieu et n'attendant que la mort ; enfin, le monstre plein de rage l'atteint et lui coupe la tête dans une petite prairie que forme la rivière de Lhuistre, assez proche de la paroisse de ce nom. L'assassin voyant avec désespoir la consommation de son crime, remonte sur son cheval et s'enfuit pour se dérober à la juste punition d'un si horrible attentat, et le corps de Tanche, martyre de la virginité, fut trouvé vers le soir par des gens qui passèrent par là, et lui donnèrent la sépulture au même endroit.

La réputation de sainteté que cette vierge s'était acquise s'étant répandue, plusieurs infirmes allèrent visiter sa sépulture, implorèrent son intercession et en obtinrent leur guérison. Quelques années après, un pieux habitant d'Arcis conçut le dessein d'enlever son corps et de lui donner une sépulture honorable. Il communiqua son dessein à un ecclésiastique de cette ville, qui l'aïda de ses conseils et voulut l'accompagner. Ils exhumèrent en effet le corps saint et le mirent sur une voiture pour le conduire à Arcis ; mais comme il était tard, ils s'arrêtèrent à Lhuistre, et soit que les habitants s'opposassent à ce transport, soit que ceux qui conduisaient le corps eussent fait réflexion qu'il était plus naturel de laisser la Sainte

dans la paroisse où elle avait souffert le martyre, ils la déposèrent dans l'église de Lhuistre, et depuis elle y est restée. Dieu a manifesté sa sainteté par plusieurs miracles, dont on peut voir le détail dans Desguerres. Cette Sainte souffrit le martyre le 10 octobre 637; sa translation se célèbre le 17 avril. Plusieurs Martyrologes en parlent, et le bréviaire de Troyes 1718 n'en fait aucun mémoire. Son crâne est à Notre-Dame-aux-Nonnains de Troyes. Ses autres reliques furent, vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle, le sujet d'une dispute entre les habitants de Lhuistre et ceux d'Isles-lès-Ramerup.

### SAINT PAULIN,

ÉVÊQUE D'YORCK.

Saint Paulin est nommé dans le Martyrologe romain, et dans ceux de la Grande-Bretagne, avec le titre d'Apôtre des sept royaumes des Anglo-Saxons. Il passa en Angleterre en 601, avec saint Mellit, saint Just et plusieurs autres missionnaires. Saint Grégoire-le-Grand les y envoya tous pour être les coopérateurs de saint Augustin; il leur donna en même temps des vases sacrés, des ornements d'église, des livres avec des reliques des Apôtres et des Martyrs. Ils étaient encore porteurs de lettres, où il était marqué qu'après la conversion de la partie septentrionale de l'Angleterre, Yorck serait érigée en métropole, et jouirait des mêmes privilèges que Cantorbéry.

Saint Paulin à son arrivée alla travailler dans le royaume de Kent, où il montra autant de zèle que de piété. Edwin, roi de Northumberland, ayant demandé en mariage Edelburge, princesse de Kent, il lui fut répondu : « Qu'une femme chrétienne ne pouvait épouser un idolâtre, de peur que la foi et ses mystères ne fussent profanés par un homme qui n'adorait pas le vrai Dieu. » Edwin répondit qu'il laisserait à la princesse la liberté de professer sa religion, qu'il la protégerait même, et il donna de plus à entendre qu'il n'était pas éloigné d'embrasser le Christianisme. Edelburge lui fut accordée à cette condition. On choisit Paulin pour accompagner la prin-



cesse, et saint Just, archevêque de Cantorbéry, le sacra Évêque le 25 juillet 625.

Ce fut pour lui un grand sujet de douleur d'être obligé de vivre au milieu d'un peuple qui ne connaissait point le vrai Dieu. Ses larmes, ses prières et ses travaux ne produisirent d'abord aucun fruit, le Ciel voulant éprouver sa constance et sa fidélité. Edwin cependant se déclara en faveur du Christianisme; mais il voulut, avant de l'embrasser, faire assembler les principaux seigneurs de son armée et de son royaume. Il est vraisemblable que l'assemblée dont il s'agit fut une de celle que les chroniques saxonnes appellent *Wittena Gemot*, c'est-à-dire, assemblée des sages, et de laquelle plusieurs modernes dérivent l'origine du Parlement actuel de la Grande-Bretagne. Le Grand-Prêtre y condamna lui-même hautement les superstitions du paganisme, et il fut décidé que tous ceux qui se feraient Chrétiens ne seraient point inquiétés. Cette liberté d'embrasser le Christianisme eut les suites les plus heureuses. Le jour de Pâques de l'année 627, saint Paulin baptisa le roi à Yorck, avec Osfrid son fils et Hilde sa nièce. La cérémonie se fit dans une église de bois qu'on avait élevée à la hâte. Edwin jeta depuis les fondements d'une église de pierre, qui fut achevée par saint Oswald <sup>1</sup>.

La conversion du roi fut suivie d'un grand nombre d'autres. Les païens venaient de toutes parts demander qu'on les instruisit; et comme les églises n'étaient point assez vastes pour contenir tous les catéchumènes, dans le temps où Edwin faisait sa résidence parmi les Déires, saint Paulin les baptisa dans la Swale près de Cataract, qui était anciennement une ville considérable, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un petit village connu sous le nom de Catarrick.

Edwin bâtit une église à Campodunum où était son château de Yorckshire. Cette église porte ordinairement le nom d'Almonbury ou d'Albanbury, parce que saint Paulin la dédia

<sup>1</sup> Voyez l'histoire de la cathédrale d'Yorck, par Dugdade, avec l'inventaire du trésor de cette église, et l'état des biens considérables qu'elle possédait dans le Lancashire, et qu'elle tenait de la libéralité du roi Athelstan.

sous l'invocation de saint Alban. Pendant le séjour du roi chez les Berniciens, le saint Évêque en convertit aussi un grand nombre, qu'il baptisa dans la Glen.

Paulin ayant passé l'Humber, prêcha la foi aux habitants de Lindsey dans le royaume de Mercie. Il y baptisa Blecca, prince ou gouverneur de Lincoln, qui descendait de Woden, ainsi que les principaux rois qui fondèrent l'heptarchie saxonne. Il fit bâtir à Lincoln une église de pierre, dans laquelle il sacra Honorius, évêque de Cantorbéry, après la mort de saint Just. Le Pape Honorius lui envoya le pallium comme au Métropolitain du nord de la Grande-Bretagne. Ce Souverain Pontife dans la lettre où il félicitait Edwin sur sa conversion, lui manda qu'il lui accordait volontiers ce qu'il désirait par rapport à l'ordination des Évêques de ses États. « Je vous envoie, lui » disait-il, deux pallium pour vos métropolitains Honorius et » Paulin, et celui des deux qui survivra à l'autre, pourra, en » vertu de l'autorité que lui donne cette lettre, sacrer le suc- » cesseur de celui que Dieu aura appelé à lui le premier. » Saint Paulin, assisté du Diacre Jacques, baptisa dans la Trent les païens qu'il avait gagnés depuis à Jésus-Christ. Les Est-Angles reçurent aussi la foi par le zèle du saint Évêque et du roi Edwin.

Ce prince ayant été tué dans une bataille en 633, saint Paulin conduisit dans le pays de Kent la reine Edelburge avec son fils et son petit-fils. La princesse fonda un monastère de Religieuses à Liming, et y prit l'habit. Elle est nommée sous le 10 de septembre dans le Martyrologe anglais. Son fils et son petit-fils furent envoyés en France, où ils moururent l'un et l'autre en bas âge. Bède observe qu'ils furent enterrés dans l'église ; soit parce qu'ils étaient morts dans un âge où l'on n'a point perdu l'innocence, soit parce qu'ils étaient du sang royal. Cet honneur ne s'accordait alors qu'aux Martyrs, aux personnes qui avaient leur innocence et aux princes qui avaient honoré la Religion.

Lorsque saint Paulin se vit obligé d'abandonner l'Église d'Yorck, il en laissa le soin à Jacques qu'il aimait tendrement.

Celui-ci, qui demeura jusqu'à sa mort près de Cataract, baptisa un grand nombre de païens dans la Swale. Quant à saint Paullin, le roi Eadbald engagea l'Évêque Honorius à le sacrer Évêque de Rochester, le siège de cette ville étant vacant depuis longtemps. Notre Saint mourut le 10 octobre 644. Il fut dix-neuf ans évêque, tant à Yorck qu'à Rochester. Lanfranc fit lever son corps de terre, et on le renferma dans une belle chaise. La fête de cette translation se faisait à Rochester le 10 janvier.

### SAINTE TELCHIDE,

VIERGE ET ABBESSE DE JOUARRE.

Telchide était sœur du Vénérable Agilbert, évêque de Paris. Ils vivaient au VII<sup>e</sup> siècle et s'étaient donnés à Dieu. Telchide, élevée dans le monastère de Faremoutier, y prit le voile et devint pour ses sœurs un modèle. Le roi Dagobert I<sup>er</sup> avait pour trésorier un fervent chrétien qui se nommait Adon, et était frère de saint Ouen. Adon fonda le monastère de Jouarre, et voulant donner à cette maison de Vierges chrétiennes une Abbesse instruite et sainte, il tira de Faremoutier la pieuse Telchide pour la diriger. Elle eut pour prieure sainte Bertille qui lui fut enlevée, en 646, pour être Abbesse de Chelles. Telchide la regretta vivement; mais elle ne se découragea pas; et continua seule tout le bien qu'elle faisait avec Bertille. Elle mourut saintement le 10 octobre, vers l'an 660; et son frère Agilbert la suivit le 11 de ce même mois de l'année 670.

### SAINT VENANT,

ERMITE ET MARTYR.

Le nom de ce pieux ermite, si célèbre dans la Morinie, se rattache au mouvement religieux qui a illustré le règne de Charlemagne. Un ancien bréviaire à l'usage des chanoines de l'église collégiale de Saint-Pierre, à Aire, expose en ces termes la première partie de cette vie admirable. « Aux jours de

Pépin-le-Glorieux, roi des Francs, ainsi que nous l'avons appris de nos ancêtres, hommes bons et religieux, vivait au pays de Hainaut un homme nommé Venant, et cet homme suivait la carrière militaire. On dit qu'il fut le frère de saint Gandulphe, et de sainte Pharaïlde, vierge consacrée à Dieu, et que les habitants de Gand honorent d'un culte qui lui est bien dû. Et comme dans le siècle ils jouissaient d'une grande considération, à cause du sang dont ils sortaient et qui touchait à celui des chefs du Hainaut, ils méprisèrent toutes choses pour l'amour du Sauveur. Quant à Venant, ayant mis de côté la pompe éculière et regardant les plaisirs comme pur néant, après avoir servi quelque temps dans la milice de ce monde, il déposa ses armes et résolut de consacrer au service de Dieu tout le temps qui lui resterait à vivre. Il réfléchit sur les voies qu'il avait à suivre, et il dirigea ses pas de manière à servir de témoin à la foi, c'est-à-dire de martyr, selon le sens du mot grec. Il était libre de tout lien conjugal, futur Martyr et frère d'une vierge martyre. Après avoir fait la distribution de ses biens, il s'enfuit du milieu des flots agités du monde, de sorte qu'on peut dire de lui avec raison : Bienheureux l'homme qui a été trouvé sans tache, qui n'a point couru après l'or, et qui n'a point mis son espérance dans des trésors composés de pièces de monnaie. Il sortit donc tout seul et secrètement des frontières de Hainaut, et s'en vint en un endroit champêtre, au lieu appelé Wastelau (*Vastus Saltus*), situé auprès d'Aire, et qui s'étend jusqu'au lieu nommé Melemodium. Retiré dans la partie la plus cachée de cette solitude, loin des regards des hommes, le Bienheureux personnage vaquait aux jeûnes et à la prière, et se nourrissait des choses que lui présentait la nature, sans les soumettre à aucune préparation ou cuisson, reproduisant l'image de Jean-Baptiste, qui, fuyant les assemblées des hommes, avait choisi le désert pour sa demeure <sup>1</sup> »

La vertu de l'humble Ermite ne tarda pas à être connue des

<sup>1</sup> Tout ce passage est tiré du Légendaire de la Morinie : « C'est, dit M. l'abbé Van Drival, une traduction littérale d'un long fragment du *Bréviaire* dont étoient user les chanoines de l'église collégiale de Saint-Pierre, en la ville

habitants du pays, et à faire sur leurs âmes une salutaire impression. La foi si vive des peuples, à cette époque, trouvait dans ces œuvres de mortification et de dévouement héroïque des témoignages sensibles de la puissance de la grâce de Dieu, et des invitations à marcher, à la suite de ces hommes extraordinaires, chacun selon sa condition, dans la voie des vertus chrétiennes. C'était l'effet le plus généralement obtenu par les exemples des grands Saints. Quelquefois aussi Dieu s'en servait pour faire naître ou développer, dans des âmes d'élite qu'il avait choisies, les germes des plus éclatantes vertus. C'est ce qui arriva en cette circonstance.

En effet, sainte Giselle, fille de Pépin-le-Bref et de Berthe, ayant entendu parler de la vie admirable et des vertus sublimes de saint Venant, crut que c'était là l'homme que Dieu lui avait préparé pour la diriger sûrement dans les voies de la perfection. Comme sa demeure habituelle n'était pas très-éloignée du bois dans lequel s'était retiré le serviteur de Dieu, elle résolut de chercher à lui faire connaître les pieux desseins de son âme, et son intention de suivre ses conseils pour arriver à la Sainteté. Le solitaire, alarmé d'abord d'une demande qui blessait son humilité, déclara qu'il ne la verrait point, parce qu'il ne lui était point permis de s'entretenir avec des personnes du sexe, avec celles surtout qui portaient des ornements mondains. Cette réponse ne fit qu'augmenter le désir de la vertueuse Giselle, qui, renonçant dès ce moment à des habits qu'elle ne portait que par complaisance pour sa famille et avec une extrême répugnance, déclara qu'elle était disposée à se revêtir du cilice, s'il le fallait, pour pouvoir jouir des entretiens spirituels de l'homme de Dieu.

Saint Venant, après avoir prié longtemps et consulté le Seigneur, se rendit à la demande de l'humble et pieuse princesse. Un lieu fut fixé d'un commun accord pour l'entrevue : il était situé sur le penchant d'une montagne, près de l'endroit où jaillit une fontaine, à un quart de lieue environ de l'église de

*d'Aire*, fragment que nous avons eu le bonheur de retrouver dans les pièces relatives à la procédure touchant les reliques de saint Venant. »

Saint-Pierre, à Aire. Dieu seul connaît les sentiments de piété qui embrasaient leurs cœurs, et les résolutions qu'ils prenaient pour s'encourager dans l'accomplissement de ses volontés. On eut dit saint Benoît et sa sœur sainte Scholastique, s'excitant mutuellement dans de saints discours, à l'amour de Dieu et à la pratique des plus sublimes vertus. L'un et l'autre en retiraient de grands avantages pour leur sanctification. Sainte Giselle surtout, plus jeune et plus exposée dans sa famille, trouva dans saint Venant, comme le Seigneur le lui avait fait pressentir, le guide sage et fidèle qui devait la diriger dans le chemin de la perfection.

En effet, au moment où elle commençait à goûter les douceurs de la vertu et tout ce qu'il y a de doux dans le service de Dieu, elle apprit que l'empereur de Constantinople la demandait en mariage pour son fils. A cette nouvelle, la sainte se hâta de venir auprès de saint Venant pour réclamer le secours de ses prières et de ses conseils. L'homme de Dieu lui représenta alors, de la manière la plus saisissante, les dangers qu'elle courrait au milieu de cette cour éloignée, et qui donnait des exemples bien opposés à ceux qu'elle trouvait dans sa famille. Il lui rappela en même temps tous les charmes de la virginité parfaite et les délices qu'elle répand dans le cœur de ceux qui l'embrassent volontairement, par amour pour Jésus-Christ.

Heureusement cette alliance de Giselle avec le fils de l'empereur de Constantinople fut désapprouvée par la nation et par le Pape lui-même : elle ne fut pas réalisée. Du moins elle avait été, pour la Bienheureuse Giselle, une occasion de consacrer irrévocablement à Dieu sa virginité, et de choisir Jésus-Christ pour son unique époux. Toutefois, par le conseil de saint Venant, elle garda secrète cette promesse, se réservant de la faire connaître quand les circonstances pourraient l'exiger. L'occasion s'en présenta peu de temps après, et saint Venant fut encore alors d'un grand secours à la jeune princesse.

Un fils du roi d'Angleterre vint demander à Pépin la main de sa fille Giselle, et le monarque franc avec toute sa famille

paraissait disposé à accepter ses propositions. Mais à l'approche du jour où cette union devait être consacrée, Dieu, à la prière de son humble servante et du saint Ermite, qu'elle avait instruit de cette nouvelle épreuve, permit qu'une infirmité subite lui enlevât sa beauté et la rendit difforme aux yeux de tous.

C'est à cette même époque que fut tué saint Venant. Des assassins, envoyés, dit-on, par le jeune prince qui devait épouser la vertueuse Giselle, et qui attribuait à ses artifices la maladie étrange de cette princesse, le mirent à mort, et après lui avoir tranché la tête, la jetèrent avec son corps dans la Lys. D'autres croient qu'il périt de la main de quelques brigands, qui espéraient trouver un trésor caché dans sa cellule. Peut-être ce dernier motif ne fut-il pas indifférent dans la détermination que prirent les assassins.

Dieu fit connaître bientôt le meurtre de son serviteur d'une manière extraordinaire et par laquelle il rendit tout à la fois à un Saint le témoignage de sa vertu, et à une âme pieuse la récompense du généreux sacrifice qu'elle avait fait pour lui plaire. Voici comment la tradition rapporte ce prodige. Peu de temps après que saint Venant eut été mis à mort, et pendant que sainte Giselle continuait de souffrir, avec une admirable résignation, la maladie que Dieu lui avait envoyée à sa prière, il arriva que cette pieuse princesse eût une vision dans laquelle on lui annonçait que son épreuve était finie, et qu'elle serait guérie en se nourrissant du premier poisson que des pêcheurs, envoyés à ce dessein, retireraient de la Lys. La Sainte ayant rapporté la vision à ses parents, on s'empressa d'envoyer des hommes pour exécuter cette volonté du Ciel. Leurs efforts avaient été longtemps sans résultat, lorsqu'en avançant avec leur barque vers l'endroit où la rivière traversait la forêt de Wastelau, ils retirèrent de l'eau un cadavre dont la tête, détachée du tronc, était tenue par les mains sur la poitrine. Ce cadavre était celui de saint Venant lui-même. Il plaisait à Dieu de révéler ainsi ce nouvel Élu qu'il avait reçu dans le ciel, ce nouveau patron qu'il donnait à la terre.

En effet, au moment où les mariniers, surpris et effrayés, retiraient ce corps Saint de l'eau, ils virent un poisson caché dans les herbes et la vase qui l'entouraient. Ce témoignage de l'intervention de Dieu dans des circonstances, si petites en apparence, fut encore confirmé par celui d'une vénérable veuve aveugle, laquelle recouvra la vue après avoir touché le corps du Saint. Cette vertueuse femme avait pansé plus d'une fois une plaie que le serviteur de Dieu avait à la jambe, et cette plaie elle-même, retrouvée sur le cadavre, avait donné une nouvelle garantie de son identité déjà reconnue par tant de preuves frappantes. Enfin, la guérison de sainte Giselle, qui eut lieu aussitôt, rendit complète la joie que causait dans toute la contrée la découverte de ce corps saint, à qui le roi Pépin fit rendre les honneurs de la sépulture.

Telle est la tradition constante que les habitants d'Aire et des environs ont précieusement conservée, et que Malbrancq rapporte dans son *Histoire des Morins*. » Le lectionnaire de l'église d'Isbergue (nom moderne de sainte Giselle) continue le légendaire de Morinie, raconte de la même manière l'invention du corps de saint Venant. Les savants auteurs de l'ouvrage que nous citons croient que saint Venant fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre, au village actuel de Sainte-Isbergue. Plusieurs pièces très-importantes sont apportées à l'appui de cette opinion. Outre quelques vers très-anciens<sup>1</sup>, qui rappellent les faits que nous venons de signaler, il y a encore une espèce de procès-verbal de l'invention des reliques de saint Venant, faite dans l'église de Sainte-Isbergue, le 11 du mois d'août 1608. Cette pièce curieuse servira à faire connaître une fois de plus la profonde vénération que, de tout temps, les peuples de la Morinie ont conservée pour saint Venant.

« C'était le 11 du mois d'août 1608. Après avoir vainement

- « A Isberghe en l'église
- » Que on nomait lors St-Pierre
- » Selon la mode et guise
- » Que on met Seigneurs en terre
- » Fut mis le bon corps saint
- » En très-grand reverence,



sollicité cette permission des Evêques de Saint-Omer, Gérard Haméricourt et Jean Six, les habitants d'Isbergue avaient plus tard obtenu de Jacques Blase de transférer l'autel de sainte Isbergue dans le fond de la nef, du côté de l'épître, et de faire des fouilles sous l'emplacement primitif de cet autel, dans l'espoir d'y trouver les reliques de saint Venant. En présence de maître Paul Pruvost, pasteur de Notre-Dame, à Aire, et de doyen de chrétienté, délégué à cette fin par l'Evêque de Saint-Omer, et de plusieurs prêtres et curés des environs, on transféra d'abord l'autel et la tombe de sainte Isbergue, puis on commença l'opération des fouilles. Après avoir levé une grande pierre qui était sous l'autel, on creusa assez avant sans rencontrer autre chose que de la terre et quelques ossements épars. C'était sans doute là que reposait le cercueil de sainte Isbergue, avant qu'on en fit l'élevation pour lui rendre les honneurs de la canonisation. Fouillant plus avant et sondant avec un barreau de fer, on finit par reconnaître une cavité. Puis on atteignit une pierre blanche qui s'enfonça et tomba dans un cercueil maçonné dans la terre. Mettant la main dans le trou qu'avait fait la pierre, on en tira un ossement dont la vue mit dans une joie extrême tous les assistants, qui le baisèrent pieusement. On continua alors de découvrir le reste du cercueil, et quand on vint à l'endroit de la tête, on vit qu'il n'y avait dans la maçonnerie aucune place réservée pour cette partie du corps, mais le chef vénérable du Saint reposait sur la poitrine. Les ossements étaient dans un bel état de conservation, d'une couleur de cire. La tête, qui se trouvait sur la poitrine, avait été un peu endommagée par la chute de la pierre, qui avait séparé la mâchoire, à laquelle tenaient encore les dents. Il y avait aussi dans le tombeau quelque chose comme une assiette d'étain qui tomba en poussière au contact de l'air. On ne trouva aucune inscription ni dedans ni autour du cercueil.

« Le lendemain, pendant la nuit, à cause de l'affluence extraordinaire du peuple, qui empêchait d'opérer pendant le jour, et après être allé prendre les ordres de l'Evêque de

Saint-Omer, le même délégué descendit de nouveau dans la fosse avec deux autres prêtres, leva les ossements, les dégagea de la terre et les nettoya, examina partout avec attention et ne trouva aucune inscription ni date. Alors il mit les ossements et la tête dans un coffre de bois bien fermé et cloué, et défendit à toute l'assistance d'y toucher, sous peine d'excommunication.

« Le 10 août, l'évêque de Saint-Omer se rendit en personne sur les lieux pour examiner le monument et dresser l'inventaire; mais il y avait une telle multitude, qu'il lui fut impossible de rien faire. Il ordonna alors de fermer la fosse et de ne plus l'ouvrir jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné. »

Il ne paraît pas que ces reliques aient été changées de place depuis cette époque reculée. On voit même qu'un caveau fut construit pour les protéger, comme l'indique le témoignage d'un curé de Sainte-Isbergue qui le découvrit en 1765<sup>1</sup>.

## LE BIENHEUREUX HUGUES DE MACON,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

« Hugues, de l'illustre maison des comtes de Mâcon, fut le condisciple et l'ami d'enfance de saint Bernard. Une heureuse sympathie de pensées, de goûts, de sentiments, les avait étroitement liés l'un à l'autre; et leurs âmes, toujours en rapport et en harmonie, vibraient à l'unisson comme deux cordes d'une même lyre. Cependant lorsque Hugues apprit la conversion de Bernard, son cœur en fut déchiré, et il pleura comme s'il avait perdu à jamais celui qu'on disait mort au monde. Les deux amis cherchaient à se rapprocher, mais par des raisons différentes. L'un espérait ramener l'autre dans la carrière brillante du siècle; celui-ci, de son côté, nourrissait l'espoir de gagner à Dieu l'âme de son frère. L'occasion d'une

<sup>1</sup> Emprunté à M. l'Abbé Destombes.

entrevue se présente : tous deux, profondément émus, s'em brassent et versent des larmes ; longtemps la parole leur manque. Enfin ils rompent le silence ; ils échangent quelques mots ; mais l'âme de Hugues s'était fondue dans celle de Bernard, et tous deux, se tenant serrés l'un contre l'autre, protestèrent qu'ils vivraient pour Dieu seul, et qu'ils vivraient unis en Jésus-Christ.

« Or, il arriva que Hugues, obsédé par les sollicitations perfides de ses anciens amis du monde, sentit faiblir à la fois l'esprit de piété et les résolutions qu'il avait prises. Bernard l'apprend ; il accourt à Mâcon ; il trouve le jeune Hugues dans une campagne riante, au milieu d'une compagnie de jeunes seigneurs ; une pluie battante les avait forcés de se grouper sous un abri. Bernard aborde son ami et l'entraîne malgré l'orage : « Hugues, lui dit-il, tu essuieras cet orage avec moi ! » Et dès qu'il se trouvèrent seuls, la sérénité reparut au même instant au Ciel et dans l'âme de Hugues ; et depuis lors nul effort humain ne put altérer cet heureux changement que Dieu avait opéré. »

Hugues suivit saint Bernard à Cîteaux, où ils reçurent ensemble l'habit monastique des mains de l'Abbé saint Etienne. A peine avait-il un an de profession qu'il fut envoyé, à la tête de douze moines, pour fonder l'abbaye de Pontigny, dans le diocèse d'Auxerre. Cette maison devint comme une pépinière de saints Prélats qui jetèrent le plus vif éclat sur l'Ordre de Cîteaux. Hugues fut le premier des Cisterciens appelé à la dignité épiscopale ; il monta sur le siège d'Auxerre, l'an 1137, après avoir gouverné vingt-deux ans l'abbaye de Pontigny.

Distingué par la noblesse de ses sentiments, doué d'une patience merveilleuse, il était plein de fermeté contre les oppresseurs de l'Eglise ou des pauvres. Il avait promis le jour de son sacre d'exercer l'hospitalité ; aussi voulut-il que sa maison fût comme une hôtellerie pour les passants ; il y proposa un Religieux de Pontigny qui devait, même en l'absence de l'Evêque, recevoir avec des égards particuliers tous les Cisterciens qui viendraient loger chez lui. Il s'appliqua toute sa vie

à protéger et à soutenir les Maisons religieuses, à les ramener à l'observance de la règle, à terminer les différends qui s'élevaient entre elles. Nous le voyons, en 1142, établi comme médiateur entre les abbayes de Flavigny et de Fontenay; en 1146 le Pape Eugène III le désigne pour trancher une difficulté qu'avait Ponce de Monboissier, abbé de Vézelay, avec Humbert, évêque d'Autun, et le duc de Bourgogne. Conjointement avec saint Bernard, Hugues écrivit au roi Louis VII une lettre très-éloquente, pour le conjurer de mettre fin à la guerre, en se réconciliant avec le comte de Champagne. « Les peuples opprimés et ruinés, disaient-ils, ne cessent point de crier sur nos pas; les ravages augmentent; le pays succombe. Vous demandez quel pays? Le vôtre, prince, votre propre royaume. Amis et ennemis, tous conspirent à y porter la désolation. Ce que cette guerre engloutit de biens, ce qu'elle enlève de prisonniers, ce qu'elle fait de misérables, c'est de votre sein qu'elle les tire, c'est le plus pur de votre sang qu'elle épuise. » Si le roi eût cédé plutôt à leurs vives instances, il n'aurait point terni sa gloire par le sac de Vitry.

Il n'est pas étonnant, après cela, que l'Evêque d'Auxerre passât pour un des plus prudents et des plus zélés prélats de l'Eglise. Saint Bernard lui donne le titre de Saint en quatre endroits de ses ouvrages; le Martyrologe gallican, le Ménologe de Citeaux et celui des Bénédictins le mentionnent avec éloge. Un ancien nécrologe d'Auxerre l'appelle *l'honneur des Evêques, le modèle de toute religion*, et énumère les dons qu'il fit à sa cathédrale. Hugues mourut à Pontigny le 10 octobre 1151, et fut inhumé dans le sanctuaire de l'église abbatiale. Son tombeau fut ouvert, en 1567, par les protestants qui ayant trouvé son corps presque en son entier et revêtu de ses habits pontificaux, le prirent pour celui de saint Edme et le brûlèrent.

## LE VÉNÉRABLE ACHARD,

ÉVÊQUE D'AVRANCHE.

Achard, abbé de Saint-Victor, à Paris, puis évêque d'Avranche 1161. On lui attribue plusieurs traités, restés manuscrits entres autres, *de Tentatione Christi*, et *de Divisione animæ et spiritus*. Henri II roi d'Angleterre, avait pour lui une estime particulière, quoiqu'il fut l'ami intime de saint Thomas de Cantorbéry. Il tint sur les fonds baptismaux Aliénor sa fille, depuis épouse d'Aphonse IX, roi de Castille ; il mourut en odeur de sainteté en 1171.

## SAINT JEAN DE BRIDLINGTON.

CHANOINE RÉGULIER.

Saint Jean naquit près de Bridlington ou Burlington, port de mer du Yorckshire. Ses parents l'élevèrent dans la piété, et l'envoyèrent faire ses études à Oxford. De retour dans sa patrie, il exécuta le dessein qu'il avait de renoncer au monde, et alla prendre l'habit chez les Chanoines Réguliers de Saint-Augustin à Burlington. Son amour pour la perfection lui mérita des grâces spéciales, et il devint bientôt un modèle de toutes les vertus. Il fut successivement précepteur, aumônier et prieur de son monastère. On le força d'accepter ce dernier emploi, qu'il avait déjà refusé une fois. Il assista les pauvres avec beaucoup de charité, et il leur distribuait tout ce qu'une sage économie pouvait épargner sur les revenus de la communauté. Sa patience, sa douceur, ses austérités, sa ferveur, montraient qu'il n'agissait que par l'impression de l'Esprit de Dieu. Il mourut le 10 octobre 1376, après avoir été dix-sept ans prieur. Il s'opéra plusieurs miracles par son intercession. On en trouve l'histoire dans sa vie et dans Walsingham. On lit dans ce dernier auteur, que l'Archevêque d'Yorck, assisté des Evêques de Durham et de Carlisle, fit par l'ordre du Pape la cérémonie de la translation des reliques de saint Jean de Burlington.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE MOLÈME.

Surius raconte dans la vie de saint Robert que lorsqu'il fonda l'abbaye de Molème, au diocèse de Langres, il lui vint du Ciel une statue de Notre-Dame qu'il mit dans son église, et qui fit grands miracles. Nous n'en citerons qu'un.

Une pauvre femme, qui tombait du mal caduc, fit le pèlerinage de Notre-Dame de Molème, ayant sur ses bras un enfant d'un an, et menant par la main un autre enfant un peu plus âgé. Comme elle arriva à la nuit tombante, les Moines de Molème ne la laissèrent pas entrer. Elle fut obligée de passer la nuit dans la forêt.

Le hasard lui fit rencontrer un peu de feu qu'elle ranima ; elle se coucha tout auprès avec ses deux enfants.

Vers minuit, un loup survint, s'arrêta devant le feu et se coucha aussi à côté ; de sorte qu'il n'était séparé de la pauvre pèlerine que par la flamme. Cette malheureuse fut si effrayée du voisinage du loup, que, malgré le signe de la Croix dont elle s'arma, elle fut attaquée de son triste mal et tomba inanimée. Le loup profita de la circonstance et emporta le plus jeune des deux enfants.

En revenant à elle, la pauvre mère vit son malheur. Elle s'écria en pleurant : « Notre-Dame de Molème, rendez-moi mon fils. » La Vierge compatissante ne délaissa point cette mère désolée. Le loup parut, rapportant l'enfant qu'il n'avait pas encore entamé ; et le lendemain la mère fut guérie de sa maladie cruelle. L'enfant, qui se voua à la Vierge, porta toujours sur son dos la marque des dents du loup.

MARTYROLOGE ROMAIN<sup>1</sup>.

A Rome, saint François de Borgia, Général de la Compagnie

SEXTO IDUS OCTOBRIIS.

Romæ sancti Francisci Borgiae Præpositi Generalis Societatis Jesu, vite asperitate, orationis dono, abdicatis sæculi, recusatis Ecclesiæ dignitatibus, me-

de Jésus, recommandable par l'austérité de sa vie, par le don d'oraison, qu'il avait reçu de Dieu, le courage avec lequel il renonça aux grandeurs du siècle et le refus qu'il fit des premières dignités de l'Eglise.

En l'île de Candie, saint Pinyte, évêque très-distingué. Ce Saint fut évêque de la ville de Cnose (aujourd'hui Ginosa) et vécut du temps de Marc-Antonin-Vère et Luce-Aurèle-Commode, et il a laissé dans ses écrits, comme dans un miroir, une image vivante de lui-même.

A Cologne, saint Géréon, martyr, avec trois cent dix-huit autres qui, dans la persécution de Maximien, présentèrent patiemment leurs têtes au glaive pour la vraie Religion.

Aux environs de la même ville, saint Victor et ses compagnons, martyrs,

A Bonne en Allemagne. saint Cassius et saint Florent, avec plusieurs autres martyrs.

A Nicomédie, saint Eulampe et sainte Eulampie, vierge, sa sœur, martyrs. Celle-ci ayant appris que son frère était tourmenté pour Jésus-Christ, s'avança au milieu de la foule, et l'ayant embrassé, s'associa à lui ; ils furent jetés l'un et l'autre dans une chaudière d'huile bouillante, mais n'en ayant reçu aucune atteinte, ils consommèrent leur martyre en étant déca-

morabilis. — In Creta insula beati Pinyti inter Episcopos nobilissimi. Hic Gnosiae urbis Episcopus sub Maroo Antonino Vero et Lucio Aurelio Commodo floruit, et in scriptis suis, velut in quodam speculo, viventem sui reliquit imaginem. — Coloniae Agrippinae sancti Gereonis Martyris cum aliis trecentis decem et octo, qui in persecutione Maximiani pro vera pietate gladiis patienter colla subdiderunt. — In territorio ejusdem urbis sanctorum Victoris et Sociorum Martyrum. — Bonnae in Germania sanctorum Martyrum Cassii et Florentii cum aliis plurimis. — Nicomediae sanctorum Martyrum Eulampii et Eulampiae Virginis ejus sororis, quæ cum audisset fratrem pro Christo torqueri, exiliens in mediam turbam, eumque amplexata, sociam se illi adjunxit: atque ambo in ollam ferventis olei conjecti, sed nulla ex parte læsi, una cum aliis ducentis, qui eo miraculo permoti crediderant in Christum, obtruncatione capitis martyrium compleverunt. — Eboraci in Anglia sancti Paulini Episcopi, discipuli beati Gregorii Papæ, qui cum aliis ad prædicandum Evangelium: illuc ab eo missus, Edwinum Regem, ejusque populum ad fidem Christi convertit. — Populonii in Tuscia sancti Cerbonii Episcopi et Confessoris, qui (ut sanctus Gregorius refert) in vita et morte miraculis claruit. — Veronæ item sancti Cerbonii Episcopi. — Capuæ sancti Paulini Episcopi.

pités avec deux cents autres qui touchés de ce miracle, avaient cru en Jésus-Christ.

A Yorck, en Angleterre, saint Paulin, évêque, Disciple de saint Grégoire, Pape, qui ayant été envoyé par lui, avec d'autres, dans ce pays, pour y prêcher l'Évangile, convertit à la foi de Jésus-Christ le roi Edwin et son peuple.

A Piombino en Toscane, saint Cerbon, évêque et confesseur, qui au rapport de saint Grégoire, brilla par des miracles pendant sa vie et à sa mort.

A Vérone, aussi saint Cerbon, évêque.

A Capoue, saint Paulin, évêque.

#### **Additions des autres Martyrologes.**

Saint Audry, évêque de Sens.

Saint Basien, religieux acémète mort à Constantinople. Une église a été élevée sur sa tombe.

Saint Quintase, honoré autrefois à Carthage.

Saint Bertulien, martyr à Cologne avec saint Géréon en 287 sous le président Rictiovare.

Saint Ptolémaque, martyr avec ses frères aux confins de l'Égypte et de l'Éthiopie.

Saint Maxime, évêque de Citta-Nuova, honoré à Venise, comme martyr.

Le Bienheureux Robert Malatesta du Tiers-Ordre de Saint-François.

Saint Foulques, abbé de Fontenelle.

Saint Nonce, pörcher, près de Namur. Ses reliques sont honorées à Vazor.

Saint Acepismas, évêque en Perse, martyr avec seize mille autres Chrétiens.

#### **Martyrologe de la dernière persécution.**

Louis François Joseph Bernard, prêtre de l'Ordre des Frères hospitaliers de Saint-Jean de Dieu, déporté à la Guyane le



12 mars 1798, puis de là à Cayenne, mort de la peste à Konanama le 10 octobre 1798, âgé de 56 ans.

Jean-Baptiste Cardine, prêtre du diocèse de Paris, deporté comme le précédent, mort à Konanama, le 10 octobre 1798, âgé de 42 ans.

François-Xavier Joseph Morénas, prêtre de la Métropole d'Avignon, arrêté dans cette ville, condamné à mort comme contre-révolutionnaire par le tribunal criminel du département de Vaucluse, le 9 octobre 1793, guillotiné le lendemain 10 octobre.

## ONZIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Taraque, saint Prolus et saint Andronic, martyrs, — Saint Nicaise, apôtre de Rouen, martyr. — Saint Germain, évêque de Besançon, martyr. — Saint Venant, abbé. — Saint Firmin, évêque d'Uzez. — Sainte Ethelburge, vierge et abbesse. — Saint Kenny, abbé en Irlande — Saint Paldo, abbé en Italie. — Saint Wasnon, patron de Condé. — Saint Gomer, ermite. — Saint Bruno archevêque de Cologne. — Le Vénérable Agilbert, évêque de Paris. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions de autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT TARAQUE, SAINT PROBUS ET SAINT ANDRONIC,

MARTYRS.

Pamphile, Marcien, Lysias, Agathocle, Félix, Gemellus, Athénion, Taraque et Orose, à nos chers Frères Bassus, Berulle, Timothée et Aquilus, et à tous les fidèles d'Icône, qui sont sanctifiés par la Foi, et unis par la charité en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous avons eu soin de recueillir avec toute l'exactitude possible, ce qui s'est passé de plus remarquable dans la Cilicie, à la mort de quelques Martyrs, dont nous souhaiterions de pouvoir porter les chaînes, et nous vous en envoyons les Actes, vous assurant en même temps que vous ne sauriez faire un plus grand plaisir que de les rendre publics. Au reste, nous les avons tirés des registres du greffe criminel de Tarse, par l'entremise de Sabaste, l'un des exécuteurs de la haute Justice de cette ville, qui nous en a obtenu la communication moyennant la somme de deux cents deniers que nous lui avons données. Vous y verrez le commencement et la suite du martyre de ces hommes admirables ; leur fin glorieuse et les prodiges qu'il a plu à Dieu d'opérer par eux pour sa propre gloire et

pour notre édification. Nous vous supplions d'en vouloir faire part aux fidèles de la Pisidie et de la Pamphilie, afin que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit glorifié, et que chacun de vous trouve dans ce fidèle récit, un nouveau motif de s'animer à combattre, sous les auspices du Saint-Esprit, les ennemis de la vérité.

*Voici le premier interrogatoire :*

Sous le neuvième Consulat de Dioclétien, et le huitième de Maximien, le douzième des Calendes de Juin <sup>1</sup>, à Tarse, capitale de la Cilicie, Flavius Caius Numerien Maxime, gouverneur de la province, tenant l'audience publique, le centenier Démétrius a dit Seigneur, l'exempt Eutolmius Palladius a amené de Pompeïople trois hommes de la secte impie des Chrétiens, lesquels ont refusé d'obéir aux édits des empereurs : les voilà.

Le gouverneur Maxime dit alors à Taraque : Comment vous appelez-vous ? Car étant le plus vieux des trois vous devez être interrogé le premier : répondez-donc.

TARAQUE a répondu : Je suis Chrétien.

MAXIME. Laissez-là cette impiété qui ne vous fait pas grand honneur, et dites-moi seulement votre nom.

TARAQUE. Je suis Chrétien.

MAXIME. Rompez-lui les mâchoires, et dites-lui : Ne réponds pas une chose pour l'autre.

TARAQUE. C'est là mon vrai nom : si vous voulez savoir celui que j'ai reçu de mon père, je m'appelle Taraque, et à l'armée on me nommait Victor.

MAXIME. De quelle profession, et de quel pays ?

TARAQUE. Je suis soldat et romain, et Claudiople, ville d'Isaurie est le lieu de ma naissance : mais parce que je suis Chrétien j'ai quitté le service.

MAXIME. Aussi bien ton impiété te dégrade, et te rend indigne de porter les armes : cependant je veux savoir comment tu as obtenu ton congé.

TARAQUE. Je l'ai demandé à Publion, mon capitaine, et il me l'a accordé.

<sup>1</sup> Le 21 Mai.

MAXIME. Ecoute, j'ai pitié de ta vieillesse, mais il faut que tu obéisses aux ordres des maîtres, et je te promets que si tu ne le fais de bonne grâce, tu auras tout sujet d'être content de moi. Allons, viens, sacrifie aux dieux ; nos princes leur sacrifient par toute la terre.

TARAQUE. Vos princes sont dans l'erreur.

MAXIME. Qu'on le frappe sur la bouche, pour avoir dit que les empereurs sont dans l'erreur.

TARAQUE. Oui, je l'ai dit, et je le dis encore, ils y sont. Et quoi, ne sont-ce pas des hommes ?

MAXIME. Sacrifie à nos dieux, et laisse-là tous ces détours.

TARAQUE. Je sers mon Dieu, et chaque jour je lui sacrifie, non le sang des victimes, mais un cœur pur ; car Dieu n'a que faire de ces sortes de sacrifices sanglants.

MAXIME. Certainement j'ai pitié de ta vieillesse ; renonce donc à toute cette vaine superstition, et sacrifie à nos dieux ; je te parle en ami.

TARAQUE. Je ne renonce pas comme cela à la Loi de Dieu.

MAXIME. Approche, te dis-je, et sacrifie.

TARAQUE. Je ne commettrai point cette impiété. J'ai trop de respect pour la Loi de Dieu.

MAXIME. Avons-nous une autre loi, nous autres, tête dure ?

TARAQUE. Oui, sans doute, et c'est celle qui vous ordonne d'adorer du bois, des pierres, l'ouvrage de vos mains.

MAXIME. Frappez-le sur le cou, et dites-lui : Quitte ce vain entêtement où tu es.

TARAQUE. Je ne quitterai point un entêtement qui sauve mon âme.

MAXIME. Je te le ferai bien quitter, et je te rendrai sage malgré toi.

TARAQUE. Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, mon corps est en votre puissance.

MAXIME. Otez-lui ses habits, et frappez-le à coups de verges.

TARAQUE. Vous avez trouvé le secret de me rendre un vrai sage ; je me trouve même fortifié par les plaies qu'on vient de me faire, et je sens en moi croître de plus en plus la confiance que j'ai en mon Dieu, et en Jésus-Christ.

MAXIME. Méchant que tu es, comment peux-tu dire qu'il n'y a qu'un Dieu, en voilà deux que tu viens de nommer ?

TARAQUE. Moi, je confesse celui qui est le vrai Dieu.

MAXIME. Tu dis que tu sers Dieu et Jésus-Christ.

TARAQUE. Fort bien, c'est que Jésus-Christ est Fils de Dieu, et un seul Dieu avec son Père, l'espérance des Chrétiens, pour lequel nous souffrons, et par qui nous sommes sauvés.

MAXIME. Encore une fois, cesse de tenir tous ces vains discours, approche et sacrifie.

TARAQUE. Ce ne sont point là de vains discours, mais la vérité pure. J'ai soixante-six ans, et j'ai toujours vécu dans la connaissance et l'amour de cette vérité ; jamais je ne m'en suis éloigné.

Le Centenier Démétrius : Pauvre homme, aie compassion de toi-même, et sacrifie ; écoute-moi.

TARAQUE. Retire-toi, conseiller de satan.

MAXIME. Nous perdons le temps ; qu'on le charge de chaînes, et qu'on le mène en prison. Faites entrer celui qui suit.

Le Centenier Démétrius a dit alors : Seigneur le voilà.

MAXIME. Comment vous appelez-vous ?

PROBUS. J'ai deux noms ; le plus noble est Chrétien, et celui que les hommes me donnent est Probus.

MAXIME. Eh bien Probus, votre famille, votre pays ?

PROBUS. Mon père était originaire de Thrace, et je suis né à Sida, dans la Pamphilie. Ma famille n'est pas fort relevée, mais je suis Chrétien.

MAXIME. Tu ne la relèveras pas beaucoup avec ce nom, et il n'est nullement propre à faire fortune. Crois-moi, sacrifie aux dieux, c'est un moyen bien plus sûr ; car je te promets en ce cas la faveur des empereurs, et mon amitié.

PROBUS. J'ai peu d'ambition, je me passerai fort bien de la

faveur des empereurs, et je vous remercie de votre amitié. Je pouvais faire dans le monde une figure assez considérable ; mais je fais si peu d'état des biens de la terre, que j'ai renoncé à tout pour servir mon Dieu.

MAXIME. Otez-lui ses habits, et donnez-lui cent coups de nerfs de bœuf.

Le Centenier Démétrius : Aide-toi, mon ami, et ne te laisse pas mettre ainsi tout en sang.

PROBUS. Je vous abandonne mon corps, vos tourments me font un agréable rafraîchissement.

MAXIME. Misérable, veux-tu toujours demeurer dans ton endurcissement, et ta folie est-elle incurable ?

PROBUS. Je ne suis pas si fou que vous pensez ; je crois même être plus sage que vous, et c'est parce que je ne sacrifie pas aux démons.

MAXIME. Tournez-le de l'autre côté, et frappez-le sur le ventre.

PROBUS. Seigneur Jésus, venez au secours de votre serviteur.

MAXIME. A chaque coup dites-lui : Où est-il ce Jésus que tu appelles à ton secours ?

PROBUS. Il m'a exaucé, n'en doutez point, il est ici, je sens qu'il me soutient ; et une marque de sa protection, c'est que tous vos tourments n'ont pu encore me faire condescendre à ce que vous voulez.

MAXIME. Regarde l'état où tu es, la terre est toute couverte de ton sang.

PROBUS. Sachez que plus mon corps souffre, plus mon âme se sent soulagée ; et à mesure que l'un s'affaiblit, l'autre reprend de nouvelles forces.

MAXIME. Mettez-lui les fers aux pieds et aux mains, et qu'on ne permette à personne de le voir. Le troisième, où est-il ?

Le Centenier Démétrius a dit : Seigneur, le voilà.

MAXIME. Dites votre nom.

ANDRONIC. Si vous voulez savoir le véritable, je vous dirai que c'est Chrétien.

MAXIME. Vos ancêtres ne portaient pas ce nom-là : répondez donc juste.

ANDRONIC. Eh bien, pour vous satisfaire je vous apprends que je m'appelle Andronic.

MAXIME. Votre famille.

ANDRONIC. Elle n'est pas des moindres d'Ephèse, et mon père y tient un des premiers rangs.

MAXIME. Voulez-vous m'en croire, laissez-là tous discours inutiles ; ne faites pas comme ceux qui ont passé avant vous, ils ont fait les fous, mais leur folie leur coûte cher. Pour vous, si vous voulez suivre mon conseil, et je vous parle comme à mon fils, adorez nos dieux, rendez à nos princes l'honneur qui leur est dû, et ce sera en obéissant promptement à leurs ordonnances. Ils sont nos pères aussi bien que nos maîtres.

ANDRONIC. Vous les appelez vos pères, c'est le démon qui est votre père, vous êtes ses enfants, vous en faites les actions.

MAXIME. Jeune homme, n'abusez pas des égards que j'ai pour votre âge. J'ai là des supplices tout prêts.

ANDRONIC. Il est vrai, je suis jeune, si vous comptez mes années : mais mon âme a déjà atteint l'âge viril, elle en a toute la force et toute la maturité.

MAXIME. Eh ! laissez-là tout ce verbiage, et sacrifiez, si vous voulez vous garantir des tourments, qu'une plus longue résistance ne manquera pas de vous attirer.

ANDRONIC. Croyez-vous que j'ai moins de cœur ou de bon sens que les autres, et vous imaginez-vous que je veuille leur céder en courage ou en fidélité envers mon Dieu ? je vous déclare que me voilà prêt à souffrir tout ce que vous me voudrez faire endurer.

MAXIME. Mettez-le tout nu, et l'étendez sur le chevalet.

Le Centenier Démétrius : Avant que de vous laisser déchirer ainsi misérablement, écoutez seulement un mot.

ANDRONIC. J'aime mieux perdre mon corps que mon âme. Faites ce que vous voudrez.

MAXIME. Sacrifiez, Andronic, et ne m'obligez pas à en venir à ces extrémités.

ANDRONIC. Je n'ai jamais sacrifié en ma vie, et je ne commencerai pas aujourd'hui : voulez-vous que je sacrifie à des démons ?

MAXIME. Allons, il n'y a rien à faire avec lui ; exécutez vos ordres.

Le géolier Athanase : Eh faites ce que le Gouverneur demande de vous : j'ai deux fois votre âge, c'est ce qui me fait prendre la liberté de vous donner ce conseil.

ANDRONIC. Pour un homme qui se croit sage et qui a deux fois mon âge, vous me donnez-là un conseil admirable, de sacrifier à des pierres et à du bois ; prenez-le pour vous si vous voulez.

MAXIME. Tu ne sais pas encore ce que c'est que de souffrir le fer et le feu ; peut-être qu'après l'avoir éprouvé tu renonceras à des chimères qui ne te sauveront pas de nos mains.

ANDRONIC. Heureuses chimères ! qui nous font mettre en Dieu toute notre espérance. C'est la sagesse du siècle qui donne la mort.

MAXIME. Qui t'a appris toutes ces extravagances ?

ANDRONIC. La parole qui donne la vie, qui la conserve, et qui nous assure que nous ressusciterons un jour, suivant la promesse que Dieu nous en a faite.

MAXIME. Défaïs-toi de ces folles imaginations, ou je te ferai tourmenter sans miséricorde.

ANDRONIC. Je suis entre vos mains, vous êtes ici le maître, faites ce qu'il vous plaira.

MAXIME. Ne l'épargnez donc pas.

ANDRONIC. Seigneur, qui êtes un Dieu juste, voyez ce que je souffre injustement : on me punit comme si j'étais un homicide, et je n'ai rien fait.

MAXIME. Appelles-tu n'avoir rien fait que d'avoir foulé aux pieds les ordonnances des empereurs, et m'avoir bravé jusques sur mon tribunal ?

ANDRONIC. Je crois en Dieu, je défends sa vérité, j'espère en sa bonté, voilà tout mon crime ; c'est pour cela que l'on me fait souffrir.



MAXIME. Ne nous vante point tant ta piété et ta religion ; tu en aurais en effet si tu adorais les dieux que les empereurs adorent.

ANDRONIC. C'est impiété et non religion, que d'abandonner le culte du vrai Dieu pour adorer du bronze ou du marbre.

MAXIME. A ton compte, détestable que tu es, nos princes sont donc des impies ? Qu'on le retourne et qu'on lui enfonce des pointes de fer dans les côtés.

ANDRONIC. Je suis en votre pouvoir, faites de moi ce que vous voudrez.

MAXIME. Prenez des morceaux de tuiles, et frottez-en ses plaies.

ANDRONIC. Vous venez de donner à mon corps un grand soulagement.

MAXIME. Je te veux faire périr peu à peu.

ANDRONIC. Vos menaces ne me font point de peur. L'esprit qui me conduit est meilleur que celui qui vous fait agir.

MAXIME. Mettez-lui au cou une grosse chaîne, et une autre aux pieds, et qu'on le garde soigneusement.

*Second interrogatoire, à Mopsueste en Cilicie<sup>1</sup> :*

Flavius Caius Numérien Maxime, gouverneur de Cilicie, tenant l'audience, a dit au Centenier Démétrius : Qu'on fasse entrer les Chrétiens, ces impies.

Le Centenier Démétrius : Ils sont ici, Seigneur.

MAXIME. Je sais que la vieillesse doit être respectée, mais c'est lorsque le bons sens et la sagesse l'accompagnent ; ainsi Taraque, comme je veux croire qu'ayant eu le loisir de faire des réflexions, vous avez changé de sentiments, et êtes disposé à obéir à nos princes, et à sacrifier aux dieux, je veux bien aussi vous assurer que je suis prêt à rendre à votre âge et à votre mérite, tout l'honneur qui est dû à l'un et à l'autre.

TARAQUE. Plût à Dieu, à ce Dieu qui est le seul et le vrai Dieu, que vos princes, et tous ceux qui par complaisance ou

<sup>1</sup> On y avait transféré les saints Martyrs à la suite du gouverneur. Ils furent de là conduits à Anazarbe.

par prévention, suivent les mêmes erreurs, pussent sortir de l'étrange aveuglement où ils sont ; et qu'éclairés par la Foi, ils pussent marcher à la faveur de ses lumières dans l'unique chemin qui mène à la vie.

MAXIME. Brisez-lui les mâchoires avec une pierre, et dites-lui : Cesse d'être fou.

TARAQUE. Cette folie que vous me reprochez est une vraie sagesse, et votre prétendue sagesse n'est qu'une véritable folie.

MAXIME. Tu n'as plus de dents, misérable, et on vient de te les mettre en poudre, sauve du moins le reste.

TARAQUE. Quand vous me feriez hacher en mille pièces, je n'en serais que plus fort, parce que toute ma force vient de Dieu.

MAXIME. N'importe, crois-moi, ce sera encore le meilleur pour toi de sacrifier.

TARAQUE. Si je croyais que cela me fût aussi avantageux que vous le dites, je n'endurerais pas de si grands tourments.

MAXIME. Frappez-le encore sur la bouche, et dites-lui : Réponds.

TARAQUE. Vous m'avez fait rompre toutes les dents, et vous voulez que je réponde.

MAXIME. Insensé, après cela tu ne te rends pas encore : approche donc enfin de l'autel, et sacrifie.

TARAQUE. Si vous m'avez ôté le moyen de parler, du moins avec facilité ; vous n'avez pu m'ôter la parole intérieure, et mon âme n'en est que plus ferme et plus inébranlable.

MAXIME. Homme maudit des dieux, je trouverai bien le secret de chasser ta folie ; qu'on apporte un brasier avec du charbon bien allumé, et tenez-lui les mains dedans jusqu'à ce qu'elles soient brûlées.

TARAQUE. N'est-ce que cela ? votre feu est peu de chose : il en est un que je crains bien plus : c'est le feu éternel.

MAXIME. Voilà tes mains toutes rôties ; n'est-il pas temps que tu deviennes sage ? viens donc sacrifier.

TARAQUE. Vous me parlez comme si vous m'aviez déjà fait consentir à ce que vous voulez de moi ; et que votre cruauté m'eût ôté la force de vous résister davantage : je n'en suis pas encore là, Dieu merci, et vous n'avez qu'à continuer, j'ai de quoi vous mener loin.

MAXIME. Suspendez-le par les pieds, la tête en bas, et allumez dessous du feu qui fasse beaucoup de fumée.

TARAQUE. Ton feu n'a pû me faire peur, et tu prétends m'intimider par ta fumée ?

MAXIME. Sacrifieras-tu à présent ?

TARAQUE. Gouverneur, tu peux sacrifier si tu veux ; pour moi je ne le ferai pas.

MAXIME. Apportez du vinaigre et du sel, et jetez-lui-en dans les narines.

TARAQUE. Ton vinaigre n'est pas fort, et rien n'est plus fade que ton sel.

MAXIME. Mêlez-y de la moutarde, et frottez-lui-en le nez.

TARAQUE. Je t'avertis que tes bourreaux te trompent, et qu'ils m'ont donné du miel pour de la moutarde.

MAXIME. En voilà assez pour cette séance : j'imaginerai cependant quelque nouveau tourment ; il ne sera pas dit que j'ai le démenti de cette affaire-ci ; il faudra bien que tu quittes ta folie.

TARAQUE. Soit, tu me trouveras toujours prêt à te répondre.

MAXIME. Otez-le de là, et ramenez-le en prison. A un autre.

Le Centurion Démétrius a dit alors : Seigneur, voilà Probus.

MAXIME. Eh bien Probus, avez-vous pensé à vous ? êtes-vous guéri de votre folie, et ne venez-vous pas dans le dessein de sacrifier aux dieux ? Nos princes, vous le savez, leur sacrifient tous les jours pour le salut de leurs sujets.

PROBUS. Vous me revoyez portant dans le cœur une nouvelle audace ; les tourments que j'ai soufferts, n'ont fait que me rendre plus fort et plus vigoureux, n'ont servi qu'à endurcir

mon corps, et je me sens une fermeté à l'épreuve de tous ceux que vous pouvez me faire endurer. Ni vous, ni vos princes n'obtiendrez jamais de moi que je sacrifie à des dieux que je ne connais pas. J'ai mon Dieu dans le Ciel : je le sers, je l'adore ; mais je ne sers, je n'adore qu'à lui.

MAXIME. Quoi, misérable, les dieux que nous adorons ne sont pas des dieux vivants aussi bien que le tien ?

PROBUS. Quoi, des pierres, du bois, l'ouvrage d'un statuaire, ce sont là des dieux vivants ? Gouverneur, vous ne savez ce que vous faites, quand vous sacrifiez à ces sortes de divinités.

MAXIME. Méchant homme, tu as l'insolence de dire que je ne sais ce que je fais, quand j'adore les dieux immortels ?

PROBUS. Que ces dieux immortels qui n'ont fait, ni le ciel, ni la terre, périssent à jamais.

MAXIME. Écoute, Probus, toutes ces finesses ne te serviront de rien ; sacrifie, si tu veux que je te sauve la vie.

PROBUS. Je ne puis sacrifier à plusieurs dieux ; un seul Dieu est le vrai Dieu ; je l'adore, et je l'adorerai.

MAXIME. Eh bien, viens, ne sacrifie qu'à Jupiter, le grand dieu, et je te dispense de sacrifier aux autres.

PROBUS. J'ai un Dieu dans le Ciel, je ne crains, et n'adore que lui. Je vous l'ai déjà dit tant de fois ; ceux que vous appelez des dieux, ne sont rien moins que des dieux.

MAXIME. Et moi je te dis encore une fois, sacrifie à Jupiter, le dieu tout-puissant.

PROBUS. N'avez-vous point de honte d'appeler dieu celui à qui les adultères, les incestes, et d'autres crimes encore plus énormes, ne coûtent rien ?

MAXIME. Frappez-lui la bouche avec une pierre, pour avoir blasphémé.

PROBUS. Pourquoi me frappe-t-on pour cela ? Est-ce que j'avance une chose, ou nouvelle, ou fausse ? Ceux qui sacrifient à Jupiter parlent-ils autrement ? vous-même ne l'avez-vous jamais dit ?

MAXIME. Il faut que j'arrête ces saillies : Qu'on fasse rougir

une plaque de fer, et qu'on lui mette sous la plante des pieds.

PROBUS. Ce feu-là n'a aucune chaleur, et je ne le sens pas.

MAXIME. Laissez la plaque plus longtemps au feu, et ne l'en retirez point qu'elle ne soit toute rouge.

PROBUS. Elle commence à être un peu échauffée.

MAXIME. Qu'on l'attache donc sur le chevalet, et qu'on le batte avec des lanières de cuir cru, jusqu'à ce que ses épaules soient toutes rouges de sang.

PROBUS. Tout cela ne me fait rien : mais inventez quelque chose de nouveau, et faites-en l'épreuve, vous reconnaîtrez la puissance du Dieu qui est en moi, et qui me fortifie.

MAXIME. Rasez-lui la tête, et mettez dessus des charbons ardents.

PROBUS. Vous m'avez fait brûler la tête et les pieds, et cela n'a servi qu'à faire éclater le pouvoir et la bonté du Dieu que j'adore, et à vous convaincre de votre impuissance. Je sers mon Dieu qui me sauvera, et non vos dieux, qui ne peuvent que perdre ceux qui s'attachent à eux.

MAXIME. Est-ce que tous ceux qui sont ici, et qui servent les dieux, sont perdus ? ils sont heureux, au contraire, ils sont honorés des empereurs, et aimés des dieux mêmes, au lieu que par ta désobéissance, tu es en horreur à tout le monde.

PROBUS. Tous ceux que vous dites périront infailliblement. s'ils ne font pénitence, puisque contre le témoignage de leur conscience ils ont abandonné le Dieu vivant pour adorer des idoles.

MAXIME. Achevez de lui rompre les mâchoires, afin qu'il ne dise plus un Dieu, mais des dieux.

PROBUS. Méchant juge, juge inique, tu me fais casser les dents, et défigurer tout le visage, parce que je dis la vérité.

MAXIME. Tu n'en seras pas quitte pour tes dents, je te ferai encore couper cette langue qui profère tant de blasphèmes.

PROBUS. Tu me feras couper la langue ; mais pourras-tu m'ôter cette parole intérieure et immortelle, que Dieu entendra toujours malgré toi ?

**MAXIME.** Remettez-le en prison, et que le troisième approche.

Le Centenier Démétrius a dit : Seigneur, le voilà.

**MAXIME.** Ceux qui ont été interrogés avant vous, Andronic, ont paru d'abord vouloir persister dans leur première opinion. Mais qu'ont-ils gagné à cela ? Des coups et de la confusion ; et il a fallu après avoir essuyé bien des tourments, qu'ils se soient enfin rendus ; et nous les avons, quoiqu'à grande peine, fait résoudre à se convertir. Cependant ils ne laisseront pas de recevoir d'assez grandes récompenses, qu'on cherchera de leur procurer. C'est donc à vous à prendre votre parti de bonne heure, puisqu'il faut tôt ou tard en venir là, que vous ne pouvez plus vous dispenser d'obéir aux empereurs, et de sacrifier aux dieux ; faites-le de bonne grâce, vous y trouverez votre avantage. Mais pour peu que vous fassiez de résistance, je jure par les dieux, et par les invincibles empereurs, que vous ne sortirez pas de mes mains cette fois-ci sans y laisser la vie.

**ANDRONIC.** Imposteur, pourquoi entreprends-tu de me tromper ? crois-tu que tu as reçu du Ciel la puissance de tourner les volontés à ta fantaisie ? Tu mens impudemment, quand tu m'assures que ceux dont tu parles, ont renoncé le vrai Dieu ; mais qu'ils n'ont eu garde de consentir à ton impiété. Mais quand cela serait, penses-tu trouver en moi la même facilité ? et t'y attends pas. Le Dieu que j'adore, m'a revêtu des armes de la Foi. Et Jésus-Christ, mon Sauveur, m'a fait part de sa puissance ; c'est ce qui fait que je parais ici sans craindre, ni mon pouvoir, ni celui de tes maîtres, ni celui de tes dieux. Après cela, exposes à mes yeux, et éprouves, si tu veux, sur ton corps tous les tourments que tu a pu inventer.

**MAXIME.** Attachez-le à deux pieux, et frappez-le de toute votre force à coups de nerfs de bœuf.

**ANDRONIC.** Il n'y a rien là de nouveau, ni d'extraordinaire ; ce supplice-là est très-commun.

Le geôlier **ATHANASE.** Tu as le corps tout en sang, et tu comptes cela pour rien.

ANDRONIC. Celui qui croit en Dieu, et qui l'aime, compte cela pour peu de chose.

MAXIME. Semez du sel menu sur ses plaies.

ANDRONIC. Ordonne, je te prie, qu'on ne l'épargne pas, afin qu'étant confit au sel, je puisse sans me corrompre, résister plus longtemps à ta cruauté.

MAXIME. Retournez-le sur le ventre, et renouvelez ses premières plaies, qui ne doivent pas encore être fermées, frappez dessus.

ANDRONIC. Oui, frappez hardiment ; Celui qui m'a déjà guéri me guérira encore.

MAXIME, en s'adressant aux gardes de la prison : Coquins, ne vous avais-je pas défendu de le laisser voir à qui que ce soit, et de permettre qu'on touchât à ses plaies ; cependant vous voyez...

PÉGASE, l'un des guichetiers : Je proteste à Votre Excellence que personne n'y a mis d'appareil, qui que ce soit même ne lui a parlé ; on l'avait mis pour cela dans le cachot le plus reculé ; je veux perdre la tête, si je ne dis la vérité à Votre Grandeur.

MAXIME. Mais par quel enchantement ses plaies se trouvent-elles guéries ?

Le guichetier. Je jure par votre haute naissance, que je n'en sais rien.

ANDRONIC. Le Médecin qui a mis la main n'est pas moins habile que charitable. Pauvres aveugles que vous êtes, vous ne le connaissez pas. Ce n'est pas avec des herbes ou des poisons qu'il guérit, mais avec une seule parole. Il est au Ciel, et il est présent partout.

MAXIME. Toutes ces vaines imaginations que tu nous dérites là, ne te serviront pas de grand'chose. Sacrifie plutôt aux dieux, ou tu es perdu sans ressource.

ANDRONIC. Ecoute, je ne suis pas à deux paroles ; ce que j'ai une fois dit, je le dirai toujours : suis-je un enfant qui s'amuse, ou qu'on intimente comme on veut ?

MAXIME. Ne crois pas que je veuille te céder la victoire.

ANDRONIC. Ne pense pas que je te laisse prendre sur moi le moindre avantage.

MAXIME. Tu ne mépriseras pas impunément mon pouvoir.

ANDRONIC. Tu ne triompheras pas de moi si facilement que tu t'imagines.

MAXIME. Il ne sera pas dit que mon tribunal relève de toi.

ANDRONIC. Il ne sera pas dit que Jésus-Christ relève de ton tribunal.

MAXIME. Qu'on me tienne prêt pour la première séance de nouveaux supplices.

*Troisième interrogatoire, à Anazarbe en Cilicie.*

Flavius Caius Numérien Maxime, gouverneur de Cilicie, tenant l'audience, a dit : Qu'on fasse entrer ces impies, les Chrétiens.

Le Centenier Démétrius : Seigneur, les voici.

MAXIME. Avouez la vérité, Taraque ; n'est-il pas vrai que les chaînes, les fouets, et les autres tourments, ne vous paraissent plus si dignes de mépris ? Suivez donc mon conseil, renoncez à votre impiété, dont vous n'avez retiré aucune utilité jusqu'ici, et sacrifiez aux dieux, qui sont les maîtres de la nature et de la fortune.

TARAQUE. Vous ne me persuaderez jamais que le monde soit gouverné par des dieux qui sont condamnés à des tourments éternels. Quoi, j'irais leur sacrifier pour être éternellement brûlé avec eux !

MAXIME. Ne cesseras-tu point de blasphémer, ô le plus méchant de tous les hommes ! Ou t'imagines-tu qu'après m'avoir poussé à bout par tes insolents discours, tu en seras quitte pour perdre la tête ?

TARAQUE. Plût à Dieu, je ne languirais pas longtemps, et le combat serait bientôt fini. Cependant faites ce qu'il vous plaira ; plus le combat de la foi sera long et pénible, plus la couronne de gloire qui en doit être le prix sera riche et éclatante.



**MAXIME.** C'est à quoi, suivant toutes les lois, les scélérats comme toi doivent s'attendre.

**TARAQUE.** Ce que vous dites-là est contre le bon sens et la raison : il est vrai que les lois condamnent à mourir ceux qui ont commis quelque crime, mais les Chrétiens qui sont innocents, et qui souffrent uniquement pour la cause de Dieu, bien loin que les lois les jugent dignes de mort, elle leur font espérer au contraire, de recevoir une récompense infiniment glorieuse.

**MAXIME.** Quelle récompense peuvent attendre des impies qui meurent dans leur impiété et leur malice ?

**TARAQUE.** Ce n'est pas à vous à vous informer de la manière dont Dieu récompense ses serviteurs dans le ciel ; ces choses passent votre intelligence, et vous n'êtes pas dignes d'en être instruits : pour nous qui avons le bonheur de l'être, nous souffrons avec joie tout ce que votre rage emploie contre nous d'efforts.

**MAXIME.** Tu n'es qu'un misérable déserteur, et tu me parles comme si tu étais mon égal.

**TARAQUE.** Il est vrai que je ne suis pas votre égal, mais je suis de condition libre, et je puis parler librement à toute la terre ; personne ne m'en peut empêcher ; car celui qui me fait parler, c'est Dieu même.

**MAXIME.** Je t'en empêcherai bien, moi.

**TARAQUE.** Je vous en défie, vous, et le diable votre père.

**MAXIME.** Finissons : choisis, ou de sacrifier aux dieux, ou d'éprouver les tourments les plus affreux.

**TARAQUE.** Dans le premier et le second interrogatoire, j'ai confessé que j'étais Chrétien, et je proteste encore la même chose. Croyez que si je pouvais en conscience sacrifier, je le ferais.

**MAXIME.** Mais quel avantage tireras-tu de ton obstination ? Je vais te faire tourmenter de la manière la plus effroyable. tu te repentiras alors de ta folie, mais il n'en sera plus temps.

**TARAQUE.** Si j'avais à me repentir, je n'attendrais pas à pre-

sent, je l'aurais fait dès la première torture que j'ai soufferte, ou du moins à la seconde ; mais grâce à Dieu, je me sens assez fort pour résister à la troisième. Faites donc ce que vous voudrez ; je suis en votre puissance.

MAXIME. Liez-le, attachez-le ; c'est un fou, un furieux.

TARAQUE. Je le serais en effet, si je faisais ce que vous demandez de moi.

MAXIME. Te voilà étendu sur le chevalet ; obéis, et sacrifie avant que je t'abandonne aux bourreaux.

TARAQUE. Je pourrais vous alléguer mon privilège, et le rescrit de Dioclétien <sup>1</sup>, qui défend à tout juge de faire souffrir aux soldats toutes sortes de peines. Mais de peur que vous ne soupçonniez en moi quelque affaiblissement, je ne me servirai point de mon droit, et je ne réclamerai point contre le violement que vous faites des prérogatives de la milice.

MAXIME. Tout soldat qui refuse de sacrifier pour le salut des empereurs perd son privilège ; et comment oses-tu t'en prévaloir, lâche, après avoir déserté ?

TARAQUE. Pourquoi vous échauffez-vous si fort ? je vous dis le faire ce que vous voudrez.

MAXIME. Ne crois pas que je t'expédie en un moment : je te veux faire mourir d'une mort lente ; puis je ferai jeter ton corps aux chiens.

TARAQUE. Que ne le faites-vous donc, qui vous retient ? Vous n'avez que des paroles.

MAXIME. Je vois ce qui te flatte ; tu espères que quelques dévotes viendront après ta mort recueillir tes reliques, et embau-  
mer ton corps ; j'y mettrai bon ordre.

TARAQUE. Fais ce que tu voudras de mon corps, je te l'abandonne mort ou vif.

MAXIME. Sacrifie aux dieux.

TARAQUE. Je t'ai déjà dit vingt fois, que je ne sacrifierai, ni aux dieux, ni aux déesses.

MAXIME. Fendez-lui les lèvres, découpez-lui tout le visage.

<sup>1</sup> Il est adressé au Préfet Saluste.

TARAQUE. Tu as rendu mon visage hideux ; mais mon âme n'en est que plus belle. Je suis prêt à recevoir tous les coups que tu voudras me porter : je ne les crains pas, je suis armé d'armes divines.

MAXIME. Où sont-elles ces armes, homme maudit ? tu es nu, tu es tout couvert de plaies, et tu dis que tu es armé.

TARAQUE. Oui, je le suis : mais tu n'en aperçois rien ; parce que tu es aveugle.

MAXIME. Je te laisse tout dire ; tu fais tout ce que tu peux pour me mettre en colère, afin que je te fasse mourir.

TARAQUE. Quoi, je te veux mettre en colère, parce que j'ai dit que tu ne pouvais voir mes armes ? c'est que pour les voir il faut avoir le cœur pur, et le tien est souillé, aussi bien que tes mains, du sang des serviteurs de Dieu.

MAXIME. Tu n'es qu'un fourbe.

TARAQUE. Je ne suis point un fourbe : car je n'adore pas les démons, qui sont des trompeurs, mais le Dieu vivant, le Dieu de la vérité, qui met dans ma bouche toutes celles que je te dis.

MAXIME. Des vérités ? Ce ne sont que des illusions. Sacrifie, te dis-je, et délivre-toi par ce moyen, de l'effroyable misère, où tu t'es si imprudemment engagé.

TARAQUE. Me crois-tu si peu sensé, que je mette ma confiance en un Dieu qui n'a pas le pouvoir de me rendre éternellement heureux ? Pour toi, tu fais tout ton bonheur de conserver ton corps ; mais pour ton âme, tu ne t'en mets guères en peine.

MAXIME. Qu'on fasse chauffer des pierres pointues, et que toutes embrasées on les lui enfonce sous les aisselles.

TARAQUE. Tout cela ne me fera pas changer ; Taraque le serviteur de Dieu n'adorera jamais les abominations qu'adore Maxime.

MAXIME. Qu'on lui coupe les oreilles.

TARAQUE. Mon cœur n'en sera pas moins attentif à la parole de Dieu.

MAXIME. Arrachez-lui la peau de la tête, puis couvrez-la toute de charbons allumés.

TARAQUE. Commande qu'on m'écorche tout vif, et tu verras si j'en serai moins attaché à Dieu.

MAXIME. Enfoncez-lui pour la seconde fois des pierres aigues toutes brûlantes sous les aisselles.

TARAQUE. Dieu du Ciel, jetez ici-bas les yeux, et jugez ma cause.

MAXIME. Quel Dieu appelles-tu là à ton secours ?

TARAQUE. Un Dieu que tu ne connais pas.

MAXIME. Qu'on le remène en prison, jusqu'au jour des spectacles. Qu'un autre se présente.

Le Centenier Démétrius a dit : Seigneur, le voici.

MAXIME. Il s'agit ici, Probus, de votre intérêt. N'allez point vous précipiter inconsidérément dans des tourments dont vous avez déjà éprouvé la rigueur. Que l'exemple de ceux qui ont comparu avant vous, vous rende sage ; et n'achetez pas comme eux, un repentir si cher. Venez et sacrifiez aux dieux, et laissez-moi le soin du reste : je vous engage ma parole que vous aurez tout sujet de vous louer, et des dieux et de nous.

PROBUS. Gouverneur, sachez que nous n'avons tous qu'un même sentiment ; parce que nous n'adorons tous qu'un même Dieu, qui est le véritable ; n'espérez donc pas de nous en voir changer, nous vous dirons toujours la même chose ; vous avez vu que vos promesses pourraient nous ébranler, elles n'ont produit aucun effet sur nous ; et lorsque vous avez employé la violence, vos supplices ne vous ont pas mieux réussi. Vous ne voyez donc aujourd'hui plus ferme dans ma première résolution, et plus inébranlable que jamais.

MAXIME. Vous l'avez prise de concert, cette résolution ; et je vois bien que vous vous accordez tous trois à traiter nos dieux le divinités de rien.

PROBUS. Vous ne vous trompez pas, et nous sommes tous d'accord à tenir ferme pour la vérité.

MAXIME. Avant que je te fasse sentir les effets de ma juste colère, je veux bien encore t'avertir de penser à toi sérieusement ; crois-moi, préviens-les, ils seront terribles.

PROBUS. Croyez vous-même ce que je vais vous dire : c'est

que ni vous, ni vos dieux, ni ceux qui vous ont donné tout pouvoir sur nous, ne pourrez jamais, avec tous vos efforts, arracher de nos cœurs le respect et l'amour que nous avons pour Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, dont nous confessons hautement le nom; ni nous faire manquer à la fidélité que nous lui devons, et que nous lui avons jurée.

MAXIME. Liez-le, et le suspendez par les pieds.

PROBUS. Tu ne cesseras point d'être cruel pour plaire à tes démons, et tu te fais honneur de leur ressembler.

MAXIME. Aimes-tu si fort à souffrir? Envisage les maux que tu te prépares, et songe que tu as un corps qui est sensible.

PROBUS. Fais ce que tu voudras; ce que j'ai déjà enduré m'a trop fait de plaisir pour ne pas souhaiter d'en souffrir encore davantage.

MAXIME. Faites chauffer des pierres qui soient tranchantes, et faites lui en des incisions dans les côtés. Cela lui fera peut-être passer sa folie.

PROBUS. Plus je te semble insensé, et plus je parais sage aux yeux de Dieu.

MAXIME. Remettez les pierres dans le feu, et qu'on lui en fasse de longues taillades sur les épaules.

PROBUS. Mon corps est en ta puissance. Que le Seigneur du ciel et de la terre daigne considérer l'humilité de mon cœur et ma patience.

MAXIME. Ce Dieu que tu invoques, c'est lui qui t'a livré à mon pouvoir.

PROBUS. Le Dieu que j'invoque aime les hommes, et ne veut point leur mort.

MAXIME. Ouvrez-lui la bouche, et qu'on lui verse dedans du vin des libations, et qu'on lui fasse avaler de la chair des victimes.

PROBUS. Voyez, Seigneur, l'extrême violence que je souffre, et jugez selon votre justice.

MAXIME. Eh bien tu as essayé une infinité de tourments pour ne pas sacrifier; et tu viens cependant de participer au sacrifice.

PROBUS. Ne porte pas si haut ta prétendue victoire ; l'avantage n'est pas grand pour toi, de m'avoir fait goûter, malgré moi, de ces offrandes abominables.

MAXIME. Qu'importe, tu en as bû, tu en as mangé, le plus fort est fait ; achève, afin que je te mette en liberté.

PROBUS. A Dieu ne plaise, que tu puisses jamais vaincre ma résistance, et souiller la pureté de ma foi. Mais sache que quand tu ferais verser dans ma bouche tout le vin des offrandes, cela ne serait pas capable de donner la moindre atteinte à l'intégrité de mon âme. Dieu voit la violence qu'on me fait, et il sait que je ne donne aucun consentement à ces abominations.

MAXIME. Chauffez encore des pierres pointues ; et lorsqu'elles seront toutes rouges, qu'on lui en cautérise les jambes.

PROBUS. L'enfer et les ministres n'ont aucun pouvoir sur la liberté des serviteurs de Dieu.

MAXIME. Il n'y a pas un endroit sur tout ton corps qui ne soit une plaie ; misérable, qu'espères-tu ?

PROBUS. Je l'ai livré aux tourments, ce corps, pour en garantir mon âme.

MAXIME. Faites rougir de gros clous, et qu'on lui perce les mains.

PROBUS. O mon Sauveur, je vous rends grâce de ce que vous m'associez à vos souffrances.

MAXIME. Tant de tourments te rendent vain.

PROBUS. Trop de puissance t'aveugle.

MAXIME. Insolent, est-ce là le respect qui est dû à moi, et aux dieux très-saints et très-bons dont je prends le parti ?

PROBUS. Plût à Dieu que ton âme ne fût pas aveugle, et qu'au milieu des ténèbres, tu ne crusses pas être environné de lumière.

MAXIME. Oui, parce que je t'ai laissé tes yeux, tu oses m'imputer je ne sais quel aveuglement imaginaire.

PROBUS. Tu peux me les faire arracher, je n'en verrai pas moins clair.

MAXIME. Il faut te satisfaire. .

PROBUS. Il ne faut pas en demeurer simplement aux menaces, mais en venir aux effets : ne crains rien, je n'en serai pas plus triste.

MAXIME. Piquez-lui les yeux avec des aiguilles, et que leurs pointes lui ôtent peu à peu l'usage de la lumière.

PROBUS. Me voilà aveugle ; tu m'as fait perdre les yeux du corps ; essaye si tu auras aussi le pouvoir de m'ôter ceux de l'âme.

MAXIME. Tu raisones encore, et te voilà dans d'éternelles ténèbres.

PROBUS. Si tu connaissais celles où ton âme est plongée, tu te croirais bien plus malheureux que moi.

MAXIME. Tu n'a plus qu'un souffle de vie, et tu ne cesses de parler.

PROBUS. Tant qu'un peu de chaleur animera ce reste de corps que tu m'as laissé, je ne cesserai de parler de mon Dieu, de le louer, de lui rendre grâces.

MAXIME. Quoi, tu espères vivre après tous ces tourments ? Ou t'es-tu mis dans l'esprit que je te laisserai mourir paisiblement ?

PROBUS. Moi, je n'attends rien de toi, qu'une mort cruelle ; et je ne demande rien à mon Dieu, que la grâce de persévérer jusqu'à la fin dans la confession de son saint Nom.

MAXIME. Je te laisserai languir et miner par la douleur, ainsi qu'un scélérat comme toi le mérite.

PROBUS. Tu feras ce qu'un tyran a coutume de faire lorsqu'il a la puissance en main, et qu'il trouve des hommes aussi méchants que lui pour lui obéir.

MAXIME. Otez-le de là, et remenez-le en prison ; qu'on prenne bien garde, surtout, qu'aucun de leurs compagnons ne leur parle, et ne les viennent féliciter sur ce qu'ils appellent leur victoire. Je les réserve pour les prochains spectacles. Q'on fasse entrer Andronic, c'est le plus déterminé des trois.

Le Centenier Démétrius a dit : Seigneur, le voici.

MAXIME. Il est temps de penser à vos affaires, Andronic ; vous êtes-vous bien consulté ; et d'un sens rassis avez-vous

considéré qu'il est de la dernière conséquence pour vous de reconnaître les dieux ? Ou, ce que je n'ose croire, seriez-vous encore assez ennemi de vous-même, pour persévérer toujours dans votre première opiniâtreté ? laquelle après tout ne peut vous être que funeste. Allons, rendez-vous, faites ce qu'on souhaite de vous, sacrifiez aux dieux ; ils vous rendront avec usure l'honneur qu'ils recevront de vous. N'attendez pas au reste, que j'aie pour vous la moindre condescendance, pour peu que vous marquiez encore d'éloignement d'une chose si juste et si raisonnable. Approchez donc de l'autel, sacrifiez, et votre vie est en sûreté.

ANDRONIC. Tyran, homme dévoué au mensonge, tu montres bien ton naturel féroce et inhumain ; et je l'entrevois à travers toutes ces paroles artificieuses. Ne crois pas pouvoir me surprendre, je suis inébranlable dans la confession que je fais d'un seul Dieu. J'opposerai à ta cruauté une confiance invincible, et à l'injustice de tes pensées, la force que Dieu me donnera pour les combattre. Je t'apprendrai que la vertu est de tous les âges, et que la prudence peut quelquefois être celle de la jeunesse.

MAXIME. Est-ce accès de folie, ou possession du démon, qui te fait parler ainsi ?

ANDRONIC. Ni l'un ni l'autre : cela pourrait être, si je consentais à ce que tu me proposes. Mais toi-même, si l'on en juge par tes actions, qu'es-tu autre chose qu'un démon détestable ?

MAXIME. Tes deux compagnons faisaient comme toi les courageux avant la torture ; ce n'était que bravades, que paroles fières et hautaines : mais rien de plus souple, rien de plus soumis après que je les eus mis à la raison par le moyen des tourments. Ils n'ont plus fait de difficulté de sacrifier aux dieux et aux empereurs mêmes.

ANDRONIC. Voilà justement parler en franc adorateur du dieu du mensonge, et je reconnais à ce que tu viens d'avancer avec une insigne fausseté, que les hommes sont tels que les dieux qu'ils servent. Que Dieu te juge, ouvrier d'iniquité.



MAXIME. Je consens de passer pour tel, si je n'abaisse ton insolent orgueil.

ANDRONIC. Tu ne me fais point de peur. Je t'attends de pied ferme ; et couvert du nom du Seigneur, j'essuyerais sans pâlir, tout le feu de ta colère.

MAXIME. Faites des rouleaux de papier, mettez-y le feu, et brûlez-lui le ventre avec.

ANDRONIC. Quand tu me ferais jeter au milieu des flammes, ta victoire n'en serait pas plus assurée, pourvu que je respirasse encore ; ne vois-tu pas que mon Dieu combat pour moi ?

MAXIME. Quoi, tu me résisteras toujours ?

ANDRONIC. Oui, tant que je vivrai. Fais-moi donc mourir promptement, si tu veux vaincre ; c'en est pour toi l'unique moyen.

MAXIME. Qu'on fasse rougir au feu des poinçons, et qu'on les lui enfonce entre les doigts.

ANDRONIC. Ennemi déclaré de Dieu, ton âme livrée au démon, en est toute possédée : tes pensées sont celles de ce malheureux esprit ; tu n'agis que par le mouvement qu'il te donne, et ses sentiments sont les tiens. Tu crois peut-être que cela me causera quelque crainte : point du tout : apprends que je n'ai, au contraire, pour toi que du mépris, et c'est Jésus-Christ lui-même qui me l'inspire.

MAXIME. Ne parles-tu pas là de cet homme que Ponce-Pilate fit punir ?

ANDRONIC. Tais-toi, esprit immonde, et que ta bouche impure et sacrilège se garde bien d'oser prononcer ce Nom adorable. Il te l'aurait peut-être permis, si tu ne t'en étais rendu indigne par tant de cruautés que tu exerces sur ses serviteurs, mais ne l'espère plus ; car tu ne t'es pas contenté de te perdre toi seul par ces horribles excès où tu te portes chaque jour, tu en as encore voulu perdre beaucoup d'autres, que tu as rendu complices de tes crimes, quoique souvent malgré eux.

MAXIME. Mais toi, quel avantage tires-tu de croire, et d'espérer en cet homme que tu nommes Christ ?

ANDRONIC. Quel avantage ? Ah un très-grand, une récompense

infinie. Il me tiendra compte de tout ce que je souffre maintenant pour lui.

MAXIME. Ne t'attends pas au moins à mourir du premier coup. Et je veux même t'épargner jusqu'au jour des spectacles, afin que moins affaibli par les tourments, tu sois plus sensible aux morsures des bêtes ; tu te verras alors dévorer les membres l'un après l'autre, par ces cruels animaux, et j'en laisserai ton âme longtemps spectatrice, avant de lui permettre d'abandonner ton corps.

ANDRONIC. A quel excès de fureur et de rage souffres-tu que le démon porte la tienne ? Tu es plus inhumain que les tigres, et plus altéré de sang que les meurtriers les plus déterminés. Tu n'as point d'horreur de faire périr des hommes, tes semblables, que personne n'accuse, qui sont innocents, qui ne t'ont jamais fait de mal.

MAXIME. Ouvrez-lui la bouche, et faites-lui prendre du vin qui a été offert aux dieux.

ANDRONIC. Voyez, Seigneur, la violence qu'on me fait.

MAXIME. Que prétends-tu faire à présent ? Tu n'as pas voulu sacrifier aux dieux, et tu viens de goûter des offrandes prises sur leur autel ; te voilà initié à leurs mystères.

ANDRONIC. Tyran, sache que l'âme n'est point souillée, lorsque le corps est forcé de faire une chose qu'elle condamne. Dieu qui connaît les plus secrètes pensées du cœur, sait que le mien n'a point consenti à cette abomination.

MAXIME. Jusques à quand te laisseras-tu infatuer de toutes ces vaines imaginations ? Elles ne te sauveront pas de mes mains.

ANDRONIC. Quand Dieu le voudra, il saura bien trouver le moyen de m'en tirer.

MAXIME. Autre extravagance ! Je te ferai couper cette langue qui débite tant de sottises. Tu abuses de ma patience ; et ma modération, je le vois bien, ne sert qu'à entretenir ta vanité.

ANDRONIC. Eh bien, je te demande par grâce de me faire couper cette langue et ces lèvres, qui ont été, à ce que tu crois, souillées du vin offert aux idoles.

MAXIME. Tu as beau dire, tu as goûté du sacrifice.

ANDRONIC. Puisses-tu être confondu, tyran détestable, toi et tous ceux qui t'ont donné le pouvoir de faire tant de mal, si jamais on peut reprocher à Andronic d'avoir consenti à ton impiété : mais toi, qu'il te souviennne de la violence que tu fais aux serviteurs de Dieu : que ce Dieu tout-puissant nous juge.

MAXIME. Méchant tu oses faire des imprécations contre nos très-pieux et très-cléments empereurs, à qui nous devons la paix et la tranquillité dont nous jouissons.

ANDRONIC. Oui, je maudis mille et mille fois ces tyrans altérés de sang, qui s'en enivrent, et qui en ont inondé toute la terre. Que Dieu étende sur eux son bras vengeur, qu'il les écrase, qu'il les couvre des flots de sa colère, qu'il les abîme, afin qu'eux et leurs semblables apprennent ce que c'est que de s'attaquer aux serviteurs de ce Dieu redoutable.

MAXIME. Qu'on lui arrache les dents, qu'on lui coupe la langue jusqu'à la racine, afin qu'il apprenne lui-même ce que mérite celui qui a l'audace de blasphémer contre les souverains. Que ces dents arrachés, et que cette langue coupée soient jetées dans le feu, et qu'après qu'elles auront été réduites en cendres, on les sème contre le vent, afin qu'il n'en reste rien qui puisse être recueilli par les chrétiens, et qui puisse nourrir la superstition de quelques femmes, qui ne manqueraient pas de les prendre et de les conserver comme de précieuses reliques. Pour lui, qu'on le remène en prison jusqu'au jour de la fête, pour servir avec les autres de pâture aux bêtes de l'amphithéâtre.

Maxime ayant mandé Téréntien, souverain prêtre <sup>1</sup> de la Cilicie, il lui ordonna de faire préparer les jeux pour le lendemain. Téréntien obéit, et ayant fait savoir l'intention du gouverneur à celui qui avait l'intendance des spectacles de l'amphithéâtre, tout fut prêt au jour marqué. Dès le matin une prodigieuse

<sup>1</sup> ou le Ciliciarque ; c'était le chef des prêtres des idoles de toute la Cilicie, comme l'Asiarque était le Chef des Prêtres de l'Asie. Voyez les Actes de saint Polycarpe.

gieuse multitude de peuple, hommes et femmes, se rendirent à l'amphithéâtre. Ce lieu est éloigné de la ville d'environ un mille. Le gouverneur y arriva sur le midi. D'abord on donna aux bêtes les corps de plusieurs gladiateurs qui s'étaient entre-tués. Nous étions retirés dans un coin, où nous observions toutes choses, attendant avec crainte la fin de la journée, lorsque le gouverneur commanda à quelques-uns de ses gardes d'aller chercher les Chrétiens qui étaient condamnés aux bêtes. Les gardes coururent à la prison, d'où ayant tiré les saints Martyrs, ils les chargèrent sur les épaules de quelques portefaix, qui les portèrent jusqu'au pied de l'échafaud du gouverneur : les tourments qu'on leur avait fait endurer les avaient mis hors d'état, non-seulement de marcher, mais même de se remuer.

Dès que nous les eûmes aperçus, nous nous avançâmes vers une petite éminence où nous assimes, nous couvrant à demi de quelques pierres qui étaient là. L'état où nous vîmes nos Frères nous fit répandre bien des larmes ; plusieurs même des spectateurs ne purent retenir les leurs ; car dès que les hommes qui portaient les Martyrs les eurent déchargés dans la place, il se fit un silence presque général, causé par la vue d'un objet si pitoyable, mais le peuple ne pouvant plus retenir son indignation, on commença à murmurer tout haut contre le gouverneur. Voilà, disait-on, une injustice criante : cette procédure ne se peut soutenir, il ne peut y avoir qu'un méchant juge qui ait pu rendre un pareil jugement ; et là-dessus il y en eut beaucoup qui quittèrent les spectacles, et s'en retournèrent à la ville.

Le gouverneur qui s'en aperçut, mit des soldats aux avenues de l'amphithéâtre pour empêcher que personne ne sortît, et pour remarquer ceux qui s'y présentaient, et les lui dénoncer. Il commanda en même temps qu'on lâchât un grand nombre de bêtes : mais ces animaux au sortir de leurs loges s'arrêtèrent tout court, et ne firent point de mal aux saints Martyrs. Maxime tout furieux, fit appeler les gardiens des bêtes, et leur fit donner cent coups de bâton, les voulant ren-

dre responsables de ce que des lions et des tigres étaient moins cruels que lui. Il les menaça de les faire tous mettre en croix, s'ils ne lui fournissaient sur l'heure celle de toutes leurs bêtes, qu'ils croyaient la plus farouche et la plus carnacière. Ils lâchèrent un grand ours, qui ce jour-là même avait étranglé trois hommes. Il s'approcha au petit pas du lieu où étaient les Martyrs, et se mit à lécher les plaies de saint Andronic. Ce jeune homme qui souhaitait passionnément de mourir, appuya sa tête sur l'ours, faisant tous ses efforts pour le mettre en colère, mais l'ours ne branla pas. Maxime ne se possédant plus, commanda qu'on le tuât. Et il se laissa tuer sans résistance aux pieds de saint Andronic.

Térentien averti de l'effroyable colère où était le Gouverneur, et craignant le sort de l'ours, lui envoya promptement une lionne des plus furieuses qui fût venue des déserts de la Lybie, et dont le souverain sacrificateur d'Antioche lui avait fait présent. Dès qu'elle parut, tous les spectateurs pâlirent. Elle poussait des rugissements qui portaient la frayeur dans les âmes les moins susceptibles de crainte. Mais s'étant approchée des Saints, qui étaient étendus sur le sable, elle se coucha aux pieds de saint Taraque dans une posture de suppliante, et comme si elle l'eût adoré.

Saint Taraque au contraire faisait tout ce qu'il pouvait pour l'animer contre lui, et pour lui rendre sa férocité naturelle, qu'elle semblait avoir perdue; mais la lionne, comme une brebis innocente et paisible, demeurait à ses pieds qu'elle baisait. Maxime écumant de rage, commanda qu'on piquât la lionne avec un éguillon; mais cette bête reprenant sa fureur, qu'elle n'avait oubliée que pour les saints Martyrs, et rugissant d'une manière effroyable, mit en pièces un guichet de la porte de l'amphithéâtre, et jeta une si grande épouvante parmi le peuple qu'il criait : Nous allons tous périr, qu'on ouvre la porte à la lionne.

Alors Maxime ordonna qu'on fit entrer des gladiateurs pour égorger les trois Martyrs. Les gladiateurs vinrent, et les Saints consommèrent leur martyre par l'épée. Le gouverneur en-

sortant par l'amphithéâtre, y laissa une escouade de soldats, pour empêcher qu'on n'enlevât les corps; et afin qu'on ne pût les reconnaître, il commanda qu'on les mît pêle-mêle avec eux des gladiateurs qui avaient péri dans les divers combats qui s'étaient donnés durant les spectacles.

Pendant que les soldats étaient occupés à cela, nous nous vancâmes un peu; et ayant mis les genoux en terre, nous emandâmes à Dieu qu'il nous montrât les reliques des saints martyrs. Notre oraison finie, nous nous approchâmes encore un peu davantage. Les soldats avaient allumé du feu, car la nuit était survenue, et une nuit fort obscure, et ils s'étaient mis à souper. Nous nous jetâmes une seconde fois à genoux, implorant avec une grande ferveur le secours du Ciel, et priant Dieu qu'il voulût favoriser notre entreprise, et nous faire démêler les corps des Martyrs d'avec ceux des gladiateurs. Nous fûmes exaucés, car il s'éleva dans le moment un furieux orage, mêlé d'éclairs, de tonnerres et de pluie, et accompagné d'un tremblement de terre, qui écarta les soldats.

Lorsque l'orage fut apaisé, nous nous mîmes en prières; nous étant enfin approchés fort près des corps, nous trouvâmes le feu éteint, et les soldats dispersés çà et là. Mais comment dans cet amas confus de corps, pouvoir discerner ceux que nous cherchions? Nous eûmes recours à Dieu; nous levâmes les mains au Ciel, et il en tomba en même temps un globe lumineux en forme d'étoile, qui se posa tour à tour sur les corps des saints Martyrs. Nous les enlevâmes avec une joie que nous ne saurions vous exprimer. Et à la faveur de cette étoile miraculeuse nous sortîmes de l'amphithéâtre. Nous trouvâmes extrêmement fatigués, nous fûmes obligés de nous reposer un peu, et l'étoile s'arrêta aussi, et ne nous quitta point. Nous nous mîmes à penser où nous pourrions mettre à couvert notre pieux larcin; nous nous adressâmes à notre ordinaire, à Dieu, le priant d'achever ce qu'il avait si bien commencé.

Ayant repris nos forces durant cette pause, nous chargeâmes de nouveau nos épaules de ce précieux fardeau, et nous primes

le chemin de la montagne voisine. Là l'étoile disparut, et nous aperçûmes une ouverture dans le rocher, creusée en manière de sépulcre. Nous y enfermâmes promptement les corps de nos Martyrs, et nous nous retirâmes en diligence, nous doutant bien que le gouverneur ne manquerait pas d'en faire une exacte perquisition. Etant retournés à la ville, nous apprîmes que les soldats, pour avoir abandonné leur poste, avaient été sévèrement châtiés par l'ordre de Maxime. Nous rendîmes grâces à Dieu de ce qu'il s'était bien voulu servir de notre ministère pour rendre à ses serviteurs ces derniers devoirs de piété. Marcion, Félix et Verus se sont retirés dans le rocher, qui est le dépositaire de ces saintes reliques, dans le dessein d'y passer le reste de leurs jours, afin que le même tombeau qui renferme ces os sacrés, couvre aussi un jour leurs corps <sup>1</sup>.

Que notre Dieu soit béni à jamais. Nous vous conjurons au reste, nos chers Frères, de recevoir avec votre charité ordinaire, ceux qui vous rendront cette lettre; ils méritent vos soins et votre estime, car ils ont l'honneur d'être du nombre des ouvriers qui travaillent sous les ordres de Jésus Christ, auquel la gloire et la puissance appartiennent avec le Père et le Saint-Esprit, avant tous les siècles, maintenant et toujours, et dans les siècles à venir. Amen. (DROUET DE MAUPERTUY.)

### SAINT NICAISE,

APÔTRE DE ROUEN, MARTYR.

Les critiques de la valeur du Docteur Launoy, dit le Dénicheur des Saints, ont essayé de contester l'antiquité de l'apostolat de ce saint Martyr, comme ils ont contesté celle de saint Denys, qui vint évangéliser les Gaules avant la fin du premier siècle. Pour échapper à l'évidence des documents anciens, ils ont fait de ce bon Saint un compagnon de saint Irénée. Mais

<sup>1</sup> Les saints Martyrs Taraque, Probe, et Andronic souffrirent dans la persécution de Dioclétien l'an de Notre-Seigneur. 304.

voici sa vie, écrite par le Vénérable Jean de Beaumont, curé le Saint-Nicolas de Rouen, et approuvée par le Cardinal de Saulx-Tavanes, archevêque de Rouen et primate de Normandie, en 1758.

Saint Nicaise, suivant d'anciens documents retrouvés dans l'église de Meulan, était originaire de la Grèce ; il fut converti à Athènes avec saint Denys, lorsque saint Paul y annonça la foi de Jésus-Christ devant l'aréopage. Ces deux Saints quittèrent ensemble leur patrie avec plusieurs de leurs compagnons ; ils se rendirent à Rome où ils furent très-favorablement accueillis par le Pape saint Clément, qui leur traça leur mission dans les Gaules. Saint Nicaise accompagna saint Denys jusqu'à Paris ; de là il descendit la Seine jusqu'à Rouen, avec deux chrétiens qui avaient voulu le suivre, saint Quirin et saint Euclicule, qui allaient prendre part à ses travaux apostoliques.

Les trois saints s'arrêtèrent à Vaux, près de Meulan ; ils y trouvèrent les habitants affligés des ravages que faisait là un énorme dragon. Saint Nicaise profita de cet événement pour faire connaître à ce peuple la puissance du Dieu qu'il annonçait. Il donna son étole à saint Quirin et l'envoya vers ce monstre qu'il lia de cette étole, et qu'il amena devant tout le peuple, où il creva sous les yeux des spectateurs. Ce prodige procura la conversion de trois cent dix-huit personnes, qui furent baptisées dans la fontaine qui porte encore le nom de saint Nicaise. Un autre prodige que fit cet homme apostolique, gagna à Jésus-Christ un grand nombre d'habitants de Meulan, de Mantes et de Monceaux, qui en furent les témoins. Saint Nicaise s'avancant vers Rouen, s'arrêta à la Roche-sur-Yon, où il prêcha Jésus-Christ avec tant de force, qu'il convertit la lame du lieu et un prêtre des idoles nommé Clair, qui était aveugle, et auquel il rendit la vue corporelle, en l'éclairant de la lumière spirituelle.

Le bruit des innombrables conversions qui se faisaient de toutes parts ayant allarmé les prêtres des faux dieux, ils accusèrent nos Saints devant Fescenninus, gouverneur des Gaules,



qui avait encore les mains teintes du sang de saint Denys. les fit paraître devant lui chargés de chaînes, et leur déclara qu'il les ferait mourir s'ils n'adoraient Mars et Mercure. Nos Saints répondirent généreusement qu'ils n'adoreraient jamais que le vrai Dieu; qu'ils étaient prêts à verser leur sang pour Jésus-Christ qui les avait rachetés de l'enfer, et qu'il n'y avait que la mort qui pût les empêcher d'annoncer son nom. Le gouverneur les condamna à être battus de verges et à perdre la tête; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Les corps des saints Martyrs furent inhumés par les soins de la dame de la Roche-sur-Yon, qui eut elle-même le bonheur de donner sa vie pour l'amour de Jésus-Christ. Son corps fut placé près de ceux de nos Saints, dans un lieu nommé Gany.

### SAINTE PIENCE,

MARTYRE.

Pience, que les uns disent veuve, et que d'autres disent vierge, vivait dans les lieux où saint Nicaise venait de subir le martyre. Il paraît que c'était une femme de bonne famille. Or quelques-jours après que saint Nicaise et ses compagnons eurent témoigné par le martyre, elle vint prier sur leur tombe. Les meurtriers des trois Saints la saisirent et la traitèrent comme ils avaient traité les envoyés de Dieu. L'Eglise a conservé sa mémoire, et ses reliques saintes sont honorées à Avranches et à Meulan.

### SAINT GERMAIN,

ÉVÊQUE DE BESANÇON, MARTYR.

Saint Germain, quatrième évêque de Besançon, fut un modèle des plus hautes vertus et un illustre Martyr. Ses actions ont disparu, mais son souvenir est toujours cher et vénéré. Comme il annonçait l'Evangile et qu'il opposait la Foi chrétienne

tenue aux tristes égarements de l'idolâtrie, il fut arrêté à deux lieues de Besançon, dans un village appelé Grande-Fontaine, où il répandait la lumière ; et comme sommé d'adorer les idoles il opposait la lumière, une bande d'idolâtres, envoyés par le préfet de la province, le tua à coups de flèches. Des fidèles relevèrent son corps, qui fut conservé très-longtemps dans le célèbre monastère de Baume-les-Dames. Nous ne pouvons dire en quelle année, mais c'était au commencement du IV<sup>e</sup> siècle, et on l'honore le 11 octobre.

### SAINT VENANT.

ABBÉ.

Venant naquit dans le Berry, de parents distingués par leur noblesse et par leur piété. Quand ils le virent en âge de pouvoir se marier, ils le fiancèrent à une jeune fille à qui il fit assidûment la cour. Mais avant de se préparer à la célébration du mariage, il fit un voyage à Tours, par un mouvement de dévotion que Dieu lui inspira pour saint Martin. Il y avait alors un monastère joignant l'église de ce Saint qui était gouverné par l'abbé Silvain. Lorsqu'il y fut, Dieu lui toucha le cœur à la vue des effets merveilleux de la puissance du Saint, et de la pratique édifiante de la vie religieuse dont les moines lui donnaient le spectacle. Il dit en lui-même après une sérieuse réflexion sur ce qu'il voyait : « Il est plus avantageux, à ce qu'il me paraît, de servir Jésus-Christ dans la continence que de s'engager dans le commerce du monde par les liens du mariage. Je suis d'avis de laisser mon épouse en Berry, et de demeurer ici pour m'attacher à cette église, et travailler à mettre en pratique les vérités de la foi dont j'ai les sentiments dans le cœur. » Pressé des mouvements intérieurs qui suivirent cette résolution il alla se jeter aux pieds de l'Abbé Silvain, lui décrivit avec larmes ce que Dieu venait d'opérer en lui, et le pria de l'aider dans cette entreprise. L'Abbé remercia Dieu de la grâce qu'il faisait à ce jeune homme, lui fit une instruction sur l'engagement où il voulait entrer, et sur les obliga-

tions et la sainteté de la profession qu'il allait embrasser; lui coupa les cheveux et le reçut dans sa communauté au nombre des Frères. Venant étant entré de la sorte dans la pénible carrière de la pénitence, se dépouilla de toutes ses affections terrestres, combattit fortement toutes ses passions, rompit tous les obstacles que l'ennemi de son salut lui opposait pour l'empêcher d'avancer dans le chemin de la vertu. Il se rendit un modèle d'humilité, d'obéissance et de charité à l'égard de tout le monde, et faisant tous les jours des progrès nouveaux, parvint à un si haut degré de sainteté que les Frères commencent à le regarder comme leur maître.

C'est ce qu'ils firent paraître, principalement à la mort de l'Abbé Silvin. Car ils le choisirent tous d'une voix pour remplir sa place, et l'obligèrent de se charger de leur conduite. Il justifia amplement leur choix par la sagesse avec laquelle s'acquitta de toutes les fonctions de sa charge : et Dieu fit connaître combien il l'approuvait aussi par diverses faveurs extraordinaires dont il voulut le gratifier. Saint Grégoire de Tours, de qui nous tenons toute la connaissance que nous en avons, met au rang de ces grâces la faculté de voir des visions et d'entendre des voix célestes, et la vertu de guérir miraculeusement beaucoup de maux corporels et de dissiper les efforts ou les prestiges du démon. Nous ne descendrons point ici dans le détail de toutes ces merveilles : nous nous contenterons d'en rapporter une qui nous fera foi de l'opinion de son siècle et de celui de saint Grégoire, touchant l'état des âmes de ceux qui meurent avant que de se trouver dignes de passer dans le repos et la gloire des Bienheureux. Un jour, dit-il, que le saint Abbé assistait à la Messe, lorsqu'on en était à ces dernières paroles de l'oraison du Seigneur, *Délivrez-nous de mal*, il entendit au fond de la terre une voix qui répétait les mêmes paroles. C'était de l'endroit où était le tombeau d'un prêtre nommé Basin. Il approcha pour savoir ce que c'était, il apprit du défunt même qui semblait implorer les suffrages de l'Eglise, ce qu'il y avait à faire pour le soulagement de son âme.

Dieu ayant comblé Venant de grâces et de mérites, voulut les couronner en le retirant du monde par une mort digne de la sainteté de sa vie. Il l'attesta par le nombre des miracles dont il illustra son tombeau, et ses saintes reliques sont encore très-vénérées à Tours et à Saint-Germain-des-Prés, à Paris.

## SAINT FIRMIN,

ÉVÊQUE D'UZÈS.

Firmin naquit à Bayonne ou du moins dans la Gaule Narbonnaise, l'an 516. Ses parents, qui étaient sujets des rois Visigoths, l'élevèrent auprès d'eux jusqu'à l'âge de douze ans. Ils l'envoyèrent alors à Uzès auprès de son oncle paternel Rorice qui en était évêque. On lui joignit Ferréol, fils de son frère Ansbert, enfant âgé de sept ans, celui dont nous avons parlé au 18 de septembre. Firmin fit des progrès si extraordinaires dans l'étude des lettres et dans les exercices de la vertu, que son oncle, sans attendre l'âge que prescrivent les canons, l'ordonna prêtre lorsqu'il n'avait encore que vingt ans, et le fit entrer dans la connaissance des affaires de l'Eglise pour le rendre capable de lui succéder à l'Episcopat. Ce Prélat mourut dès l'année suivante, âgé de près de quatre-vingts ans : et le jugement qu'il avait fait de Firmin, quoiqu'il pût être suspect d'une affection un peu trop naturelle, fut suivi par le Clergé et le peuple d'Uzès. Il fut donc ordonné Evêque à l'âge d'environ vingt-deux ans malgré son peu d'expérience : mais la sagesse qui parut dans toute sa conduite fit bientôt connaître que l'on avait suivi la volonté de Dieu dans ce choix. Firmin reçut avec beaucoup d'abondance toute la force et les lumières qui lui étaient nécessaires pour bien conduire le peuple de Dieu : et il se soutint dans l'Episcopat par la prière continuelle, par les jeûnes, les veilles et les autres mortifications corporelles propres à fortifier son âme et à laisser à son esprit plus de liberté pour les fonctions pastorales.

Ce fut de son temps que l'église d'Uzès fut détachée de la

métropole de Bourges, à laquelle on l'avait soumise en l'ôtant à celle de Narbonne avec Toulouse et les autres conquêtes de Clovis sur les Visigoths, et qu'elle fut incorporée à celle d'Autun. Il assista au quatrième Concile d'Orléans, tenu l'an 549, et au cinquième assemblé dans la même ville l'an 551; il se trouva encore à celui de Paris qui se tint l'an 551, et que l'on appelle le second de cette ville par rapport à celui de l'an 362 ou le premier depuis l'établissement de la monarchie française.

Au reste de la réputation de sainteté que Firmin s'était acquise par sa vertu n'était point renfermée dans les bornes de la France. Elle était fort connue aussi dans l'Italie, et le poète Arator, qui vivait en même temps que lui dans Rome, en a fait l'éloge au Patrice Parthenius. Dieu en combla la mesure de bonne heure et l'appela à la récompense éternelle de ses travaux lorsqu'il n'avait encore que trente-sept ans. Il mourut le onzième jour du mois d'octobre de l'année 553, après seize ans d'épiscopat. Dieu honora sa mémoire de divers miracles qui faisaient encore du bruit au ix<sup>e</sup> siècle, comme on le voit par une lettre d'Amolon, archevêque de Lyon, à Thibaud évêque de Langres. Sa fête est marquée au jour de sa mort dans le Martyrologe d'Usuard, c'est ce qu'on avait suivi dans le Martyrologe romain, où quelqu'un pensant redresser ou expliquer Usuard, avait fait mettre d'abord Utique et Uzite en Afrique, puis Vence, au lieu d'Uzès en France. Mais cette faute se trouve corrigée dans la révision de ce martyrologe faite par l'autorité d'Urbain VIII.

## SAINTE ETHELBURGE,

VIERGE ET ABBESSE.

Ethelburge, appelée aussi Edilburge, naquit au vii<sup>e</sup> siècle dans le royaume des Est-Angles. Elle était fille d'Anna, roi de cette contrée. Elle avait pour mère sainte Hereswitha, et saint Erconwald, évêque de Londres, était son père. Entraînée par les pieux exemples de sa famille, elle ne voulut pas rester

dans ce qu'on appelle le monde et prit le voile. Erconwald, son frère, fonda pour elle dans l'Essex le monastère de Barking, et il en donna le gouvernement à sa sœur dont il admirait les vertus. Elle fut pour ses sœurs un modèle parfait, et son couvent devint l'admiration de tous. La peste qui désola l'Angleterre, en l'an 664, enleva un assez grand nombre des vierges de Barking; mais elle respecta Ethelburge. La sainte Abbessse n'en fut pas atteinte, et elle en gémit, parce que son plus vif désir était d'aller à Dieu. Elle soupirait après le Ciel. Mais enfin son jour vint; elle quitta ce monde avec joie en bénissant Dieu, et des miracles éclatants proclamèrent sa sainteté. On la fête le 11 octobre.

### SAINT KENNY,

ABBÉ EN IRLANDE.

Né dans le premiers tiers du vi<sup>e</sup> siècle, et mort en 599, saint Kenny a laissé son nom et son souvenir dans l'Irlande. La ville de Kilkenny se fonda au lieu où ce Saint avait vécu. Il débuta dans la vie chrétienne sous la conduite du saint Abbé Finian, qui gouvernait un monastère célèbre Cluain-Irraird, où brillait la sagesse chrétienne. Il devint l'ami de saint Colombille, qu'il visitait souvent dans l'île de Hy. Il propagea avec un grand zèle et avec succès la vie chrétienne en Irlande; il fonda le monastère d'Achadbho, qui devint peu après le siège d'un évêché. Saint Kenny s'en alla à Dieu la dernière année du vi<sup>e</sup> siècle. Il avait soixante-douze ans.

### SAINT PALDO,

ABBÉ EN ITALIE.

Paldo, fils d'une famille illustre, naquit à Bénévent, dans le dernier tiers du vii<sup>e</sup> siècle. Elevé dans la foi Chrétienne, il voulut de bonne heure se donner à Dieu. Ayant entendu parler de quelques contrées des Gaules où de pieux personnages menaient la vie érémitique, il se décida à gagner ces contrées.

Deux de ses cousins, qui se nommaient l'un Taso, l'autre Tato, lui proposèrent de l'accompagner, ce qu'il accepta, pour cacher leur projet, que leurs parents pouvaient désemprouver, ils annoncèrent qu'ils avaient le désir de faire le pèlerinage de Rome. Mais avant d'être en vue de Rome, ils revoyèrent leurs chevaux et leurs domestiques. Un quart de lieu plus loin ils rencontrèrent trois mendiants, qu'ils surprisrent agréablement en les priant d'échanger leurs riches habits contre leurs guenilles. Ainsi travestis, ils entrèrent dans le monastère de Farfa, où ils demandèrent l'hospitalité pour la nuit. L'Abbé de cette Maison de prières était le Bienheureux Thomas; il leur accorda ce qu'ils désiraient. Mais en leur lavant les pieds, il reconnut qu'ils n'étaient pas ce qu'annonçait leur costume. Cependant il n'en témoigna rien. Le lendemain il leur demanda avec intérêt et discrétion ce qu'ils étaient sous leur déguisement. Ils lui racontèrent le but de leur voyage et il comprit que ces trois jeunes hommes voulaient se donner à Dieu. Ils lui avouèrent qu'ils allaient à Rome. Le Bienheureux Thomas voulut être leur guide dans ce pèlerinage. Après qu'ils eurent visité les saints lieux, il les détourna d'aller dans les Gaules, et leur dit qu'ils pouvaient se former à la vie monastique dans son monastère de Farfa.

Ils acceptèrent cette proposition. Peu de temps après, leurs parents ayant appris leur retraite, vinrent les prier de revenir dans leurs familles. Mais ils ne purent les entraîner.

Habitués bientôt à la vie régulière, ils bâtirent un nouveau monastère à peu de distance de Farfa, dans un terrain où se trouvait un Oratoire sous le patronage de saint Vincent. Paldo avait obtenu de Gisulfe, duc de la contrée, les terrains et les bois qui entouraient cet oratoire; et leur Maison de prières prit le nom de Saint-Vincent-sur-Vulturne.

Paldo, qui en fut le premier Abbé, mourut très-saintement le 11 octobre de l'an 720.

Saint Taso, qui lui succéda, est honoré le 11 janvier, et saint Tato le 1<sup>er</sup> décembre.

## SAINT WASNON,

PATRON DE CONDÉ

Outre sainte Reinelde dont nous avons parlé plus haut, les religieux habitants de Condé honorent encore d'un culte particulier, depuis près de douze siècles, l'apôtre saint Wasnon, qui vint prêcher la foi à leurs pères. Il est à regretter que les actes de sa vie, s'ils ont existé, aient été perdus : ils pourraient nous révéler bien des traits admirables de charité et de dévouement. Rappelons du moins ce qu'en ont dit les plus anciens auteurs.

Saint Wasnon était né dans les montagnes de l'Ecosse, et, comme les autres Missionnaires qui sortirent de ces contrées, il avait passé les premières années de sa vie dans quelque monastère pour s'y former à la science et à la sainteté. Appelé dans les Gaules par cette voix de la Providence, qui se faisait entendre alors si souvent aux fervents Religieux dont était remplie l'île des saints, il aborda dans nos provinces qu'il allait commencer à édifier par l'exemple de toutes les vertus.

D'après le récit de certains auteurs, saint Wasnon aurait accompagné Mauger, plus connu sous le nom de saint Vincent, à son retour de l'Irlande, où, dit-on, il avait été envoyé par Dagobert, et il l'aurait suivi, ainsi que les saints Fursy, Ultan, Foillan, Adalgise, Etton et d'autres encore, dans ces contrées.

Quoiqu'il en soit de ces circonstances qui précèdent son arrivée au milieu de nous, c'est bien vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle qu'on le rencontre au monastère de la Celle, qu'avait construit le vénérable saint Ghislain, venu aussi d'Athènes dans le Hainaut à la voix de Dieu. Auparavant saint Wasnon paraît avoir vécu quelque temps dans la forêt de Thiérache en Picardie, mais il serait difficile de dire s'il a évangélisé les peuples de ce pays. On ignore pareillement les raisons qui déterminèrent son apparition dans l'abbaye de la Celle, qui lui servit



comme de retraite à l'époque où il commença ses premières prédications dans le pays de Condé. A s'en tenir aux termes vagues et peu tranchés des plus anciens hagiographes, il est visible que saint Wasnon a été l'apôtre de cette partie du Hainaut, qu'il dût souvent parcourir, et que plus tard saint Amand, qui était comme le père et le maître de tous ces courageux missionnaires, lui confia, d'une manière spéciale, la direction du monastère de Sainte-Marie-de-Condé, fondé par ses soins.

Saint Wasnon est cité parmi les Evêques, les Missionnaires et Abbés qui se réunissaient à divers époques dans le monastère d'Hautmont, auprès du Bienheureux Vincent, pour s'entretenir pieusement des vérités de la religion et des moyens de gagner les âmes à Jésus-Christ. Il travailla avec ardeur à cette œuvre sainte jusqu'aux derniers jours de sa vie prêchant l'Evangile avec zèle, s'efforçant par tous les moyens en son pouvoir de déraciner les anciennes coutumes et pratiques du paganisme, et dirigeant dans les voies de la perfection les saintes filles qui s'étaient consacrées à Dieu dans l'abbaye de Sainte-Marie à Condé. C'est là qu'il remit paisiblement son âme à Dieu vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle.

La fête de saint Wasnon remonte à la plus haute antiquité et on la voit célébrée non-seulement dans l'église de Cambrai mais encore dans celles d'Arras, de Liège, d'Utrecht et de Leuze. Nous ne parlons point de celle de Condé, qui l'a toujours honoré comme son patron spécial et le défenseur de la cité.

Ses reliques, renfermées dans une châsse en argent, y reposaient dans le sanctuaire : elles doivent avoir été levées de terre au moins avant le IX<sup>e</sup> siècle, puisqu'on les voit transportées à Saint-Omer, avec celles de beaucoup d'autres Saints pour les soustraire à la fureur des Normands. Elles y restèrent l'espace de quarante ans, et furent alors rapportées dans l'église et le monastère qu'on avait relevés de leurs ruines.

Selon la coutume du moyen-âge, le corps de saint Wasnon fut présent à plusieurs consécration d'église ; entre autres

celle de l'abbaye de Saint-André-du-Câteau, faite en 1021, par Gérard I, de Florines, et en 1070, à celle d'une église du pays d'Ostrevent, faite par les Evêques saint Liébert de Cambrai et Radbode de Tournai. D'Outreman rapporte aussi, dans son histoire de Valenciennes <sup>1</sup>, que ces reliques assistaient avec beaucoup d'autres à la procession établie en l'honneur de Notre-Dame-du-Saint-Cordon.

Hugues Doignies, suffragant de Jean de Bourgogne, évêque de Cambrai, les visita le 23 juillet de l'année 1431 : Louis de Berlaymont, archevêque de ce même diocèse, le fit pareillement le 27 mars de l'année 1586, huit ans après qu'elles eurent été sacrilègement profanées par les calvinistes. Les actes qui rappellent ces deux cérémonies donnent à saint Wasnon le titre d'Evêque que plusieurs auteurs paraissent vouloir lui refuser. Si quelques expressions des anciens hagiographes donnent lieu à un doute à cet égard, on peut dire, ce semble, que la tradition de toutes les églises qui ont fait sa fête ou qui la font encore, dirime la controverse et permet de considérer ce Saint comme un des Evêques Missionnaires si nombreux à cette époque dans nos provinces.

Saint Wasnon est généralement invoqué pour la guérison des maladies ; mais on a plus spécialement recours à lui contre la foudre, l'orage et les incendies. Cette dévotion, déjà ancienne au xv<sup>e</sup> siècle, s'est surtout répandue parmi le peuple depuis le 15 octobre 1430, jour où l'Eglise collégiale de Condé ayant été consumée par un incendie, on trouva, près du maître-autel renversé, les reliques du Saint intactes et bien conservées. Ce fait étonnant fut reconnu et attesté par Hugues Doignies et Louis de Berlaymont, dans les lettres indiquées plus haut.

Aujourd'hui encore, dans les moments de danger, le peuple de Condé et des pays voisins à recours avec confiance à saint Wasnon. On trouve dans cette ville une compagnie d'arbalétriers qui l'a choisi pour son patron. Sa fête, autrefois fixée au

<sup>1</sup> D'Outreman. page 429.

premier d'octobre, se célèbre maintenant, dans le diocèse de Cambrai, le 11 du même mois <sup>1</sup>.

## SAINT GOMER,

ERMITE.

A une lieue de la ville de Lierre en Brabant, dans l'ancien diocèse de Cambrai, on trouve le village d'Emblehem. C'est là que naquit, vers l'an 718, le noble Gummar ou Gomer. Ses parents, qui étaient très-puissants et très-religieux, ne négligèrent rien pour le former à la sagesse et à la vertu. L'enfant correspondit à leurs soins et passa ses premières années dans la chaste crainte du Seigneur. Lorsqu'il fut en âge d'aller à l'école, ses parents le présentèrent au roi Pépin, qui le reçut avec beaucoup de bienveillance.

Le jeune Gomer se comporta au palais avec la même régularité et la même modestie que dans la maison paternelle. L'affabilité de son caractère le faisait aimer de tous, et sa vertu le rendait respectable aux yeux de ceux qui le voyaient. Pépin lui-même, qui n'avait pas tardé à reconnaître les heureuses dispositions du jeune leude, conçut pour lui une sincère affection. Il lui confia des emplois honorables, et lui proposa même une alliance avec une personne de haute famille et qui paraissait ornée de brillantes qualités. Le mariage fut célébré selon les désirs du prince; mais on reconnut bientôt que le caractère de Gavimare (c'était le nom de la jeune fille), était entièrement opposé à celui de son époux. Autant celui-ci était doux et bienveillant, autant elle était impérieuse, violente et emportée. Epreuve étrange et bien sensible pour le cœur de Gomer : toutefois il s'y soumit avec résignation, et espéra que ses bons procédés envers son épouse pourraient la ramener à de meilleurs sentiments.

La guerre ayant éclaté à cette époque entre Pépin-le-Breux

<sup>1</sup> M. l'Abbé Destombes.

et Astolphe, roi des Lombards, tous les guerriers Francs furent appelés, et Gomer se prépara à suivre le roi. Avant de partir, il confia à Gavimare l'administration de tous ses biens, voulant par cette marque de confiance, adoucir son humeur dure et fâcheuse, et prévenir, autant qu'il le pouvait, les actes de rigueur qu'il redoutait de sa part. L'expédition d'Italie ayant été suivie de deux autres, contre les Saxons et contre Waïfre, duc d'Aquitaine, une absence si prolongée faisait craindre de plus en plus à Gomer que ses vassaux n'eussent à souffrir beaucoup du caractère violent de son épouse.

Il en eut la preuve dès le premier moment de son retour à Emblehem, où il se vit assailli par une foule de malheureux, qui venaient se plaindre des mauvais traitements auxquels ils avaient été sans cesse exposés pendant son absence. Il n'y avait presque pas une famille qui n'eût été injustement dépouillée d'une partie de ses troupeaux, de ses meubles ou des instruments nécessaires au labourage. La vue de tant de désordres et d'injustices rempli d'affliction le cœur si bon et si compatissant de saint Gomer. Il en fit de graves reproches à son épouse, lui montra tout l'odieux de sa conduite, lui représenta les malédictions des pauvres qu'elle attirait sur sa tête, et les malédictions plus terribles de Dieu, qui punit toujours avec rigueur les excès commis à l'égard des indigents et des malheureux. Sur le champ, le vertueux seigneur se mit en devoir de rendre à ses vassaux tout ce qui leur avait été enlevé. Il leur adressa des excuses pour la conduite de son épouse, appela à sa table et traita comme des amis un grand nombre de ceux qui avaient été maltraités, et s'efforça de faire oublier par sa bonté, sa douceur et sa libéralité, les malheurs occasionnés par son absence.

Quelque temps l'on put croire que Gavimare voulait se corriger et suivre les beaux exemples de son époux ; mais elle ne tarda pas à retomber dans ses premiers excès. Désespérant alors de pouvoir la ramener à de meilleurs sentiments, Gomer conçut le dessein de s'éloigner pour faire un pèlerinage à Rome, au tombeau des saints Apôtres. Mais à peine était-il

sorti de ses domaines, que le Seigneur lui inspira la pensée de se retirer dans une solitude voisine, où il pourrait travailler à son salut et exercer sur sa maison une exacte surveillance. Il construisit donc un petit ermitage dans une île formée par la Nèthe et appelée Nivesdonck, à l'endroit où se trouve la ville de Lierre, entre Anvers et Malines. Là, le pieux solitaire servait Dieu avec ferveur, et rendait aux malheureux de la contrée tous les services qui étaient en son pouvoir. « Il recevait les pauvres avec bonté, et leur procurait d'abondants secours. Les étrangers étaient aussi favorablement accueillis dans sa demeure, et ils trouvaient auprès de lui les aliments qui nourrissent les corps et les bonnes paroles qui consolent et fortifient les âmes. » C'est alors que le Bienheureux Gomer reçut dans sa cellule l'Apôtre Irlandais saint Rumold, qui s'était fixé près de Malines. Il se forma aussitôt entre ces deux saints personnages une amitié étroite et vraiment fraternelle, qui les aida encore l'un et l'autre à s'avancer dans les voies de la plus sublime perfection.

Il y avait dix ans que saint Gomer s'était retiré du monde quand il mourut paisiblement, en l'année 774. Dieu fit connaître la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles, et c'est ce qui détermina les habitants des pays voisins à bâtir une église dans laquelle ils transportèrent son corps. Ce lieu devint dans la suite un célèbre pèlerinage connu sous le nom de *Chapelle de saint Gomer*.

« Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le faites. » Cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous donne l'explication de la conduite des Saints qui ne trouvaient jamais de joie plus grande que quand ils pouvaient soulager les malheureux et les pauvres. Cette parole est aussi la condamnation de ces âmes dures et insensibles que rien ne peut toucher, et qui semblent prendre plaisir quelquefois à insulter aux misères du pauvre. Que l'exemple de saint Gomer apprenne aux puissants du siècle qu'il n'est pas de satisfaction plus douce que de faire du bien aux pauvres, et que la charité est le principal moyen que la Providence met

leur disposition pour expier leurs fautes passées et se préparer pour l'heure de la mort, une magnifique récompense dans le Ciel <sup>1</sup>.

## SAINT BRUNO,

ARCHEVÊQUE DE COLOGNE.

Fils de l'empereur d'Allemagne Henri l'Oiseleur et de sainte Mathilde, Bruno, qu'on a surnommé le Grand était duc de Lorraine à sa naissance en 945. A l'âge de quatre ans il fut remis pour son éducation à Baldéric, évêque d'Utrecht qui le forma avec des soins assidus à la piété et à la science. Il fit dans ces deux voies des progrès rapides. Possédant à fond les deux langues grecque et latine, il étonnait le monde et la cour. A quatorze ans tout le temps qu'il ne donnait pas à la prière, il le donnait à la lecture et bientôt il embrassa l'état ecclésiastique. Son mérite bien plus que sa noblesse le fit en 953 Archevêque de Cologne, il avait vingt-huit ans. Il réforma aussitôt les abus qui s'étaient glissés dans le Clergé et dans les Ordres monastiques. Comme duc de Lorraine, il avait ses devoirs de prince. Mais il ne négligeait jamais ce qui intéressait son Clergé. Sur les sièges où il avait de l'influence, il plaçait des Prélats recommandables.

Son frère l'empereur Othon, pendant ce temps, se couvrait de gloire en Italie. En 965, il apprit qu'il revenait dans ses états, il alla au-devant de lui jusqu'à Mayenne, et après avoir passé ensemble le Carême et les fêtes de Pâques, ils regagnèrent Cologne où tous les grands de l'empire l'attendaient. Leur mère Mathilde et leur sœur Gerberge vinrent en pompe les recevoir.

De là, Othon regagna le nord de l'Allemagne, et Bruno après avoir mis en ordre et en sécurité son vaste diocèse, partit pour Compiègne où il voulait étouffer des différents qui s'étaient élevés entre ses neveux. Mais épuisé de fatigues, quoiqu'il

<sup>1</sup> M. l'Abbé Destombes.

n'eut que quarante ans, il fut obligé de se faire transporter à Reims, où après quelques jours de fièvre violente, il s'éteignit saintement dans la grâce de Dieu le 11 octobre 965. Son corps fut transporté à Cologne.

### LE VÉNÉRABLE AGILBERT,

ÉVÊQUE DE PARIS.

Agilbert né à Paris ou dans le territoire de cette ville, fut instruit aux lettres et à la piété chrétienne dans quelque monastère de France. L'amour de la retraite le fit passer en Irlande où il lut ou enseigna les saintes Écritures pendant un temps considérable. D'Irlande il vint en Angleterre, et s'arrêta dans le royaume de Westsex ou des Saxons occidentaux. Le roi Coinwalch nouvellement rétabli sur le trône d'où il avait été chassé par un prince de ses voisins, le reçut avec plaisir et lui permit de prêcher la foi et la pénitence par tous ses états. Voyant qu'il était fort savant et qu'il avait beaucoup de talent pour tout ce qui dépendait du saint ministère, il le pria de recevoir l'Ordination épiscopale et de fixer sa demeure dans le pays pour être l'Évêque de ses peuples. Agilbert qui ne refusait point le travail y consentit, et se mit sur le Siège de Dorchester ou Dorset qui était vacant par la mort de saint Birin. Ce n'était pas pour s'y reposer ou pour y résider sans mouvement. Car se trouvant l'unique Évêque du royaume, et presque l'unique Prédicateur du pays, il allait porter la lumière de la foi dans les lieux les plus écartés, sans se rebuter des fatigues des chemins, ni de l'indocilité des peuples, ni de la nécessité de se servir de truchements pour la langue du pays. Il y avait plus de dix ans qu'il travaillait avec cette application à l'œuvre du Seigneur dans le royaume de Westsex, lorsqu'on voulut essayer en Angleterre de terminer la contestation de la Pâque qui divisait les Irlandais et quelques Ecossais d'avec le reste des catholiques d'Angleterre qui suivaient l'usage de Rome et de toute l'Église, conformément à la décision du Concile de Nicée. Les Irlandais n'allaient point à l'extrémité des

anciens Quartodecimans : mais ils s'obstinaient à faire la Pâque le six de la lune d'après l'équinoxe du printemps, lorsqu'il arrivait en dimanche. On indiqua quatre ans après une célèbre conférence ou synode à Sreneshal au royaume de Northumberland. Agilbert y fut convié par les rois. Il y fit parler pour lui son Disciple saint Wilfrid celui qui fut depuis Evêque d'Yorck, parce qu'il n'entendait pas bien la langue vulgaire d'Angleterre. Colman évêque d'Yorck ou de Lindisfarne qui était à la tête de ceux du parti contraire, se voyant vaincu abandonna son évêché et s'en retourna en Irlande.

Agilbert étant revenu au pays de Westsex trouva que le roi Coinwalch ennuyé de ne pouvoir entendre son langage ni profiter de ses instructions, parce qu'il ne savait que le Saxon, avait entrepris d'ériger un nouvel évêché à Winchester pour y mettre un prêtre Anlois nommé Wine. Il trouva fort à redire qu'on divisât ainsi son Eglise sans sa participation, et il en prit occasion de quitter le pays et de repasser en France, après avoir gouverné l'Eglise des Saxons occidentaux pendant six ans. La Providence semblait l'avoir conduit comme par la main à Paris, où il avait pris naissance, pour le mettre sur le Siège épiscopal de cette ville qui vacquait par la mort de l'Evêque Sigobrand, selon les uns, ou plutôt d'Importun, selon d'autres. Agilbert gouverna sa nouvelle Eglise, avec toute la charité, la vigilance et la capacité d'un pasteur plein de zèle et d'expérience. Il reçut chez lui et assista de toutes sortes de secours Théodore, qu'on envoyait de Rome en Angleterre pour être évêque de Cantorbéry, et avoir inspection générale sur toutes les églises des sept royaumes des Anglois-Saxons. Quelques mois après que Théodore fut arrivé en Angleterre, le roi de Westsex Coinwalch députa vers Agilbert à Paris pour lui faire satisfaction et le prier de vouloir revenir. L'Evêque s'en excusa sur les liens qui l'attachaient à sa dernière Epouse : mais il envoya avec les ambassadeurs de ce prince son neveu Eleuthère comme une personne très-capable de gouverner l'église où on le redemandait. Le roi et les peuples le reçurent avec autant de joie et de respect que si c'eût été Agilbert



même, et Théodore de Cantorbéry le sacra Évêque des Gevisses qui était le nom des peuples du pays. Agilbert vécut encore onze ans, depuis, et son corps fut enterré dans l'abbaye de Jouarre au diocèse de Meaux, dont sainte Telchide sa sœur était Abbesse. Sainte Telchide fut enterrée auprès de l'Évêque Agilbert, dans la grotte de la chapelle que ce Prélat y avait fait bâtir en l'honneur de saint Paul premier ermite.

Le corps d'Agilbert qui passait pour perdu depuis que pour l'ôter à la connaissance des parisiens qui le redemandaient, on l'avait caché dans un autre endroit de la chapelle de saint Paul, ne fut trouvé que le 5 avril de l'an 1632 qui était le lundi de la Semaine-sainte, sous l'Abbesse Jeanne de Lorraine, lorsqu'elle fit réparer ce lieu : mais le corps trouvé dès l'an 1627 avec celui de sainte Telchide, était de saint Ébrégisile évêque de Maux. Le Père Dubois rapporte un miracle fait par ces reliques d'Agilbert sur une fille qui vivait encore l'an 1684, lorsqu'il écrivait l'histoire de l'Église de Paris. C'est peut-être ce qui avait fait naître le désir d'établir un culte religieux à la mémoire de ce Prélat. André du Saussay auteur du Martyrologe de France qui n'était alors que curé de Saint-Leu, composa un Office double pour le jour de sa fête, qu'il mit au lendemain de celle de sainte Telchide. C'est ce qu'il a suivi aussi dans son Martyrologe. Mais cela n'a eu aucune suite : l'Abbesse et les Religieuses de Jouarre n'ont pas jugé à propos de rien entreprendre sur cela sans l'autorité du Saint-Siège ou des Évêques : et l'église de Paris ne fait aucune mémoire d'Agilbert dans ses Offices.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

LA MÈRE DE LA DIVINE GRACE.

On avait établi à Rome dans l'église de Saint Roch, en 1851 une pratique de pieuses prières pour obtenir, par la puissante intercession de *la Mère de la divine grâce*, la conversion des pécheurs et des infidèles, afin que lumière de la grâce céleste se répandit d'une manière spéciale dans le cœur de ceux qu

étaient plongés dans les ténèbres du péché ou de l'infidélité. Or, depuis plusieurs années, une famille protestante avait fixé sa demeure à Rome ; elle se composait du père et de six enfants, deux garçons et quatre filles, tous gens honnêtes à la vérité, mais fortement attachés au protestantisme.

En 1852, l'une des deux jeunes filles, c'était la seconde, conversant avec quelques-unes de ses compagnes catholiques, s'entretenait avec elles sur leur religion ; pleines de dévotion envers l'Image de Marie, vénérée dans l'église Saint-Roch, elles se promettaient d'obtenir par sa médiation, la conversion de leur jeune amie et de ses trois sœurs. En effet, les trois plus jeunes commençaient à fléchir, mais l'ainée se montrait plus constamment éloignée du catholicisme, évitant toutes les conversations où l'on voulait traiter les matières de religion. On ne désespéra pas toutefois de venir à bout de cette sainte entreprise, et l'on eut recours à un expédient inspiré par un zèle ardent et une confiance assurée en Marie. On donna à la jeune fille une Image de la très-sainte Vierge, en lui disant de prier pour obtenir de connaître la vraie Religion. On ne pouvait prendre un meilleur parti. En effet, la jeune protestante accepta l'Image par pure complaisance pour ses compagnes, mais dès ce moment ainsi qu'elle l'avoua plus tard, elle se sentit entièrement changée.

Le protestantisme, qui jusqu'alors l'avait complètement aveuglée, commença dès lors à lui devenir suspect, et tant de doutes surgirent dans son esprit, que la nuit suivante la violence de son agitation intérieure l'empêcha de prendre du sommeil. Elle résolut dès ce moment de se faire instruire, de concert avec ses sœurs, dans la Religion catholique, pour pouvoir abjurer le protestantisme. Mais cette généreuse résolution de nos quatre jeunes filles ne fut pas exempte de dures épreuves, dont cependant elles sortirent victorieuses.

En effet, deux ministres protestants, et la femme de l'un d'eux, tentèrent plusieurs fois de les détourner de leur projet, engageant différentes discussions surtout avec la seconde. Mais tout fut inutile, car Marie lui obtint de si abondantes

grâces que non-seulement elle resta toujours ferme dans sa résolution, mais qu'elle réduisit la femme du ministre à ne plus savoir que dire. Après avoir ainsi surmonté toutes les difficultés, elles se rendirent toutes le 4 mai 1853 à l'église de Saint-Roch, et là, prosternées devant la sainte Image de Marie, elles firent solennellement leur abjuration en présence de Son Eminence M<sup>gr</sup> Franzoni, qui leur administra les Sacrements de Confirmation et d'Eucharistie, au milieu de l'émotion produite par ce spectacle sur une nombreuse assistance, accourue à cette sainte cérémonie. Les nouvelles catholiques restèrent pleines d'une joie extraordinaire, parce qu'elles commencèrent à goûter dans le sein de la véritable Église cette douce paix que Dieu répand dans l'âme des vrais fidèles.

Cependant les deux frères, mus par l'exemple de leurs sœurs, voulurent eux aussi être instruits dans la Religion catholique ; pleinement convaincus de la vérité, ils désiraient abjurer le protestantisme, mais une terrible difficulté s'opposait à leurs désirs. Le père, voyant qu'ils étaient encore mineurs ne voulait à aucun prix leur accorder la permission tant souhaitée, et toutes les instances qu'on faisait près de lui, ne pouvaient absolument ébranler sa résolution. Mais ici encore on éprouva ce que peut la protection de la très-sainte Vierge : car pendant que les quatre sœurs, au jour anniversaire de leur abjuration offraient à Marie de ferventes prières devant sa sainte Image, dans le but d'obtenir de leur père la permission pour leurs frères d'abjurer l'hérésie, il l'accorda contre toute espérance ; indubitablement, une telle faveur ne pouvait être attribuée qu'à *la Mère de la divine grâce*. C'est pourquoi les deux frères firent aussi leur abjuration le jour de la Pentecôte 1853, et reçurent en même temps les Sacrements de Confirmation et d'Eucharistie.

**MARTYROLOGE ROMAIN<sup>1</sup>.**

A Tarse, en Cilicie, fête de saint Taraque, saint Probus et saint Andronic, martyrs, qui, dans la persécution de Dioclétien, souffrirent longtemps les horreurs de la prison et subirent par trois fois des tourments et des supplices divers, et, ayant eu la tête tranchée, parvinrent au triomphe de la gloire en confessant Jésus-Christ.

Au pays Vexin, supplice de saint Nicaise, évêque de Rouen, de saint Gérin, prêtre, de saint Egobille, diacre et de sainte Pience, vierge, martyrs sous le président Fescenninus.

Et aussi, martyr de saint Anastase, prêtre, saint Placide, saint Genèse, et de leurs compagnons.

Dans la Thébaïde, saint Sarmate, Disciple de saint Antoine, abbé, qui fut tué pour Jésus-Christ par les Sarrasins.

A Besançon, en France, saint Germain, évêque et martyr.

A Uzès, dans la Gaule-Narbonnoise, saint Firmin, évêque et confesseur.

En Écosse, saint Kenny, abbé.

A Lierre, en Belgique, mort de saint Gomer, confesseur.

A Tarse, en Cilicie, les saintes femmes Zénaïde et Philonille, parentes de l'Apôtre saint Paul et ses Disciples dans la foi.

**QUINTO IDUS OCTOBRIIS.**

Tarsi in Cilicia natalis sanctorum Martyrum Tharaci, Probi et Andronici, qui in persecutione Diocletiani longo tempore carceris squalore afflicti, et terribilibus diversis tormentis et suppliciis examinati, in confessione Christi triumphum gloriæ abscissis cervicibus sunt adepti. — In pago Vilecassino passio sanctorum Martyrum Nicasii Episcopi Rhotomagensis, Quirini Presbyteri, Scabulici Diaconi, et Pientis Virginis, sub Præsidente Fescennino. — Item passio sanctorum Anastasii Presbyteri, Placidi, Genesii, et sociorum. — In Thebaide sancti Sarmatæ discipuli beati Antonii Abbatis, qui a Sarracenis pro Christo crucifixus est. — Vesontione in Galliis sancti Germani Episcopi et Martyris. — Lugdunum in Gallia Narbonensi sancti Firmini Episcopi et Confessoris. — In Scotia sancti Canici Abbatis. — Liræ in Belgio depositio sancti Gummari Confessoris. — Apud Rhedones sancti Æmilliani Confessoris. — Tarsi in Cilicia sanctorum mulierum Zenaidis et Philonillæ sororum, quæ beati Pauli Apostoli consanguineæ, et in fide fuerunt Discipulæ. — Veronæ sanctæ Placidis Virginis.

A Vérone, sainte Placidie, vierge.

**Additions des autres Martyrologes.**

Saint Cautin, évêque de Vanne.

Saint Grauls (Gratulfus), confesseur au viii<sup>e</sup> siècle, honoré à Angoulême.

Le Bienheureux Quertin, solitaire honoré à Osterloo, près de Bruges.

Le Bienheureux Jacques Lallemand, peintre de vitraux.

Saint Ansillon, moine de Lagny, sanctifié au viii<sup>e</sup> siècle.

Saint Michel l'ancien ou l'aragrave, l'un des propagateurs de la Foi en Ethiopie au v<sup>e</sup> siècle.

Saint Morin ou Morian (Morianus) moine en Limousin au vii<sup>e</sup> siècle. Une église abbatiale florissait sous son patronage dans la Guienne.

Sainte Julienne, abbesse de Pavilly en Normandie au viii<sup>e</sup> siècle.

Saint Eufroy (Eufridus), moine dans le comté d'Asti en Piémont.

Saint Guénard, confesseur au viii<sup>e</sup> siècle, honoré à Langres et à Poitiers.

Saint Forkern, second évêque de Trim en Irlande au v<sup>e</sup> siècle.

Saint Eupile, évêque de Côme en Italie.

Saint Gramace (Gramatius), évêque de Salerne, au v<sup>e</sup> siècle.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Laurent Barry, simple Frère Cordelier à Bordeaux, pour avoir refusé les serments schismatiques, emprisonné à Bordeaux, de là transporté à l'hôpital Saint-André, mort de détresse le 11 octobre 1793, à 43 ans.

## DOUZIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Séraphin de Monté-Granaro, Frère Mineur Capucin. — Saint Maximilien, évêque et martyr. — Saint Pantale, évêque de Bâle, martyr. — Les quatre mille neuf cent soixante-dix Confesseurs et Martyrs des Vandales. — Saint Wlfrid, évêque d'Yorck. — Saint Cerbon, évêque de Piombino. — Sainte Herlinde, vierge et abbesse. — Sainte Spère, vierge et martyre. — Le Bienheureux Jacques d'Ulm, Frère Prêcheur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT SÉRAPHIN DE MONTÉ-GRANARO,

FRÈRE MINEUR CAPUCIN.

Ce fut dans un petit village nommé Monté-Granaro, de la Marche d'Ancone, dépendant de l'archevêché de Fermo, que saint Séraphin vint au monde l'an 1540. Ses parents étaient pauvres; mais ils avaient la crainte du Seigneur, qui vaut mieux que les plus grandes richesses du siècle; et leur unique passion était selon l'oracle de Jésus-Christ, de se faire un trésor dans le Ciel, et de posséder les biens de la grâce et du salut.

Jérôme, père du serviteur de Dieu, exerçait le métier de maçon, et Théodora, sa mère, travaillait de ses mains pour l'entretien de sa pauvre et petite famille. Ils étaient tous les deux justes devant Dieu; mais d'une justice d'autant plus estimable, qu'elle était sans déguisement et sans fard. Théodora surtout était une femme des plus vertueuses, qui malgré l'obscurité de sa condition pouvait servir d'exemple à toutes les personnes de son sexe dans toute sorte d'états.

Pour récompenser ces pieux parents, Dieu leur donna un second fils, qui reçut au Baptême le nom de Félix, et qui après avoir fait leur consolation sur la terre, fait aujourd'hui leur

couronne dans le Ciel. A peine le tendre enfant eut l'usage des sens que Théodore s'appliqua de son mieux à lui donner une éducation chrétienne, en lui inspirant un souverain amour pour Dieu, et une horreur infinie pour le péché. Le jeune Félix répondit aux soins de sa mère ; il apprit en peu de temps les éléments de la Religion, et une certaine formule de prière qu'il ne cessait de réciter avec la dévotion, la modestie et le ferveur, qui charmaient tous ceux qui en étaient les témoins. Ennemi de tous les jeux, qui servent d'amusement dans l'enfance, il n'avait d'autre inclination que de fréquenter les lieux saints, d'assister à la Messe, et aux Offices divins, d'entendre la parole de Dieu, de visiter les oratoires, et d'y réciter de longues et ferventes prières.

Dès que le sage Félix fut en état de gagner son pain, Jérôme, qui avait de la peine de gagner le sien, se vit contraint de le donner pour berger à un habitant de la campagne. Le saint enfant ne perdit rien de sa vertu dans ce pénible emploi. Attentif à veiller sur le troupeau qui lui fut confié, il veillait avec encore plus d'attention sur lui-même, afin d'avancer en âge. Il avait gravé le signe adorable de notre Rédempteur sur l'écorce d'un chêne, et là répandant son cœur devant Dieu, il lui disait souvent en ces termes énergiques, que la sainte piété lui inspirait, et que les plus habiles maîtres dans l'art de parler n'imiteront jamais : Je vous rends grâce, ô mon Dieu, de m'avoir fait naître dans la condition que vous choisissez en naissant, et de m'avoir donné des parents pauvres comme les vôtres : tout l'or du monde ne me touche point ; toutes les dignités de la terre ne sont pas capables de me tenter ; tous les magnifiques palais de l'univers valent moins à mes yeux que ma pauvre petite cabane. Je n'aime, je n'estime que ce qui m'approche de plus près de vous, et de l'exemple que vous m'avez montré.

Dieu qui avait mis dans son âme un amour singulier pour les croix et pour toutes les mortifications chrétiennes, le maintint lui-même dans cette pénible condition, pour le rendre capable de supporter avec une constance héroïque cette

que suite de pénitences, d'affronts et d'insultes qu'il devait un jour éprouver.

Mille bénédictions se répandirent sur les terres et dans la maison du maître, en considération de la sainteté du serviteur. Dieu semblait regarder avec des yeux de complaisance cette belle âme ; et à mesure qu'il la comblait de ses grâces, il donnait à ses travaux les plus heureux succès.

Durant ces entrefaites la mort enleva Jérôme à sa pauvre famille. Théodora reçut ce rude coup avec une résignation chrétienne, et chercha auprès du Dieu de toute consolation, celle dont elle avait besoin dans sa triste et affligeante situation. Félix, qui dans son enfance avait des sentiments encore plus parfaits, remercia Dieu de l'avoir mis dans l'heureuse nécessité de n'avoir d'autre père que lui, et de ne pouvoir donner qu'à lui seul ce tendre nom. Cependant sensible à l'affliction de sa mère, il prit le parti de se retirer auprès d'elle, soit pour lui donner tous les secours qui dépendaient de lui ; soit pour apprendre de son frère Silentius le métier de maçon qu'il exerçait avec assez de réputation dans le pays.

Mais Silentius était un jeune homme dur, violent et intraitable, qui bien loin de tenir lieu de père à son cadet, devint au contraire, pour ainsi dire, son tyran et son bourreau. Félix fut d'abord obligé de servir de manœuvre ; et sans avoir égard ni à la délicatesse de sa complexion, ni à sa faiblesse, on le forçait de porter des fardeaux que les ouvriers les plus robustes avaient de la peine à soutenir. Cependant le sage Félix sans jamais se plaindre, s'humiliait devant Dieu, et se souvenait à propos de ce que sa vertueuse mère lui avait souvent raconté, que le Fils de Dieu avait été en butte à la cruauté des Juifs, qui avaient frappé sur son Corps sacré comme les forgerons frappent sur l'enclume. S'il recevait des injures, il rappelait celles que Jésus-Christ avait reçues durant sa Passion et sur la Croix, de la part de ceux qui en sa sainte présence faisaient retentir les airs des plus horribles blasphèmes. Si ce frère barbare par un excès de rigueur, qui lui fut assez ordinaire, le chassait à grands coups de pieds du logis, le pieux



Félix se retirait dans un coin pour prier Dieu avec plus de recueillement et de ferveur. S'il avait la cruauté de lui refuser, après avoir porté le poids du jour et de la chaleur, une grossière, mais nécessaire nourriture, le saint enfant, qui jeûnait déjà depuis quelques années trois jours de la semaine au pain et à l'eau, se rappelait avec consolation que le Sauveur des hommes, qui était l'innocence même, sentit dans le désert la rigueur de la faim. Pour le dire en un mot, Silentius fut à l'égard de Félix un monstre de cruauté ; et Félix fut à l'égard de Silentius un prodige de patience.

Théodora qui connaissait parfaitement la vertu de Félix, et la cruelle antipathie de Silentius, avait, pour ainsi dire, les entrailles déchirées de douleur, de voir ces injustes et barbares traitements. Elle devint presque inconsolable, quand elle apprit que son aîné devait se rendre au bourg de Loro, et qu'il avait dessein d'y mener le jeune Félix. Il y avait dans ce lieu un riche bourgeois nommé Manucci, qui voulant se donner une belle maison, avait appelé des lieux voisins les plus habiles ouvriers, parmi lesquels se trouvait Silentius de Monté-Granaro. Félix fut destiné pour être un des manœuvres ; et s'il trouva là comme ailleurs bien des sujets de souffrir de la part de son frère, il eut aussi la consolation d'y trouver des moyens de s'avancer dans la vertu.

Manucci avait une fille nommée Louise, qui était incessamment dans sa chambre, comme dans un sanctuaire, où elle s'appliquait jour et nuit à la prière, et à la lecture des bons livres. Félix qui passait souvent devant cette chambre, pour porter des matériaux, et qui avait une insatiable avidité d'apprendre tout ce qui pouvait nourrir sa piété, prêtait attentivement l'oreille, pour entendre quelque chose de ce que cette sainte fille lisait quelquefois tout haut. Il le retenait avec soin pour en faire le sujet de ses réflexions. Que vous êtes heureuse, lui dit un jour ce pieux enfant, de savoir lire, et d'avoir tout le temps que vous pouvez désirer, pour puiser dans la lecture des livres de piété la connaissance des mystères de la Religion, et les règles de conduite qui doi-

garder un bon chrétien, pour servir Dieu ! Pour moi, je n'ai pas le même bonheur. Mais si le Dieu de toute miséricorde daigne exaucer mes vœux, j'ai dessein de m'aller cacher dans le fond d'un désert, pour y faire une rude pénitence le reste de mes jours, n'y vivre que des plus amères racines, n'y avoir d'autre occupation que celle de m'entretenir de Dieu ou avec Dieu, et y prévenir le malheur dont ce souverain Juge menace ceux qui au grand jour de ses vengeances se trouveront coupables de péché. Car enfin, si les gens du monde qui paraissent les plus vertueux, comme vous le lisiez l'autre jour dans ce beau livre, que je vous vis entre les mains (c'était Denis le Chartreux sur les quatre fins de l'homme) sont en danger que deviendrai-je moi qui suis un pauvre idiot, un misérable pécheur, qui n'ai pas encore commencé de connaître Dieu, moins encore de le servir ?

Pourquoi, répondit Louise, vous retirer dans le désert ? La vie que vous menez n'est-elle pas assez rude ? Croyez-moi, mon pauvre Félix ; vous pouvez bien aisément vous sauver dans votre état. Craignez Dieu, observez ses Commandements ; souffrez tout dans un esprit de pénitence. Il n'en faut pas davantage pour devenir un grand Saint.

Quoi que j'aie à souffrir dans l'état où vous me voyez, répartit Félix, je sens que je ne souffre pas encore assez, et que Dieu n'est pas encore content. Si cela est, répliqua Louise, il me semble qu'il vaudrait mieux pour vous, qui n'avez aucune teinture des lettres, d'embrasser l'état Religieux dans un Ordre bien réglé ; afin de vous y sanctifier sous la conduite d'un prudent et éclairé Directeur. Je connais de saints Religieux, qui viennent souvent au logis pour demander l'aumône, qui mènent une vie vraiment Apostolique, et qui ont des couvents dans les villes voisines. Croyez-moi : demandez d'être reçu dans leur saint Ordre. C'est celui des Capucins, dont je vous parle. Je ne connais pas ces Religieux, reprit Félix, et je n'en ai jamais vu. Vous en trouverez à Tolentino, ajouta Louise ; allez-y.

Depuis ce moment, où Dieu sembla s'expliquer par la bou-

che de cette vertueuse fille, le pieux Félix ne cessa de demander au Ciel la grâce de connaître l'état de vie qu'il devait embrasser. Ses jeûnes furent plus austères et plus fréquents, ses prières plus ferventes, et sa patience infatigable. Il fréquenta aussi les Sacrements avec une plus exacte et plus exemplaire dévotion ; et ne cessa de supplier la sainte fille et celui qu'il avait choisi pour Directeur de sa conscience, de lui obtenir par leurs prières et par les mérites infinis de l'auguste Sacrifice de l'autel, les lumières dont il avait besoin pour connaître, et pour accomplir la volonté du Seigneur. Il fit même un pèlerinage à Lorette pour obtenir cette faveur par l'intercession de la très-sainte Vierge, dont il fut toute la vie un fidèle et zélé serviteur. Ses vœux ne furent pas inutiles : il comprit les desseins de Dieu sur lui, et le choix qu'il devait faire de l'état où la Providence l'appelait, pour travailler avec plus de ferveur à la gloire de Dieu, et à la sanctification. Aussi il se rendit incessamment à Tolentino, pour demander d'être reçu dans le saint Ordre, dont Louise lui avait fait le portrait.

Les Capucins avaient alors leur couvent hors de la ville dans un lieu désert appelé Saint-Pierre. La solitude, la pauvreté, le silence, la modestie, et la charité de ces Religieux furent tellement du goût de Félix, qu'il brûla d'une nouvelle ardeur d'embrasser un état si saint. Il s'adressa au Supérieur auquel il avoua ingénument : « Qu'il était d'une famille » extrêmement pauvre, que sa misère l'avait obligé de garder « durant quelque temps un troupeau dans la campagne de » Monté-Granaro, lieu de sa naissance ; qu'il servait actuellement de manœuvre à son frère qui faisait le métier de marchand, que sa mère était une pauvre veuve, qui vivait du travail de ses mains, ou des petits secours qu'elle retirait de son frère aîné ; que pour lui il ne se sentait aucune aptitude pour ce métier ; qu'il n'avait aucune dextérité pour rien entreprendre dans le monde ; et qu'il n'avait d'autre penchant qu'à servir Dieu, en servant les saints Religieux, dont il demandait l'habit. »

« Vous pouvez vous retirer, mon pauvre enfant, lui répondit le gardien ; vous n'avez rien de mieux à faire que de soulager votre mère dans sa viduité ; sa vieillesse et sa pauvreté vous seront perpétuellement un obstacle, qui liera les mains à nos Supérieurs, et qui les empêchera de vous recevoir dans notre saint Ordre. Les choses peuvent cependant changer : je donnerai avis de votre résolution à notre Provincial, et vous pourrez venir recevoir ses ordres, quand il viendra lui-même visiter ce couvent.

Félix de retour à Loro eut tout à souffrir des emportements de son frère, qui après l'avoir traité de vagabond, de fainéant, et de vaurien, l'accabla sous une grêle de coups. Le saint enfant souffrit toutes ces violences avec une extrême modération. Il se contenta de répondre respectueusement au brusque Silentiùs, et qu'il avait fait le voyage de Lorette et de Tolentino pour de bonnes raisons qu'il saurait un jour, et qui sûrement ne lui déplairaient pas ; qu'il tâcherait de le servir avec plus de ferveur, d'affection et de fidélité, qu'il n'avait jamais fait.

Comme une goutte d'eau, que l'on jette dans un grand feu, n'est pas capable d'en amortir l'activité, aussi la réponse du gardien des Capucins de Tolentino, ni les brusqueries de Silentiùs ne purent ralentir le zèle de Félix. Il n'en fut que plus passionné de recevoir l'habit religieux ; et il eut enfin quelque temps après la consolation d'en être revêtu sur les ordres que lui en expédia le Provincial, qui l'envoya au couvent d'Iési, pour y être mis au nombre des Novices laïcs, étant alors dans la dix-huitième année de son âge.

Je laisse à ceux qui comprennent combien le joug de la Religion est doux, et combien on trouve de consolation à servir le Seigneur, quand on l'a pris pour sa portion et son héritage, de concevoir quelle fut la joie de Félix, lorsqu'il fut revêtu de l'habit séraphique. Tout ce qu'on en pourrait dire, serait beaucoup au-dessous de ce qu'il en ressentit. Le nom de Séraphin qu'il reçut dans la cérémonie de sa vêtue, ne lui fut pas donné au hasard, mais par une disposition particulière de la

Providence, comme on peut le remarquer dans la suite de cet abrégé.

Soumis à son Père-Maitre, qu'il regarda toujours comme son Ange tutélaire dans le chemin du salut, non-seulement il en recueillait avec respect tous les avis comme autant d'oracles ; mais il le priait de l'instruire de toutes les obligations de son état, pour en remplir toute l'étendue, et de le reprendre sans ménagement de tous les défauts qu'il pourrait commettre. Rarement il avait lieu de s'en reprocher, aussi il n'est pas aisé de comprendre qu'elle fut sa ferveur durant le cours de son Noviciat, et les progrès qu'il y fit dans la piété. La plupart des Religieux de la communauté d'ési étaient des hommes respectables par le glorieux assemblage de toutes les vertus, que l'on peut désirer dans les parfaits observateurs des règles monastiques. Ils avaient blanchi dans les pénibles exercices de la plus austère pénitence. Leur vie était un modèle accompli de toutes les vertus. Cependant après avoir éclairé de bien près toute la conduite de ce jeune Novice qu'ils savaient avoir passé ses jours dans l'état obscur de la vie champêtre, où l'on ne sait d'ordinaire que fort grossièrement la pratique des vertus chrétiennes ; ces grands Religieux charmés de celle du Frère Séraphin, se reprochaient quelque fois devant Dieu de finir eux-mêmes par où ce pieux Novice commençait.

En effet, quelque attention que pût apporter son Père-Maitre pour observer ses défauts, ou pour avoir lieu de lui reprocher quelque faute, il n'aperçut jamais en lui que des traits de vertu, une obéissance toujours prompte et toujours aveugle ; une humilité profonde ; une pénitence continuelle ; une mortification extrême ; une modestie édifiante ; une assiduité infatigable à tous ses devoirs ; une dévotion tendre, sincère et solide ; une singulière délicatesse de conscience ; une ardeur démesurée de s'unir à Dieu par les Sacrements. Que dirai-je enfin ? Toutes les rares qualités que la plus sainte et la plus constante éducation peut donner au jeune homme le plus capable d'en recevoir. Aussi dès que le moment de l'admettre a

la profession religieuse fut arrivé, il y fut admis d'une voix unanime; et il prononça ses vœux avec une ferveur, dont les Anges ne durent pas moins se réjouir, que les spectateurs en furent édifiés.

Dieu qui voulait élever son humble serviteur à la plus hante perfection, en le conduisant par les voies qu'ont tenues ceux des plus grands Saints, dont les noms sont devenus si célèbres dans les fastes de la Religion, ne tarda pas de l'éprouver par toutes sortes de tribulations. Au dehors, il eut à souffrir de tous ses Supérieurs, et même de tous les Religieux, à qui son air grossier, ses manières rustiques, ses façons d'agir et de parler villageoises, donnaient lieu de le mortifier à chaque instant avec tant de rigueur, qu'un autre en aurait été réduit à un découragement voisin du désespoir. Au dedans, son cœur était agité de tentations si violentes, qu'il semblait avoir perdu toute espérance de salut. Le Dieu de toute consolation semblait l'avoir oublié. Plus le saint Religieux s'efforçait de résister aux attaques du démon, plus il craignait d'en avoir été vaincu. Le Seigneur eut enfin pitié de lui.

Un jour que ne pouvant plus ni souffrir les dures manières, dont on usait à son égard dans la Communauté, ni résister aux violentes attaques du démon, il alla se prosterner à l'église devant le saint Sacrement, et fit à Dieu cette ardente prière. « Jetez, ô mon adorable Sauveur, des yeux de compassion sur l'état pitoyable où se trouve réduit votre pauvre indigne serviteur. Il y a déjà plus de sept ans que je souffre presque sans relâche le jour et la nuit, au dedans et au dehors, de la part des hommes, et de la part des démons, les plus vives attaques. Ce n'est pas, ô mon Dieu, de quoi je me plains. Le membre d'un Chef couronné d'épines, ne doit point aspirer après les plaisirs et les consolations de cette vie. Ce que je demande uniquement, c'est la force de souffrir, avec mérite, les mortifications qui me viennent de la part des Religieux, à qui ma grossièreté ne donne que trop sujet de se plaindre de moi; et les tentations que Dieu me suscite, que je ne méritais que trop, et auxquelles je tremble de ne pas assez résister.

Il avait à peine achevé ces paroles, avec une entière effusion de cœur, qu'il crut entendre une douce voix, qui lui dit : « Il n'est rien, mon fils, que tu ne puisse, avec la grâce de celui qui te fortifie. Souffre et prie. »

A l'instant le pieux Séraphin se sentit si consolé, que toutes ses peines intérieures se dissipèrent.

C'est ainsi que les âmes pieuses doivent souffrir les différentes épreuves, où Dieu trouve bon de les mettre ; parce qu'elles sont agréables à ses yeux, il est nécessaire que la tentation les purifie de plus en plus, et qu'elle augmente leur mérite. Elles ne doivent pas moins volontiers accompagner Jésus-Christ sur le Calvaire, que sur le Thabor. C'est aussi ce qui excitait le zèle du Bienheureux Séraphin à se combattre sans cesse, et à souffrir avec résignation, et avec joie, les différentes épreuves.

S'il arrivait que quelque Supérieur dans la Communauté, quelque Prédicateur, durant les Missions, lui fit, en certaines rencontres, de durs reproches, et des corrections sévères, avec des paroles vives et peu mesurées, l'humble Religieux ne manquait jamais de l'en remercier. Il observa même depuis l'époque dont nous avons parlé, la sainte et inviolable coutume de réciter chaque fois qu'il était mortifié, un chapelet en faveur de celui de qui il avait reçu cette mortification. Un jour qu'il récitait pour un gardien qui lui avait imposé une rude pénitence, il entendit une voix qui lui dit : Séraphin, la prière que tu fais, en faveur de celui qui t'a mortifié, m'est si agréable, que je t'accorderai à l'avenir tout ce que tu me demanderas.

Cette nouvelle voix du Ciel lui fut un motif à souffrir avec encore plus de joie les mortifications qu'il recevait. Vous étiez disant-il au gardien, qui lui imposait pour des sujets assez gers de sévères pénitences, le meilleur de mes amis, puisque vous voulez me corriger de mes défauts. Vous voyez que je suis une grosse bête, uniquement propre à manger et à dormir, et que le peu de bien que je semble faire, est couvert de mille imperfections. Faites donc sur moi dans cette vie ce que la justice de Dieu, dont vous tenez la place à mon égard, fait.

un jour envers les pécheurs. Traitez-moi sans ménagement : il vaut mieux que je sente dans le temps la peine de mes péchés, que si je la portais dans l'éternité. Vous me châtiez pour me rendre un bon Religieux, avec la grâce de mon Dieu et les secours de vos corrections j'espère le devenir.

La joie avec laquelle il souffrait tant d'humiliations, sans jamais témoigner la plus légère impatience, et les grâces dont Dieu récompensait sa constance infatigable, donnèrent lieu aux Religieux de croire que l'Esprit de Dieu était avec lui, et qu'on ne devait plus l'inquiéter. On n'avait plus au contraire que des sentiments d'estime et de vénération pour lui. Il ne recevait plus que des marques de respect de la part de ceux qui semblaient l'avoir si fort méprisé. Le bruit de sa sainteté se répandit dans toute la province. On le demandait à l'envie dans tous couvents, et les Prédicateurs s'empressaient de l'avoir pour compagnon durant leurs missions.

Cependant le démon qui ne pouvait souffrir les progrès merveilleux que le Bienheureux Séraphin faisait dans la vertu, en souffrant avec une patience héroïque les plus durs traitements des Religieux, n'oublia rien pour troubler la paix de son âme, et pour ébranler son cœur affermi dans la piété. Tantôt il tâche de l'amollir par de lascives représentations ; tantôt il s'efforce de l'abattre par le dégoût des exercices de la vie religieuse. Quelquefois il entreprend de lui inspirer des pensées de présomption ou de désespoir, en lui donnant de faux présages de son salut ou de sa réprobation. Quelquefois aussi il l'entraîne dans le jardin, et le meurtrit de coups. Enfin, il fait tous ses efforts pour l'attirer vers la terre, lorsqu'il en est élevé de quelques pieds par un saint ravissement, et qu'il goûte les douceurs d'une haute contemplation ; mais tous ses artifices sont inutiles. L'humble Religieux se moque de la faiblesse, il lui reproche sa lâcheté ; et quand le démon le charge de rudes coups, il lui dit : « Frappe, ne m'épargne pas ; châtie ce corps de péché, qui est mon plus grand ennemi ; tu fais ce que je devrais faire moi-même ; en l'affaiblissant avec les instruments d'une sévère pénitence.



C'est ainsi que ce saint Religieux triompha toujours des combats que lui livra l'enfer : Et c'était dans l'oraison qu'il puisait ces forces et ces armes, dont il se servait pour résister à tous les traits du démon. Nulle occupation, nul embarras, nulle infirmité ne l'empêchèrent jamais d'employer la plus grande partie du jour et de la nuit à ce saint exercice. Les doux entretiens qu'il avait alors avec le Bien-Aimé de son cœur, fixaient si fort ses sens et ses facultés, qu'il ne sentait jamais aucun de ces dissipations, dont les plus parfaits ne sont pas toujours exempts. Rien ne l'occupait que le sujet de sa méditation. Il se serait accusé de crime, si durant une si sainte occupation il avait jeté un coup d'œil par mégarde, ou fait la moindre attention à une pensée étrangère, ou pris une posture moins gênante que celle qu'il avait prise en se mettant à genoux. Son âme était alors comme inondée d'un déluge de consolations, qui lui faisaient oublier qu'il eût un corps à soulager et à nourrir. Il trouvait dans ses entretiens intérieurs avec Dieu un aliment sacré qui lui rendait tout le reste insipide. Son esprit et son cœur étaient si fort occupés, l'un de la pensée et l'autre de l'amour de ce divin objet, qu'il en était souvent dans le ravissement. Ce fut dans cet état qu'on le trouva une fois dans l'oratoire qui est au jardin du couvent d'Ascoli. Un autre jour s'étant mis en oraison dans sa chambre, il y fut ravi en extase pendant une heure ; et après son ravissement on prit garde que son visage était enflammé comme celui d'un Séraphin. Dans une autre occasion, un Religieux se rendant au Chœur avant qu'on eût sonné l'Office de Matines, aperçut une brillante lumière qui éclairait toute l'église. Surpris du prodige, et n'en pouvant d'abord pénétrer le sujet, il s'avance et voit le Bienheureux Séraphin ravi en extase, répandant de tout son corps une clarté semblable à celle des rayons du soleil.

Mais autant le saint Religieux goûtait de consolation, en considérant les perfections du Dieu de son cœur, autant sentait-il de douleur et de tristesse, quand il méditait les différentes circonstances de sa Passion et de sa mort. Il faisait de ces mystères le sujet ordinaire de ses oraisons.

Son cœur était embrasé de nouvelles flammes du divin amour, quand il résistait à l'auguste Sacrifice de nos Autels. Alors considérant l'Église comme le Calvaire, et l'Autel comme la Croix où Jésus-Christ s'offrit en parfait holocauste à son Père pour notre salut, il aurait voulu que la Messe ne finît jamais, pour ne cesser jamais d'admirer l'amour du Sauveur, et de lui témoigner sa reconnaissance.

Le respect avec lequel il assistait à ce divin Mystère, s'étendait sur les prêtres qui le célèbrent tous les jours dans nos Églises et sur nos Autels. Ayant un jour appris qu'un prêtre d'Ascoli était frappé d'une horrible lèpre, et qu'il ne laissait pas de monter tous les jours au saint Autel, il obtint sa guérison par ses prières, bien que son humilité la lui fit attribuer à la vertu d'une herbe, dont il lui frotta les mains.

Il avait pour lui le même zèle, afin d'approcher dignement de la Table sacrée. Il n'y allait jamais qu'avec un saint tremblement. Le souvenir du bienfait qu'il avait reçu dans la dernière Communion était pour lui un motif de se préparer à la première qu'il devait faire. En rendant grâces à Dieu du don qu'il en avait reçu, il demandait en même temps les grâces nécessaires pour profiter de celui qu'il devait bientôt recevoir. Ainsi une Communion servait de préparation à l'autre ; et elles étaient toutes pour lui des sources de grâces et de sanctification. Aussi rien de mortel ne paraissait dans toute sa conduite les jours qu'il recevait le Pain des Anges. Il semblait avoir reçu un corps et une âme différente. Nourri de cette Mâne céleste, on eût dit qu'il avait emprunté la nature des Anges, et qu'il menait une vie toute céleste dans un corps mortel. Il goûtait alors des délices qu'il ne serait pas aisé de décrire. La joie qui éclatait sur son visage, les doux entretiens qu'il avait avec Dieu, l'ardeur avec laquelle il se portait à tout ce qui pouvait plaire davantage à ce Roi de gloire, et les progrès sensibles qu'il faisait dans la pratique de toutes les vertus, étaient les preuves des grâces singulières qu'il retirait de la Communion. Ainsi que les premiers Chrétiens dès la naissance de l'Église, et durant les persécutions, sortaient de la sainte

Table comme des lions pour souffrir la cruauté des Tyrans, le saint Religieux après la Communion semblait avoir puisé dans ce Sacrement auguste, source intarissable de toutes les grâces et de toutes les vertus, celles dont il avait besoin, pour s'avancer de plus en plus dans la perfection.

Ses confesseurs auraient souvent voulu savoir pour leur édification les communications intimes qu'il avait avec Dieu après la Communion ; mais il les priait de l'en dispenser, prenant dans cette occasion pour modèle de sa conduite l'exemple de la sainte Vierge, qui sans parler des grâces singulières qu'elle recevait à tout moment, par les entretretiens qu'elle avait avec son divin Fils, l'Auteur de toute sainteté, se contentait d'en faire le sujet de ses réflexions, et d'en conserver le précieux souvenir dans son cœur.

C'était son humilité qui l'obligeait de tenir ainsi cachées les grâces qu'il recevait du Dieu de bonté.

Il ne se regardait devant Dieu que comme un néant rebelle que comme un misérable pécheur, et le plus indigne Religieux qu'il y eut au monde. Il avait coutume de dire, que ses péchés ne méritaient rien moins qu'un enfer éternel ; qu'il aurait depuis longtemps mérité le triste sort de l'arbre stérile si Dieu eût moins consulté les inclinations de sa miséricorde que ses propres mérites ; que si sa divine bonté avait accordé au plus grand scélérat du monde les grâces précieuses qu'il en avait reçues, il serait devenu un grand Saint, au lieu qu'il n'était lui-même, avec ces mêmes grâces, qu'un insigne pécheur.

Ces paroles étaient des expressions naturelles des sentiments qu'il avait dans le cœur. Aussi on trouvera peu de Saints, qui aient été plus humbles, et que Dieu souverainement amateur de l'humilité ait récompensé avec une plus grande abondance de grâces. Tous les dons qu'il en recevait ne servaient qu'à le rendre plus vil à ses yeux. Il craignait toujours d'en abuser et que les consolations qu'il goûtait en servant Dieu, ne fussent toute la récompense qu'il eut à espérer. Ces pensées même faisaient tant d'impression sur son cœur, qu'il en était quelque

lois épouvanté ; et ses alarmes ne finissaient qu'après avoir compris que les faveurs dont Dieu le comblait sur la terre, étaient comme le gage de la gloire qu'il lui préparait dans le Ciel.

Son humilité ne souffrait jamais plus, que quand il devait opérer quelque prodige éclatant, ou faire quelque guérison miraculeuse. On eût dit qu'il avait honte de servir d'instrument à la puissance de Dieu. Il craignait d'être ébloui des louanges et des applaudissements qu'on donnait à sa vertu dans ces occasions. Aussi il se cachait d'abord pour les éviter. C'est ce qui lui arriva, quand il eut guéri par le signe de la Croix le Cardinal Bandini d'une blessure mortelle, qu'il avait à la jambe ; et le gouverneur d'Ascoli d'une plaie qu'il avait à la main, et que les médecins avaient regardée comme incurable. La profonde humilité du Bienheureux Séraphin était accompagnée d'une obéissance aveugle. Il possédait ces deux vertus dans un même degré de perfection. Persuadé qu'il serait fort inutile d'avoir des bas sentiments de soi-même, si on n'était toujours entièrement soumis aux autres ; et que de tous les sacrifices que l'on peut offrir au Seigneur, celui de l'obéissance est toujours le plus agréable à sa divine Majesté ; il sacrifiait sa volonté et ses jugements à la volonté de ses Supérieurs. Il regardait dans leurs personnes l'Image de Dieu même : et si un Ange fut descendu du Ciel pour lui prescrire ses devoirs, il n'aurait pas eu plus de respect, de déférence et de soumission pour cet Ambassadeur céleste, qu'il en avait pour son Supérieur.

On trouve quelquefois dans le cloître des âmes séduites par l'amour propre, à qui l'attrait qu'elles ont pour une sainte occupation, fait négliger celles que l'obéissance leur prescrit, et qui ne trouvent du goût que dans ce qu'elles veulent, et non pas dans ce qu'elles devraient vouloir ; ce qui est un défaut très-considérable, et une dangereuse illusion du démon.

Mais le Bienheureux Séraphin formé sur l'exemple de Jésus-Christ, qui ne cherchait en tout que l'accomplissement de la volonté de son Père céleste, n'avait jamais plus d'empresse-

ment, ni plus de consolation que de faire ce qui lui était prescrit par les ordres de son Supérieur, et d'abandonner les œuvres les plus saintes, pour s'appliquer à celle de l'obéissance. On en vit une preuve constante, un jour au couvent de Monté Granaro, où ce saint Religieux était de famille. Comme il était tout le jour occupé à faire le signe de la Croix sur les malades, les Religieux s'en plaignirent au Père Gardien, parce qu'ils ne pouvaient pas vaquer à leurs exercices, à cause du grand nombre de ces infirmes qui venaient de toutes parts ; mais à peine ce Supérieur eût-il dit au Bienheureux Séraphin qu'il lui défendait, par obéissance, de ne plus faire de miracles, comme fit autrefois saint François au Bienheureux Pierre de Catane, que le saint Religieux, sans attendre un ordre exprès, obéit sur le champ, et renvoya dès lors tous les malades qui venaient recevoir la guérison de leurs maux des mains charitables de ce fameux Taumaturge.

Le Bienheureux Séraphin n'était pas moins exact à s'acquitter avec fidélité de tous les emplois que l'obéissance lui prescrivait. Tandis qu'il préparait avec soin la nourriture pour la Communauté, il se nourrissait des vérités saintes de la Religion dans la contemplation. Le feu dont il était obligé de s'approcher souvent, lui retraçait l'image de celui qui brûle les damnés dans l'enfer, suppliant la miséricorde du Seigneur de l'en préserver, et de consumer son cœur des flammes sacrées qui brûlent sans cesse celui des Esprits célestes dont il portait le nom.

Lorsque l'obéissance le destinait à cultiver le jardin, il bénissait le Seigneur de ce qu'il le mettait en état de faire comme le premier homme une sincère pénitence de ses péchés, en le condamnant comme ce Père infidèle à travailler la terre, à l'arroser de ses sueurs, et à ne manger son pain qu'après l'avoir gagné par une rude fatigue. S'il semait des graines, il méditait l'obligation, que Dieu lui imposait, de répandre dans son âme les précieuses semences de la vertu. S'il avait soin des malades, il aurait voulu prendre sur lui les douleurs qu'ils souffraient, demandant au Seigneur la grâce de lui faire en-

durant les peines de ce monde, pour être délivré de celles de l'Eternité.

Ce saint Religieux n'avait pas moins de zèle pour le salut du prochain qu'il en avait pour se rendre lui-même tous les jours plus parfait devant Dieu dans l'exercice de l'obéissance. Il souhaitait d'aller répandre son sang pour la gloire de Jésus-Christ, dans les nations barbares, s'il en avait pu obtenir la permission. Quand il allait dans les couvents de la province, où par des ressorts cachés qui paraissaient l'effet du hasard, mais que la Providence faisait jouer pour l'édification de ses Frères, il trouvait quelqu'un de ces fervents Missionnaires, qui partaient pour les Indes ou pour les côtes d'Afrique : « Que je serais content, mon Père, lui disait-il, que mon sort serait heureux, si j'avais le bonheur de vous accompagner dans les terres infidèles que vous allez arroser de vos sueurs, pour gagner quelques âmes à Dieu ! Oui, je le proteste : si j'avais tous les biens et tous les honneurs du monde, et qu'il fallût au prix de ces biens et de ces honneurs acheter celui d'aller avec vous, je les sacrifierais volontiers pour vous suivre, et pour vous servir. »

Il avait été longtemps dans ce goût, et il demanda même un jour très instamment à genoux cette grâce au Père Laurent de Brindisi, Général de son Ordre, qui a été béatifié depuis ; mais le Général, un des plus grands et des plus saints Religieux du siècle, qui avait des lumières prophétiques, lui répondit à propos que Dieu n'approuvait pas ce dessein, et qu'il devait uniquement travailler à sa sanctification dans l'état où la Providence l'avait mis, et obtenir par ses prières celle des pécheurs, dont le salut lui tenait si fort à cœur.

Cette réponse ne fit qu'augmenter le zèle du Bienheureux Séraphin. Il en était tellement transporté, qu'il passait le plus souvent, après un court sommeil, les nuits entières à l'église, devant le Saint-Sacrement, où par des prières ferventes et de sanglantes disciplines, il tâchait de désarmer en faveur des pécheurs la sévère justice de Dieu.

Le Cardinal Berneri, évêque d'Ascoli, qui avait une grande vénération pour le saint Religieux, et qui se faisait un honneur de converser avec lui et de l'inviter à sa table, connaissant le zèle ardent dont il était enflammé pour la gloire de Dieu, lui recommanda un jour de prier pour les bienfaiteurs de la Communauté. « Nous sommes, Monseigneur, lui répondit le Bienheureux Séraphin, redevables à tout le monde, et il n'est personne pour qui nous ne devons prier, mais la charité veut que nous fassions principalement des vœux pour les pécheurs. Les aumônes que nous recevons des gens de bien, prient pour eux; les Anges dans le Ciel les présentent devant le trône du Très-Haut, comme celles de Tobie, mais il n'est presque personne qui ait la pensée de prier Dieu pour les pécheurs, et c'est de nous qu'ils doivent recevoir cette faveur.

Il ne se contentait pas de faire à Dieu des vœux ardents : aux prières il ajoutait des pénitences et des mortifications que l'on n'ose presque rapporter, parce que les lecteurs ne pourraient presque les croire, quoiqu'elles soient attestées par un nombre infini de fidèles témoins. Outre les rudes instruments dont il affligeait ses membres, il pratiquait encore des jeûnes austères, non-seulement durant les Carêmes qui s'observent dans l'Ordre, mais encore pendant les autres qu'il faisait, à l'exemple de son séraphique Père, sans les veilles des grandes solennités de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge et des autres Saints qu'il avait choisis pour ses patrons. Il ne prenait qu'une fort légère nourriture durant les Carêmes, et les autres jours il n'en prenait d'aucune sorte. Sa mortification allait si loin dans tout le reste, que durant les plus brûlantes chaleurs de la canicule, il ne prenait jamais une goutte d'eau pour se désaltérer, lors même qu'il était obligé de marcher tout le jour à travers les campagnes pour la quête. Il ne s'approchait aussi jamais du feu durant les plus rudes hivers, lors même qu'il revenait au couvent chargé de neige et de glace.

Etant un jour arrivé à celui de Fossembréno, situé sur une haute montagne couverte de neige, où il gelait à pierre fendre, le gardien s'aperçut que l'habit du saint Religieux était

si minces et si usé qu'il couvrait à peine sa nudité. Le charitable Supérieur eut beau le presser d'en prendre un autre pour se garantir des rigueurs de la saison, il ne put l'obtenir. « Gardez, je vous en supplie, mon Révérend Père, lui répondit le Bienheureux Séraphin, cet habit pour un Religieux qui le mérite mieux que moi; un pécheur tel que je suis, ne saurait trop souffrir. »

Cette dureté qu'il avait pour lui-même était accompagnée d'une charité infinie pour les pauvres qu'il voyait gémir, ou dans la faim ou dans la nudité. Il regardait Jésus-Christ en leur personne; s'il avait pu les délivrer de leur misère, se charger lui-même de tout ce qu'ils souffraient, il n'aurait pas hésité un seul moment de les remplacer. Dieu signalait souvent par des miracles éclatants la charité de son serviteur; et ses largesses, après lui avoir souvent attiré de durs reproches de la part de ses Supérieurs, lui procuraient encore plus souvent de la vénération et des éloges.

Le gardien d'Ascoli fut un de ceux, qui après avoir le plus blâmé les grandes libéralités du Bienheureux Séraphin, admira davantage les bénédictions extraordinaires que Dieu répandait sur la Communauté en récompense de ces mêmes aumônes. Un jour qu'il aperçut la multitude de pauvres, qui avaient assiégé la porte du couvent, pour recueillir les petites largesses que le saint Religieux devait leur distribuer, il s'en plaignit amèrement, et il lui défendit de rien donner de ce qui pouvait être nécessaire à la Communauté. L'humble Séraphin lui répondit respectueusement que Jésus-Christ dans le désert, après avoir rassasié d'une manière miraculeuse les troupes faméliques qui l'avaient suivi, ordonna à ses Disciples de ramasser avec soin tout ce qui était resté. Qu'il tâchait de suivre cet exemple, qu'il mettait à part, pour les pauvres, tout ce que les Religieux laissaient sur la table; qu'avec quelques légumes du jardin il en faisait de la soupe pour les malheureux qui mouraient de faim; qu'il avait reconnu d'une manière à n'en pouvoir douter, que plus il donnait à la porte moins il manquait au couvent, et qu'il le suppliait de lui permettre d'exer-



cer, comme il avait toujours fait, la charité aux pauvres. Le gardien se laissa toucher, et il eut la consolation de voir que le couvent ne fut jamais mieux pourvu de tout ce qu'il fallait pour la subsistance des Religieux, que quand le charitable Séraphin répandait, sans mesure, des vivres aux misérables qui en manquaient.

Il sentit rallumer le zèle qu'il avait de secourir les pauvres plus abondamment que jamais, une année que l'hiver fut extrêmement rude dans la Marche d'Ancône, où les Magistrats des villes ne pouvaient, avec des largesses immenses subvenir aux nécessités publiques. Craignant alors de se rendre homicide de tous ceux à qui il ne tenait qu'à lui de conserver la vie au moyen de quelques morceaux de pain, il ne faisait pas difficulté de donner celui qu'il quêta pour les Religieux. Ses compagnons avaient beau l'en reprendre, il répondait modestement que ce ne serait pas un grand mal quand les Religieux manqueraient d'un peu de nécessaire, pourvu que les pauvres ne mourussent pas de faim. Son cœur fut tellement attendri dans une occasion où il trouva un pauvre à demi-nu au cœur de l'hiver, et qui lui demanda avec un torrent de larmes d'avoir pitié de sa nudité, qu'il ne put se refuser à la bonne œuvre : « Je n'ai, mon pauvre Frère, lui dit le charitable Religieux, que mon manteau, encore n'en ai-je que l'usage : le voilà, tâchez de vous en servir pour vous empêcher de mourir de froid. »

Le Gardien qui l'apprit lui fit la plus sévère correction. L'humble Séraphin se jeta d'abord à ses genoux, lui demanda pardon et le pria d'excuser cette prétendue faute. Je puis, mon Révérend Père, ajouta-t-il, me passer de manteau; et le pauvre sans ce manteau ne pouvait manquer de mourir. A Dieu ne plaise que je voulusse faire un mal, afin qu'il en vint un bien.

Son zèle pour les pauvres ne se bornait pas à les soulager dans leurs nécessités corporelles. Il leur donnait encore de salutaires avis pour leur sanctification.

S'il fallait consoler ceux qu'une trop grande misère rendait

inquiets dans leurs maux, et peu soumis à la divine Providence, il leur peignait avec tant d'art et d'onction le bonheur que Dieu a attaché aux croix de l'état qu'il a choisi lui-même dans sa vie mortelle, pour nous donner l'exemple, qu'il obligeait ces âmes dures à baiser la main du Seigneur qui les frappait, et à le remercier de les avoir fait naître ou réduits dans un état dont les misères seront un jour changées en des délices ineffables.

Il avait le même zèle pour les personnes des différents états avec qui il était obligé quelquefois de converser. Les entretiens roulaient toujours sur leurs obligations. Et si elles tâchaient de faire tomber la conversation sur quelque autre sujet qui ne fut pas pour leur avancement spirituel, le Bienheureux Séraphin changeait adroitement le discours, et reprenait le fil de sa première exhortation. S'il conversait avec quelqu'un qu'il sut être malheureusement asservi à quelque passion criminelle, il avait soin de lui peindre avec des couleurs naturelles et touchantes, par les paroles que Dieu mettait à sa bouche, la laideur du vice qui le dominait, l'obligeant par là à rompre ses engagements, et à recouvrer par une sincère pénitence la sainte liberté des enfants de Dieu. Que si ses paroles n'étaient pas quelquefois suivies de l'heureux succès qu'il eut souhaité pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain, il redoublait ses prières et ses mortifications, afin d'obtenir par ces moyens la conversion des âmes obstinées dans le crime.

Autant le Bienheureux Séraphin avait de zèle pour le salut du prochain, autant avait-il d'ardeur de se rendre lui-même tous les jours plus parfait devant Dieu. Aussi il était d'une délicatesse de conscience si admirable, que les personnes les plus scrupuleuses, et même les Directeurs les plus éclairés, qui recevaient le dépôt de sa conscience, n'ont jamais trouvé le juste sujet du moindre reproche dans toute sa conduite. La sainte habitude qu'il avait contractée dans le siècle, de se conserver toujours pur aux yeux du chaste Epoux de son âme, devint encore plus forte dans le Cloître. Toutes ses pensées n'avaient pour objet que le bonheur de ces âmes chastes qui,

dans le Ciel, ont celui de suivre l'Agneau partout, et il ne désirait rien avec tant d'ardeur que de les imiter sur la terre. Il avait toujours dans tous les lieux où il paraissait les yeux baissés vers la terre ou élevés vers le Ciel, et l'on remarque qu'il ne regarda jamais en face, même en passant, les personnes d'un différent sexe. Les discours qu'il faisait sur le bonheur des âmes chastes, qui se privent volontiers pour l'amour du Dieu de pureté, des plaisirs dangereux du monde et de la chair, étaient si touchants et si persuasifs que ceux qui les écoutaient en étaient absolument ravis. Dans les autres occasions il ne savait parler que de Dieu, et s'il trouvait des Religieux, qui dans le temps de la récréation s'entretenaient des affaires ou des nouvelles du siècle, il changeait adroitement le sujet de la conversation et fournissait la matière d'un entretien spirituel. Loin de chercher ce qui pouvait tant soit peu flatter le goût, il était attentif à rendre insipide et rebutant ce qui paraissait un peu délicat; et il n'entrait jamais au réfectoire qu'en soupirant, à l'exemple du Prophète royal, suppliant le Seigneur de lui accorder la grâce d'être incessamment assis à ce banquet sacré où les élus sont enivrés d'un torrent de délices. Il était partout d'une modestie sans exemple, et si à son réveil il trouvait ses pieds tant soit peu découverts, il s'en accusait comme d'une immodestie blâmable, et s'imposait une rude pénitence. Pour le dire, en un mot, le Bienheureux Séraphin fut une de ces âmes choisies que Dieu regarde toujours avec des yeux de complaisance, qu'il favorise avec prédilection et qu'il conduit à un degré de perfection, d'où les plus justes se reconnaissent toujours infiniment éloignés.

Un exemple bien marqué de cette délicatesse de conscience qui le caractérise, fut la réponse qu'il fit à une dame d'Ascoli qui l'était venu voir, pour lui recommander une affaire très-intéressante et qui la regardait personnellement. Vous pouvez, mon Frère, lui dit-elle, me rendre en cette occasion un service signalé que je n'oserais me promettre du crédit des personnes les plus qualifiées de la Province, et vous le pouvez d'autant

mieux qu'il ne vous en coûtera, pour m'obtenir cette faveur, que la peine de parler pour moi. Mais ce que je vous recommande surtout, et que je vous supplie de ne pas oublier, c'est de ne pas me nommer, et de dire au contraire que c'est à mon insu que vous vous intéressez en cette affaire.

Que dites-vous, madame? lui répartit vivement le pieux Séraphin. Que je fasse un mensonge pour vous obliger en cette occasion? Me préserve le Ciel d'en avoir seulement la moindre pensée. Ce n'est jamais un petit mal d'offenser Dieu, et j'aimerais mieux m'exposer à tous les maux de la vie, que de me rendre coupable du plus léger mensonge.

Avec tant de si belles et si héroïques vertus, le Bienheureux Séraphin avait encore, à l'exemple de tous les Saints, une tendre et solide dévotion pour l'auguste Mère de Dieu la très-sainte Vierge. Il en récitait chaque jour le Rosaire avec ferveur. Il en célébrait les fêtes avec joie; il en saluait les images partout où il en trouvait avec vénération; il en implorait la puissante intercession avec confiance; il en copiait surtout fidèlement les vertus. Peu content de jeûner sans prendre aucune sorte de nourriture les jours qui précèdent les solennités établies à l'honneur de cette auguste Reine des Anges et des hommes, il communiait ces mêmes jours avec une merveilleuse dévotion, et semblait avoir atteint le souverain bonheur des Saints dans le Ciel.

Quoique l'humble Religieux n'eût jamais acquis aucune connaissance par le secours de l'étude, et qu'il n'eût par conséquent jamais lu les ouvrages de saint Bernard sur les grandeurs et les excellences de Marie, on l'entendait pourtant s'énoncer dans les termes que ce grand Saint, quand il parlait de cette auguste Mère de Dieu. Il avait même composé à son honneur une petite formule de prières qu'il se faisait un devoir d'apprendre aux enfants qu'il trouvait sur ses pas; aux pauvres qui venaient à la porte du Couvent, et aux bienfaiteurs dont il allait recevoir les aumônes. De quoi n'est-on pas capable, quand on a la science des Saints, et lorsque Dieu veut être lui-même notre Maître et notre Docteur?

Ce zèle que le Bienheureux Séraphin avait pour le culte et la dévotion de la Divine Marie, lui en attirait bien des faveurs singulières. Se trouvant un jour cruellement affligé d'une tentation violente, cette Mère de grâce lui apparut et dissipa toutes ses amertumes. Dans une autre occasion qu'il était en prières, elle se manifesta en lui, et cette vision le détachant de la terre, il eut le bonheur de jouir dans un saint ravissement de la présence de cette glorieuse Reine des Anges.

Rien n'est plus merveilleux, ni plus digne de l'attention des lecteurs, que les dons excellents dont il plut à la toute puissante miséricorde du Seigneur de relever l'éclat des vertus de son humble serviteur. Il n'avait, comme on l'a déjà dit, aucune teinture des lettres; il était sans étude et presque sans éducation : cependant il entendait sans aucun interprète les livres latins, et surtout les ouvrages de piété de saint Bonaventure, dont il priait quelquefois les Religieux de lui lire un chapitre, qu'il paraphrasait ensuite avec autant de méthode, d'érudition et d'éloquence qu'aurait pu faire le plus pieux et le plus habile Docteur. Il avait même des connaissances si sublimes de tous les mystères les plus relevés de la Religion, et il en parlait même quelquefois d'une manière si nette et si précise; il expliquait par conséquent avec tant de clarté les endroits les plus difficiles des divines Ecritures, que les plus profonds Théologiens ne pouvaient l'entendre sans admiration.

Un jour le Théologien du Cardinal Berneri voulant s'assurer par lui-même s'il était vrai, comme on le disait, que le Bienheureux Séraphin eût la science infuse, il lui proposa à dessein quelques difficultés sur la Bible dont il n'était pas aisé de se tirer : mais le saint Religieux y répondit avec tant d'érudition et de solidité, que le Théologien en étant surpris, publia partout que jamais Docteur n'avait mieux compris le sens des divines Ecritures.

Dans une autre occasion le serviteur de Dieu étant arrivé au couvent du Mont-de-l'Orme, un jour de récréation le Gardien le pria de dire pendant le repas quelque chose pour l'édi-

fication de la Communauté. Et qui suis-je, répondit-il, pour oser parler en présence de tant de Saints et savants Religieux. Je suis un pauvre idiot, l'homme du monde le plus ignorant, qui ne sait pas même lire. Et quel moyen que j'ose seulement ouvrir la bouche ! Il eut pourtant beau faire, il fallut obéir ; et son obéissance fut si agréable à Dieu, que dans un discours, qui dura plus d'une heure, il parla si noblement de la Divinité, des perfections de ce souverain Être, de l'amour qu'il a pour les hommes, et de l'amour que les hommes doivent avoir pour lui, que les Religieux, qui en avaient été charmés, se rendirent à l'église pour remercier Dieu des dons merveilleux qu'il avait accordés à son humble serviteur.

Cette connaissance surnaturelle était encore accompagnée de celle du secret des cœurs, comme il parut en bien des occasions, et surtout à l'égard d'un jeune homme d'Ascoli, qui voulant vivre pieusement en Jésus-Christ souffrait intérieurement des peines et des tentations qui le réduisaient à un découragement et à une tristesse extrême. Le pieux jeune homme fréquentait assidûment avec une dévotion édifiante les Sacraments de Pénitence et d'Eucharistie ; mais il fut durant quelque temps, surtout les jours qu'il approchait de la sainte Communion, si violemment tenté de ne pas croire la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans cet auguste Mystère, qu'il résolut dans le fond de son cœur, et sans en faire confidence à qui que ce soit, dès la dernière fois qu'il fut sorti de la Sainte-Table, de ne plus communier, pour n'être plus exposé à des pensées auxquelles malgré tous les efforts il avait de la peine de résister. Il fut dans cet état au couvent des Capucins pour assister au moins à la Sainte-Messe. Le Bienheureux Séraphin ne l'eût pas plutôt aperçu sur la porte de l'église qu'il l'alla embrasser d'une manière assez tendre, en lui disant : « Soyez le bienvenu, mon cher monsieur, mais il faut au reste communier encore ce matin, allez allez recevoir Jésus-Christ dans votre cœur : Il est le Dieu de la paix, et c'est de lui que vous la recevrez. Bannissez autant que vous le pourrez, ces pensées inquiètes qui vous viennent dans l'esprit. Le

démon est le père du mensonge, du trouble et du désordre, gardez-vous bien de l'en croire. »

Cet accueil surprit si fort ce jeune homme, et il fut tellement étonné que le Bienheureux Séraphin eût connu ce qui n'avait jamais en aucune manière transpiré de son cœur, qu'il ne douta pas que ce saint Religieux n'eût su par révélation ce qui se passait dans son âme. L'avis fut donné à propos. Le sage jeune homme continua de s'approcher de l'auguste et adorable Mystère, avec tant de consolation et de progrès dans la vertu, qu'il embrassa dans la suite l'état Religieux, où il vécut saintement le reste de ses jours.

On trouve dans la vie du Bienheureux Séraphin un grand nombre d'autres exemples qui prouvent qu'il avait le don surnaturel de pénétrer le secret des cœurs; c'est ce qui faisait que bien des gens évitaient sa rencontre quand ils avaient commis quelque crime; et s'ils le rencontraient par hasard ils en rougissaient d'abord, persuadés qu'il connaissait leur intérieur comme il connaissait ce qu'il y avait de plus caché.

Il ne lisait pas avec moins de certitude dans l'avenir. Parmi une foule d'exemples, que l'on pourrait apporter pour preuve de ce que l'on avance, celui que l'on va citer le démontre assez sensiblement.

Dans le temps qu'on levait des troupes dans la Marche d'Ancone, pour s'opposer aux irruptions dont le Turc menaçait l'Italie, un jeune homme fils unique d'une dame nommée Françoise Ferri, prit partie dans ces recrues. Sa mère, qui l'aimait passionément, pénétrée de douleur de voir partir pour une expédition aussi périlleuse l'objet de toute sa tendresse, mit tout en œuvre pour le retenir; prières, supplications, sollicitations, présents, argent, rien ne fut épargné. Le congé fut enfin obtenu. Le Bienheureux Séraphin, qui en eut connaissance, reprit vivement la dame. Et qu'avez-vous fait, lui dit-il? Ah! que cet amour aveugle, que vous avez pour votre fils, lui coûtera cher! Si vous ne l'aviez pas retenu, il serait allé sacrifier sa vie pour une juste cause, et il serait mort dans la grâce du Seigneur. Vous lui avez ravi la couronne. Il mourra.

ependant, et Dieu sait comment, et pourquoi. En effet, quelque temps après, ce jeune homme commit certains crimes pour lesquels il fut banni du pays, et mourut misérablement, comme l'avait prédit le Serviteur de Dieu.

Il ne connaissait pas avec moins de certitude ce qui se passait dans les pays éloignés, que ce qui ne devait arriver que dans un temps assez reculé. L'exemple qu'on va citer en est une preuve. Une autre dame du pays eut le déplaisir de voir son fils fugitif à Lara, pour un assassinat dont il était accusé. Comme elle comptait beaucoup sur le crédit et sur la vertu des prières du Bienheureux Séraphin, elle le conjura pour obtenir le retour de son fils, l'assurant que cette absence lui causait des inquiétudes mortelles. Laissez votre fils, lui répondit le saint Religieux : vous ne devez pas vous inquiéter sur son compte ; il ne fera jamais plus aucun mal. C'était en effet répondre à ce que la mère ne disait point, mais à ce qu'elle craignait le plus. Non, non, madame, répliqua le Bienheureux Séraphin, je vous l'assure, votre fils n'est plus en état de faire aucun mal. La prédiction se trouva véritable. On sut quelque temps après par des avis certains venus de Lara, que le jeune homme était mort d'une maladie de peu de durée ; et l'on comprit à ne pouvoir se tromper, que le Serviteur de Dieu par un don qui ne pouvait venir que du Ciel, avait eût une connaissance assurée du triste sort de ce jeune homme.

Si les bornes étroites de cet Abrégé nous permettaient d'ajouter aux connaissances surnaturelles, dont Dieu favorisa son fidèle Serviteur, les guérisons miraculeuses qu'il a opérées en une infinité d'occasions, nous passerions ici à l'histoire détaillée des sourds, des boiteux, des aveugles, des paralytiques, des estropiés, et des autres infirmes, à qui il a obtenu par la vertu de ses prières une parfaite guérison. Nous décririons même celle de beaucoup de mourants, dont la santé était désespérée et à qui la puissante intercession mérita une longue et heureuse vie. Nous rapporterions aussi le nombre des morts que son crédit auprès du Seigneur, retira des ombres et de l'infection du tombeau. Miracles avérés, qui sont ample-



ment prouvés dans le Procès de la Canonisation de ce grand Religieux, et dont un célèbre auteur de l'Ordre des Capucins eut l'honneur de dédier l'histoire, il y a près de trente ans, au Souverain Pontife Clément XI de triomphante mémoire. Nous pourrons un jour la publier en notre langue, si le Seigneur par sa miséricorde veut bien le permettre pour sa plus grande gloire, pour l'honneur de son humble Serviteur, et pour l'édification des fidèles. Il nous suffit d'ajouter ici qu'il est peu de Saints en qui le Seigneur ait paru plus admirable, que dans le Bienheureux Séraphin ; qu'il en est peu dont la vie ait été plus féconde en prodiges, dont les reliques ayant produit plus de merveilles, dont le tombeau ait été plus glorieux par les guérisons miraculeuses, qui s'y sont opérées.

Le Bienheureux Séraphin avait fourni sa carrière de la manière dont nous venons de dire, dans la pratique confiante et fidèle de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Il était plein de jours, et riche en mérite. Il attendait avec une sainte impatience la couronne de justice des mains du juste Juge, quand il apprit par une révélation expresse, qu'il était temps de rompre les liens de son corps mortel, et de s'unir pour toujours à Jésus-Christ.

Quoi qu'affaibli par les rudes pénitences, par les rigoureuses mortifications, par les jeûnes austères, par les veilles continues, et par les autres travaux de la Religion, il ne cessa jamais un seul jour de faire son Office, jusqu'à celui qui précéda sa pieuse mort.

Attaqué d'une vive douleur de tête, que les médecins ne surent attribuer qu'à un froid violent, qui survint à l'improviste, il demanda instamment au Supérieur de la communauté la grâce de recevoir le saint Viatique, parce qu'il n'avait plus que fort peu de temps à vivre, et qu'il voulait avoir la consolation de manger encore une fois le Pain des Forts, avant que de passer du temps à l'éternité. Le Supérieur lui représenta que sa maladie n'exigeait pas le Viatique et qu'elle ne paraissait pas dangereuse puisqu'il avait parcouru le jour d'auparavant la plupart des rues d'Ascoli, en faisant la quête ; et

qu'il avait passé la matinée à se promener dans le dortoir; et que si l'on appréhendait de mauvaises suites de son mal, dès le lendemain matin on ne manquerait pas de lui accorder la faveur après laquelle il paraissait soupirer avec tant d'empressement. Il n'y a plus de lendemain pour moi, répondit avec sa candeur, et sa simplicité ordinaire le Bienheureux Séraphin : je suis plus près de la mort que vous ne pensez; et je n'attends plus de recevoir la grâce, que je vous demande, si je ne la reçois aujourd'hui. Et bien, répliqua le Supérieur, vaincu par les instances du pieux malade, je vais vous accorder ce que vous demandez.

Dès le moment la joie parut peinte sur le front du Serviteur de Dieu. Il reçut le saint Viatique avec les empressements, la ferveur, l'humilité et les autres sentiments de Religion, dont les plus grands Saints ont toujours paru pénétrer dans cette situation. Les assistants en furent édifiés; et la communauté ne put refuser des larmes de joie à cette touchante cérémonie.

Cependant le saint malade ne fut pas entièrement satisfait. Il demanda incontinent après avec de nouvelles instances au Supérieur le Sacrement de l'Onction-Sainte; et le pria même de se presser, parce que le moment était venu, qu'il devait passer de ce monde à l'autre.

Soit que le Supérieur s'imaginât que c'était là un effet de la crainte du malade, soit qu'il eût d'autres raisons pour en agir autrement, il ne voulut pas déférer à ses supplications : Mais il ne tarda pas de s'en repentir. Le Bienheureux Séraphin, qui après avoir reçu à genoux l'adorable Viatique, s'était mis sur le lit, parce qu'il n'était plus en état de se tenir ni assis, ni debout, leva les yeux et les mains, tête nue, vers le Ciel, et prononça d'une voix grêle ces tendres paroles : *Ayez, ô mon aimable Sauveur, compassion de moi, qui suis un pauvre idiot, et qui ne sait plus parler.*

Après ces mots il tomba à la renverse, les yeux fermés, et les mains jointes sur sa poitrine, sans donner aucun signe de vie, ce qui consterna tellement le gardien, qu'il se hâta de

lui administrer le Sacrement de l'Extrême-Onction. Après quoi, et à l'instant, le grand Serviteur de Dieu ouvrit les yeux, poussa un doux soupir, et rendit tranquillement sa belle âme à Dieu sur le soir le 12 octobre de l'an 1604, à la 64<sup>e</sup> année de son âge, et à la 46<sup>e</sup> de son entrée dans l'Ordre.

Quelques mesures que l'on prit dans la communauté pour tenir secrète la mort imprévue de ce Juste, on la sut d'abord. Des troupes de petits enfants, qui s'assemblèrent par une inspiration du Ciel, l'annoncèrent par toutes les rues de la ville. Tout le monde vint en foule au couvent des Capucins, non pas pour répandre des larmes, mais pour enlever quelque'une des dépouilles du Bienheureux Séraphin, pour toucher son vénérable corps, et pour implorer son intercession. Non-seulement on enleva son chapelet et sa corde, mais même son habit; et on fut obligé de le revêtir jusqu'à trois fois. Le conseil même de la ville choisit sept gentilshommes des plus considérables, pour empêcher que son saint corps ne fût mis en pièces et emporté par la multitude. Le crédit des députés ne mit presque aucun obstacle à l'empressement et à l'avidité de la populace, il fallut mettre ce sacré corps, d'où s'exhalait une odeur infiniment plus suave que celle des parfums les plus exquis, dans une chapelle à l'écart, fermée avec de grands barreaux. Les obsèques furent différées au surlendemain; et la cérémonie s'en fit avec une pompe et une dévotion, qu'il n'est pas aisé de s'imaginer.

A peine le saint corps eut été enfermé dans le caveau particulier, qui lui fut destiné, que Dieu rendit son Serviteur recommandable par une infinité de miracles qu'il serait impossible de raconter en détail dans le plus gros volume. C'est ce qui donna lieu aux principaux de la ville d'Ascoli d'envoyer des députés aux Pape Paul V, pour supplier Sa Sainteté, d'ordonner qu'on dressât un procès de la vie et des miracles de cet illustre mort, afin de pouvoir procéder à la béatification. La commission en fut donnée à l'Évêque d'Ascoli : et comme les miracles augmentaient tous les jours, la Congrégation de la sacrée Inquisition permit l'an 1610 d'allumer à son tombeau

une lampe, dont l'huile servit encore à l'opération d'un grand nombre, que l'on passe sous silence, de même que ceux qui ont été faits par l'attouchement de la corde, du chapelet, et du manteau de ce grand Religieux. Il suffira d'en rapporter deux qui se firent le jour même de sa mort.

Une femme d'Ascoli nommée Grandonia de Troilo était accouchée depuis six mois d'un fils parfaitement beau, qu'elle se faisait un devoir essentiel en mère chrétienne de nourrir de son propre lait. Le jour même que la mort du Bienheureux Séraphin excita les empressements de toute la ville, et que chacun courait pour honorer son vénérable corps, ou pour en obtenir quelque faveurs, Grandonia ayant allaité et couché son fils dans le berceau, recommanda à Éléonore sa fille âgée d'environ dix ans de le garder, et d'en avoir soin, parce qu'elle avait de l'occupation, dans le voisinage avec d'autres femmes. La jeune Éléonore, qui se tenait auprès du berceau, s'endormit une demie heure après d'un sommeil si profond, qu'elle tomba sur le visage du pauvre petit, et l'étouffa. S'étant éveillée une heure après, et trouvant son petit frère avec un visage livide, sans aucun sentiment, et sans aucun souffle, courez, s'écria-t-elle, courez ; mon frère est mort. Ah ! mon Dieu, mon frère est mort. Grandonia frappée de ces cris, courut moins qu'elle ne vola pour voir ce que c'était. Elle découvre le berceau, et trouve avec douleur son fils réellement mort. Elle le tâte ; elle le met entre ses bras ; et toutes ses attentions n'aboutissent qu'à l'assurer encore davantage que son cher enfant a été malheureusement étouffé. Comme elle venait de voir et d'entendre les merveilles qui s'opéraient auprès du corps du Bienheureux Séraphin, la foi venant au secours de la douleur : Ah ! s'écria-t-elle, d'une voix entrecoupée de sanglots en se mettant à genoux ! Ah ! grand Serviteur de Dieu ! Ah ! Bienheureux Séraphin, ne rejetez pas la prière de cette mère désolée. Obtenez, je vous en conjure, du Dieu de miséricorde la vie à mon cher fils. Je promets, si je suis assez heureuse de le voir encore une fois en vie, de le porter auprès de votre saint corps, et de publier

partout pour la gloire de Dieu, et celle de son illustre Serviteur, cette grande merveille. Grandonia avait à peine achevé cette fervente prière, que l'enfant poussa quelques soupirs, ouvrit les yeux, et reprit sa première couleur : ce qui combla la mère de tant de joie, qu'à l'instant même elle courut auprès de la bière où reposait le corps du Bienheureux Séraphin, pour accomplir son vœu, publiant partout avec des transports d'allégresse la grandeur du miracle qu'elle venait d'obtenir.

Fabrice Fervoli ami intime du Bienheureux Séraphin était depuis longtemps infirme, et perclus de tous ses membres. Il apprit la mort du saint Religieux, et les divers miracles qui s'opéraient auprès de son corps ; il le supplia avec la plus vive foi, de lui obtenir de la miséricorde du Seigneur assez de force, pour pouvoir se traîner jusqu'à l'église des Capucins. Sa prière faite, il descend du lit ; et avec le secours de ses deux potences, et de quelques personnes qui l'aidaient à marcher, il arrive enfin auprès du vénérable corps. Là saisi d'un esprit de foi, ô grand Serviteur de Dieu, s'écrie-t-il, je vous en conjure par notre ancienne amitié ; obtenez-moi du Seigneur la santé que je souhaite. Prodige admirable ! Fabrice n'a pas plutôt achevé ces mots, qu'il se lève parfaitement guéri, laisse ses potences, court dans le couvent, passè dans toutes les rues, et traverse toutes les places d'Ascoli, pour publier la faveur qu'il vient de recevoir.

C'est cette longue suite de miracles, qui n'ont pas cessé de s'opérer au tombeau du Bienheureux Séraphin, depuis sa précieuse mort, qui obligea la sacrée Congrégation des Rites, de donner un décret émané le 11 mars de l'an 1619 et confirmé le 19 avril de la même année, par le Pape Clément XI, lequel décret approuve le culte qu'on rendait depuis longtemps à l'illustre Serviteur de Dieu, et permet qu'à l'avenir on puisse l'appeller du nom de *Bienheureux*.

Saint Séraphin fut canonisé par le Pape Clément XIII.

## SAINT MAXIMILIEN,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Il paraît que dès le premier siècle il y eut des chrétiens dans la Norique; on est fondé à le croire, tant par le bref adressé à la fin du v<sup>e</sup> siècle par le Pape Symmaque à Théodore, archevêque de Lorch, que par le mélange des Aborigènes avec les Romains. Il est possible que ce fut de Lorch que les rayons de la foi se communiquèrent aux pays limitrophes; mais on ne saurait préciser l'époque où cette ville reçut son premier pasteur.

Saint Maximilien est le premier Evêque de Lorch que nous connaissions. Il naquit de parents pieux et considérés, vers le m<sup>e</sup> siècle, à Cilly ou Cilleya, ville de la Norique, aujourd'hui le chef-lieu du district du même nom dans la Styrie inférieure. Lorsqu'il eut atteint sa septième année, un pieux ecclésiastique, nommé Oranius, se chargea de son éducation et le forma à la vertu. Après la mort de ses riches parents, héritier de leurs possessions, il distribua tout aux pauvres et aux esclaves de sa maison, qu'il affranchit tous.

Il peut avoir été élu Evêque de Lorch vers l'an 257. Aussitôt après il entreprit un voyage à Rome, et fut confirmé dans sa dignité par le Pape Sixte II. Après avoir pris possession de Lorch, il convertit un grand nombre de païens, et le bruit de ses vertus se répandit au loin. On prétend que le Saint prêcha aussi en Bavière, et qu'il bâtit l'église de la Sainte-Vierge, qui se trouve de temps immémorial sur la montagne de Freising.

Les empereurs romains Gallien, Claude, Aurélien, etc., étaient alors les fléaux du christianisme naissant; mais aucun d'eux ne commit plus de cruautés dans ces contrées que Numérien, qui souilla ses mains de beaucoup de sang chrétien. Evalisius, son préfet dans la Norique, publia à Cilley un édit sévère, par lequel il ordonnait de sacrifier aux idoles. Maximilien, que le désir de répandre la foi dans sa ville natale

## 516 12 OCTOBRE. — S. PANTALE. LES 4,970 CONFESSEURS ETC.

retenait alors, fut du nombre de ceux que l'on voulut y forcer. Mais il résista avec constance, et son courage fut couronné du martyre le 12 octobre 283 ou 284. On montre encore, à l'extérieur des murs de la ville, la place où il fut décapité. Les Chrétiens portèrent pendant la nuit son corps dans un tombeau commun, d'où saint Rupert le fit transférer à Lorch, ainsi que le rapporte la tradition. Sous Henri II. ses reliques furent transportées à Passau, où elles sont encore honorées aujourd'hui. Dieu glorifia son martyre par de nombreux miracles.

### SAINT PANTALE,

ÉVÊQUE DE BÂLE, MARTYR.

Ce Saint dut à sa science et à ses vertus son élévation au siège épiscopal de Bâle. Il eut le bonheur d'amener à l'Église à peu près tous les idolâtres qui restaient sur les bords du Rhin. La Foi s'animait dans ses contrées par ses soins, sa générosité et sa persévérance. Mais l'invasion des Huns, qui martyrisèrent sainte Ursule et sa phalange de vierges, arrêta aussi le saint évêque Pantale, qui souffrit avec les vierges un cruel martyr. Son corps fut inhumé à Cologne dans l'église des Machabées; et sa tête, transportée à Bâle, y fut honorée jusqu'aux jours à jamais déplorables de la réforme.

## LES 4,970 CONFESSEURS ET MARTYRS DES VANDALES.

Hunéric, roi des Vandales en Afrique, livré à l'Arianisme, ayant résolu la ruine totale de la foi catholique dans ses Etats, envoya en une seule fois en exil, dans les déserts, un nombre immense de fidèles, parmi lesquels étaient plusieurs Evêques, beaucoup de Prêtres et beaucoup de Diacres, sans pitié pour les incommodités et les maladies d'un grand nombre, et l'âge fort avancé de plusieurs. Parmi ces derniers était l'Evêque Félix, à qui une paralysie avait fait perdre le sentiment et la

parole. Quelques-uns des principaux personnages de la cour représentèrent au roi la situation cruelle de cet Evêque, et le prièrent de le laisser mourir à Carthage, puisqu'il lui restait si peu de temps à vivre, et que d'ailleurs il était comme impossible de l'emmener. Le tyran répondit avec colère : — S'il ne peut aller à cheval, qu'on l'attache avec des cordes sur des bœufs qui le traîneront où je veux qu'il aille. — Ainsi l'on fut contraint de le mettre de travers sur un mulet, comme on y aurait mis un tronc d'arbre.

Tous ces Confesseurs de la divinité de Jésus-Christ furent assemblés dans les villes de Sicque et de Lare, pour être confiés à la garde des Maures qui devaient les emmener dans les déserts. Deux comtes des Vandales, qui étaient chargés de l'exécution des ordres du roi, crurent qu'il leur serait aisé de ramener à la religion du prince cette troupe accablée d'infirmités et de fatigues. Aussi leur proposèrent-ils, tout d'abord, d'obéir à ce que la cour demandait d'eux. Mais ils furent bien étonnés de trouver, parmi une si grande quantité de gens, une confession unanime de la foi catholique. Ils prirent donc le parti de les faire enfermer dans de vastes prisons, où on les traita, les premiers jours, avec quelques ménagements. .

Quand les exécuteurs de la persécution virent qu'ils ne gagnaient rien sur eux, ils eurent recours bientôt aux mauvais traitements. Les serviteurs de Jésus-Christ furent resserrés dans de très-petites chambres, avec défense expresse aux gardes de les laisser visiter. Ceux des geôliers qui, par argent ou par pitié, se laissaient gagner, étaient accablés de coups de bâton dès qu'on le savait. Les saints Confesseurs se trouvèrent réduits, par la petitesse des lieux, à demeurer entassés les uns sur les autres comme les fagots d'un bûcher, ou plutôt comme les grains d'un froment très-pur. On ne leur permettait pas même de sortir pour satisfaire aux besoins de la nature ; aussi il se forma dans ces tristes demeures une corruption dont la puanteur surpassait tous les genres de supplices. L'infection en fit mourir plusieurs ; ce qui obligea enfin les Maures à faire sortir les autres pour continuer leur voyage. Le Bienheureux



Cyprien, évêque d'Unizibir (Afrique), était celui qui avait le plus de talents pour consoler tant d'illustres persécutés. Il n'était pas du nombre des exilés; mais son zèle l'attacha à cette généreuse troupe, dont il enviait la gloire. Quelque temps après, il eut le bonheur d'avoir part à leurs souffrances et d'être banni aussi pour la foi de Jésus-Christ.

Les chemins par où passaient les Confesseurs étaient couverts d'une multitude de catholiques qui accouraient des villes et des provinces voisines, la plupart portant un cierge à la main, pour honorer leur triomphe. Ils faisaient baiser à leurs enfants la trace des pas de ces saints Martyrs, et demandaient, par leurs cris et leurs plaintes, qu'on leur rendît quelques-uns de leurs Evêques et de leurs Prêtres, pour les conduire et leur administrer les Sacrements. Mais on n'eut égard ni à leurs prières, ni à leurs larmes. On pressait durement les Confesseurs de hâter le pas, afin de pouvoir arriver plus promptement dans les déserts. Les vieillards et les enfants ne pouvant plus se soutenir, on les piquait avec la pointe des javelots, puis on leur jetait des pierres pour les faire avancer. On s'aperçut que tous ces moyens ne servaient qu'à les affaiblir davantage; et l'on ordonna aux Maures de les lier par les pieds et de les traîner comme des cadavres de bêtes mortes, à travers les cailloux et les épines. La plupart en eurent la tête et les côtes brisées, et rendirent l'esprit entre les mains des barbares. Ceux qui se trouvèrent plus forts arrivèrent enfin au lieu de leur exil. C'était un endroit sec et aride, rempli de serpents et de scorpions. Mais ces animaux n'ôtèrent la vie à aucun des Confesseurs. Les serviteurs de Dieu furent d'abord nourris d'orge dans ce désert; on leur ôta ce secours bientôt après. Saint Victor de Vite, qui a laissé par écrit l'histoire de cette persécution, était un de ceux qui suivirent les saints Confesseurs pour les consoler et leur donner tous les secours qui dépendaient d'eux. Leurs souffrances avaient commencé avant l'an 483. Hunéric mourut misérablement, sous la Main qui châtie, en 484. Mais ce ne fut que quatre ans plus tard, lorsque Gontamond, qui remplaçait Hunéric, adoucit le sort

des Catholiques, que ceux qui survivaient en petit nombre à tant de misères purent revenir dans leur pays.

Le Martyrologe Romain nomme en ce jour les quatre mille neuf cent soixante-dix Confesseurs et Martyrs des Vandales.

### SAINT WILFRID,

ÉVÊQUE D'YORCK.

Wilfrid naquit dans le royaume de Northumbrie ou Northumberland, en Angleterre, vers l'an 634, sous le règne d'Oswald. Ses parents qui étaient d'une famille distinguée dans le pays, eurent soin de le bien élever jusqu'à l'âge de douze à treize ans qu'il perdit sa mère. L'année suivante il résolut de quitter la maison de son père qui s'était remarié, et il s'y vit entièrement déterminé par les duretés d'une belle-mère qui, n'étant pas fâchée de son côté qu'il s'éloignât, lui fit fournir des chevaux et un équipage honnête pour aller à la cour. Etant arrivé à Yorck il fut présenté à la reine Eanflède, femme du roi Oswi, qui était frère naturel et successeur d'Oswald. Cette princesse le voyant fort bien fait, plein d'esprit et d'agrément, se sentit toute disposée à le prendre à son service. Mais sur ce que Wilfrid lui témoigna qu'il aurait le désir de se retirer du monde, elle en conçut encore plus d'affection et d'estime pour lui : et afin de lui faciliter les moyens d'exécuter son dessein, elle le donna à l'un des principaux officiers du roi, qui, ayant une partie du corps paralytique, abandonnait la cour pour aller se faire religieux à Lindisfarne. Wilfrid suivit cet officier, et passa quelques années dans le monastère de Lindisfarne, occupé de l'étude des lettres et des exercices de piété. Il n'y prit néanmoins ni la tonsure ni l'habit de Religion. Ce monastère qui était dans une petite île ou presque île, entre l'Ecosse et l'Angleterre, se trouvait rempli de Religieux Irlandais, que le roi Oswald avait fait venir pour faire revivre la Foi dans son pays. Le jeune Wilfrid découvrit que leur discipline n'était pas conforme en toutes choses à ce qui se pratiquait dans les églises des autres pays, principalement pour

la célébration de la Pâques et quelques observations irrégulières. C'est ce qui la lui rendit suspecte et qui lui fit naître l'envie de voyager en France et en Italie pour s'instruire par lui-même des usages de l'Eglise, et remarquer ce qui s'observait de plus louable et de plus régulier dans les monastères les plus célèbres.

Après avoir fait trouver bon à l'Abbé et aux Religieux de Lindisfarne qu'il les quittât, il prit le chemin de Cantorbéry avec des lettres de recommandation de la reine Eanflède, pour Ercombert, roi de Kent, son cousin germain. Il arriva en cette ville sur la fin de l'épiscopat de l'Evêque Honorius, l'un des derniers Disciples du Pape Grégoire-le-Grand : et il commença à s'y instruire des usages de l'Eglise Romaine que l'on y avait introduit avec la prédication de l'Evangile. Quelque temps après il passa en France avec un jeune homme plus âgé que lui de cinq ou six ans, nommé Biscop ou Baducing, qui avait les mêmes vues et le même dessein que lui. C'est celui que nous appelons communément saint Benoît Biscop, abbé de Wermouth, dont nous avons parlé au 12 de janvier. Etant à Lyon, ils y furent reçus avec beaucoup de charité par l'Evêque Dalfin, que l'on croit être le même qu'Anemond, appelé parmi nous saint Chaumond. Ce Prélat fut tellement touché des belles qualités de Wilfrid, que laissant aller Biscop à Rome il le retint auprès de lui, et n'oublia rien pour se l'attacher, jusqu'à lui proposer sa nièce avec un établissement honorable dans la ville de Lyon. La tentation n'était pas petite pour un jeune homme qui se voyait sollicité d'entrer dans le monde d'une manière si agréable, et qui avait tous les talents nécessaires pour s'y faire aimer et s'élever à une belle fortune. Wilfrid y résista néanmoins, et demeura ferme dans le dessein qu'il avait formé de se donner entièrement à Dieu. Il s'en ouvrit au Prélat qui ne put le désapprouver, et qui ne pouvant aussi rien diminuer de l'affection qu'il avait conçue pour lui, l'assista même de tout ce qui lui était nécessaire pour continuer son voyage d'Italie, se contentant de lui faire promettre qu'il repasserait par Lyon à son retour. Wilfrid étant à Rome acquit

la connaissance et l'amitié de l'Archidiacre Boniface, homme considéré dans la ville pour son savoir et sa vertu, qui voulut bien l'instruire dans les lettres saintes et dans la discipline de l'Eglise. Après avoir passé près d'un an à Rome, il revint à Lyon, où l'Evêque Dalfin, fort satisfait de le revoir, lui donna la tonsure cléricale, et le retint auprès de lui, résolu de le faire son héritier et le successeur de sa dignité. Outre les occupations qu'il lui donna pour exercer sa piété, il lui procura encore la conversation de quantité d'habiles gens, parmi lesquels son esprit acheva de se former dans la vertu et les connaissances nécessaires à l'état qu'il avait embrassé.

Cependant le roi Clovis II mourut et laissa trois enfants fort jeunes sous la tutelle de la reine Bathilde sa femme. Quoique cette vertueuse princesse gouvernât l'Etat avec beaucoup de sagesse, son autorité ne fut point assez forte pour arrêter les violences et les déportements de quelques seigneurs de la cour qui cherchaient à profiter de la faiblesse du jeune roi Clotaire pour satisfaire leurs passions. L'un d'entre eux, qu'on croit être Ebroïn, qui était dès lors employé au ministère, et qui fut élevé quelque temps après à la dignité de maire du palais, s'attachait à persécuter beaucoup de gens de bien, et surtout les Evêques qu'il ne trouvait point assez complaisants à son égard. On ne sait point quel fut en particulier le sujet de la haine qu'il conçut contre Dalfin évêque de Lyon : mais on sait que ce ministre vindicatif l'ayant attiré près de Châlons-sur-Saône, sous le nom ou l'autorité de la Régente, l'y fit cruellement assassiner. Wilfrid avait accompagné ce Prélat dans ce voyage, et s'était préparé à mourir avec lui, espérant avoir part à la gloire de son martyre. Mais Dieu qui le réservait pour le service de son Eglise, donna d'autres pensées aux assassins du Prélat. On épargna Wilfrid comme un étranger que l'on devait traiter avec indifférence et comme une personne qui n'était point l'objet de la haine de leur maître. Il prit soin d'ensevelir le saint Evêque avant que de sortir de Châlons, d'où son corps fut porté dans le monastère de Saint-Pierre, de Lyon, qu'il avait fondé : et lorsqu'il se fut acquitté de ce triste

devoir, au lieu de retourner à Lyon il reprit le chemin d'Angleterre, après avoir passé six ans auprès de saint Chaumond comme le dit le Vénérable Bède.

Il n'y fut pas plutôt arrivé que le prince Alfrid, fils aîné du roi Oswi, et associé depuis quelques années à la royauté, l'appela près de lui et lui donna beaucoup de part à son affection. Il prenait plaisir à l'entendre parler des usages de l'Eglise Romaine, et lui témoigna en diverses rencontres qu'il souhaitait fort de les voir établis dans son pays. Afin de pouvoir arrêter Wilfrid dans la Northumbrie, il lui donna la terre de Hrip ou Rippon, au diocèse d'Yorck, qu'il avait destinée pour la fondation d'un monastère dont il avait déjà jeté les fondements. Notre Saint acheva l'ouvrage avec son assistance, et il en fut fait premier Abbé. Quelque temps après il fut ordonné prêtre par le ministère d'Ailbert ou Agilbert, français de nation, évêque de Dorchester, au pays de Westsex, que le roi Oswi avait fait venir à sa cour pour le consulter sur les affaires de religion.

Les chrétiens de Northumberland qui avaient été cathéchisés dans la Foi par des Missionnaires et Prédicateurs, venus la plupart de l'Irlande, qui portait alors le nom d'Ecosse, se trouvaient toujours partagés de sentiments touchant la discipline ecclésiastique. Les uns suivaient les usages des Irlandais dont nous avons déjà parlé, ne voulant pas se départir de l'exemple de leur Apôtre saint Aidan, qui les avait introduits dans leur pays avec l'Evangile : les autres préféraient ceux de Rome qui se pratiquaient dans les autres provinces de l'Angleterre comme dans le reste de l'Europe. Le sujet principal de leur différend regardait la détermination du jour de Pâques. Au lieu que l'Eglise Romaine ou pour mieux dire l'Eglise universelle, depuis le règlement du Concile de Nice, ne célébrait la Pâque que le dimanche d'après le quatorze de la lune qui suivait l'équinoxe du printemps, et jamais le quatorze, fût-il un dimanche, pour ne pas se rencontrer avec les Juifs et ne pas confondre le jour de la mort de Jésus-Christ avec celui de sa résurrection, les Irlandais s'obstinaient à la célébrer ce qua-

torse lorsqu'il tombait un dimanche. De sorte qu'ils rompaient le Carême qu'ils avaient avancé à proportion lorsque les autres n'en étaient encore qu'au dimanche des Rameaux. De là naissait une confusion fâcheuse dans toute la suite des fêtes mobiles, qui formait une espèce de schisme. Le roi Oswi n'y fit pas grande attention, jusqu'à ce que lui-même se trouva choqué de ce défaut d'uniformité dans sa maison. Car comme il se réglait sur la supputation des Irlandais, il arriva qu'en une année il célébrait la Pâques pendant que la reine, qui avait pour directeur un prêtre qui la conduisait selon les usages de l'Eglise Romaine, jeûnait encore le Carême. Il consentit que pour remédier à cet inconvénient on tint un synode dans l'abbaye de Streneshal qui était dans le diocèse d'Yorck, comme celle de Rippon, et qui a depuis été appelée Witby. Les deux rois Oswi et Alfrid son fils, voulurent s'y trouver. Saint Colman, évêque de Lindisfarne, qui avait succédé à saint Finnen, successeur de saint Aidan dont nous avons parlé y défendit fortement l'usage de ceux d'Irlande, et il était soutenu par l'Abbesse du lieu, sainte Hilde, qui avait été instruite par saint Aidan. Agilbert, évêque de Dorchester, était chargé de parler pour l'usage de Rome, mais comme il ne savait pas bien la langue du pays<sup>1</sup>, il en donna la commission à Wilfrid, qui s'en était parfaitement instruit dans Rome même à Lyon. Wilfrid défendit la cause de l'Eglise Romaine avec tant de force et de raison, qu'il attira les deux rois dans son parti. Saint Ced, évêque de Londres, qui était présent à cette célèbre conférence, quitta le parti des Irlandais, et résolut de célébrer dorénavant la fête de Pâques dans le temps marqué par l'Eglise catholique. Pour saint Colman on ne put le porter à se rendre aux raisons de saint Wilfrid ni à l'autorité de la multitude. Il aima mieux abandonner l'évêché de Lindisfarne et s'en retourner en Irlande avec ceux qui s'opiniâtrèrent dans leurs préjugés touchant la fête de Pâques et la couronne des prêtres. Car c'était encore un entêtement des Irlandais de vouloir

<sup>1</sup> Il était parisien de naissance.

toujours se faire la tonsure cléricale et monacale en croissant ou en demi-cercle, au lieu que les Ecclésiastiques et Religieux des autres pays la faisaient en couronne ou en cercle.

Depuis l'an 634, que l'Evêque saint Paulin avait été contraint de se retirer d'Yorck après la mort du roi saint Edwin, le siège épiscopal qu'il avait fondé dans cette ville était demeuré vacant jusqu'en ce temps : et pendant plus de vingt-six ans les Evêques de Lindisfane avaient pris soin de ce diocèse ruiné de tous les chrétiens du pays de Northumberland. Outre qu'un Evêque seul ne pouvait vaquer à tous les besoins d'une grande province, on considéra qu'elle n'en avait pas même depuis la retraite de saint Colman. C'est ce qui porta les rois Oswi et Alfrid de l'avis des personnes les plus sages de leur Etat à nommer saint Wilfrid pour gouverner l'Eglise d'Yorck. Le Saint n'accepta cette charge qu'après une longue résistance ; et parce qu'il n'y avait alors qu'un Evêque en toute l'Angleterre, c'est-à-dire dans l'heptarchie ou le pays des Anglais-Saxons qui est pu le sacrer, ce qui ne suffisait pas selon la disposition des canons, il passa en France pour se faire ordonner. Il fut sacré à Compiègne l'an 664, par Agilbert son ami, qui depuis le synode de Streneshal, était devenu Evêque de Paris après l'avoir été déjà en Angleterre, comme nous l'avons vu déjà au jour précédent. Onze autres Prélats de France l'assistèrent dans cette cérémonie qui fut fort célèbre. Ils mirent Wilfrid dans une chaire toute garnie d'or et portèrent eux-mêmes jusqu'au pied de l'autel, suivant l'usage de ces temps-là. Pendant qu'il était en France, il arriva que ceux de son pays, dont il avait combattu les erreurs dans le synode de Streneshal voulant profiter de son absence, firent accroire au roi Oswi que l'on ne savait ce qu'il était devenu et que l'on n'avait aucune espérance de son retour. Ils lui persuadèrent d'établir sur le siège épiscopal d'Yorck Ceadde, abbé de Lestinghe, qui était frère de saint Ced, évêque de Londres et qui méritait d'ailleurs, par sa rare vertu, la dignité qu'on ne lui conférait que par injustice et par un mouvement de vengeance contre le véritable Evêque. Ceadde fut sacré par un

Evêque anglais et deux bretons, c'est-à-dire deux Prélats de ces anciens Chrétiens de la Grande-Bretagne, qui ne voulaient point avoir d'union avec les nouveaux convertis des Missionnaires Romains envoyés par le Pape saint Grégoire, sous prétexte qu'ils étaient de la race des Anglais et Saxons, usurpateurs de leur pays.

Saint Wilfrid retournant de France en Angleterre trouva sa place remplie. Il ne put pas n'en point être surpris, mais au lieu de se plaindre de l'injure qu'on lui avait faite, il se retira sans murmurer dans son monastère de Rippon. La retraite qu'il y garda fut souvent interrompue par divers voyages qu'il fut obligé de faire dans le royaume de Mercie, où il était attiré par le roi Wulfar<sup>1</sup>, qui cherchait à faire instruire ses peuples. Ce prince lui donna la terre de Lichfeld pour y établir un évêché ou un monastère, selon qu'il le trouverait plus à propos. Les travaux évangéliques de saint Wilfrid ne se bornaient pas encore aux limites de ce pays. Après la mort de l'Evêque métropolitain Dieudonné<sup>2</sup>, l'église de Cantorbéry se trouvait sans pasteur, parce que depuis saint Augustin, son fondateur, elle avait coutume d'être pourvue par les Papes. Egbert, roi de Kent, engagea saint Wilfrid, avec beaucoup d'instances, à venir y faire les fonctions épiscopales pendant la vacance du siège : et le Saint ne put refuser ses soins à une église ainsi abandonnée. Il passa plus de trois ans dans ces pénibles exercices de sa charité pastorale, travaillant avec une assiduité infatigable à établir partout la pureté de la foi et des mœurs, et en même temps celle de la discipline de l'Eglise romaine. Lorsqu'il sut que Théodore qui avait été sacré à Rome évêque de Cantorbéry au mois de mars 668 et envoyé par le Pape Vitalien, était en chemin pour venir en Angleterre, il retourna dans son pays et porta dans son monastère de Rippon la règle de saint Benoît qu'il avait prise dans la cathédrale de cette Métropole, qui n'était autre chose qu'un monastère. Théodore étant arrivé à Cantorbéry au mois de mai de l'an 669, com-

<sup>1</sup> ou Whar. — <sup>2</sup> Deusdedit mort le 30 de juin 664.



mença à exercer dans toute l'Angleterre sa charge de Primate avec une pleine autorité. Il déposa saint Ceadde et rétablit saint Wilfrid dans l'église d'Yorck. Ceadde qui avait beaucoup d'humilité et de désintéressement consentit sans peine à sa déposition, protestant qu'il n'avait point recherché l'épiscopat et que ne l'ayant accepté que pour obéir à ceux de sa nation il le quittait volontiers, puisque l'on jugeait qu'il n'y était pas bien entré. On ne put s'empêcher d'admirer une vertu si solide : et pour ne pas priver l'Eglise du ministère d'un si excellent homme, on le fit Evêque de Lichfield, à la sollicitation même de saint Wilfrid, qui voulut entretenir depuis ce temps une correspondance parfaite avec lui dans l'union de la charité et l'administration de leurs églises.

Le roi Oswi, qui avait survécu au roi Alfrid son fils aîné mourut peu de temps après le rétablissement de notre Saint sur son siège, lors qu'ils étaient sur le point d'aller à Rome ensemble : et il eut pour successeur son second fils Egfrid. Durant les premières années de ce nouveau règne, saint Wilfrid exerça paisiblement les fonctions pastorales de son épiscopat, et fit beaucoup de fruit dans son diocèse. Il donna ses premiers soins à sa cathédrale qui avait été bâtie par saint Paulin du temps du roi saint Edwin, mais qui était presque toute ruinée. Il la fit réparer, couvrir de plomb, et garnir de vitres aux fenêtres, ce qui passait encore en ce temps-là pour une grande rareté : il en augmenta aussi les revenus par des donations de terres fort considérables qu'il y fit. Il n'eut pas moins de zèle pour orner et enrichir les autres églises de son diocèse : ayant bâti de fond en comble celle de l'abbaye de Rippon, il en fit une dédicace fort solennelle où assistèrent les rois Egfrid et Elwin <sup>1</sup>. Entre divers présents qu'il fit à cette église, il y offrit les quatre Évangiles qu'il avait fait écrire en lettres d'or sur des feuillets de couleur de pourpre, ouvrage que l'on admira, parce qu'on ne lui en trouvait point de semblable dans le pays, Il bâtit aussi l'église de Hagustald que

<sup>1</sup> Ou Elfuin qui fut tué l'an 679.

l'on regarda depuis comme un miracle d'architecture, et qui fut le siège d'un nouvel évêché. Il fit en divers autres endroits beaucoup d'établissements de charité, afin de pourvoir aux besoins spirituels et corporels de ses peuples : en quoi il était puissamment secondé par la protection et l'assistance de la pieuse reine Etheldrède que nous connaissons mieux sous le nom vulgaire de sainte Audry. Cette sainte princesse se gouvernait entièrement par les conseils de saint Wilfrid, aussi bien que beaucoup d'autres personnes de la première qualité dans le pays. On avait une si haute opinion de sa sagesse, de son désintéressement et de sa charité, que plusieurs, touchés de ses instructions, lui remettaient leurs biens entre les mains pour en disposer en faveur des pauvres ou des monastères. Les plus grands seigneurs lui confiaient l'éducation de leurs enfants, soit qu'ils les destinassent à la profession ecclésiastique ou religieuse, soit qu'ils voulussent les établir dans le monde. Se croyant obligé de favoriser la résolution que la reine avait prise de descendre du trône pour se consacrer à Dieu dans un monastère, il ménagea sa séparation avec le roi Egfrid son mari, dont il eut le consentement avec assez de peine. Elle reçut le voile de ses mains et se retira par ses avis dans l'abbaye de Colude ou Coldingham. Peu de temps après, le roi qui n'avait consenti que fort imparfaitement à sa séparation, sentit se réveiller l'amour qu'il avait pour sa femme et voulut la retirer du cloître. Mais pour éviter le péril qui la menaçait, elle s'enfuit secrètement dans le pays d'Eastangle où régnait sa famille. La colère du roi retomba sur saint Wilfrid qu'il croyait auteur ou complice de toutes les résolutions de sa femme, et elle ne se ralentit qu'après qu'il en eut épousé une autre.

Ce fut vers le même temps que saint Wilfrid ayant appris la mort de Childéric II, roi de France, fils de Clovis II, crut que Dieu lui présentait une occasion favorable pour aider Dagobert II à remonter sur le trône d'où on l'avait fait tomber avec beaucoup d'injustice, depuis environ dix-huit ans. Il était fils de saint Sigebert, roi d'Austrasie qui était frère aîné

de Clovis II, et il avait commencé à régner l'an 655 après la mort de son père. Mais Grimoald maire du palais par une perfidie qu'il n'avait pas apprise assurément du Bienheureux Pépin son père, l'avait détrôné pour mettre son fils Childebert à sa place. Non content d'une si lâche usurpation dont on n'avait point encore vu d'exemple en France depuis l'établissement de la monarchie, il avait fait tondre Dagobert pour le mettre en cléricature, et l'avait relégué en Irlande. Tous les gens de bien avaient eu de l'indignation d'un tel attentat, mais le grand crédit de Grimoald avait tenu tout le monde hors d'état d'y remédier. Glovis II, qui régnait en Neustrie ou France occidentale et en Bourgogne, avait vengé la justice en partie, lorsqu'il avait chassé le faux roi Childebert et son père : mais soit qu'il crût Dagobert son neveu perdu, soit qu'il fut bien aise d'agrandir ses États en réunissant la monarchie, il s'était mis en possession de l'Austrasie. Après sa mort son fils aîné Clotaire III en avait joui, jusqu'à ce qu'en l'an 660 la reine sainte Bathilde veuve de Clovis et régente du royaume, eût fait détacher l'Austrasie par l'avis des grands pour y faire régner son second fils Childéric. Celui-ci étant devenu le maître des trois royaumes à la mort de son frère l'an 669, fut tué quatre ans après dans la forêt de Chelles : et l'on fit sortir du monastère de Saint-Denis son frère puîné Thierry III pour le mettre sur le trône. Ebroïn, ancien maire du palais, étant sorti en même temps du monastère de Luxeuil où il avait été renfermé sous Childéric, et voulant se rétablir dans sa charge forma un parti contre Thierry, et afin de ne point passer pour un rebelle, il fit courir le bruit que Clotaire III avait laissé un fils nommé Clovis à qui appartenait la couronne, et qu'il ne prenait les armes que pour maintenir le droit de ce jeune prince. Saint Wilfrid donna avis de toute cette révolution à Dagobert qui vivait au fond de l'Irlande, sans ambition et content de la fortune d'un gentilhomme du pays qui lui avait donné sa fille. Il lui persuada même de le venir trouver à Yorck pour prendre avec lui les mesures de son rétablissement, lui fit faire un grand équipage de chevaux et de monde, et

l'assista si efficacement, que quand ce prince alla se présenter aux États d'Austrasie, il fut reçu de tout le monde avec beaucoup de joie et rétabli sur le trône de saint Sigebert son père. Le malheur qui était tombé sur la personne de ce prince de son vivant, semblait être retombé de nouveau sur sa mémoire après sa mort. Elle était demeurée tellement ensevelie dans l'oubli de nos histoires, que son nom avait été rayé entièrement de la liste de nos rois, lui compté pour rien, ses actions partagées entre Dagobert I son grand-père et Dagobert III qui passait pour le second et le dernier de ce nom. Mais après une extinction de plusieurs siècles, quelques savants de nos jours l'ont fait revivre à la faveur des lumières qu'ils ont tirées des vies de saint Wilfrid et de sainte Salaberge et quelques autres monuments : et en ont assuré le souvenir à toute la postérité.

Après la retraite de la reine de Northumberland Etheldrède, saint Wilfrid ne fut pas longtemps sans ressentir la perte que l'Eglise du pays avait faite en la personne d'une si sainte princesse, dont la protection lui avait été d'un secours si efficace pour maintenir tout le bien qu'il avait fait dans son diocèse. Il se soutint encore quelque temps par sa propre autorité et par le crédit que lui donnait l'opinion que l'on avait de son rare mérite. Mais la nouvelle reine Ermenburge qu'Egfrid avait épousée en secondes noces, ne pouvant souffrir le pouvoir que lui donnait sa charge, résolut de le ruiner dans l'esprit du roi, et chercha les moyens de surprendre le Bienheureux Théodore, évêque de Cantorbéry qui était Primat de tout le pays. Sous prétexte qu'il était avantageux au royaume de Northumberland d'avoir plus d'un Evêque pour gouverner ses peuples, elle engagea Théodore à déposer saint Wilfrid, et à lui faire établir en sa place un Evêque pour le pays des Déires, et un autre pour celui des Berniciens. On créa encore trois autres évêchés dans l'étendue de celui d'Yorck : et on porta l'injustice faite à saint Wilfrid jusqu'à ne lui laisser ni son siège ni aucun des nouveaux établis. Bosa fut mis sur celui d'Yorck pour gouverner les Déires; saint Eath fixa son

siège à Lindisfarne, comme pasteur des Berniciens; Tumber fut mis à Hagustald, Edhed à Rippon ou Witby, et Trumwin dans l'église des Pictes, c'est-à-dire des peuples de l'Écosse méridionale qui obéissaient au roi de Northumberland. Saint Wilfrid se trouvant ainsi dépouillé, alla se plaindre à la cour de l'outrage qu'on lui avait fait. On lui répondit qu'il n'était accusé d'aucune faute « mais que toutefois on ne voulait « changer rien à ce qui avait été ordonné à son égard. » C'est en quoi paraissait encore davantage la grandeur de l'injustice qu'il souffrait. Résolu de céder à l'orage, et d'abandonner son grand troupeau avec plusieurs milliers de ses Religieux sous la puissance des Évêques nouvellement sacrés, il quitta l'Angleterre, accompagné du prêtre Eddi surnommé Étienne, chantre de la cathédrale de Cantorbéry, qu'il avait amené autrefois à Rippon et à Yorck pour y réformer ou rétablir le chant et le service divin. Cet Eddi le suivit depuis dans tous ses voyages, et composa sa vie après sa mort avec assez d'exactitude.

S'étant mis sur la mer il passa en Frise, où il prêcha la Foi de Jésus-Christ, convertit et baptisa le prince Algise et un grand nombre de ses sujets. Quoiqu'il employât assez peu de temps dans cette mission, il ne la put achever sans courir risque de la vie. Ébroïn qui s'étant réuni au roi Thierry III avait été rétabli dans sa charge de maire du palais, sut qu'il était en Frise, et fut averti qu'il était, non-seulement ce Wilfrid qui avait été autrefois l'ami et le domestique de Dalfin, évêque de Lyon qu'il avait fait mourir; mais encore cet évêque d'Yorck qui avait assisté le roi Dagobert pour rentrer dans ses états. Sollicité d'ailleurs par quelques ennemis de notre Saint, il envoya en Frise prier le prince Algise de le lui livrer vif ou mort, et accompagna sa demande de promesses magnifiques. Algise traita fort bien les députés d'Ébroïn : il leur fit préparer un grand festin, au milieu duquel il fit lire la lettre qu'ils lui avaient apportée, et ensuite la jeta dans le feu, disant en présence de tout le monde : « Que « Dieu détruise le règne des perfides, et qu'ils aient le même

« sort que cette lettre. » Ainsi les envoyés d'Ébroïn retournèrent auprès de leur maître chargés de la confusion qu'ils avaient reçue en Frise. Saint Wilfrid échappé de ce péril prit congé d'Algise, et se mit en chemin pour aller à Rome avec le prêtre Eddi ou Etienne son compagnon, qui ne laissait perdre aucune circonstance notable de ce qui lui arrivait. Il passa par l'Austrasie, où il fut reçu avec beaucoup de joie par le roi Dagobert II, qui lui rendit des honneurs comme à son père par la reconnaissance qu'il avait de tout ce qu'il lui devait. Il releva beaucoup son mérite devant les grands de sa cour, et le leur recommanda comme celui à qui il était redevable de la couronne. Il tâcha de le retenir auprès de lui, et il le pressa d'accepter l'évêché de Strasbourg, que la mort de saint Arbogaste venait de laisser vacant. Mais saint Wilfrid s'en excusa, ne jugeant pas à propos de quitter entièrement l'Angleterre : et il s'en alla à Rome accompagné d'un Évêque nommé Déodat que l'on croit être celui de Toul, plutôt que celui de Nevers. Lorsqu'il entra en Italie, il eut un accueil très-favorable de Bertharid roi des Lombards, que d'autres appellent Berchter roi de Campanie, et qui se déclara aussi son protecteur, quoiqu'on eût tâché de le prévenir contre lui. On était venu trouver ce prince et lui offrir une grande somme d'argent, s'il voulait faire arrêter Wilfrid quand il passerait par ses États. Mais il fit aux députés d'Angleterre une réponse qui n'était pas moins remarquable que celle que les officiers d'Ébroïn avaient reçue du prince de Frise. « Lorsque j'étais jeune, leur  
« dit-il, j'eus le malheur d'être chassé de mon pays. Je me  
« réfugiai auprès du roi des Huns qui était païen, et qui me  
« jura par son idole qu'il ne me livrerait point à mes ennemis.  
« Quelque temps après, des gens qui avaient résolu de me  
« faire périr promirent à ce prince un boisseau plein d'écus  
« d'or, s'il voulait me remettre entre leurs mains. Mais ce  
« prince rejetta leurs offres, disant hautement qu'il croyait  
« que ses dieux le puniraient de mort, s'il violait un serment  
« dont ils avaient été les témoins. Combien donc suis-je plus  
« obligé de ne pas trahir un saint Prélat que j'ai reçu chez

« moi comme un hôte, moi qui fais profession d'adorer le vrai Dieu, et qui ne voudrais pas pour tout l'or du monde m'exposer à perdre mon âme. »

Wilfrid étant arrivé à Rome vers la fin du mois de septembre de l'an 679, eut toute la satisfaction qu'il pouvait souhaiter du Pape Agathon, qui n'était monté sur le Saint Siège que depuis environ trois mois. Il fut absous et rétabli sur le siège d'York dans un synode tenu à Rome au mois d'octobre suivant. Il passa l'hiver et le carême dans cette ville, et il eut séance avec Déodat de Toul le compagnon de son voyage parmi cent vingt-cinq Évêques dans le concile que le Pape Agathon y tint le 27 mai de l'an 680 contre les Monothélites. On y avait mandé l'Archevêque de Cantorbéry, qui après s'être fait longtemps attendre, envoya sa procuration et celle des autres Évêques d'Angleterre à saint Wilfrid pour y représenter toute la nation, et souscrire comme il fit au nom de tous. Ce qui fait voir une espèce de réparation de l'injustice qu'ils lui avaient faite. Il partit de Rome pour retourner en Angleterre, comblé des honneurs et des bienfaits qu'il avait reçus du Pape. Mais en repassant par la France il pensa être enveloppé dans le malheur qui venait d'arriver au roi Dagobert II. Ce prince étant en guerre contre le roi Thierry III, avait été indignement assassiné, non dans un juste combat : mais dans une embuscade qui lui avait été dressée par des scélérats, que l'on croit avoir été apostés par Ébroïn, ministre de Thierry. Wilfrid ayant passé les monts des Vosges tomba entre les mains des ennemis de Dagobert, qui l'arrêtèrent sur les limites des diocèses de Langres et de Toul. Le chef de la troupe lui présentant la lance pour le percer, lui reprocha amèrement les services qu'il avait rendus à Dagobert, comme s'il eût introduit un tyran dans le royaume et causé tout le désordre qu'on y voyait. On crut néanmoins qu'au lieu de le massacrer sur la place, il était plus à propos de le conduire à Ébroïn, qui serait sans doute plus aise de le voir sacrifier à sa passion sous ses propres yeux. Mais saint Wilfrid s'adressant à un Évêque qui se trouvait dans l'armée d'Ébroïn, lui remontra généreuse-

ment que « c'était blesser également la piété et le bon sens, « que de lui faire un crime d'une bonne action : Qu'il n'avait « fait autre chose qu'assister un prince injustement dépouillé « de ses États, et banni par la perfidie de l'un de ses ministres : Qu'on ne devait point le rendre responsable de la conduite que Dagobert avait tenue depuis son rétablissement, « puisqu'il n'y avait eu aucune part. Il pressa l'Évêque par la « manière dont il aurait dû lui-même en user s'il s'était trouvé « à sa place, le priant de considérer ce que la charité épiscopale ou la seule humanité l'obligerait de faire, si un prince « Anglais privé injustement de sa couronne, se réfugiait dans « son diocèse et implorait son assistance. » Ces raisons firent agir l'Évêque en sa faveur, et elles désarmèrent les officiers d'Ébroin qui perdirent le dessein de lui nuire, et le laissèrent passer.

Le Saint ayant abordé en Angleterre, alla à Cantorbéry signifiant ses lettres de rétablissement à l'évêque Théodore qui n'y forma point d'obstacle, non plus que les autres Prélats du pays. Mais lorsqu'il fut arrivé à Yorck, il y fut froidement reçu du roi Egfrid qui était toujours prévenu contre lui par les pratiques de sa femme. Au lieu de remonter sur son siège, il fut mis en prison et souffrit d'autres mauvais traitements de la part de ses ennemis, qui publièrent faussement qu'il avait surpris ou corrompu le Pape, et qu'ayant acheté les lettres apostoliques dont il était le porteur, on ne devait y avoir aucun égard. La reine qui était cause de cette nouvelle tempête fut attaquée peu de jours après d'une maladie qui lui fit peur, et pour soulager sa conscience on rendit la liberté au Saint, qui s'en servit pour aller dans le pays de Sussex annoncer l'Évangile aux Saxons méridionaux, dont plusieurs étaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Il y fut très-bien reçu du roi Edilwach qui avait été baptisé depuis peu dans le pays de Mercie, si l'on s'en rapporte au témoignage de Bède. Mais l'auteur de sa vie qui était le compagnon de ses voyages et le témoin de ses actions, témoigne que ce prince fut instruit de la doctrine du salut par saint Wilfrid, et qu'il reçut le Baptême



de ses mains. Le Saint fit beaucoup de fruit dans ses États par ses prédications, et baptisa plusieurs milliers de personnes qui embrassèrent la foi de Jésus-Christ. Edilwach lui donna le fonds du lieu où il faisait sa résidence avec plusieurs terres. Wilfrid y fonda un monastère qui fut appelé Selsey et qui fut depuis honoré d'un siège épiscopal, transféré ensuite à Chichester. Il exerça dans ce lieu les fonctions du Sacerdoce pendant l'espace de cinq ans. Après la mort d'Edilwach, il convertit aussi le nouveau roi Nothelme <sup>1</sup> et la princesse Nothgide sa sœur, qui lui mit entre les mains l'apanage qu'elle avait reçu pour sa dot, afin qu'il en fondât un monastère et quelques autres églises. Elle se fit en même temps Religieuse sous sa direction, déclarant qu'après avoir abandonné tout son bien, elle était prête encore à quitter son pays s'il en était besoin pour suivre Jésus-Christ. Peu de temps après, saint Wilfrid passa dans le royaume de Westsex ou des Saxons occidentaux, sans abandonner néanmoins les soins qu'il prenait toujours des nouvelles églises de Sussex. Il y instruisit le roi Ceadwal, celui qui l'an 689 alla à Rome se faire baptiser par le Pape Sergius I : et ayant obtenu de lui la quatrième partie de l'île de Wight, il y envoya un prêtre pour en catéchiser les habitants et les retirer des ténèbres de l'idolâtrie. Cependant Théodore, évêque de Cantorbéry, touché de la vertu de saint Wilfrid et des merveilles que Dieu opérait par son moyen, fut fâché de ne lui avoir encore fait aucune satisfaction publique de l'injustice qu'il avait commise à son égard, depuis que s'étant laissé surprendre aux artifices de ses ennemis, il avait consenti à sa déposition. Il lui fit savoir qu'il en avait un extrême regret et qu'il voulait sérieusement travailler à réparer sa faute, et à faire cesser toutes les persécutions qu'il souffrait. Les deux Prélats se virent, et Théodore demanda pardon à Wilfrid en présence d'un autre Évêque. Sa réconciliation fut si sincère qu'il témoigna souhaiter avec ardeur que notre Saint lui pût être substitué, même de son vivant, dans le siège

<sup>1</sup> Dernier des rois de Suffex, et non Edilwach.

métropolitain de Cantorbéry, comme étant celui des Prélats de l'Angleterre qui paraissait le plus éminent en sagesse et le mieux instruit des canons et des usages de l'Église Romaine.

Après la mort d'Egfrid, roi de Northumberland qui fut tué l'an 685 dans la guerre qu'il faisait aux Pictes, peuples d'Écosse, l'Évêque Théodore sollicita fortement le roi Alfrid son successeur de consentir au rétablissement de saint Wilfrid : et ce prince permit au Saint de revenir à Yorck. Le peuple parut fort joyeux de revoir son pasteur après une absence de près de huit ans. Wilfrid reprit aussitôt la conduite de son diocèse et rentra aussi dans la direction des églises de Rippon et de Hagustald, qui furent réduites à la condition des monastères comme elles étaient avant son exil, suivant la fondation qu'il en avait faite. L'année suivante saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne étant venu à mourir, il se vit encore chargé de l'administration de cet évêché, qu'il gouverna avec le sien, jusqu'à ce que cette église fût pourvue d'un nouveau pasteur. Il soutenait le poids de tant de charges avec beaucoup de force et de patience : et toujours également zélé, vigilant et infatigable au travail, il en exerçait toutes les fonctions avec beaucoup de tranquillité. Mais une nouvelle persécution suscitée contre lui par ses anciens ennemis, fit cesser ce calme au bout de cinq ans. Ceux-ci persuadèrent au roi qu'il fallait ôter à l'abbaye de Rippon ses revenus et ses fonds et y rétablir un siège épiscopal, et que l'Évêque Wilfrid devait se soumettre à toutes les ordonnances que l'Archevêque Théodore avait faites depuis qu'il avait été déposé, et ôté de l'église d'Yorck. Le Saint voulut s'opposer à leur entreprise et empêcher qu'on ne dépouillât les religieux de Rippon de ce qui leur appartenait. Il ne refusa point d'obéir aux mandements que l'Archevêque Théodore mort depuis environ six mois avait publiés pour la réformation de la discipline ecclésiastique, et qui étaient conformes aux saints canons : mais il croyait que ceux qu'il avait faits, contre les droits et l'honneur de son Siège, étaient ou nuls ou révoqués tacitement par le repentir qu'il en avait eu avant

que de mourir, et par sa réconciliation solennelle avec lui. Ce qui regardait principalement l'institution d'un Évêque dans son abbaye de Rippon. Cependant comme il voyait que le parti de ses adversaires se fortifiait de plus en plus, et qu'on voulait l'obliger à signer indifféremment tous les décrets du feu Archevêque, il sortit du royaume de Northumberland et se retira auprès d'Ethelred <sup>1</sup> roi de Mercie, qui le reçut avec beaucoup de témoignages d'affection et de respect. Il y prit la conduite de l'évêché de Lichfield qui se trouvait vacant par la mort de l'Évêque Sexulfe. Le roi Ethelred, que l'histoire appelle le fidèle et le perpétuel ami de saint Wilfrid, tira de grands avantages de sa présence pour travailler à son salut, et conçut dès lors le dessein de quitter sa couronne et de renoncer au monde.

Il y avait près de douze ans que notre Saint faisait l'ouvrage du Seigneur dans le pays de Mercie sous la protection d'Ethelred, lorsque Brithwald, évêque de Cantorbéry successeur de Théodore et d'autres Prélats s'étant assemblés à la prière d'Alfrid, roi de Northumberland dans Eastrefeld <sup>2</sup> à deux lieux de Rippon, le convièrent d'assister à leur Synode. Wilfrid crut que l'on voulait traiter avec lui de quelque accommodement : et cette espérance le fit partir pour se rendre au lieu de l'assemblée. Mais il fut fort surpris de trouver un esprit d'hostilité dans la plupart de ces évêques, qui passaient d'ailleurs pour des Saints aussi bien que lui, et qui tiennent encore aujourd'hui pour la plupart leur rang dans nos Martyrologes. Ils lui reprochèrent des crimes imaginaires, qu'il réfuta avec beaucoup de force ; et quoiqu'ils lui vissent confondre ses adversaires sans réplique, ils le pressèrent de donner sa démission. Sur le refus qu'il en fit, ils le bannirent dans son abbaye de Rippon, qui lui fut donné pour prison. Ils voulurent même procéder à sa dégradation, l'accusant d'orgueil et de désobéissance à son supérieur l'Archevêque de Cantorbéry. Mais opposant toujours un courage intrépide à tous leurs efforts, il se

<sup>1</sup> Ou Ailred. — <sup>2</sup> Ou Oueftrefeld.

moqua également de leurs menaces et des dévotes exhortations qu'ils lui firent de préférer aux embarras du siècle et aux périls de l'épiscopat la solitude et le repos d'une vie privée, pour vaquer plus librement à la contemplation des choses célestes qu'il aimait tant. Pour arrêter enfin le cours d'une conduite si étrangère, il appela de toutes leurs procédures au Siège Apostolique : et malgré son grand âge il entreprit encore le voyage de Rome, pour y aller chercher la justice qu'on ne lui faisait point en Angleterre. Son affaire y fut examinée par le Pape Jean VI en présence des députés de ses parties dans un Synode assemblé l'an 704 pour ce sujet. Wilfrid se justifia si bien, qu'il fut encore absous et déclaré innocent. Mais parce que les évêques Bosa et Jean <sup>1</sup> que l'on avait mis à sa place, l'un dans l'église d'Yorck, l'autre dans celle de Hagustald, n'étaient pas présents dans ce concile, il fut ordonné que l'on tiendrait un Synode en Angleterre où ils soutiendraient leur cause devant Wilfrid, et où l'on tâcherait ensuite de les accommoder : et que si l'on n'en pouvait venir à bout, ils se transporteraient tous à Rome, où leur différend serait terminé par le Saint Siège. Wilfrid partit avec des lettres de recommandation que le Pape adressait en sa faveur à Ethelred, roi de Mercie et à Alfrid, roi de Northumberland : mais ayant repassé les Alpes il tomba malade sur les chemins et fut obligé de s'arrêter à Meaux. Son mal y augmenta de telle sorte, que l'on crut qu'il allait mourir. Il fut quatre jours sans rien prendre, et lorsqu'il fut revenu de l'extrémité, il dit à ceux qui l'assistaient qu'il lui avait semblé voir en songe saint Michel, qui l'assurait que Dieu lui avait encore accordé quelques années de vie par l'intercession de la sainte Vierge, à la prière de ses amis et de ses domestiques qui lui avaient demandé cette grâce avec larmes. Sa santé rétablie, il continua son chemin, et avant que de rentrer dans le pays de Northumberland, il alla voir le bon roi Ethelred qui avait exécuté son dessein pendant son absence, et qui laissant le royaume de Mercie à son

<sup>1</sup> C'est saint Jean de Beverley dont nous avons parlé au 7 mai.

neveu Coenred, s'était retiré, dans le monastère de Bardney.

Lorsqu'il fut arrivé à Yorek, il sollicita l'exécution de la sentence qu'il avait obtenue à Rome. Il n'eut point de peine à y faire consentir l'Évêque de Cantorbéry qui n'était point fâché d'avoir cette occasion de réparer le mal qu'il avait fait à notre Saint dans le Synode d'Eastrefeld. Alfrid, roi de Northumberland ne se rendit pas si facilement : il reçut mal deux députés que le Saint lui avait envoyés, et il lui fit dire qu'il ne devait pas espérer que l'on eût égard à ce qu'il appelait *décrets du Saint Siège*, ni que l'on révoquât ce qui avait été ordonné sur son sujet par les rois et les Évêques du pays. Mais une grande maladie qu'il eût peu de jours après, le mit à la raison et lui fit changer de langage. Pressé du mal, il promit à Dieu que s'il revenait en santé il ferait exécuter ce qui avait été arrêté à Rome pour saint Wilfrid ; et en cas de mort, il chargea son successeur de lui rendre cette justice. Il perdit ensuite la parole, et après avoir langui plusieurs jours il mourut. Eadulf qui s'empara de la couronne, fort éloigné de vouloir suivre la disposition des dernières volontés de son prédécesseur, fit dire à notre Saint, que s'il ne sortait de ses États dans six jours, il l'exterminerait avec tous ceux qui l'accompagnaient. Mais il fut chassé lui-même, deux mois après être monté sur le trône, et l'on mit à sa place le jeune Osred fils d'Alfrid. Ce changement porta Brithwald, évêque de Cantorbéry à venir dans le pays de Northumberland vers la fin de l'an 705. Toutes choses se trouvant favorables à saint Wilfrid, chacun voulut se réconcilier avec lui, et après que l'on eut rendu publiquement témoignage à son innocence et à son droit, il remonta sur le siège épiscopal d'Yorek, que la mort de saint Bosa venait de laisser vacant fort à propos. Saint Brithwald assembla un Synode près de la rivière de Nid, où se trouva aussi le jeune roi avec la plupart de ses officiers et des grands du pays. On y fit la lecture des lettres du Pape ; et après quelques difficultés que formèrent les Évêques sur la forme réparation qui était due à notre Saint, on termina paisiblement

cette longue contestation par un accomodement que l'on fit entre lui et saint Jean, surnommé de Bewerley, que l'on avait fait Evêque de Hagustald. Saint Wilfrid lui céda l'évêché d'Yorck, et il fut remis en possession de l'église cathédrale et monastique de Hagustald et de l'abbaye de Rippon qu'il avait fondée. En quoi il paraît que l'on eut plus d'égard au bien de la paix et de l'union qu'au maintien de la discipline de l'Eglise, à laquelle il semblait peu important de faire cette brèche, lorsqu'il s'agissait de réparer celle qui s'était fait à la charité chrétienne par l'ignorance, la prévention, et le zèle inconsidéré de tant de Saints contre un autre Saint.

Depuis cette transaction, saint Wilfrid se retira tantôt à Hagustald et tantôt à Rippon. Sa vieillesse ni ses infirmités ne l'empêchèrent pas de continuer les mortifications volontaires qu'il avait embrassées dès sa jeunesse, et qui lui avaient toujours été d'un grand secours pour conserver cette pureté inviolable qui l'avait rendu chaste toute sa vie. Il avait toujours eu grand soin de réduire son corps en servitude et d'affaiblir cet ennemi domestique par les veilles, par les jeûnes, et par son assiduité à la prière. Lorsqu'il s'était trouvé à des festins, ce qui n'était point rare de son temps dans son pays, il s'était toujours mis en précaution contre lui-même et avait toujours observé de boire très-peu pour donner aux autres des exemples de sobriété et d'abstinences. Il s'était assujetti à se laver le corps avec de l'eau bénite toute froide, dans le plus fort des hivers même, ce qui était une sorte d'austérité de grand usage en Angleterre et en Irlande depuis le v<sup>e</sup> siècle : et il ne cessa de la pratiquer que dans les dernières années de sa vie après que le Pape Jean VI lui eut ordonné de ne plus user d'une telle mortification. Deux ans après son rétablissement il tomba malade du même mal dont il avait été attaqué en France au retour de son dernier voyage de Rome. Il fut et plus violent et de plus longue durée, ce qui lui fut avantageux pour se purifier devant Dieu et se préparer à une sainte mort. Il régla toutes ses affaires ; donna une partie de ses biens aux pauvres ; une autre aux églises de Sainte-Marie et de Saint-Paul de Rome ;

une troisième à des personnes qui l'avaient suivi dans ses voyages et qui avaient besoin de ce secours pour subsister. Il laissa le reste aux prieurs des deux monastères de Rippon et de Hagustald, pour en faire des présents au roi et aux Evêques, selon l'usage du pays. Deux Abbés des monastères de sa dépendance au royaume de Mercie étant venus lui témoigner que leur roi Coenred souhaitait de conférer avec lui pour régler la conduite de sa vie sur les avis qu'il lui donnerait, il résolut de lui accorder cette satisfaction sans alléguer pour excuse le mauvais état de sa santé. Sa présence fut un grand sujet de consolation aux Supérieurs des monastères qu'il avait fondés dans ce pays, ou qui s'étaient soumis à sa direction lorsqu'il était auprès du roi Ethelred, et qu'il gouvernait l'église de Lichfeld. Il mit ordre à tout pour le spirituel et le temporel : mais étant retombé malade dans le monastère d'Undal ou Ondle qui est encore aujourd'hui une petite ville du comté de Northampton, il y mourut le 24 avril de l'an 709 en la soixante-seizième année de sa vie et la quarante-sixième de son épiscopat.

Son corps fut porté d'Ondle à Rippon où il fut enterré avec honneur au bas de l'autel de saint Pierre, à qui l'église et le monastère étaient dédiés. L'opinion qu'on avait eue de sa sainteté durant sa vie s'étant accrue par le bruit de quelques miracles publiés après sa mort, on commença dès la première année à rendre un culte religieux à sa mémoire, quoique quelques-uns de ceux qui avaient été de ses meilleurs amis et de ses plus fidèles Disciples, surtout l'abbé Tatbert son successeur, continuassent toujours de leur côté d'offrir le Sacrifice, de faire les autres prières réglées et des aumônes pour le repos de son âme, selon que l'Eglise en usait pour le commun des fidèles décédés. Ce culte se ralentit ensuite de telle sorte qu'il parut s'éteindre, lorsqu'en 948 le monastère de Rippon fut détruit et brûlé par l'armée du roi Edrède. Le corps de saint Wilfrid demeura enseveli sous ses ruines pendant plus de dix ans, jusqu'à ce que saint Odon, archevêque de Cantorbéry faisant sa visite dans le pays de Northumberland fit lever ses

as et ses cendres, et les transporta en son église métropolitaine l'an 959. Il les renferma sous le grand autel, hors quelques parties qu'il avait voulu laisser à Rippon pour la consolation de ceux dont notre Saint avait honoré le pays par son séjour. L'Archevêque Lanfranc qui fut élevé sur le siège de Cantorbéry l'an 1070 ayant entrepris de rebâtir sa cathédrale qui avait été brûlée l'an 1066, eu soin que l'on conservât précieusement les reliques de saint Wilfrid dans la démolition que l'on fit de l'autel, sous lequel Odon les avait mises. Il les fit mettre dans une châsse nouvelle, et quelques années après il en fit solennellement la translation vers l'an 1080, le 12 octobre, jour auquel on a depuis célébré sa principale fête à Cantorbéry et dans le reste de l'Angleterre plutôt que celui de sa mort. C'est en ce jour de sa translation que le Martyrologe Romain en fait mémoire. Molanus et les autres l'ont pris pour celui de sa mort par une erreur que quelque glossateur avait fait glisser dans le texte de l'histoire du vénérable Bède. C'est à quoi a contribué aussi la solennité de la fête, quoique l'on fût averti par divers calendriers et Martyrologes anciens, que sa mort était arrivée le 24 avril.

### SAINT CERBON,

ÉVÊQUE DE PIOMBINO.

Ce saint Évêque siégeait au sixième siècle à Piombino sur la côte de Toscane. Dans l'invasion de Totila, il reçut et cacha un détachement de soldats romains que les Goths poursuivaient. Quand les Goths arrivèrent pour les massacrer, ils ne purent les trouver. Totila fut instruit de ce fait qui l'irrita. Il fit enlever ce bon Évêque et se le fit amener. Aussitôt qu'il le vit il lâcha sur lui un ours, qui l'accompagnait, mais l'ours, dès qu'il vit le Saint oublia sa férocité et se mit à lui lécher les pieds et les mains. Totila, tout barbare qu'il était, fut en admiration de ce miracle, il rendit la liberté au saint Évêque et il se recommanda à ses prières.

Saint Cerbon, se retira ensuite dans l'île d'Elbe où il resta



quelques années au bout desquelles il rendit à Dieu son âme généreuse.

Ses diocésains, lorsqu'ils apprirent la mort de leur Évêque, allèrent le relever dans l'île d'Elbe et le rapportèrent à Piombino, où ils l'inhumèrent dans une église que lui-même avait fait bâtir. Il y est vénéré le 10 octobre, jour où il est nommé au Martyrologe Romain; mais les Chanoines réguliers, auxquelles il appartenait, ne célèbrent sa fête que le 12 du même mois.

### SAINTE HERLINDE,

VIERGE ET ABBESSE.

Herlinde et Renule, qu'on appelle aussi Renilde naquirent au pays de Tongres, vers les commencements de la mairie de Charles-Martel. Le comte Adalhard leur père était distingué par sa noblesse et par les vertus de sa famille. Elles furent élevées dans la piété et dans l'amour de Dieu et des Saints par les soins des Religieuses qui florissaient dans les domaines du comte Adalhard. Leur père fonda pour elles le monastère d'Elbe à peu de distance de la Meuse. Ce couvent prit plus tard le nom de Fich, d'un bois qui l'entourait. C'est là que Herlinde et Renule prirent le voile.

Leurs caractères s'accordaient si parfaitement que lorsque plusieurs jeunes filles fussent venues à elles pour servir Dieu, Herlinde et Renule furent abbesses ensembles, car elles étaient en tout et toujours d'accord.

Saint Villibrord et saint Boniface, apôtres de ces contrées vinrent à Fich pour bénir et encourager leur sainte Maison. Ces Religieuses copiaient des livres d'office ou des livres de piété, ou faisaient des ornements pour les églises tout en chantant des psaumes et des cantiques. Sainte Herlinde atteignait la perfection, lorsqu'elle mourut le 12 octobre 745.

## SAINT SPÈRE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Spère ou Esperie, (Exuperia) était la patronne de la contrée qui portait le nom de vicomté de Turenne. Ses reliques sont honorées à Saint-Séré, dans le département du Lot ; et cette bourgade leur doit sa fondation. Sainte Esperie vivait au milieu du huitième siècle dans le vicomté de Turenne : prévenue des grâces de Dieu, elle avait fait vœu de rester vierge. Mais ses parents, qui n'avaient pas sa piété, voulurent la contraindre à épouser un seigneur du voisinage pour mettre terme à des querelles de famille. La jeune fille, refusa l'époux qu'on lui proposait ; et celui-ci furieux lui coupa la tête. Esperie se releva aussitôt, prit sa tête dans ses mains et se mit à poursuivre son bourreau, qui, épouvanté du prodige, prit la fuite et disparut du pays. Les parents de la jeune Martyre lui élevèrent un tombeau au lieu que son sang avait arrosé ; et ses reliques attirèrent de partout tant de pèlerins qu'à l'entour de sa tombe se créa la petite ville de Saint Séré.

On marque à l'an 760 le Martyre de sainte Esperie. Sa fête a lieu le 12 octobre.

## LE BIENHEUREUX JACQUES D'ULM,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Un vertueux marchand de la ville d'Ulm, en Souabe, donna le jour, en 1407, au Bienheureux Jacques, qu'on surnomme assez souvent l'Allemand, à cause de sa patrie. Il reçut une éducation chrétienne et resta au sein de sa famille jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. A cette époque, le désir de voir Rome et de visiter les tombeaux des saints Apôtres le détermina à entreprendre le voyage d'Italie ; mais il ne se mit en route qu'après en avoir obtenu la permission de son vénérable père, qui lui dit en le bénissant : Allez, mon cher fils ; rappelez-vous votre Créateur pendant tout le chemin, et préférez la mort plutôt

que de pécher en sa présence. Il lui recommanda ensuite de prier pour lui dans les lieux de dévotion qu'il visiterait, et de revenir promptement à la maison paternelle. Jacques, accompagné de quelques autres voyageurs, qui, comme lui, se dirigeaient vers la capitale du monde chrétien arriva à Rome au commencement du carême. Il passa tout ce saint temps à visiter les églises, et se disposa à célébrer les fêtes de Pâques par une confession générale. De là, il se rendit à Naples, pour y trouver quelques moyens de subsister. Il était bien fait et d'une figure agréable ; une dame noble et qui avait un grand nombre de domestiques, l'ayant vu, voulut le prendre à son service ; mais le vertueux jeune homme, craignant de trouver dans sa maison quelque danger pour le salut de son âme, refusa ses offres, préférant la conservation de son innocence aux avantages temporels qui lui étaient offerts.

Le besoin contraignit alors Jacques à s'engager comme soldat dans les troupes d'Alphonse II, roi de Naples ; mais sa nouvelle profession n'apporta aucun changement dans ses mœurs, et sa conduite fut constamment celle d'un fervent Chrétien. Son horreur pour le vol était extrême. Un jour qu'il était logé avec d'autres soldats chez un Juif, et qu'il arriva trop tard pour le dîner, parce qu'il avait passé la matinée dans les églises, un de ses camarades lui présenta à manger les restes d'un plat de légumes, en lui disant que ces légumes avaient été volés. Le serviteur de Dieu repoussa le plat avec indignation, et, dès le lendemain, il alla demander son congé au capitaine. Il l'obtint, et passa à Capoue, où il entra au service d'un noble, qui lui donna toute sa confiance et le traita plutôt comme son fils que comme son domestique. Jacques passa cinq ans dans cette maison, jouissant de l'estime et de l'affection de son maître ; mais le souvenir de son père le détermina à retourner dans sa patrie, malgré les efforts que ce maître fit pour le retenir.

Comme il passa par Bologne, sa dévotion le conduisit à l'église des Frères Prêcheurs, dans laquelle on conserve les reliques de saint Dominique ; mais il y fut tellement édifié de

la modestie des Religieux, que, faisant à Dieu le sacrifice de son pays et de sa famille, il sollicita la grâce d'être admis dans le couvent en qualité de Frère convers. Sa demande fut accueillie ; il prit l'habit et commença son noviciat. Peu de jours après son entrée, ses compagnons de route d'Allemagne à Rome qui travaillaient alors à Bologne et qui l'avaient retrouvé dans cette ville avec une grande joie, vinrent le voir, avec le commandant de la citadelle chez lequel ils étaient employés, et qui, autrefois, avait aussi occupé Jacques lui-même. Ce commandant, s'adressant aux Religieux, leur dit : Mes Pères, le jeune homme que vous venez de recevoir est le plus modeste et le plus honnête que j'aie jamais vu. Aucun de nous n'a jamais su qu'il eût dit ou fait la moindre chose digne de blâme ; nous, de notre côté, nous n'aurions osé prononcer devant lui une seule parole inutile. Je regrette, non qu'il soit entré parmi vous, mais d'être privé d'un jeune homme si pieux et si modeste.

Les Dominicains furent bientôt convaincus par leur propre expérience que cet éloge n'était pas exagéré. Jacques se montra, dès le commencement de son noviciat, un fervent Religieux. Ayant un jour demandé à son Père-maître qu'elle était la voie la plus sûre pour parvenir à la sainteté, et ce Père lui ayant indiqué celle de l'humilité, dans un très-beau discours qu'il lui fit à ce sujet, le serviteur de Dieu en fut tellement touché, qu'il s'adonna tout entier à la pratique de cette vertu et que bientôt il en devint un parfait modèle. Il se regardait comme le dernier et le plus vil de tous ; et cette persuasion le portait à honorer tout le monde, à servir de bon cœur chacun des Frères qui composaient la maison. Admis à prononcer ses vœux, il ne changea point de conduite, après sa profession ; au contraire, il parut animé d'une nouvelle ardeur pour sa sanctification. Il portait un rude cilice, déchirait son corps par de fréquentes disciplines et passait souvent une partie de la nuit en prière. Mais ces mortifications ne lui donnaient point l'air austère ; il les cachait sous un extérieur toujours gracieux. Constamment affable, il cherchait à obliger le prochain en toute

occasion, se montrait très-attaché à la vie commune et fuyait la moindre singularité.

La pratique du saint Religieux était de se rendre de très bonne heure à l'église, et, après la récitation de ses prières d'usage, de visiter toutes les chapelles, commençant par celle de la sainte Vierge ; car il avait toujours eu pour la Mère de Dieu la plus tendre dévotion. La veille des jours qu'il devait communier, il se tenait dans un profond recueillement, et lorsqu'il avait reçu son Dieu, il paraissait tout hors de lui-même. Après avoir accompli ses devoirs de piété, il se mettait à l'ouvrage ; car jamais on ne le vit perdre un moment. Il répétait souvent à ses Frères ces paroles de l'Apôtre : Quiconque ne veut pas travailler ne doit pas manger. Rien n'interrompait son travail. Très-exact observateur du silence, il ne parlait que pour répondre et ne disait que des choses édifiantes. Dieu lui avait donné un talent particulier pour tous les arts mécaniques, et il excellait surtout dans la peinture sur verre ; mais tous ses travaux étaient subordonnés à l'obéissance la plus entière. L'auteur de sa vie en rapporte plusieurs traits admirables qui montrent à quel degré de perfection le Frère Jacques était arrivé dans la pratique de cette vertu.

La réputation de sainteté du Serviteur de Dieu finit par s'étendre au loin. Elle parvint jusqu'à Alphonse, duc de Calabre, qui fut depuis roi de Sicile. Ce prince, se trouvant à Bologne et étant allé visiter le couvent des Frères Prêcheurs, témoigna le désir de voir ce saint Religieux. Celui-ci lui ayant été présenté, il l'embrassa et se recommanda humblement à ses prières. Lorsque Jacques se fut retiré, le prince en parla dans des termes qui prouvèrent à tous la haute estime qu'il en avait conçue.

Les infirmités, compagnes presque inséparables de la vieillesse, vinrent assiéger le Bienheureux Jacques à mesure qu'il avança en âge ; mais il sut les supporter avec une patience invincible. Non-seulement il souffrait sans murmurer, mais il le faisait avec joie, répétant souvent ces paroles de l'Apôtre : La vertu se perfectionne par l'infirmité. Il était octogénaire

lorsqu'il fut pris d'une fièvre très-violente qui le réduisit à l'extrémité et le conduisit au tombeau le 12 octobre 1491. Le peuple se porta en foule à ses funérailles, et chacun l'invoquait déjà comme un Saint. Au bout de très-peu de temps, les Religieux furent obligés de déposer son corps dans une chapelle de leur église, afin de satisfaire la dévotion des fidèles envers ce vertueux Frère. Son culte fut approuvé par le Pape Léon XII le 30 juillet 1823.

(ROHRBACHER).

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DEL-PILAR.

Les étrangers qui parcourent l'Espagne sont étonnés d'un usage général et qui a toujours eu lieu dans cette belle partie du monde chrétien ; le voici. Toute personne qui en visite ou en aborde une autre ne manque jamais de débiter par cette préface de toute salutation : *Ave Maria purissima!* A quoi l'autre personne répond sur-le-champ : *Sin pecado concebida.*

— Salut à Marie très-pure. — Conçue sans péché.

C'est une profession de foi au dogme de l'Immaculée Conception. Elle a lieu partout et toujours. Les Espagnols font remonter cet usage pieux au séjour de saint Jacques le Majeur parmi eux, très-peu de temps après la Passion de Notre-Seigneur.

On sait cette histoire, conservée par une tradition qui n'a jamais été altérée ni modifiée, et que le Saint-Siège a confirmée par une Bulle célèbre. Suivant cette tradition, comme le saint Apôtre Jacques le Majeur priait, aux bords de l'Èbre, entouré de quelques Disciples, la très-sainte Vierge, — encore vivante sur la terre, — lui apparut radieuse d'éclat, entourée d'Anges qui chantaient sur un rythme divin : *Ave Maria, gratia plena* ; et elle lui ordonna d'élever sous son invocation un sanctuaire, aux lieux où il se trouvait. C'était auprès de Saragosse. Le Saint obéit : une chapelle s'éleva aussitôt, et sur le pilier de marbre que Marie avait laissé comme témoi-

gnage de son apparition on éleva une statue de la Vierge sainte. C'est là l'image et le sanctuaire révéérés de Notre-Dame *del-Pilar*, ou du Pilier.

Les Espagnols ajoutent au récit de cette origine, citée par saint Jérôme, que saint Jacques le Majeur, qui savait comme saint André et comme les saints Apôtres que la très-sainte Vierge avait été conçue sans péché, leur avait enseigné ce dogme, et nous allons en emprunter le récit, avec la permission de l'auteur, au beau livre de M. l'Abbé Pardiac, intitulé : *Histoire de saint Jacques le Majeur et du pèlerinage de Compostelle* :

« Une légende autorisée concerne Saragosse, ville fameuse à plus d'un titre, fortement assise sur les bords de l'Èbre. Saint Jacques le Majeur y prêcha plusieurs jours et convertit à la foi de Jésus-Christ huit hommes, succès qu'il n'avait encore obtenu nulle part, quant au nombre. Or, les nouveaux Disciples sortaient de la ville chaque nuit pour vaquer à la prière et se faire instruire, loin du tumulte et des agitations de la cité. C'est pendant une de ces nuits, sanctifiées par de pieux entretiens, que saint Jacques et ses néophytes entendirent sur une des rives du fleuve un concert angélique. Les Esprits célestes chantaient en l'honneur de la Vierge Immaculée : *Ave Maria, gratia plena*. L'Apôtre fléchit le genou et distingua la Mère de Jésus-Christ. Elle était sur un pilier de marbre blanc, *supra pilare*, entourée de myriades d'Anges. Gloire fut rendue aussi au Très-Haut par les Anges, qui firent encore retentir les airs des paroles empruntées aux offices de la terre : *Benedicamus Domino*.

« Quand ces voix pures eurent fait silence, la glorieuse Vierge parla au saint Apôtre : « C'est ici, mon fils, la place où « il vous faut bâtir une église en mon honneur. Cette colonne « sur laquelle vous m'apercevez, c'est mon Fils, votre Maître, « qui l'a envoyée du Ciel par la main des Anges ; elle sera le « centre de la chapelle que vous allez me consacrer. Des mer- « veilles y seront accomplies par mon Fils en faveur de ceux « qui viendront m'y implorer. Cette colonne restera là jusqu'à

« la fin des siècles ; et le Christ ne manquera jamais d'adorateurs dans cette cité<sup>1</sup>. »

« Ainsi parla la sainte Vierge ; les Anges qui l'assistaient la transportèrent alors auprès de son fils adoptif, le frère de saint Jacques.

« Après avoir abandonné son âme à la reconnaissance envers Dieu et Marie, saint Jacques exécuta les ordres qui lui avaient été imposés. L'oratoire qu'il bâtit avec l'aide de ses Disciples autour de la colonne, avait une longueur de seize pas sur huit de large. La sainte Vierge, dit-on, revint souvent dans ce lieu et unit sa voix aux chants des fidèles. — Telle est la légende de *Notre-Dame del-Pilar* ou de la Colonne.

« La sainte Église a sanctionné cette légende<sup>2</sup> en autorisant l'Office, pour le 12 octobre, de cette bienheureuse apparition. Dans le *Propre des Saints espagnols*, et dans le *Breviarium Marianum* imprimé à Lérida en 1859, avec l'approbation de Rome, cette fête est inscrite sous ce nom : « Commémoration de la Bienheureuse Vierge Marie de la Colonne. » Le concours et la piété des fidèles et les faveurs miraculeuses qu'ils ont recueillies là ont donné à ce sanctuaire une popularité et une importance extraordinaires. Les Aragonais en particulier sont justement fiers de l'église de la Vierge à Sa-

<sup>1</sup> C'est ainsi que le rapporte la tradition. Cette apparition eut lieu le 12 octobre. Selon Flavius Dexter, saint Jean l'Évangéliste fut transporté à Saragosse avec Marie, dont il ne pouvait se séparer ; et Marie et saint Jean passèrent plusieurs jours avec saint Jacques.

<sup>2</sup> Voici la traduction de la leçon accordée le 7 août 1723 par la Congrégation des Rites à l'office propre de Notre-Dame du Pillier : « De tous les lieux qui offrent en Espagne un attrait spécial à la dévotion, le plus illustre sans doute est le sanctuaire consacré à Dieu sous l'invocation de Notre-Dame, qu'on appelle à Saragosse *Notre-Dame del Pilar*. Suivant une antique et pieuse tradition, saint Jacques le Majeur, conduit par la Providence en Espagne, séjourna quelque temps à Saragosse. Il y reçut de la sainte Vierge une faveur insigne : une nuit, qu'il priait avec quelques Disciples sur les bords de l'Èbre, la Mère de Dieu, encore vivante, lui apparut et lui ordonna de bâtir là un oratoire. L'Apôtre obéit sans retard. Avec l'aide de ses Disciples, il éleva au Seigneur, en l'honneur de la Vierge sainte, une petite chapelle. »

La sainte Vierge est debout sur sa colonne et porte dans ses bras l'Enfant Jésus, qui tient à la main un petit oiseau.



ragosse, qu'ils appellent la Mère de toutes les églises de la ville, *Madre de todas las iglesias de la ciudad*.

« Le Pape Clément XII autorisa l'office de Notre-Dame del Pilar ; Pie VII éleva la fête au rang des fêtes de première classe, avec octave, et approuva un office propre, mais seulement pour tout le royaume d'Aragon, dont Saragosse est la capitale.

« La protection de la sainte Vierge n'a pas été stérile, car  
 « dans les jours naissants de l'Église, lorsque les premiers  
 « fidèles n'avaient d'autres temples que les antres des monts  
 « sauvages, d'autres Images de Dieu et des Saints que celles  
 « gravées dans les cœurs ; lorsque la persécution ne laissait  
 « debout que les autels païens et les statues des fausses divi-  
 « nités, Saragosse conserva miraculeusement l'Image vénérée  
 « de *Notre-Dame del Pilar*. Les martyrs qu'elle donna à la  
 « croix sont innombrables. Pendant le règne affreux de Dioclé-  
 « tien, le sang de ses Confesseurs inonda ses places publiques,  
 « au point que les habitants avaient nommé Sainte la rue où  
 « ils furent immolés en plus grand nombre. Cette ville tomba  
 « au pouvoir des Visigoths, commandés par leur roi Euric<sup>1</sup>, et  
 « se conserva néanmoins pure d'arianisme. Le respect que sa  
 « piété inspirait était tel que, dans le vi<sup>e</sup> siècle, les fils de  
 « Clovis, Childéric et Clotaire, l'ayant assiégée dans leur  
 « expédition d'Espagne, l'épargnèrent en considération de  
 « saint Vincent. Les vainqueurs se retirèrent après avoir  
 « demandé, pour unique trophée, la moitié de l'étole du  
 « Martyr, auquel il consacrèrent ensuite une basilique à  
 Paris<sup>2</sup>. »

« La domination musulmane ne put interrompre à Saragosse les exercices du culte chrétien. Le cimeterre des féroces enfants de Mahomet s'émoussa contre la colonne dont la Reine des Phalanges célestes avait fait son trône.

« Il n'est pas sans importance, pour l'histoire de saint Jac-

<sup>1</sup> Euric ou Evaric, septième roi des Visigoths, persécuteur abominable des Catholiques.

<sup>2</sup> C'est aujourd'hui, depuis longtemps, l'église de Saint-Germain des Prés.

ques et pour celle de l'Église d'Espagne, de fixer l'époque de l'apparition de la sainte Vierge à Saragosse. L'hymne de Marcus Maximus, pour les premières vêpres de la fête de *Notre-Dame del Pilar*, lui assigne pour date l'an 39 de l'ère chrétienne :

O grandis apparitio,  
 Jacobo facta primitus  
 Anno nono tricesimo  
 Natalis almi Domini!

« Ce grand événement eut donc lieu de longues années avant l'Assomption de la sainte Vierge. Par une prérogative unique, le sanctuaire qui lui fut dédié l'honora vivante et anticipa en quelque sorte sur les hommages que la Cour céleste devait offrir plus tard à la Reine des Anges et des hommes.

« Le grain de la foi catholique que saint Jacques a semé en Espagne, qu'il a arrosé de ses sueurs, sera dans peu d'années un grand arbre. L'Apôtre a rempli son mandat<sup>1</sup> ; mais la Providence, qui le rappelle en Palestine, le ramènera bientôt en Galice. Le Saint affronte de nouveau les hasards de la mer et retourne au beau ciel qui l'a vu naître. Il se hâte d'aller vénérer la très-Sainte Mère de Dieu qui l'a honoré de tant de faveurs, et il retrouve le Disciple bien-aimé, son frère, saint Jean l'Évangéliste. L'auguste Reine des Apôtres l'accueille avec bonté, lui communique les progrès de l'Évangile en Espagne et lui révèle son prochain martyre. Notre héros s'enflamme à la pensée du combat suprême qui l'attend ; il implore une dernière fois la protection de la Vierge pour l'Espagne et particulièrement pour le sanctuaire qu'il lui a dédié, en reçoit l'assurance par un sourire plein de douceur et de bonté.

« Depuis le jour où la sainte Vierge a promis à l'Espagne

Le passage guillemetté est de M. P. A. Gauzence de Lastours, page 52 de son *Espagne historique, littéraire et monumentale*.

<sup>1</sup> La chronique, peut-être en quelques points douteuse, de Flavius Dexter, évêque de Barcelone sous le règne de Constantin le Grand, dit que saint Jacques, après avoir quitté l'Espagne, évangélisa les Gaules, la Grande-Bretagne et la Vénétie.

aide et protection, dix-huit siècles et plus se sont écoulés à travers les vicissitudes les plus lamentables et les plus désastreuses. L'Espagne, si voisine d'autres pays hérétiques ou pervers, envahie successivement par les hordes barbares et par les voluptueux disciples du Coran, l'Espagne a conservé intacte la foi qu'elle tient de saint Jacques, l'Espagne est encore le royaume catholique par excellence. »

J.-B. PARDIAC.

Maintenant nous ne reproduirons ici de Notre-Dame du Pilier, qui a tant accordé de grâces miraculeuses, qu'un seul fait prodigieux, que les témoignages les plus irrécusables attestent, et qui peut donner une idée de la puissance accordée par Dieu lui-même à la Vierge Immaculée, sa plus chère Créature. La rédaction de ce récit, scrupuleusement exacte, nous est communiquée par une main bienveillante :

« Un jeune Espagnol de dix-neuf, fils d'un laboureur, eut la jambe écrasée et fracassée sous les roues d'un chariot de blé d'où il était tombé par accident. On le transporta à l'hôpital de Saragosse ; mais sa jambe était si affreusement broyée, que les médecins furent réduits à la couper, à quatre doigts au-dessous du genou.

« Avant d'entrer à l'hôpital, il avait demandé qu'on le portât devant l'autel de Notre-Dame del Pilar, et il avait prié ardemment la Vierge Immaculée d'être son soutien. C'était en 1638.

« Quand sa jambe coupée fut remplacée par une jambe de bois, il n'abandonna pas le voisinage du sanctuaire où il avait mis son espoir. Là il demandait l'aumône, et plusieurs fois par jour il frottait la coupure de sa jambe avec l'huile des nombreuses lampes allumées devant l'auguste Image. Il retournait quelquefois chez ses parents, qui étaient pauvres, et il continuait de mendier dans les environs, pour ne pas leur être à charge. Mais il ne passait pas un jour sans aller, devant l'autel de Notre-Dame, lui exposer sa misère avec résignation.

« Or, le 29 mars de l'année 1640, plus fatigué qu'à l'ordinaire, il s'endormit d'un profond sommeil. Avant de se coucher, il avait posé sa jambe de bois au coin de la cheminée, où se chauffaient ses parents. Son père et sa mère, en gagnant leur lit deux heures après, jetèrent un coup d'œil sur le dormeur, et il sembla au père qu'il voyait sous la couverture la forme de deux pieds. La mère entr'ouvrit le drap et reconnut, avec une inexprimable surprise, que son fils avait ses deux jambes entières.

« Aux clameurs qu'ils firent le jeune homme s'éveilla, et sa joie fut inouïe à la vue du miracle qui s'était opéré en lui. Il ne songea plus à dormir ; on appela les voisins, qui accoururent, stupéfaits d'admiration. Dès qu'il fit jour, il retourna à Saragosse sur ses deux pieds, et il demanda que le miracle dont il était favorisé fût examiné juridiquement.

« Au premier aspect, un tel prodige parut incroyable ; et le déiste Hume s'est beaucoup occupé de cet événement, qu'il voulait démentir. Mais tous ses efforts ont croulé devant la nature, le poids et la multitude des témoignages qui le constataient.

« Pour prononcer sur ce miracle, l'Archevêque de Saragosse réunit les docteurs des trois facultés. On entendit le chirurgien qui avait coupé la jambe, les fossoyeurs qui l'avaient enterrée, toutes les personnes qui avaient assisté à l'opération, et toutes celles, en nombre immense, qui, ayant vu pendant deux ans le jeune homme se traîner avec sa jambe de bois, l'avaient vu depuis avec ses deux jambes.

« Après de longues discussions, où prirent part tous les Docteurs, l'Archevêque de Saragosse décida, le 27 avril 1641, par une sentence formelle, que le fait de Michel Pellicer (c'est le nom du jeune homme) était incontestablement miraculeux ; et il statua qu'à l'avenir la mémoire de ce miracle serait fêtée tous les ans le 27 mars. — Ce qui a lieu encore de nos jours.

« Le roi d'Espagne, Philippe IV, ce grand ami des arts, informé de l'événement que nous venons de retracer, voulut

voir le miraculé, qui attirait à Saragosse des troupes de curieux, et il admira ce prodige que nul ne pouvait nier et qui n'a été douteux pour aucun des contemporains. »

Le Cardinal de Retz, passant à Saragosse onze ou douze ans après, vit encore Michel Pellicer. Voici ce qu'il en dit dans ses Mémoires :

« On me montra, dans l'église de Saragosse, un homme chargé d'allumer les lampes qui étaient là très-nombreuses, et on me dit qu'on l'avait vu à la porte de cette église avec une seule jambe ; je l'y vis avec deux. Le doyen et tous les chantres m'assurèrent que toute la ville l'avait vu comme eux, et que, si je voulais attendre deux jours, je parlerais à plus de vingt mille hommes du dehors qui l'avaient vu comme ceux de la ville, et qui arrivaient pour la fête commémorative du miracle (29 mars). Cet homme avait recouvré sa jambe en se frottant de l'huile des lampes. On célèbre donc tous les ans la fête de ce miracle, avec un concours incroyable de fidèles. Et il est vrai qu'encore à une journée de Saragosse je trouvai les grands chemins couverts de gens de toutes qualités qui y couraient... »

Les Bollandistes ont rapporté ces faits ; Bergier les a cités dans son *Traité de la vraie Religion* ; et Feller, dans son *Journal historique et littéraire*, tome CLX, page 178, l'expose comme pouvant braver toute critique.

#### MARTYROLOGE ROMAIN<sup>1</sup>.

A Rome, les saints Martyrs Évagre, Priscien et leurs compagnons.

QUARTO IDUS OCTOBRIS.

Romæ sanctorum Martyrum Evagrii, Prisciani, et sociorum. — Ravennæ via Lauretina natalis sancti Edistii Martyris. — In Lycia sanctæ Domninæ Martyris sub Diocletiano Imperatore. — In Africa sanctorum Confessorum et Martyrum quatuor millium nongentorum sexagintasex, in persecutione Wandalica sub Hunnerico Rege Ariano : qui cum essent partim Ecclesiarum Dei Episcopi, partim Presbyteri et Diaconi, associatis sibi turbis fidelium populorum, pro defensione catholicæ veritatis in horribilis eremi exillum trusi

A Ravenne, sur la voie Laurentine, la fête de saint Édiste, martyr.

En Lycie, sainte Domnine, martyre, sous l'empereur Dioclétien.

En Afrique, durant la persécution des Vandales, sous Hunéric, roi arien, quatre mille neuf cent soixante-dix Confesseurs et Martyrs. Il y avait parmi eux des Évêques, des Prêtres et des Diacres, auxquels s'étaient réunis un grand nombre de Chrétiens de toutes les conditions; ils furent tous chassés de leur pays pour la défense de la vérité catholique, et menés en exil dans un horrible et affreux désert : pendant qu'ils y allaient, les Maures qui les conduisaient piquaient les uns avec leurs javelines pour les faire hâter le pas, meurtrissaient les autres à coup de pierres; ils en lièrent plusieurs par les pieds, et les traînant comme des cadavres par des chemins rudes et raboteux, ils leur déchiraient tous les membres : enfin, après une si grande variété de tourments, tous reçurent l'honneur du martyre. Les principaux d'entre eux étaient les Évêques Félix et Cyprien.

A Cilly en Pannonie, saint Maximilien évêque de Lorc.

A York en Angleterre, saint Wilfrid, évêque et confesseur.

A Milan, saint Monas qui fut élevé à l'épiscopat, parce qu'au moment où l'on s'occupait d'élire un Évêque, il parut entouré d'une lumière céleste qui fut regardée comme une marque du choix que Dieu faisait de lui pour gouverner cette église.

sunt : ex quibus plurimi, dum crudeliter a Mauris ducerentur, hastilium cuspidibus ad currendum impulsus, et lapidibus tunc, alii ligatis pedibus velut cadavera per dura et aspera loca tracti, et singulis membris discerpti, ad extremum varie excruciat, martyrium celebrarunt. Erant inter eos præcipui domini Sacerdotes Felix et Cyprianus Episcopi. — Celenæ in Pannonia sancti Maximiliani Episcopi Laureacensis — Eboraci in Anglia sancti Walfridi Episcopi et Confessoris. — Mediolani sancti Monæ Episcopi, qui, cum de Episcopo eligendo ageretur, cœlesti lumine circumfusus, eo signo mirabiliter in Pontificem illius Ecclesiæ est assumptus. — Veronæ sancti Salvini Episcopi. — In Syria sancti Eustachii Presbyteri et Confessoris. — Asculi in Piceno sancti Seraphini Confessoris, Ordinis Minorum Capuccinorum, vitæ sanctimoniam, et humilitate conspicui, quem Clemens Tertiusdecimus Pontifex Maximus Sanctorum fastis adscripsit.

A Vérone, saint Salvin, évêque,  
En Syrie, saint Eustache, prêtre et confesseur.

A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, saint Séraphin de Monté  
Granaro, confesseur, de l'Ordre des Capucins, illustre par ses  
vertus et ses miracles.

**Additions des autres Martyrologes.**

Saint Gandon, martyr à Tarbes.

Saint Opilius, honoré à Plaisance.

Saint Eustache, prêtre, honoré en Égypte.

Saint Amèle et saint Amique, martyrs à Mortara, entre  
Novare et Pavie.

Saint Julien, évêque de Lodi dans la dernière moitié du  
iv<sup>e</sup> siècle.

Saint Fiègue, évêque de Slept en Irlande.

Saint Euchariste, martyr en Campanie, avec saint For-  
tunat.

Saint Pion, prêtre, honoré à Bourges.

Le Bienheureux Rodobald, second du nom, évêque de Pavie  
au xiii<sup>e</sup> siècle.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Claude Prion, Chanoine régulier de la Congrégation de  
sainte Geneviève, pour refus du serment révolutionnaire  
déporté et mort à Rochefort, le 12 octobre 1794.

Renou (prénoms inconnus) curé de la paroisse de saint  
Varend, au diocèse de la Rochelle, resta dans sa paroisse et ne  
fit pas le serment schismatique; il fut massacré à Cholle  
par des bandes républicaines le 12 octobre 1793.

## TREIZIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre. — Saint Carpe, Disciple de saint Paul. — Saint Théophile, évêque d'Antioche. — Saint Fauste, saint Janvier, Saint Martial, martyrs à Cordoue. — Saint Antonin, évêque de Marseille. — Saint Simbert, évêque d'Augsbourg. — Saint Gerauld comte d'Aurillac. — Saint Colman, martyr. — Le Bienheureux Regimband, évêque de Spire. — Les sept Frères Mineurs, saint Ange, saint Daniel, saint Danube, saint Hugolin, saint Léon, saint Nicolas et saint Samuel, martyrs au Maroc. — Le Vénérable Joseph Raclot, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT ÉDOUARD LE CONFESSEUR,

ROI D'ANGLETERRE.

Le roi d'Angleterre Ethelred II, ayant perdu sa première femme dont il avait un fils appelé Edmond, épousa en secondes noces Emma, fille de Richard I<sup>er</sup>, duc de Normandie. Elle lui donna deux fils, le premier nommé Alfred et le second Edouard. Celui-ci, étant encore dans le sein de sa mère, fut préféré à ses deux frères pour la succession à la couronne d'Angleterre. Car le roi Ethelred ayant demandé aux grands du royaume, lequel de ses deux autres fils, savoir d'Edmond ou d'Alfred il nommerait pour son successeur, après une longue consultation, ils furent tous d'avis qu'il ne devait nommer ni l'un ni l'autre, mais celui que la reine portait dans son sein. Le roi approuva cette élection; tous les grands s'engagèrent par serment à la maintenir et par une merveille toute extraordinaire, ils promirent fidélité à celui qui n'avait pas encore vu le jour.

Peu de temps après la naissance de cet enfant, qu'on appela Edouard, les Danois firent une si violente irruption en Angleterre, sous la conduite de leur roi Suénon, qu'ils mirent à feu



et à sang une partie du royaume. Ce qui obligea Ethelred à envoyer sa femme avec les enfants qu'il avait d'elle, en Normandie, afin qu'étant déchargé du soin de leur conservation, et n'ayant plus rien à craindre pour eux, il pût avec plus de vigueur et plus de hardiesse, s'opposer à ses ennemis. .

Edouard, né en l'an 1010, fit prévoir dès son enfance ce qu'il serait un jour, en donnant des marques d'une insigne piété, n'ayant que la faiblesse de cet âge et ne commettant point les fautes auxquelles il est sujet. A mesure qu'il croissait, on voyait croître en lui l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Son corps était chaste, ses discours judicieux, ses actions innocentes, ses affections pures et il paraissait d'un caractère si obligeant, qu'il gagnait le cœur et l'affection de tous les autres enfants.

Dès ce temps-là il prenait plaisir à aller souvent à l'église, à prier beaucoup, à entendre la sainte Messe, à visiter les monastères, à faire amitié avec ceux d'entre les Religieux qu'on lui disait être les plus vertueux et les plus saints.

Cependant les Danois, poursuivant leurs conquêtes, ravageaient et pillaient toute l'Angleterre. Ce n'était partout que pleurs, que cris, que désolation et carnage. Ils mettaient le feu dans les églises, et détruisaient les monastères; et les Évêques chassés de leurs Sièges étaient contraints de s'enfuir dans les déserts, où ils déploraient tous ensemble les désastres de leurs troupeaux et de leur patrie, désastres auxquels ils ne pouvaient apporter aucun remède. Entre ceux-là, saint Brythmald évêque de Winchester, qui s'était retiré dans le monastère de Glastenbury élevait continuellement au Ciel ses cris et ses gémissements.

Ce saint homme ayant beaucoup pleuré et prié se trouva si abattu et si las qu'il tomba enfin dans un doux sommeil. Alors saint Pierre lui apparut avec le jeune Edouard, revêtu des habits royaux; il semblait le sacrer et le couronner de sa main, et il assura le saint Évêque que ce jeune prince délivrerait son peuple de la tyrannie des Danois; qu'il rétablirait la paix et le bonheur dans l'Angleterre et qu'après avoir régné

vingt-quatre ans dans une perpétuelle continence, chéri de Dieu et des hommes, il mourrait de la mort des justes. L'Évêque fut extrêmement consolé par ces promesses.

Le roi Ethelred mourut en l'an 1014, dans les plus grandes agitations de ses états. Ses deux fils aînés Edmond et Alfred massacrés ; sa veuve, mère d'Édouard, fut obligée d'épouser Hardi-Canut ou Knut III, petit-fils de Suénon et son successeur dans le royaume d'Angleterre ; le prince Édouard resta en Normandie où il s'était réfugié.

Mais en 1042 Hardi-Canut mourut, presque subitement, tué par ses excès, et la race des princes Danois se trouva exterminée. Alors les grands du royaume, se souvenant du serment de fidélité qu'ils avaient fait à Édouard, avant même qu'il fut né, le rappelèrent de Normandie, le proclamèrent leur roi, le reçurent avec une joie et des honneurs immenses. Il fut sacré à Westminster et couronné le jour de Pâques de l'an 1042. Le comte Godwin qui le ramenait, lui donna sa fille en mariage et gouverna sous son nom. Godwin chassa de l'Angleterre ceux des Danois qui s'y trouvaient encore, remporta des victoires et consolida le trône ; mais en même temps il se rendit odieux par des vexations et des envahissements. Lorsque Édouard fut éclairé sur sa conduite, il le destitua de ses pouvoirs, confisqua ses biens, répara ses iniquités et gouverna lui-même.

Aucun roi, dit Feller, ne termina plus heureusement les guerres qu'il eut à soutenir. Dans les temps de paix, il s'appliqua à rendre son peuple heureux. Il fit un recueil des plus belles lois promulguées par ses prédécesseurs ; et il ordonna qu'elles fussent observées par tous ses sujets sans exception, ce qui leur fit donner le nom de *Lois Communes*. Elles ont toujours été respectées par les Anglais, même pendant leurs plus grandes révolutions.

« On vit alors ajoute un autre historien ce que peut un roi qui est véritablement le père de ses sujets. Tous ceux qui approchaient de sa personne essayaient de régler leur conduite sur la sienne. On ne connaissait à sa cour ni l'ambition, ni

l'amour des richesses, ni aucune de ces passions qui malheureusement sont si fréquentes parmi les courtisans et qui préparent peu à peu la ruine des états. Edouard paraissait uniquement occupé du soin de rendre ses peuples heureux. Il diminua le fardeau des impôts et chercha tous les moyens de ne laisser personne dans la souffrance. Comme il n'avait point de passions à satisfaire, tous ses revenus étaient employés à récompenser ceux qui le servaient avec fidélité, à soulager les pauvres, à doter les églises et les monastères. On lui dut un grand nombre de fondations dont le but était de faire chanter à perpétuité les louanges de Dieu. Mais les divers établissements qu'il fit ne furent jamais à charge au peuple. Les revenus de son domaine lui suffisaient pour toutes les bonnes œuvres qu'il entreprenait. On ne connaissait pas alors les taxes, ou l'on n'y avait recours qu'en temps de guerre et dans les nécessités très-pressantes. »

Les grands du royaume, s'imaginant qu'il avait épuisé ses finances par ses aumônes, levèrent sur leurs vassaux, sans l'en prévenir, une somme considérable et la lui apportèrent comme un don que lui faisaient ses peuples pour l'entretien de ses troupes et pour les dépenses publiques. Edouard à cette nouvelle remercia ses sujets de leur bonne volonté, et recommanda qu'on rendit l'argent à tous ceux dont l'affection dévouée avait fourni cette somme.

En relevant le règne de Dieu parmi ses sujets, en bannissant les vices, en réformant les désordres qui s'étaient glissés dans l'invasion saint Edouard devint l'amour de son peuple. On vit rarement une cérémonie plus auguste, et une joie plus universelle que le jour de son couronnement, qui se fit à la fête de Pâques de l'an 1043. L'estime que tous les différents ordres du royaume avaient conçue pour lui, leur fit désirer qu'il se mariât, afin de leur laisser après lui des rois de son sang et des héritiers de sa vertu. C'est alors qu'il épousa la fille de Godwin. Le jeune roi avait fait vœu de chasteté. Mais connaissant les rares vertus de la jeune princesse, à laquelle on voulait l'unir, et sachant qu'elle s'était promis de marcher

sous les bannières des vierges, il consentit à cette union. Les noces eurent lieu avec une magnificence royale ; et les deux époux montrèrent que dans le mariage et au milieu de la cour on peut conserver la fleur inestimable de la pureté.

Le règne d'un prince et d'une princesse si recommandables fut le règne de la piété. On admirait leur charité sans bornes, leur bonté affable à tous, leur recueillement au pied des autels. Plusieurs fois, dit-on, notre Seigneur récompensa la vive foi d'Edouard en apparaissant à ses yeux dans la sainte Hostie. A un ardent amour pour Jésus-Christ, à une dévotion tendre pour la très-sainte Vierge, pour saint Pierre et pour saint Jean-l'Évangéliste, il joignait un cœur inépuisable pour les pauvres. Ayant rencontré un jour un paralytique qui allait à l'église, se traînant avec peine, il le chargea sur ses épaules ; et sur-le-champ, disent les récits contemporains, le paralytique se trouva miraculeusement guéri.

Le comte Godwin, à cause de sa fille était en quelque sorte rentré en grâce à la cour. Mais sa vie était chargée de crimes, et il ne paraissait pas pressé de les expier par la pénitence. Cependant le roi l'engageait souvent à prévenir la vengeance de Dieu ; il ne s'en troublait pas. Un jour qu'Edouard lui reprochait d'avoir pris part au meurtre de son frère Edmond, Godwin, pour se purger de cette accusation, qui était pourtant fondée, prit un morceau de pain et dit au roi : Dieu m'est témoin que je suis innocent du crime qu'on me reproche ; et je lui demande instamment que ce morceau de pain m'étrangle et soit le dernier que je mange de ma vie, si j'ai trempé dans la trahison qui a mis à mort votre frère.

Edouard acceptant cette épreuve fit le signe de la Croix sur le morceau de pain. Godwin le mit dans sa bouche et voulut l'avaler, mais il s'arrêta dans son gosier, sans qu'il put ni l'avaler, ni le retirer ; et il mourut suffoqué tout d'un coup.

Peu de mois après cette leçon terrible, Edouard tomba malade ; il était alors sur le point de faire consacrer l'église qu'il élevait à l'Apôtre saint Pierre : il dissimula son mal jusqu'à ce que par ses soins, et par ceux de la Reine Editte, cette grande

cérémonie eut été achevée avec toute la dévotion, toute la pompe et toute la magnificence imaginables. Alors, ne pouvant plus résister à la violence de sa maladie, il fut contraint de se mettre au lit : ce qui causa une affliction si générale que l'on n'entendait de tous côtés que cris et que plaintes.

Lui cependant s'abandonnait à Dieu et priait pour son peuple; il était soutenu par les Sacrements et par une ferme espérance il mourut comblé de mérites, le jeudi 5 janvier de l'an 1066, âgé de quarante six ans, dont il avait régné vingt-quatre. Il passa du trône de l'Angleterre au royaume du ciel.

Beaucoup de guérisons miraculeuses honorèrent ses funérailles, mais tous ses sujets sentirent vivement la perte qu'ils venaient de faire; et rien ne put calmer leurs regrets que l'opinion de sa sainteté, persuadés qu'ils étaient que si ce funeste événement leur ôtait un père et un bon roi, il leur procurait un puissant protecteur auprès de Dieu.

Trente-sept ans après sa mort, un miracle, qui se fit à son tombeau, donna occasion à Guillaume-le-Conquérant de le faire ouvrir. On trouva son corps sans corruption, exhalant une odeur exquise; on le plaça dans une châsse enrichie d'or et d'argent.

Le Pape Alexandre III le canonisa; et en l'an 1163. Le saint Archevêque Thomas de Cantorbéry fit de ce corps glorieux une translation plus solennelle, à laquelle le roi d'Angleterre Henri II assista avec quatorze Évêques et tous les seigneurs de sa cour : lui-même, le fier monarque, porta ce saint dépôt sur ses épaules, dans l'église de l'abbaye de Westminster.

### SAINT CARPE,

DISCIPLE DE SAINT PAUL.

Carpe habitait Troade, dans l'Asie mineure, lorsque saint Paul, le grand Apôtre, vint apporter la foi dans ces régions. Il fut reçu dans la maison de Carpe, qui eut le bonheur de comprendre la vérité et qui devint un disciple de Paul. C'est chez Carpe que l'envoyé de Jésus-Christ laissa ses livres et son

bagage lorsqu'il porta la doctrine du salut dans cette province : et un peu plus tard il chargea Timothée de retirer ce dépôt et de le lui rapporter. Les grecs disent que saint Carpe fut Évêque de Bervé. On le fête le 13 octobre.

### SAINT THÉOPHILE,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

Théophile, né parmi les Gentils, fut élevé avec beaucoup de soin dans l'étude des lettres humaines, et se rendit très-habile dans les sciences des Grecs les plus curieuses et les plus estimées. Les lumières que son esprit en avait reçues, mais qui n'étaient qu'apparentes et propres à le faire égarer, le retinrent longtemps dans les ténèbres du Paganisme. Quoi qu'il vécut dans un pays où il se trouvait beaucoup de Chrétiens et qu'il en entendît souvent qui discouraient de leur religion, il ne pouvait alors, non plus que plusieurs autres savants ou philosophes, se persuader de ce qu'ils disaient touchant la Résurrection et les autres vérités de notre foi. Mais étant venu depuis à considérer les vestiges que Dieu en avait tracés dans la nature ; et ayant remarqué par la lecture des Livres saints de quelle manière l'Esprit de Dieu avait fait prédire aux Prophètes tant de choses que l'événement avait vérifiées longtemps après, il ne pût s'empêcher de céder à la conviction intérieure qu'il en eut. Il n'osa résister à Dieu qui l'attirait par des voies si manifestes à la connaissance de la vérité. Il crut ce qu'il lui enseignait ; confessa hautement à tout le monde qu'il était chrétien ; fit gloire d'en porter le nom. Ce fut la considération de sa vertu et de sa doctrine qui le fit choisir après la mort d'Eros pour gouverner l'Eglise d'Antioche dont il fut le sixième Évêque, ou le septième, si l'on veut compter l'Apôtre saint Pierre pour le premier, comme fait saint Jérôme. Théophile monta sur ce siège dans la huitième année de l'empire de Marc Aurèle, qui était de Jésus-Christ l'an 168. C'était un temps où la multitude des hérétiques qui se trouvaient divisés en plusieurs sectes différentes, donnait encore plus d'exercice à l'Eglise que la

persécution des Païens. Ils répandaient de toutes parts, mais plus particulièrement dans l'Orient et l'Asie, l'ivraie de leurs erreurs, dont ils tâchaient d'étouffer la divine semence de la doctrine apostolique. L'Eglise se trouvait pourvue alors de beaucoup de pasteurs vigilants, éclairés et pleins de zèle qui travaillaient à mettre les loups en fuite, et qui employaient divers moyens pour les chasser de la bergerie de Jésus-Christ. C'est ce que faisaient les uns en s'adressant au fidèles par des remontrances, les autres en déclarant une guerre ouverte aux hérétiques qu'ils combattaient, tantôt dans des disputes particulières, et tantôt par des ouvrages publics.

L'un des principaux d'entre ces défenseurs de la vérité était le Bienheureux Evêque Théophile, lequel, comme parle Eusèbe, voulut laisser à la postérité des témoignages de son courage et de son esprit dans un ouvrage qu'il composa contre l'hérésiarque Marcion, et qui se voyait encore du temps de saint Jérôme. Il combattit aussi par ses écrits l'hérésie d'Hermogène qui ne faisait que de naître. L'on avait encore au quatrième siècle de l'église beaucoup d'autres monuments de sa piété, parmi lesquels il y avait des catechèses ou instructions pour les fidèles ; divers petits traités à l'usage de l'église qui étaient fort bien écrits au jugement de saint Jérôme ; et quelques ouvrages sur l'Ecriture-Sainte. Ce Père dit que notre Saint avait rédigé en un corps les paroles des quatre Evangélistes, et que ce travail était une belle preuve de la grandeur de son esprit et de son savoir. C'était sans doute une harmonie ou une concorde de l'Evangile qui semble s'être perdue de bonne heure, ou avoir été fondue dans d'autres ouvrages de même nature par ceux qui sont venus après lui. Saint Jérôme avait lu encore des commentaires sur l'Evangile et sur les proverbes de Salomon qui portaient le nom de notre Saint, et où il ne trouvait pourtant ni l'élégance ni les autres qualités de son style. Cela nous fait juger qu'on lui attribuait dès lors des ouvrages d'autrui, auxquels on était bien aise de faire part de sa réputation. On peut mettre de ce nombre le petit commentaire latin sur les quatre Evangiles que l'on a publié sous son nom

dans la bibliothèque des Pères. Ainsi l'on a raison de croire que de tous les ouvrages dont saint Théophile a été le véritable Père, il ne nous est resté que les trois livres qu'il adressa à Autolyque sur les principes de la religion. Cet homme avait été, ce semble, de ses amis avant sa conversion : il avait de l'esprit, de l'éloquence, beaucoup d'étude, et surtout une grande connaissance de l'histoire. Il voulait savoir et approfondir toutes choses hors la religion chrétienne, contre laquelle il voulait garder le préjugé qu'on lui en avait donné. Il avait écrit même en faveur de son paganisme un traité avec assez d'art, où il reprochait à saint Théophile la religion nouvelle qu'il avait embrassée. Ce fut pour le détromper, et pour défendre en même temps la vérité de la religion et la sainteté des mœurs des Chrétiens, que Théophile entreprit cet ouvrage. Il en serait demeuré au premier livre où il s'était contenté de traiter de la nature de Dieu et de la résurrection, si Autolyque ne l'avait prié lui-même d'en écrire un second, après une conférence qu'ils avaient eue ensemble et dont il était sorti fort satisfait. Le voyant toujours prévenu de la pensée que la religion chrétienne était une pure folie, il s'appliqua à lui faire voir par les histoires mêmes des païens, combien le paganisme était ridicule et insoutenable. Une seconde conférence qu'ils eurent ensuite n'ayant pu encore persuader à Autolyque que le Christianisme ne fût pas une nouveauté, Théophile lui adressa un troisième livre, où il lui fit voir entre autre choses l'antiquité de l'Écriture. Ces trois livres ont reçu l'approbation et les éloges de toutes sortes de personnes, et ils en sont jugés très-dignes. On y trouve seulement quelques termes difficiles à expliquer sur la génération éternelle du Verbe, comme il s'en trouve aussi dans d'autres anciens. Mais on a fait voir qu'il ne laissait point d'être dans la même créance que celle que l'Eglise a depuis expliqué en termes plus clairs et plus précis, lorsqu'il a fallu combattre l'hérésie Arienne. On ne doit pas oublier au reste que saint Théophile est le premier que l'on trouve qui se soit servi du terme de *Trinité* pour marquer les trois Personnes divines.

Il mourut sous le règne de Commode quelque temps après



avoir fini le dernier de ses livres à Autolyque après treize ans d'épiscopat. D'autres lui en donnent vingt-et-un, et si leur sentiment était le véritable, il faudrait ne rapporter sa mort qu'à l'an 188.

## SAINT FAUSTE, SAINT JANVIER, SAINT MARTIAL,

MARTYRS A CORDOUE.

L'empereur Dioclétien avait envoyé à Cordoue, en Espagne, un commissaire nommé Eugène, pour faire exécuter avec sévérité les édits qui obligeaient les Chrétiens à adorer les dieux de l'Empire, et qui les condamnaient à la mort s'ils s'y refusaient. Dès que Fauste, Janvier et Martial, que Prudence appelle les *trois couronnes de Cordoue*, eurent appris l'arrivée d'Eugène et le motif de sa mission, ils n'attendirent pas qu'on les dénonçât. Impatients de rendre témoignage à Jésus-Christ, ils allèrent au-devant de l'envoyé et lui dirent : — Pourquoi persécutez-vous les serviteurs de Dieu ?

Eugène, surpris de cette liberté, s'écria : — O insensés que vous êtes ! savez-vous ce que vous cherchez ? — Nous sommes Chrétiens, répondit Fauste, et nous confessons qu'il n'y a qu'un Dieu, par qui tout a été fait et qui nous a tous créés.

Eugène, adressant alors la parole à tous les trois, ajouta : — Quel désespoir vous unit ainsi pour vous perdre ? — Ce n'est pas le désespoir qui nous conduit, répondit Fauste, si ce n'est peut-être celui de voir que vous contraignez les serviteurs du vrai Dieu à renoncer au culte qu'ils lui doivent. — Eugène, prenant ces paroles pour un outrage commanda qu'on étendit le Saint sur le chevalet.

Pendant qu'il souffrait ce tourment, Janvier lui dit : — C'est pour nous tous, mon cher Fauste, que vous souffrez. — Nous avons été mis sur la terre, répondit Fauste, notre union demeurera éternellement dans le Ciel. — Eugène, entendant ce discours, leur dit : — Vous êtes unis dans votre impiété ; c'est elle qui vous a fait parler si hardiment. — Non, dit Janvier,

ce n'est point l'impiété qui est notre lien, mais la confession du nom de Jésus-Christ.

Eugène, se tournant alors vers Martial, qui était le plus jeune des trois, lui dit : — Voyez-vous quelle est la folie de ces deux hommes qui vous ont attiré dans leur compagnie ? Mon fils, ne vous fiez plus à eux : renoncez à leur société. — J'adore comme eux le Dieu seul immortel qui a fait le ciel et la terre, répondit Martial. — Eugène, irrité de sa fermeté, le fit mettre aussi sur le chevalet. Pendant qu'on l'y appliquait, il dit à Fauste : — Que nous sommes heureux d'être soumis ensemble à des souffrances qui nous obtiendront la même gloire !

— Tourmentez-les, s'écria Eugène, jusqu'à ce qu'ils adorent nos dieux. Les très-saints Empereurs l'ont ordonné. — Il n'y a qu'un seul Dieu, qui a tout créé et qui nous a fait nous-mêmes, répliqua Fauste.

Eugène, que les réponses du Martyr irritaient de plus en plus, commanda successivement qu'on lui coupât le nez, les oreilles, les sourcils, la lèvre d'en bas, et qu'on lui arrachât les dents d'en haut, ce qui fut exécuté. Mais Fauste se réjouissait à chaque membre qu'on lui enlevait, et quand l'ordre d'Eugène eut été rempli, il ne cessa de rendre grâces à Dieu de ce qu'il venait de souffrir.

L'agent de l'empereur avait cru, en faisant endurer tant de maux à Fauste, ébranler Janvier ; mais le voyant ferme dans la confession du nom de Jésus-Christ, il le fit tourmenter comme Fauste. Martial priant Dieu de lui donner le même courage que ses frères, Eugène l'interrogea à son tour ; il répondit : — Jésus-Christ est ma consolation et ma vie ; je le louerai toujours avec la même joie que ceux qui ont confessé son nom au milieu des tourments. Il n'y a qu'un Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, qui mérite nos louanges et nos hommages. — Eugène reconnaissant qu'il ne pouvait rien gagner sur ces Saints, les condamna à être brûlés vifs. Ce qui fut exécuté en l'an 304.

## SAINT ANTONIN,

ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

Antonin, dixième évêque de Marseille, siégeait à la fin du vi<sup>e</sup> siècle. On sait peu de choses de son histoire, mais on a conservé de lui un petit trait. Il racontait que, de son temps, on fit dire beaucoup de prières et célébrer plusieurs Messes pour un Religieux trépassé; et que ce Religieux apparut à un de ses Frères, lui disant qu'il serait longtemps encore retenu en purgatoire; que jusqu'alors il n'avait pu être délivré ni même recevoir aucun soulagement des prières dites à son intention, parce que lui-même, par malheur en son vivant, ayant omis de prier pour ceux qui s'étaient recommandés à lui, toutes les prières faites pour le délivrer étaient appliquées par la justice aux pauvres âmes qu'il avait négligées. Il suppliait donc qu'on redoublât pour lui d'affection, de zèle et de pieux souvenirs. Et quand ses Frères eurent prié avec persévérance, il parut de nouveau pour remercier ceux qui l'avaient tiré du purgatoire.

Saint Antonin, de Marseille, mourut le 13 octobre, vers l'an 580. En 1277, son corps, qui était à Saint-Cannat, fut transféré dans l'église cathédrale.

## SAINT SIMBERT,

ÉVÊQUE D'AUGSBOURG.

Simbert naquit au viii<sup>e</sup> siècle, non loin de Colmar, d'une famille si illustre que ses historiens le disent neveu de Charlemagne. On confia son éducation aux Religieux de Murbach, abbaye célèbre entre Colmar et Mulhouse. Il montra de bonne heure un esprit d'ordre et un vif entraînement à l'étude; il fit de si grands progrès dans les sciences sacrées et profanes, qu'il mérita, à peine majeur, d'être élu Abbé de Murbach. Il dirigea son abbaye pendant huit ou neuf ans, et à la mort de saint Thosson, évêque d'Augsbourg, Charlemagne le tira de son

abbaye pour l'asseoir sur le siège important d'Augsbourg. Cette élévation eut lieu en 778.

Mais le saint Prélat s'était si vivement attaché à son abbaye de Murbach, qu'il en conserva la direction ; et on voit que quinze ans après qu'il fut élevé sur le siège d'Augsbourg, il signait encore : *Simbert, abbé de Murbach, évêque d'Augsbourg*. Il gouvernait donc à la fois son abbaye et son diocèse, et il habitait à Augsbourg ou à Murbach, selon que sa présence était nécessaire dans l'un ou l'autre pays. Toute sa vie il parut animé du zèle le plus ardent pour la gloire de Dieu et pour la sanctification de ses Religieux et de son diocèse.

Il rebâtit pour ainsi dire l'église de Sainte-Afre et d'autres lieux saints, notamment l'abbaye de Fuzen. Il mourut en 807.

On le fête le 13 octobre, que l'on croit être le jour de son passage à la vie éternelle.

## SAINT GÉRAULD,

COMTE D'AURILLAC.

Gérauld naquit à Aurillac, ville de la haute Auvergne, vers l'an 835. Gérauld, comte d'Aurillac, son père, et la comtesse Adaltrude, sa mère, étaient encore plus recommandables par leur piété que par leur noblesse. Ils avaient deux illustres Saints de leur famille, savoir : saint Césaire d'Arles, et saint Irier ou Arédius, et c'était le titre de noblesse dont ils se glorifiaient le plus. Comme le fils devait succéder à la dignité de son père, ils lui firent donner l'éducation accoutumée de la noblesse : c'était d'apprendre assez les lettres pour parcourir le Psautier, puis de conduire les meutes des chiens à la chasse, de tirer de l'arc et de lancer le faucon. Dieu voulut que, pendant longtemps, il fût assez maladif pour ne pouvoir se livrer aux exercices du siècle, mais point assez pour empêcher l'étude. Son père et sa mère résolurent alors de l'appliquer plus particulièrement aux lettres, pour l'engager dans le clergé. Il apprit non seulement le chant, mais encore la grammaire, ce

qui servit beaucoup à aiguiser son esprit naturel. Entré dans l'adolescence, sa santé se fortifia; il devint si agile, qu'il sautait facilement par-dessus un cheval. Il se distinguait dans les exercices militaires, mais il aimait toujours l'étude; l'Écriture sainte lui devint si familière, qu'il y avait peu de clercs qu'il n'y surpassât. Ses parents étant morts, il fut obligé, tout jeune, de gouverner leur domaine en qualité de comte. Il n'en devint pas plus fier, comme tant d'autres. Occupé par devoir des affaires extérieures, son attrait le ramenait toujours à la méditation des choses divines. Doux et pacifique, il aimait mieux souffrir les torts qu'on lui faisait que de s'en venger. Mais on lui représenta que sa débonnairété tournait au détriment de son peuple, qui se voyait exposé aux courses et aux pillages. Il songea dès lors aux moyens de protéger les orphelins et les veuves, et les habitants de la campagne. Toujours facile à pardonner et à faire la paix, il combattit plusieurs fois, et toujours avec succès, les ennemis opiniâtres. Tel était le jeune comte d'Aurillac.

Jaloux de tant de vertu dans un jeune homme, mais surtout de sa grande pureté, l'ennemi de tout bien lui tendit un piège où il faillit se perdre. Le jeune comte ayant un jour arrêté ses regards sur une jeune esclave qui lui appartenait, il fut épris de sa rare beauté : dans le premier mouvement de sa passion, il fit dire à la mère de la fille qu'il viendrait la voir pendant la nuit. Il y alla en effet; mais tout en y allant, il pria Dieu de ne pas le laisser périr tout à fait dans cette tentation. La jeune fille, avec son père, se tenait auprès du feu; car c'était au fort de l'hiver. Le jeune comte la trouva si difforme qu'il crut d'abord que c'était une autre. Ayant su du père que c'était la même, il reconnut un avertissement du Ciel, remonta précipitamment à cheval, remerciant Dieu, et resta toute la nuit exposé au froid rigoureux qu'il faisait, afin de punir et d'éteindre les ardeurs de la concupiscence.

Aussitôt que le jeune comte fut de retour chez lui, il prit des mesures pour s'ôter une occasion si délicate. Pour cela, il affranchit la jeune esclave, ordonna à ses parents de la

marier incessamment; il lui assigna pour dot quelques terres de son domaine. Quelque temps après le comte perdit l'usage des yeux, et demeura aveugle pendant plus d'un an. Il reçut cette affliction comme un châtement par lequel Dieu le punissait des regards criminels qu'il avait jetés sur cette fille.

Gérauld ayant recouvré la vue, fit paraître plus de ferveur et ne s'appliqua plus qu'aux exercices de piété compatibles avec son état. Pour le détacher du roi de France, Guillaume le Débonnaire, duc d'Aquitaine, lui offrit sa sœur en mariage. Le comte d'Aurillac resta fidèle au roi de France, remercia le duc de ses offres si honorables, sans cesser pour cela d'être de ses intimes amis. Il avait formé le dessein de garder le célibat, pour s'adonner avec plus de liberté à la pratique des bonnes œuvres. Comme on lui représentait qu'il devait des successeurs à son illustre famille, il disait qu'il valait mieux mourir sans enfants que d'en laisser de mauvais. Il se rendit particulièrement recommandable par sa charité pour les pauvres, par son amour pour la chasteté et son zèle pour la justice, qui allait quelquefois jusqu'au scrupule. Il fit au moins sept fois le pèlerinage de Rome, pour honorer les tombeaux des saints Apôtres; et il ne s'y présentait jamais les mains vides; car il payait un tribut annuel de tous ses biens à l'église de Saint-Pierre.

Ses aumônes n'avaient point de bornes : il ne renvoyait aucun pauvre; quelquefois il leur faisait dresser des tables, et il se trouvait aux distributions, pour s'assurer de la nourriture qu'on leur donnait, jusqu'à en faire lui-même l'essai. Ses officiers lui tenaient toujours prêt quelque mets à leur servir. Outre les survenants, il en nourrissait régulièrement un certain nombre. Cependant il vivait lui-même très-frugalement. Il ne soupait jamais, se contentant, le soir, encore certains jours d'été, d'une légère collation. A dîner, sa table était bien servie, et il y conviait des personnes doctes et pieuses, avec lesquelles il s'entretenait de la lecture qu'on faisait toujours pendant le repas. Il était d'une taille moyenne, mais très-bien

fait, d'une physionomie gracieuse et d'une conversation qui ne l'était pas moins. Quand quelqu'un des convives portait la plaisanterie un peu trop loin, il le reprenait poliment en plaisantant lui-même. Le reste de la journée s'employait à régler ses affaires, à terminer les différends, instruire ses domestiques, visiter des hôpitaux, lire l'Écriture sainte. Il jeûnait trois fois la semaine; et, s'il arrivait une fête le jour de son jeûne, il le transférait à un autre, et anticipait le samedi celui du dimanche. Il ne portait point de soie ni d'étoffes précieuses en quelque occasion que ce fût; ses habits étaient toujours simples et modestes.

Voici quelques traits détachés de sa vie. Un jour qu'il revenait de Rome, il campait près de Pavie. Des marchands de Venise vinrent lui offrir des étoffes précieuses. Il leur répondit qu'il avait déjà fait ses emplettes à Rome, mais qu'il serait bien aise de savoir d'eux s'il avait fait un bon marché. Parmi les étoffes qu'il leur montra, il s'en trouva une dont un des marchands dit qu'elle se vendrait bien plus cher à Constantinople. Aussitôt le pieux comte en eut du scrupule, et pria un de ses amis de compter au marchand de Rome le surplus du prix évalué par le marchand de Venise.

Dans le même voyage, ses gens découvrirent un de ses esclaves qui s'était enfui de son service depuis plusieurs années et qui passait dans son nouveau pays pour un personnage considérable. Ils le lui amenèrent pâle et tremblant. Gérauld l'ayant interrogé en particulier et su de lui qu'il tenait une position honorable, lui dit : Je ne veux pas non plus vous dés honorer; et il défendit à tous ses gens de faire connaître à quiconque ce fût ce qu'il avait été dans son pays. En même temps, à la vue de tous ses voisins, il lui fit quelques présents et lui donna une place distinguée à sa table.

Une autre fois, traversant la campagne, il aperçoit une femme qui conduisait la charrue. Il s'approche d'elle et lui demande pourquoi elle fait l'ouvrage d'un homme. Elle répond que c'est par nécessité, attendu que depuis longtemps son mari est malade et que le temps des semailles est passé. Aussitôt il

lui donne de l'argent pour mettre un homme à sa place, jusqu'à la fin des travaux.

Ses domestiques lui préparèrent un jour son repas sous le cerisier d'un paysan. Comme les cerises étaient mûres, ils cassèrent les branches inférieures. Le paysan s'en plaignit, et le comte lui en paya le prix et au delà. Dans un voyage, il aperçut ses domestiques qui mangeaient des pois, après avoir traversé le champ d'un paysan qui faisait la moisson. Aussitôt il lance son cheval et demande à cet homme si ses gens lui avaient pris quelque chose. Non, seigneur, dit le paysan, c'est moi qui le leur ai donné. Que Dieu vous le rende, répliqua Gérald. Une autre fois, il rencontra des paysans qui quittaient ses domaines pour s'en aller dans une autre province. Il leur en demanda le motif. Ils lui donnèrent pour raison qu'il leur avait fait du tort, tandis qu'il leur avait fait du bien. Les soldats de son escorte l'engageaient à les faire battre et à les renvoyer dans leurs chaumières. Mais lui, se souvenant qu'ils avaient avec lui le même maître au Ciel, leur permit d'aller s'établir où ils jugeraient le mieux.

Sa justice à l'égard des coupables était accompagnée de miséricorde. Des brigands infestaient une forêt, et, de là, détroussaient les passants, les tuant même quelquefois. Gérald envoya une troupe de soldats, qui saisirent les brigands et avec eux un paysan qui se trouvait parmi eux sans le vouloir. Les soldats, craignant que Gérald ne leur fit grâce, leur crevèrent à tous les yeux, le paysan compris. Longtemps après, le comte ayant appris que ce malheureux n'était pas des complices, eut un grand regret de son accident, et ayant su qu'il s'était retiré au pays de Toulouse, il lui envoya demander pardon, avec cent pièces d'argent.

Un jour on lui présenta deux criminels chargés de chaînes. Les accusateurs demandaient qu'ils fussent pendus sur-le-champ. Le pieux comte, qui cherchait à leur sauver la vie, dit aux accusateurs : Eh bien ! s'ils doivent mourir, donnons-leur d'abord à manger, suivant le proverbe. Et il leur fit donner à manger et à boire, après les avoir déliés de leurs chaînes,



Quand ils furent ainsi restaurés, il leur donna son couteau, en disant : Allez vous-mêmes dans la forêt voisine, cherchez les harts avec lesquelles vous devez être pendus. Ils y entrèrent et échappèrent ainsi à la mort ; car les assistants, voyant la pensée du comte, n'osèrent les poursuivre. En général, le bon Gérauld, ainsi qu'on l'appelait communément, ne punissait que les malfaiteurs d'habitude et de profession ; pour les autres il leur faisait volontiers grâce. Quant aux incursions du dehors, il y mit si bon ordre par sa vigilance, par ses victoires, par sa clémence et sa générosité envers les vaincus, mais surtout par la renommée de sa justice et de sa sainteté, que la paix régna dans toutes ses terres, et qu'il n'y avait pas même de commandants dans ses châteaux, excepté dans un qui était l'écart des autres et entouré de mauvais voisins.

Tels étaient dans ces siècles si décriés, la vie et le gouvernement du comte d'Aurillac. Avec tout cela, il ne croyait jamais en faire assez pour Dieu, parmi le tracas des affaires qui lui attirait sa charge, et il voulut renoncer à tout pour embrasser la vie monastique. Mais, comme il se défiait de ses lumières, il appela son ami saint Gausbert, Evêque de Cahors, avec quelques autres personnages distingués, et leur dit en confidence : Qu'il était dégoûté de la vie présente, qu'il désirait prendre l'habit de religion, qu'il voulait aller à Rome et léguer ses domaines par testament au Bienheureux Pierre, Prince des Apôtres. La chose ayant été mûrement examinée, saint Gausbert lui représenta qu'il pouvait consacrer ses biens à saint Pierre comme il lui plairait, mais qu'il rendrait plus de service à la religion en continuant de vivre dans le monde de la manière édifiante dont il y vivait ; que son exemple y serait plus efficace, et qu'un seigneur qui fait un si bon usage de son autorité, mérite plus et peut procurer bien plus de gloire à Dieu que le solitaire le plus austère.

Gérauld déféra à ce sage conseil ; mais, sans quitter le monde, il trouva le moyen d'observer presque toutes les pratiques de la vie monastique, s'adonnant au jeûne et à la prière et récitant tous les jours le Psautier. Il ne lui manquait qu'

l'habit de moine : il tâcha d'y suppléer. Il s'habilla modestement, et se fit faire à la tête une petite couronne, qu'il avait soin de cacher de ses autres cheveux. Pour la barbe, il ne se la rasa point entièrement comme les Moines, mais il la portait moins longue que les laïques. Il ne voulut plus même porter l'épée, se contentant, quand il sortait, de la faire porter devant lui. Enfin, pour se faire une retraite où il pût de temps en temps se dérober aux affaires, il fit bâtir un monastère à Aurillac. Mais il avait une si grande idée de la perfection religieuse, qu'il eut peine à trouver des Moines assez fervents à son gré, pour les y mettre. Il disait qu'un Moine parfait est semblable aux Anges fidèles, et un mauvais Moine, semblable aux Anges apostats. Il fit, de son vivant et malgré lui, un grand nombre de miracles ; l'eau dont il se lavait les mains, et que ses domestiques procuraient en cachette aux malades, rendit la vue, entre autres, à sept aveugles, dont il est parlé dans sa vie.

Le comte Gérald lui-même perdit encore l'usage des yeux plusieurs années avant sa mort, et il profita de cette affliction pour s'y préparer par un renouvellement de ferveur. Dans le cours de sa vie, il avait affranchi un grand nombre de ses esclaves ; mais plusieurs aimèrent mieux rester à son service que d'accepter la liberté. Dans son testament, il donna encore la liberté à cent autres, et légua ses plus belles terres à son monastère d'Aurillac, autour duquel s'est formée depuis la ville du même nom. Dès qu'il sentit sa fin approcher, il fit prier Amblard, ou plutôt Adalard, évêque de Clermont, de se rendre auprès de lui ; car Aurillac était alors du diocèse de Clermont.

Durant le cours de sa maladie, Gérald se faisait porter tous les jours à l'église, où il entendait d'abord la messe du jour, après quoi il s'en faisait dire une des morts. Le vendredi matin, treizième d'octobre, s'étant trouvé mal, il fit faire l'office dans sa chambre par ses chapelains ; quand on eut chanté complies, il fit sur lui le signe de la croix et dit ces paroles de la recommandation de l'âme, qu'il avait souvent à la bou-

che : *Subvenite Sancti Dei* ; puis il ferma les yeux et demeura dans le silence : on crut qu'il allait expirer. Ainsi on appela avec empressement l'Evêque Adalard pour l'assister, tandis qu'un prêtre était allé vite dire la Messe, afin de le communier, ce qui marque qu'on ne gardait pas en ce lieu d'Hosties consacrées pour le viatique du mourant, comme on l'avait ordonné tant de fois.

Quand le prêtre eut achevé la Messe, on apporta le saint Viatique au malade, qui paraissait déjà mort ; mais dès qu'on lui parla, il ouvrit les yeux, le reçut avec de grands sentiments de piété et expira doucement fort peu de temps après. Il mourut ainsi à Cézenac, le vendredi treizième d'octobre, ce qui convient à l'an 909. Son corps fut reporté à Aurillac, ainsi qu'il l'avait ordonné, et enterré proche de l'autel de saint Pierre, dans l'église de son monastère. Dieu avait fait éclater la vertu de son serviteur, tandis qu'il vécut, par un grand nombre de miracles ; ceux qui continuèrent de s'opérer par son intercession, après sa mort, rendirent son culte et son tombeau célèbres. La vie de saint Gérauld a été écrite en quatre livres par saint Odon, abbé de Cluny, sur les dépositions de ceux qui avaient vécu avec le saint Comte. L'ouvrage est adressé à Aimon, abbé de Saint-Martial de Limoges, frère de Turpion, évêque de cette ville. Le monastère d'Aurillac a subsisté jusque dans ces derniers temps. (ROHRBACHER.)

### SAINT COLMAN,

MARTYR.

Colman, prince du sang des rois d'Écosse, vit son nom (Columbanus) altéré en Autriche où ses reliques sont vénérées. Il vivait au xi<sup>e</sup> siècle.

Comme il traversait en pèlerin la Basse Autriche pour se rendre à Jérusalem, le gouverneur de la contrée, qui était un scélérat, arrêta le prince écossais, le pilla et le fit pendre, en disant que c'était un espion.

Mais Dieu manifesta son innocence par des miracles. Plu-

sieurs malades furent guéris au seul attouchement de son corps resté au gibet. Dès lors on l'en détacha ; et en l'an 1015 il fut transporté à la célèbre abbaye de Melck sur le Danube.

Saint Colman fut martyrisé en l'an 1012. La tradition rapporte que l'osier dont on s'était servi pour l'étrangler, se couvrit de feuillage.

## LE BIENHEUREUX RÉGIMBAUD,

ÉVÊQUE DE SPIRE.

L'an 1012, Bruno, évêque d'Augsbourg, voyant que le clergé de l'église Collégiale de Sainte-Afre s'était trop relâché de la sévérité de la discipline à laquelle il avait été astreint autrefois, le fit remplacer par douze Bénédictins qu'il fit venir du monastère de Tégernsée, et il convertit ainsi cette église en une abbaye, dont Régimbaud eut la direction. Par ses soins et le zèle de ce saint Abbé, le couvent de Sainte-Afre devint un des plus fervents et des plus réguliers de cette contrée. L'empereur Henri II, informé des heureux fruits de son administration, voulut en rendre participantes plusieurs autres abbayes, qui étaient aussi déchues de leur première ferveur. Il l'envoya dans cette intention à Eberberg, en Bavière, et à Lorches, dans le Rhingaw, et partout le Bienheureux Régimbaud eut la consolation de trouver des Religieux empressés à reprendre le joug de la discipline, la sévérité de la Règle de saint Benoît, et toutes les saintes pratiques qui avaient distingué les premiers fondateurs de ces monastères.

Mais Dieu appelait le Bienheureux Régimbaud à rendre de plus grands services encore à son Église. En 1033 le Siège de Spire étant devenu vacant par la mort de l'Évêque Conrad II, le pieux Abbé fut élu pour lui succéder. Son administration, beaucoup trop courte pour le bonheur de son troupeau, fut une époque de renaissance pour la piété du Clergé et des fidèles. Il était le père, l'ami, l'appui de tous les prêtres ; il savait les consoler, les encourager, les aider à supporter les peines et les fatigues attachées à l'exercice du saint minis-

tère ; il se regardait comme l'un d'eux et se croyait responsable du succès de leurs propres travaux. C'est pourquoi il ne cessait de les appeler auprès de lui, de les éclairer et de les instruire. Il aurait voulu se trouver continuellement avec chacun d'eux, et avoir sa part dans leurs consolations comme dans leurs peines.

Ce saint Prélat mourut le 13 octobre 1039. Son nom se lit dans le Martyrologe de Bucelin.

LES SEPT FRÈRES MINEURS, SAINT ANGE,  
SAINT DANIEL, SAINT DONULE, SAINT HUGOLIN, SAINT  
LÉON, SAINT NICOLAS, SAINT SAMUEL,

MARTYRS AU MAROC.

Ces enfants dévoués de saint François d'Assise, s'embarquèrent en 1221 pour le royaume de Fez en Afrique, où ils voulaient annoncer aux sectateurs de Mahomet la Foi de Jésus-Christ. Daniel était leur chef. Ils arrivèrent à Ceuta et prêchèrent dans les faubourgs où il y avait plusieurs Chrétiens. Ils y restèrent trois jours, puis ils entrèrent dans la ville qui n'était peuplée que de musulmans. Ils n'eurent pas plus tôt annoncé Jésus-Christ et démasqué Mahomet que la foule furieuse se jeta sur eux. On leur fit mille outrages, et on les entraîna devant le prince de la ville, qui s'appelait aussi Mahomet. Le roi, les prenant pour des fous, les fit conduire au gouverneur de la ville, qui les interrogea et ne voulut pas écouter leurs discours. Il les renvoya donc au roi qui, les ayant interrogés à son tour et les voyant fermes dans leur doctrine, les condamna à mourir. Ils furent décapités le 10 octobre 1221 ; mais l'Église célèbre leur fête, le 13 de ce même mois.

## LE VÉNÉRABLE JOSEPH RACLOT,

CONFESSEUR DE LA ROI.

Le jeudi 13 octobre 1854, eut lieu, dans la paroisse de Thivet, diocèse de Langres, la translation des restes de Jean-Baptiste-Joseph Raclot, ancien curé de cette paroisse, décapité pour la foi à Mirecourt (Vosges), le 8 février 1794. Voici un trait qui expliquera le sentiment de vénération que les populations de Thivet et de Mirecourt ont toujours conservé pour la mémoire de ce saint prêtre.

Lorsque Raclot allait au supplice, une femme qui se faisait un plaisir d'insulter les prêtres, et qui, dit-on, aurait bu de leur sang, accourut sur son passage en disant :

— Voyons si celui-ci parlera. Et elle l'injurait.

Raclot, la regardant *d'un air indéfinissable*, comme elle le dit plus tard, lui répondit :

— Oh ! priez pour moi, madame.

— Qui, moi, prier pour toi, reprit-elle.

— Oui, madame, dites donc seulement un *Ave Maria* pour mon âme, qui va paraître devant Dieu.

— Oui, oui, dit-elle, je le dirai.

Elle ne l'eut pas plus tôt dit, que la voilà toute changée. Elle joignit les mains et le suivit, priant et gémissant, jusqu'à l'échafaud. Depuis ce temps elle vécut chrétiennement. Elle faisait tous les ans le pèlerinage de Notre-Dame-des-Ermites, allant à pied et mendiant par pénitence, car elle était à son aise.

Ceci est encore aujourd'hui de notoriété publique à Mirecourt ; car c'est le digne curé actuel de la ville qui a administré à cette femme, il y a bien peu d'années, les derniers Sacraments.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

*A Bruxelles*, dédicace du grand hôpital de Saint-Jean en l'honneur de la très-sainte Vierge, l'an 1131.

Ce fut le Pape Innocent II qui en ce jour dédia l'hôpital de Saint-Jean à Bruxelles en l'honneur de la très-sainte Vierge, des Apôtres saint Pierre et saint Paul, du premier Martyr saint Étienne, des saints Confesseurs, et des saints Médard et Gildard. Cette dédicace se célèbre tous les ans avec beaucoup de solennité et un grand concours de peuples. Cet hôpital avait été fondé par Godefroi Barbat, duc de Lorraine et du Brabant, vers l'an 1130. Il devint ensuite le monastère de sainte Gertrude, qui était situé près de l'église de Sainte-Gudule.

A Paris, dédicace de l'église des Célestins sous le titre de l'Annonciation de la très-sainte Vierge vers l'an 1370, par Guillaume de Melun, archevêque de Sens, qui fit présent d'une image de saint Pierre en argent.

#### MARTYROLOGE ROMAIN <sup>1</sup>.

En Angleterre, saint Édouard, roi, qui mourut le 5 janvier, et dont on célèbre la fête en ce jour, qui est celui de la translation de son corps.

A Troade, ville de l'Asie Mineure, saint Carpus, disciple de l'Apôtre saint Paul.

A Cordoue, la fête des saints Martyrs Fauste, Janvier et

1

TERTIO IDUS OCTOBRIS.

In Anglia sancti Eduardi Regis, qui Nonis Januarii defunctus, hac die potissimum colitur ob ejus corporis translationem. — Apud Troadem Asiæ minoris urbem natalis sancti Carpi Discipuli beati Pauli Apostoli. — Cordubæ in Hispania natalis sanctorum Martyrum Fausti, Januarii et Martialis, qui primo equulei pœna cruciati, deinde superciliis rasis, dentibus evulsis, auribus quoque et naribus præcis, ignis passione martyrium consummarunt. — Thessalonice sancti Florentii Martyris, qui post varia tormenta igne combustus est. — In Austria sancti Colmanni Martyris. — Apud Septam in Mauritania Tingitana passio sanctorum septem Martyrum Ordinis Fratrum Minorum, Danielis, Samuelis, Angeli, Domni, Leonis, Nicolai et Hugolini : qui ob Evangelii præcationem et Mahumeticæ sectæ confutationem, a Sarracenis contumelias, vincula et flagella perpassi, demum capitibus abscissis, martyrii palmam adepti sunt. — Antiochiæ sancti Theophili Episcopi, qui sextus post beatum Petrum Apostolum ejusdem Ecclesiæ Pontificatum tenuit. — Turonis sancti Venantii Abbatis et Confessoris. — Apud Sublacum in Latio sanctæ Chelidonie Virginis.

Martial, qui, d'abord tourmentés sur le chevalet, eurent ensuite les sourcils rasés, les dents arrachées, les oreilles et le nez coupés, et consommèrent enfin leur martyre dans le supplice du feu.

A Thessalonique, saint Florent, martyr, qui, après divers tourments, fut consommé par le feu.

En Autriche, saint Colman, martyr.

A Ceuta, dans le royaume de Fez en-Mauritanie, le martyr de sept Religieux de l'Ordre des Frères Mineurs, Daniel, Samuel, Ange, Domne, Léon, Nicolas et Hugolin, qui, pour avoir prêché l'Évangile et combattu la secte de Mahomet, souffrirent de la part des Sarrasins toutes sortes d'outrages, furent mis aux fers et flagellés cruellement : enfin, ayant été décapités, ils remportèrent la palme du martyre.

A Antioche, saint Théophile, qui fut le sixième Évêque de cette église, après l'Apôtre saint Pierre.

A Tours, saint Vincent, abbé et confesseur.

A Subiaco dans la Campagne de Rome, sainte Chélidoine, vierge.

#### **Additions des autres Martyrologes.**

Saint Pierre, évêque de Brague.

Saint Gérard, abbé.

Saint Lupenel, prêtre de Trèves.

Saint Rémo (Romulus) évêque de Gênes, au v<sup>e</sup> siècle.

Sainte Procle, vierge martyre près de Gannat, en Auvergne.

Saint Marc, évêque de Troja, dans la Capitanate.

Sainte Finsèque ou Finsèche, vierge du y<sup>e</sup> siècle, honorée en Irlande.

Saint Louveins, curé près de Coblentz en 370

Saint Marcel, S. Adrien et leurs compagnons, martyrs à Chalcédoine.

Saint Léobon, solitaire, honoré à Saligny, en Limousin.



Saint Luc, abbé de Carbone dans la Basilicate au x<sup>e</sup> siècle, honoré au diocèse de Naples.

S. Gerbrand, abbé de l'Ordre de Citeaux dans la Frise, mort en 1218.

Sainte Frudoque, vierge honorée en Écosse.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Nicolas Barthélémi, curé à Longchamp près Neufchâteau au diocèse de Toul, condamné à mort le 13 octobre 1793, comme complice de la conspiration qu'on attribuait à Marie-Antoinette, guillotiné à Paris le 13 octobre 1793.

Martial Godez, Capucin prêtre, n'ayant prêté aucun serment révolutionnaire, guillotiné à Valenciennes, le 13 octobre 1794, à l'âge de 36 ans.

Alexis Jean Vallée, curé au diocèse de Vannes, pour refus de serments révolutionnaires, déporté à la Guyane, mort dans l'affreux désert de Konanama le 13 octobre 1797.

Jean-Baptiste Nicolas Henri, prébendé et musicien de la cathédrale de Nancy, ayant refusé les serments schismatiques, déporté et mort à Rochefort le 13 octobre 1794, à 43 ans.

Éloi Hureau, Frère convers des Cordeliers de Raon-l'Étape en Lorraine, déporté comme le précédent et mort à Rochefort, le 13 août 1794.

Dom Larivière, Bénédictin du diocèse de Cambrai, sorti de France pour éviter les serments révolutionnaires, puis y rentra en 1793, croyant les esprits calmés, et fut guillotiné à Valenciennes, comme émigré rentré, le même jour 13 octobre 1794.

Le Révérend Père Hubert Pavot, Récollet du diocèse de Cambrai, sorti de France pareillement, puis rentra à Valenciennes, et fut guillotiné comme émigré rentré le 13 octobre 1794, à 32 ans.

Louis Ledivelek, prêtre de Vannes, refusa le serment civil

et s'éloigna. Puis en 1798 il revint à Vannes, fut empoigné et déporté à Cayenne, où il mourut dans le désert de Konanama le 13 octobre suivant à Konanama, âgé de 62 ans.

Segrein (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Chartres, refusa les serments schismatiques et fut déporté à Cayenne où il mourut dans le désert pestilentiel de Konanama le 13 octobre 1798, à 48 ans.

## QUATORZIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Calliste, pape et martyr. — Sainte Fortunata, vierge et martyr. — Saint Gaudence, évêque de Rimini, martyr. — Saint Donatien, évêque de Reims et patron de Bruges. — Sainte Menchould, vierge. — Saint Fortunat, évêque de Todi. — Sainte Angradème, vierge. — Saint Cosmas, évêque de Majuma. — Saint Burckard, premier évêque de Wurtzbourg. — Saint Rothad, évêque de Cambrai. — Sainte Honorée la Bretonne. — Saint Dominique l'encuirassé. — La Bienheureuse Magdeleine Panatiéri, vierge, du Tiers-Ordre de saint Dominique. — La Vénérable Berthe de Hassel. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINT CALLISTE,

PAPE ET MARTYR.

Le nom de saint Calliste est devenu célèbre par le cimetière qu'il agrandit, dans lequel on enterra un si grand nombre de martyrs, et qui était le plus renommé de tous ceux que l'on voit autour de Rome. Il était romain de naissance, et succéda au Pape saint Zéphirin le 2 août 217 ou 218. Il gouverna l'Église cinq ans et deux mois, selon les plus anciens pontificaux écrits d'après les registres de l'Église romaine, comme l'ont montré Henschénius, Papebroch et Moretti.

L'empereur Antonin Caracalla ayant été massacré, Macrin prit la pourpre le 8 avril 217. Deux ans après, Macrin fut tué dans la Bithynie, et l'empire passa à Héliogabale. Ce prince, que ses vices et ses crimes ont rendu l'exécration du genre humain, périt de mort violente le 11 mars 222. Il n'avait cependant point persécuté les Chrétiens. Alexandre Sévère, son cousin germain, lui succéda. C'est un des meilleurs princes qui aient jamais gouverné l'Empire Romain. Il remédia, autant qu'il lui fut possible, aux abus introduits par son prédécesseur. En faisant payer régulièrement les soldats, il sut les contenir dans

le devoir : par-là s'éteignit l'esprit de révolte dont ils étaient animés depuis longtemps. Il se conduisit d'après ces deux maximes qu'il avait empruntées des chrétiens : « Faites à tous les hommes, ce que vous voulez que les autres vous fassent. Les emplois doivent être donnés aux plus dignes. » Il voulait surtout que le peuple fût consulté sur le choix des magistrats, parce qu'il y était principalement intéressé. Il estimait les Chrétiens, et il fit mettre dans son oratoire les images de Jésus-Christ et d'Abraham, avec celles d'Orphée et d'Apollonius de Thyane. Il honorait Calliste, et il admirait la prudence avec laquelle il choisissait ceux d'entre les Chrétiens qu'il élevait au Sacerdoce. Souvent il proposait son exemple aux officiers et au peuple, lorsqu'il s'agissait de l'élection des magistrats civils. Ce fut sous son règne que les Chrétiens commencèrent à bâtir des églises, qui furent détruites sous les persécutions suivantes. On lit dans l'historien de sa vie, qu'un païen voulant convertir en cabaret un Oratoire des Chrétiens, il l'adjugea à l'Évêque de Rome, en disant qu'il valait mieux le consacrer au culte de la divinité, que d'en faire un lieu de débauche.

Calliste opposait le jeûne et les larmes aux désordres et aux folles joies des idolâtres, et il mettait tout en œuvre pour accroître le royaume de Jésus-Christ. Les pontificaux lui attribuent un décret qui ordonne le jeûne des quatre-temps, et qui est confirmé par les anciens sacramentaires, ainsi que par d'autres monuments. Ses travaux apostoliques furent récompensés par la couronne du martyr le 12 octobre 222. Sa fête est marquée en ce jour dans l'ancien Martyrologe de Lucques publié par Florentinius. Le calendrier de Libère le met dans le catalogue des Martyrs.

On enterra le saint Pape le 14 octobre, sur la voie Aurélienne, dans le cimetière de Calépode, martyr que l'Église honore le 10 mai. Nous apprenons des Martyrologes de Bède, d'Adon, d'Usuard, et de celui du cardinal Ottoboni, que Calépode, prêtre rempli de zèle, était attaché au service de l'Église romaine sous le pontificat de Calliste, et qu'ayant baptisé un grand

nombre de païens illustres, il fut martyrisé avec plusieurs autres fidèles. Calliste, qui prit soin de sa sépulture, fut enterré à côté de lui peu de temps après.

Quoique Alexandre n'ait jamais persécuté les Chrétiens, on n'en peut pas dire autant des principaux magistrats qui vivaient alors ; ils étaient les ennemis déclarés du Christianisme, qu'ils regardaient comme une innovation dans l'État. Ulpien, au rapport de Lactance, portait aux fidèles une haine si implacable, que dans un ouvrage où il traitait de l'office du proconsul, il ramassa tous les édits et toutes les lois qu'on avait portés contre eux sous les règnes précédents, afin d'exciter les gouverneurs à les opprimer dans leur province. Etant devenu lui-même préfet du prétoire, il ne pouvait manquer de faire usage du pouvoir que lui donnait sa place, et il profitait sans doute des occasions que lui fournissaient les plaintes portées contre la religion Chrétienne : de là ce grand nombre de Martyrs qui souffrirent sous Alexandre. Quant à saint Calliste, il paraît par ses actes qu'il fut mis à mort dans une émeute populaire ; il y en eut plusieurs sous Alexandre, et ce fut dans une que les gardes prétoriennes massacrèrent Ulpien leur propre préfet.

Le Pape Paul I<sup>er</sup>, et ses successeurs, voyant le cimetière sans murailles et abandonnés depuis les dévastations des barbares, en retirèrent les corps des plus illustres Martyrs, et les firent porter dans les principales églises de la ville. Ceux de saint Calliste et de saint Caléopode furent transférés dans l'église de Sainte-Marie au-delà du Tibre.

Vers l'an 854, le comte Everard obtint le corps de saint Calliste, du Pape Léon IV, et le mit dans l'abbaye qu'il avait fondée à Cisoïn ou Chisoing, à quatre lieues de Tournay, et ce fut pour cela qu'on dédia l'église de ce monastère sous l'invocation du saint Pape. Ces particularités se trouvent dans une lettre que Foulques, archevêque de Reims, écrivit au Pape Formose en 890. La crainte des Normands fit transporter depuis à Reims les reliques de saint Calliste. On dit qu'il s'en conserve une portion dans l'église de Sainte-Marie-Trastevere,

à Rome. On assure la même chose d'une portion des Reliques de saint Calépode. (GODESCARD.)

## SAINTE FORTUNATA,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Fortunata, vierge de Césarée, en Palestine, était la sœur des saints Carpon, Evariste et Priscien. Elle fut arrêtée avant eux, dans la persécution de Dioclétien, et sommée de renier sa foi en Jésus-Christ. Comme elle l'affirmait d'un cœur ferme, on l'étendit sur le chevalet, on la battit de verges ; puis la voyant inébranlable, on la livra aux flammes qui se retiraient devant elle, alors on la livra aux bêtes qui ne s'irritèrent pas. Les confecteurs furent obligés de la tuer. Son corps fut acheté par des Chrétiens, emporté à Pouzzoles, et peu après transporté à Naples, où la Sainte est fêtée le 14 octobre.

## SAINT GAUDENCE,

ÉVÊQUE DE RIMINI, MARTYR.

Ce Saint eut la douleur de voir l'arianisme s'étendre dans son diocèse. En 359, protégés par l'empereur Constance, fils indigne de Constantin le Grand, les ariens l'emportèrent par surprise, et par force dans le Concile de Rimini. Gaudence, gémissant de voir sa ville souillée par l'arianisme, s'imposa le devoir d'assister à ce Concile et d'y combattre l'erreur. Mais les ariens y étaient les maîtres, le gouverneur de la province étant lui-même arien, lorsque les actes de ce Concile furent rédigés, on les fit signer par les assistants. Quand on les présenta à saint Gaudence, il les prit et les déchira. Les ariens aussitôt, soutenus par le gouverneur, se jetèrent sur le saint Évêque et le massacrèrent. Ce martyre eut lieu le 14 octobre de l'an 359.

## SAINT DONATIEN,

ÉVÊQUE DE REIMS ET PATRON DE BRUGES.

On ne sait rien des actions de saint Donatien, que l'on croit avoir été le septième ou le huitième Évêque de la ville de Reims. On croit qu'il vécut après le milieu du iv<sup>e</sup> siècle, et qu'il mourut avant le commencement du v<sup>e</sup>, vers l'an 389. On le place selon Flodoard entre saint Maternien et saint Vivence. L'on ajoute qu'il fut enterré dans l'église de Saint-Agricole, qui a depuis porté le nom de saint Nicaise, martyr, l'un de ses successeurs.

Mais ce qui a fait connaître principalement saint Donatien dans l'Église, et qui a contribué ce semble à rendre sa mémoire plus célèbre que celle de plusieurs autres saints Évêques de Reims, a été la translation que l'on fit de son corps en Flandres au ix<sup>e</sup> siècle. On ne convient pas bien de l'année où elle arriva : ceux qui la mettent sous l'Archevêque Ebbes estiment qu'elle se fit vers l'an 838 du temps de Louis le Débonnaire. Mais on croit avec beaucoup plus d'apparence que cette translation se fit sous l'Archevêque Hincmar du temps de Charles le Chauve, puisque Baudoin surnommé de Fer, marquis de Flandres à qui l'on fit ce présent ne parut qu'après la mort d'Ebbes, que l'on met ordinairement à l'an 855.

Suivant la relation historique qu'on en trouve dans le recueil de Surius, ce fut l'an 863 que les Reliques de saint Donatien furent données à Baudoin, comme un gage de l'amitié et de la protection du roi de France, après que Charles le Chauve son beau-père lui eut accordé la Flandre en fief de la couronne, sous le titre de Forestier et de Marquis, pour garder les limites du royaume de France contre les Normands-Danois et les autres barbares, et pour y faire prêcher l'Évangile dans les endroits où l'on ne connaissait pas encore Jésus-Christ. Baudoin ayant reçu les Reliques avec beaucoup de respect, les fit déposer d'abord à Turholt dans le monastère du lieu. Mais peu de temps après il les fit transporter à Bruges,

qui a été depuis la seconde ville de Flandres. Beaudoin fit mettre le corps saint dans la petite église de la sainte Vierge, qui fut depuis nommée de saint Donatien, et érigée en cathédrale, lorsqu'en 1559 Philippe II fit créer de nouveaux évêchés dans les Pays-Bas.

Saint Donatien est ainsi devenu le patron de la ville et du diocèse de Bruges, et les Flamands-Teutons qui l'appellent vulgairement saint *Donaes* l'honorent comme le protecteur ou le Saint tutélaire de la côte maritime. Sa principale fête se célèbre le 14 octobre, que l'on pense être le jour de sa mort. Celles de ses différentes translations se font le 24 mai, le 30 août, et même encore le 6 janvier.

### SAINTE MENEHOULD,

VIERGE.

Sainte Menchilde, vulgairement appelée sainte Menehould, naquit dans le Perthois, qui fait aujourd'hui le département de la Marne ; elle vit le jour vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle. On ne connaît guère que de nom Sigmar, son père. Un vertueux prêtre, nommé Eugène, l'éleva très-saintement, ainsi que ses sœurs, au nombre de six. Résolues à n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ, elles reçurent toutes le voile des mains de saint Alpin, évêque de Châlons. Elles demeurèrent dans la maison paternelle, jusqu'au temps où leur mère, héritant d'une petite maison de campagne, s'y retira avec elles. Quelques années après, la pieuse femme, avant fait le pèlerinage de Rome, visita à son retour le monastère d'Agaune et en rapporta des Reliques de saint Maurice. Elle bâtit, sous son invocation, une petite chapelle, où un peu plus tard elle fut enterrée.

Les sœurs de sainte Menehould, qui moururent avant elles, menèrent toutes une vie sainte dans la solitude. Sainte Lintrude ou Lindru est honorée le 22 septembre. Son corps fut emporté à l'abbaye de Corbie. Saint Hoilde, appelée encore Othilde, Hilde, et vulgairement sainte Hou, est fêtée le 30



avril. Les comtes de Champagne obtinrent ses Reliques, dont ils enrichirent la ville de Troyes, en 1159. Sainte Pusinne, qui se retira en Picardie, est honorée le 23 avril. Ses trois autres sœurs étaient sainte Ama ou Amée, sainte Libérie et sainte Francule.

Une partie de Reliques de sainte Menehould est révéree dans la petite ville qui porte son nom.

### SAINT FORTUNAT,

ÉVÊQUE DE TODI.

Saint Grégoire le Grand cite ce saint Évêque, comme ayant eu un très-grand pouvoir pour expulser les esprits immondes; ce qui atteste que son âme aimait la pureté et la chasteté. Il siégeait à Todi, sous le règne de Justinien, et dans les jours où Totila dévastait l'Italie. Ce barbare, qui avait pourtant le germe de quelques vertus, apprenant que ses troupes assiégeaient Todi, courut délivrer cette ville, parce qu'il admirait le mérite et les vertus de son Évêque. Nous ignorons l'époque de la mort de saint Fortunat.

En 969 les Reliques de ce Saint ont été transportées en France par l'empereur Othon-le-Grand.

### SAINTE ANGADRÈME,

VIERGE.

Angadrème était fille de Robert, garde du sceau de Clotaire III. Elle eut le bonheur de connaître et d'aimer Jésus-Christ dès son bas âge, et de concevoir une grande aversion pour toutes les vanités du siècle; ce qui lui inspira la résolution de consacrer à Dieu sa virginité. Robert, son père, ne sachant point ses dispositions, la promit à un puissant seigneur du Vexin, nommé Siwin, qui la lui demandait pour son fils Ansbert. Le jeune homme, dès son enfance, ayant été conduit par le même esprit qu'Angadrème, n'avait pas moins d'éloignements qu'elle pour le mariage. L'un et l'autre néanmoins,

comprenant le respect et l'obéissance qu'ils devaient à l'autorité paternelle, n'osaient d'abord froisser la volonté de leurs parents. On prit jour pour leur première entrevue. Laissés seuls un moment, ils se communiquèrent leurs pensées et leurs résolutions, et convinrent de demander à Dieu que, si sa volonté était de les unir par le mariage, il lui plût de préserver leur cœur de l'amour des créatures. Angadrème offrit encore au Seigneur le désir qu'elle avait de ne vivre que pour lui, et le conjura de vouloir effacer en elle ce qui pouvait attirer les yeux des hommes. Dieu eut égard à l'ardeur de sa prière : elle fut attaquée d'une maladie dangereuse dont il lui resta une grande difformité après sa guérison.

Son père, qui l'aimait tendrement, eut recours à l'art des médecins ; mais la Sainte pria pour que les remèdes fussent inutiles, en sorte que les hommes de la science déclarèrent à Robert que sa fille resterait défigurée. Il voulut la consoler sur cette prétendue disgrâce et la sonder sur la rupture de son mariage. Angadrème ne put s'empêcher de lui avouer qu'elle regardait comme une faveur du Ciel ce qu'il appelait calamité ; qu'elle avait toujours souhaité de n'avoir point d'autre époux que Jésus-Christ, et qu'elle s'estimait heureuse de ce que Dieu, sans la mettre en danger de désobéir, avait empêché son mariage. Robert, voulant seconder ses saintes résolutions, la mena lui-même à Rouen, où elle reçut le voile des mains de saint Ouen. On lui bâtit un monastère près d'un lieu consacré à la retraite de quelques Serviteurs de Dieu, que l'on nommait l'Oratoire, à cause d'une chapelle où ils s'assemblaient pour prier. Angadrème se vit bientôt à la tête d'une communauté de vierges et de veuves, réunies pour suivre Jésus-Christ. Après les avoir édifiées par une vie exemplaire pendant près de trente ans, elle mourut le 14 octobre, vers l'an 698. Son corps fut transporté, au ix<sup>e</sup> siècle, à Beauvais, et soustrait ainsi aux insultes des Normands. Cette ville s'est mise sous le patronage de sainte Angadrème.

Ansbart, qu'elle avait dû épouser, se sanctifia comme elle et devint archevêque de Rouen. Il est honoré le 9 février.

## SAINT COSME,

ÉVÊQUE DE MAJUMA.

Cosme, enfant de la Grèce, voulant, dès ses jeunes années, ne vivre que pour Dieu embrassa l'état monastique dans son pays. C'était vers la fin du vii<sup>e</sup> siècle. Mais peu après les Sarasins ayant pris et pillé son monastère, le firent prisonnier et l'emmenèrent à Damas pour le vendre. Il fut acheté par le père de saint Jean Damascène, qui le voyant instruit, le chargea de faire l'éducation de son fils. Saint Cosme le trouvant plein de bon vouloir et de capacité fit de lui un grand savant. Il lui inspira surtout une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge. Saint Jean Damascène craignant pour son salut, au milieu des richesses et des honneurs, distribua ses biens aux pauvres et s'en alla avec Cosme au monastère de Saint-Sabas. Là le vertueux Cosme, dont on admirait le mérite et la sainteté, fut enlevé en quelque sorte et transporté sur le Siège épiscopal de Majuma, qu'on appelle aussi Gaza en Palestine. Nous ne savons plus rien de son histoire, sinon qu'il eut une mort toute sainte au commencement du viii<sup>e</sup> siècle, et qu'on le fête le 14 octobre.

## SAINT BURCKARD,

PREMIER ÉVÊQUE DE WURTZBOURG

Saint Boniface, qui avait besoin de coopérateurs dans sa mission d'Allemagne, invita saint Luc et saint Burckard à venir se joindre à lui. Ces deux ministres, puissants en œuvres et en paroles, se rendirent à son invitation, et quittèrent l'Angleterre leur patrie vers l'an 732. Burckard fut sacré évêque d'Herbipolis ou de Wurtzbourg, en Franconie, où saint Kilien avait prêché l'Évangile et avait souffert le martyre environ 50 ans auparavant. Il vint à bout par son zèle de gagner tout le pays à Jésus-Christ : mais ses forces se trouvèrent entièrement épuisées après dix ans de travaux. Il renonça à

l'épiscopat du consentement du roi Pépin, et avec l'agrément de saint Luc qu'il consulta en l'absence de saint Boniface qui était allé prêcher la foi dans la Frise. Lorsqu'il eut obtenu pour successeur Mégingand, disciple de saint Wigbert, il se retira dans une solitude située dans la partie de son diocèse appelée Hohenbourg, et y passa le reste de sa vie avec six Moines ou six Ecclésiastiques fervents, dans le jeûne, les veilles et la prière. Il mourut le 9 février 752, et fut enterré auprès de saint Kilien sur le mont Sainte-Marie, où il avait fait bâtir un monastère sous l'invocation de saint André. Hugues, évêque de Wurtzbourg, autorisé par un ordre du Pape Benoît VII, fit la translation de ses reliques vers l'an 983, le 14 octobre, jour auquel on a depuis célébré sa principale fête. Pépin, pour marquer sa vénération envers saint Bruckard, déclara les Évêques de Wurtzbourg ducs de Franconie, avec droit de toute juridiction civile. Malgré l'aliénation d'une partie de la Franconie par l'empereur Henri IV, les Évêques de Wurtzbourg ont toujours conservé la souveraineté dans leur diocèse, qui est fort vaste, et qui l'était encore plus avant l'érection de l'évêché de Bamberg, qui se fit sous saint Henri II.

### SAINT ROTHAD,

ÉVÊQUE DE CAMBRAI.

Tout ce que l'on sait de saint Rothad, c'est qu'il assista en 881 au Concile de Fismes dans le diocèse de Reims, où l'on prit des mesures que nécessitaient les violences et les ravages des Normands. Ces barbares en cette même année prirent Cambrai et Arras qu'ils saccagèrent. Le Bienheureux Rothad survécut peu à ces désastres. Il fut enterré dans l'abbaye de saint Aubert, et son corps un peu plus tard fut transporté à Magdebourg. Il était mort le 14 octobre 885. On le fête ce même jour à Magdebourg et à Cambrai.

### SAINTE HONORÉE LA BRETONNE.

Sainte Honorée est vénérée dans cette partie de la Bretagne, qu'on appelle le département du Finistère. Elle a auprès de Lesnéven sa fontaine bénie à côté de sa chapelle. Tous les ans on y trempe quelque relique de la Sainte; et les paysannes bretonnes qui nourrissent vont boire de cette eau pour augmenter leur lait <sup>1</sup>.

### SAINT DOMINIQUE L'ENCUIRASSÉ.

Dominique vivait dans le XI<sup>e</sup> siècle, où la simonie était fort commune. Ayant passé par tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, il fut élevé à la prêtrise, et pour que cet Ordre lui fût conféré, ses parents firent des présents à l'Évêque. Dominique avait de bonnes mœurs, le cœur droit, mais des lumières peu étendues. Il reconnut néanmoins dans la suite la faute grave que ses parents avaient commise; il en fut si touché, qu'il résolut de renoncer pour toujours aux saintes fonctions d'un Ordre qu'il croyait avoir acquis par voie illégitime. Voulant encore porter plus loin la satisfaction qu'il croyait devoir à la justice divine, il résolut de renoncer au monde et de se consacrer entièrement aux exercices d'une rude pénitence. Après avoir embrassé la profession religieuse, il se retira dans un ermitage de l'Apennin, sous la discipline d'un saint homme nommé Jean, Supérieur de dix-huit cellules. La vie que l'on menait là était des plus austères. On n'y buvait point de vin, on n'y mangeait ni viande, ni graisse, ni beurre, ni laitage; on jeûnait au pain et à l'eau toute la semaine, hors le dimanche et le jeudi; on y partageait tout son temps entre la prière et le travail des mains; on n'en laissait qu'une très-petite part au repos de la nuit. Les solitaires n'avaient en propre qu'un seul animal, l'âne qui servait à

<sup>1</sup> Cambry, voyage dans le Finistère, tome II, page 3.

porter leurs provisions ; et le terrain même où était situé l'ermitage ne leur appartenait pas. On y gardait un silence exact ; on ne se parlait que le dimanche au soir, après le repas, c'est-à-dire, entre Vêpres et Complies. On n'y portait point de chaussure.

Dominique, ayant passé plusieurs années de la sorte sous la conduite de son Supérieur Jean, se mit ensuite avec sa permission sous celle de saint Pierre Damien, qui fut depuis cardinal et évêque d'Ostie, et qui était alors dans son ermitage de Fontevelle, au pied de l'Apennin. Quand ils commencèrent à vivre ensemble, il y avait déjà longtemps que Dominique portait sur sa chair, en guise de cilice, une sorte de cuirasse de fer qui lui avait fait donner le surnom d'*Encuirassé* ; il ne la quittait que pour flageller son corps avec une grane sévérité. Pendant le carême ou lorsqu'il acquittait une pénitence pour quelqu'un, il disait au moins trois psautiers par jour, en se fustigeant ainsi. Souvent il disait deux psautiers de suite, se donnant continuellement la discipline et demeurant toujours debout, sans s'asseoir ni cesser un moment de se frapper.

Pierre Damien lui ayant demandé un jour s'il pouvait faire quelques génuflexions avec sa cuirasse, il répondit : Quand je me porte bien, je fais cent génuflexions à tous les quinze psaumes, c'est-à-dire mille pendant un psautier. Un soir il vint le trouver ayant le visage tout livide de coups de verges, et lui dit : Mon maître, j'ai fait aujourd'hui ce que je ne me souviens point d'avoir encore fait ; j'ai dit huit psautiers en un jour et une nuit. Il est vrai que, pour dire plus vite le psautier, il avait lui-même qu'il ne prononçait pas les psaumes entièrement et se contentait d'en repasser les paroles dans son esprit ; mais il disait que pour réciter vite, il fallait être fort attentif. Il vécut quelque temps éloigné de son Directeur qui, s'étant ensuite informé de sa manière de vivre, lui répondit qu'il vivait en homme charnel, et que les dimanches et les jeudis il relâchait son abstinence. Quoi, dit Pierre Damien, mangez-vous des œufs ou du fromage ? — Non, dit-il. — Man-

gez-vous du poisson ou du fruit ? — Je les laisse aux malades. Enfin il se trouva que ce relâchement consistait à manger du fenouil avec son pain, comme il est d'usage en Italie.

Ayant su que Pierre Damien avait écrit de lui qu'il avait récité un jour neuf psautiers avec la discipline, il en fut lui-même étonné et voulut en faire encore l'expérience. Il se dépouilla donc un mercredi, et ayant pris des verges à ses deux mains, il ne cessa toute la nuit de réciter en se frappant ; en sorte que le lendemain il avait dit douze psautiers et le treizième jusqu'au psaume trente-un. A son exemple, l'usage de la discipline s'établit tellement dans le pays, que non-seulement les hommes, mais les femmes nobles s'empressaient à se la donner. Et l'exemple de Dominique était fondé sur celui de saint Paul : car, lorsque l'Apôtre dit : Je châtie mon corps, c'est suivant la force de l'expression originale, comme s'il disait : Je meurtris mon corps, je le rends livide de coups. Dominique trouva un jour un écrit portant que si l'on disait quatre-vingts fois douze psaumes qui y étaient marqués, en tenant les bras levés en croix, on rachèterait un an de pénitence. Aussitôt il le mit en pratique et récitait tous les jours ces douze psaumes les bras en croix quatre-vingts fois de suite sans intervalle. En disant le psautier, il ne se contentait pas des cent cinquante psaumes, il y ajoutait les cantiques, les hymnes, le symbole de saint Athanase et les litanies que l'on trouve encore à la fin des anciens psautiers.

Quelques années avant sa mort, ayant trouvé que les lanières de cuir étaient plus rudes que les verges, il s'accoutuma à s'en servir, et quand il sortait, il portait ce fouet sur lui, pour se donner la discipline partout où il couchait. Quand il n'était pas en lieu où il pût se dépouiller entièrement, il se frappait au moins sur les jambes, les cuisses, la tête et le cou ; car, quoiqu'il allât nu-pieds, son habit ne lui venait qu'à mi-jambe, au lieu que ceux des autres ermites allaient jusqu'à terre pour les garantir du froid. Le jeûne et le poids de sa cotte de mailles lui avaient rendu la peau noire comme celle d'un nègre. Il portait de plus quatre cercles de fer, deux aux

cuisses et deux aux jambes; et ensuite y en ajouta quatre autres. Cette affreuse pénitence ne l'empêcha pas d'arriver à une extrême vieillesse, et, à sa mort, on trouva qu'outre la chemise de mailles qu'il portait ordinairement, il en avait une autre étendue sous lui comme pour lui servir de drap. Il mourut en 1062, le 14 octobre, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. On l'enterra d'abord dans sa cellule, de peur que les Moines du voisinage ne l'enlevassent; mais saint Pierre Damien le fit ensuite transporter honorablement dans le Chapitre, et le corps se trouva entier, quoique ce fût le neuvième jour après sa mort.

(ROHRBACHER).

### LA BIENHEUREUSE MAGDELEINE PANATIÉRI,

VIERGE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Trino, petite ville du Montferrat, dans le diocèse de Verceil, fut la patrie de la bienheureuse Magdeleine. Elle naquit vers le milieu du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle d'une famille honnête. Unissant les charmes de l'esprit aux agréments extérieurs, elle avait tout à craindre de la séduction du monde; mais l'Esprit-Saint lui fit comprendre, dès sa première jeunesse, que Dieu seul méritait son cœur, et lui inspira le désir de se consacrer uniquement à son service. Docile aux inspirations de la grâce, Magdeleine vivait dans un grand éloignement des vanités du siècle, dans la pratique du silence et de la plus exacte modestie. Elle s'attacha au Seigneur par le vœu de virginité à la fleur de son âge, et afin d'être à Dieu d'une manière plus parfaite, elle sollicita avec instance la faveur d'être admise dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Dès qu'elle fut agrégée à cette pieuse Société, elle se proposa pour modèle l'illustre sainte Catherine de Sienne, et se livra comme elle aux jeûnes, aux veilles, à la prière et à la pratique de la mortification. Elle s'exerçait sans cesse à la patience, à l'humilité et à la douceur. Son sommeil était court et son attrait pour l'Oraison si grand, qu'elle y passait quelquefois des nuits entières. C'était pendant ces fervents entretiens avec son divin Époux que cette



sainte fille nourrissait sa tendre dévotion à la Passion de Jésus-Christ et apprenait à supporter courageusement ses propres souffrances. Le nom adorable du Sauveur lui inspirait un respect profond, et son ardeur pour la Communion était si vive qu'elle approchait tous les jours de la Table sainte.

Magdeleine se faisait surtout remarquer par sa charité pour les pauvres et les malades ; elle les assistait de toutes les manières, et s'oubliait souvent elle-même, pour subvenir à leurs besoins. Mais sa charité ne se bornait pas à soulager les nécessités corporelles ; animée de l'esprit de saint Dominique, elle travaillait avec ardeur à procurer le salut des âmes, et les pécheurs ne pouvaient guère résister à ses pressantes exhortations. On cite surtout un grand seigneur qui fut subitement changé, par l'effet des prières ferventes qu'elle adressa pour lui au Seigneur.

Entre les faveurs spirituelles que ses vertus lui méritèrent, on cite le don de prophétie, et l'on assure qu'elle prédit les calamités qui affligèrent l'Italie à la fin du xv<sup>e</sup> siècle ; qu'elle obtint du Seigneur que Trino, sa patrie, fût préservée des malheurs qui menaçaient le pays et qu'elle connut l'heure de sa mort, trois ans avant qu'elle arrivât. Magdeleine, riche en mérites, vit avec calme sa fin prochaine. Elle s'y prépara par la réception des Sacrements de l'Église, et recommanda à Dieu avec ferveur l'Ordre de Saint-Dominique, ainsi que son pays natal, qu'elle chérissait tendrement. Parvenue à ses derniers moments, elle récita le psaume : *Seigneur, j'ai espéré en vous*, et lorsqu'elle en fut à ces paroles : *Je remets mon âme entre vos mains*, elle rendit tranquillement son esprit à son Créateur, le 15 octobre 1503. Son corps, qui resta trois jours sans être inhumé, répandait la plus suave odeur. De nombreux miracles attestèrent promptement la gloire de cette bienheureuse vierge et son crédit auprès de Dieu. Dès lors son tombeau devint l'objet de la vénération de tous ses concitoyens, qui le regardaient comme un refuge assuré dans leurs besoins. Le culte de la Bienheureuse Magdeleine s'étant perpétué jusqu'à nos jours, le Pape Léon XII l'approuva le 22 septembre 1827. Le

même Pontife permit aux Dominicains et au diocèse de Verceil de célébrer sa fête chaque année le 14 octobre.

### LA VÉNÉRABLE BERTHE DE HASSEL.

Rodolphe, comte de Habsbourg, était fils d'un croisé qui s'était illustré pour la défense de la Terre-Sainte. Ferme dans la foi, Rodolphe s'était séparé de l'empereur Frédéric II dans les troupes duquel il servait, lorsqu'il l'avait vu faire la guerre au Saint-Siège, et s'était retiré dans son château du Habsbourg, entre Bâle et Zurich.

Un jour, — il avait alors 47 ans, — un jour qu'il chassait dans les biens de ce domaine, il entendit le bruit d'une sonnette, et il vit venir, à travers le sol accidenté de la Suisse, un vieux prêtre qui portait le Saint-Sacrement à un malade. Il n'était accompagné que d'un petit enfant de chœur ; et il avait encore une grande demie lieue à faire et des ruisseaux à franchir. Rodolphe s'approcha avec révérence de l'Homme de Dieu, le fit monter sur son cheval, en prit la bride et le conduisit à la hutte où il portait les derniers secours et les plus précieux. Il entra à la suite du prêtre dans l'humble demeure, il s'agenouilla devant le mourant qui recevait avec bonheur le saint Viatique. Puis il donna quelques pièces d'or à la famille éplorée et sortit avec le prêtre ; et comme ce bon vieillard le remerciait tont ému, il lui fit don de son cheval, ne voulant plus le monter, parce qu'il avait porté plus digne que lui.

Or comme il s'en retournait à pied, il passa devant un modeste couvent de filles, qu'on appelait le monastère de Fahr ; une des religieuses fit un pas à sa rencontre et lui dit :

— Comte de Habsbourg, Dieu récompensera l'acte de charité que vous venez de faire : dans peu d'années vous serez empereur.

Après ces mots, elle disparut.

Rodolphe n'avait jamais pensé à cet immense honneur ; et il

s'en allait, étonné d'une telle prophétie. Mais le 29 septembre 1273, il fut élu à l'empire.

La religieuse qui, par inspiration sans doute, lui avait prédit son élévation, était la Vénérable Berthe de Hassel dont nous ne savons pas autre chose.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Dans son Menologe, le Père Patrignani raconte, au 14 octobre, une des faveurs les plus signalées qu'accorda la très-sainte Vierge au Bienheureux Jérôme de Silva, coadjuteur de la Compagnie de Jésus.

Jérôme se trouvait en voyage avec son Supérieur, le jour de la Présentation de la très-sainte Vierge. Le Supérieur était à cheval; Jérôme le suivait sur une mule. Voyant une petite église dédiée à la très-sainte Vierge, il se sentit poussé intérieurement à y entrer. La Reine du Ciel lui apparut en ce lieu, avec ses Anges; l'un d'eux ouvrit le Saint-Ciboire et présenta à Jérôme la sainte Eucharistie, tandis que les autres chantaient de leurs voix douces, les paroles : *O sacrum convivium*, etc. Lorsque Jérôme eut communiqué, la vision cessa, et il se trouva en un instant hors de l'Eglise. De là, étant ensuite parvenu au lieu où ils devaient s'arrêter, il y trouva une autre chapelle, dans laquelle il entra pour remercier le Seigneur de la grâce qu'il venait de recevoir. Le Supérieur qui, pendant le voyage, avait laissé Jérôme derrière lui, fut fort étonné en voyant la mule attachée à la porte de la chapelle et dans le lieu saint, le Religieux à genoux. Il voulut, en vertu de l'obéissance, faire dire à Jérôme ce qui s'était passé pendant le voyage; et le bon Frère, confus, lui raconta avec candeur, le prodige que Dieu avait opéré en sa faveur.

### MARTYROLOGE ROMAIN<sup>1</sup>.

A Rome, sur la voie Aurélienne, fête de saint Calliste, pape

<sup>1</sup>

PRIDIE IDUS OCTOBRIS.

Romæ via Aurelia natalis beati Callisti Papæ et Martyris, qui Alexandri Imperatoris jussu diutius fame in carcere cruciatus, et quotidie fustibus cæsus,

et martyr, qui, par l'ordre de l'empereur Alexandre, fut longtemps éprouvé par la faim en prison et chaque jour meurtri de coups de bâton ; enfin ayant été précipité d'une fenêtre de la maison dans laquelle il était détenu, et jeté dans un puits, il remporta le triomphe de la victoire..

A Césarée en Palestine, sainte Fortunée, vierge et martyre, qui, dans la persécution de Dioclétien, rendit à Dieu son esprit après avoir surmonté les supplices du chevalet, du feu, de l'exposition aux bêtes et autres tourments ; dans la suite son corps a été transféré à Naples, dans la Campanie.

Et aussi saint Carpon, saint Évariste et saint Priscien, frères de la même sainte Fortunée, qui, ayant été égorgés, reçurent ensemble la couronne du martyre.

Et aussi, saint Saturnin et saint Loup.

A Rimini, saint Gaudence, évêque et martyr.

A Todi, saint Fortunat, évêque, qui, au rapport de saint Grégoire, brilla par le don d'une vertu puissante de chasser les esprits immondes.

A Wirtzburg, saint Burchard, premier évêque de cette ville.

A Bruges, en Flandre, saint Donatien, évêque de Reims.

A Trèves, saint Rustique, évêque.

Le même jour, mort de saint Dominique l'Encuirassé.

Dans la campagne de Rome, saint Bernard confesseur.

tandem e fenestra domus, in qua custodiebatur, præcipitatus, atque in puteum demersus, victoriæ triumphum promeruit. — Cæsareæ in Palæstina sanctæ Fortunatæ Virginis et Martyris, quæ in persecutione Diocletiani post equuleum, ignes, bestias, et alia tormenta superata, spiritum Deo reddidit : cujus corpus postea Neapolim in Campania delatum fuit. — Item sanctorum Carponii, Evaristi et Prisciani fratrum ejusdem beatæ Fortunatæ, qui gladio jugulati pariter martyrii coronam perceperunt. — Item sanctorum Saturnini et Lupi. — Arimini sancti Gaudentii Episcopi et Martyris. — Tuderti sancti Fortunati Episcopi, qui (ut beatus Gregorius refert) in effugandis spiritibus immundiæ immensæ virtutis gratia emicuit, — Herbipoli sancti Burchardi primi illius civitatis Episcopi — Brugis Flandrorum sancti Donatiani Rhemensis Episcopi. — Treveris sancti rustici Episcopi. — Eodem die depositio beati Dominici Loricati. — In Latio sancti Bernardi Confessoris.

**Additions des autres Martyrologes.**

Saint Guillaume, comte de Normandie.

Saint Céleste (Celestius), deuxième évêque de Metz.

Les saintes Puelles ou saintes filles qui donnèrent la sépulture à saint Saturnin de Toulouse, honorées à Carcassonne.

Saint Agrat, confesseur, honoré dans le diocèse de Vienne en Dauphiné.

Saint Loup et sainte Aurélie, martyrs à Cordoue.

Saint Ampode, martyr en Cappadoce.

Saint Just, évêque de Lyon, décédé ce jour en Égypte.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Nicolas Schelexer, prêtre du diocèse de Trèves, pour refus de serments emprisonné par les autorités du département de la Moselle, puis envoyé à Rochefort pour la déportation, mort dans l'entrepont du navire qui devait l'emporter, le 14 octobre 1794.

## QUINZIÈME JOUR D'OCTOBRE

Sainte Thérèse, vierge, fondatrice des Carmélites Déchaussées. — Saint Agilée, martyr à Carthage. — Saint Antiochus, évêque de Lyon. — Saint Conocain, évêque de Quimper. — Saint Sévère de Trèves. — Saint Cannat, évêque de Marseille. — Saint Léonard de Corbigny. — Sainte Tècle, abbesse en Allemagne. — Saint Roger, évêque de Canne. — Saint Bruno, évêque et martyr. — Saint Bertrand, évêque de Comminges. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### SAINTE THÉRÈSE,

VIERGE FONDATRICE DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES<sup>1</sup>.

Si la vie de sainte Thérèse fait les délices des âmes pieuses, c'est que tout y respire l'amour divin, et que tout y porte l'empreinte d'une âme pure et tendre, dont l'énergie étonne et dont les charmes intéressent.

<sup>1</sup> Après les confessions de saint Augustin, l'ouvrage le plus célèbre en ce genre, suivant Baillet, est la vie de sainte Thérèse. La Sainte l'écrivit elle-même; rien de plus authentique que son travail. Elle y rend un compte fidèle des principaux événements de sa vie, jusqu'au temps de la réforme de son Ordre, et elle y dévoile les grâces extraordinaires dont le ciel la favorisa pendant les trois premières années de son union intime avec Dieu. Cet ouvrage ne s'étendait d'abord que jusqu'en 1562, temps où elle avait achevé de l'écrire; mais elle y ajouta dans la suite l'Histoire de la fondation du couvent d'Avila. Comme elle ne mourut qu'en 1582, on eût ignoré tout ce qui concerne les vingt dernières années de sa vie, si l'on n'avait pas eu d'autre source où l'on pût puiser. Heureusement elle laissa par écrit l'histoire de ses fondations, et ce secours a fourni d'excellents matériaux pour le reste de son histoire, aux deux dernières années près. Le recueil bien précieux de ses lettres, publié par le savant Evêque Palafox, n'a pas peu contribué aussi à compléter le récit d'une si belle vie. Enfin les travaux du Père Ribéra, Jésuite, et celui de Didace Yopez, évêque de Tarragone, confesseur de Philippe II, n'ont presque rien laissé à désirer sur cet objet. Le premier, avantageusement connu par ses commentaires sur les douze petits prophètes, sur l'épître aux Hébreux, et sur l'Apocalypse, avait été longtemps son confesseur. Il était fort

Sainte Thérèse naquit à Avila, dans l'ancienne Castille, le 2 mars 1515. Son père, Alphonse Sanchez de Cepède, était un des bons gentilshommes du pays ; et sa mère, Béatrix d'Ahumada, appartenait aussi à une famille distinguée. Alphonse avait déjà eu trois enfants d'un premier mariage : Béatrix lui en donna neuf autres. Il les éleva tous dans les sentiments de la plus tendre piété.

« Mon père, dit sainte Thérèse<sup>1</sup> aimait beaucoup la lecture des bons livres ; il en avait plusieurs en langue vulgaire, afin que ses enfants pussent les lire ; et ma mère secondait ses dessein, en prenant soin de nous faire prier Dieu, en nous inspirant la dévotion à la sainte Vierge et aux Saints ; ce qui commença à m'y exciter dès l'âge de six ou sept ans. J'avais encore un grand avantage, celui de ne voir jamais mes parents estimer ou favoriser autre chose que la vertu : ils en avaient l'un et l'autre beaucoup. Mon père était fort charitable envers les pauvres, et plein de compassion pour les malades ; il traitait ses domestiques avec une bonté singulière ; jamais il ne voulut d'esclaves dans sa maison... Il était d'une grande sincérité dans ses paroles ; jamais personne ne l'entendit jurer ni médire ; et pour l'honnêteté, il y était exact au dernier point.

» Ma mère était aussi très-vertueuse : quoiqu'elle fut extrêmement belle, elle faisait si peu de cas de sa beauté, qu'encore qu'elle n'eût que trente-trois ans lorsqu'elle mourut, une per-

sonne ne s'en aperçut. Elle mourut en 1582, et son père mourut en 1583, en état d'écrire sa vie, et il l'écrivit avec soin. Le second avait eu part aussi à la confiance de Thérèse ; car, outre qu'ils avaient souvent conversé ensemble, ils avaient entretenu une correspondance suivie pendant quatorze ans. Nous avons encore son histoire de sainte Thérèse, composée peu de temps après celle du Père Ribéra. Il serait difficile de réunir plus de monuments propres à constater les merveilles dont nous allons donner le précis. Tous ces ouvrages sont en espagnol, mais nous avons en notre langue trois traductions de la vie de la Sainte, écrite par elle-même. La première, qui parut en 1657, et qui est la moins bonne, est du Père Cyprien. La seconde est de M. Arnaud d'Andilly, elle se ressent un peu de la vieillesse de son auteur. Elle parut en 1671. L'abbé Chanut en publia une beaucoup meilleure en 1691. M. de Villefore donna une vie de sainte Thérèse en 2 vol. in-12 ; mais c'est un ouvrage bien froid, bien médiocre. En 1669, M. Abraham Woodhead traduisit en anglais tous les ouvrages de la Sainte, à l'exception de ses lettres.

<sup>1</sup> Chap. 1 de sa vie.

sonne fort âgée n'aurait pu vivre d'une manière plus édifiante. Son humeur était extrêmement douce. Elle avait beaucoup d'esprit, mais si peu de santé, qu'elle eut de fréquentes maladies. Sa vie fut traversée de grandes peines, et elle la finit chrétiennement. » Sainte Thérèse n'avait alors que douze ans.

Son cœur, naturellement tendre, ne tarda point à s'ouvrir aux impressions que les premiers objets y firent naître. La lecture des Vies des Saints, entre autres, l'enflamma d'un singulier zèle.

« Quoique j'aimasse fort tous mes frères, et que j'en fusse tendrement aimée, il y en avait un cependant que j'aimais plus tendrement que les autres. Il était à peu près de mon âge, et nous lisions ensemble les Vies des Saints. Il me parut en pensant au martyre que quelques-uns d'entre eux ont souffert pour l'amour de Dieu, qu'ils avaient acheté à grand marché le bonheur de jouir éternellement de sa présence ; et il me prit un désir ardent de mourir comme eux ; non que ce désir fut excité en moi par l'impression de l'amour divin : je n'avais alors d'autre motif que celui de hâter la possession d'une aussi grande félicité, comme celle dont je lisais qu'on jouissait dans le Ciel. Mon frère entra dans les mêmes sentiments, et nous délibérions ensemble sur les moyens de satisfaire cet ardent désir. Nous n'en imaginâmes point de plus propre à produire cet effet, que de passer chez les Maures, en demandant l'aumône, afin d'y mourir par leurs mains. Et quoique nous ne fussions encore que des enfants, il me semble que Dieu nous donnait assez de courage pour exécuter cette résolution, au cas qu'il nous fût possible d'en trouver l'occasion. Notre plus grand embarras était de quitter nos parents. Mais l'éternité de gloire ou de tourments dont ces livres nous faisaient la peinture, frappait notre esprit d'un si étrange étonnement, que nous répétions à plusieurs reprises : *Pour toujours, pour toujours* ; en sorte que toute jeune que j'étais, Dieu me faisait la grâce, lorsque je prononçais ces paroles, d'imprimer dans mon cœur le désir d'entrer et de marcher dans le chemin de la vérité. »



Cette idée fermenta tellement dans la tête de ces deux enfants, qu'ils s'échappèrent un jour de la maison, pour passer en effet chez les Maures. Ils priaient Dieu, chemin faisant, de les pénétrer de plus en plus de son saint amour, et d'agréer le sacrifice de leur vie. Heureusement pour eux ils furent rencontrés au sortir de la ville, par un de leurs oncles, qui les ramena à leur mère, déjà fort alarmée de leur évasion. On les gronda l'un et l'autre, et le frère ne manqua pas de rejeter toute la faute sur sa sœur.

« Lorsque nous vîmes, mon frère et moi, qu'il nous était impossible de réussir dans notre dessein de souffrir le martyre, nous résolûmes de vivre en ermites, et nous travaillâmes à faire de petits ermitages dans le jardin ; mais les pierres que nous mettions pour cela les unes sur les autres tombant continuellement, faute de liaison, nous ne pûmes en venir à bout. Je ne saurais penser encore, sans être bien touchée, que Dieu me faisait dès lors des grâces dont j'ai si peu profité. »

Dès son enfance, Thérèse avait déjà tant de goût pour la prière, qu'on la voyait presque toujours chercher la solitude, pour vaquer plus librement à ce saint exercice. Là, elle s'écriait souvent : *Éternité, éternité !* Souvent aussi, jetant de tendres regards sur le Sauveur conversant avec la Samaritaine, dont elle avait un tableau dans sa chambre, elle lui disait du fond du cœur : « Seigneur donnez-moi cette eau. »

Née avec une âme généreuse, elle se faisait un plaisir de soulager les pauvres, suivant ses facultés. « Je donnais l'aumône, dit-elle, autant que je pouvais, mais mon pouvoir était petit. » Elle se portait avec le même zèle à tout ce qui annonce un cœur compatissant et sensible aux malheurs d'autrui.

Lorsque sa mère mourut, elle se prosterna toute fondante en larmes devant une image de la sainte Vierge, qu'elle supplia de vouloir bien lui tenir lieu de mère. Cette action, faite avec une grande simplicité, lui parut dans la suite une des plus avantageuses de sa vie ; car elle ne doutait pas que l'intercession d'une aussi puissante protectrice n'eût été le canal des grâces sans nombre dont le ciel l'avait comblée, surtout dans le temps

où elle courut risque de perdre tout à la fois son innocence et l'amour de ses devoirs.

Ce temps fut celui de sa jeunesse, époque si critique pour les mœurs, par les lectures dangereuses et par les mauvaises compagnies. « Lorsque je fus, dit-elle, un peu plus avancée en âge, je commençai à connaître les dons de la nature dont Dieu m'avait favorisée, et que l'on dit être grands. Mais, au lieu d'en rendre grâces à Dieu, je m'en servis pour l'offenser. » La lecture des romans fut le principe de ses premières fautes et sainte Thérèse remarque à ce sujet combien sont blâmables les pères et mères qui n'éloignent pas de leurs enfants tout ce qui ne les porte pas à la vertu. Elle cite sa mère pour exemple, avouant que toutes ses bonnes qualités firent peu d'impression sur son esprit, en comparaison de ses défauts.

« Elle prenait plaisir à lire des romans, ce qui ne l'empêchait pourtant pas de prendre tout le soin qu'elle devait à sa famille ; et peut-être ne lisait-elle ces sortes de livres que pour faire diversion à ses douleurs, et pour retenir, par cette lecture, ses enfants auprès d'elle, de peur qu'ils ne se perdissent ailleurs. Cela déplaisait si fort à mon père, qu'il fallait toujours se tenir sur ses gardes, pour n'en être point aperçu. Je m'appliquai donc à cette dangereuse lecture : et cette faute, que l'exemple de ma mère me fit commettre fut pour moi la cause de beaucoup d'autres fautes... Je pris d'abord plaisir à me parer, et je sentis naître dans mon cœur le désir de plaire. Mes mains et ma coiffure devinrent l'objet de mes soins ; j'aimais les parfums et toutes les autres vanités ; et comme j'étais fort recherchée, je n'en manquais pas. Dans tout cela cependant mon intention n'était pas mauvaise, et je n'aurais pas voulu être cause que personne eût offensé Dieu à mon sujet. Plusieurs années se passèrent ainsi dans cet amour extrême de parure et de propreté, sans que je me doutasse qu'il y eut le moindre mal ; mais je vois maintenant combien il devait y en avoir <sup>1</sup>.

» Comme mon père était d'une grande prudence, il ne

<sup>1</sup> Chap. 2.

permettait l'entrée de sa maison qu'à mes cousins germains ; et plutôt à Dieu qu'il la leur eût refusée ainsi qu'aux autres ! Car je conçois à présent quel est, dans un âge où l'on doit commencer à se former à la vertu, le péril de converser avec des personnes qui, non-seulement ne comprennent pas combien la vanité du monde est méprisable, mais qui portent encore les autres à l'aimer. Ces parents n'étaient qu'un peu plus âgés que moi ; nous étions toujours ensemble ; ils m'aimaient extrêmement, et prenaient beaucoup de plaisir à causer avec moi ; ils me parlaient du succès de leurs inclinations et de leurs folies ; je les écoutais avec intérêt : et voilà la cause de mon malheur.

« Si j'avais à donner des conseils aux pères et aux mères, je leur recommanderais surtout de ne pas permettre que leurs enfants, à cet âge, voient d'autres personnes que celles dont la compagnie peut leur être utile, rien n'étant plus essentiel, parce que nous sommes naturellement plus portés au mal qu'au bien. Je le sais par ma propre expérience : car je ne profitai point des bons exemples d'une de mes sœurs, qui était fort vertueuse, au lieu que je reçus beaucoup de préjudice des mauvaises qualités d'une parente qui venait souvent me voir... Lorsque ma liaison avec elle commença, j'avais quatorze ans, et je crois même un peu davantage... Jusques-là il me semble que je n'avais point offensé Dieu mortellement ; sa crainte avait toujours été gravée dans mon cœur, mais je craignais encore davantage de manquer à ce que l'honneur du monde exige. J'avais pour la conservation de ce faux honneur un attachement extrême, et cependant je ne m'apercevais pas que je l'exposais de plusieurs manières, en ce qu'au lieu de me servir des vrais moyens de le conserver, j'en bornais seulement à bien prendre garde de ne pas tomber tout-à-fait.

» Mon père et ma sœur voyaient avec peine l'amitié que j'avais pour cette parente, et ils me le témoignèrent plusieurs fois ; mais comme ils ne pouvaient guère lui défendre l'entrée de la maison, leurs sages remontrances furent inutiles, et mon adresse, qui était grande, particulièrement pour le mal, me fournissait les moyens de les tromper... Je souhaiterais que

mon exemple pût servir aux pères et aux mères, pour les faire veiller attentivement sur leurs enfants. Les conversations de cette parente me changèrent tellement, que l'on ne reconnaissait presque plus en moi aucune des inclinations vertueuses que j'avais reçues du ciel ; elles avaient fait place aux mauvaises qualités de cette parente, et d'une de ses amies... Ayant ainsi perdu la crainte du Seigneur, il ne me restait plus que celle de manquer à mon honneur ; ce qui me donnait bien des inquiétudes. Mais comme j'avais naturellement de l'horreur pour les choses déshonnêtes, je fus toujours très-éloignée de ce qui pouvait nuire à ma réputation, ne cherchant qu'à passer le temps en des conversations agréables. Il est vrai qu'en ne fuyant pas les occasions, on s'expose à perdre son innocence, et que je courus risque de perdre la mienne. Heureusement Dieu m'en garantit par un effet de sa bonté, quoique pourtant ma conduite ne pût être si secrète, que mon honneur n'en souffrit quelque atteinte, et que mon père n'en prit quelque soupçon. »

Il s'aperçut en effet que Thérèse n'avait plus la même piété, et que ce relâchement venait de la liaison intime qu'il y avait entre elle et sa parente. En homme prudent et en bon père, il voulut éviter l'éclat d'une rupture forcée. Il profita du mariage de sa fille aînée, pour mettre Thérèse au couvent, sous prétexte de ne pas la laisser seule dans sa maison, à l'âge de quinze ans. « Mon père, reprend sainte Thérèse, m'aimait si tendrement, et moi j'étais si dissimulée, qu'il était bien loin de me croire aussi mauvaise que je l'étais. Ainsi je ne perdis point ses bonnes grâces, malgré les bruits sourds qui se répandirent sur des entretiens trop libres que j'avais eus. Il est vrai qu'on n'en pouvait parler avec certitude, tant parce qu'ils durèrent peu, qu'à cause du soin extrême que ma passion pour l'honneur m'avait fait prendre, afin de les cacher, sans considérer, ô mon Dieu ! qu'ils ne pouvaient être cachés à vos yeux qui pénétrèrent toutes choses. »

Il y avait environ trois mois que Thérèse cultivait cette liaison dangereuse, lorsqu'elle fut confiée aux Religieuses Augus-

tines d'Avila. Les huit premiers jours qu'elle y passa lui furent assez pénibles, moins par le déplaisir d'être au couvent, que par la crainte que l'on n'eût connaissance de sa conduite. Au bout de huit jours toutes ses inquiétudes se dissipèrent, et elle se trouva mieux au couvent que dans la maison de son père.

« Toutes les Religieuses, dit-elle, parurent fort satisfaites de moi, et me témoignèrent beaucoup d'affection, parce que Dieu me faisait la grâce de contenter toutes les personnes avec lesquelles je me trouvais. J'étais alors très-éloignée de vouloir être Religieuse ; mais j'avais de la joie de me voir avec de si bonnes filles ; car celles de cette maison avaient beaucoup de vertu, de piété et de régularité. Je commençai dès lors à rentrer dans les bons sentiments que Dieu m'avait donnés dès mon enfance, et je connus combien grande est la grâce qu'il fait à ceux qu'il met en la compagnie des gens de bien. Il me semble qu'il n'y avait point de moyen dont son infinie bonté ne se servit pour me rappeler à lui. »

Parmi les Religieuses du monastère, il y en avait une surtout que Thérèse prit singulièrement en amitié : elle lui ouvrit son cœur, lui donna toute sa confiance, et ne se conduisit plus que par ses conseils. C'était la maîtresse des pensionnaires, fille également recommandable par sa discrétion et par sa piété. Elle parlait de Dieu avec beaucoup d'onction : Thérèse ne se lassait pas de l'entendre. Un jour elle lui raconta comment ces paroles de l'Evangile, *il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*, l'avaient portée à se faire Religieuse, et lui parla des récompenses réservées à ceux qui renoncent à tout pour leur salut. De si saints entretiens commencèrent à bannir de l'esprit de Thérèse les mauvaises habitudes, à y rappeler le désir des biens éternels, et à en ôter l'extrême éloignement où elle était d'embrasser l'état Religieux. Elle ne pouvait plus voir quelqu'une des sœurs pleurer en priant Dieu, ou faire quelques autres actions de piété, sans lui porter envie, parce qu'elle avait, dit-elle, le cœur si dur à cet égard, qu'elle aurait entendu lire toute la Passion de Notre-Seigneur, sans verser une seule larme, ce qui l'affligeait beaucoup.

Elle passa dix-huit mois dans ce monastère, et y profita beaucoup de la bonne éducation que l'on y donnait. Elle offrit au Seigneur des prières ferventes, dans le dessein d'en obtenir les lumières nécessaires pour le choix d'un état où elle pût le servir fidèlement. Elle désirait cependant que sa volonté ne fût pas de l'appeler à l'état Religieux, quoiqu'elle ne redoutât guère moins celui du mariage. A la fin, elle eut quelques désirs de se faire Religieuse ; mais ils s'effacèrent bientôt de son esprit.

« Quoique alors, dit-elle, je ne négligeasse pas entièrement ce qui regardait mon salut, Notre-Seigneur veillait beaucoup plus que moi à me faire embrasser la profession qui m'était la plus avantageuse. Il m'envoya une grande maladie qui m'obligea de retourner chez mon père. Quand je fus guérie, on me mena voir ma sœur qui demeurait à la campagne, et qui avait une telle affection pour moi, qu'elle souhaitait de tout son cœur que je demeurasse toujours avec elle. Son mari me témoignait aussi beaucoup d'amitié ; et j'ai cette obligation au Seigneur, d'avoir été chérie partout où j'ai été, quoique je ne le méritasse pas, étant aussi imparfaite que je le suis. »

Sur la route qui conduisait à la maison de sa sœur, était la demeure de Pierre Sanchez de Cepède, son oncle. Thérèse y passa quelques jours, et en retira de grands avantages par les entretiens qu'elle eut avec lui. C'était un homme d'une vertu éminente, qui profita de cette courte entrevue pour inspirer à sa nièce l'amour de la piété. Comme il aimait à lire de bons livres, il engagea Thérèse à prendre part à ses lectures ; et quoiqu'elle n'y trouvât pas grands plaisirs, elle ne fit paraître aucun dégoût, par égard pour son oncle, et par une suite naturelle de son extrême complaisance. Elle la poussait si loin, que ce que l'on aurait dû regarder comme une vertu dans les autres, était en elle, selon ses propres termes, un grand défaut, parce qu'elle manquait souvent de la discrétion nécessaire.

Quoique Thérèse n'eût demeuré que quelques jours auprès d'un si saint homme, ce qu'elle avait lu et entendu, joint à

l'avantage de converser avec des personnes vertueuses, fit quelque temps après une telle impression sur son cœur, qu'elle comprit mieux que jamais que le monde n'est que vanité, et qu'il passe comme un songe.

L'esprit occupé de ces pensées, lorsqu'elle fut de retour dans la maison de son père, elle délibéra sérieusement sur les moyens de s'occuper de son salut. Il fallut d'abord combattre cette ancienne répugnance qu'elle avait pour l'état religieux, et trois mois se passèrent dans une grande perplexité. De plus, sa santé continuait d'être mauvaise, et tout semblait lui annoncer qu'elle ne pourrait jamais supporter les austérités du cloître. Une seule chose la soutenait au milieu de ses peines, c'était le plaisir qu'elle goûtait en lisant de bons livres. Les épîtres de saint Jérôme surtout ranimèrent tellement son courage, qu'elle résolut de déclarer à son père le dessein où elle était de se consacrer au Seigneur. Cette ouverture une fois faite, rien ne lui paraissait devoir en suspendre l'effet. « C'était pour moi, dit-elle, presque la même chose que de prendre l'habit de Religieuse, parce que j'étais si glorieuse, qu'ayant une fois annoncé ma résolution, il me semble que je n'aurais jamais pu consentir à me dédire. Mais comme mon père avait pour moi une tendresse extraordinaire, il me fut impossible d'en obtenir la permission que je lui demandais, malgré toutes les instances que je pus lui faire, et malgré toutes les sollicitations des personnes que j'employai pour le fléchir. Il répondit constamment que je ferais après sa mort tout ce que je voudrais. Cependant la connaissance que j'avais de ma faiblesse, me faisant sentir combien ce retardement pouvait m'être préjudiciable, je tentai une autre voie pour venir à bout de mon dessein. »

Elle sortit un jour de grand matin, et alla se présenter aux Carmélites de l'Incarnation, pour y être admise au nombre des novices. Cette démarche coûta cher à son cœur, par les regrets qu'elle éprouva en quittant un père si bon. Mais la grâce surmontant la nature, Thérèse entra dans le couvent, et ne tarda pas à y prendre l'habit. Il y avait dans ce monastère

une de ses intimes amies, nommée Jeanne Suarez. Quelque affection que Thérèse eût pour elle, la disposition de son cœur l'eût portée à entrer dans tout autre monastère, si elle eût cru y mieux servir Dieu, parce que n'ayant alors devant les yeux que son salut, elle ne pensait plus à chercher sa propre satisfaction. Au moment où elle prit l'habit, Dieu changea en une très-grande tendresse la sécheresse de son âme. Tous les exercices de la maison lui devinrent agréables ; elle se prêtait à tout avec autant d'empressement que de gaité, trouvant même plus de plaisir dans les fonctions qu'elle remplissait par obéissance, qu'elle n'en avait jamais éprouvé à satisfaire sa vanité. Elle était si contente d'être délivrée des vains amusements et de la folie du siècle, qu'elle ne pouvait comprendre comment un tel changement avait pu s'opérer en elle avec tant de promptitude. « Ce souvenir, disait-elle <sup>1</sup> bien des années après, fait encore maintenant une si forte impression sur mon esprit, qu'il n'y a rien, quelque difficile qu'il pût être, que je craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu ; car je sais par diverses expériences que quand c'est son amour seul qui nous y engage, il ne se contente pas de nous aider à prendre de saintes résolutions ; mais il veut, pour augmenter notre mérite, que les difficultés nous étonnent, afin de rendre notre joie et notre récompense d'autant plus grandes, que nous aurons eu plus à combattre. Il nous fait même goûter ce plaisir dès cette vie, par des douceurs et des consolations qui ne sont connues que de ceux qui les éprouvent.

Au milieu de la joie qui faisait son partage, Thérèse eut cependant quelques chagrins. On l'accusait souvent sans raison sur des choses qui étaient de peu de conséquence ; elle avait de la peine à le souffrir, à cause du désir extrême qu'elle avait d'être généralement estimée. Les Sœurs s'imaginaient aussi qu'elle n'était pas contente, parce qu'elle aimait la solitude, et qu'on l'avait surprise quelquefois versant des larmes. Mais comme elle n'en avait versé que sur ses péchés, et que son

<sup>1</sup> Chap. 4.



cœur était tout entier à ses devoirs, elle se consola facilement; et quand le moment fut arrivé, elle prononça ses vœux avec une ferveur singulière. Ce fut au mois de novembre 1534.

Le changement de nourriture, joint aux mortifications de la règle, altéra de nouveau sa santé. Ses défaillances augmentèrent; elle fut prise de violents maux de cœur, qu'une complication de divers autres maux rendait encore plus dangereux. Son père en fut si touché, qu'il n'épargna rien pour sa guérison. Il consulta d'abord les médecins d'Avila : mais ils ne connurent rien à cette maladie; il fit ensuite transporter sa fille à Bazéda, où il y avait des médecins qui passaient pour fort habiles; et comme les Carmélites de l'Incarnation ne faisaient point vœu de clôture, Thérèse eut, pour compagne de voyage, cette même Jeanne Suarez pour laquelle elle avait une si tendre amitié. Elles passèrent près d'un an à Bazéda. Le père de Thérèse y épuisa toutes les ressources des médecins du pays. On multiplia les remèdes pendant les deux premiers mois, et par là on aigrit tellement ses maux, qu'elle se trouva peu de temps après réduite au plus triste état. La fièvre ne la quittait plus; et le feu qui dévorait ses entrailles fit retirer ses nerfs avec tant de douleur, qu'elle n'avait pas un seul moment de repos, ni le jour, ni la nuit. Enfin elle tomba dans une profonde mélancolie; et c'en était fait d'elle, si le Seigneur, qui la destinait à bien d'autres épreuves, n'eût ralenti les progrès de cette étrange maladie.

« L'histoire de Job, dit-elle <sup>1</sup>, que j'avais lue dans les morales de saint Grégoire, me servait beaucoup; et il paraît que Dieu, pour me donner la force de supporter tant de douleurs, m'y prépara par cette lecture, et par le secours que je tirais aussi de ce que je commençais à faire oraison. Tous mes entretiens n'étaient alors qu'avec lui seul, et j'avais presque toujours dans l'esprit et dans la bouche, ces paroles de Job, qui me fortifiaient et me consolait beaucoup : *Puisque nous*

<sup>1</sup> Chap. 5.

*avons reçu tant de biens de la main de Dieu, pourquoi ne supporterions-nous pas les maux qu'il nous envoie ? »*

Son père, ne sachant quel parti prendre pour lui rendre la santé, l'avait déjà ramenée à Avila, où il consulta de nouveau les médecins. Ils désespérèrent de pouvoir la guérir ; et après quatre mois de douleurs incroyables, que la contraction de nerfs dont nous avons parlé lui faisait souffrir depuis la tête jusqu'aux pieds, il survint le 15 août 1537, une crise si forte, qu'on la crut morte. Elle eut une faiblesse qui dura près de quatre jours, sans qu'il lui restât aucun sentiment ; et l'on doutait si peu de sa mort, que lorsqu'elle revint à elle-même, elle trouva sur ses paupières des gouttes de cire, tombées de la bougie dont on s'était servi pour s'assurer qu'elle ne vivait plus. La fosse pour l'enterrer était restée ouverte un jour et demi, et on avait fait un service pour le repos de son âme, dans un couvent de Religieux de son Ordre. A la fin cependant elle sortit de cette profonde léthargie ; et ses premières paroles furent pour demander les Sacrements. Elle se confessa et communia en répandant beaucoup de larmes.

« Dieu seul, dit-elle, sait jusqu'à quel point je souffris à la suite de cette faiblesse. Ma langue était toute déchirée à force de l'avoir mordue ; et mon gosier était si serré, que l'eau même ne pouvant plus passer, j'étais comme étranglée. Il me semblait que mes os n'étaient plus liés ensemble : j'avais des étourdissements incroyables, et j'étais toute ramassée en peloton, sans pouvoir remuer la tête, ni les bras, ni les jambes. Je ne pouvais souffrir que l'on me touchât... et je restai dans cet état jusqu'au dimanche des Rameaux, après lequel je souffris un peu moins, quoique les frissons de la fièvre double-quarte, que j'avais encore, fussent presque insupportables. »

Thérèse cependant désirait avec tant d'ardeur de retourner à son monastère, que ne pouvant se résoudre à différer plus longtemps, elle s'y fit transporter, malgré son extrême faiblesse. Huit mois se passèrent ainsi entre la vie et la mort. Elle resta percluse de ses membres pendant les trois années qui suivirent ; et, lorsqu'elle commença à pouvoir se traîner,

elle rendit de grandes grâces à Dieu. Sa résignation et sa piété soutinrent tellement sa constance au milieu de ses douleurs, qu'on ne l'entendit jamais se plaindre ; au contraire, plus elle souffrait, plus on voyait croître sa soumission à tout ce qu'il plairait au Seigneur d'ordonner. Les autres Religieuses ne concevaient pas comment elle pouvait supporter tous ces maux avec tant de douceur et de patience.

Thérèse relevait ce courage héroïque par les qualités les plus aimables ; elle ne disait jamais de mal de qui que ce fût ; elle excusait au contraire les personnes dont on se plaignait. Elle en apporte elle-même la raison : « J'avais, dit-elle, fort présent à l'esprit que je ne devais pas dire d'autrui ce que je n'aurais pas voulu qu'on eût dit de moi. » Elle inspira ces sentiments aux personnes qui la fréquentaient le plus, et l'on fut bientôt persuadé que, partout où elle se trouvait, on était à l'abri de la médisance. Penser à Dieu, parler de Dieu, faisait ses plus chères délices ; elle n'était jamais plus contente que lorsqu'elle pouvait s'en entretenir avec quelqu'un.

Son zèle à cet égard prit de nouvelles forces, par la pratique de l'Oraison mentale, qui déjà commençait à lui être familière. Elle en avait puisé les principes dans un ouvrage du Père Ossuna, intitulé, *le troisième Alphabet*, que Pierre de Cepède, son oncle, lui prêta lorsqu'elle fit un second séjour dans sa maison, en allant à Bazéda. Ce livre lui apprit la manière de faire Oraison, et lui indiqua les moyens de se recueillir. Elle fut fort touchée de la lecture qu'elle en fit, et mit tout en œuvre pour en profiter. La solitude lui devint plus agréable ; la fréquentation des Sacrements eut plus d'attrait pour sa piété : et comme Dieu l'avait favorisée du don des larmes, elle goûta plus que jamais les consolations promises à ceux qui pleurent.

Toujours fidèle à suivre ce premier guide, elle avançait de jour en jour dans le chemin de la perfection. Mais ces progrès furent d'abord assez lents, faute de Directeurs assez éclairés pour la conduire dans une route aussi peu fréquentée. Le Seigneur avait déjà commencé de répandre dans son âme les

grâces qui font les grands Saints, celle entre autres d'une oraison que les ascétiques appellent l'oraison de *quiétude*, celle même d'*union*. La première consiste dans un état de contemplation qui élève l'âme au-dessus de toutes les choses de la terre, et qui la fixe pendant un certain temps sur le seul objet de son amour. La seconde est un état encore plus sublime ; toutes les puissances de l'âme y sont absorbées en Dieu. Mais Thérèse, à peine âgée de vingt ans, ne comprenait encore rien à cette double faveur. Les larmes mêmes qu'elle répandait quelquefois avec abondance, par l'impression de l'amour divin, l'affligeaient au lieu de la consoler, quand elle considérait le peu de fruit qu'il lui semblait en retirer, à cause de ses rechutes fréquentes dans ce qu'elle appelait ses péchés. Personne n'était plus ingénieux qu'elle pour aggraver ses fautes ; elle y revient continuellement dans l'histoire de sa vie. On dirait, à l'en croire, qu'elle a été une grande pécheresse. « Oui, dit-elle, dussé-je être blâmée par celui qui, en m'ordonnant d'écrire ma vie, exige que je me modère en ce qui regarde l'aveu de mes péchés, dans lesquels je ne me flatte que trop, je le conjure, au nom de Dieu, de trouver bon que je les fasse connaître, sans en rien dissimuler, afin de mieux faire voir combien la miséricorde du Seigneur est admirable, et avec quelle patience elle supporte nos offenses. » Ce n'était pas sans raison que son Confesseur lui avait prescrit d'être réservée sur cet article ; il connaissait le penchant qu'elle avait à exagérer ses fautes, quoique ses Confesseurs, Ribéra et Yepez, assurent qu'elle n'avait pas commis, dans toute sa vie, un seul péché mortel.

Cependant Thérèse, se voyant percluse dès sa jeunesse, et n'espérant aucun soulagement des médecins, implora avec une nouvelle ferveur le secours du Ciel. Elle fit dire des Messes ; elle invoqua les Saints, et surtout saint Joseph, pour lequel elle conserva toujours la plus tendre dévotion, le regardant en toutes choses comme son patron et son plus puissant intercesseur. Elle n'oubliait rien de tout ce qui dépendait d'elle, pour qu'on célébrât sa fête avec beaucoup de solennité. Mais quoi-

- que son intention fût bonne en cela, elle déclare qu'elle agissait fort imparfaitement, parce qu'il y entraît plus de vanité que de cet esprit de piété, qui est simple et tout intérieur. « J'étais, dit-elle <sup>1</sup>, si imparfaite, que je mêlais toujours de grands défauts aux biens que Notre-Seigneur m'inspirait de faire. »

En attendant l'effet de ses prières, elle continuait de supporter avec patience tous ses maux ; quelquefois même elle pensait que si le retour de sa santé devait être la cause de sa perte, il lui serait plus avantageux de rester toujours infirme. Elle s'imaginait cependant qu'elle servirait mieux le Seigneur, si elle se portait bien : en quoi elle remarque qu'elle se trompait fort, rien ne nous étant plus utile que de nous abandonner entièrement à la conduite de Dieu, qui sait beaucoup mieux que nous-mêmes ce qui nous convient. Enfin, après trois ans de douleurs, de vœux et de sacrifices, elle recouvra passablement la santé.

Les qualités de l'esprit et du cœur, qui avaient rendu Thérèse si aimable avant sa maladie, brillèrent d'un nouvel éclat après sa guérison. Tout le monde la chérissait pour la douceur de son caractère et la maturité de son jugement, et comme elle était naturellement sensible, elle ne put se défendre de l'empressement général qu'on témoignait pour la voir et pour l'entendre. « Je me rengageai, dit-elle <sup>2</sup>, dans tant d'occasions si périlleuses, que, passant d'un divertissement à un autre, et de vanité en vanité mon âme retomba dans une singulière dissipation. Je n'osais plus m'unir à Dieu avec cette familiarité qu'inspire l'Oraison ; et à mesure que mes péchés se multipliaient, je sentais s'affaiblir en moi le goût de la vertu. »

Quoique assez régulières d'ailleurs, les Carmélites de son monastère ne gardaient point la clôture, comme nous l'avons déjà dit, et il régnait parmi elles trop de liberté pour les visites des personnes du monde. Thérèse suivit peu à peu

<sup>1</sup> Chap. 6. — <sup>2</sup> Chap. 8.

l'exemple de ses compagnes : elle s'engagea dans certaines conversations, qui d'abord ne lui parurent pas dangereuses ; elle se flattait que ces passe-temps agréables n'auraient pas plus de danger pour elle que pour les autres Religieuses qu'elle voyait être exactes à remplir leurs devoirs. « Mais je ne pensais pas, dit-elle, que comme elles étaient beaucoup meilleures que moi, il y avait moins de péril pour elles ; je dis moins de péril, parce que je suis persuadée que, pour qui que ce soit, il y a toujours quelque chose à dire, ne fût-ce que la simple perte du temps. »

Insensiblement elle en vint au point de discontinuer son Oraison, sous prétexte d'humilité, ne se croyant pas digne de vaquer à un si saint exercice. D'ailleurs, se jugeant plus imparfaite que les autres, elle n'eut pas de peine à se persuader qu'il fallait s'en tenir aux prières vocales prescrites par la règle du couvent ; ce qui la fit tomber dans un état de tiédeur, dont elle pensa être la victime.

Parmi les personnes du dehors qui allaient la voir le plus souvent, il y en avait une pour qui elle conçut beaucoup d'amitié. Un jour qu'elles causaient ensemble, Dieu lui ouvrit les yeux pour lui faire voir le danger qu'elle courait. « Jésus-Christ, dit-elle, se présenta à moi avec un visage sévère, et me fit connaître ce qui lui déplaisait dans cette liaison. Je ne l'aperçus que des seuls yeux de l'âme, mais plus clairement que je n'aurais pu le voir des yeux du corps ; et quoiqu'il y ait plus de vingt-six ans que cela m'est arrivé, l'impression en fut si profonde, que j'en conserve encore le sentiment comme d'une chose présente ; le trouble et l'épouvante que cela fit naître dans mon âme furent si grands que je ne voulais plus voir personne. »

Mais Thérèse revint peu à peu de sa frayeur, et finit par se persuader que ce qu'elle avait vu n'était qu'un fantôme de son imagination ou un artifice du démon, en sorte que, malgré la voix intérieure qui lui disait de rompre pour toujours cette chaîne, elle céda aux instances qu'on lui fit pour renouer ces conversations, et à l'assurance qu'on lui donna que, non-seu-

lement cela ne pouvait nuire à sa réputation, mais que de pareils entretiens lui étaient honorables. Ce n'était pas cependant la façon de penser d'une sainte Religieuse de ses parentes, qui était fort ancienne dans le monastère. Elle lui donnait quelquefois de bons avis ; mais Thérèse ne les suivait point. « Je rapporte ceci, dit-elle, pour faire voir l'extrême bonté de Dieu, et ma malice, qui me rendait digne de l'enfer par mon ingratitude ; comme aussi afin que, si Dieu permet que quelques Religieuses lisent un jour ceci, elles apprennent, par mon exemple, à ne pas tomber dans de pareilles fautes. Je les conjure au nom du Seigneur, d'éviter tous ces amusements. »

Quoique Thérèse eût renoncé, pour ainsi dire, à l'oraison, elle n'en sentait pas moins les avantages ; et comme elle aimait extrêmement son père, elle désirait fort de lui en inspirer le goût. Elle lui prêta des livres propres à l'instruire ; elle l'aïda de ses conseils, et il fit en cinq ou six ans de si grands progrès, que sa fille ne pouvait se lasser d'en louer Dieu. Cela ne contribua pas peu à adoucir les chagrins qu'il eut sur la fin de sa vie : il les supporta tous avec une parfaite soumission à la volonté du Ciel. « Il venait souvent me visiter, dit Thérèse, pour se consoler avec moi par des entretiens de piété ; mais je ne pus m'empêcher de le détromper, car il me croyait toujours la même qu'auparavant, quoique je fusse alors si dissipée, que je ne faisais plus d'Oraison. Je demurai pendant plus d'un an dans cet état, m'imaginant témoigner en cela plus d'humilité ; mais ce fut la grande tentation que j'ai eue : elle eût été capable de me perdre, si elle eût continué... Je dis donc à mon père que je ne faisais plus d'Oraison ; et sans lui en dire la véritable cause, j'alléguai pour prétexte mes infirmités... Mais cela même ne devait pas m'en dispenser, puisqu'on n'a pas besoin de forces corporelles pour prier : l'amour suffit ; et, pourvu qu'on le veuille et qu'on ne se décourage pas, Dieu donne toujours le moyen de s'occuper utilement de la prière... Mon père cependant m'aimait de telle sorte, et il avait si bonne opinion de moi, qu'il ne doutait point

de la vérité de ce que je lui disais, et me plaignait extrêmement. Comme il était déjà arrivé à un haut degré de perfection, il ne demeurait plus si longtemps avec moi, disant que c'était du temps perdu. Mais pour moi qui en perdais tant en d'autres moments, je n'étais pas si scrupuleuse. »

Thérèse avait vingt-quatre ans lorsqu'elle perdit son père. A la première nouvelle de sa maladie, elle était accourue auprès de lui pour veiller de plus près à sa conservation ; mais tous ses soins furent inutiles ; ce bon père mourut au bout de quelques jours, de la mort la plus sainte, laissant tous ses enfants dans les larmes. Des souffrances très-aiguës lui avaient d'abord arraché quelques plaintes ; mais Thérèse lui ayant rappelé la dévotion particulière qu'il avait pour Jésus-Christ souffrant sous le poids de sa Croix, on ne l'entendit plus gémir ni se plaindre. Il expira dans un calme profond, suite ordinaire d'une piété solide. Thérèse, qui raconte avec attendrissement les derniers adieux qu'il fit à ses enfants, leur disant d'implorer pour lui la miséricorde du Seigneur, et de demander pour eux-mêmes la grâce de persévérer dans son service, ajoute qu'il leur témoigna, fondant en larmes, le regret qu'il avait de n'avoir pas mieux servi un si bon Maître. « Mais je ne sais, continue-t-elle, pourquoi j'ai dit tout ceci, si ce n'est pour mieux condamner mes égarements, puisqu'après avoir été témoin d'une telle mort et d'une telle vie, je devais songer à mieux régler ma conduite, afin d'avoir au moins quelque ressemblance avec un si bon père. »

Elle en tira du moins l'avantage de faire connaissance avec un saint Religieux de l'Ordre de saint Dominique, auquel son père s'était confessé pendant les dernières années de sa vie. C'était le Père Vincent Baron. Les lumières qu'il avait acquises dans les voies intérieures ne tardèrent pas à lui mériter la confiance de Thérèse : elle lui fit connaître son état ; et ce bon Religieux fut le principal instrument dont Dieu se servit pour la ramener à la pratique de l'Oraison.

« Je commençai, dit-elle, à reprendre ce saint exercice, et depuis ce moment je ne l'ai plus abandonné ; mais je n'évitai



pas les occasions qui m'étaient si préjudiciables. Ainsi je passais une vie très-pénible ; parce que l'Oraison me donnait la connaissance de mes fautes. Dieu m'appelait d'un côté ; le monde m'entraînait de l'autre. Je me sentais attirée par les biens célestes, ceux de la terre me retonaient captive ; et j'aurais bien voulu allier deux choses aussi opposées que les douceurs de la vie spirituelle et les amusements extérieurs. Cette espèce de guerre intestine me faisait beaucoup souffrir dans mon Oraison, parce que ma manière de la faire étant de me recueillir intérieurement, je ne pouvais renfermer mon esprit en moi-même, sans enfermer avec lui mille vanités. Je passai plusieurs années dans cette peine, et je suis encore tout étonnée d'avoir pu y résister sans prendre le parti, ou de me corriger de ce défaut, ou de renoncer entièrement à l'Oraison. Il est vrai qu'il n'était plus en mon pouvoir de quitter ce saint exercice, étant soutenue de la main toute-puissante de Celui qui me réservait encore de plus grandes faveurs. »

Mais le souvenir de tant de bienfaits affligeait son cœur ; elle ne pouvait supporter de recevoir de nouvelles grâces, après s'être rendue indigne des premières ; c'était, à son avis, une espèce de martyre. Elle en pleurait amèrement ; elle entraînait dans une sainte indignation contre elle-même, de ce que, malgré tant de faveurs du Ciel et malgré tant de bonnes résolutions de sa part, elle était encore à chaque instant sur le point de faire de nouvelles chutes. « Qu'une âme est à plaindre, s'écrie-t-elle, de se trouver seule au milieu de tant de périls ! Car il me semble que s'il y eût eu quelqu'un à qui j'eusse pu communiquer toutes mes peines, il m'aurait empêchée de retomber dans les mêmes fautes, par la honte seule de l'avoir pour témoin de ma faiblesse, quoique la crainte d'offenser Dieu ne fût pas capable de me retenir. Ainsi je conseillerais à ceux qui s'appliquent à l'Oraison, de se lier d'amitié, dans les commencements surtout, avec des personnes qui pratiquent les mêmes exercices. C'est une chose très-importante, dussent-ils n'en retirer d'autre avantage que de s'aider mutuellement par leurs prières... Ou agit aujourd'hui si fai-

blement en ce qui regarde le service de Dieu, que ceux qui ont envie de le servir, ont besoin de se donner la main les uns aux autres, pour avancer dans la vertu. »

Elle revient encore à son ingratitude envers Dieu, au commencement du huitième chapitre de sa vie. Elle y regrette de n'avoir pu obtenir la permission de rapporter en détail tous les péchés que lui fit commettre alors le peu de soin qu'elle avait de vaquer à l'Oraison, et elle peint avec une nouvelle énergie le trouble de son âme. « Je passai, dit-elle, près de vingt ans sur cette mer agitée par de continuels orages : mes chutes étaient grandes ; je ne me relevais que faiblement, et je retombais aussitôt... Je ne goûtais ni la joie qu'il y a de servir Dieu fidèlement, ni les plaisirs que l'on trouve dans le monde. Lorsque je m'occupais de ces plaisirs, mon âme était troublée par le souvenir de ce que je devais à Dieu ; et quand j'étais avec Dieu dans l'Oraison, toutes ces affections mondaines me donnaient de l'inquiétude. C'était une guerre si pénible, que je ne comprends pas comment je pus la soutenir, je ne dis pas pendant vingt ans, mais seulement pendant un mois<sup>1</sup>. » Elle avoue cependant que dans cet intervalle de vingt années, il y eut plusieurs mois, et même une année entière qu'elle passa dans une grande ferveur. Elle dit que c'est l'amour de la vérité qui l'oblige à faire cet aveu ; qu'au surplus il lui reste peu de souvenir de ces jours heureux, d'où elle conclut qu'ils doivent avoir été en petit nombre, en comparaison des autres. Il y en avait peu cependant où elle n'employât beaucoup de temps à l'Oraison, à moins qu'elle ne fût malade ou fort occupée. Mais elle ajoute que c'était dans ses maladies qu'elle était le mieux avec Dieu, et qu'elle travaillait davantage à porter les autres à se donner entièrement à lui. Elle les exhortait souvent, et elle priait le Seigneur de leur toucher le cœur.

Il y avait vingt-huit ans que Thérèse avait commencé les exercices de la vie intérieure, lorsqu'elle écrivait ce que nous venons de rapporter. Les dix-huit premières années avaient

<sup>1</sup> Chap. 8.

été fort orageuses ; les dix dernières ne le furent pas moins, quoique le sujet de ses peines ne fût plus le même. Il est vrai que Thérèse ayant alors bien compris toute la vanité du monde, et redoublant ses efforts pour servir Dieu fidèlement, ne trouvait plus rien de difficile. Nous apprenons du pieux Évêque Yopez, que pendant ces dix-huit ans elle éprouva des alternatives fréquentes d'une désolation intérieure, causé par tous ces combats, et de douceurs ineffables qu'elle goûta dans la prière. La connaissance intime qu'il avait du fond de son âme, le mit à portée de juger des fautes qu'elle pleurait alors si amèrement. Elles consistaient surtout dans le plaisir qu'elle avait trouvé à converser avec certaines personnes, pour qui la douceur de son caractère et la bonté de son cœur lui avaient inspiré plus d'affection. Les Confesseurs qu'elle avait eus dans cet intervalle, n'avaient rien trouvé de blâmable dans ces conversations ; mais son expérience lui en fit connaître le danger. Thérèse sentit enfin que toutes ces liaisons mondaines retardaient ses progrès dans la vertu. Une âme consacrée au Seigneur ne saurait trop éviter un tel piège.

Comme elle fut principalement redevable de son salut au saint exercice de l'Oraison, elle en parle aussi avec les plus vifs transports de reconnaissance, il lui a suggéré les exhortations les plus touchantes, pour porter les autres à suivre la même route. Elle les conjure, au nom de Dieu, de ne pas se priver d'un aussi grand avantage, les assurant tous que, pourvu qu'ils persévèrent dans la prière, ils en éprouveront tôt ou tard les plus heureux effets. Elle ajoute que rien ne doit faire renoncer à cet exercice, quelque dégoût que l'on puisse y avoir d'abord, quelques distractions que l'on y ait, quelques fautes que l'on y commette. On doit toujours s'appuyer sur la vérité des promesses du Seigneur, et croire fermement que, pourvu que l'on se repente avec sincérité, le pardon et l'assistance du Ciel ne manqueront jamais. « Mon Seigneur et mon Dieu, s'écria-t-elle, vous qui faites la joie des Anges, je ne puis penser aux avantages de converser avec vous par l'Oraison, sans désirer de fondre comme de la cire au feu de votre divin

Amour. Ah ! combien votre bonté est grande, de supporter ainsi, de prévenir même de vos faveurs une créature aussi imparfaite et aussi coupable ? Vous lui tenez compte des moments où elle vous témoigne de l'amour, et un léger repentir vous fait oublier toutes ses fautes. Je l'ai éprouvé par moi-même, ô mon Dieu ! et je ne comprends pas comment tout le monde ne s'approche pas de vous, pour avoir part à votre amitié. »

Cette illustre amante de Jésus-Christ ne dissimule cependant pas les aridités et la sécheresse que l'on éprouve souvent dans la prière. Elle raconte, avec cette candeur qui règne dans toute l'histoire de sa vie, le dégoût et l'ennui qu'elle eut plus d'une fois à surmonter. « Il m'est, dit-elle, arrivé quelquefois, durant plusieurs années où je consacrais une heure à l'Oraison, de souhaiter avec tant d'ardeur d'en voir arriver la fin, que j'étais plus attentive à écouter quand l'horloge sonnerait, qu'à poursuivre le sujet de ma méditation ; et il n'y a point de pénitence, quelque rigoureuse qu'elle fût, que je n'eusse souvent préférée à la peine que je ressentais lorsqu'il fallait me retirer pour prier. La tristesse que j'éprouvais alors en entrant dans l'oratoire, était si grande, que j'avais besoin, pour m'y résoudre, de tout le courage que Dieu m'a donné, et que l'on dit aller beaucoup au-delà de mon sexe, quoique j'en aie fait un si mauvais usage. Mais enfin Notre-Seigneur m'assistait ; car après m'être fait cette violence, je me trouvais dans un plus grand calme et dans une jouissance plus douce et plus paisible, que bien des fois où j'avais senti de l'attrait pour la prière. Que si Dieu m'a soufferte pendant si longtemps, moi qui suis si imparfaite et si coupable, et s'il paraît clairement que c'est par l'Oraison qu'il a remédié à tous mes maux, quelle autre créature, quelque méchante qu'elle soit, pourra craindre d'en pratiquer les exercices, puisque je ne crois pas qu'il s'en trouve qui, après avoir reçu tant de grâces, ait été aussi ingrate que je l'ai été ! »

Tant elle sentait dans le fond de son cœur, qu'elle ne faisait point assez d'efforts pour répondre aux grâces dont Dieu l'avait comblée. Elle cherchait cependant tous les moyens de ranimer

sa vertu, et elle se tourmentait beaucoup pour les trouver, ne considérant pas que tout serait inutile, tant qu'elle ne renoncerait point à la confiance qu'elle avait en elle-même, pour n'avoir recours qu'à Dieu seul. Elle désirait vivre de la véritable vie, comprenant bien que ce n'était pas vivre, que de combattre ainsi sans cesse contre une espèce de mort. « Mais personne, dit-elle<sup>1</sup>, ne pouvait me donner cette vie après laquelle je soupirais : je ne pouvais me la donner moi-même, et le Seigneur, de qui seul je pouvais la recevoir, me la refusait avec justice, puisque, après m'avoir fait la grâce de me ramener tant de fois à lui, je l'avais toujours abandonné.

» Dans un état si déplorable, mon âme se trouvait lasse et abattue, et je cherchais inutilement du repos dans mes mauvaises habitudes. Un jour enfin, entrant dans l'oratoire, j'y vis un tableau que l'on avait emprunté pour une fête qui se célébrait dans notre maison. Il représentait notre Sauveur tout couvert de plaies ; et cette représentation me parut si touchante, que j'en fus toute pénétrée de douleur. J'eus alors tant de regret d'avoir si mal reconnu les souffrances que Jésus-Christ avait endurées pour mon salut, que mon cœur semblait vouloir se fendre en deux. Je me jetai aux pieds de ce divin Sauveur, toute fondante en larmes, et je le conjurai de me fortifier tellement, qu'il ne m'arrivât plus de l'offenser<sup>2</sup>. »

Depuis cette époque, son amour pour Jésus souffrant devint si vif et si tendre, qu'elle ne pouvait se lasser de méditer la Passion. Thérèse se plaisait surtout à considérer le Sauveur dans les lieux où il avait été le plus abandonné et le plus souffrant, parce qu'il lui semblait qu'en cet état il était encore plus touché des prières de ceux qui, comme elle, avaient tant de besoin de son assistance. « J'avais, dit-elle, beaucoup de ces simplicités, et je ne me trouvais nulle part aussi bien que quand je l'accompagnais en esprit au jardin des Oliviers, e

<sup>1</sup> Chap. 8. — <sup>2</sup> Chap. 9.

que là je me représentais les douleurs incroyables qui, dans son agonie, produisirent une sueur de sang. J'aurais bien souhaité pouvoir l'essuyer..... »

Même avant de se faire Religieuse, elle avait contracté l'habitude de penser tous les soirs en se couchant à la prière de Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers, parce qu'on lui avait dit qu'on pouvait gagner par là des indulgences. Cette pratique lui servit beaucoup, en ce qu'elle l'accoutuma insensiblement à faire oraison. Thérèse y était si accoutumée, qu'elle n'y manquait, non plus, dit-elle, qu'à faire le signe de la Croix.

Elle avait aussi une tendre dévotion pour sainte Madeleine. Elle pensait souvent à sa conversion, surtout en communiant. Ses délices étaient d'imiter en esprit cette illustre pénitente, de se prosterner comme elle aux pieds du Sauveur, de les arroser de ses larmes, et de chercher ainsi à mériter le pardon de ses péchés. Elle implorait souvent son intercession auprès du Sauveur.

Sa piété n'était pas moins affectueuse envers saint Augustin.

« J'étais, dit-elle, fort affectionnée à ce Saint, tant parce que j'avais été élevée dans un couvent de son Ordre, que parce qu'il avait été pécheur, et que je trouvais de là consolation à penser aux Saints que Dieu avait attirés à lui, après qu'ils l'avaient offensé, espérant qu'ils m'aideraient à obtenir de sa miséricorde qu'il me pardonnât, comme il leur avait pardonné. Mais je ne pouvais considérer sans une vive douleur, que depuis que Dieu les avait une fois rappelés à lui, ils n'étaient plus retombés dans les mêmes péchés; au lieu qu'il m'avait appelée tant de fois, sans que je me fusse corrigée. Me représentant toutefois son extrême amour pour moi, je reprenais courage; et dans la défiance que j'ai si souvent eue de moi-même, je n'ai jamais cessé de mettre ma confiance en la miséricorde de mon Dieu. »

La lecture des confessions de ce grand Saint ranima plus que jamais sa confiance. Croyant s'y voir dépeinte telle qu'elle était alors, elle les lut avec une sainte avidité, et quand elle

en fut à l'époque de la conversion d'Augustin, un torrent de larmes coula de ses yeux. Elle en parlait encore avec attendrissement, lorsque rédigeant cette partie de l'histoire de sa vie, elle s'écriait, dans les transports de sa reconnaissance : « Je ne saurais trop vous louer, ô mon Dieu ! de ce que vous me donâtes alors comme une nouvelle vie, en me tirant d'un état que l'on pouvait comparer à une espèce de mort, et de mort très-redoutable. Il m'a paru que depuis ce jour votre divine Majesté m'a beaucoup fortifiée ; non, je ne peux douter qu'elle n'ait entendu mes cris, et qu'elle n'ait été touché de compassion de me voir répandre tant de larmes. »

Cette époque fut pour Thérèse une des plus mémorables de sa vie ; car elle commença dès lors à marcher à grands pas dans les voies de la perfection. Un goût plus vif et plus constant pour l'Oraison, un soin extrême de fuir les occasions qui pouvaient dissiper ou troubler son âme ; tout annonçait déjà une résolution éclatante dans sa ferveur. Bientôt après en effet Dieu répandit sur elle les dons les plus signalés de son amour, ces grâces touchantes, ces faveurs surnaturelles qui font goûter aux grandes âmes combien il est doux de le servir et de l'aimer. Thérèse l'aimait et le servait de tout son cœur, ce Dieu de bonté et de miséricorde, ce Dieu de toute consolation, et son amour n'était point un amour mercenaire : « Non, dit-elle<sup>1</sup>, je n'ai jamais eu la hardiesse de lui demander ces faveurs et cette tendresse que l'on recherche dans la dévotion ; mais je le priais uniquement de me faire la grâce de ne pas l'offenser, et de me pardonner mes péchés..... Une fois seulement que mon âme était dans une extrême sécheresse, je soupirai après quelques consolations spirituelles ; mais comme je m'aperçus de ce que je venais de faire, je demeurai si confuse, que la peine que je ressentis de me voir si peu humble m'obtint ce que j'avais eu la témérité de demander. »

Ici Thérèse, s'abandonnant avec la plus parfaite soumission

<sup>1</sup> Chap. 9.

à ce que Garzia de Tolède son confesseur lui avait prescrit, commence à dévoiler les grands mystères de la vie intérieure. Mais ce n'est qu'après avoir conjuré ce sage directeur de ne jamais la nommer, ni pendant sa vie, ni après sa mort. « On ne pourrait, disait-elle, rien gagner à dire mon nom ; car il est évident que l'on ne doit pas, durant la vie d'une personne, publier ce qu'il y a de bon en elle. Et certainement après ma mort, il ne pourra y avoir aucune raison de le faire, à moins qu'on ne veuille ôter toute autorité à ce que j'aurai peut-être écrit de bon, quand on viendra à savoir que c'est l'ouvrage d'une personne si défectueuse et si méprisable. » Elle continue ainsi, en s'adressant au même confesseur : « Dans la confiance que j'ai que vous et ceux qui doivent lire cette relation m'accorderez la grâce que je vous demande si instamment, j'écrirai avec liberté : au lieu que je ne pourrais autrement le faire sans un grand scrupule, excepté pour ce qui regarde mes péchés ; car en cela je n'en ai point. Et quant au reste, il me suffit d'être femme, pour me faire tomber la plume des mains, à plus forte raison étant femme et pleine de défauts. Excepté donc ce qui regarde simplement la relation de ma vie tout le reste, s'il vous plaît, sera sur votre compte, et vous seul en serez chargé, puisque vous m'avez tant pressée d'écrire quelque chose sur les grâces que Dieu m'a faites dans l'oraison<sup>1</sup>. »

Ce début plein de naïveté est suivi d'un aveu également modeste et enjoué. « Il faut, dit-elle, que pour me faire mieux entendre, je me serve de quelque comparaison, quoique je dusse peut-être me borner à écrire simplement ce qui m'a été ordonné. Mais il est si difficile aux personnes ignorantes comme moi, de bien exprimer les choses qui se passent dans la vie spirituelle, que je me vois obligée de chercher quelque moyen pour en venir à bout. Il pourra bien arriver que je ne rencontre que rarement à faire cadrer la comparaison avec mon sujet : mais en tout cas, mon Père, ce sera pour vous

<sup>1</sup> Chap. 10.



un petit sujet de récréation, de voir en moi tant d'ignorance. » Peu d'écrivains cependant ont eu l'imagination plus féconde et plus animée que Thérèse; il en est bien peu à qui elle ait fourni des comparaisons aussi naturelles et aussi justes.

« Celui, dit-elle, qui commence le saint exercice de l'oraison, doit s'imaginer qu'il entreprend de faire, dans une terre stérile et pleine de ronces et d'épines, un jardin qui soit agréable à Dieu, qui seul peut arracher les mauvaises plantes, pour y en substituer de bonnes. Or, on doit croire que cela est fait, quand, après avoir bien résolu de pratiquer l'oraison, on s'y exerce, et qu'à l'exemple des bons jardiniers, on arrose ces nouvelles plantes pour les empêcher de mourir, et leur faire produire des fleurs dont le parfum invite notre divin Maître à venir souvent se promener dans ce jardin, et prendre plaisir à considérer ces fleurs qui ne sont autre chose que les vertus dont nos âmes sont parées. Reste à voir maintenant de quelle manière on peut arroser ce jardin, comment on doit y travailler, si ce travail n'excèdera point le profit que l'on a droit d'en attendre, et combien de temps il doit durer. Un jardin peut être arrosé de quatre manières différentes : ou en tirant de l'eau d'un puits, ce qui se fait avec beaucoup de travail de notre part ; ou en faisant venir par des conduits l'eau qu'on en a tirée avec une roue (j'en ai tiré quelquefois de cette manière, et cela se fait avec bien moins de travail que de l'autre façon), ou en détournant l'eau d'une rivière ou d'un ruisseau, par le moyen de canaux, ce qui exige moins de travail, et arrose bien mieux tout le jardin : ou enfin par une bonne pluie, et alors c'est le Maître même qui arrose sans aucun travail de notre part ; ce qui vaut incomparablement mieux que toutes les autres manières d'arroser. Je vais présentement faire l'application de ces quatre sortes d'eaux dont on peut se servir pour la culture d'un jardin, espérant que par-là je pourrai faire connaître quelque chose des quatre différents degrés d'Oraison, dont il a plu à la bonté de Notre-Seigneur de me faire faire quelques épreuves. »

Thérèse répand encore plus d'intérêt sur les détails de cette comparaison. « On peut donc comparer, ajoute-t-elle, ceux qui commencent à faire Oraison, à ceux qui tirent de l'eau d'un puits avec beaucoup de fatigue ; tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées, qui courent habituellement d'objet en objet, comme leurs sens. Ceux-là doivent se retirer dans la solitude, pour ne rien voir et ne rien entendre qui soit capable de les distraire ; et là ils doivent se remettre devant les yeux leur vie passée, et méditer souvent la vie de Jésus-Christ..... C'est commencer à travailler par tirer de l'eau d'un puit ; et Dieu veuille qu'il s'y en trouve : mais au moins cela ne dépend plus de nous ; il suffit que nous fassions ce qui est en notre pouvoir pour arroser ces fleurs spirituelles ; car Dieu est si bon, que lorsque, pour des raisons qui lui sont connues, et peut-être pour notre plus grand avantage, il permet que le puits soit à sec dans le temps que nous faisons tous nos efforts, comme de bons jardiniers, pour y puiser, il nourrit les fleurs sans eau, c'est-à-dire, fait croître les vertus. J'entends par cette eau, les larmes, et à leur défaut, les sentiments intérieurs d'une tendre dévotion. »

Cependant, comme cette sécheresse dure quelquefois plusieurs jours de suite, Thérèse prémunit l'âme fidèle contre le dégoût qui pourrait en résulter. Elle l'exhorte à la constance, lui montre Jésus pour soutien et pour modèle, l'assure qu'on ne peut rien perdre avec un si bon maître, et qu'il viendra un temps où elle sera payée avec usure de ses travaux. Si les mauvaises pensées viennent en foule la troubler, Thérèse l'engage à se souvenir qu'au milieu même des déserts, saint Jérôme n'en fut pas exempt ; elle se cite pour exemple, comme ayant souffert toutes ces peines durant plusieurs années, et comme ayant toujours éprouvé qu'elles ne restaient point sans récompense. « Le véritable amour de Dieu, ajoute-t-elle, ne consiste pas à répandre des larmes, ni à sentir ces douceurs et ces tendresses que la plupart des gens désirent pour en faire leur consolation ; mais il consiste à servir Dieu avec droiture de cœur, à le servir avec courage, à pratiquer l'humili-

té<sup>1</sup>. » Ainsi s'exprimait cette grande âme ; encore tout énergique qu'est son style, rend-il bien faiblement la vivacité, les élans de son amour.

Thérèse n'était pas une de ces dévotes sombres et chagrinées, dont le seul aspect glace le cœur et dégoûterait presque de la vertu. Au contraire, elle était d'une gaieté charmante : son visage respirait toujours cette douce sérénité qui prévient et qui attire. Elle ne cesse d'exhorter les autres à cette gaieté douce et constante ; elle veut que l'on marche toujours avec joie et tranquillité dans le chemin de l'oraison. Car c'est se tromper, dit-elle<sup>2</sup>, que de croire, comme font quelques-uns, que la dévotion ne s'accorde pas avec cette liberté d'esprit.

Elle recommande beaucoup aussi une humble défiance de soi-même, parce que l'humilité nous oblige de ne perdre jamais le souvenir de notre faiblesse et de notre misère : mais elle désire en même temps que, pour ne pas laisser ralentir les premiers mouvements de ferveur, on conserve toujours la plus vive et la plus tendre confiance en Dieu. Elle eût voulu inculquer à tous les hommes ces paroles de saint Paul qui l'avaient si souvent consolée : *Je puis tout en Celui qui me fortifie* ; ou celles-ci de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, la force de faire ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez*.

Une qualité qu'elle exige encore dans une âme qui fait profession de piété, c'est la discrétion, si nécessaire en toutes choses ; c'est ce discernement éclairé qui nous fait connaître ce que nous devons imiter, et ce qui ne doit être qu'un objet d'admiration pour nous.

« Dans les commencements, par exemple, on désire ordinairement, dit-elle, que tout le monde soit parfait. Ce désir n'est pas mauvais ; mais on peut faire de grandes fautes en travaillant à le faire réussir, si l'on ne se conduit pas avec tant de discrétion et d'adresse, qu'il ne paraisse pas même que l'on

<sup>1</sup> Chap. 11. — <sup>2</sup> Chap. 13.

veille prêcher les autres. Il faut d'ailleurs être bien confirmé dans la vertu, pour ne pas être à leurs yeux un objet de tentation..... Aussi dans ces commencements ne peut-on rien faire de mieux que de s'occuper uniquement du salut de son âme, rien ne pouvant lui être plus utile que de se considérer seule dans le monde avec Dieu seul... Il en est de même du déplaisir que l'on a des fautes et des péchés que l'on remarque dans les autres..... Bornons-nous à considérer attentivement leurs vertus, et tâchons de nous dissimuler à nous-mêmes leurs défauts, par la vue continuelle de nos propres péchés. Croire que les autres sont meilleurs que nous, cela conduit avec le temps à une grande vertu. C'est le moyen de commencer à s'avancer avec l'assistance du Seigneur, sans laquelle nous travaillerions toujours en vain. Mais c'est à nous à le supplier qu'il nous l'accorde, cette assistance ; et pourvu que de notre côté nous fassions ce qui est en nous, il ne manque de son côté à personne. »

À ce premier degré d'oraison, que Thérèse appelle oraison *mentale*, succède l'oraison de *quiétude*. Celle-ci consiste dans un recueillement profond des trois puissances de l'âme, l'entendement, la mémoire et la volonté. La volonté seule agit pour lors, mais sans savoir de quelle manière elle agit ; elle sait seulement qu'elle est captive, et donne son consentement avec joie à cette douce captivité qui l'assujétit à celui qu'elle aime. « O Jésus mon Sauveur, s'écrie Thérèse, c'est alors que nous éprouvons avec tant de délices la force de votre amour, puisqu'il tient le nôtre tellement uni à lui seul, qu'il nous est impossible dans cet état d'aimer autre chose que vous<sup>1</sup>. »

Au milieu de cette délicieuse jouissance, l'entendement et la mémoire troublent quelquefois la volonté. « Ils font comme des pigeons, qui, mécontents de la nourriture qu'on leur donne, vont en chercher à la campagne, et qui n'y en trouvant pas reviennent au colombier pour voir si on leur donnera encore à manger ; s'ils voient qu'on ne leur donne rien, ils retournent

<sup>1</sup> Chap. 14.

de nouveau en chercher.» La volonté ne doit point prendre part à cette agitation; elle doit continuer de jouir de sa tranquillité et de sa joie; elle courrait risque de s'égarer avec les deux autres puissances, en faisant effort pour les rappeler de leur égarement. « Il faut donc qu'elle se retire en elle-même, comme les prudentes abeilles se retirent dans leurs cellules pour faire le miel, qu'elles ne feraient jamais, si au lieu de travailler, elles s'amusaient à courir les unes après les autres. D'ailleurs tout ce qui se passe dans ce genre d'oraison, est accompagné d'une très-grande consolation, et donne si peu de peine, que quelque temps qu'elle dure, l'âme n'en est jamais lasse... Les larmes que Dieu donne alors, sont des larmes toutes de joie; et on sent qu'on les répand sans contribuer en rien à les faire couler. »

« Cette eau de grâce et de biens célestes que Notre-Seigneur communique ici largement, fait croître les vertus beaucoup plus, sans comparaison, que celles que l'on tire de l'oraison mentale... L'âme ne se trouve pas plus tôt dans cet état, qu'elle perd le désir de toutes les choses d'ici-bas, et qu'elles lui paraissent méprisables, parce qu'elle voit clairement qu'il n'y a ni honneurs, ni richesses, ni plaisirs, dont la possession puisse faire goûter de pareilles délices, pas même pendant un clin d'œil...

« Mais cette manière d'oraison ne s'acquiert ni par la prière, ni par les travaux, ni par la pénitence. Il faut que Dieu lui-même nous la donne. » Thérèse reprend ensuite sa comparaison du jardin spirituel, et cherche à faire entendre comment ces plantes poussent d'abord quelques boutons, comment elles portent ensuite des fleurs et des fruits, et comment enfin elles parfument les airs de la plus agréable odeur. Elle raconte avec une aimable simplicité, le plaisir qu'elle avait à considérer son âme comme ce jardin mystique où son Bien-Aimé se promenait de temps en temps. « Si je le priais alors, dit-elle, de vouloir bien augmenter la bonne odeur de ces vertus, qui, semblables à de petites fleurs, paraissaient vouloir éclore, je le conjurais de les faire fleurir pour sa gloire..... de les nourrir

après les avoir fait croître; de couper, tailler ces plantes comme il le jugerait à propos, pour les faire pousser avec plus de force.»

Cet état au reste a ses vicissitudes comme l'autre. Il y survient des jours de sécheresse qui fanent les plus belles fleurs. « Mais c'est alors, reprend Thérèse, le temps le plus propre pour sarcler, et pour arracher jusqu'aux moindres racines des mauvaises herbes qui restent, et qui ne peuvent être arrachées que par l'humilité qu'excite en nous la connaissance que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et que tous nos travaux sont inutiles, si Dieu nous retire l'eau de sa grâce<sup>1</sup>. »

Thérèse s'élève ensuite à une comparaison plus vive; elle représente ce genre d'oraison comme un embrasement commencé. Ce n'est d'abord qu'une faible étincelle de l'amour divin qui chauffe nos âmes; bientôt après, c'est un grand feu qui les consume. Mais pour exciter l'incendie, il faut peu de paroles et beaucoup de désirs; il faut se tenir en garde contre ces pensées ou ces raisonnements trop recherchés qui flattent la vanité, et n'offrir au Seigneur que les gémissements d'un cœur pénétré de componction. « De petites pailles, dit-elle, et moins encore que des pailles, s'il se pouvait, que nous jetterons avec humilité dans ce feu de l'amour divin, l'allumeront beaucoup mieux qu'une quantité de bois embrasé par de grands raisonnements, qui, pour nous paraître doctes et profonds, ne l'en étoufferaient pas moins promptement, comme cela arrive quand on jette trop de bois sur un feu qui ne commence qu'à brûler<sup>2</sup>. »

Elle revient souvent à cette vertu fondamentale de la vie intérieure; partout elle recommande l'humilité. « Le moindre acte de cette vertu, quand on est en présence de la sagesse éternelle, vaut mieux que toute la science du monde. Ce n'est plus le temps de raisonner, mais de reconnaître sincèrement ce que nous sommes, et de nous présenter en cet état devant

<sup>1</sup> Chap. 14, versus finem. — <sup>2</sup> Chap. 15.

Dieu, qui veut que nous entrions sincèrement dans la vue de notre néant... Que l'entendement, ajoute-t-elle, s'occupe tant qu'il lui plaira du choix de termes élégants, pour rendre des actions de grâces au Seigneur; la volonté doit demeurer en repos, sans oser, non plus que le publicain, lever les yeux vers le ciel; et cette manière de remercier Dieu lui est infiniment plus agréable que toute la rhétorique dont l'entendement peut se servir. »

Pour éviter toute illusion dans une matière qui en est si susceptible, Thérèse enseigne à discerner le véritable esprit d'oraison, de celui qui n'en est que la trompeuse image. « Quand nous nous portons à l'oraison, par le désir de jouir des douceurs qui s'y rencontrent, elle ne produit aucun bon effet, et l'on retombe aussitôt dans la sécheresse. Si c'est le démon qui nous y pousse, une âme exercée s'en apercevra facilement, en ce qu'elle restera dans l'inquiétude avec peu d'humilité, peu de disposition à pratiquer ce que Dieu veut, peu de lumière dans l'entendement, et nulle fermeté dans la vertu. » Ainsi parlait des illusions mystiques, la plus exercée et la plus instruite des servantes du Seigneur.

La troisième sorte d'oraison, qu'elle appelle oraison d'*union*, « est comme un sommeil de l'entendement, de la mémoire et de la volonté, dans lequel ces trois puissances ne savent plus comment elles opèrent, quoiqu'elles ne soient pas entièrement assoupies. Le plaisir que l'on en ressent est incomparablement plus grand que celui que l'on goûte dans l'oraison de quiétude. L'âme est alors inondée de l'eau de la grâce..... Elle est dans une heureuse extravagance, dans une céleste folie, qui lui fait connaître cependant la véritable sagesse, d'une manière qui la remplit d'une consolation ineffable... Elle voudrait être toute changée en langue, pour avoir plus de moyens de bénir son Dieu; et comme elle est enivrée de son amour; elle dit mille extravagances qui ne procèdent toutes que du désir de lui plaire<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Chap. 16.

Thérèse venait d'être favorisée d'une de ces grâces extraordinaires, le jour même qu'elle entreprit d'en tracer une esquisse. On voit encore à son style, qu'elle était tout embrasée de ce feu divin. « O mon Roi ! s'écrie-t-elle, puisqu'en écrivant ceci je ne suis pas tout-à-fait à l'abri de cette sainte folie, je vous conjure par cette même bonté, et par cette miséricorde, qui, sans que je le mérite, me donne part à une si grande grâce, d'enivrer et de transporter de ce même amour tous ceux à qui je parlerai ; ou permettez, Seigneur, que je ne converse plus avec personne. Faites, mon Dieu, qu'aucune chose du monde ne me touche plus, ou retirez-moi de ce monde. Votre pauvre servante ne saurait plus supporter toutes les peines qu'il y a à souffrir de se voir sans vous ; et s'il lui faut encore vivre sur la terre, elle n'y veut point de repos. Non, Seigneur, ne lui en donnez pas. Cette pauvre âme respire seulement après sa liberté. Le manger la tue, le dormir la fatigue ; elle voit que tout le temps de sa vie se passe à accorder des soulagements à la nature. Hors de vous cependant rien ne peut le consoler ; de sorte qu'il lui semble vivre contre nature, puisqu'elle ne voudrait pas vivre en elle-même, mais en vous seul. »

Elle aurait voulu que le confesseur auquel elle adresse son histoire, fut embrasé de ce même feu. « Si les prédicateurs, dit-elle, convertissent si peu de personnes, c'est qu'ils ont trop de prudence mondaine, et trop peu de ce feu de l'amour divin dont brûlaient les Apôtres ; de ce feu qui leur faisait tellement mépriser l'honneur et la vie, qu'ils étaient toujours disposés à les sacrifier, lorsqu'il s'agissait d'annoncer et de soutenir les vérités de la religion. »

Quand une âme est ainsi unie à l'objet de son amour, tout ce qu'elle peut faire de mieux, c'est de s'abandonner à lui. S'il veut l'enlever au ciel, qu'elle aille ; s'il la plonge jusqu'au plus profond des enfers, qu'elle ne s'en mette point en peine, pourvu qu'elle suive partout son unique bien. Si le bon plaisir de son Dieu est qu'elle finisse promptement sa vie, c'est ce qu'elle demande ; s'il veut qu'elle vive encore mille ans, tout



lui est égal. Il faut alors qu'elle s'abandonne absolument à sa divine majesté, pour disposer d'elle comme d'une chose qui lui appartient par le don qu'elle lui a fait sans réserve de tout ce qu'elle est <sup>1</sup>. » Qu'on juge, d'après cela, du cœur, de la foi et de l'éloquence de Thérèse.

Son style prend des couleurs encore plus vives, quand elle parle de la quatrième sorte d'oraison. C'est un saint ravissement de l'âme, c'est une extase délicieuse qu'il est impossible d'apprécier quand on n'en a pas goûté les douceurs. C'est là cette pluie douce et abondante, qui arrose si parfaitement le jardin spirituel. « Elle tombe quelquefois au moment où l'on y pense le moins ; et dans les commencements, c'est toujours à la suite d'un long exercice de l'oraison mentale : Notre-Seigneur, attirant peu à peu l'âme à lui comme par degrés, jusqu'à la saisir enfin de sa divine main, comme on saisit un petit oiseau qui a voltigé longtemps, et que l'on remet dans son nid pour le faire reposer. L'âme est ce petit oiseau qui voltige autour de Dieu à la faveur des ailes de l'entendement et de la volonté, dont elle se sert pour tâcher de s'élever jusqu'à lui et pour lui plaire <sup>2</sup>.

« Quand une personne est ainsi appliquée à la recherche de son Dieu, elle se sent tomber tout à coup comme dans une espèce de défaillance universelle, avec une douceur et un contentement ineffables. La respiration commence à lui manquer, toutes les forces du corps l'abandonnent, au point qu'elle peut à peine remuer les mains. Les yeux se ferment sans qu'on veuille les fermer, ou, s'ils restent ouverts, on ne voit presque rien..... On perd l'usage de l'ouïe, celui de la parole et celui des autres sens..... La mémoire est comme un pauvre papillon dont les ailes sont brûlées, et qui tombe à terre sans pouvoir se remuer, pendant que la volonté reste tout occupée à aimer, sans comprendre de quelle manière elle aime.

« Au sortir de cette oraison, on se trouve tout baigné de larmes, sans savoir quand ni comment elles ont commencé de

<sup>1</sup> Chap. 17. — <sup>2</sup> Chap. 18.

couler ; et l'on sent avec un plaisir qui ne se peut rendre, que par un effet incompréhensible, ces larmes, en calmant l'impétuosité du feu de l'amour divin, l'augmentent au lieu de l'éteindre. Ceci, continue ingénument Thérèse, peut passer pour de l'arabe, mais rien n'est plus vrai<sup>1</sup>. »

L'oraison de ravissement ne se borne pas aux consolations spirituelles ; elle produit encore de plus grands avantages, entre autres celui de fortifier l'humilité, en éclairant tous les replis de la conscience. A la faveur de cette clarté céleste, l'âme aperçoit jusqu'à ses moindres imperfections, à peu près comme on distingue les moindres fils de toiles d'araignée, dans les endroits que le soleil éclaire ; ou à peu près encore comme une eau, qui semblait être fort claire avant que le soleil eût paru, paraît remplie d'ordures et d'atomes, aussitôt que cet astre pénètre de ses rayons le vase de cristal qui la renferme. Cette vue fait disparaître à ses yeux la vaine gloire, parce qu'il ne lui est plus possible d'ignorer qu'elle ne peut rien d'elle-même, qu'elle n'est que misère, faiblesse et corruption.

Mais il arrive rarement qu'elle parvienne à un état aussi heureux, et qu'elle ressemble à une terre chargée de si beaux fruits, sans avoir été bien labourée par les afflictions, les maladies, les persécutions. Il faut qu'elle soit bien cultivée et purifiée de toute attache à ses propres intérêts, pour que cette eau céleste s'y imbibe et la pénètre de manière à ne presque plus redouter la sécheresse ; il faut surtout qu'elle s'éloigne des occasions du péché, et qu'elle ne perde jamais de vue les obligations qu'elle a au Seigneur ; sans quoi cette terre sera bientôt couverte d'épines, et le jardin ne sera plus reconnaissable.

Cependant, quand même ce malheur arriverait, comme Thérèse avoue qu'il lui était arrivé quelquefois, on ne doit jamais perdre courage ; il faut au contraire se confier de plus en plus en la miséricorde de Dieu. « Car il n'y a rien que les

<sup>1</sup> Chap. 19.

larmes ne puissent obtenir ; une eau en attire une autre. » L'essentiel est de considérer que quelques grandes que soient les faveurs dont Dieu comble une âme dans l'oraison, elle ne doit pas cesser de se défier d'elle-même.

« Mais lorsque nous sommes fidèles à reconnaître un si grand bien, en y correspondant de toute l'étendue de nos forces, les puissances de notre âme se rassemblent à peu près comme les vapeurs de la terre se réunissent pour former les nuages ; et Dieu attire à lui cette nuée sainte, qui, montant vers le ciel, nous enlève avec elle, pour nous dévoiler les trésors du royaume qui nous est préparé<sup>1</sup>. »

Dans ces ravissements, l'attrait de Dieu est si puissant, qu'il n'est presque jamais possible d'y résister ; souvent même il se fait sentir avec tant de force et d'impétuosité, qu'il enlève l'âme tout à coup. C'est un aigle admirable qui se précipite sur sa proie, qui l'enveloppe de ses ailes, et qui l'emporte dans les airs. Thérèse raconte comment elle éprouva deux fois entre autres cette subite invasion de l'Esprit de Dieu.

« Je me sentais, dit-elle, enlever l'âme et la tête ensuite, et quelquefois même le corps entier, en sorte qu'il ne touchait plus à terre. Ce dernier effet m'est arrivé rarement, il est vrai ; mais je l'éprouvais d'une manière bien sensible, un jour que nous étions toutes au chœur, et que j'étais à genoux, prête à communier. Cela me fit beaucoup de peine, parce qu'il me paraissait y avoir quelque chose de fort extraordinaire, et qui ne manquerait pas sûrement d'être remarqué. C'est pourquoi, en qualité de prieure, je défendis aux religieuses d'en parler. Un autre jour aussi, qui était la fête de notre Patron, ayant senti que la même chose allait m'arriver pendant le sermon, où il y avait des dames de la première qualité, je me jetai par terre ; et quoiqu'on s'approchât de moi pour me tenir, on ne laissa pas de le remarquer. Cela me fit supplier Notre-Seigneur avec grande instance, de ne plus me favoriser de ces sortes de grâces ; car je commençais à me lasser d'être obligée à tant

<sup>1</sup> Chap. 20.

de précautions... Il me semble que sa bonté a bien voulu m'exaucer ; car depuis il ne m'est rien arrivé de semblable : à la vérité, il n'y a pas encore longtemps.

« Il est certain que lorsque je voulais résister, il semblait que dessous mes pieds une force si grande me soulevait, que je ne sais à quoi la comparer, la violence étant bien plus grande que dans les autres effets dont j'ai parlé ; aussi restais-je toute brisée de fatigue. » Thérèse au reste n'est pas la seule qui ait éprouvé ces sortes de ravissements ; Dieu a opéré le même prodige à l'égard de plusieurs autres Saints, et nous en avons cité plusieurs exemples.

A la fin de ces grâces extraordinaires, ou lorsqu'elle commençait à en sentir les approches, Thérèse, ne pouvant modérer les transports de sa reconnaissance, abandonnait souvent son esprit à un saint délire. Elle représentait à Dieu son indignité, avec cette éloquence naturelle qu'on ne se lasse point d'admirer dans ses écrits.

« Prenez garde, Seigneur, disait-elle, à ce que vous faites. N'oubliez pas si promptement de si grands péchés ; et si, pour me les pardonner, votre bonté a bien voulu les bannir de votre mémoire, rappelez-en le souvenir, je vous prie, ne fût-ce que pour donner des bornes à vos grâces ; ne mettez pas, ô mon Créateur, une liqueur si précieuse dans un vase si fragile et tout fêlé, puisque vous avez déjà vu plusieurs fois qu'elle s'y est perdu. Ne confiez pas un si grand trésor à une âme qui n'est pas encore dans un détachement aussi parfait qu'elle devrait l'être de toutes les consolations de la vie ; elle le dissipera et n'en fera pas un bon usage. Comment donnez-vous en garde une place de cette importance, et les clefs même de la Citadelle, à un si lâche soldat, qui à la première attaque des ennemis, les laissera entrer dedans ? O Roi éternel, que l'excès de votre amour n'aille pas jusqu'à mettre à l'aventure des trésors d'un si grand prix ! Il me semble, ô mon Seigneur, que c'est donner au monde une occasion d'en faire peu de cas, quand on voit que vous les confiez à la disposition qu'une créature si vile, si pauvre, si faible, si misérable et si mépri-

sable, que quand même elle ferait ce qu'elle pourratt pour en bien user, avec l'assistance de votre grâce dont elle a bon besoin étant telle qu'elle est, elle ne saurait les rendre utiles à personne. Enfin c'est une femme, et une femme encore qui, bien loin d'être bonne, est très-mauvaise. Ce n'est donc pas cacher seulement les talents, mais c'est les enfouir que de les mettre dans une terre si ingrate. Seigneur, vous ne faites ordinairement ces grands dons à une âme qu'à dessein que plusieurs autres en profitent ; et vous savez bien, ô mon Dieu, que c'est de toute l'étendue de mon cœur et de ma volonté que je vous ai demandé souvent, et que j'ai plusieurs fois consenti, comme j'y consens encore a présent, d'être privé du plus grand bien que l'on puisse posséder sur la terre, afin que vous en gratifiez plutôt quelqu'autre qui s'en serve plus utilement pour le prochain, et plus avantageusement pour votre gloire. »

« Telles saillies et autres semblables, ajoute-t-elle, m'échappent souvent en cet état, et je reconnais ensuite ma folie et mon peu d'humilité, Notre-Seigneur sachant bien mieux que nous ce qui nous convient, et qu'il n'y avait pas dans mon âme assez de forces pour se sauver, si lui même ne les y avait mises par le moyen de tant de grâces particulières<sup>1</sup>. »

Lorsqu'une âme a ainsi goûté les douceurs de l'amour divin, hélas ! combien celles de la terre lui paraissent insipides ! Aussi la vie lui devient-elle ennuyeuse ; elle cherche la solitude pour y soupirer plus librement après son Bien-Aimé ; elle va, se disant et se demandant sans cesse à elle-même : *Où est ton Dieu ?* Le désir de le posséder est si vif, qu'elle en souffre un délicieux martyre ; c'est une espèce d'agonie, accompagnée d'une douce joie, qui ne ressemble à rien de ce que l'on éprouve dans le monde. Thérèse aurait pu dire comme saint Augustin : « Donnez-moi une personne qui aime, elle comprendra ce que je dis. »

Elle est intarissable sur les trésors de cet amour. « Non,

<sup>1</sup> Chap. 18.

non, dit-elle, ce n'est pas comme ici-bas, où tout est plein d'artifice et de tromperie. Quand vous vous flattez d'avoir gagné l'amitié de quelqu'un, à en juger par les belles démonstrations qu'il vous en donne, souvent vous ne tardez pas à connaître que c'était pure dissimulation de sa part. Eh ! quel moyen de vivre parmi tant de déguisements et de tromperies, surtout quand l'intérêt s'en mêle. Qu'heureuse donc est une âme que Dieu élève à la connaissance des grandes vérités ! Et combien serait-il plus avantageux aux rois de travailler à mériter cette connaissance, que de s'occuper de l'agrandissement de leurs états ! » Se livrant ensuite à l'impétuosité du désir qui la presse de faire quelque chose pour son Dieu, elle lui dit : « O mon souverain Bien ! faites que l'heureux jour arrive, où je puisse au moins vous payer quelque obole sur les grandes sommes que je vous dois... D'autres femmes vous ont témoigné leur amour par des actions héroïques, et vous ne m'employez à rien, parce que vous voyez, sans doute, que tout ce que je fais ne consiste qu'en désirs stériles... Fortifiez donc mon âme, ô vous qui êtes le premier bien de tous les biens ! »

Thérèse est tout de feu quand il s'agit de son amour. Avec quelle simplicité, et en même temps avec quelle vérité elle trace le portrait d'une âme que Dieu élève dans les ravissements, jusqu'au mépris des choses les plus chères à l'amour-propre ! « Cette âme, dit-elle, est tellement accoutumée à discerner le vrai et le solide, que tout le reste lui paraît comme un jeu d'enfant. Elle rit quelquefois en elle-même, de voir des personnes graves faire encore tant de cas de certains points d'honneur, qu'elle a déjà mis bien bas, sous ses pieds. Ces personnes ne manquent pas de dire que c'est par prudence qu'elles en agissent ainsi, pour soutenir l'autorité de leur rang, et pour se mettre en état d'être plus utiles aux autres. Mais l'âme, éclairée par le Seigneur, sait bien au contraire que si ces personnes pouvaient se résoudre à négliger une

<sup>1</sup> Chap. 21.

bonne fois, pour son amour, cet honneur et ce crédit attachés à leurs places, elles feraient plus de fruit en un jour, qu'elles n'en font en dix ans, avec toute leur autorité. »

Quelques progrès, au reste, que l'on ait faits dans l'oraison, Thérèse exhorte beaucoup les âmes qui s'y livrent à se représenter souvent l'Humanité sacrée du Sauveur. L'expérience lui avait fait connaître l'utilité de cette pratique. On ne saurait, dit-elle, s'égarer en la suivant. C'est par Jésus-Christ que nous viennent toutes sortes de biens. C'est le meilleur modèle que l'on puisse suivre. « Voyez saint Paul, à qui le saint Nom de Jésus semblait échapper à tous moments de la bouche, pour marquer qu'il l'avait bien avant dans le cœur... Voyez la tendre dévotion que saint François avait pour ses plaies ; celle que saint Antoine de Padoue avait pour sa divine enfance. Saint Bernard faisait aussi ses délices de la contemplation de son humanité sainte. Plusieurs autres grands contemplatifs ne suivaient pas d'autre route<sup>1</sup>. »

D'ailleurs, n'étant point de purs Esprits, nous avons besoin communément de quelque chose qui fixe nos pensées : car, quoiqu'il arrive quelquefois que l'âme sorte comme d'elle-même, et d'autres fois qu'elle soit si remplie de Dieu, qu'elle n'ait pas besoin, pour se recueillir, du secours d'aucune chose créée, ce n'est pourtant pas son état ordinaire ; « et pour les occasions d'affaires, pour les temps de persécutions et de travaux où l'on ne peut pas jouir d'une aussi grande tranquillité, non plus que dans les moments de sécheresse, Jésus-Christ est un très-bon ami à ménager. Le considérant alors comme homme, nous le voyons comme nous dans l'infirmité et dans les peines, ce qui fait pour nous une compagnie bien douce ; et quand on s'en est formé l'habitude, il est bien facile de trouver ainsi ce bon ami près de soi dans tous ses besoins. » Ce n'est pas qu'il n'y ait des circonstances où tout semble manquer, au point que l'on soupire après des consolations spirituelles. Mais la Sainte proscrit ces soupirs comme indignes

<sup>1</sup> Chap. 22.

d'un vrai Disciple de la Croix. « Arrive, dit-elle, ce qui pourra ; tenir la Croix bien serrée, c'est là la grande affaire. Ce divin Sauveur y resta privé de toute consolation. Il fut abandonné tout seul dans ses travaux ; ne l'abandonnons point aussi comme les autres. »

Suivant sainte Thérèse, l'essentiel dans toutes les circonstances de la vie, c'est d'être humble. C'est sur l'humilité que repose tout l'édifice de l'oraison ; plus une âme s'abaisse, plus le Seigneur se plaît à l'élever. Or, une âme qui par humilité met Jésus-Christ entre Dieu et elle, semble lui témoigner un amour plus respectueux ; et, aux approches d'une contemplation sublime, elle semble se reconnaître indigne d'une si grande faveur, et dire humblement à Dieu ce que saint Pierre disait autrefois à Jésus-Christ : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur*. Thérèse ne se souvenait pas d'avoir reçu aucune de ces grâces signalées dont il plut au Ciel de la favoriser, qu'elles ne l'eussent surprise dans ces moments de confusion et d'anéantissement, de se voir si misérable et si imparfaite. Le souvenir de ces grâces provoque de nouveau sa reconnaissance ; et en finissant cette digression sur les divers genres d'oraison, elle s'écrie : « O Dieu de mon âme, qui me donnera des paroles assez puissantes pour faire entendre ce que gagnent avec ceux qui mettent en vous toute leur confiance, et ce que perdent ceux qui, après avoir goûté de pareilles grâces, demeurent encore attachés à eux-mêmes ? ne permettez pas, Seigneur, que ce malheur m'arrive. »

Cependant, l'abondance des consolations que Dieu répandait sur elle ne tarda pas à lui donner de l'inquiétude. Elle craignait de tomber dans l'illusion où plusieurs autres femmes étaient déjà tombées, en prenant pour des dons du Ciel les artifices et les pièges du démon. Cette crainte lui fit chercher avec soin des âmes vertueuses avec qui elle pût en conférer, étant bien résolue de se conduire par leurs avis. La première personne à qui elle s'adressa fut un gentilhomme de la ville, nommé François de Salsède. Quoique marié, il menait une vie si sainte, qu'il passait avec raison dans tout le pays pour un



modèle accompli. Il avait un talent naturel pour porter les autres au bien. Il joignait à beaucoup d'esprit un abord facile, une conversation aimable, une droiture et une douceur qui lui gagnaient tous les cœurs.

Sainte Thérèse était persuadée qu'il avait été le principal instrument dont la Providence s'était servie pour la mettre dans la voie du salut. Il commença par l'encourager en lui disant qu'elle ne devait pas espérer de se défaire en un seul jour de toutes ses imperfections ; que peu à peu le Seigneur l'en détacherait, et qu'il avait été lui-même des années entières à se corriger de choses fort légères. Il la conduisait ainsi pas à pas, et lui enseignait diverses pratiques pour la former à la vie intérieure. Aussi s'attacha-t-elle à lui par les liens de la plus tendre affection. Les jours qu'il venait la voir étaient pour elle des jours de fête : elle les attendait avec impatience<sup>1</sup>. Il y avait déjà trente-huit ans que ce grand Serviteur de Dieu menait une vie si exemplaire, lorsque Thérèse fit connaissance avec lui. Elle consulta en même temps un saint prêtre, nommé Daza, qui était intime ami de François de Salsède. Elle eût bien voulu le prendre pour son Directeur ; mais celui-ci s'excusa sur ses occupations, qui effectivement étaient très-grandes. Tout ce qu'elle put obtenir de lui, fut qu'il donnerait son avis sur les choses extraordinaires qu'elle avait éprouvées. Daza et de Salsède recherchèrent avec beaucoup de zèle et de charité ce qu'ils croyaient convenir à son état, et ils concertèrent ensemble la réponse qu'ils devaient lui faire.

Cette réponse fut, qu'autant qu'ils pouvaient en juger, elle était dans l'illusion, n'y ayant guère d'apparence que le Ciel répandit tant de faveurs sur une âme qui éprouvait encore de la répugnance pour entrer dans le chemin de la perfection. C'est que Thérèse n'avait pu se résoudre d'abord à se détacher de quelques petites choses dont le vertueux Daza eût souhaité qu'elle eût fait aussitôt le sacrifice. Ne voulant cependant pas

<sup>1</sup> Chap. 23.

l'exposer à courir les risques d'une telle décision, ils l'engagèrent à consulter un grand homme de bien qui depuis peu se trouvait dans la ville. C'était un Jésuite, aussi recommandable par ses lumières que par sa piété. Ils lui conseillèrent de s'adresser à lui, parce que, suivant eux, elle était en grand danger, si elle n'avait quelqu'un pour la conduire.

Cette réponse jeta Thérèse dans une si grande crainte et dans une telle affliction, qu'elle ne savait que devenir. Elle ne faisait plus que pleurer. Un jour qu'elle était toute baignée de larmes, elle lut par hasard, dans un livre qui lui tomba sous la main, que le Seigneur était fidèle, et qu'il ne permettait jamais que ceux qui l'aimaient fussent trompés ou vaincus par le démon. Ces paroles la consolèrent beaucoup ; elle ne pensa plus qu'à mettre sa confession générale par écrit, n'oubliant rien de tout ce qui pouvait dévoiler son intérieur au nouveau directeur qu'elle allait prendre. « Je me souviens, dit-elle, que lorsque je vis sur le papier tant de mal, et presque aucun bien, j'en eus une extrême confusion et une sensible douleur. » Car telle était sa délicatesse de conscience, qu'elle ne voyait presque que des défauts et des péchés dans toute sa conduite.

Le saint Religieux n'eut pas plus tôt entendu sa confession, qu'il la rassura sur la nature de son oraison. Il lui dit que les grâces qu'elle avait déjà reçues ne pouvaient venir que du Ciel, mais qu'elle avait négligé jusqu'alors les vrais fondements de la vie intérieure, qui sont un abandon général de soi-même, et un esprit continuel de mortification. C'est en effet vouloir bâtir sur un sable mouvant, que de prétendre établir une vie chrétienne sur d'autres fondements que sur l'humilité, la prière et la pénitence.

Parmi les bons conseils que ce saint homme lui donna, Thérèse suivit fidèlement la pratique qu'il lui avait tracée pour l'oraison. Elle consistait à méditer tous les jours sur quelqu'un des mystères de la Passion, et à résister de tout son pouvoir aux douceurs spirituelles qu'elle avait éprouvées tant de fois. Le prix de son obéissance fut un calme général dans toutes

ses facultés. Elle fit pendant deux mois tout son possible pour résister aux grâces du Seigneur : « Mais plus je m'efforçais, dit-elle, d'y résister, plus il me comblait de ses faveurs, et d'une espèce de gloire dont il semblait que je fusse tout environnée, sans que je pusse fuir de quelque côté que ce fût<sup>1</sup>. »

Sur ces entrefaites, passa par Avila le Père François de Borgia, qui, étant duc de Gandie, avait tout quitté pour entrer dans la Compagnie de Jésus, dont il était alors commissaire-général en Espagne. Thérèse obtint, par le moyen de son directeur et de François de Salsède, qu'il vint la voir et lui donner ses conseils. « Après qu'il m'eût entendue sur ce qui se passait en moi, il me dit que c'était l'Esprit de Dieu, et qu'il ne croyait pas qu'il fût à propos d'y résister davantage ; qu'on avait bien fait cependant de l'essayer, et que je devais continuer à commencer mon Oraison par la méditation de quelque mystère de la Passion ; mais que si dans la suite Notre-Seigneur élevait mon esprit, je n'y résistasse plus, et que je laissasse faire sa divine Majesté, pourvu que de ma part je n'y contribuassee pas. J'en demeurai fort consolée, et ce bon gentilhomme aussi, qui avait une grande joie d'avoir entendu un si saint personnage assurer positivement que c'était l'Esprit de Dieu ; il continuait toujours de m'aider en tout ce qu'il pouvait, et de me donner souvent de bons et salutaires avis. »

Le confesseur de Thérèse ayant été envoyé peu de temps après dans une autre ville, ce fut pour elle un grand sujet d'affliction. Elle s'imaginait qu'elle allait retomber dans ses anciens défauts, et qu'elle ne pourrait jamais rencontrer un Directeur aussi sage et aussi éclairé. Elle en trouva cependant un autre, qui, par vingt ans des plus rudes épreuves intérieures, s'était élevé à une haute contemplation. C'était le Père Balthazar Alvarez de Paz, homme consommé dans la vie spirituelle. « Ce bon Père, dit-elle, me fit entrer dans une voie de plus grande perfection. Il me disait que, pour contenter Dieu entièrement, je ne devais rien négliger de tout ce qui était en

<sup>1</sup> Chap. 24.

mon pouvoir ; et il accompagnait ses paroles de beaucoup de douceur, et des manières les plus insinuantes. Il semblait que mon âme n'était pas encore bien forte, mais au contraire, très-tendre, particulièrement sur certaines liaisons d'amitié dont j'avais de la peine à me détacher ; car, quoique cela n'allât pas jusqu'à offenser Dieu, l'affection que je me sentais pour ces personnes était grande. Il me semblait qu'il y aurait eu de ma part une espèce d'ingratitude à les abandonner, et c'était ce qui me faisait dire à mon confesseur, que, puisque Dieu n'y était pas offensé, je ne voyais pas quelle nécessité il y avait que je fusse ingrate. Il me conseilla de recommander la chose à Dieu pendant quelques jours..., afin de connaître le parti que je devais prendre. »

Un jour que Thérèse fut longtemps en oraison, suppliant instamment le Seigneur de l'aider à le contenter en toutes choses, elle commença l'hymne *Veni Creator*, qu'on lui avait recommandé de réciter ; et pendant qu'elle la disait, son âme fut saisie d'un ravissement si subit, qu'elle en perdit presque la connaissance. Ce fut la première fois que Dieu la favorisa d'une pareille grâce. Elle entendit alors ces paroles : *Je veux désormais que vous ne conversiez plus avec les hommes, mais seulement avec les Anges*. Elles firent une telle impression sur son cœur, que depuis cette époque elle n'eut plus que du dégoût pour toutes les amitiés particulières dont le Seigneur n'était pas l'objet. Elle ne trouva plus de consolation à converser avec qui que ce fût, excepté avec les personnes qu'elle savait aimer Dieu, et s'efforcer de le servir. La résolution qu'elle prit alors de renoncer à ses anciennes liaisons fut suivie de la plus prompte exécution, et elle assure qu'il en résulta beaucoup de bien pour les personnes mêmes avec qui elle avait cette étroite familiarité. Elle se trouva par-là dans cette heureuse liberté qu'elle n'avait pu acquérir par tant d'années de travail et de peines, au détriment de sa santé.

Au reste, ce ne fut pas la seule fois qu'elle éprouva ces sortes d'extases, et qu'elle entendit cette voix intérieure qui lui

faisait connaître la volonté du Seigneur. Instruite par une longue expérience, elle assure, dans le vingt-cinquième chapitre de sa vie, que ce sont des paroles fort distinctes, qui ne s'entendent pas à la vérité des oreilles du corps, mais que l'âme entend très-bien, et même plus distinctement qu'elle ne pourrait les entendre par l'entremise des sens. Elle ajoute que, quand même ce seraient des paroles de sévérité et de réprimande, elles n'en opèrent pas moins des effets merveilleux sur l'âme, la préparant à ce que Dieu désire d'elle, l'attendrissant et y répandant la lumière, la joie et la tranquillité : en sorte que, si elle était auparavant dans la sécheresse et l'inquiétude, tout cela s'évanouit en un moment.

Mais pour éviter l'illusion si commune en pareil cas. Thérèse recommande surtout de bien discerner les fausses douceurs qui accompagnent quelquefois ces sortes de ravissements. « Elle sont, dit-elle, bien différentes des douceurs véritables que Dieu répand dans une âme... J'entends par ces douceurs véritables, une joie douce, forte, vive, foncière, touchante et tranquille : car, pour ces simples attendrissements d'âme et ces sentiments passagers de dévotion, qui, semblables à des fleurs naissantes, se flétrissent et tombent au moindre petit air de persécution, je n'appelle pas cela du nom de dévotion, quoique ce soient toujours de bons commencements et de saintes dispositions, mais qui ne suffisent pas pour rendre une âme capable de discerner les effets du bon et du mauvais esprit... Lorsqu'ils ont celui-ci pour principe, il semble inspirer de bons désirs, ils sont si faibles, et l'humilité qu'il inspire est si fausse, si remplie d'inquiétude, et si dénuée d'onction et de paix, qu'il n'est pas difficile d'en reconnaître l'auteur, pour peu qu'on ait d'expérience. »

Thérèse éprouva deux ou trois fois cette tentation ; mais comme elle était bien persuadée que le Seigneur ne permettait jamais qu'une âme humble et ferme dans la foi s'égarât, en suivant les conseils de ceux qu'il lui avait donnés pour guides, elle triompha toujours de ces illusions. Son triomphe fut cependant balancé par un combat long et pénible. La nou-

veauté et la profusion des grâces qu'elle recevait du Ciel alarmèrent encore une fois les personnes à qui elle avait donné sa confiance. Le Père Alvarez lui-même fut ébranlé par l'avis unanime de cinq ou six Religieux, qui pensaient tous qu'elle ne devait plus communier si souvent, qu'il fallait restreindre son oraison, lui faire fuir la solitude, lui recommander de se tenir en garde contre le démon qui cherchait à la séduire.

Thérèse voyant d'un côté que tant de personnes vertueuses étaient de cet avis, et ne pouvant de l'autre y acquiescer intérieurement, parce qu'elle était persuadée que ces faveurs venaient du Ciel, conçut un grand scrupule de ce qu'elle semblait manquer d'humilité, en ne déférant pas aux lumières de gens bien meilleurs et bien plus éclairés qu'elle. La fréquente Communion et l'amour de la solitude, qui faisaient ses plus chères délices, lui étaient interdits. On ne voulait plus qu'elle prolongeât son oraison au-delà des bornes prescrites par la règle du couvent. Tout semblait concourir à troubler la paix de son âme ; aussi tomba-t-elle bientôt dans une si grande désolation, que de son aveu même, elle n'en avait jamais éprouvé de pareille. Près de deux ans se passèrent de la sorte, sans qu'elle pût trouver la moindre consolation, toutes les fois qu'elle pensait qu'il était possible que le démon la trompât. Un jour que ses frayeurs avaient été des plus vives pendant quatre ou cinq heures de suite, et que, retirée toute seule dans un oratoire, le cœur rempli d'amertume et d'ennui elle avait été en proie aux appréhensions de mille sortes de périls, une voix se fit entendre, qui dissipa dans un instant toutes ses peines. *Ma fille*, dit cette voix, *n'ayez point peur ; c'est moi, je ne vous abandonnerai pas, ne craignez rien.*

Le souvenir de l'heureuse révolution qu'elle éprouva dans ce moment était si profond encore lorsqu'elle rédigea l'histoire de sa vie, qu'en racontant ce trait, elle ne put contenir les transports de son amour. « O mon Sauveur, s'écrie-t-elle, il semble que vous n'éprouvez avec cette espèce de rigueur ceux qui vous aiment, qu'afin de leur faire mieux connaître

par l'excès de leurs souffrances, l'excès encore plus grand de votre amour ! Qui pourrait, ô mon Dieu ! avoir assez de génie et de science, et inventer un langage tout nouveau, pour exprimer les merveilles de vos œuvres, telles que mon âme les conçoit ! Tout cela me manque, ô mon Dieu ! mais pourvu que vous ne m'abandonniez pas, je vous serai toujours fidèle. Que tous les savants s'élèvent contre moi, que toutes les créatures me persécutent, que tous les démons se déchainent pour me tourmenter : rien ne sera capable de m'épouvanter, parce que l'expérience m'a appris que vous ne me manquez jamais, et qu'une âme qui espère en vous seul, retire de grands avantages de toutes ses épreuves <sup>1</sup>. »

Le déplorable état où elle s'était vue réduite ne lui avait pas permis de penser que rien fût capable de lui rendre aussi promptement la tranquillité. Elle pensait au contraire qu'il faudrait plusieurs heures pour l'y disposer seulement. « Cependant, dit-elle, avec ce peu de paroles, me voilà tout à coup dans le calme : mais avec une force, un courage, une assurance, un repos intérieur, et une lumière qu'en un instant je sentis mon âme tout autre, et prête à soutenir, contre le monde entier, que c'était véritablement le Seigneur qui m'avait parlé... Souvent, en pareilles occasions, je me souvenais du commandement qu'il fit autrefois aux vents, de s'apaiser et de laisser la mer tranquille... Et je disais de même : Quel est donc celui à qui toutes les puissances de mon âme obéissent ainsi ? Quel est celui qui répand en un moment la lumière sur des ténèbres aussi épaisses, et rend souple et maniable un cœur qui semblait être de pierre, versant une pluie de larmes si douce et si délicieuse sur un fonds qui paraissait depuis tant de temps si sec et si aride ? » Pénétrée de la plus vive confiance en Dieu, elle eût défilé toutes les puissances infernales. « De quoi donc puis-je avoir peur, se disait-elle à elle-même ? Je désire servir cet unique Maître, je n'ai d'autre ambition que celle de le contenter ; je ne veux ni ne cherche

<sup>1</sup> Chap. 25.

d'autre plaisir, d'autre repos, d'autre bien, que de faire sa volonté... Si donc ce Maître que je sers est si puissant, et si les démons sont ses esclaves, comme il n'y a pas lieu d'en douter puisque la foi m'en assure, quel mal peuvent-ils me faire, à moi qui suis la servante de ce Maître souverain? Et quand j'aurais à combattre tout l'enfer ensemble, que pourrais-je redouter de ses efforts? Je prenais sur cela une Croix en main, et il me semblait alors que Dieu fortifiait singulièrement mon courage. »

Cependant les faveurs que Dieu répandait sur sa servante se multipliaient de jour en jour. Ce ne fut plus, comme auparavant, cette voix céleste qui parlait à son cœur; ce fut Jésus-Christ lui-même qui daigna plusieurs fois la consoler et l'instruire dans des visions merveilleuses. La Sainte les rapporte avec sa fidélité ordinaire; et en les racontant, elle nous a laissé une nouvelle preuve de sa soumission à la volonté de ses Directeurs.

Celui qu'elle avait autrefois le plus consulté, et à qui elle se confessait encore de temps en temps, lorsque le Père Alvarez ne pouvait pas l'entendre, se persuada tellement que toutes ces visions n'étaient qu'un jeu du démon, qu'il lui ordonna de faire le signe de la croix aux premières approches d'une pareille tentation. Thérèse de son côté était bien persuadée que c'étaient autant de grâces du Seigneur; aussi éprouvait-elle une répugnance singulière à les repousser. Mais comme elle avait l'esprit aussi humble qu'éclairé, elle se soumit à la volonté de son Directeur, suppliant le Seigneur de la préserver de toute espèce d'erreur. L'obéissance et l'humilité lui parurent préférables à cette espèce de conviction intérieure qu'elle avait, que tant de faveurs ne pouvaient venir que du Ciel. D'ailleurs elle n'ignorait pas que les lois établies pour la conduite des âmes devaient régler toutes ses actions; et quelque avancée qu'elle pût être dans les voies du salut, rien ne la dispensait d'obéir à ces lois. Elle obéit donc avec simplicité à ce que son Directeur exigea d'elle. Mais, comme en faisant alors le signe de la croix, elle craignait d'outrager son



Sauveur, elle le suppliait de le lui pardonner, en considération du motif qui la faisait agir ainsi. « Je le priais, dit-elle, de ne pas me l'imputer, puisque je ne le faisais que par obéissance à celui qui le remplaçait sur la terre, et aux ministres qu'il avait établis lui-même. Il me disait que je ne m'en misse point en peine; que je faisais bien d'obéir, mais qu'il ferait en sorte que la vérité fût connue<sup>1</sup>. »

Thérèse ne pouvait pas mieux justifier le véritable esprit de piété dont elle était animée, qu'en se soumettant ainsi à toutes les épreuves d'une entière obéissance; aussi le Pape Grégoire XV cite-t-il dans la bulle de sa canonisation, ce grand fonds d'humilité, comme la pierre de touche d'une piété solide. « Thérèse, dit-il, avait pour maxime, et répétait souvent qu'elle pouvait se tromper dans le discernement des visions et des révélations; mais qu'en obéissant à ses supérieurs, il n'y avait point d'erreur à craindre pour elle. »

A cette désolation intérieure que la Sainte avait tant de fois éprouvée depuis deux ans, avait enfin succédé le calme céleste des consolations du Saint-Esprit. Mais jusqu'à ses meilleurs amis, tout le monde parut agir de concert pour troubler de nouveau la paix de son âme. Elle eut à résister encore pendant plus d'un an aux clameurs générales qu'excitait son oraison. Son confesseur même en qui elle avait tant de confiance, le Père Alvarez, se laissa ébranler par le sentiment des autres. C'était à la vérité un saint homme; mais il était si timoré, il se défiait tellement de ses lumières, qu'il n'osa prendre sur lui de décider que les choses extraordinaires qu'éprouvait Thérèse dans la prière, fussent des grâces du Ciel. Il lui fut cependant d'une grande ressource, soit en continuant de la confesser, ce qu'elle aurait eu de la peine à obtenir alors de tout autre, tant on était prévenu contre elle, soit en la consolant avec beaucoup de douceur et de patience, lui faisant observer qu'elle faisait de jour en jour des progrès dans la vertu. Toutes ces différentes épreuves ne servirent qu'à la purifier de plus

<sup>1</sup> Chap. 26, 27, 28, 29, etc.

en plus, jusqu'au moment où elle vit dissiper pour toujours ces orages.

Thérèse dut ce moment heureux à saint Pierre d'Alcantara, qui était venu à Avila pour y remplir les fonctions de commissaire-général et de visiteur des Franciscains. Peu d'hommes, même parmi les plus saints, paraissent avoir eu en partage un tact plus sûr pour tout ce qui a rapport à la vie intérieure. D'ailleurs il en est peu qui aient réuni à cet esprit de discernement une aussi profonde connaissance des dons du Ciel, parce qu'il avait en ce genre une longue expérience. Thérèse lui ouvrit son cœur, et lui fit un récit fidèle de tout ce qui lui était arrivé. Ce saint homme ne tarda pas à reconnaître l'Esprit de Dieu dans les grâces extraordinaires qu'il avait faites à sa servante. Il fut touché de compassion pour elle, en apprenant les contradictions et les chagrins qu'elle avait eus à essuyer même de la part des gens de bien ; il la consola beaucoup, en l'assurant, qu'à l'exception des articles de foi, rien ne lui paraissait plus constant que l'origine céleste des faveurs dont elle avait été comblée. Il ajouta cependant, qu'elle ne touchait pas encore à la fin de ses peines.

Le suffrage d'un homme aussi révérend produisit l'effet qu'on devait en attendre. Thérèse sentit plus que jamais renaître son courage, et ceux qui avaient craint de se déclarer pour elle commencèrent à croire que le Ciel la conduisait par des voies tout-à-fait surnaturelles. La Sainte rapporte que dans cette époque de sa vie, elle éprouva souvent un dégoût singulier pour tout ce qui faisait ordinairement l'objet de ces délices. A ses peines d'esprit, se joignaient souvent de si vives douleurs et des souffrances si sensibles, qu'elle ne savait plus où elle en était. Dans le moment des plus fortes crises, elle ne pouvait quelquefois pas s'empêcher de se plaindre amoureusement à son Sauveur, de ce qu'il permettait de si rudes épreuves. « Mais il faut avouer, dit-elle, qu'elles étaient bien payées ; car presque toujours elles étaient suivies d'un surcroît de grâces extraordinaires. Il semble que ce soit pour l'âme une espèce de creuset, d'où elle sort comme l'or, plus épurée et

plus lumineuse, pour mieux apercevoir dans son fond le Dieu qui y habite. »

D'autres fois il lui semblait n'avoir plus le pouvoir de penser à rien de bon, ni le désir de s'y appliquer, son âme et son corps se trouvant en même temps dans une pesanteur et une incapacité générales. Alors elle tâchait moitié de gré, moitié de force, de s'occuper de bonnes œuvres extérieures; et quand elle sentait son esprit s'égarer d'objet en objet, sans pouvoir le fixer au sein même de la solitude, elle s'écriait : « Quand sera-ce, mon Dieu, que je verrai enfin toute mon âme, occupée à vous louer ? Quand sera-ce que toutes ses puissances réunies jouiront de vous ? Ne permettez plus, Seigneur, qu'elle soit ainsi mise en pièce. »

Dans d'autre temps, elle se plaignait d'une espèce de stupidité accablante qui l'empêchait également de faire le bien et le mal ; cet état lui paraissait d'autant plus pénible, qu'il était moins analogue à l'activité de son caractère. Elle le compare à une navigation tranquille, qui ne laisse pas de faire avancer, sans que l'on s'en aperçoive ; au lieu que les progrès de l'âme sont très-sensibles, lorsqu'entraînée par le bouillonnement subit de ses désirs, elle n'est jamais contente de tout ce qu'elle peut faire pour Dieu. « Tels sont, ajoute-t-elle<sup>1</sup>, ceux qui sont touchés des vives impressions du saint amour. Je ne saurais mieux les comparer qu'à ces petites sources d'eau vive, dont le bouillon, sortant continuellement du creux de leur petit bassin, fait monter en tournoyant jusqu'à la superficie le sable avec l'eau. La comparaison me paraît naturelle ; et c'est là justement le portrait des âmes que Dieu conduit par cette voie. Leur amour est toujours bouillonnant, et toujours occupé de ce qu'elle feront pour Dieu. Elles ne peuvent se contenir en elles mêmes, non plus que cette eau dans son fond, d'où elle s'élève sans cesse. Il en est de même d'une âme dans cette disposition ; l'amour qui la possède ne lui laisse pour l'ordinaire aucun repos ; elle est agitée par de continuelles saillies : et tout

<sup>1</sup> Chap. 30.

environnée qu'elle est de cet amour, elle voudrait que pour l'aider à louer Dieu, tout le monde bût à la même source, ne craignant point qu'elle ne tarisse. O combien de fois, continue-t-elle, me suis-je souvenue de cet eau vive dont Notre-Seigneur parlait à la Samaritaine ! J'ai toujours eu une dévotion particulière à cet Évangile ; et quoique, dès ma plus tendre jeunesse je ne comprisse pas encore l'excellence de ce don, je suppliais souvent Notre-Seigneur de m'accorder cette eau admirable. Partout où j'étais, j'avais toujours un tableau où je le voyais assis sur le bord du puits, avec ces paroles : *Seigneur donnez-moi de cette eau.*

« On peut comparer aussi cet amour à un grand feu, qui a besoin pour être entretenu qu'on lui fournisse toujours de quoi alimenter sans interruption ce feu sacré pour l'empêcher de s'éteindre. Pour moi, quand je n'aurais que des pailles à y jeter, cela ne laisse pas de me consoler ; c'est ce qui m'arrive quelquefois, et même assez souvent... Ceux en qui Notre-Seigneur daigne allumer ce feu de son amour, si brûlant et si actif, n'ont pas peu à souffrir, surtout quand les forces du corps leur manquent : car ne pouvant alors jeter du bois dans ce feu sacré, et leurs âmes se consumant de langueur dans l'appréhension qu'il ne s'éteigne, il semble qu'elles tournent leur activité contre elles-mêmes, pour se réduire en cendres. Elles se dessèchent et se distillent tout en larmes ; et ce tourment est bien dur, quoiqu'il ait pourtant ses délices. »

Si les diverses épreuves par lesquelles il plut à Dieu de faire passer Thérèse, ne servirent qu'à épurer sa vertu, les communions célestes dont elle fut favorisée ne tardèrent pas à lui donner un grand éclat. Mais loin de s'enorgueillir de tant de faveurs, elle n'en devint que plus humble.

L'Évêque Yopez rapporte<sup>1</sup> ce que nous avons dit déjà d'après la Sainte, qu'étant Prieure de Saint-Joseph d'Avila, elle fut tellement enlevée de terre, un jour qu'elle allait recevoir la Communion des mains de l'Évêque Alvarez de Mendoza, que

<sup>1</sup> Chap. 13, p. 117.

son corps se trouva au-dessus de la grille par laquelle on a coutume de faire communier les Religieuses. La sœur Marie-Baptiste, qui fut dans la suite Prieure de Valladolid, attesta ce fait, comme en ayant été témoin oculaire, ainsi que les autres Carmélites de ce couvent. Le Père Bannez, savant Dominicain, attesta de même qu'ayant été son confesseur pendant quelque temps, il savait à ne pas en douter, qu'elle avait un jour ravie dans les airs au milieu du chœur, et que se voyant ainsi suspendue, elle avait fait à Dieu cette prière : « Seigneur ne permettez pas qu'une telle faveur fasse passer pour vertueuse une femme qui ne l'est pas. » Il cita encore plusieurs autres occasions où pareille chose lui était arrivé au milieu de ses sœurs et dans le chœur ; et il ajouta qu'elle avait obtenu par ses prières, que rien de semblable ne lui arrivât plus en public pendant les quinze dernières années de sa vie.

Dans l'état de ravissement, l'âme, suivant le rapport de Thérèse, comprend de la manière la plus claire tout le néant des choses de ce monde ; elle sent combien c'est une erreur grossière de donner le nom d'honneur à ce que le monde appelle ainsi, ne pouvant y avoir d'honneur véritable que celui qui est appuyé sur la vérité. Elle conçoit aussi clairement la vanité des richesses, la folie de l'avarice, et la bassesse des plaisirs mondains. Rien ne lui paraît vrai que ce qui mène à la vertu ; rien ne la touche que ce qui l'approche de plus en plus de son Dieu. La grandeur et la bonté de ce divin Maître, l'excès de son amour, la douceur de son service, toutes les consolations de l'espérance chrétienne, toutes les vérités du salut s'offrent alors à ses regards dans le plus grand jour ; elles lui deviennent plus sensibles et plus intimes que jamais, au point que l'on n'a pas d'idée du degré de lumière qui accompagne cette connaissance. Cela passe toute expression.

Le ravissement produit encore une nouvelle liberté dans l'âme qui l'éprouve ; c'est la suite de ce parfait détachement des créatures, qui fait que l'âme, s'élevant au-dessus de tous les objets créés et au-dessus d'elle-même, rougit d'avoir été dans leur esclavage. Elle ne peut penser à son ancien aveugle-

ment, sans une extrême confusion, et elle est touchée de voir les autres persévérer encore dans ce triste état.

Mais parmi les effets que l'extase a coutume de produire, il n'en est point de plus sensible ni de plus avantageux pour l'âme, que la profonde connaissance qu'elle y acquiert de ses imperfections, de sa bassesse et de son néant. Il en résulte d'un côté les plus humbles sentiments de soi-même, et de l'autre une grande confiance dans la bonté et dans la puissance sans bornes de notre divin Maître, avec un très-ardent amour pour lui, et une vive impatience de lui être uni pour toujours. On dirait que du brâsier de son amour pour nous, il serait tombé dans nos cœurs une étincelle qui les aurait mis tout en feu. « O combien de fois, s'écrie Thérèse<sup>1</sup>, me trouvant en cet état, me suis-je ressouvenue de ce verset de David : *Comme le cerf soupire après une source d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu !* »

Thérèse avait souvent éprouvé « ces angoisses délicieuses, où, ayant à peine la force de respirer, on laisse seulement échapper quelques faibles soupirs, ne pouvant pas les pousser plus fort, quoique dans le sentiment intérieur ils ne laissent pas d'être très-vifs. » Plus d'une fois, lorsqu'elle était dans cet état, il plut au Seigneur de la favoriser d'une vision dont on trouve assez souvent le tableau dans les églises<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Chap. 29.

<sup>2</sup> « Je voyais, dit-elle, un Ange qui paraissait proche de moi à mon côté gauche sous une forme corporelle (ce qui ne m'est pas ordinaire ; car, puisque j'ai souvent des visions d'Ange, je ne les aperçois jamais des yeux du corps). Cet Ange était plus petit que grand ; sa beauté était admirable, et son visage tellement enflammé, qu'il paraissait être un de ceux des premiers ordres, qui sont tout de flamme et d'amour, et que l'on appelle des Séraphins... Il tenait à la main un large dard que je crus être d'or, dont la pointe portait un peu de feu. Je sentais quelquefois une douleur pareille à celle que j'eusse éprouvée, s'il m'eût percé jusqu'au fond des entrailles. Il me semblait alors qu'en le retirant, il me les arrachait et les enlevait avec lui, me laissant toute embrasée d'amour pour Dieu. Je souffrais, il est vrai, d'une manière si violente, que je ne pouvais m'empêcher de laisser échapper quelques petites plaintes. Mais l'âme trouve tant de douceur dans cette espèce de souffrance, qu'elle n'a garde de désirer la fin d'un mal si délicieux, et qu'elle ne peut plus être satisfaite par d'autre objet que par Dieu même... C'est un commerce d'amour entre elle et Dieu, et un commerce si doux, que je supplie sa divine

La douce habitude des consolations célestes lui faisant redoubler de plus en plus ses soupirs, son âme se consumait dans l'impatience de s'élever jusqu'aux demeures éternelles, pour y jouir sans partage de l'objet de son amour : mais ce désir était contre-balancé par le désir presque aussi vif en elle de souffrir. Elle témoignait ce désir à son Dieu, en lui disant du fond de son cœur : « *Ou mourir, Seigneur, ou souffrir* ; c'est tout ce que je vous demande. » Puis, s'abandonnant à ses soupirs vers l'éternité, elle ajoutait : « Quand j'entends sonner l'horloge, c'est pour moi un sujet de consolation, dans la pensée que j'approche un peu de l'heureux moment de voir mon Dieu, et que c'est autant de passé de cette triste vie<sup>1</sup>. C'est un grand bien, dit-elle ailleurs<sup>2</sup>, quand Notre-Seigneur éclaire une âme, jusqu'à lui faire connaître ce que l'on gagne à souffrir pour lui ; mais pour sentir tout cet avantage, il faut avoir tout quitté auparavant : car qui réserve quelque chose, donne à connaître par-là qu'il l'estime, et si l'estime, c'est une nécessité qu'il lui paraisse dur de s'en détacher ; et dès lors tout est imparfait, tout est perdu. »

Cependant les grâces qu'elle recevait du Ciel croissaient de jour en jour. Elle eut entre autres des visions fréquentes de certaines âmes qui sortaient du purgatoire pour passer dans le Ciel. Elle en rapporte plusieurs exemples, par où nous apprenons que ces âmes durent leur délivrance aux prières de quelques personnes pieuses.

Le Seigneur cependant semblait quelquefois vouloir se soustraire aux chastes transports de son amante. Huit jours de suite entre autres, il la laissa dans un tel abandon et dans une si grande sécheresse, que le feu de son divin amour en paraissait presque éteint. « Mais aujourd'hui, s'écrie-t-elle dans un premier mouvement de la plus tendre reconnaissance<sup>3</sup>, aujourd'hui que Notre-Seigneur a commencé de rallumer un peu

bonté d'en donner l'expérience à quiconque pourra s'imaginer que je ne dis pas la vérité. » Ainsi s'exprimait Thérèse avec un ton de candeur et de sincérité, dont on ne peut se défendre, quand on lit sa vie sans prévention.

<sup>1</sup> Chap. 40. — <sup>2</sup> Chap. 34. — <sup>3</sup> Chap. 37.

ce feu sacré dans mon âme, il est certain que je m'en suis bien prévalu, abandonnant mon cœur à une sainte joie, et me plaignant amoureusement à lui de ce qu'il m'avait délaissée.

« Eh quoi donc, mon Dieu ! n'est-ce pas assez que vous me reteniez dans cette misérable vie, que je la supporte pour l'amour de vous, et que je consente à demeurer ainsi dans un lieu où tout conspire à me détourner de jouir de vous, et où il faut être continuellement assujéti aux servitudes du manger, du dormir, du commerce du monde, et des affaires qui font, comme vous le savez, ô mon Dieu, mon tourment perpétuel ? Faut-il qu'acceptant tout cela pour votre amour, vous vous cachiez de moi dans les petits moments qui me restent pour me consoler avec vous ? Une conduite si rigoureuse est-elle donc compatible avec votre miséricorde ? L'amour que vous avez pour moi le peut-il souffrir, etc. ? »

Outre les merveilles que Dieu lui fit connaître dans le cours des communications intimes dont il la favorisait, elle apprit par ce moyen plusieurs choses qui devaient arriver. Elle les prédit même souvent plusieurs années avant qu'elles arrivassent, et dans des temps marqués. Elle rapporte aussi les guérisons de quelques personnes, et la conversion de quelques autres, comme autant de grâces, que le Ciel avait accordées à ses prières ; et elle ajoute que c'était une chose si connue, que plusieurs personnes pouvaient en rendre témoignage<sup>1</sup>.

« Tout au commencement, dit-elle à ce sujet, c'était pour moi un grand sujet de scrupule, de ce que je ne pouvais m'empêcher de croire que ces grâces étaient le fruit de mes prières, sauf toujours le premier honneur qui était dû à la bonté divine, comme à la principale cause. Mais le nombre de ces grâces est à présent si grand, et elles sont connues de tant de personnes, que cette croyance ne me fait plus de peine ; ce n'est plus pour moi qu'un motif de louer Dieu, et de me confondre en moi-même, me voyant si redevable à sa divine Majesté pour laquelle, ce me semble, je sens redoubler mon amour et mon zèle, à mesure que le nombre de ses bienfaits augmente. »

<sup>1</sup> Chap. 39.



Mais quelque extraordinaire que paraisse la suite de tant de merveilles et de tant de grâces, nous l'avons déjà dit, et nous le répéterons encore, le récit que Thérèse en fait, est marqué au sceau de la vérité. On ne peut qu'être persuadé de la sincérité de cette illustre Sainte, quand on lit attentivement ce qu'elle nous a transmis. C'est partout le même fonds de candeur et d'humilité, partout la même attention à n'écrire que ce dont elle était bien sûre, et à écarter tout ce qui pouvait altérer les faits ou dénaturer les circonstances. Si elle parle d'elle-même, c'est toujours avec une si profonde humilité, que rien de ce qui peut être à son désavantage ne lui échappe; on la voit en toute occasion aggraver ses fautes, et parler dans les termes les plus forts, de son indignité. Elle ne cesse de rapporter tout à Dieu, et de se regarder comme une terre stérile, incapable de porter les moindres fruits, sans le secours de son divin Maître. C'eût été pour elle « un très-grand scrupule d'ajouter ou d'ôter la moindre syllabe à ce qu'elle marquait nommément, ou qu'elle avait entendu, ou que Notre-Seigneur lui avait dit<sup>1</sup>; » avouant d'ailleurs qu'elle pouvait bien être trompée, mais protestant en même temps que pour rien au monde elle ne voudrait mentir dans la plus petite chose, et qu'elle aimerait mieux mourir mille fois<sup>2</sup>.

Si l'on fait attention maintenant à la doctrine répandue dans ses écrits, on verra qu'elle est conforme en tout point à celle de l'Église, à l'esprit des Saints, et à ce que les plus sages et les plus habiles contemplatifs ont écrit sur les mêmes matières. Aussi dans la prière que l'Église fait à Dieu le jour de sa fête, cette doctrine est-elle appelée une doctrine *céleste*. Les plus profonds secrets du sanctuaire de l'amour divin y sont dévoilés avec une clarté dont ils ne paraissent pas susceptibles; et tout ce que l'oraison la plus sublime a de plus caché, ce qui ne peut être connu que par une longue expérience, ce que le langage humain paraissait incapable d'exprimer, tout est mis dans un jour si lumineux, et rendu avec une telle énergie, qu'il n'est pas possible d'y méconnaître

<sup>1</sup> Chap. 29. — <sup>2</sup> Château de l'Âme. *Dem.* 4. c. II. v. 721.

l'œuvre du Seigneur : surtout quand on pense que Thérèse était une femme sans lettres, sans études et sans secours. Il est vrai qu'elle était née avec beaucoup d'esprit naturel, avec beaucoup de jugement, et une imagination aussi belle que féconde ; mais avec tout l'esprit du monde, ce n'est qu'à l'école du Seigneur que l'on peut apprendre à parler aussi dignement de pareilles matières.

D'ailleurs, avec quelle répugnance ne se mit-elle pas à rédiger l'histoire de sa vie ! Comme elle y parle humblement des faveurs dont le Ciel l'avait comblée ! Comme elle soumet par plusieurs fois et sans réserve, au jugement de son directeur, et surtout à celui de l'Église, tout ce qu'elle en dit ! Avec quelle candeur exprime-t-elle ses regrets sur le temps que cela lui faisait perdre, au préjudice d'une maison aussi pauvre que celle où elle était alors, et pour laquelle elle eût bien mieux aimé filer ! Enfin tout ce qui a rapport à ses ouvrages<sup>1</sup>, sa manière de narrer, et, comme le remarque fort

<sup>1</sup> Jamais Thérèse n'eut entrepris d'écrire sa vie, si l'obéissance ne lui en eût fait un devoir ; le P. Garzia de Tolède, son confesseur, l'exigea d'elle. Voici quelle en fut l'occasion. Ce savant Dominicain, généralement estimé en Espagne, et revêtu alors du titre de commissaire général des Indes, voulut s'assurer du genre de visions qu'avait sa pénitente. Il résolut pour cela de consulter des personnes aussi éclairées que vertueuses. Il lui conseilla donc, de concert avec un des inquisiteurs, nommé Soto de Salazar, qui devint dans la suite évêque de Salamanque, de mettre par écrit l'histoire de sa vie, et de la faire passer au plus saint prêtre que l'on connût alors dans l'Andalousie (le vénérable Jean d'Avila) pour avoir son avis. Voyez Yepez, *part.* 1. c. 21, p. 172, et *part.* 2. l. III. c. XVIII.

Thérèse suivit les conseils de son confesseur. Elle rédigea fort à la hâte le manuscrit qu'on lui demandait ; et quand il fut prêt, elle pria instamment le P. Garzia de le tenir secret, et de le faire copier par une autre main, avant de le communiquer au saint prêtre, de peur que l'on ne reconnût son écriture. Jean d'Avila faisait alors sa résidence à Montiglia dans l'Andalousie, où il jouissait de la réputation d'un des plus grands maîtres de la vie intérieure. On lui fit passer la copie du manuscrit de Thérèse ; il la lut et l'examina avec soin ; après quoi il donna son avis d'une manière bien digne de sa prudence, de son savoir et de sa piété. Sa réponse se trouve tout au long dans le Recueil des Lettres de la Sainte, t. II. Il commence par de grands éloges de l'humilité de l'auteur du manuscrit, et présente ensuite son avis détaillé sur la nature des ravissements qui y étaient rapportés, les regardant comme des marques positives de l'Esprit de Dieu. Il ajoute que les visions fondées sur

bien un savant traducteur de sa vie<sup>1</sup>, ses digressions fré-

des images corporelles, ou que l'on a par les yeux du corps, sont moins certaines que les visions purement intellectuelles. Il conseille d'éviter les premières, autant qu'il sera possible, sans toutefois les mépriser, à moins qu'on n'ait d'ailleurs la certitude qu'elles viennent du mauvais esprit; et il exhorte à prier le Seigneur de nous conduire plutôt par la voie ordinaire. Que si cependant les visions continuent, et qu'en même temps l'humilité s'accroisse, que la vie spirituelle se fortifie, que la paix intérieure règne, et que les paroles que l'on profère alors soient conformes à la sainte doctrine, il n'y a plus de motif de rejeter ces sortes de visions. Il faut pourtant que la personne à qui elles arrivent, ne s'en rapporte jamais à son jugement, crainte d'y être trompée, parce que le Seigneur accorde quelquefois aux pécheurs mêmes des grâces singulières en ce genre. Jean d'Avila dit en avoir vu qui étaient dans ce cas-là. Ces grâces ne sont donc pas toujours la marque ni la récompense des âmes parfaites, puisque Dieu les donne de temps en temps aux pécheurs, dans le dessein de les convertir.

« Cependant, ajoute-t-il, quoique celles-là soient bonnes, il peut y en avoir » d'autres qui viennent du démon; ainsi il faut toujours être sur ses gardes : » et puisque la véritable sainteté consiste à avoir un humble amour de Dieu » et du prochain, nous devons faire notre unique étude de demander une humilité sincère de l'amour de Notre-Seigneur. D'ailleurs, il ne serait pas » convenable de rapporter son culte aux visions : il faut toujours réserver ses » adorations pour Jésus-Christ dans le Ciel et dans le Saint Sacrement, et ne » regarder la vision que comme une simple image, dont le but est de conduire l'esprit à ce divin Sauveur. »

Il finit par exhorter la personne qui le consulte, à continuer de marcher dans la voie où il plaisait à Dieu de la conduire; mais de n'y marcher jamais sans craindre les embûches de l'ennemi, lui recommandant sur toutes choses la connaissance de soi-même, la pratique de la Charité, l'exercice de la Pénitence, et l'amour de la Croix.

Saint Louis Bertrand, qui vivait dans le même temps, approuva aussi le manuscrit. Il écrivit de Valence une lettre qui contenait son approbation, et qui, suivant le témoignage du P. Gratien, fut imprimée avec le manuscrit même. (Voyez son traité sur les ouvrages de sainte Thérèse).

Lorsque le P. Bannez fut chargé de la direction de Thérèse, il lui demanda communication de cet écrit, pour le soumettre au jugement des inquisiteurs; ceux-ci l'examinèrent avec soin, et le résultat de cet examen fut un grand éloge de l'auteur et de l'ouvrage. Le cardinal Quiroga, qui était alors archevêque de Tolède et grand inquisiteur d'Espagne, écrivit même à Thérèse pour lui témoigner la vénération qu'il avait pour elle. Après la mort de la Sainte, ce fut l'inquisition qui fit imprimer son manuscrit. On déposa l'original, écrit en entier de sa main, dans la bibliothèque de l'Escorial, où il fut enfermé dans une riche armoire, dont Philippe II avait toujours la clef dans sa poche. Les ouvrages de sainte Thérèse furent imprimés en Espagne en 1587. On les traduisit peu de temps après en italien, en latin et en français.

<sup>1</sup> M. Woodhead, dans la préface de sa traduction.

quentes, ses élans de piété, ses transports d'amour, ses colloques avec Notre-Seigneur, dans lesquels elle se laisse entraîner par l'habitude qu'elle avait contractée dans l'oraison : tout jusqu'aux parenthèses mêmes qui sont si multipliées dans son récit, et jusqu'aux excuses qu'elle en fait à son confesseur avec une naïveté charmante, tout concourt à prouver la vérité des faits qu'elle rapporte.

Que sera-ce si l'on rapproche de tant de motifs de croire ces faits, le motif plus puissant encore de la sainteté reconnue de celle qui les a écrits ? Mais si la bonté du Tout-Puissant a comblé sa servante de faveurs qui excitent notre admiration, nous devons admirer bien davantage les grandes leçons de vertu dont elle a parsemé le récit de tant de grâces. Nous devons admirer surtout l'amour qu'elle avait pour l'obéissance. Elle préférerait cette vertu à ses révélations mêmes, disant qu'elle pouvait bien être séduite par le démon, mais qu'elle ne pouvait pas s'égarer en obéissant. Toujours ferme dans ce principe, elle obéissait à ses supérieurs avec une admirable simplicité.

Pénétré d'admiration pour l'extrême docilité de sa pénitente, le Père Alvarez s'écriait : « Voyez-vous Thérèse de Jésus ? Quelles grâces sublimes n'a-t-elle pas reçues de Dieu ! Et cependant, quoi que je puisse lui prescrire, elle est toujours docile comme l'enfant le plus traitable. »

C'est que l'obéissance, suivant Thérèse, est l'âme de la vie religieuse ; c'est la route la plus sûre et la plus courte pour arriver à une éminente sainteté ; c'est de tous les moyens le plus efficace, pour dompter nos passions, pour soumettre et assujétir notre volonté à celle du Seigneur, et pour nous immoler tout entiers à sa gloire. « Oui, disait-elle en adressant la parole à ses Religieuses<sup>1</sup>, je regarde, comme une grâce plus précieuse, de passer un seul jour dans l'exercice de l'humiliation et de l'obéissance, que d'en passer plusieurs dans une oraison continuelle..... J'avoue que les personnes qui agis-

<sup>1</sup> Fondat. chap. 5.

sent n'ont pas grand loisir pour prier ; mais quelle force, mon Sauveur, n'a point auprès de vous un soupir qui procède du cœur, dans la peine de voir qu'outre le déplaisir de demeurer en cet exil, on ne donne pas le temps de jouir dans la retraite de vos célestes consolations !..... Croyez-moi, mes filles, l'âme ne retire point d'avantages des longues oraisons, lorsque l'obéissance et la charité l'appellent ailleurs : les bonnes œuvres au contraire la rendent en peu de temps beaucoup plus capable d'être embrasée de l'amour de Dieu, que plusieurs heures de méditation.

Le désir de rendre son obéissance encore plus parfaite, lui fit faire vœu ds ne jamais commettre, de propos délibéré, le moindre péché véniel et de se porter dans toutes ses actions à ce qui lui paraîtrait plus parfait. Il ne fallait rien moins que sa ferveur et sa vertu pour rendre un tel vœu excusable ; car on ne doit point en général s'exposer ainsi à multiplier les occasions de péché.

A mesure que Thérèse recevait des grâces extraordinaires, son humilité se fortifiait de plus en plus par la conviction intime que c'étaient de purs dons du Ciel. Comme elle était persuadée qu'elle en profitait peu, elle y trouvait de nouveaux motifs de s'humilier ; et quand elle pensait à toutes les faveurs dont le ciel l'avait comblée, elle se jugeait la plus indigne et la plus méchante de toutes les créatures<sup>1</sup>. A la vue de ses fautes, elle s'abîmait dans son néant, et demeurait couverte de confusion devant Dieu, comme une femme infidèle qui rougit au simple souvenir de ses torts envers le meilleur et le plus tendre des époux. Elle croyait à peine mériter de paraître aux yeux des hommes ; et quand elle avait quelque chose à traiter avec eux, elle leur parlait avec une humilité si profonde, qu'il semblerait que leur mépris fût la peine due à son indignité. Elle n'oubliait rien pour les en convaincre, au point que sa sollicitude à cet égard était presque aussi ingénieuse que celle d'un hypocrite ambitieux, qui fait tous ses efforts

<sup>1</sup> Voyez la relation qu'elle envoya à ses confesseurs.

pour se parer du masque de la vertu. Enfin, elle se regardait comme une si grande pécheresse, que sans la considération de la miséricorde infinie du Seigneur, elle se serait livrée au désespoir, quand elle songeait que l'enfer eût pu être pour jamais sa demeure.

Si les personnes qui font profession de piété tiennent quelquefois un langage à peu près semblable à celui de Thérèse, il s'en trouve bien peu qui veuillent supporter comme elle les injures et les mauvais traitements. Loin de s'y soustraire, elle les recevait avec joie ; elle avait une sainte avidité pour les croix et les souffrances ; rien ne lui était plus à charge que les marques d'honneur et d'estime qu'on ne cessait de lui donner de toutes parts. Il n'est point de meilleure preuve d'une véritable humilité, suivant la remarque du pieux Évêque Yopez, que cette satisfaction intérieure qu'une âme éprouve à se mépriser elle-même<sup>1</sup>. Cette disposition était si parfaite dans Thérèse, que ceux qui connaissaient le mieux la pureté de son âme, étaient plus frappés de son humilité que de ses autres vertus. Elle évita constamment cette vaine complaisance à parler beaucoup de soi, qui prend sa source dans l'amour-propre. Rien d'ailleurs n'est plus difficile que de parler de ce qui nous touche, sans laisser entrevoir l'orgueil, jusque dans les précautions que l'on prend pour le cacher, et dans les prétextes que l'on allègue pour colorer ses défauts ou pour excuser ses faiblesses. On peut ajouter à cela la pente naturelle que nous avons tous à faire valoir nos talents et les autres avantages que nous croyons avoir.

Aussi ne peut-on pas donner de preuve plus convaincante de l'abnégation et de l'humilité de Thérèse, que l'adresse singulière avec laquelle elle cherchait à s'humilier dans toutes les occasions. Ses actions et ses ouvrages attestent également la solidité de cette vertu dans son âme : et quand elle eut réuni le titre de Fondatrice à celui de Supérieure, elle n'en devint que plus humble. On la voyait au Chapitre faire l'aven

<sup>1</sup> Liv. II. chap. 7.

de ses moindres fautes avec des sentiments dont toutes les Religieuses étaient étonnées ; et, pour expier ses fautes, elle se soumettait aux diverses pénitences qui étaient en usage dans la communauté.

Elle avait un attrait si singulier pour l'humilité, qu'elle a rempli tous ses ouvrages des éloges de cette vertu. Elle en fait sentir le prix aux Religieuses, surtout en leur recommandant de ne murmurer de rien, mais de se réjouir au sein même de la tribulation, de ne pas chercher à se justifier, lors même qu'elles sont faussement accusées, à moins cependant que la charité ou la prudence ne rende la justification nécessaire ; d'avoir en horreur tout ce qui a rapport aux prééminences et aux distinctions, la disposition contraire étant encore un des plus grands fléaux de l'humilité et de toutes les autres vertus<sup>1</sup>.

Elle avait coutume de dire que, quoique nous ne puissions pas nous élever jusqu'à la perfection, et qu'il ne nous soit pas donné d'imiter en tout point notre divin Rédempteur, nous pouvons du moins nous humilier assez pour suivre de près un si beau modèle, dans l'amour de l'abjection, et dans la pratique des humiliations dont il a bien voulu se charger pour notre salut.

Mais comme il est très-important de discerner la fausse humilité de la véritable, Thérèse nous apprend à faire ce discernement. Suivant elle, la fausse humilité ne se trouve jamais avec la paix du cœur. Au contraire, le trouble de la conscience, l'obscurcissement de l'esprit, le dégoût des Sacrements, l'aversion pour les exercices de la pénitence, l'indifférence pour le Ciel, sont les fruits qu'elle produit ; pendant que la véritable humilité répand le calme et la joie dans l'âme qui la possède, et qu'elle lui inspire une sainte avidité pour les biens de l'autre vie. Elle est le plus solide fondement de la vie intérieure ; c'est sur elle que repose tout l'édifice de la prière ; c'est elle enfin qui sert de mesure aux progrès que fait une

<sup>1</sup> Chemin de la perfection, c. XXXVI, XXXVII.

âme dans l'esprit d'oraison et dans la pratique des autres vertus, comme le disait souvent sainte Thérèse à ses Religieuses.

L'esprit de pénitence dont elle était animée, n'était pas moins édifiant que son humilité. Le souvenir seul des premières années de sa vie la pénétrait de la plus vive componction. Elle pleurait ses fautes avec autant d'amertume que Madeleine et Thais avaient pleuré leurs débauches. Des veilles fréquentes, des jeûnes austères, la discipline, le cilice et une oraison presque continuelle, furent les principaux moyens qu'elle employa pour expier ce qu'elle appelait ses péchés.

Embrasée d'un saint zèle pour la gloire de Dieu, elle ne chercha à rétablir l'autorité primitive de son Ordre, que pour inspirer à ceux qui le composaient l'amour de la pénitence. Ses exemples donnaient un nouveau poids à ses leçons ; car, quoique d'une très-mauvaise santé, elle ne se dispensait ni du jeûne de huit mois par année, ni des autres austérités prescrites par la Règle. A peine pouvait-on obtenir d'elle qu'elle se permit quelques adoucissements lorsqu'elle était malade ; il est vrai qu'elle avoua dans la suite que cette répugnance venait plutôt d'un fond d'amour-propre, que d'un véritable esprit de pénitence.

Au reste, il est aisé de comprendre à quel point elle était zélée pour les observances de la Règle, par les précautions qu'elle prit pour écarter le relâchement. Elle n'ignorait pas que le prétexte d'une santé délicate introduisait dans les Ordres monastiques une foule de dispenses qui dégénéraient bientôt en infractions ouvertes de la loi. Aussi disait-elle souvent à ses Religieuses, que c'était le démon qui suggérait ces idées chimériques d'indisposition, ou du moins que la mollesse et l'immortification grossissaient beaucoup les plus petits maux. Elle ajoutait qu'il y avait presque toujours de l'amour-propre à se plaindre des petites incommodités ; et que plus on avait d'indulgence pour les prétendus besoins du corps, plus on se sentait porté à en avoir dans la suite<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Chemin de la perfection. c. I, II.



Elle insiste fortement sur cet abandon général de tout soi-même, par lequel une âme consacrée au Seigneur s'applique constamment à faire sa sainte volonté. Elle assure même que, malgré toutes ses difficultés, cette pratique produit les plus grands avantages, par la paix et le bonheur qui en résultent tôt ou tard<sup>1</sup>.

Saint François d'Assise ne parut pas avoir porté plus loin que Thérèse l'amour de la pauvreté évangélique. Elle avait même donné d'abord trop d'étendue à cet amour, puisqu'elle fut obligée dans la suite de le restreindre sur quelques points; elle avait coutume de dire que le moindre attachement désordonné portait préjudice à l'âme; et ce fut pour écarter ces sortes d'affections, qu'elle obligea ses Religieuses à changer souvent de livres, de meubles, et d'autres choses de ce genre.

Elle s'élevait avec force contre la magnificence des bâtiments dans les maisons religieuses<sup>2</sup>. Elle travaillait de ses mains pour gagner sa subsistance. Tout respirait en elle l'amour de la simplicité et de la pauvreté. Rien de plus modeste que son maintien. La pureté de son âme était pointée sur son front. On ne pouvait la regarder sans aimer la vertu qui répandait sur toute sa personne le charme ineffable de la pudeur. Yepez qui la connaissait d'une manière si intime, et qui était persuré qu'elle n'avait jamais éprouvé de violents assauts contre la chasteté, rapporte<sup>3</sup> qu'ayant été consultée un jour sur des tentations de cette espèce, elle répondit qu'elles lui étaient inconnues.

Son cœur, naturellement très-sensible, s'ouvrait facilement à la reconnaissance pour toutes les personnes dont elle avait reçu quelque service. Si elle parle quelquefois de ses persécuteurs, ce n'est qu'avec beaucoup de respect et d'affection, ne leur supposant guère que de bonnes intentions, et ne les représentant que comme ses vrais amis, que comme de parfaits serviteurs de Dieu. A l'entendre, c'étaient les seules personnes qui la connussent bien à fond.

<sup>1</sup> Ibid. cap. 13. — <sup>2</sup> Ibid. c. II. — <sup>3</sup> Yepez, l. II. c. IV.

Une patience inaltérable dans les chagrins qu'elle eut à dévorer ; une confiance inébranlable en Jésus-Christ au plus fort même des persécutions qu'on lui suscita et des obstacles qu'elle eut à surmonter ; un courage invincible pour entreprendre et pour exécuter les choses les plus difficiles : telle fut la base de son caractère. Elle semblait avoir renoncé à toute espèce de jouissances sur la terre, et n'y attendre que peines et travaux.

« Pensez-vous, lui dit un jour le Seigneur dans une vision, que le mérite consiste à jouir ? Non ; mais il consiste bien plutôt à travailler, à souffrir et à aimer ? Celui-là est le plus tendrement aimé de mon Père, auquel il a départi les Croix les plus pesantes, pourvu qu'elles soient acceptées et portées avec amour. Eh ! comment pourrais-je vous prouver d'une manière plus sensible que je vous aime, si ce n'est en choisissant pour vous ce que je vous aime, si ce n'est en choisissant pour vous ce que j'ai choisi pour moi-même ? »

L'esprit d'oraison, fondé sur une humilité sincère, fut le grand moyen dont Dieu se servit pour élever Thérèse à une éminente sainteté. Si ses progrès dans la vertu ne furent pas d'abord bien rapides, et si la victoire complète qu'elle remporta enfin sur elle-même se fit attendre assez longtemps, ce ne fut que par un défaut d'assiduité à la prière. Quelques-uns de ses Directeurs lui prescrivirent, sous le prétexte de sa mauvaise santé et de ses occupations, d'interrompre ce saint exercice, en quoi ils retardèrent beaucoup sa marche dans la vie spirituelle, comme elle s'en plaint souvent dans ses écrits. Le Père Alvarez éprouva le même retardement pendant vingt ans de travail et d'efforts presque inutiles<sup>1</sup>. Une Religieuse Bénédictine, nommée Gertrude Moor, d'une piété éminente, regrettait aussi d'avoir été induite en erreur sur ce point par des Directeurs qui ne connaissaient pas les règles de la vie intérieure. Il ne faut qu'une bonne méthode d'Oraison pour s'avancer rapidement. C'est par là que presque tous les Saints se

<sup>1</sup> Voyez sa vie par le Père Dupont.

pénétrèrent de cet esprit de piété qui opéra en eux des effets si prompts et si durables pour la réforme de leurs affections. Aussi Thérèse recommande-t-elle par dessus tous les avantages infinis que procure l'esprit de prière. Elle en parle avec l'assurance et les lumières que peut donner une longue expérience.

Comme elle avait beaucoup profité en méditant fréquemment sur le mystère de l'Incarnation et sur la mort de Jésus-Christ, dont elle faisait le plus tendre objet de son adoration et de sa piété, elle exhortait les autres à suivre la même méthode, n'en connaissant point de plus propre à rendre familier aux commençants l'usage des saintes inspirations. Elle leur conseillait en même temps de s'imaginer qu'ils conversaient en esprit avec le Sauveur, et que son humanité leur était intimement présente.

Elle avouait cependant que dans les maisons religieuses tout le monde n'était pas appelé à la contemplation <sup>1</sup>; mais au moins, disait-elle, tout le monde peut prier assidûment avec de saintes aspirations. Elle inculquait souvent cette autre maxime, que les âmes les plus avancées dans l'Oraison ne doivent jamais renoncer à la méthode de se figurer de temps en temps Jésus-Christ comme homme et de le prendre sous cette forme pour l'objet de leur dévotion. Elle avait quelquefois recours elle-même à cette méthode, dans ses plus sublimes ravissements <sup>2</sup>. L'Église a condamné, comme une illusion des faux mystiques, la doctrine qui enseigne que l'humanité sainte du Sauveur ne doit jamais faire l'objet de la contemplation des âmes parfaites; que cela n'appartient qu'à des âmes grossières, et que les vrais esprits contemplatifs ne doivent s'occuper que des choses purement intellectuelles <sup>3</sup>.

Le respect et l'amour que Thérèse portait au Saint Sacrement de l'autel sont consignés dans ses ouvrages. Ses expres-

<sup>1</sup> Chemin de la perf. cap. 17.

<sup>2</sup> Hist. de sa vie, cap. 27, etc. Château de l'âme, *Dem.* 6, c. vii.

<sup>3</sup> Voyez la condamnation des propositions de Molinos, dans le Recueil de d'Argentré, de *novis erroribus*, t. III.

sions sont toutes de feu quand il s'agit de cet auguste mystère. Une seule Communion, suivant elle, suffit pour enrichir l'âme de tous les trésors spirituels, quand on n'y met aucun obstacle. Nous n'avons point, dans l'état d'exil où nous sommes, de moyen plus propre à nous consoler et à nous fortifier, que de nous unir très-souvent et très-ardemment à Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, jusqu'à ce que nous puissions un jour lui être unis dans la gloire. On ne saurait exprimer avec quelle ferveur elle s'approchait de la Table sainte, avec quelle effusion elle répandait son âme devant son divin Sauveur. Elle adressait alors au Tout-Puissant les plus instantes prières, pour qu'il voulût bien, au nom de son Fils, arrêter le torrent de l'iniquité dont la terre était inondée, et préserver l'univers des horribles profanations par lesquelles les hommes semblaient insulter à sa miséricorde <sup>1</sup>. Ces vœux et ces prières portaient de l'amour enflammé qu'elle avait pour Dieu : ses actions et ses écrits respiraient également cet amour <sup>2</sup>.

C'était dans la même source qu'elle puisait ce zèle ardent dont elle était remplie pour la conversion des pécheurs. Elle ne cessait de recommander leurs âmes au Seigneur, le conjurant avec larmes de ramener au bercail ces brebis égarées. Elle engageait aussi ses Religieuses à prier <sup>3</sup> pour le salut de ces âmes, et pour celui des Ministres du Seigneur qui travaillaient à la sanctification des peuples <sup>4</sup>. S'il eut été possible de donner mille vies pour sauver une seule âme, elle les eût données avec joie, tant elle était affectée de la damnation des pécheurs. Elle désirait que l'amour Divin régnât dans tous les cœurs, et qu'il y fût tellement enraciné, que toutes les actions extérieures en fussent vivifiées. Elle souhaitait spécialement que les Prédicateurs fussent embrasés de ce divin amour, au point de s'oublier absolument eux-mêmes, pour ne s'occuper que de la gloire de Dieu <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Chemin de la perf. c. iv. — <sup>2</sup> Voyez spécialement la 16. Médit., les pensées sur l'amour divin, et l'exposition des cantiques.

<sup>3</sup> Médit. 10. — <sup>4</sup> Chemin de la perf., c. i, iii, xxiv... Médit. 10. Château de l'âme, Dem. 7. — <sup>5</sup> Pensées sur l'amour divin, c. vii. p. 361.

Suivant elle, la principale manière de l'exercer cet amour, est de supporter avec patience les peines de la vie. Celui qui aime trouve des délices à souffrir, et tire de nouvelles forces dans ses souffrances mêmes <sup>1</sup>. Une autre manière de manifester cet amour, est de travailler à étendre le royaume de Jésus-Christ en coopérant au salut des âmes, et surtout en commençant par se sanctifier soi-même.

Thérèse ne trouvait d'autre soulagement à l'amoureux martyre que lui causait l'impatience de voir son Dieu, qu'en se livrant ainsi aux diverses impulsions de son amour. Elle tâchait de modérer cette vive impatience par une soumission entière à la Volonté divine, en quoi consiste véritablement le souverain bonheur <sup>2</sup>. Sans cette soumission, elle n'eût pu soutenir le dégoût et l'ennui de cette vie. « O mort, s'écriait-elle quelquefois, je ne vois pas pourquoi je te redouterais, puisque tu dois être pour moi la porte de la vie. etc. <sup>3</sup> ! » Elle ajoutait dans d'autres instants : « O vie, l'ennemie de mon bonheur ! quand sera-ce enfin que tu finiras ? J'ai soin de toi en attendant, parce que Dieu me l'ordonne, et que tu lui appartiens ; mais ne sois pas ingrate. Hélas ! combien mon exil a été prolongé ! Cependant le temps est toujours trop court pour gagner l'éternité. »

Après avoir travaillé pendant plusieurs années à sa propre sanctification, Thérèse se livra enfin au désir qui la pressait de travailler à celle des autres. En conséquence, elle forma le projet de réformer son Ordre. La règle primitive, telle qu'Albert, patriarche de Jérusalem, l'avait rédigée en 1205, était d'une grande austérité ; mais par le laps de temps, il s'y était introduit du relâchement, et le Pape Eugène IV avait approuvé par une bulle de 1431, les adoucissements que l'on y avait apportés. Outre que le couvent de l'Incarnation où elle était alors avait adopté ces changements, il régnait dans cette maison des abus considérables, celui surtout de recevoir trop de visites au parloir. Thérèse désirait ardemment de vivre

<sup>1</sup> Ibid. p. 863. — <sup>2</sup> Med. 16. — <sup>3</sup> Med. 6.

d'une manière conforme au premier Ordre ; mais il ne lui était pas facile de satisfaire ce désir dans une Communauté qui en était si éloignée. Elle s'en entretint un jour en présence de sa nièce, Marie d'Ocampe, qu'elle aimait beaucoup, et qui était alors pensionnaire au couvent de l'Incarnation. Cette jeune personne offrit à Thérèse mille ducats dont elle pouvait disposer, lui disant que cette somme servirait à acheter une maison propre à l'exécution de son dessein. On en fit part à une sainte veuve d'Avila, nommée Guyomar, qui applaudit à ce projet. Saint Pierre d'Alcantara, saint Louis Bertrand, et l'évêque diocésain furent aussi consultés, et ils approuvèrent unanimement la généreuse résolution de la tante, et le sacrifice de la nièce. A ces motifs extérieurs et plausibles de suivre un tel projet, étaient jointes des raisons plus pressantes d'en entreprendre l'exécution ; Jésus-Christ lui-même l'avait ordonné à Thérèse dans plusieurs visions qu'elle rapporte, et il lui avait promis en même temps le succès de cette entreprise.

Avant de commencer à y procéder, il fallait le consentement des Supérieurs. La veuve Guyomar obtint celui du Père Ange de Salazar, provincial des Carmes, et l'on demanda en conséquence un bref à Rome. Mais la première nouvelle n'en fut pas plutôt répandue qu'il s'éleva des clameurs de toutes parts contre ce Religieux, au point qu'on le força de révoquer la permission qu'il avait accordée. On n'épargna guère Thérèse pendant tous ces débats ; et il n'y eut, pour ainsi dire, qu'une voix pour improuver la réforme qu'elle voulait introduire. Les Religieuses de son couvent, la noblesse, les magistrats et le peuple s'unirent ensemble pour s'opposer à son projet : reproches, injures, calomnies même, tout fut mis en usage. Mais rien ne put troubler le calme dont elle jouissait au milieu de ces rumeurs. Sans sortir des bornes d'un modeste silence, elle se contenta d'offrir à Dieu ses prières, pour qu'il voulût bien prendre sous sa protection l'œuvre dont il l'avait chargée.

Pendant que toute la ville paraissait ainsi animée contre la

Sainte, Dieu suscita pour elle le Père Yvagnez, Dominicain. Ce saint Religieux, qui l'avait déjà fort exhortée en secret de poursuivre son dessein, ne craignit pas de prendre sa défense, et de se joindre à la veuve respectable qui l'aidait de tout son pouvoir. Jeanne d'Athumade, sœur de Thérèse, vint aussi à son secours. C'était une femme d'un rare mérite, et son mari était un homme ce bien. Ils firent bâtir en 1564, une maison à Avila, comme si c'eût été pour eux et pour leur famille : on le crut ainsi dans le public ; mais leur dessein était de la céder à Thérèse quand il en serait temps.

Un jour que les ouvriers travaillaient à élever cette maison, un des murs s'écroula tout à coup et enveloppa sous ses ruines le plus jeune des fils de Jeanne d'Athumade. On crut cet enfant tout-à-fait mort, et on le porta à Thérèse qui le prit aussitôt dans ses bras, et qui pour le rappeler à la vie, poussa vers le Ciel des soupirs ardents. Elle ne tarda pas à éprouver l'effet de ses prières ; au bout de quelques minutes, elle rendit l'enfant à sa mère, plein de vigueur et de santé. Ce fait miraculeux fut vérifié dans le temps, et inséré comme authentique dans le procès-verbal de la canonisation de sainte Thérèse <sup>1</sup>. Dans un âge plus avancé, le jeune homme dont il s'agit disait souvent à sa tante que, puisqu'elle l'avait empêché de jouir dès son enfance du bonheur du Ciel, elle était obligée en conscience de mettre son salut en sûreté par ses conseils et ses prières. Il mourut peu de temps après elle, dans les plus tendres sentiments de piété : une vie pure l'avait préparé à une sainte mort.

La chute de cette première muraille fut suivie de celle d'une autre que l'on venait de finir ; ce qui porta le découragement dans l'esprit de plusieurs personnes. Thérèse n'en fut point ébranlée ; elle assura que tous ces revers étaient des effets impuissants de la rage du démon. On remit donc la main à l'œuvre, et le bâtiment fut achevé.

Sur ces entrefaites, la sœur du duc de Médina-Céli, nommée

<sup>1</sup> Yepez, l. II. c. v. *Act. Canonis. S. Theres.* Paris, 1625. Vie de sainte Thérèse, par Villefore, t. II.

Louise de la Cerda, perdit le comte Arias Pardo son mari qu'elle aimait tendrement. Cette perte lui fut si sensible, que, dans la douleur qui l'accablait, elle n'espéra de consolation que de la société de Thérèse. Elle s'adressa donc au Père provincial des Carmes, pour obtenir qu'on lui envoyât à Tolède cette consolatrice tant désirée. Thérèse partit aussitôt d'Avila, qui en est éloignée d'environ vingt lieues, et demeura plus de six mois dans la maison de cette dame. Elle y répandit tellement la bonne odeur de Jésus-Christ, que la plupart de ceux qui la composaient, et même plusieurs personnes du dehors, se consacrèrent à la vertu.

Pendant son séjour à Tolède, Thérèse, quoique au milieu du monde, ne diminua rien de ses exercices de piété. Elle attendit patiemment que les ordres qui la retenaient dans cette ville fussent révoqués ; et aussitôt qu'elle eut la liberté de retourner à son couvent, elle partit pour Avila.

Quelque temps avant son retour, il y avait eu dans le monastère de l'Incarnation certains troubles occasionnés par l'élection d'une nouvelle Prieure. Plusieurs désiraient que les suffrages se réunissent en faveur de Thérèse. Mais l'idée seule des obligations qu'imposait cette place dans une Communauté aussi nombreuse que l'était alors celle d'Avila, lui fit chercher tous les moyens possibles de se soustraire aux risques qu'il pouvait y avoir pour sa conscience. Elle écrivit aux Religieuses qui avaient jeté les yeux sur elle, afin de les détourner de leur dessein. Heureusement le choix ne tomba pas sur elle.

« Sortie de Tolède, dit-elle, j'avancais gaiement mon chemin, fort résolue d'embrasser de tout mon cœur tout ce qu'il plairait à Notre-Seigneur de m'envoyer à souffrir. Le soir même que j'arrivai à Avila, arrivèrent aussi les dépêches de Rome et le bref pour l'établissement du nouveau monastère. Je n'en fus pas seule surprise ; car ceux qui savaient l'empressement de partir que Notre-Seigneur m'avait inspiré, ne furent pas moins surpris que moi, quand ils apprirent la nécessité qu'il y avait que je me trouvasse ici dans une conjecture



si favorable, Notre-Seigneur y ayant fait rencontrer tout à la fois l'Évêque, le Bienheureux Pierre d'Alcantara, et le pieux gentilhomme (François de Salsède) chez lequel il logeait, tous les serviteurs de Dieu trouvant chez lui asile et protection...

« Toutes choses étant donc disposées, il plut à Notre-Seigneur que le jour de saint Barthélemy de l'année 1562, le monastère de notre glorieux Père saint Joseph fut enfin établi. Le Saint Sacrement y fut mis avec toute l'autorité et l'approbation requise, et en même temps quelques filles y prirent l'habit ; j'en fis la cérémonie avec d'autres Religieuses de notre couvent. »

Tout cela s'était préparé dans un si grand secret, et la maladie du beau-frère de Thérèse lui avait fourni une occasion si naturelle de sortir de son couvent, que presque personne n'avait soupçonné le dessein dont elle avait l'exécution tant à cœur. Trois ou quatre heures après que les cérémonies furent faites, elle éprouva un grand combat intérieur sur les motifs qui l'avaient fait agir, et sur les inconvénients qui pouvaient en résulter. « Elle eut de vives inquiétudes sur ce que des filles qui s'étaient renfermées dans une clôture si étroite, ne pourraient peut-être pas y vivre contentes, sur ce qu'elles manqueraient peut-être de la subsistance nécessaire ; que ce projet était chimérique, et qu'après tout elle n'avait que faire de se charger d'un tel embarras, puisqu'elle était dans un monastère où elle pouvait bien servir Dieu. « Alors, dit-elle, tout ce que Notre-Seigneur m'avait commandé à ce sujet ; tous les sentiments des personnages sages, sur lesquels je m'étais appuyée ; toutes les prières que depuis près de deux ans on n'avait presque pas cessé de faire pour cela ; tout se trouva effacé de ma mémoire, comme s'il n'en eût jamais rien été.

« La foi et toutes les autres vertus étaient si affaiblies en moi, et leurs opérations tellement suspendues, que je n'en pouvais tirer aucune force pour me défendre de tant d'attaques. L'esprit malin ne représentait encore qu'il y avait de la témérité à m'enfermer dans une si petite maison, ayant autant

d'infirmités que j'en avais, et ne pouvant guère supporter une si rude pénitence ; qu'il y avait de la folie à quitter une grande et belle maison, où j'avais toujours vécu si contente, et où j'avais tant d'amies ; que les personnes qui étaient ici avec moi ne seraient peut-être pas à mon gré ; que je m'étais engagée à bien des choses qui pourraient me porter à quelque désespoir ; que le démon avait peut-être eu en cela le projet de m'ôter la paix et la tranquillité d'esprit ; que je ne pourrais plus vaquer à l'oraison dans ce trouble et dans cette inquiétude, et que j'exposais par là mon âme à se perdre. Mon esprit était si rempli de ces frayeurs, qu'il ne m'était pas possible d'en détourner la pensée ; et avec cela, j'étais plongée dans une telle amertume et dans des ténèbres si épaisses, que je n'ai point de termes assez forts pour exprimer mon état. Me voyant ainsi désolé, je m'en allai devant le Saint Sacrement : mais d'y faire aucune prière, il n'était pas en mon pouvoir, n'ayant dans mon cœur et dans ma bouche qu'une voix plaintive, comme une personne qui est à l'agonie... O mon Dieu, dans quelle misérable vie sommes-nous donc sur la terre, puisqu'il n'y a ni contentement assuré, ni bien durable ! Il n'y avait qu'un moment qu'il me semblait que je n'aurais pas voulu changer mon bonheur contre toutes les félicités du monde ; et un instant après la même chose qui avait fait ma joie me causait un tel tourment, que je ne savais que devenir. Oh si nous faisons une sérieuse réflexion sur tout ce qui nous arrive dans le cours de la vie, chacun connaîtrait par sa propre expérience, combien peu il doit se mettre en peine d'y avoir du plaisir ! »

Thérèse eût succombé sous le poids de sa tristesse, si le Seigneur ne fût venu à son secours. Le jour qu'il fit luire dans son âme dissipa les ténèbres dont elle était obscurcie, et les prestiges de l'esprit de mensonge, qui cherchait à l'éprouvanter, furent détruits par cette clarté céleste.

« A la faveur de cette lumière, ajoute-t-elle, je commençai à rappeler dans ma mémoire les grandes résolutions que j'avais prises de servir Dieu, les désirs ardents que j'avais eus de

souffrir pour son amour; et je pensai que si j'en voulais venir à l'effet, ce n'était pas le repos que je devais chercher; que si je rencontrais des travaux, je trouverais en même temps un sujet de mérite; et que les acceptant pour la gloire de Dieu, ils me tiendraient lieu de purgatoire; que rien ne devait m'intimider, puisque je ne désirais plus que des souffrances; que celles-là étaient aussi bonnes que d'autres; que plus il y avait d'opposition, plus il y avait à gagner pour moi; et qu'enfin je ne devais pas manquer de courage, pour soutenir les intérêts de celui à qui j'étais si redevable.

« Fortifiée par ces réflexions et autres semblables, je promis, quoique avec une extrême violence, devant le Saint Sacrement, de faire tous mes efforts pour obtenir la permission de venir dans cette maison, et d'y faire vœu de clôture aussitôt que je pourrais y demeurer en sûreté de conscience. Je n'eus pas plus tôt prononcé ces paroles, que le démon prit la fuite à l'instant, et me laissa dans une paix et un contentement qui m'ont toujours duré depuis. » Effectivement Thérèse nous assure que pendant plus de vingt-huit ans qui s'étaient déjà écoulés depuis qu'elle s'était fait Religieuse, elle n'avait jamais su jusqu'alors ce que c'était que d'être mécontente un seul moment.

« Comme on avait appris dans mon couvent, continue-t-elle, ainsi que dans la ville, ce qui s'était fait, il y avait bien du bruit; et après tout, ce n'était pas sans quelque apparence de raison. La Supérieure me manda donc sur-le-champ de rentrer dans le couvent; et sur son ordre je partis aussitôt, laissant mes pauvres Religieuses bien affligées... Je m'attendais en partant qu'on allait me mettre en prison; et il me semble que j'en aurais été fort aise, pour ne plus parler à personne, et pour prendre un peu de repos dans la solitude, en ayant un extrême besoin, et me trouvant tout épuisée de ce long commerce avec tant de gens. Lorsque j'arrivai, je dis mes raisons à la Supérieure; elle s'apaisa un peu. La Communauté envoya avertir le Père provincial, et l'affaire fut remise pour être décidée devant lui. »

Quand il fut venu, Thérèse mit tant de douceur et de force dans son apologie, qu'on ne trouva pas de quoi la condamner. Elle parla ensuite au Père provincial en particulier, et le gagna tellement qu'il promit de lui donner la permission d'entrer dans son nouveau Couvent, pourvu que la grande rumeur qu'il y avait alors dans la ville se calmât.

« A deux ou trois jours de là, reprend Thérèse, quelques magistrats du conseil de ville, ayant le maire à leur tête, s'assemblèrent avec quelques Chanoines, et tous dirent unanimement qu'il ne fallait en aucune manière consentir à cet établissement; qu'il était contraire à l'intérêt public; qu'il fallait en ôter le Saint-Sacrement, et qu'ils ne souffriraient certainement pas que l'on passât outre. Ils firent faire encore une autre assemblée, composée de deux docteurs de chaque Ordre Religieux, afin que chacun en dît son sentiment. Les uns ne disaient mot, les autres nous condamnaient; et on finit par conclure qu'il fallait sur-le-champ supprimer le nouveau monastère.

« Cette résolution eût été promptement exécutée, si le Père Bannez, Dominicain, n'eût modéré l'ardeur des autres membres de l'assemblée. Il leur représenta qu'on serait toujours à temps pour démolir cette maison; qu'il y avait bien des considérations à faire avant d'en venir à cette extrémité; et qu'après tout, une affaire de cette nature regardait l'Evêque diocésain. Ces observations amortirent un peu la chaleur des esprits, et on arrêta que la ville ferait savoir au Conseil royal ce qui venait de se passer à Avila. »

Thérèse cependant jouissait d'un calme profond pour tout ce qui avait rapport à sa personne; mais elle ne put voir d'un œil indifférent les contradictions qu'eurent à essuyer les personnes qui l'avaient secondée. « Si j'avais eu peu de foi, dit-elle à ce sujet, ma tranquillité n'aurait pas été plus altérée pour les autres que pour moi-même : mais il suffit de manquer à une vertu, pour rendre toutes les autres languissantes. Ma plus grande peine fut durant les deux jours que se tinrent les deux assemblées dont j'ai parlé. Au plus fort de mes alarmes, Notre-

Seigneur me dit : Ne savez-vous pas que je suis tout-puissant ? Il m'assura en même temps que la maison subsisterait ; avec cela je demeurai toute consolée. »

Cependant les députés que la ville avait envoyés au roi, obtinrent un ordre de constater par un mémoire justificatif tout ce qui s'était passé ; ce qui commença un grand procès. Il fallut donc députer aussi à la cour quelqu'un qui voulût bien prendre la défense de Thérèse. « Pour cela, dit-elle, il fallait de l'argent, et nous n'en avions point : je ne savais comment faire ; mais Notre-Seigneur y pourvut. » Un saint prêtre, nommé Gonzalez d'Aranda, se chargea de tout ce qui regardait le Conseil royal, pendant que François de Salsède travaillait, de concert avec quelques autres personnes, à ramener peu à peu les esprits.

Deux ans se passèrent en discussions et en négociations, depuis que cette maison fut commencée jusqu'à ce qu'elle fût achevée. Mais enfin le Père Bannez obtint du Provincial des Carmes, que Thérèse passât du couvent de l'Incarnation à celui de Saint-Joseph. Elle y fut suivie de quatre autres Religieuses, qui se joignirent à elle pour faire l'office et instruire les novices qui y étaient déjà. On en reçut d'autres ; et bientôt après la ville fut tellement édifiée de leur piété, qu'elle se désista pour toujours de ses demandes. Ceux mêmes qui avaient été les plus ardents à poursuivre la suppression du nouveau couvent, en devinrent les protecteurs et les bienfaiteurs. Comment en effet ne pas favoriser un établissement dont la ferveur retraçait les prodiges d'innocence et de piété des premiers âges de l'Eglise.

« O bonté infinie de mon Dieu, s'écrie Thérèse<sup>1</sup> ! j'en suis encore dans l'admiration, toutes les fois que j'y pense, et que je me rappelle les secours particuliers dont sa divine Majesté a bien voulu me combler, pour venir à bout de préparer ce petit réduit : car je suis persuadée qu'il est véritablement tout à lui, et que c'est un lieu où il prend ses divines complaisances,

<sup>1</sup> Chap. 35.

comme il me le fit entendre un jour dans l'oraison, me disant que cette maison était pour lui un paradis de délices. Il semble que c'est à cette intention qu'il a choisi lui-même les âmes qu'il y a attirées, et parmi lesquelles je suis bien confuse de me trouver. Quand même il eût été en mon pouvoir d'en faire le choix, je n'aurais jamais pu les choisir plus propres à notre dessein, qui embrassait une si étroite clôture, une si grande pauvreté, et une application si continuelle à l'oraison. Elles supportent tout cela avec une telle gaieté et un tel contentement, que chacune se trouve indigne d'avoir été reçue dans un lieu comme celui-ci. Cela paraît encore plus admirable en quelques-unes que le Seigneur a retirées du milieu de la vanité et des divertissements du monde, où selon les maximes du siècle, elles auraient pu vivre fort heureuses. Il est vrai que Dieu leur a rendu ici avec tant d'usure, en véritables contentements, les fausses joies qu'elles ont quittées, qu'elles se reconnaissent manifestement payées au centuple, et ne peuvent se lasser de lui en rendre grâces. Sa bonté a aussi changé les autres de bien eu mieux. Il donne aux plus jeunes le courage et l'intelligence pour n'étendre par leurs désirs plus loin, et pour comprendre que ce genre de vie, séparé de toutes les choses de la terre, est d'un bien plus grand calme et d'un plus grand repos, à ne considérer même que le temps présent. A celles qui sont plus avancées en âge et qui avaient peu de santé, il leur redouble les forces, au point de les mettre en état de soutenir comme les autres la rigueur de la règle et les pénitences du Couvent.

« C'est pour moi, dit-elle ailleurs <sup>1</sup>, une extrême consolation de me voir ainsi associée avec des âmes si détachées. Toute leur occupation est d'être attentives à avancer de plus en plus dans le service qu'elles ont voué au Seigneur. La solitude fait toutes leurs délices, et leur seule peine serait d'être obligées de recevoir des visites, quand ce serait de leurs plus proches parents, à moins qu'elles n'y trouvassent de quoi en-

<sup>1</sup> Chap. 36.

flammer davantage l'amour qu'elles ont pour leur époux. »

Thérèse vécut quelque temps parmi elles en qualité de simple religieuse ; mais l'Evêque jugea à propos de la charger bientôt après du gouvernement de la maison. Elle eut par-là occasion de déployer les rares talents que Dieu lui avait donnés pour la conduite des autres ; et tout ce qu'elle fit, depuis ce moment jusqu'à sa mort, porta l'empreinte d'une âme forte et sage, que les obstacles n'effrayaient pas, et qu'un zèle aveugle n'emportait point au-delà des bornes. Le récit des travaux qu'elle eut à essuyer pendant les vingt dernières années de sa vie, peut seul faire connaître les ressources de son esprit et la solidité de sa vertu.

Elle avait établi pour base de sa réforme, une mortification constante des sens et de la volonté, l'exercice le plus assidu de la prière, un silence presque continuel, et une telle pauvreté, què les Religieuses n'avaient pour vivre que le produit de leur travail et les aumônes de leurs concitoyens. Leurs habits étaient d'une grosse serge ; elles portaient des sandales au lieu de souliers ; elles couchaient sur la paille ; et, à moins d'une grande nécessité, elles ne mangeaient jamais de viande.

L'expérience avait appris à leur Sainte fondatrice que le grand nombre de Religieuses nuisait beaucoup au maintien du bon ordre : aussi ne voulut-elle en admettre que treize dans son couvent ; si dans la suite elle se relâcha sur ce point qu'elle avait fort à cœur, ce ne fut que dans le cas où les aumônes des fidèles ne suffisaient pas aux besoins des maisons, elle permit qu'on leur donnât des revenus fixes. Alors on pouvait prendre jusqu'à vingt Religieuses dans le même couvent. Par la suite des temps, on s'est un peu écarté de ces premières dispositions. En France, par exemple, les Carmélites sont plus ou moins nombreuses, et toutes leurs maisons ont des revenus assurés.

Il y avait près de quatre ans que le Couvent de Saint-Joseph était bâti, lorsque le Général des Carmes fit un voyage en Espagne. C'était un homme rempli de mérite. Il se nommait

Rubéo de Ravenne. Sur la grande réputation qu'avait déjà Thérèse, il fut curieux de la voir et de converser avec elle. Les entretiens qu'ils eurent ensemble, et la visite qu'il fit du couvent de Saint-Joseph, le pénétrèrent d'estime et d'admiration pour la Sainte. Il fut si content de sa prudence, et si touché de son zèle, qu'il lui permit en partant de fonder d'autres monastères sur le même plan. Il lui remit en même temps des patentes, qui l'autorisaient à en fonder deux pour des hommes<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La règle des carmes, qu'Albert, patriarche de Jérusalem, rédigea en 1166, selon Lezana, *Annal. Ord. B. M. V. de Monte Carmelo*, Romæ, 1656, 3. vol. in-fol., en 1209, comme le P. Papebroch, le prétend, fut approuvée en 1248 par Innocent IV. Cette règle était fort austère, mais on la mitigea quelque temps après sa première institution. Le Vénérable Jean Soreth, qui fut le vingt-sixième général de son Ordre, et qui mourut en odeur de sainteté à Angers en 1471, rétablit les choses sur l'ancien pied, cinq ans avant sa mort. Il établit quatre couvents de Carmélites en 1452, dont un à Liège, lequel a été transféré dans la suite à Huy, un autre à Vannes. Ce dernier fut fondé par Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne, qui, après la mort du duc Pierre II, son mari, y prit le voile en 1457. Le désir de vivre dans une plus grande retraite, lui fit bâtir un autre couvent du même Ordre, où elle mourut saintement en 1485. Ce couvent était près de Nantes, dans un lieu nommé Coëts.

En 1413, il y eut à Mantoue une première réforme de l'Ordre des Carmes, composée d'environ 50 monastères, tous en Italie. La réforme introduite par sainte Thérèse date de 1562, temps auquel les premières constitutions qu'elle avait dressées reçurent leur approbation du Pape Pie IV.

On appelle Carmes Déchaussés ceux qui suivent l'Institut de sainte Thérèse, et on les divise en deux corps; l'un en Espagne, et qui a son Général particulier. Il est composé de six provinces, et il est plus austère que le second. Celui-ci est répandu en France, en Italie, en Allemagne, en Pologne et en Perse. Il est distribué en sept provinces, dont le Général réside à Rome dans le couvent des Carmes de Notre-Dame de la Scalz.

Comme les premiers religieux qui suivirent cet Institut furent des ermites qui vivaient sous l'inspection d'un Supérieur, les Carmes déchaussés se sont fait une loi d'avoir dans chacune de leurs provinces un couvent auquel est annexé un ermitage. Cette maison ressemble assez à celle des Chartreux; seulement l'enclos en est plus vaste, soit en jardins, soit en bois, afin de contenir plusieurs cellules séparées. Quand le Prieur a permis à un de ses Religieux de passer quelque temps dans une de ces cellules, il s'y retire pour vaquer uniquement à la prière et aux autres exercices de la vie monastique, qu'il remplit en particulier aux mêmes heures que dans le couvent. Il peut y avoir tout au plus vingt Religieux à la fois dans chaque ermitage. Ils y passent trois semaines de suite; puis ils rentrent chacun dans leur couvent. Ils



Mais Thérèse était bien éloignée de penser que ce dernier projet pût avoir lieu : il lui eût fallu au moins un coopérateur plein de zèle, qui consentît à se mettre à la tête d'une entreprise aussi difficile ; et ce coopérateur lui manquait alors. « D'ailleurs, dit-elle <sup>1</sup>, je n'avais point de maison, ni d'argent pour en acheter une : tellement que tout se trouvait réduit à une pauvre Carmélite déchaussée, chargée de patentes et pleine de bons désirs, mais sans moyens pour les exécuter, et sans aucune assistance que Dieu seul. Le courage ne me manquait pourtant pas : j'espérais toujours que Notre-Seigneur achèverait ce qu'il avait commencé ; tout me paraissait possible, et ainsi je mis la main à l'œuvre. » Mais, en attendant, elle passa cinq années de suite dans le couvent de Saint-Joseph. « Je pense, dit-elle <sup>2</sup>, pouvoir dire avec toute vérité, que ces cinq années ont été les plus tranquilles de ma vie, n'ayant jamais goûté, ni avant, ni après, tant de douceur et de repos. » Elle les employa à former dans tous les genres de mortification, d'obéissance, et des autres vertus de leur état, les Religieuses de cette maison... Son principal moyen, pour les exciter à remplir avec zèle leurs devoirs, fut de leur en donner l'exemple ; elle était la première partout ; les fonctions les plus pénibles étaient toujours l'objet de son choix, et partout elle portait cet esprit d'ordre, cet air de contentement qui annonce que rien n'embarrasse, que rien ne déplaît. Avec cette paix intérieure et cette gaieté chrétienne, que de consolations et de douceurs ne goûte-t-on pas dans le service du Seigneur !

pratiquent dans cette solitude de grandes austérités, et il ne leur est pas permis de s'y occuper d'aucun autre genre de lecture que de celle des livres de piété. Il règne entre eux un silence presque continuel ; à peine se voient-ils quelquefois dans cette espèce de désert.

Les Carmes Déchaussés de France, pour suppléer en quelque sorte au défaut d'un terrain assez vaste qui pût leur servir d'ermitage, avaient fait bâtir une petite cellule dans leurs jardins. Mais Louis XIV leur donna le grand ermitage qu'ils avaient près de la ville de Louvriers dans le diocèse d'Évreux. On peut voir la description de cet établissement, dans l'ouvrage de M. de Villefore, qui a pour titre : *Vies des Pères du désert d'Occident*, t. II.

<sup>1</sup> Chap. 1 de ses Fondat. — <sup>2</sup> Chap. 1. de ses Fondat.

Il y avait des filles d'une naissance distinguée parmi les Carmélites de Saint-Joseph; mais loin de se prévaloir d'un avantage dont on fait tant de bruit dans le monde, ces illustres vierges ne cherchaient d'autre distinction que celle que donne la vertu. C'était à qui serait la plus humble, la plus mortifiée, la plus prévenante, la plus soumise. Une sainte émulation enflammait tellement leur zèle, que Thérèse ne pouvait se lasser d'en bénir le Seigneur. Elles s'aimaient réciproquement avec la plus tendre affection, et toutes témoignaient à l'envi combien elles s'estimaient heureuses de vivre sous la conduite d'une si sainte Mère. Dieu seul était l'objet de leur amour. Toujours pénétrées de sa sainte présence, elles lui offraient des vœux continuels pour leur salut et pour sa gloire. Au milieu même de leur sommeil, elles pouvaient dire, avec l'Épouse des cantiques : *Je dors, mais mon cœur veille.*

Dans le mois d'août de l'année 1567, Thérèse se rendit à Médina del Campo, pour y fonder un nouveau monastère. Les obstacles qu'il fallut surmonter avant que de consommer cette fondation, auraient découragé une âme moins forte; mais ils ne firent que donner à celle de Thérèse une nouvelle activité. On peut en voir un précis dans l'histoire qu'elle nous a laissée de ses fondations<sup>1</sup>.

Cet ouvrage est marqué au même coin que l'histoire de sa vie : beaucoup de candeur, d'esprit, d'enjouement et de piété s'y trouve joint au fonds d'humilité qui était le caractère distinctif de sa vertu. Elle ne le rédigea que par obéissance au commandement exprès de son confesseur. Elle avait eu d'abord de la répugnance à prendre la plume, s'excusant sur ses grandes occupations et sa mauvaise santé; mais ayant consulté le Seigneur, il lui fut répondu que l'obéissance donnait des forces.

<sup>1</sup> Le Père Garzia de Tolède ayant demandé à la Sainte le détail de la fondation du couvent de Saint-Joseph, elle le mit par écrit en 1562, l'année même qu'il fut fondé. Onze ans après, elle rédigea l'histoire de plusieurs autres fondations qu'elle avait dirigées, et du commencement de quelques couvents de Carmes Déchaussés. Elle était alors à Salamanque : et ce ne fut pas sans

« Je souhaite, dit-elle <sup>1</sup>, que selon ses divines paroles, il me fasse la grâce de bien rapporter pour sa gloire les faveurs qu'il a faites à cet Ordre dans ces fondations. Au moins peut-on être sûr que l'on ne trouvera dans mon récit rien qui ne soit très-vrai, puisque aucune considération n'étant capable de me faire mentir dans les choses même peu importantes, je m'en ferais un grand scrupule dans un sujet qui regarde le service de Dieu. » Puis elle demande excuse d'avance de la longueur de son style, disant que, quelque soin qu'elle prenne pour ne pas trop s'étendre, elle a tout lieu de craindre d'ennuyer les autres, après s'être ennuyée elle-même. « Mais cet écrit, ajoute-t-elle, devant demeurer après ma mort entre les mains de mes filles, je sais qu'elles m'aiment assez pour en excuser les défauts ; et comme je n'ai, en le composant, d'autre dessein que de procurer la gloire de Dieu et le profit de celles qui le liront, il ne permettra pas qu'elles m'attribuent rien de ce qu'elles y trouveront de bon. »

Après avoir raconté les divers embarras du voyage qu'elle fit à Médina del Campo, à la tête d'une petite colonie de six Religieuses, dont quatre étaient du monastère de Saint-Joseph, et deux de celui de l'Incarnation, Thérèse parle des obstacles qui se trouvèrent à leur installation ; puis elle donne d'excellents avis sur l'obéissance, vertu qu'elle affectionnait de préférence à toutes les autres <sup>2</sup>. On voit le cas tout particulier qu'elle en faisait, par la manière dont elle en relève les avantages. Mais ce qui montre encore plus sa prédilection pour cette vertu, c'est la complaisance avec laquelle elle trace, dans le cinquième chapitre de ses fondations, le portrait d'une âme exercée pendant quinze ans dans la pratique de l'obéissance.

« Depuis peu de jours, dit-elle, j'ai parlé à une personne que je crois être la plus affectionnée que j'aie jamais vue à l'obéis-

peine qu'elle céda aux instances que lui fit à ce sujet le P. Riralde, Jésuite, son confesseur. Voyez l'avant-propos de cette histoire.

<sup>1</sup> Voyez l'avant-propos de ses Fondations.

<sup>2</sup> Chap. 1 de ses Fondat.

sance. Sa conversation seule serait capable d'inspirer l'amour de cette vertu. Elle a passé près de quinze ans dans des occupations continuelles, sans pouvoir disposer d'un seul jour pendant cet intervalle, quelque désir qu'elle en eût : tout ce qu'elle pouvait faire était de se réserver quelque moment pour prier, et conserver sa conscience toujours pure. Dieu l'en a bien récompensée : car, sans qu'elle sache comment cela s'est fait, elle se trouve dans cette liberté d'esprit si désirable et si précieuse, qui se rencontre dans les plus parfaits. Ainsi, ayant tout acquis, et ne voulant rien, elle jouit du plus grand bonheur que l'on puisse désirer sur la terre. Ces âmes n'appréhendent rien, parce que rien de ce qui est dans le monde ne fait l'objet de leurs vœux. Elles ne fuient pas les travaux ; elles ne cherchent pas les satisfactions de la vie : rien ne peut troubler leur paix, parce que Dieu seul en est l'auteur, et que rien ne peut les séparer de lui. »

Dans les chapitres suivants, Thérèse donne à ses filles des instructions pour discerner les faux ravissements d'avec les véritables, et pour la manière dont il faut traiter, dans les couvent, les personnes qui sont d'un naturel mélancolique, lorsqu'il s'y en est glissée quelqu'une, malgré les précautions que l'on doit prendre pour n'y en point admettre de ce caractère. Elle en parle avec attendrissement. Elle veut que les Supérieures aient pour cette sorte de malades la compassion d'une véritable mère<sup>1</sup>, et qu'on n'épargne rien pour les guérir de cette infirmité. Il faut leur témoigner beaucoup de douceur, d'affection et de tendresse, les occuper aux différents emplois de la maison, afin de les distraire ; souffrir les fautes qu'elles peuvent faire en s'acquittant mal de ces emplois, pour n'être pas obligé d'en souffrir de plus grandes, si l'esprit leur tournait tout-à-fait ; enfin ne pas permettre qu'elles emploient beaucoup de temps à l'oraison, ni même aux prières ordinaires, parce que la plupart ayant l'esprit trop faible, elles ne s'entretiendraient que d'imaginations creuses et extravagantes.

<sup>1</sup> Chap. 7 des Fondat.

Il ne faut pas, pour les mêmes raisons, qu'elles jeûnent autant que les autres ; sans quoi cette maladie, si contraire aux progrès dans la vertu et plus dangereuse que celles où il y va de la vie, ne ferait qu'empirer. « J'avoue, dit Thérèse en finissant ces instructions, que ces pauvres malades me font beaucoup de compassion ; et chacune de nous, considérant que la même chose peut lui arriver, ne doit pas seulement avoir pitié d'elles, mais les supporter dans leur infirmité, sans néanmoins le leur témoigner. »

La comtesse de la Cerda, que Thérèse était allée consoler dans les premiers temps de son veuvage, ayant appris qu'on lui avait permis de fonder des monastères, la pressa d'en établir un dans la petite ville de Malagon, qui lui appartenait. Cette fondation fut consommée le dimanche des Rameaux de l'année 1568.

Le jour de l'Assomption de la même année, Thérèse prit possession du couvent qu'elle avait fondé à Valladolid. Parmi les jeunes demoiselles qui prirent l'habit dans ce monastère, il y'en eut une surtout que le Ciel avait prévenue de ses dons les plus rares. Elle se nommait Béatrix Ognez. On ne pouvait rien voir de plus aimable que cette jeune personne.

La Prieure et toutes les Sœurs du couvent assuraient comme le rapporte Thérèse<sup>1</sup>, n'avoir jamais remarqué la moindre imperfection dans cette Religieuse. Son humeur était toujours égale : une joie modeste, répandue sur son visage, annonçait le calme et la tranquillité de son cœur. Elle aimait beaucoup le silence, mais sans affectation. Jamais on n'entendait sortir de sa bouche une parole qui prêtât à la censure, ni qui pût faire croire qu'elle eût bonne opinion d'elle-même. Jamais d'excuse, jamais de murmure ni de plainte, à quelque emploi qu'on l'occupât ; son intérieur et son extérieur étaient si bien réglés, que rien n'était capable de la troubler. Tant de vertus réunies ensemble venaient de ce que la pensée de l'Éternité et de la fin pour laquelle Dieu nous a créés lui était toujours pré-

<sup>1</sup> Chap. 11 des Fondat.

sente. Sans cesse elle avait les louanges du Seigneur dans la bouche ; la reconnaissance de ses faveurs était toujours dans son cœur ; et, par une oraison continuelle, son esprit était sans interruption élevé vers le Ciel. Une exactitude ponctuelle à tous ses devoirs, une obéissance aussi entière que prompte à tout ce qu'on lui commandait, et un zèle ardent pour le salut des âmes, donnaient un nouvel éclat à ses autres vertus. Elle souffrit beaucoup dans les derniers temps de sa vie : une longue et cruelle maladie, causée par des apostèmes et des obstructions, la traîna jusqu'au tombeau. Au milieu de ses douleurs, elle se réjouissait encore par la conformité qu'elles lui donnaient avec Jésus souffrant. Sa grande humilité lui faisait croire qu'elle était la plus imparfaite des créatures ; elle n'avait point de plus grand plaisir que de parler des vertus des autres ; mais c'était pour elle une peine si sensible de s'entendre louer, que pour épargner à ses Sœurs un semblable chagrin, elle ne les louait point en leur présence. Ne se mêlant d'ailleurs que de ce qui lui était prescrit, elle avait toujours les yeux fermés sur les fautes de ses compagnes. Elle rapportait toutes ses actions au Seigneur, alléguant pour raison qu'il n'y a point de si petite action qui ne soit d'un très-grand prix, lorsqu'elle est faite dans la vue et pour l'amour de Dieu. Ses mortifications étaient extrêmes ; mais telle était son adresse à les cacher, qu'il fallait y prendre garde de bien près pour les apercevoir. Quelque temps avant sa mort, ses douleurs augmentèrent considérablement ; mais sa joie et sa tranquillité s'accrurent en proportion. Un peu avant que de rendre le dernier soupir, ses douleurs cessèrent, et elle se trouva dans une paix profonde ; son visage parut serein et tout éclatant de lumière. Elle leva les yeux comme pour regarder quelque chose qui lui donnait un extrême contentement, et elle sourit deux fois. Elle expira dans cet état, en présence de son confesseur et de toutes les autres Religieuses, qu'une si sainte mort édifia beaucoup.

Pendant que Thérèse était à Médina del Campo, deux Religieux de son Ordre lui avaient promis d'embrasser la nou-

velle Réforme aussitôt qu'elle pourrait fonder une maison pour eux. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Un gentilhomme d'Avila ayant appris le dessein où était Thérèse de fonder un monastère de Carmes Déchaussés, lui offrit une maison qu'il avait à la campagne. Elle l'accepta ; et les deux saints Religieux qui lui avaient promis d'embrasser le nouvel Institut, s'y rendirent aussitôt. L'un était le Père Antoine de Jésus, et l'autre le Père Jean de la Croix, cet homme vénérable, dont les travaux et la piété ont rendu le nom célèbre dans l'Eglise.

Thérèse s'était déjà transportée sur les lieux, et n'y avait trouvé qu'un petit bâtiment, situé dans un pauvre hameau, nommé Durvelo. Ces bons Religieux, loin d'être rebutés de la pauvreté de cette maison, la trouvèrent très-agréable, et s'y plurent beaucoup. « Seigneur mon Dieu, s'écrie Thérèse à ce sujet<sup>1</sup>, que les superbes bâtiments et les plaisirs extérieurs sont peu capables de donner des consolations intérieures ! Je vous conjure, mes Sœurs, et vous, mes Pères, pour l'amour que vous portez à sa suprême Majesté, de conserver toujours un grand détachement de toutes ces maisons magnifiques, et d'avoir sans cesse devant les yeux ces saints Fondateurs de notre Ordre, qui sont nos Pères, et que nous savons être arrivés par la pauvreté et l'humilité, à la jouissance éternelle de Dieu. »

Ce fut au commencement de l'Avent de l'année 1568, que l'on dit la première Messe dans ce nouveau couvent. La piété des premiers Religieux qui l'habitèrent leur attira l'estime du canton. Ils allaient prêcher dans les lieux circonvoisins, où le pauvre peuple manquait d'instruction, et ils passaient presque toute la journée dans les fonctions évangéliques, menant d'ailleurs la vie la plus austère. Telle était la rigueur de leurs austérités, que Thérèse les pria de la modérer, lorsque repassant le carême suivant devant leur porte pour aller à Tolède, elle apprit leur genre de vie.

<sup>1</sup> Chap. 13 des Fondat.

Il y avait à Tolède un marchand nommé Martin Ramirez ; c'était un homme de bien, qui employait en bonnes œuvres la plus grande partie de sa fortune. Peu de temps avant sa mort, il résolut de fonder dans cette grande ville un monastère de Carmélites ; mais comme il était déjà près de sa fin, il ne put exécuter lui-même sa résolution ; il en laissa le soin à son frère Alphonse, qui était aussi un homme fort pieux et fort charitable. Thérèse fut avertie de la mort de ce vertueux marchand, et du projet qu'il avait formé pendant qu'elle était encore occupée à la fondation de Valladolid. Comme on lui marqua qu'il n'y avait pas de temps à perdre, elle se transporta à Tolède aussitôt qu'elle eut mis ordre aux affaires du couvent de Valladolid. Elle arriva la veille de l'Annonciation 1569, chez l'illustre veuve qui l'aimait si tendrement, la comtesse Louise de la Cerda. On entama bientôt après les négociations convenables pour la fondation projetée ; mais elles ne furent point heureuses. Le gouverneur et le conseil firent des difficultés ; il en vint encore de la part du gendre d'Alphonse ; deux mois se passèrent de la sorte, et rien n'avancait.

A la fin Thérèse pria le gouverneur de lui donner audience dans une église voisine de son palais ; et là elle lui dit, avec une noble liberté, « qu'il était étrange que des filles venant à Tolède pour y passer leur vie dans une étroite clôture et dans de grandes austérités, ceux qui passaient au contraire la leur dans les plaisirs et les délices s'opposassent à un si louable dessein. J'ajoutai à cela, dit elle<sup>1</sup>, d'autres raisons, et je le touchai tellement, par la hardiesse avec laquelle Notre-Seigneur m'inspira de lui parler, qu'il m'accorda sur-le-champ la permission que je sollicitais.\* »

Dès ce moment, Thérèse crut que tout était fini, quoiqu'elle n'eût alors que trois ou quatre ducats. « Sans doute, dit-elle, Thérèse et ce peu d'argent ne sont rien ; mais Dieu, Thérèse et ces ducats suffirent pour l'exécution de ce projet. » Alphonse Ramirez avait refusé d'abord de concourir à la fondation,

<sup>1</sup> Chap. 14 des Fondat.



parce que Thérèse n'avait pas voulu la faire aux conditions qu'il proposait. Mais voyant que la Sainte n'en travaillait pas moins à consommer son projet, il lui fournit au-delà de ses besoins ; ce qui la contraria beaucoup, ainsi que ses compagnes. Elles regrettaient toutes la pauvreté dans laquelle elles avaient vécu pendant quelque temps. « Cet état, ajoute-t-elle, nous remplissait de tant de consolation et de joie, que je ne saurais m'en souvenir sans admirer les trésors que Dieu renferme dans les vertus. »

Pendant que la Sainte était à Tolède, il se présenta une jeune femme qui avait une certaine réputation de vertu, et qui demanda à prendre le voile. Thérèse reconnut bientôt qu'elle n'était pas propre à l'état religieux. En se présentant pour entrer dans le monastère elle affecta de dire qu'elle porterait sa Bible. « Votre Bible, lui dit Thérèse ? Croyez-moi, ne venez point avec nous, car nous sommes de pauvres filles qui ne savons que filer et obéir à ce qu'on nous commande. » La conduite extravagante que cette femme tint dans la suite ne justifia que trop le discernement de Thérèse.

Le prince Ruy Gomez de Sylva, un des favoris de Philippe II, fonda l'année suivante, de concert avec la princesse d'Eboli, son épouse, deux monastères à Pastrane, l'un pour des Carmes Déchaussés, l'autre pour des Carmélites. Le premier eut de grands succès, mais le second fut transféré quelque temps après à Ségovie, pour mettre fin aux tracasseries que lui suscita la princesse d'Eboli. Thérèse en rapporte ainsi les motifs<sup>1</sup>.

La mort du prince fut si sensible à son épouse, que, sans attendre que le temps modérât sa douleur, elle se fit Carmélite par une résolution précipitée. Alors la clôture et les austérités auxquelles elle n'était point accoutumée, se joignant à son affliction, et les ordonnances du Concile de Trente ne permettant point à la Supérieure de lui accorder les adoucissements qu'elle désirait, elle se dégoûta tellement de ces pauvres filles,

<sup>1</sup> Chap. 15 des Fondat.

que même après avoir quitté l'habit et s'être retirée dans sa maison, elle ne pouvait plus les souffrir. Il fallut, pour avoir la paix, abandonner la partie ; et Thérèse fit passer toutes les Religieuses de ce couvent à celui qui fut fondé peu de temps après à Ségovie. Ce fut pour la Sainte une forte leçon de bien prendre garde à n'admettre désormais dans son Ordre aucune dame de qualité, à moins qu'elle n'eût fait auparavant un long essai des diverses pratiques de la Règle<sup>1</sup>. Elle fut si affligée des mauvais procédés de la princesse d'Evoly, que lorsque dans la suite le saint Evêque Yopez fit tous ses efforts pour l'engager à recevoir dans son Ordre une femme de la première qualité, déjà avancée en âge et fort riche, il ne put jamais en venir à bout. C'est que l'expérience et la raison avaient convaincu Thérèse que des femmes accoutumées depuis longtemps à faire leur volonté au sein de l'opulence, se soumettaient rarement au joug de l'humilité, de l'obéissance et de la simplicité, vertus pourtant fondamentales pour le bon ordre des monastères<sup>2</sup>.

La veille de la Toussaint 1570, Thérèse arriva à Salamanque, pour y fonder le sixième monastère de la Réforme. Ce ne fut d'abord qu'un logis incommode et humide ; mais, trois ans après, les Religieuses qu'elle y avait mises changèrent de mai-

<sup>1</sup> Madame Louise l'avait déjà fait cet essai, lorsqu'elle se présenta aux Carmélites de Saint-Denis pour y prendre le voile. Le spectacle attendrissant d'une jeune veuve (Madame de Rupelmonde) qui à la fleur de son âge quitta tout, en 1751, pour se consacrer au Seigneur, fit une telle impression sur le cœur de cette princesse, qu'elle conçut le projet de l'imiter un jour. Mais que d'obstacles à surmonter avant de pouvoir exécuter un pareil projet ! Les liens de la piété filiale, ceux qui l'unissaient à ses augustes sœurs, tout, jusqu'aux préjugés du siècle, semblaient devoir la retenir à la cour. Cependant madame Louise, sous le nom de la Mère Thérèse de saint Augustin, fit pendant quinze ans l'ornement et l'exemple du monastère qu'elle habitait. La vénérable Louise de France, fille de Louis XV, née le 14 juillet 1737, fut Religieuse Carmélite de Saint-Denis en 1737. Sa tendre piété la fit généralement aimer et estimer, et son crédit auprès du roi fut toujours un appui pour les pauvres et une protection pour les persécutés. C'est à sa sollicitation et à son zèle que les Religieuses des Pays-Bas, expulsées sous le règne de l'empereur Joseph II, furent reçues et accueillies en France.

<sup>2</sup> Yopez, l. II. c. XXI

son. Elle revint exprès d'Avila pour présider aux travaux nécessaires ; et comme ils ne purent point être finis au moment où elle fut obligée de rendre la première maison au propriétaire, plusieurs personnes qui affectionnaient beaucoup ses Religieuses, la blâmèrent de ce qu'elle les transférait trop tôt dans la seconde. « Mais dans les nécessités pressantes, dit la Sainte, les conseils sont inutiles, s'ils ne sont accompagnés de remèdes. » On prit donc possession du nouveau couvent, et malgré tous les embarras qui survinrent encore après, cette maison devint très-florissante.

Thérèse avait eu plus d'une fois occasion de remarquer que les Supérieures voulaient ordinairement conduire toutes les Religieuses par le chemin qu'elles suivaient elles-mêmes. Les unes s'attachaient aux mortifications, les autres à des prières excessives ; enfin, il y en avait plusieurs qui, manquant de la discrétion nécessaire dans le gouvernement des âmes, prescrivaient généralement à toute la communauté des pénitences trop rudes, que l'amour de l'obéissance faisait cependant pratiquer. Pour remédier à ces abus, la sage Fondatrice termine son récit de la fondation de Salamanque par des conseils pleins de sagesse.

« Je voudrais, dit-elle<sup>1</sup>, que l'on se contentât de faire accomplir la Règle, en quoi il y a assez à travailler, et que le reste se fit avec douceur, particulièrement en ce qui regarde la mortification. Cela est si important, que je conjure, au nom de Dieu, les Supérieures d'y prendre garde. Il n'y a rien en quoi la discrétion et la connaissance des talents de chacune des Sœurs soient plus nécessaires ; et si l'on ne se conduit, dans ces occasions, avec une grande prudence, on leur nuira beaucoup, et on les jettera dans le trouble et l'inquiétude, au lieu de les faire avancer dans le service de Dieu. » Par exemple, Thérèse ne veut pas qu'une Supérieure s'opiniâtre à commander à une Religieuse tel acte de mortification pour lequel elle prévoit que cette fille aurait de la répugnance. Elle ne

<sup>1</sup> Chap. 17 des Fondat.

veut pas non plus qu'on mette jamais l'obéissance des Sœurs à l'épreuve, sur ce qui peut avoir la moindre ombre de péché. En général, elle prescrit de ne point s'écarter des routes ordinaires, et de ne rien outrer.

En 1571, le jour de la Conversion de saint Paul, elle fonda le couvent d'Albe. Ceux de Ségovie, de Véas, de Séville, de Caravaque, de Villeneuve, de Palencia, de Sorie et de Burgos, furent fondés dans le cours de dix années suivantes. Thérèse ne se rebuta point des fatigues que tous ses voyages lui causèrent, ni de tous les obstacles qu'il lui fallut surmonter ; au contraire, tout infirme qu'elle était dans ces derniers temps, elle redoubla de zèle pour avancer de plus en plus l'œuvre du Seigneur.

Le saint Pape Pie V ayant nommé vers ce temps-là des visiteurs apostoliques pour travailler à la réforme des monastères, le Père Fernandez, Dominicain, fut chargé de la visite d'une partie des couvents que l'Ordre des Carmes avait en Espagne. Peu d'hommes étaient aussi propres que lui à s'acquitter de la commission qui lui avait été confiée. Pendant qu'il était à Avila, il eut occasion de remarquer les inconvénients qui résultaient de la trop grande liberté qu'avaient les Religieuses de l'Incarnation. Elles ne gardaient point la clôture ; les personnes du monde allaient souvent les voir et les distraire ; et comme elles étaient en très-grand nombre, le relâchement qui s'était introduit parmi elles depuis quelque temps avait fait des progrès rapides. Le Père Fernandez crut ne pouvoir mieux remédier à tant d'abus, qu'en donnant à cette maison Thérèse pour Prieure. Elle en reçut la nouvelle à Salamanque, pendant qu'elle était occupée à la fondation d'un de ses couvents.

Il serait difficile de peindre le chagrin qu'elle eut de se séparer de ses chères filles, pour aller gouverner une communauté si nombreuse et si relâchée. Cependant elle obéit ; et, malgré la résistance qu'elle éprouva d'abord, elle vint à bout, par sa douceur et sa patience, de rétablir le bon ordre dans ce couvent. Personne, à la vérité, n'était plus insinuant que Thérèse. Jamais elle n'agissait par humeur ; elle ne prescrivait

rien dont elle ne fût la première à donner l'exemple ; elle assaisonnait ses représentations de tout ce que la charité chrétienne a de charmes. Il était presque impossible de lui résister. Tels furent enfin les succès de son administration pendant les trois années de sa supériorité, que, lorsqu'elles furent écoulées, les Religieuses, qui avaient si fort redouté son gouvernement, firent tous leurs efforts pour la retenir. Mais le choix que le couvent de Saint-Joseph fit d'elle pour Prieure, la mit dans le cas de retourner à cette maison chérie.

Elle y jouissait paisiblement du fruit de ses travaux, lorsqu'il s'éleva tout à coup une rude persécution contre les deux Carmes Déchaussés qu'elle avait choisis pour directeurs du couvent de l'Incarnation. L'un d'eux était saint Jean de la Croix, que le Prieur des Carmes d'Avila ne craignit pas de chasser ignominieusement de ce monastère. On le fit même renfermer dans une prison de l'Ordre. L'autre, qui était aussi un grand Serviteur de Dieu, ne fut pas moins persécuté. C'était le Père Jérôme Gratien, qui, à une naissance illustre, joignait des talents distingués, et une activité singulière pour tout ce qui concernait les progrès du nouvel institut. Thérèse le regardait comme son plus ferme appui, et personne ne lui était plus dévoué qu'elle ; aussi sentit-elle bien vivement tous les chagrins qu'on lui suscita.

Quelques Carmes mitigé en furent les premiers moteurs, par la crainte où ils étaient d'être obligés tôt ou tard d'embrasser la nouvelle réforme. On porta jusqu'à Rome des accusations très-graves contre les mœurs des Carmes et des Carmélites Déchaussées. Ces accusations prirent même quelque faveur en Espagne, au point que l'on brouilla tout, et que l'on parvint presque à renverser les nouvelles fondations. Le Père Rubéo de Ravenne, qui avait été longtemps le protecteur de la réforme, se laissa tellement prévenir contre elle par les clameurs de ceux qui en étaient les ennemis, qu'il défendit à Thérèse de fonder de nouveaux couvents. Enfin le Chapitre général tenu à Rome en 1575, joignit à cette première défense celle de sortir de la maison qu'elle aurait une fois choisie.

Une âme ordinaire aurait crié à l'injustice en recevant de pareilles défenses. Thérèse s'y soumit sans murmure. Elle écrivit seulement au Père Général, pour l'assurer de son obéissance, et pour se plaindre comme à un père tendre, de ce qu'il n'avait plus pour elle et pour les Pères Gratien et Marian, la même affection qu'il leur avait témoignée jusqu'alors. Sa lettre est un des plus beaux monuments de son esprit et de son humilité. Elle insiste peu sur la justification des deux Religieux, elle aime mieux les supposer un peu coupables et solliciter leur pardon. « Pour l'amour de Dieu, mon Révérend Père, lui marque-t-elle, accordez-moi la grâce que je demande. Considérez que c'est le propre des enfants de manquer, et le propre des pères de leur pardonner, sans avoir égard à leurs fautes. Bien des raisons vous y engagent, que vous ne sentez peut-être pas si bien où vous êtes, que je le sens ici. Quoique nous autres femmes ne soyons guère bonnes pour le conseil, il y a pourtant des occasions où nous rencontrons juste. Pour moi, je ne vois pas où serait l'inconvénient de pardonner à ces bons pères qui iraient volontiers se prosterner à vos pieds, s'ils étaient à portée de le faire. J'imagine au contraire que cela ne peut que produire un bon effet. Dieu nous pardonne bien, eh ! pourquoi donc ne leur pardonneriez-vous pas ?

Elle lui ouvre ensuite son cœur par rapport à ce qui la regarde personnellement, et lui dit : « J'ai appris l'ordonnance du Chapitre général, par laquelle il m'est défendu de sortir de la maison que j'aurai une fois choisie. Le Père Ange, notre provincial, l'avait envoyée ici au Père Ulloa, avec ordre de me la faire signifier. Celui-ci s'est imaginé apparemment qu'une telle défense me causerait beaucoup de chagrin, et je crois bien que c'est là l'intention de ceux qui me l'ont attirée ; c'est ce qui l'a engagé à la garder longtemps sans en faire usage ; mais il y a un peu plus d'un mois qu'en ayant été instruite par un autre endroit, j'ai fait en sorte qu'on me la signifiât.

» A cet égard, je puis vous assurer, mon très-Révérend Père, autant que je puis répondre de moi-même, que j'aurais regardé comme une grande faveur, et même comme une récompense

de votre part, si j'avais reçu cet ordre par une de vos lettres ; si, vous m'eussiez mandé que, touché des longs travaux que j'ai endurés dans toutes ces fondations, et connaissant la faiblesse de mon tempéramment, vous m'ordonniez de me reposer. La preuve que ce que je vous dis est vrai, c'est que je ne laisse pas d'être fort contente de demeurer tranquille, quoique l'ordre m'en vienne par une voie bien différente. Mais si cet ordre m'est agréable, à prendre la chose de ce côté-là, l'amour que je porte à votre révérence me le fait trouver d'un autre côté extrêmement dur et rigoureux, par la raison qu'il m'est envoyé comme à une personne désobéissante... Je puis bien dire, mon T. R. Père, etc'est une vérité dont Dieu m'est témoin que si quelque chose a été capable de me consoler dans les travaux, les inquiétudes, les afflictions et les contradictions que j'ai essuyés par le passé, ce n'a été que de savoir qu'en tout cela je vous obéissais... Vous ne devez donc pas douter du plaisir que je vais avoir maintenant à exécuter ce que vous m'ordonnez... La grâce que je vous demande, c'est de m'honorer de vos lettres, en quelque endroit que j'aïlle. Comme je ne me mêlerai plus de rien. Dieu merci, je crains fort que vous ne m'oubliiez ; mais j'y mettrai bon ordre : car, quand mes lettres devraient vous ennuyer, je ne laisserai pas de vous écrire pour ma propre satisfaction.

» On vient de m'apprendre que le Père Général des Dominicains doit venir ici dans peu de temps. Mon Dieu, que je serais contente, si vous pouviez y venir aussi ! Mais d'un autre côté, je craindrais pour vous les incommodités d'un si grand voyage. Ainsi, je consens volontiers que ma satisfaction soit retardée jusqu'à cette bienheureuse éternité qui n'aura point de fin<sup>1</sup>. »

Jamais la douce gaieté de Thérèse ne se démentit, pas même au plus fort des orages ; la calomnie ne l'altéra jamais. « Bon, bon, disait-elle ; si ceux qui disent tant de mal de moi me connaissaient mieux, ils en diraient bien davantage. » On eut beau essayer de répandre des nuages sur ses mœurs, elle ne

<sup>1</sup> Let. 15. t. I, édit. de Paris, 1753.

fit qu'en rire, et la seule vengeance qu'elle se permit, fut de prévenir par toute sorte de bons offices, les personnes qui étaient les plus ardentes à lui susciter des chagrins. Elle ne put pas également insensible aux persécutions qu'eurent à souffrir les saints Religieux qui avaient embrassé la réforme. Elle leur écrivit fréquemment pour exhorter à la patience et pour les consoler, leur répétant sans cesse qu'il n'y avait pas de marque plus sûre de la miséricorde du Seigneur, que les croix et les souffrances qu'il nous envoyait, connaître nos misères, et à déraciner notre orgueil. Elle les assurait en même temps, que toutes ces persécutions finiraient et que la nouvelle réforme subsisterait, malgré tous les efforts de l'envie.

Cependant, pour ne négliger aucun des moyens humains qui étaient en sa puissance, elle écrivit au roi d'Espagne, et lui demanda sa protection pour ces bons Pères et pour son Ordre. Elle avait appris qu'on avait présenté à ce prince un mémoire tout-à-fait calomnieux contre le Père Gratien et les Carmélites. Son zèle s'enflamma d'une sainte indignation, et la lettre qu'elle écrivit à ce sujet fit sur l'esprit du roi toute l'impression qu'elle pouvait désirer. La Sainte lui représente d'abord que ce mémoire est le fruit d'une basse jalousie, et qu'il contient des choses si extravagantes, si monstrueuses même pour des personnes de son état, que si elle ne craignait les suites d'un scandale public, elle serait la première à s'en amuser. « Au nom de Dieu, Sire, ne permettez pas que des dépositions aussi scandaleuses soient portées devant les tribunaux de la justice. Le monde est plein de gens qui, lors même que notre innocence serait le mieux prouvée, pourraient encore nous soupçonner d'avoir donné lieu à la médisance ; et il est à craindre que la plus petite tache ne nuise au progrès de notre sainte réforme, sur laquelle jusqu'à présent Dieu a versé ses bénédictions. » Elle le prie ensuite de se faire rendre compte d'une attestation authentique que plusieurs personnes, également recommandables par leurs lumières et leur vertu, avaient signée, pour rendre justice au nouvel institut, sauf à découvrir par une information juridique, le motif qui faisait agir les auteurs du



mémoire. « Je suis sensiblement touchée, ajoute-t-elle, de la persécution que souffre le Père Gratien<sup>1</sup>, ce Serviteur de Dieu, dont je connais la droiture et la vertu. C'est ce qui m'engage à conjurer Votre Majesté de le protéger, ou de donner ses ordres pour qu'il ne soit plus exposé à de pareils dangers. Il a pris naissance dans une famille qui vous est particulièrement attachée, et il est assurément très-méritant par lui-même. Je le regarde comme un homme envoyé du Ciel... pour venir à mon secours, dans un temps où les forces commençaient à me manquer, après avoir travaillé seule pendant plus de dix-sept ans. Peut-être, Sire, abusé-je dans cette lettre, des moments précieux de Votre Majesté ; mais le tendre et respectueux attachement que j'ai pour elle, me donne quelque droit à ses bontés ; et je considère que puisque Dieu souffre mes plaintes indiscrètes, Votre Majesté voudra bien aussi les souffrir<sup>2</sup>. » Cette lettre, datée d'Avila, est du 13 septembre 1577. L'année précédente, la Sainte avait eu également recours à la protection du roi, pour obtenir que l'on donnât aux Carmes Déchaussés un provincial particulier, tiré de leurs corps, et que ce provincial fût le Père Gratien. Philippe II s'étant fait rendre compte de l'état des choses, favorisa en tous point les désirs de la Sainte ; et par ce moyen la tranquillité des esprits succéda aux troubles que venaient de susciter les mécontents et les jaloux.

Quoiqu'on ne puisse douter que les grands succès de Thérèse dans ses entreprises, ne fussent l'effet d'une assistance toute particulière du Seigneur, et que cette prudence consommée, qui la dirigeait dans toutes ses démarches, ne fût la suite des grâces dont le Ciel l'avait comblée, il faut avouer cependant qu'elle était remplie de qualités naturelles bien propres à faire réussir ses projets. Nous l'avons déjà dit, sa douceur, sa gaieté, son esprit, son imagination, et une maturité de jugement sin-

<sup>1</sup> Le P. Gratien, quoique profès du nouvel Institut, avait été nommé Visiteur des Carmes mitigés. Il en remplissait les devoirs avec beaucoup d'exactitude ; ce qui lui attira des ennemis. On n'épargna rien pour le dégoûter de sa place ; mais il tint ferme, et on chercha inutilement tous les moyens de noircir sa réputation.

<sup>2</sup> Let. 30, t. I.

gulière, l'avaient rendue une des plus aimables personnes de son temps. Dès sa jeunesse, elle avait été aimée et recherchée de tous ceux qui la connaissaient ; et son historien Yopez assure que dans les dernières années de sa vie, elle avait encore toutes les grâces possibles. Au maintien le plus modeste et à une noble gravité, elle joignait alors une telle discrétion dans ses paroles, une si aimable simplicité dans ses mœurs, que sa vue seule imprimait le respect, et faisait aimer la vertu à ceux qui avaient le bonheur de converser avec elle. Le même historien ajoute qu'elle était d'une adresse et d'une prudence admirables, mais qu'elle ne pouvait souffrir la moindre dissimulation, ni l'ombre même du mensonge. Elle disait souvent qu'il n'était pas possible de s'avancer dans les voies de la perfection, quand on ne portait pas jusqu'au scrupule l'amour de la vérité. N'eût-il fallu, pour faire réussir les plus importantes affaires, qu'un de ces mensonges que l'on se permet si souvent, sous le nom de mensonges officieux, jamais Thérèse n'y eût consenti<sup>1</sup>. Elle disait que si Dieu aime tant l'humilité, c'est parce qu'il aime beaucoup la vérité, et que c'est une sorte de vérité que l'humble sentiment qui nous fait connaître combien nous sommes peu de chose, et que par nous-mêmes nous n'avons aucun bien.

La pleine confiance que Thérèse avait en Dieu, cette fermeté d'âme qu'elle fit paraître dans les occasions les plus critiques de sa vie. Elle ne comptait jamais ni sur elle-même, ni sur les autres : elle ne comptait que sur Dieu seul ; elle avait mis en lui toute sa force. Elle n'ignorait pourtant pas que c'eût été tenter la Providence, que de dédaigner les moyens fondés sur les voies humaines ; elle savait que le Seigneur veut que nous ne négligions point les ressources ordinaires, pourvu que nous n'en attendions le succès que de son bon plaisir, et que nous rapportions tout à sa divine bonté. Mais lorsque Thérèse employait ces ressources, c'était toujours sans s'y confier. « Je vois bien maintenant, disait-elle<sup>2</sup>, que les créatures ne sont

<sup>1</sup> Yopez. *part.* 1. ch. xv. — <sup>2</sup> Seconde relation, écrite en 1561.

que comme de petits morceaux de romarin sec, et qu'il n'y a aucun fond à faire sur leur appui : car le moindre poids de contradiction suffit pour les rompre. L'expérience m'a appris que le vrai moyen de prévenir les chutes, est de s'appuyer sur la Croix, et de mettre toute sa confiance en Celui qui y a été attaché. »

Elle se croyait indigne de la moindre faveur du Ciel ; aussi dans les plus grandes peines, et dans les sécheresses qu'elle éprouva si souvent, n'osa-t-elle demander qu'une fois au Seigneur quelque consolation. Cette marque d'humilité servit comme de pierre de touche au saint prêtre Jean d'Avila et à plusieurs autres directeurs, pour reconnaître que ses visions et ses ravissements n'étaient pas le fruit d'une illusion chimérique. Elle avait toujours regardé les humiliations et les souffrances comme la seule chose qui lui fût due, et comme une source d'avantages pour elle. « Quand je prie, dit-elle<sup>1</sup>, j'ai beau vouloir demander à Notre-Seigneur, ou même désirer qu'il m'accorde du repos ; je ne puis me résoudre à lui faire cette prière, pensant alors qu'il a passé toute sa vie dans le travail. Je le supplie de me faire la grâce de passer la mienne de même, après m'avoir donné la force d'y résister. » •

Malgré les oppositions que son Institut avait éprouvées, Thérèse voyait cependant qu'il faisait tous les jours de nouveaux progrès. Elle comptait sur la fin de sa vie seize couvents de Carmélites, et quatorze de Carmes Déchaussés ; le nombre en devint bien plus considérable après sa mort. Parmi ceux qui furent fondés de son temps pour les hommes, il y en avait un qui reconnaissait pour fondatrice l'illustre Catherine de Cardonne, qui après avoir été gouvernante de l'archiduc D. Carlos et de D. Juan d'Autriche, s'était retirée du monde pour vivre dans la solitude et s'y sanctifier. Elle était de la famille des ducs de Cardonne, et elle jouissait à la cour de la plus haute considération. Pendant qu'elle vivait au milieu du monde, elle veillait avec le plus grand soin à la garde de son cœur ; et

<sup>1</sup> Voyez sa Vie.

déjà elle avait un attrait singulier pour de grandes austérités. De là vint le désir ardent qu'elle eut de se retirer dans quelque lieu solitaire, pour ne plus s'occuper que de Dieu, et pour consacrer le reste de ses jours à la pénitence. Un saint ermite, à qui elle confia son projet, lui indiqua une petite caverne située dans un désert assez agréable, au diocèse de Cuença. Il l'y conduisit et retourna dans son ermitage, après lui avoir promis de garder le plus profond secret. Catherine y vécut pendant plusieurs années, sans autre nourriture que les herbes et les racines qui croissaient aux environs. Ce ne fut qu'après plus de huit ans, qu'un berger l'ayant rencontrée, commença à lui apporter du pain et de la farine dont elle faisait une espèce de gâteau qu'elle mangeait de trois jours l'un. Ce régime lui avait tellement fait perdre le goût de toute autre nourriture, que lorsque dans la suite on voulut lui en faire prendre une plus forte, elle en était incommodée. La prière, la contemplation et les plus austères pratiques de la pénitence, partagèrent ainsi son temps jusqu'à sa mort.

« O mon Sauveur, s'écrie Thérèse<sup>1</sup>, quel devait donc être l'amour dont brûlait votre servante, puisqu'il lui faisait oublier à ce point le soin de sa nourriture, les périls auxquels elle s'exposait, le risque même qu'elle courait pour son honneur, en cachant ainsi le lieu de sa retraite ! Quelle devait être cette sainte ivresse, qui, par la crainte de trouver quelque obstacle qui l'empêchât de jouir sans cesse de la présence de son divin Époux, lui faisait tout quitter, biens, plaisirs, honneurs, et cela pour toujours ! »

Cependant le bruit de sa vertu s'étant répandu dans le canton, cette illustre Solitaire se trouva malgré elle accablée d'une foule de visites. Chacun voulait la voir, l'entendre, se recommander à ses prières. Elle parlait à tous avec beaucoup de douceur et de charité. Mais les visites augmentant de jour en jour, elle voulut se cacher dans quelque autre solitude où personne ne pût la troubler. Elle envoya même chercher le

<sup>1</sup> Ch. 27 des Fondat.

saint Ermite qui l'avait conduite dans ce premier désert, pour le prier de la conduire dans un autre. Mais cet Ermite était mort ; et les instances que l'on fit à cette illustre Pénitente pour la retenir dans sa demeure, la déterminèrent enfin à y rester. Elle n'en sortit que pendant le temps qui lui fut nécessaire pour fonder dans ce lieu-là même un couvent de Carmes Déchaussés, auquel elle donna le nom de Notre-Dame-du-Secours. Les Religieux qui l'habitèrent furent de dignes émules de sa pénitence et de sa vertu. Thérèse passant par ce monastère en 1580, fut singulièrement édifiée de leur piété. Elle regretta beaucoup de n'avoir point eu l'avantage de converser avec Catherine, dont on lui dit tant de merveilles, et avec qui elle avait été en correspondance quelque temps avant sa mort arrivée en 1577.

« Je ne vis rien, dit-elle, en ce lieu, qui ne m'édifiât extrêmement ; mais la satisfaction que j'en avais, était mêlée d'une confusion qui dure encore, lorsque je pense que cette grande Sainte qui a passé sa vie dans une si rigoureuse pénitence, était une fille comme moi, plus délicatement élevée à cause de son rang ; qu'elle était moins pécheresse sans comparaison que je ne suis, et qu'elle n'avait pas reçu de Notre-Seigneur autant de grâces que moi..... Ma seule consolation est le désir que j'ai de mieux faire à l'avenir ; mais cette consolation est faible, parce que toute ma vie s'est passée dans de semblables désirs, sans que j'y aie répondu par mes œuvres. » Ainsi parlait Thérèse sur la fin même de sa carrière. Après tant de prières, de travaux, de souffrances, à peine croyait-elle encore avoir fait quelque chose pour son salut. Telle est la véritable humilité ; elle ne se confie jamais dans ses œuvres ; toute son espérance est fondée sur les miséricordes du Seigneur.

Les affaires relatives à quelques autres fondations, que de nouveaux ordres du Père Général et de la cour l'avaient autorisée à faire, ne furent pas plus tôt terminées, qu'elle reprit le chemin d'Avila, pour y remplir paisiblement les fonctions de Prieure du couvent de Saint-Joseph.

Tous ces voyages la fatiguaient beaucoup ; mais ce qui lui

faisait plus de peine était l'embarras continuel qu'il y avait à se plier aux différentes humeurs des personnes avec qui elle avait à traiter. Elle pouvait encore moins s'accoutumer à des séparations aussi fréquentes de ses chères Religieuses. « Je les aime, dit-elle<sup>1</sup>, et je puis dire avec vérité, que ces séparations n'étaient pas les moindres de mes croix, surtout quand je pensais que je ne les reverrais plus. Le chagrin qu'elles en avaient de leur côté, leur faisait répandre quantité de larmes, parce qu'encore qu'elles soient détachées de tout le reste, Dieu ne leur a pas fait la grâce d'être détachées de moi, peut-être pour augmenter la peine que je ressentais aussi de n'être guère plus détachée d'elles. Je faisais cependant tous mes efforts pour ne le leur pas témoigner ; je leur reprochais même d'être en cela si imparfaites : mais leur affection pour moi était si grande, que toutes mes remontrances étaient à peu près inutiles. »

Lorsqu'on savait la route que devait tenir la Sainte, le peuple accourait des campagnes pour la voir passer, et lui demander sa bénédiction. Le bruit de son arrivée la devançait d'un lieu à un autre, et on se disputait l'honneur de la loger. Elle était confuse de cet empressement universel : elle eût voulu pouvoir s'y soustraire. Les marques de vénération qu'on lui donnait lui paraissant un jour plus insupportables que le froid et l'obscurité de la nuit, elle partit trois ou quatre heures avant le lever du soleil, d'un bourg où il était venu un peuple immense qui l'avait déjà reçue avec acclamation, et qui se disposait à l'accompagner de même. Une autre fois cependant elle ne put se défendre de paraître sensible à ce qu'un laboureur fit pour la bien recevoir. Ce pauvre homme ayant appris qu'elle devait passer par son village, lui fit préparer à dîner le mieux qu'il put ; il assembla dans sa maison toute sa famille qui était nombreuse, et ordonna que l'on fit venir ses troupeaux, afin que tout ce qui lui appartenait fût béni par la Sainte. Mais Thérèse n'ayant point voulu s'arrêter, le labou-

<sup>1</sup> Ch. 16 des Fondat.

reur vint à elle avec ses enfants et ses troupeaux pour lui demander sa bénédiction ; ce spectacle l'attendrit : elle recommanda au Seigneur toute cette famille<sup>1</sup>.

Aux fatigues des voyages se joignaient de grandes infirmités ; mais son courage lui faisait tout supporter gaiement. Elle eut grand besoin de cette force d'âme qui lui était propre, lorsqu'il fallut endurer les douleurs excessives qu'on lui causa pour remettre son bras gauche. Elle se le cassa deux fois ; la première à Avila, en 1578 ; l'autre à Villeneuve-de-la-Xare, en 1580. Elle resta même estropiée le reste de ses jours, des suites du premier accident arrivé pas une chute considérable du haut d'un escalier. On avait cherché pendant longtemps une personne capable de remédier à cette fracture ; et lorsque la Prieure de Médina lui envoya une femme exercée dans ces sortes d'opérations, le bras se trouvait déjà noué.

Thérèse venait de terminer en 1582 la fondation du couvent de Burgos, et déjà elle s'était mise en route pour Avila, lorsqu'elle reçut une invitation très-pressante de la duchesse d'Albe, qui le priait en grâce d'aller la voir en passant. Toute malade qu'elle était de ses anciennes infirmités, et quoique atteinte alors d'une espèce de paralysie, jointe à des vomissements fréquents, elle se rendit le 20 septembre à Albe, avec le Père Antoine de Jésus, qui était venu la chercher à Médina. Elle passa plusieurs heures à converser avec la duchesse, et la quitta ensuite pour aller dans le couvent de son Ordre. Sa lassitude était extrême, et ses maux empirant de jour en jour, elle comprit que sa fin était proche. Le 30 de septembre, elle eut un flux de sang qui fut suivi des plus fâcheux symptômes. Cependant elle assista encore à la Messe ce jour-là, et communia avec une nouvelle ferveur. Depuis ce moment, elle garda le lit jusqu'à sa mort. La duchesse d'Albe allait la voir très-souvent, et la servait elle-même avec la plus tendre affection. La Sœur Anne-de-Saint-Barthélémy, sa compagne chérie, ne la quittait ni jour ni nuit<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Vie de sainte Thérèse, par Villefore, l. V.

<sup>2</sup> La Vénérable Anne-de-Saint-Barthélemy était toute jeune encore, lors-

Le premier d'octobre, ayant passé presque toute la nuit en prières, elle fit appeler le Père Antoine de Jésus pour se confesser. Quand elle eut fini sa confession, ce saint Religieux l'exhorta à demander au Seigneur qu'il ne la retirât point encore de ce monde. Thérèse répondit humblement qu'elle ne pouvait être d'aucune utilité sur la terre ; et dès ce moment elle fit ses adieux à ses Religieuses, leur donnant chaque jour de nouvelles marques de tendresse, par l'effusion de cœur dont elle accompagnait ses derniers avis. « Je vous conjure, leur disait-elle, pour l'amour de Dieu, d'observer exactement la Règle et les constitutions, et de ne pas choisir pour modèle cette indigne pécheresse qui va mourir. Pensez plutôt à lui pardonner. » Les Sœurs, fondant en larmes, ne lui répondaient que par leurs sanglots.

qu'elle prit le voile dans le couvent de Saint-Joseph d'Avila. Elle fut une des premières à embrasser la réforme, ayant eu occasion de connaître de bonne heure sainte Thérèse. C'était une sainte fille, qui, par les vues de la foi, s'était élevée au-dessus de toutes les considérations humaines. Elle s'était détachée du cœur, de tout ce qui n'était pas Dieu, ou qui n'y avait pas du moins un rapport prochain. Occupée de la contemplation, elle ne négligea rien de ce qui pouvait former en elle une image des vertus de la sainte Fondatrice. Elle s'attacha à elle par la grande analogie qu'il y avait entre elles. Après avoir reçu son dernier soupir, en 1582, elle fut appelée en France avec la mère Anne-de-Jésus : elles arrivèrent à Paris en 1604. Le Vénérable Pierre de Bérulle, qui fut dans la suite Cardinal, la choisit pour Prieure du second monastère des Carmélites qu'il y ait eu en France, et qui fut fondé à Pontoise. Le premier avait été fondé à Paris, dans le faubourg Saint-Jacques, quelques mois auparavant. L'archiduc Albert et l'infante Isabelle, ayant appelé en Flandre la Mère Anne, elle présida à la fondation des Carmélites d'Anvers, en 1611, et elle mourut dans cette ville en odeur de sainteté, le 7 juin 1626, âgée de 76 ans, et dans sa soixante-septième année de profession. L'Évêque d'Anvers approuva plusieurs miracles opérés par son intercession après sa mort. Depuis ce temps-là, le Saint-Siège en a fait vérifier plusieurs autres par l'Évêque de Gand, et le procès-verbal en a été envoyé à Rome. Les Supérieurs de cette Sainte lui ordonnèrent d'écrire sa vie, qui fut imprimée à Anvers en 1646. On la réimprima à Bruxelles en 1708, *in-18°*, avec une vie écrite par un anonyme.

La Vénérable Anne-de-Jésus fonda les monastères de Paris, de Pontoise, de Dijon, de Bruxelles, etc. Elle était Prieure du troisième, lorsqu'elle mourut en 1621. On peut voir sa vie en espagnol, par dom Manrique ; elle fut imprimée à Bruxelles en 1652, *in-folio*. On en a une traduction française par M. Gaultier, Conseiller d'État.



Le troisième jour d'octobre, Thérèse se sentit plus faible que jamais ; elle demanda les Sacrements, et on les lui apporta. Aussitôt qu'elle aperçut le saint Viatique, ses forces parurent se ranimer ; son visage s'enflamma, et l'ardeur de sa voix se peignit dans ses yeux. Elle se tourna vers Jésus-Christ, et s'étant mise sur son séant pour le recevoir avec plus de respect, elle s'écria dans un saint transport : « O mon Seigneur et mon Époux, la voilà donc arrivée cette heure que je désirais si ardemment..... ! Je touche au moment de ma délivrance.... Que votre volonté soit faite.... ! L'heure est enfin venue où je sortirai de mon exil, et où mon âme trouvera dans votre présence le bonheur après lequel elle soupire depuis si longtemps. »

Sur les neuf heures du soir, elle demanda l'Extrême-Onction qu'elle reçut avec la plus tendre piété. Peu de temps après, le Père Antoine lui ayant demandé si elle désirait être enterrée dans son couvent d'Avila, elle lui répondit : « Eh quoi ! y a-t-il rien en ce monde qui m'appartienne ? Et ne m'accordera-t-on pas bien ici un peu de terre ? » Sa ferveur s'animait de plus en plus, à mesure que ses forces l'abandonnaient. On l'entendit répéter souvent des versets du psaume *Miserere*, et surtout celui-ci : *Mon Dieu, vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié* ; elle le répéta jusqu'au moment où elle perdit l'usage de la parole.

Les douleurs de son agonie se prolongèrent jusqu'au lendemain matin. Succombant alors sous le poids de ses maux, elle pencha la tête sur le bras de la Sœur Anne-de-Saint-Barthélemy, et resta paisiblement dans cette situation jusqu'à neuf heures du soir, les yeux toujours fixés sur un Crucifix qu'elle avait à la main. Le sommeil des justes couronna ses travaux et ses vertus, la nuit du 4 au 5 d'octobre 1582.

Cette nuit fut mémorable par la réforme du calendrier. On supprima tout à coup dix jours, pour des raisons astronomiques, et par cette suppression, le jour qui suivit la mort de sainte Thérèse fut compté pour le 15 octobre, quoique ce ne fût que le 5.

La Sainte mourut dans la soixante-huitième année de son âge, après avoir passé vingt-sept ans dans le couvent de l'Incarnation, et vingt autres dans les divers couvents de la Réforme. Loin que les horreurs de la mort fussent imprimées sur son front, les rides de la vieillesse disparurent de son visage, et ses membres conservèrent la même flexibilité qu'ils avaient eue pendant sa vie. Son corps fut enterré dans le chœur inférieur des Carmélites d'Albe, et il y resta jusqu'en 1585, que le Chapitre général des Carmes Déchaussés le fit transporter au couvent de Saint-Joseph d'Avila, chef-lieu de la Réforme. Cette translation ne put être si secrète, que la famille du duc d'Albe n'en fut instruite. Elle s'en plaignit à Rome, et obtint, l'année suivante, un ordre du Pape pour faire restituer au couvent d'Albe les dépouilles mortelles de la sainte Fondatrice. On les y reporta le 25 août 1586, et elles y sont encore aujourd'hui sous un beau mausolée. La corruption les a même respectées. Les vérifications faites dans le temps de cette double translation firent connaître cette merveille. On trouva le corps aussi entier, aussi flexible et aussi sain qu'au moment même de sa mort ; et on assure qu'il est encore dans le même état.

Rien de plus authentique que les actes dressés pour servir de base à la canonisation de Thérèse. Ils furent signés par une foule de personnes respectables, dont la plupart avaient été témoins des faits qu'ils attestaient. Paul V nomma pour les vérifier sur les lieux mêmes, l'archevêque de Tolède, l'évêque d'Avila, et celui de Salamanque. Quand la vérification fut faite, on envoya le procès-verbal à Rome, où trois auditeurs choisis discutèrent tous ces faits avec soin, avant que les cardinaux de la Congrégation des rites les soumissent à un nouvel examen. Paul V étant mort sur ces entrefaites, Grégoire XV lui succéda ; et d'après les suffrages unanimes de tous les consultants, il autorisa le Culte rendu à sainte Thérèse, par une Bulle datée du mois de mars 1621. Les actes de sa canonisation contiennent des détails de plusieurs miracles opérés par la vertu de ses reliques, ou par son intercession. Le saint Évê-

que de Tarragone en a inséré le récit dans son ouvrage.  
GODESCARD.

### SAINT AGILÉE,

MARTYR A CARTHAGE.

On a bâti sur sa tombe au bord de la mer une église où saint Augustin dans un discours a célébré ses mérites, ses reliques ont été transportées à Rome sous le pontificat de saint Grégoire le Grand. On les y honore le 15 octobre.

### SAINT ANTIOCHUS,

ÉVÊQUE DE LYON.

Antiochus, qu'on appelle aussi Antioque ou Antioche était prêtre à Lyon, dans les temps où saint Just, treizième Évêque de cette grande ville, avait en quelque sorte disparu. En revenant du Concile d'Aquilée, tenu en 381, saint Just, voulant se préparer à la mort n'avait pas regagné son Siège et s'était réfugié dans un monastère d'Égypte. Antiochus, envoyé à sa recherche, découvrit la retraite du Saint et l'alla supplier de revenir à son troupeau, qui le pleurait. Mais ses instances furent vaines. Saint Just ne voulut plus s'occuper que de sa mort. L'envoyé du Clergé et du peuple de Lyon s'en revint donc annoncer les dernières volontés du saint Prélat. Alors le peuple de Lyon et le Clergé élirent Antiochus leur Évêque, et quoique sans ambition Antiochus dut accepter ce fardeau. Il le porta si dignement que l'Église l'a élevé aussi aux rangs des Saints. Il mourut le 15 octobre en odeur de sainteté, dans l'une des dernières années du iv<sup>e</sup> siècle.

### SAINT CONOCAIN,

ÉVÊQUE DE QUIMPER.

Saint Conocain (Guenegandus) était fils d'un grand seigneur qui lui donna sur les Fonts de Baptême un nom qui signifie,

en bas breton, *enfant tout blanc*. Il était destiné à l'état militaire mais il préféra l'état ecclésiastique et il se mit sous la conduite de saint Corentin. S'il ne suivit pas son prince et son père en portant les armes pour eux, au moins ils se crurent redevables à ses prières de deux victoires, l'une sur mer contre des pirates païens, l'autre sur terre contre des rebelles. Ayant d'ailleurs ressuscité un mort en présence du roi Grallon, le monarque breton et saint Corentin jugèrent à propos de l'envoyer à saint Martin, archevêque de Tours et métropolitain des Évêques de Bretagne: afin d'obtenir l'agrément de ce Prélat pour l'établissement du monastère de Landévenec. Non-seulement il reçut cette approbation, mais il fut béni et choisi par saint Martin pour premier Abbé de ce lieu. Devenu évêque de Quimper, il y fut illustré par des miracles. Nous ignorons la date de sa mort. Ses reliques se gardent à Montreuil-sur-Mer. On le fête le 15 octobre.

### SAINT SÉVÈRE,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Saint Loup, le célèbre Évêque de Troyes, eut pour élève un jeune homme qui s'appelait Sévère; il le forma à la piété à la vertu et à la science. Sévère accompagna saint Loup lorsqu'il alla, avec saint Germain d'Auxerre combattre en Angleterre le pélagianisme. Sans doute que le jeune Sévère se distingua dans ces luttes. Car saint Germain d'Auxerre ayant dû par un second voyage soutenir l'orthodoxie chez les Anglais, demanda à saint Loup de lui donner Sévère pour compagnon et pour auxiliaire. Il l'emmena donc avec lui et ils eurent le bonheur de faire rentrer encore un grand nombre d'hérétiques anglais dans le sein de l'Église.

Quelques uns disent que Sévère était Évêque élu de Trèves, lorsqu'il accompagna les deux Prélats en Angleterre. Dans tous les cas il siégea à Trèves quinze ou seize ans et mourut le 15 octobre de l'année 466.

SAINT CANNAT,  
ÉVÊQUE DE MARSEILLE,

On n'a rien de bien précis sur ce saint Évêque, qui siégeait vers l'an 487. Les historiens de Marseille racontent que le jour de saint Cannat, tous ceux qui suivaient la procession, portaient de grandes cannes, en mémoire d'un miracle du Saint qui, voulant se retirer dans une solitude de peur d'être Évêque, répondit à ceux qui le pressaient d'accepter cette dignité, que le bâton sec qu'il portait à la main fleurirait plutôt qu'il ne serait digne d'être Évêque. Et aussitôt, le bâton fleurit<sup>1</sup>.

Saint Cannat est honoré le 15 octobre.

SAINT LÉONARD DE CORBIGNY.

Saint Léonard, dont l'Église honore aujourd'hui la mémoire, vivait dans le même siècle que saint Léonard de Limoges, mais il paraît avoir été plus jeune de quelques années, et être venu au monde vers la fin du règne du grand Clovis dans le pays de Tongres. Il quitta la maison de son père et ses biens pour s'attacher uniquement au service de Dieu, et s'en vint dans le diocèse du Mans qui devenait dès lors la retraite de quantité de saints Solitaires. Il se retira en un lieu fort désert appelé Vandœuvre où il passa quelques années dans les exercices les plus rudes de la Pénitence. Il y soutint de violentes tentations qui l'obligèrent à demeurer dans de continuelles précautions, pour ne point donner prise sur son cœur à son ennemi, et qui le retinrent dans une humble défiance de lui-même qui le faisait recourir sans cesse à la grâce et à l'assistance de Dieu. Après être sorti victorieux de tous ces combats, il bâtit un monastère à Vandœuvre même sur la Sarthe, avec le secours de saint Innocent, évêque du Mans. Il y reçut des

<sup>1</sup> Mélanges du marquis de Paulmy, t. XXXVII, p. 186.

Solitaires parmi lesquels il espérait demeurer inconnu, soumis aux autres, et dans le dernier rang. Mais le saint Prélat, assez disposé d'ailleurs à favoriser son humilité, l'obligea de prendre la conduite de ces Solitaires qui ne s'étaient rendus auprès de lui que pour être ses Disciples, et servir Dieu sur ses exemples et ses instructions. Cette supériorité ne changea rien à ses premières résolutions. Il se considéra toujours comme le dernier de ses Frères. Il en était le plus mal vêtu, le plus mortifié, le plus exact aux devoirs de la discipline. C'est ainsi principalement qu'il paraissait être leur Supérieur. Cependant il ne l'était pas moins par la vigilance et par le zèle qu'il avait à remplir les fonctions de sa charge : et comme il avait beaucoup étudié avant que de quitter le monde, il joignait les lumières qu'il avait acquises par son travail à celles qu'il avait reçues par l'infusion de l'Esprit de Dieu pour instruire les autres dans la connaissance des vérités du salut.

La réputation de cette nouvelle communauté attira quelques envieux à saint Léonard. Ces esprits malfaisants cherchèrent à décrier sa vertu, parce qu'ils ne pouvaient y atteindre, ou qu'ils ne voulaient pas l'imiter. Ils allèrent trouver le roi Clotaire I vers le temps que la mort de Childebart son frère l'avait rendu le maître de toute la monarchie. Ils lui firent entendre qu'il y avait un homme à Vandœuvre, qui sous l'habit d'ermite méditait des desseins pernicieux au repos de l'état et à la sûreté de sa personne et de sa famille, et qui sous prétexte de religion ramassait autour de lui une troupe de séditieux qui devaient être les ministres de ses malheureuses entreprises. Clotaire sans approfondir la chose se laissa d'autant plus aisément persuader que sa nouvelle puissance l'avait rendu plus aisément soupçonneux que jamais dans la peine où il était d'assurer la monarchie à ses enfants par le partage qu'il en voulait faire entre eux. Il envoya des soldats à Vandœuvre pour chasser le Saint hors du royaume, et dissiper sa communauté. Les soldats ayant trouvé le Saint dans la solitude parmi les exercices de la pénitence furent fort touchés de

l'extérieur modeste et mortifié où ils le voyaient. Ils le furent beaucoup plus encore des discours de piété qu'il leur tint. De sorte qu'au lieu d'exécuter la commission dont ils étaient chargés, ils lui promirent la plupart de se rendre ses disciples. Ils retournèrent à la cour pleins d'admiration et de respect pour sa vertu, et dirent au roi qu'on l'avait trompé ; qu'ils avaient vu et entendu des choses merveilleuses ; qu'en un mot Léonard était un grand Serviteur de Dieu. Clotaire marqua le regret qu'il avait de s'être laissé prévenir et surprendre si facilement. Pour réparer la faute qu'on lui avait fait faire, il renvoya sur le champ à Vandœuvre assurer le Saint de sa bienveillance et de sa protection, et lui fit quelques gratifications. Il voulait aussi châtier les délateurs qui l'avaient calomnié : mais le Serviteur de Dieu intercêda pour eux, et fit si bien par ses prières qu'il obtint leur rétablissement dans les emplois dont ce prince les avait déjà privés. Saint Léonard vécut encore cinq ou six ans et plus même depuis ce temps-là. Il fut assisté à la mort par l'Évêque saint Domnole, qui lui rendit les derniers devoirs, et l'enterra dans l'église de son monastère de Vandœuvre. Quelques-uns rapportent sa mort à l'an 565, et d'autres ne la mettent qu'en 570. Dieu rendit son tombeau glorieux par quelques miracles qui excitèrent la dévotion des peuples pour honorer sa mémoire. Son corps demeura à Vandœuvre pendant trois cents ans et plus. Il paraît que ce fut la crainte des Normands qui l'en fit ôter pour le soustraire à leur fureur. Il fut transporté vers la fin du règne Charles le Chauve à l'abbaye de Corbigny bâtie vers l'an 865 par Egil, Abbé de Flavigny dans le Nivernais, mais au diocèse d'Autun dans le pays que nous appelons le Morvant. Le culte de saint Léonard devint si célèbre en ce lieu, que l'abbaye qui avait été dédiée sous le nom de saint Pierre, prit celui de notre Saint qui en fut le second patron, et que le concours des dévotions du peuple y forma une ville qui s'appelle encore *Corbigny-Saint-Léonard*.

Mais en 1562 les Calvinistes pillèrent l'abbaye de Corbigny

et brûlèrent les reliques de saint Léonard, dont on ne sauva que quelques ossements, que l'on transporta à Varzy au diocèse d'Auxerre.

## SAINT THÈCLE,

ABBESSE EN ALLEMAGNE.

Sainte Thècle, anglaise de naissance, prit le voile à Wim-buan, dans le comté de Dorset. Ayant passé en Allemagne, à la prière de saint Boniface, elle devint Abbessse de Kitzingen, à trois milles de Wurtzbourg. Ce fut à peu près dans le temps où plusieurs saintes femmes d'Angleterre gouvernèrent avec beaucoup d'édification divers monastères fondés dans la Bavière et la Thuringe. Les premiers Apôtres de l'Allemagne crurent que l'établissement de l'état monastique ne contribuerait pas peu à l'affermissement du Christianisme, surtout en facilitant les moyens d'élever les jeunes filles dans la vertu. Saint Boniface espérait encore que les bons exemples des Religieuses entretiendraient la vertu des nouveaux convertis. Sainte Thècle florissait vers le milieu du viii<sup>e</sup> siècle.

## SAINT ROGER,

ÉVÊQUE DE CANNES.

Roger, enfant de la Normandie, saintement élevé, fit au x<sup>e</sup> siècle le pèlerinage de Rome, où il se retrempa dans les Sanctuaires. Il voulut, avant de regagner sa patrie visiter aussi Naples. Comme il traversait la province de Bari, il s'arrêta dans la ville de Cannes, qui alors s'occupait d'élire un évêque, des prêtres, qui l'avaient vu à Rome, le proposèrent au clergé de Cannes, et Roger fut élu. C'est tout ce que nous savons de ce Saint. Mais il est honoré à Cannes, comme patron de cette ville, le 14 octobre et le 30 décembre.

## SAINT BRUNO,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Bruno, était fils d'un seigneur allemand de même nom, et d'une dame de grande naissance nommée Idée. Il fut élevé



avec grand soin dans les lettres et la piété sous la discipline du philosophe Giddon son précepteur ; et rien ne lui manqua de tout ce qui pouvait contribuer à lui procurer une excellente éducation. Il fut un modèle de modestie, de sagesse et de vertu pour ses compagnons dans tout le temps qu'il fut au collège. Donnant à l'étude ce qu'ils étaient obligés aussi d'y donner pour s'acquitter des devoirs de la classe et satisfaire leurs maîtres, il passait en oraison tout le temps que les autres employaient au jeu, comme le témoigne Ditmar son cousin, qui était aussi du nombre de ces compagnons et de ces joueurs, et qui fut depuis évêque de Meersbourg. Bruno n'était jamais oisif ni désoccupé, il aimait naturellement le travail ; et il fit de grands progrès par ce moyen. Ayant fini ses études il paraissait avoir une maturité d'âge qui n'était autre que celle de son esprit. L'empereur Othon III le voulut avoir près de lui, et il demeura quelque temps à sa cour. Mais la vie du siècle lui devint si onéreuse qu'il la quitta pour se retirer dans une solitude, et y travailler à son salut. Après la mort de ce prince, qui arriva au mois de janvier de l'an 1002, Bruno se sentant animé du feu de la charité qui lui faisait aimer aussi le salut de ses frères, conçut le désir d'aller travailler à la conversion des infidèles. Il vint dans cette résolution à Meersbourg, où par la permission du Pape il fit prier l'empereur saint Henri de trouver bon qu'il se fit revêtir du caractère et du pouvoir épiscopal qui lui était nécessaire pour son dessein. Ce pieux prince lui accorda volontiers tout ce qui dépendait de lui pour en faciliter les moyens, et le Pape envoya ordre à l'Archevêque Tagmon de le sacrer évêque, et de lui donner même le *palium* qu'il avait envoyé, afin que rien ne manquât au Saint pour son ministère apostolique.

Bruno partit pour sa mission avec une compagnie d'ouvriers choisis, et alla en Prusse où il trouva un grand champ à cultiver. Il se préparait à la prédication par de ferventes prières, par de grandes abstinences et de longues veilles ; et il se mit en devoir d'instruire autant par les exemples de sa vie que par ses discours. Il reçut beaucoup de soulagement et de pro-

tection dans ses travaux évangéliques de la part de Boleslas, prince de Pologne, et de quelques autres personnes riches et puissantes du pays qui avaient déjà embrassé la religion chrétienne. Mais il ne voulut profiter de leurs libéralités que pour les églises qu'il fallait bâtir ou orner, pour la subsistance des ministres qui travaillaient sous lui, et pour l'assistance des pauvres. Il y avait douze ans qu'il était converti entièrement à Dieu, c'est-à-dire qu'il avait quitté la cour d'Othon III lorsqu'il entra en Prusse : mais il paraît que le temps de son apostolat fut assez court. Dieu le rendit néanmoins assez long pour lui faire mériter la récompense de ceux qui ont porté toute la fatigue et la chaleur du jour, c'est-à-dire du plus long ministère. Bruno ayant fait plusieurs conversions dans le cœur de la Prusse passa sur les confins du pays du côté de la Russie noire jusqu'aux limites de la Lithuanie, où la parole de Dieu trouva beaucoup d'ennemis. Les habitants qui y étaient presque tous payens, après quelques mauvais traitements, s'étaient contentés d'abord de le chasser. Mais se trouvant irrités des instances qu'il leur faisait pour les retirer de leurs ténèbres et de leurs désordres, ils le saisirent avec dix-huit de ses compagnons et lui coupèrent la tête comme à eux le 14 février de l'an 1008, s'il est vrai que ce fut un samedi, ou de l'an 1009, si ce fut un lundi. On dit que pour rendre le supplice du Saint plus cruel, les barbares lui avaient coupé les mains et les pieds avant que de lui ôter la vie. Le prince Boleslas ayant appris ce qui s'était passé, envoya racheter les corps des saints Martyrs, et leur procura une sépulture honorable. Le Martyrologe romain marque la fête de saint Bruno, évêque des Russes, au 15 octobre.

### SAINT BERTRAND,

ÉVÊQUE DE COMMINGES.

Bertrand eut pour père Atton Raymond, comte de l'Isle, et pour mère, la fille de Guillaume *Taillefer*, comte de Toulouse. Il renonça de bonne heure aux espérances que le monde lui

offrait, et il se consacra au service de Dieu dans l'état ecclésiastique. Il devint Chanoine et Archidiacre de Toulouse. Otger, évêque de Comminges, étant mort en 1073, il fut élu pour lui succéder. Son zèle fit bientôt changer de face à son diocèse ; ses discours et ses exemples corrigèrent les abus, et ramenèrent la vertu et la piété. Non content d'avoir rétabli son église, il répara aussi la ville et l'agrandit, en sorte qu'il en fut regardé comme le second fondateur. Il fit faire un cloître pour les Clercs attachés à son église, et les assujettit à la vie commune. Il mourut le 15 ou le 16 octobre, vers l'an 1123, après avoir passé cinquante ans dans l'épiscopat. On l'enterra dans son église, devant la chapelle de la sainte Vierge. Il fut canonisé, surtout à la sollicitation de Guillaume, archevêque d'Auch, son neveu, et l'on fixa sa fête au 15 octobre.

### MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

#### NOTRE-DAME-DU-BON-REMÈDE.

Le monastère de Saint-Michel de Frigolet, près Tarascon, fondé au x<sup>e</sup> siècle, a été occupé successivement par des Religieux de divers Ordres. Les vandales de 93 le détruisirent ; mais, grâce au dévouement de quelques pieux Catholiques, son église romane, une partie du cloître, la riche chapelle à boiserie dorée, don d'Anne d'Autriche, et la statue vénérée de Notre-Dame-du-Bon-Remède, échappèrent au marteau des démolisseurs. Cette magnifique chapelle vient d'être remise à neuf. En temps de peste, les habitants des lieux circonvoisins, et notamment ceux de Tarascon, y venaient chercher un asile contre le fléau qui ravageait les contrées, comme le prouve l'inscription suivante encadrée dans le mur intérieur du cloître, ce qui, sans doute, fit donner à la Vierge vénérée en cet endroit le nom de Notre-Dame-du-Bon-Remède. Voici cette inscription avec son orthographe :

« IHS. W. Mourise Bougnet, 1558 et le 7 mai faisant quarantaine au présent lieu. Dieu soit notre aide et nous veuille garder de la maladie contagieuse et veuille donner à notre Ville

« de Tarascon la santé et à tous ceux qu'il se présent écrit li-  
« ront. Ainsi soit-il. Amen. »

Au monastère de Saint-Michel de Frigolet, de la primitive observance de Prémontré, récemment érigé en abbaye par un bref du Souverain Pontife Pie IX, vient de se célébrer, le 15 octobre, une des fêtes les plus brillantes, les plus magnifiques, dont nous ayons été témoin : c'était le jour choisi pour le couronnement de Notre-Dame-du-Bon-Remède.

Le saint Sacrifice terminé, les Religieux prémontrés ont psalmodié leur Office et le Clergé est rentré processionnellement dans le monastère. — A trois heures, il est revenu à l'église dans le même ordre. Monseigneur Viard a lu en chaire, d'une voix vibrante et sonore, le bref de Pie IX qui autorise le couronnement de la Vierge et accorde une indulgence plénière aux fidèles qui assistent à la fête et aux offices du triduum. Monseigneur Mermillod l'a remplacé, et pendant plus d'une heure l'éloquent Evêque de Genève a tenu sous le charme de sa parole vive, facile, ardente, l'auditoire d'élite qui l'écoutait avec la plus religieuse attention. A ses yeux, cette couronne de Pontifes, de Prêtres, d'enfants du Carmel, de Dominique, d'Ignace, de François d'Assise, de La Salle, de fervents catholiques qui l'entouraient, était bien plus belle et plus précieuse que ces couronnes d'or qui allaient être déposées sur les fronts de Marie et de son divin Fils. Il nous a montré Notre-Dame-du-Bon-Remède comme le vrai remède aux maux de l'humanité et aux maux des temps présents, époque tourmentée où des hommes en délire soutiennent que la vérité est l'erreur, et l'erreur la vérité. Il a fait entrevoir le triomphe prochain de l'Eglise dans ces assises solennelles de la catholicité, qui allaient s'ouvrir sous les auspices de la Vierge Immaculée, dont le pied vainqueur a écrasé la tête du dragon infernal et terrassé toutes les hérésies qui ont infesté le monde. Dans une chaleureuse péroraison, il a de nouveau avec une vive ardeur ranimé la confiance de ses auditeurs dans la protection de la Reine des Anges, qui garde sous son égide tutélaire l'immortel Pontife, suscité de Dieu pour poser une bar-

rière infranchissable au torrent des doctrines impies et sacrilèges qui menacent d'engloutir la société dans un épouvantable abîme.

Le discours terminé, on a chanté les vêpres Pontificales, la procession aux flambeaux s'est de nouveau organisée pour le couronnement de Notre-Dame-du-Bon-Remède, et s'est dirigée vers l'estrade somptueusement décorée où devait avoir lieu l'imposante cérémonie. Les derniers rayons du soleil venaient de s'éteindre sur la cîme des flèches élancées de l'église abbatiale, et le crépuscule enveloppait déjà les collines de son voile sombre. La Croix ouvrait la marche, la maîtrise de Saint-Michel, les Religieux prémontrés revêtus de leurs manteaux blancs et ceux des divers Ordres avec leurs insignes, le Clergé séculier, composé d'environ quatre cents Prêtres, dont soixante revêtus de chapes de drap d'or et d'argent, vingt-quatre de dalmatiques également riches, tenant tous à la main d'élégants falots dorés, les Évêques, la crosse à la main, la tête ornée de leurs mitres d'or, les Abbés avec leurs mitres et leurs crosses blanches, — la crosse de l'Abbé de Sept-Fonts était en bois, — s'avançaient gravement au chant des litanies de la Vierge. La statue antique et vénérée était portée au milieu des rangs sur un brancard richement décoré. Les lignes majestueuses de la procession se sont déroulées dans la double avenue d'accacias et de pins qui se trouve devant le monastère, autour du rond-point où se dresse sur un large piédestal une belle statue de la Vierge, couverte de fleurs et de guirlandes. Des oriflammes multicolores flottaient au haut des mâts vénitiens ; toutes les fenêtres du couvent et de ses dépendances étaient illuminées.

Arrivés au lieu du couronnement, les Évêques et les dignitaires ont gravi l'estrade, et la foule s'est massée tout autour. Après la bénédiction des couronnes, et tandis que les Prélats les déposaient sur les têtes de la très-sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, de toutes les bouches sont sortis instantanément les cris poussés avec un saint enthousiasme de Vive Marie ! Vive Pie IX ! Vivent nos Évêques ! Tous les fronts ensuite se

sont inclinés pour recevoir la bénédiction Pontificale de tous les Prélats à la fois. Les fronts se sont redressés et un magnifique spectacle a frappé tous les regards : des feux de Bengale éclairaient de lueurs fantastiques la Vierge du rond-point; des milliers de fusées s'élançaient, étincelantes, vers la voûte céleste, et retombaient en pluie d'or, d'émeraudes, de saphirs et de rubis. Tout à coup des pétards retentissent de tous côtés; en un clin d'œil la façade de l'église abbatiale est illuminée *à giorno*; la porte principale ouverte, permet de voir le magnifique et splendide sanctuaire ruisselant d'or et de lumières; les candélabres d'or, les riches vêtements épiscopaux et sacerdotaux, scintillant à la vive clarté de ces innombrables flambeaux, offraient un coup d'œil ravissant; on se croyait transporté dans le séjour des Élus. On est entré dans l'église au chant du *Te Deum*, et la bénédiction du Très-Saint-Sacrement a couronné cette fête splendide qui laissera dans tous les cœurs un souvenir ineffaçable.

(L'ABBÉ CH. BLANC.)

#### MARTYROLOGE ROMAIN<sup>1</sup>.

A Albe, sainte Thérèse, vierge, Mère et Maîtresse des Frères et des Sœurs de l'Ordre des Carmes de l'étroite observance.

A Rome, sur la voie Aurélienne, saint Fortunat, martyr.

#### IDIBUS OCTOBRIS.

Abulæ in Hispania sanctæ Teresiæ Virginis, Fratrum ac Sororum Ordinis Carmelitarum arctioris observantiæ matris et magistræ. — Romæ via Aurelia sancti Fortunati Martyris. — Apud Coloniâ Agrippinam natalis sanctorum trecentorum Martyrum, qui in persecutione Maximiani cursum sui agonis complexerunt. — Carthagine sancti Agilei Martyris, in cujus die natali sanctus Augustinus de eo ad populum tractatum habuit. — In Prussia sancti Brunonis Episcopi Ruthenorum et Martyris, qui Evangelium in ea regione prædicans, ab impiis tentus, manibus pedibusque præcisis, capite truncatus est. — Lugduni, sancti Antiochi Episcopi, qui strenues administrato Pontificii culmine, ad quod assumptus fuerat, regnum cœleste adeptus est. — Treviris, sancti Severi Episcopi et Confessoris. — Argentorati, sanctæ Aureliæ Virginis. — Cracoviæ, sanctæ Heduvigis Ducissæ Poloniæ, quæ pauperum obsequio dedita, etiam miraculis claruit : quam et Clemens Papa Quartus numero Sanctorum adscripsit, et Innocentius Undecimus ejus festum sexto decimo Kalendas Novembris celebrari indulsit. — In Germania, sanctæ Theclæ Abbatissæ.

A Cologne, fête de trois cents Bienheureux Martyrs, qui achevèrent le cours de leurs combat dans la persécution de Maxilien.

A Carthage, saint Agilée, martyr, au jour de la fête duquel saint Augustin fit un discours au peuple en son honneur.

En Prusse, saint Brunon, évêque des Russes, et martyr, qui, prêchant l'Evangile dans ce pays, et ayant été pris par des impiés, eut les mains et les pieds coupés et fut décapité.

A Lyon, saint Antioche, évêque, qui, après avoir géré avec courage la charge pontificale, à laquelle il avait été élevé, gagna le royaume céleste.

A Trèves, saint Sévère, évêque et confesseur.

A Strasbourg, sainte Aurèle vierge.

A Cracovie, sainte Hedwige, duchesse de Pologne, qui, se livrant au service des pauvres, brilla aussi par des miracles. Le Pape Clément IV, la mit au nombre des Saints.

En Allemagne, sainte Thècle, abbesse.

#### **Additions des autres Martyrologes.**

Saint Gauthier, évêque d'Auxerre, martyr.

Saint Arlet, religieux de l'abbaye de Saint-Meen en Bretagne.

Saint Veule (Bosolus) reclus dans le diocèse de Trèves.

Saint Poter et saint Paulin, martyrs à Pavie avec un autre.

La bienheureuse Philippe de Chanteliman, vierge.

Saint Gauthier, abbé de Quincy, mais non évêque d'Auxerre comme on le lit dans Châtelain, martyr.

Saint Démètre, évêque de Gap, au cinquième siècle.

Saint Lupule et saint Modeste, martyrs à Capoue.

Saint Dié, évêque de Vienne en Dauphiné au septième siècle.

Saint Sabin, évêque de Catane.

Saint Barse, évêque d'Edesse, mort en Libye, exilé là par l'empereur Valens.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Antoine Joseph Ledoux, religieux de l'Ordre de saint Bruno, dans la Chartreuse de Valenciennes, expulsé de son cloître, sortit de France en 1792, y rentra en 1793, fut arrêté à Valenciennes, condamné à mort par une commission militaire, exécuté avec six autres ecclésiastiques, le 15 octobre 1794 : il avait 42 ans.

François Beaufile, prêtre du diocèse de Paris, arrêté comme fanatique, condamné à mort et guillotiné en place de Grève, le 15 octobre 1794.

Dom Chrysogone Honoré Delplace, religieux de l'Ordre de saint Bruno, près de Béthune, arrêté en même temps que Joseph Ledoux, exécuté avec lui le même jour.

Damase Pétrémieux, prêtre Récollet de Valenciennes, expulsé de son cloître, en 1791, quitta la France et y revint en 1794 : décapité comme émigré rentré ce même jour.

Guyot, (prénoms inconnus) provincial des Récollets à Valenciennes, arrêté comme le précédent et décapité aussi ce même jour.

Jean François Lecontre, religieux de l'Ordre de saint Bruno, arrêté pour les mêmes causes et exécuté avec les précédents, ce même jour, à Valenciennes.

Denis Benoit Seclosse, curé de Notre-Dame la grande, à Valenciennes, pour refus de serments schismatiques, décapité à Valenciennes, ce même jour.

Libert (prénoms inconnus) curé de Sébourg près Valenciennes, pour les mêmes causes, arrêté par la commission militaire et décapité ce même jour.

Jacques Trubert Prévignaud, curé de Saint-Florent à Niort, arrêté pour refus des serments schismatiques, déporté en 1797 à la Guyanne, mort dans l'affreux désert de Konanama le 15 octobre 1798, âgé de 52 ans.

FIN DU TOME DIX-NEUVIÈME.





# TABLE

## PAR ORDRE DES MATIÈRES

1<sup>er</sup> — 15 OCTOBRE

### PREMIER JOUR D'OCTOBRE.

|                                                                               | Pages. |
|-------------------------------------------------------------------------------|--------|
| S. Remi, évêque de Reims, apôtre des Francs . . . . .                         | 4      |
| S <sup>te</sup> Germaine, vierge et martyre, patronne de Bar-sur-Aube . . . . | 43     |
| S. Piat, apôtre de Tournay, martyr . . . . .                                  | 47     |
| S. Wasnon, missionnaire . . . . .                                             | 20     |
| S. Bavon, pénitent . . . . .                                                  | 20     |
| S. Benoit de Masserac et sa sœur S <sup>te</sup> Avenie . . . . .             | 22     |
| S. Froiland, évêque de Léon . . . . .                                         | 23     |
| Les B. Gaspard Fisogiro et André Gioscinda, martyrs au Japon. . .             | 23     |
| Mathatias . . . . .                                                           | 24     |
| Onias III. . . . .                                                            | 25     |
| Mémoire de la très-sainte Vierge . . . . .                                    | 26     |
| Martyrologe romain . . . . .                                                  | 27     |
| Additions des autres Martyrologues . . . . .                                  | 28     |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . .                              | 29     |

### 11<sup>e</sup> JOUR.

|                                                                  |    |
|------------------------------------------------------------------|----|
| Les Saints Anges gardiens . . . . .                              | 30 |
| S. Léger, évêque d'Autun, martyr . . . . .                       | 42 |
| S. Eleuthère et ses Compagnons, martyrs . . . . .                | 68 |
| S <sup>te</sup> Scariberge . . . . .                             | 74 |
| S. Serein, prêtre . . . . .                                      | 72 |
| S. Bérégisie ou Bergis, premier abbé de saint Hubert . . . . .   | 75 |
| S. Théophile le Confesseur . . . . .                             | 75 |
| S. Thomas, évêque d'Héréfort . . . . .                           | 75 |
| Le B. Louis Giakici et ses Compagnons, martyrs au Japon. . . . . | 79 |
| Le V. Pierre de Bérulle . . . . .                                | 84 |

|                                                  |    |
|--------------------------------------------------|----|
| Simon Machabée . . . . .                         | 82 |
| Mémoire de la très-sainte Vierge . . . . .       | 83 |
| Martyrologe romain . . . . .                     | 83 |
| Additions des autres Martyrologues . . . . .     | 84 |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . . | 85 |

III<sup>e</sup> JOUR.

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Gérard, abbé de Brogne . . . . .                              | 86  |
| S <sup>te</sup> Romaine de Beauvais, vierge et martyre . . . . . | 88  |
| S. Maximien, évêque de Baga . . . . .                            | 88  |
| S. Hésique . . . . .                                             | 89  |
| S <sup>te</sup> Manne ou Menne, vierge . . . . .                 | 90  |
| S. Cyprien, évêque de Toulon . . . . .                           | 90  |
| S. Fragon et S <sup>te</sup> Blanche . . . . .                   | 94  |
| S. Ewald le Noir, et S. Ewald le Blanc, martyrs . . . . .        | 94  |
| Le B. Uihon, abbé de Mestern . . . . .                           | 96  |
| Le Vénérable Jacques Boncambio, évêque de Bologne . . . . .      | 97  |
| Mémoire de la très-sainte Vierge . . . . .                       | 101 |
| Martyrologe romain . . . . .                                     | 102 |
| Additions des autres Martyrologues . . . . .                     | 103 |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . .                 | 103 |

IV<sup>e</sup> JOUR.

|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. François d'Assise, patriarche des Frères-Mineurs . . . . .                 | 104 |
| S. Crispe et S. Caius, disciples de S. Paul . . . . .                         | 145 |
| S. Marc, S. Marcién et leurs Compagnons, martyrs . . . . .                    | 147 |
| S. Amon, solitaire de Nitrie . . . . .                                        | 149 |
| S. Aizan, roi d'Ethiopie . . . . .                                            | 154 |
| S. Pétrone, évêque de Bologne . . . . .                                       | 155 |
| S. Amphèle, forgeron . . . . .                                                | 158 |
| B. Salomon II, roi d'Armorique . . . . .                                      | 158 |
| S. Edwin, roi d'Angleterre, martyr . . . . .                                  | 160 |
| S. Quentin, martyr, en Touraine . . . . .                                     | 165 |
| S <sup>te</sup> Aure, abbesse à Paris . . . . .                               | 166 |
| S. Magdalvée ou Mauvé, évêque de Verdun . . . . .                             | 167 |
| Mémoire de la très-sainte Vierge. — S <sup>te</sup> Marie du Désert . . . . . | 168 |
| Martyrologe romain . . . . .                                                  | 169 |
| Additions des autres Martyrologues . . . . .                                  | 170 |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . .                              | 171 |

V<sup>e</sup> JOUR.

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| S. Placide et ses Compagnons, martyrs . . . . . | 172 |
| S. Thraséas, évêque d'Euménie, martyr . . . . . | 174 |

|                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| S <sup>te</sup> Mamelte, martyre . . . . .                                  | 475 |
| S. Apollinaire, évêque de Valence . . . . .                                 | 474 |
| S <sup>te</sup> Galla, veuve romaine . . . . .                              | 479 |
| S. Jérôme, évêque de Nevers . . . . .                                       | 481 |
| S. Meinoulph. . . . .                                                       | 482 |
| S. Aymard, abbé de Cluny . . . . .                                          | 483 |
| S. Attilan, évêque de Zamora . . . . .                                      | 485 |
| S. Maurice, premier abbé de Carnaët . . . . .                               | 486 |
| Le B. Jean de Penna, Frère-Mineur . . . . .                                 | 487 |
| Mémoire de la très-sainte Vierge.— Notre-Dame de Santé à Pontoise . . . . . | 489 |
| Martyrologe romain . . . . .                                                | 490 |
| Additions des autres Martyrologes . . . . .                                 | 492 |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . .                            | 492 |

VI<sup>e</sup> JOUR.

|                                                                                                   |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S <sup>te</sup> Foy, vierge et martyre . . . . .                                                  | 493 |
| S. Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux . . . . .                                            | 249 |
| S <sup>te</sup> Enimie, vierge et abbesse . . . . .                                               | 232 |
| S <sup>te</sup> Modeste, vierge et abbesse . . . . .                                              | 234 |
| S <sup>te</sup> Valérie et S <sup>te</sup> Pollène, vierge . . . . .                              | 235 |
| S. Yvien . . . . .                                                                                | 237 |
| S. Pardou, abbé de Guéret . . . . .                                                               | 237 |
| S. Nicéas le Patrice . . . . .                                                                    | 239 |
| S. Adalbéron, évêque de Wurtzbourg . . . . .                                                      | 239 |
| S. Arthaud, évêque de Belley . . . . .                                                            | 241 |
| S <sup>te</sup> Marie-Françoise des Cinq-Plaies, vierge du Tiers-Orde de Saint-François . . . . . | 241 |
| Mémoire de la très-sainte Vierge . . . . .                                                        | 242 |
| Martyrologe romain . . . . .                                                                      | 243 |
| Addition des autres Martyrologes . . . . .                                                        | 243 |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . .                                                  | 244 |

VII<sup>e</sup> JOUR.

|                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------|-----|
| La Fête de Notre-Dame de la Victoire . . . . .                 | 245 |
| La Fête du Saint-Rosaire . . . . .                             | 246 |
| S <sup>te</sup> Justine de Padoue, vierge et martyre . . . . . | 249 |
| S. Marc, pape . . . . .                                        | 251 |
| S. Serge et S. Bacque, martyrs . . . . .                       | 252 |
| S. Hélan, solitaire . . . . .                                  | 252 |
| S. Août ou Auguste, abbé . . . . .                             | 258 |
| S. Pallade ou Palais, évêque de Saintes . . . . .              | 258 |
| S <sup>te</sup> Osithe, vierge et martyre . . . . .            | 260 |
| S. Fringen, abbé de Saint-Yannes . . . . .                     | 260 |

|                                                   |     |
|---------------------------------------------------|-----|
| S. Gérold le Pèlerin, martyr . . . . .            | 261 |
| Le B. Matthieu Carriéri, Frère-Prêcheur . . . . . | 262 |
| Mémoire de la très-sainte Vierge . . . . .        | 276 |
| Martyrologe romain . . . . .                      | 277 |
| Additions des autres Martyrologues . . . . .      | 278 |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . .  | 279 |

VIII<sup>e</sup> JOUR.

|                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|
| S <sup>te</sup> Brigitte, fondatrice de l'Ordre du Sauveur . . . . .      | 280 |
| S. Siméon . . . . .                                                       | 291 |
| S <sup>te</sup> Benoîte d'Origny, vierge et martyr . . . . .              | 292 |
| S. Demètre, martyr à Thessalonique . . . . .                              | 292 |
| S <sup>te</sup> Libaire, vierge et martyr . . . . .                       | 295 |
| S <sup>te</sup> Thaïs, pénitente . . . . .                                | 296 |
| S <sup>te</sup> Pélagie, pénitente . . . . .                              | 298 |
| S <sup>te</sup> Keyne, vierge galloise . . . . .                          | 300 |
| S <sup>te</sup> Triduane, vierge écossaise . . . . .                      | 300 |
| S. Galtry, évêque de Chartres . . . . .                                   | 300 |
| S. Evod ou Yved, évêque de Rouen . . . . .                                | 302 |
| S. Vandry, premier abbé de Montfaucon . . . . .                           | 303 |
| S. Grat, évêque de Châlons . . . . .                                      | 304 |
| S <sup>te</sup> Raïfroie, abbesse de Denain . . . . .                     | 305 |
| S. Badilon, abbé de Leuze . . . . .                                       | 306 |
| Le B. Alain de la Roche, Frère-Prêcheur . . . . .                         | 308 |
| Mémoire de la très-sainte Vierge.— Notre-Dame de Boulogne-s-Mer . . . . . | 309 |
| Martyrologe romain . . . . .                                              | 311 |
| Additions des autres Martyrologues . . . . .                              | 315 |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . .                          | 315 |

IX<sup>e</sup> JOUR.

|                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Denis l'Aréopagite, apôtre des Gaules, premier évêque de Paris . . . . . | 316 |
| S. Abraham, patriarche, père des Croyants . . . . .                         | 348 |
| S. Dominin, martyr en Italie . . . . .                                      | 353 |
| S <sup>te</sup> Publie, abbesse à Antioche . . . . .                        | 354 |
| S. Ghislain, évêque, fondateur de l'abbaye de la Celle . . . . .            | 355 |
| S. Savin de Lavédan . . . . .                                               | 365 |
| S. Deusdedit, abbé du Mont-Cassin, martyr . . . . .                         | 367 |
| S. Adalbéron, évêque d'Augsbourg . . . . .                                  | 368 |
| S. Gonther, abbé . . . . .                                                  | 369 |
| Le B. Alfano, archevêque de Salerne . . . . .                               | 370 |
| Le B. Jean Lobédan, Frère-Mineur . . . . .                                  | 370 |
| S. Louis Bertrand, Frère-Prêcheur . . . . .                                 | 371 |
| Mémoire de la très-sainte Vierge . . . . .                                  | 376 |

TABLE DES MATIÈRES.

731

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| Martyrologe romain . . . . .                     | 377 |
| Additions des autres Martyrologues. . . . .      | 379 |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . . | 379 |

X<sup>e</sup> JOUR.

|                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. François de Borgia, 3 <sup>e</sup> général de la Compagnie de Jésus . . . . . | 380 |
| S. Géréon et ses Compagnons, martyrs à Cologne. . . . .                          | 409 |
| S. Clair, évêque de Nantes. . . . .                                              | 410 |
| S <sup>te</sup> Tanche, vierge et martyre. . . . .                               | 410 |
| S. Paulin, évêque d'Yorck . . . . .                                              | 413 |
| S <sup>te</sup> Telchide, vierge et abbesse de Jouarre . . . . .                 | 416 |
| S. Venant, ermite et martyre. . . . .                                            | 416 |
| Le B. Hugues de Mâcon, évêque d'Auxerre. . . . .                                 | 423 |
| Le V. Achard, évêque d'Avranche. . . . .                                         | 426 |
| S. Jean de Bridlington, Chanoine-Régulier. . . . .                               | 426 |
| Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame de Molême. . . . .                | 427 |
| Martyrologe romain . . . . .                                                     | 427 |
| Additions des autres Martyrologues. . . . .                                      | 429 |
| Martyrologe de la dernière persécution. . . . .                                  | 429 |

XI<sup>e</sup> JOUR.

|                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Taraque, S. Probus et S. Andronique, martyrs . . . . .                | 434 |
| S. Nicaise, apôtre de Rouen, martyr. . . . .                             | 460 |
| S <sup>te</sup> Pience, martyre . . . . .                                | 465 |
| S. Germain, évêque de Besançon, martyr . . . . .                         | 462 |
| S. Venant, abbé . . . . .                                                | 463 |
| S. Firmin, évêque d'Uzès . . . . .                                       | 465 |
| S <sup>te</sup> Ethelburge, vierge et abbesse . . . . .                  | 466 |
| S. Kenny, abbé en Irlande. . . . .                                       | 467 |
| S. Paldo, abbé en Italie . . . . .                                       | 467 |
| S. Wasnon, patron de Condé. . . . .                                      | 469 |
| S. Gomer, ermite. . . . .                                                | 472 |
| S. Bruno, archevêque de Cologne. . . . .                                 | 475 |
| Le V. Agilbert, évêque de Paris. . . . .                                 | 476 |
| Mémoire de la très-sainte Vierge. — La mère de la divine Grâce . . . . . | 478 |
| Martyrologe romain. . . . .                                              | 481 |
| Additions des autres Martyrologues. . . . .                              | 482 |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . .                         | 482 |

XII<sup>e</sup> JOUR.

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| S. Séraphin de Monte-Granaro, Frère-Mineur, Capucin . . . . . | 483 |
| S. Maximilien, évêque et martyr . . . . .                     | 515 |
| S. Pantale, évêque de Bâle, martyr . . . . .                  | 516 |

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| Les 4,970 Confesseurs et martyrs des Vandales . . . . .          | 516 |
| S. Wilfrid, évêque d'Yorck . . . . .                             | 519 |
| S. Cerbon, évêque de Piombino . . . . .                          | 541 |
| S <sup>te</sup> Herlinde, vierge et abbesse . . . . .            | 542 |
| S <sup>te</sup> Spère, vierge et martyr . . . . .                | 543 |
| Le B. Jacques d'Ulm, Frère-Prêcheur . . . . .                    | 543 |
| Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame-del-Pilar . . . . | 547 |
| Martyrologe romain . . . . .                                     | 554 |
| Additions des autres Martyrologues . . . . .                     | 556 |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . .                 | 556 |

XIII<sup>e</sup> JOUR.

|                                                                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre . . . . .                                                                              | 557 |
| S. Carpe, disciple de saint Paul . . . . .                                                                                        | 562 |
| S. Théophile, évêque d'Antioche . . . . .                                                                                         | 563 |
| S. Fauste, S. Janvier, S. Martial, martyrs à Cordoue . . . . .                                                                    | 566 |
| S. Antonin, évêque de Marseille . . . . .                                                                                         | 568 |
| S. Simbert, évêque d'Augsbourg . . . . .                                                                                          | 568 |
| S. Gérauld, comte d'Aurillac . . . . .                                                                                            | 569 |
| S. Colman, martyr . . . . .                                                                                                       | 576 |
| Le B. Regimbaud, évêque de Spire . . . . .                                                                                        | 577 |
| Les sept Frères-Mineurs, S. Ange, S. Daniel, S. Donule, S. Hugolin,<br>S. Léon, S. Nicolas, S. Samuel, martyrs au Maroc . . . . . | 578 |
| Le V. Joseph Raclot, Confesseur de la foi . . . . .                                                                               | 579 |
| Mémoire de la très-sainte Vierge . . . . .                                                                                        | 579 |
| Martyrologe romain . . . . .                                                                                                      | 580 |
| Additions des autres martyrologues . . . . .                                                                                      | 581 |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . .                                                                                  | 582 |

XIV<sup>e</sup> JOUR.

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Calliste, pape et martyr . . . . .                               | 584 |
| S <sup>te</sup> Fortunata, vierge et martyre . . . . .              | 587 |
| S. Gaudence, évêque de Rimini, martyr . . . . .                     | 587 |
| S. Donatien, évêque de Reims et patron de Bruges . . . . .          | 588 |
| S <sup>te</sup> Menehould, vierge . . . . .                         | 589 |
| S. Fortunat, évêque de Todi . . . . .                               | 590 |
| S <sup>te</sup> Angadrème, vierge . . . . .                         | 590 |
| S. Cosme, évêque Majuma . . . . .                                   | 592 |
| S. Burchard, premier évêque de Wurtzbourg . . . . .                 | 592 |
| S. Rothard, évêque de Cambrai . . . . .                             | 593 |
| S <sup>te</sup> Honorée la Bretonne . . . . .                       | 594 |
| S. Dominique-l'Enculrassé . . . . .                                 | 594 |
| La B. Magdeleine Panatiéri, vierge du Tiers-Ordre de S. Dominique . | 597 |

# TABLE DES MATIÈRES.

733

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| La V. Berthe de Hassel . . . . .                 | 599 |
| Mémoire de la très-sainte Vierge . . . . .       | 600 |
| Martyrologe romain . . . . .                     | 600 |
| Additions des autres Martyrologes . . . . .      | 602 |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . . | 602 |

## XV<sup>e</sup> JOUR.

|                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S <sup>te</sup> Thérèse, vierge, fondatrice des Carmélites-Déchaussées. . . . . | 603 |
| S. Agilée, martyr à Carthage. . . . .                                           | 712 |
| S. Antiochus, évêque de Lyon . . . . .                                          | 712 |
| S. Conocain, évêque de Quimper . . . . .                                        | 712 |
| S. Sévère, évêque de Trèves . . . . .                                           | 713 |
| S. Cannat, évêque de Marseille . . . . .                                        | 714 |
| S. Léonard de Corbigny . . . . .                                                | 714 |
| S <sup>te</sup> Thècle, abbesse en Allemagne. . . . .                           | 717 |
| S. Roger, évêque de Cannes . . . . .                                            | 717 |
| S. Bruno, évêque et martyr . . . . .                                            | 717 |
| S. Bertrand, évêque de Comminges . . . . .                                      | 719 |
| Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame du Bon-Remède. . . . .           | 720 |
| Martyrologe romain . . . . .                                                    | 723 |
| Additions des autres Martyrologes . . . . .                                     | 724 |
| Martyrologe de la dernière persécution . . . . .                                | 725 |





# TABLE ALPHABÉTIQUE

## A

|                                                                                                                                 | Page : |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| S. Abraham, patriarche, Père des Croyants. — 9 oct . . . . .                                                                    | 348    |
| V. Achard, évêque d'Avranche. — 10 oct . . . . .                                                                                | 426    |
| S. Adalbéron, évêque d'Augsbourg. — 9 oct. . . . .                                                                              | 368    |
| S. Adalbéron, évêque de Vurzburg. — 6 oct. . . . .                                                                              | 239    |
| V. Agilbert, évêque de Paris. — 11 oct . . . . .                                                                                | 476    |
| S. Agilée, martyr à Carthage. — 15 oct. . . . .                                                                                 | 712    |
| S. Aïzan, roi d'Ethiopie. — 4 oct. . . . .                                                                                      | 154    |
| B. Alain de la Roche, Frère Prêcheur. — 8 oct. . . . .                                                                          | 308    |
| B. Alfano, archevêque de Salerne. — 9 oct . . . . .                                                                             | 370    |
| S. Amon, solitaire de Nitrie. — 4 oct. . . . .                                                                                  | 149    |
| S. Amphèle, forgeron. — 4 oct . . . . .                                                                                         | 158    |
| B. André Gioscinda et Gaspard Fisogiro, martyrs au Japon. — 1 <sup>er</sup> oct.                                                | 23     |
| S. Andronique, S. Taraque et S. Probus, martyrs. — 11 oct. . . .                                                                | 431    |
| S <sup>te</sup> Angadrème, vierge. — 14 oct. . . . .                                                                            | 590    |
| S <sup>te</sup> Anges Gardiens. — 2 oct. . . . .                                                                                | 30     |
| S. Ange, S. Daniel, S. Donule, S. Hugolin, S. Léon, S. Nicolas,<br>S. Samuel, Frères Mineurs, martyrs au Maroc. — 13 oct. . . . | 578    |
| S. Antiochus, évêque de Lyon. — 15 oct . . . . .                                                                                | 712    |
| S. Antoni, évêque de Marseille. — 13 oct. . . . .                                                                               | 568    |
| S. Août ou Auguste, abbé. — 7 oct. . . . .                                                                                      | 258    |
| S. Apollinaire, évêque de Valence. — 5 oct. . . . .                                                                             | 175    |
| S. Arthaud, évêque de Belley. — 6 oct . . . . .                                                                                 | 241    |
| S. Attilan, évêque de Zamora. — 5 oct. . . . .                                                                                  | 185    |
| S <sup>te</sup> Aure, abbesse à Paris. — 4 oct . . . . .                                                                        | 166    |
| S <sup>te</sup> Avenie et S. Benoit de Massérac. — 1 <sup>er</sup> oct. . . . .                                                 | 22     |
| S. Aymard, abbé de Cluny. — 5 oct . . . . .                                                                                     | 183    |

## B

|                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Bacque, et S. Serge, martyrs. — 7 oct . . . . .                                      | 252 |
| S. Badilon, abbé de Leuze. — 8 oct . . . . .                                            | 306 |
| S. Baudry, premier abbé de Montfaucon. — 8 oct . . . . .                                | 303 |
| S. Bavon, pénitent. — 4 <sup>er</sup> oct . . . . .                                     | 20  |
| S <sup>te</sup> Benoite d'Origny, vierge et martyre. — 8 oct. . . . .                   | 292 |
| S. Benoit de Massérac et sa sœur S <sup>te</sup> Avenie. — 4 <sup>er</sup> oct. . . . . | 22  |
| S. Béréglise ou Bergis, premier abbé de Saint-Hubert. — 2 oct. . . . .                  | 75  |
| V. Berthe de Hassel. — 44 oct. . . . .                                                  | 599 |
| V. Bérulle (Pierre de) cardinal. — 2 oct . . . . .                                      | 81  |
| S. Bertrand, évêque de Commines. — 45 oct . . . . .                                     | 719 |
| S <sup>te</sup> Blanche et S. Fragan. — 3 oct . . . . .                                 | 94  |
| S <sup>te</sup> Brigitte, fondatrice de l'Ordre du Sauveur. — 8 oct . . . . .           | 280 |
| S. Bruno, archevêque de Cologne. — 44 oct. . . . .                                      | 475 |
| S. Bruno, évêque et martyr. — 45 oct . . . . .                                          | 717 |
| S. Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux. — 6 oct. . . . .                          | 219 |
| S. Burchard, premier évêque de Wurtzbourg. — 44 oct. . . . .                            | 592 |

## C

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Calliste, pape et martyr. — 14 oct. . . . .                   | 584 |
| S. Caltri, évêque de Chartres. — 8 oct . . . . .                 | 300 |
| S. Cannat, évêque de Marseille. — 45 oct. . . . .                | 744 |
| S. Carpe, disciple de S. Paul. — 43 oct. . . . .                 | 562 |
| S. Cerbon, évêque de Piombino. — 42 oct . . . . .                | 541 |
| S. Clair, évêque de Nantes. — 40 oct. . . . .                    | 410 |
| S. Colman, martyr. — 43 oct . . . . .                            | 576 |
| Les 4970 Confesseurs et Martyrs des Vandales. — 42 oct . . . . . | 516 |
| S. Conocain, évêque de Quimper. — 45 oct. . . . .                | 712 |
| S. Cosme, évêque de Majuma. — 44 oct. . . . .                    | 592 |
| S. Crispe et S. Caius, disciples de S. Paul. — 4 oct. . . . .    | 445 |
| S. Cyprien, évêque de Toulon. — 3 oct. . . . .                   | 90  |

## D

|                                                                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Daniel, S. Ange, S. Donule, S. Hugolin, S. Léon, S. Nicolas,<br>S. Samuel, Frères Mineurs, martyrs au Maroc. — 43 oct. . . . . | 578 |
| S. Demètre, martyr à Thessalonique. — 8 oct. . . . .                                                                              | 292 |
| S. Denis l'Aréopagite, apôtre des Gaules, premier évêque de Paris.<br>— 9 oct. . . . .                                            | 316 |
| S. Deusdedit, abbé du Mont-Cassin, martyr. — 9 oct. . . . .                                                                       | 367 |
| S. Dominique l'Encuirassé. — 44 oct. . . . .                                                                                      | 594 |

## TABLE ALPHABÉTIQUE.

737

|                                                                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Domin, martyr en Italie. — 9 oct . . . . .                                                                                 | 353 |
| S. Donatien, évêque de Reims et patron de Bruges. — 14 oct. . .                                                               | 588 |
| S. Donule, S. Ange, S. Daniel, S. Hugolin, S. Léon, S. Nicolas,<br>S. Samuel, Frères Mineurs, martyrs au Maroc. — 13 oct. . . | 578 |

## E

|                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre. — 13 oct. . . . .     | 557 |
| S. Edwin, roi d'Angleterre, martyr. — 4 oct . . . . .             | 160 |
| S. Eleuthère et ses compagnons, martyrs. — 2 oct. . . . .         | 68  |
| S <sup>te</sup> Enimie, vierge et abbesse. — 6 oct . . . . .      | 232 |
| S <sup>te</sup> Ethelburge, vierge et abbesse. — 11 oct . . . . . | 466 |
| S. Evod ou Yved, archevêque de Rouen. — 8 oct . . . . .           | 302 |
| S. Ewald le Noir et S. Ewald le Blanc, martyrs. — 3 oct. . . . .  | 94  |

## F

|                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Fauste, S. Janvier, S. Martial, martyrs à Cordoue. — 13 oct . .                      | 566 |
| S. Firmin, évêque d'Uzès. — 11 oct . . . . .                                            | 465 |
| S <sup>te</sup> Fortunata, vierge et martyre. — 11 oct. . . . .                         | 587 |
| S. Fortunat, évêque de Todi. — 11 oct. . . . .                                          | 590 |
| S <sup>te</sup> Foy, vierge et martyre. — 6 oct. . . . .                                | 493 |
| S. Fragan et S <sup>te</sup> Blanche. — 3 oct . . . . .                                 | 94  |
| S. François d'Assise, patriarche des Frères Mineurs. — 4 oct . . .                      | 404 |
| S. François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus.<br>— 10 oct. . . . . | 380 |
| S. Fringen, abbé de Saint Vannes. — 7 oct . . . . .                                     | 260 |
| S. Froilan, évêque de Léon. — 1 <sup>er</sup> oct . . . . .                             | 23  |

## G

|                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S <sup>te</sup> Galla, veuve romaine. — 5 oct . . . . .                                     | 479 |
| B. Gaspard Fisogiro et André Gioscinda, martyrs au Japon, 1 <sup>er</sup> oct.              | 23  |
| S. Gaudence, évêque de Rimini, martyr. — 11 oct. . . . .                                    | 587 |
| S. Gérard, abbé de Brogne. — 3 oct . . . . .                                                | 86  |
| S. Gérauld, comte d'Aurillac. — 13 oct. . . . .                                             | 569 |
| S. Géréon et ses compagnons, martyrs à Cologne. — 10 oct. . . .                             | 409 |
| S <sup>te</sup> Germaine, vierge et martyre, patronne de Bar-s-Aube. — 1 <sup>er</sup> oct. | 43  |
| S. Germain, évêque de Besançon, martyr. — 11 oct . . . . .                                  | 472 |
| S. Gergold le Pèlerin, martyr. — 7 oct . . . . .                                            | 261 |
| S. Ghislain, évêque, fondateur de l'abbaye de la Celle. — 9 oct . .                         | 355 |
| S. Gomer, ermite. — 11 oct. . . . .                                                         | 472 |
| S. Gonther, abbé. — 9 oct. . . . .                                                          | 369 |
| S. Grat, évêque de Châlons. — 8 oct. . . . .                                                | 304 |

## H

|                                                                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Hélan, solitaire. — 7 oct. . . . .                                                                                         | 257 |
| S <sup>te</sup> Herlinde, vierge et abbesse. — 12 oct. . . . .                                                                | 542 |
| S. Hésique. — 3 oct. . . . .                                                                                                  | 89  |
| S <sup>te</sup> Honorée la Bretonne. — 14 oct. . . . .                                                                        | 594 |
| S. Hugolin, S. Ange, S. Daniel, S. Donule, S. Léon, S. Nicolas,<br>S. Samuel, Frères-Mineurs, martyrs au Maroc. — 13 oct. . . | 578 |
| S. Hugues de Mâcon, évêque d'Auxerre. — 10 oct. . . . .                                                                       | 423 |

## J

|                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------|-----|
| V. Jacques Boncambio, évêque de Bologne. — 3 oct. . . . .              | 97  |
| B. Jacques d'Ulm, Frère-Prêcheur. — 12 oct. . . . .                    | 543 |
| S. Janvier, S. Martial, S. Fauste, martyrs à Cordoue. — 13 oct. .      | 566 |
| S. Jean de Bridlington, Chanoine régulier. — 10 oct. . . . .           | 426 |
| B. Jean Lobédan, Frère-Mineur. — 9 oct. . . . .                        | 370 |
| B. Jean de Penna, Frère-Mineur. — 5 oct. . . . .                       | 487 |
| S. Jérôme, évêque de Nevers. — 5 oct. . . . .                          | 484 |
| V. Joseph Raclot, Confesseur de la foi. — 13 oct. . . . .              | 579 |
| S <sup>te</sup> Justine de Padoue, vierge et martyre. — 7 oct. . . . . | 249 |

## K

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| S. Kenny, abbé en Irlande. — 11 oct. . . . .             | 467 |
| S <sup>te</sup> Keyne, vierge galloise. — 8 oct. . . . . | 300 |

## L

|                                                                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Léger, évêque d'Autun, martyr. — 2 oct. . . . .                                                                            | 42  |
| S. Léon, S. Ange, S. Daniel, S. Donule, S. Hugolin, S. Nicolas,<br>S. Samuel, Frères-Mineurs, martyrs au Maroc. — 13 oct. . . | 578 |
| S. Léonard de Corbigny. — 15 oct. . . . .                                                                                     | 714 |
| S <sup>te</sup> Libère, vierge et martyre. — 8 oct. . . . .                                                                   | 295 |
| S. Louis Bertrand, Frère-Prêcheur. — 9 oct. . . . .                                                                           | 374 |
| B. Louis Giakici et ses Compagnons, martyrs au Japon. — 2 oct. .                                                              | 79  |

## M

|                                                                                                      |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Magdalvée ou Mauvé, évêque de Verdun. — 4 oct. . . . .                                            | 467 |
| B <sup>se</sup> Magdeleine Panatiéri, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique.<br>— 14 oct. . . . . | 597 |
| S <sup>te</sup> Mamelte, martyre. — 5 oct. . . . .                                                   | 475 |

## TABLE ALPHABÉTIQUE.

739

|                                                                                                            |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S <sup>te</sup> Manne ou Menne, vierge. — 3 oct. . . . .                                                   | 99  |
| S. Marc, pape. — 7 oct. . . . .                                                                            | 254 |
| S. Marc, S. Marcién et leurs Compagnons, martyrs. — 4 oct. . . . .                                         | 447 |
| S <sup>te</sup> Marie Françoise des Cinq-Plaies, vierge du Tiers-Ordre de Saint-François. — 6 oct. . . . . | 244 |
| S. Martial, S. Fauste et S. Janvier, martyrs à Cordoue. — 13 oct. . . . .                                  | 566 |
| Mathatias. — 1 <sup>er</sup> oct. . . . .                                                                  | 24  |
| B. Mathieu Carriéri, Frère-Prêcheur. — 7 oct. . . . .                                                      | 262 |
| S. Maurice, premier abbé de Carnoët. — 5 oct. . . . .                                                      | 486 |
| S. Maximien, évêque de Baga. — 3 oct. . . . .                                                              | 88  |
| S. Maximilien, évêque et martyr. — 12 oct. . . . .                                                         | 545 |
| S <sup>te</sup> Menehould, vierge et martyr. — 14 oct. . . . .                                             | 589 |
| S. Meinoulph. — 5 oct. . . . .                                                                             | 482 |
| S <sup>te</sup> Modeste, vierge et abbesse. — 6 oct. . . . .                                               | 234 |

## N

|                                                                                                                                |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Nicaise, apôtre de Rouen, martyr. — 11 oct. . . . .                                                                         | 460 |
| S. Nicéas le Patrice. — 6 oct. . . . .                                                                                         | 239 |
| S. Nicolas, S. Ange, S. Daniel, S. Donule, S. Hugolin, S. Léon, S. Samuel, Frères-Mineurs, martyrs au Maroc. — 13 oct. . . . . | 578 |
| Notre-Dame de la Victoire. — 7 oct. . . . .                                                                                    | 245 |

## O

|                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------|-----|
| Onias III. — 1 <sup>er</sup> oct. . . . .                 | 25  |
| S <sup>te</sup> Osihe, vierge et martyr. — 7 oct. . . . . | 260 |

## P

|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. Paldo, abbé en Italie. — 11 oct. . . . .                                   | 467 |
| S. Pallade, ou Palais, évêque de Saintes. — 7 oct. . . . .                    | 258 |
| S. Pantale, évêque et martyr. — 12 oct. . . . .                               | 516 |
| S. Pardou, abbé de Guéret. — 6 oct. . . . .                                   | 237 |
| S. Paulin, évêque d'York. — 10 oct. . . . .                                   | 413 |
| S <sup>te</sup> Pélagie, pénitente. — 8 oct. . . . .                          | 298 |
| S. Pétrone, évêque de Bologne. — 4 oct. . . . .                               | 455 |
| S. Piat, apôtre de Tournai, martyr, 1 <sup>er</sup> oct. . . . .              | 47  |
| S <sup>te</sup> Pience, martyre. — 11 oct. . . . .                            | 462 |
| V. Pierre de Bérulle. — 2 oct. . . . .                                        | 84  |
| S. Placide et ses Compagnons, martyrs. — 5 oct. . . . .                       | 472 |
| S <sup>te</sup> Pollène et S <sup>te</sup> Valérie, vierges. — 6 oct. . . . . | 235 |
| S. Probus, S. Taraque et S. Andronique, martyrs, 11 oct. . . . .              | 434 |
| S <sup>te</sup> Publie, abbesse à Antioche, 9 oct. . . . .                    | 354 |

## Q

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| S. Quentin, martyr en Touraine. — 4 oct. . . . . | 165 |
|--------------------------------------------------|-----|

## R

|                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| St <sup>e</sup> Raïfroie, abbesse de Denain. — 8 oct. . . . .               | 305 |
| B. Regimbaud, évêque de Spire. — 13 oct. . . . .                            | 577 |
| S. Remi, évêque de Reims, apôtre des Francs. — 4 <sup>er</sup> oct. . . . . | 1   |
| S. Roger, évêque de Cannes. — 15 oct. . . . .                               | 717 |
| St <sup>e</sup> Romaine de Beauvais, vierge et martyre. — 3 oct. . . . .    | 88  |
| Le saint Rosaire. — 7 oct. . . . .                                          | 246 |
| S. Rothard, évêque de Cambrai. — 14 oct. . . . .                            | 593 |

## S

|                                                                                                                                |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| B. Salomon II, roi d'Armorique. — 4 oct. . . . .                                                                               | 158 |
| S. Samuel, S. Ange, S. Daniel, S. Donule, S. Hugolin, S. Léon, S. Nicolas, Frères-Mineurs, martyrs au Maroc. — 13 oct. . . . . | 578 |
| S. Savin de Lavédan. — 9 oct. . . . .                                                                                          | 365 |
| St <sup>e</sup> Scariberge. — 2 oct. . . . .                                                                                   | 365 |
| S. Séraphin de Monté-Granaro, Frère-Mineur, capucin. — 12 oct. . . . .                                                         | 483 |
| S. Serein, prêtre. — 2 oct. . . . .                                                                                            | 72  |
| S. Serge et S. Bacque, martyrs. — 7 oct. . . . .                                                                               | 252 |
| S. Sévère, évêque de Trèves. — 15 oct. . . . .                                                                                 | 713 |
| S. Simbert, évêque d'Augsbourg. — 13 oct. . . . .                                                                              | 568 |
| S. Siméon. — 8 oct. . . . .                                                                                                    | 291 |
| Simon Machabée. — 2 oct. . . . .                                                                                               | 82  |
| St <sup>e</sup> Spère, vierge et martyre. — 12 oct. . . . .                                                                    | 543 |

## T

|                                                                                           |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| St <sup>e</sup> Tanche, vierge et martyre. — 10. . . . .                                  | 410 |
| S. Taraque, S. Probus et S. Andronique, martyrs. — 11 oct. . . . .                        | 431 |
| St <sup>e</sup> Telchido, vierge et abbesse de Jouarre. — 10 oct. . . . .                 | 416 |
| St <sup>e</sup> Thaïs, pénitente. — 8 oct. . . . .                                        | 296 |
| St <sup>e</sup> Thècle, abbesse en Allemagne. — 15 oct. . . . .                           | 717 |
| S. Théophile, évêque d'Antioche. — 13 oct. . . . .                                        | 563 |
| S. Théophile le Confesseur. — 2 oct. . . . .                                              | 75  |
| St <sup>e</sup> Thérèse, vierge, fondatrice des Carmélites-Déchaussées. — 15 oct. . . . . | 603 |
| S. Thomas, évêque d'Hérifort. — 2 oct. . . . .                                            | 75  |
| S. Thraséas, évêque d'Euménie, martyr. — 5 oct. . . . .                                   | 174 |
| St <sup>e</sup> Triduane, vierge écossaise. — 8 oct. . . . .                              | 300 |

## U

|                                             |    |
|---------------------------------------------|----|
| B. Uthou, abbé de Mettern. — 3 oct. . . . . | 96 |
|---------------------------------------------|----|

## V

|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S <sup>te</sup> Valérie et S <sup>te</sup> Pollène, vierges. — 6 oct. . . . . | 235 |
| S. Venant, abbé. — 11 oct. . . . .                                            | 463 |
| S. Venant, ermite et martyr. — 10 oct. . . . .                                | 416 |

## Y

|                            |     |
|----------------------------|-----|
| S. Yvieu. — 6 oct. . . . . | 237 |
|----------------------------|-----|

## W

|                                                         |     |
|---------------------------------------------------------|-----|
| S. Wasnon, missionnaire. — 1 <sup>er</sup> oct. . . . . | 20  |
| S. Wasnon, patron de Condé. — 11 oct. . . . .           | 469 |
| S. Wilfrid, évêque d'Yorck, 12 oct. . . . .             | 519 |











